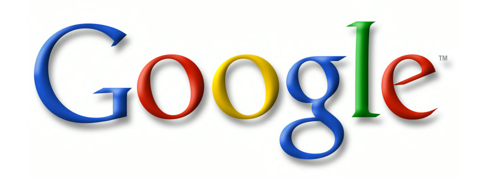
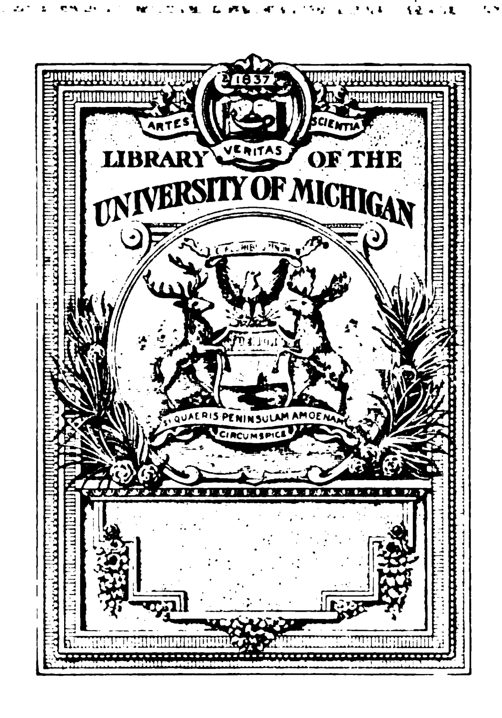

Google


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



DU MÊME AUTEUR

SUR L'HISTOIRE DE LA MINÉRALOGIE DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE

Le poisson dans les pierres gravées. Paris, Leroux, 1889, in-8.

La table d'or de Don Pèdre de Castille (*L'escarboucle*). Paris, Picard, 1889-1891, in-8.

Les reliques du lait de la Vierge et la galactite. Paris, Leroux, 1890, in-8.

Les pierres chaldéennes d'après le Lapidaire d'Alphonse X le Sage. Paris, Imprimerie nationale, 1891, in-8.

Les lapidaires de l'Antiquité et les cachets d'oculistes. Paris, Klincksieck, 1892, in-8.

Le traité des Fleuves de Plutarque. Paris, Leroux, 1892, in-8.

Des lapidaires grecs dans les lapidaires arabes. Paris, Klincksieck, 1893, in-8.

Strabon et le phylloxéra : l'ampelitis. Paris, Société des Agriculteurs de France, 1893, in-8.

Du rôle des pierres gravées au Moyen Age. Lille, Desclée, 1893, in-4.

Le Grand Camée de Vienne. Toulouse, Société archéologique du midi de la France, 1894, in-4.

Les pierres de foudre chez les Chinois et les Japonais. Paris, Leroux, 1895, in-8.

L'alchimie chez les Chinois et l'alchimie grecque. Paris, Imprimerie nationale, 1895, in-8.

HISTOIRE DES SCIENCES

LES LAPIDAIRES CHINOIS

ANGERS. — IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER

A Monsieur [illegible]
membre de l'Institut
hommage de l'auteur
F. de Mély

HISTOIRE DES SCIENCES

LES LAPIDAIRES

DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE

OUVRAGE PUBLIÉ
SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

PAR F[ernand]. DE MÉLY

Tome I

LES LAPIDAIRES CHINOIS

INTRODUCTION
TEXTE ET TRADUCTION
AVEC LA COLLABORATION
DE M. H. COUREL

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1896

A

MONSIEUR M. BERTHELOT

SÉNATEUR

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Monsieur,

Permettez-moi de vous dédier ce livre. En agréant cet hommage, vous ne ferez d'ailleurs que recevoir ce qui vous est si légitimement dû.

Vous ne vous êtes pas contenté en effet de tracer, dans des travaux de la plus pénétrante érudition, la voie qu'il nous faut suivre maintenant ; mais, après m'avoir personnellement encouragé de vos précieux conseils, vous avez pris la peine de signaler à l'Académie des Sciences les renseignements que la science pouvait trouver dans ces pages à peu près inconnues.

C'est enfin vous, Monsieur, qui lui avez demandé pour moi le bienveillant concours que j'ai eu l'honneur d'obtenir.

Veuillez donc, Monsieur, trouver ici l'expression de tous mes remerciements, ainsi que l'assurance des sentiments les plus respectueux

De votre dévoué serviteur.

F. DE MÉLY.

Paris, février 1896.

AVERTISSEMENT

Les *Lapidaires* sont les traités dans lesquels les propriétés des pierres et leurs vertus sont consignées. Or, comme sous le nom de pierre, l'Antiquité et le Moyen Age ont compris tous les corps solides qui se trouvent dans la terre, on rencontre donc là mentionnés, non seulement les pierres précieuses et les pierres communes, mais les métaux, les cristallisations, les sels, les pétrifications.

Les *Lapidaires* ont été composés par les auteurs les plus divers, chacun abordant la question à son point de vue personnel. Aussi peuvent-ils se diviser, d'abord en scientifiques et mythiques ; puis, les premiers, se subdiviser en minéralogiques, médicaux, historiques et géographiques : les seconds, en magiques, astrologiques, légendaires et symboliques.

A quelque civilisation que l'on s'adresse, quelque littérature que l'on interroge, ils ne manquent nulle part. Il était donc intéressant d'étudier chez tous les peuples cette légende universelle, qui, après avoir bercé les premiers âges de l'humanité, est encore si vivante. Pour en montrer l'unité, pour faire toucher du doigt des idées com-

munes, déformées cependant par leur passage à travers des civilisations si différentes, il fallait juxtaposer des textes pour la plupart inédits. C'est alors que j'ai été amené à diviser ainsi cette étude :

Lapidaires chinois,

Lapidaires grecs,

Lapidaires orientaux, où se trouveront les textes arabes, arméniens, hébraïques, sanscrits,

Lapidaires latins,

Lapidaires occidentaux, allemands, espagnols, français.

Ils formeront cinq volumes, qui, réunis par un sixième, la préface et les tables générales, montreront l'influence d'une tradition dont l'importance, au point de vue de l'histoire de la civilisation, ne saurait aujourd'hui être contestée.

INTRODUCTION

De toutes les sciences de l'Extrême-Orient, la minéralogie est peut-être celle qui est restée la plus fermée aux Occidentaux.

On connaît à peu près la flore de l'empire chinois, on a interrogé son histoire, disserté sur sa géographie ; l'étude des minéraux et de certains procédés industriels qui en dérivent, malgré leur très grand intérêt, a été pour ainsi dire absolument négligée. L'abandon dans lequel elle est demeurée tient à plusieurs causes faciles à mettre en lumière.

Le sens critique des peuples de l'Extrême-Orient et celui des Occidentaux est profondément différent. Alors que de quelques cas particuliers nous tâchons d'arriver au plus vite à une loi générale, alors que notre besoin de grouper les faits d'expérience en une théorie, nous conduit quelquefois, en multipliant les faux-fuyants et les semblants d'explication, jusqu'à conserver, malgré tout, un système contredit par l'observation, le Chinois, au contraire, avec son œil d'entomologiste, ne cesse depuis des siècles de détailler patiemment, jusque dans ses plus profonds replis, ce qui l'entoure, sans demander à cette étude continue aucune conséquence. Ce travail, très limité, n'est pas pour le rebuter : il exerce sa patience sans fatiguer son imagination. Peut-être, d'ailleurs, trouve-t-il que l'explication de l'origine des choses ne vaut pas l'effort produit et que, suivant le mot de Bacon, « inquisitio causarum finalium sterilis est, et tanquam virgo Deo consecrata, nil parit. »

En présence d'une nature riche, variée, il se borne à examiner ce ce qui arrive le plus souvent, à l'analyser sous toutes ses faces, puis il s'arrête. La science, il la traite comme le dessin, par plans indépendants,

sans recul comme sans perspective. Et si nous demandions à la philosophie occidentale de nous préciser l'esprit du *Lapidaire* chinois, des trois degrés de connaissances distinguées par Schopenhauer, connaissance pratique, connaissance scientifique, connaissance artistique, nous ne saurions certainement rencontrer ici que la première, avec sa naïveté expérimentale et toutes ses conséquences. A chaque pas, elle nous frappe. Mais ce peuple de vieux enfants est d'une espèce toute particulière : sur beaucoup de points, il en est encore à notre Moyen Age scientifique, entouré, par exemple, des découvertes les plus étonnantes, dues précisement à cet esprit d'observation et d'analyse positivistes qu'aucune synthèse imaginative n'a su malheureusement mettre dans sa pleine valeur. Pour rester cantonnés dans la minéralogie, nous en trouvons dès l'abord un exemple frappant : depuis des siècles il étudie la cristallisation ; il a remarqué que telle pierre cristallisait à six pans, telle autre à cinq, celle-ci en aiguilles, celle-là en pyramide, que d'aucunes se clivaient suivant certains plans ; il n'est pas allé plus loin.

Pour désigner ses minéraux, il en est aux qualificatifs, à ce qui frappe les yeux, aux formes extérieures comme à l'utilité immédiate. Difficulté d'identification, dira-t-on? Certes : mais en réalité quel motif aurions-nous de nous étonner des noms, parfois extraordinaires pour nous, donnés par les Chinois à leurs métaux, à leurs pierres? Tout comme nos ancêtres Occidentaux, ils ont vu les objets, bleus, jaunes, rouges, ils ont su qu'ils venaient de pays étranger : comme eux, ils ont reconnu leurs vertus médicales, et ils les ont désignés suivant leur théories philosophiques, suivant leurs idées journalières, suivant leur civilisation en un mot, si différente de la nôtre.

Lorsque nous étudions les *Lapidaires* grecs, latins, arabes, ne sommes-nous pas continuellement arrêtés par les qualifications qui nous laissent dans le plus grand embarras? Quelle différence devons-nous faire entre les noms de la pierre caaclaman[1] [κάχλασμα, bruit de l'eau qui bout] et du *che hoei* [cendre de pierre] = chaux[2] : de l'articam[3] ['Αττική, l'Attique, = ocre], et du *Yang k'i che*, la pierre de la montagne Yan k'i[4] : du zatiriculi[5] [στρογγύλος, rond = alun] et du *fang kie che*[6], pierre à pans carrés : entre

1. *Le Lapidaire d'Alphonse X* (Madrid, J. Blasco, 1881, in-4°), transcription, p. 74. — Pour ces différentes pierres, cf. Mély, *Des Lapidaires grecs dans la littérature arabe du Moyen Age*, p. 77.
2. P. 99.
3. *Lapidaire d'Alphonse X*, p. 13.
4. P. 105.
5. *Lapidaire d'Alphonse X*, p. 46.
6. P. 83.

la queyebiz[1] [κυανός, bleu] = sulfate de cuivre et le *t'ong ts'ing*[2], vert bleu de cuivre : entre l'arraroza[3] [de l'arabe *a'rk el-a'rous*, sueur du fiancé][4], l'ἀφροσέληνος [écume de lune] et le *yun mou*[5], mère des nuages, le *yun i*, salive de nuages, qui tous désignent le talc : entre deux autres enfin, l'hydrargyre [ὕδωρ ἄργυρος, eau argent] et le *choei yn*[6], eau argent, nom du mercure, l'ἀρσενικόν, le mâle, sulfure d'arsenic, et le *hiong hoang*[7], le jaune mâle, le réalgar.

La difficulté, de ce côté, est donc surtout d'apparence, d'autant plus, que si, comme dans les *Lapidaires* occidentaux, chaque pierre se trouve entourée de formules magiques et médicales, de renseignements invraisemblables, l'esprit d'observation et d'analyse qui fait totalement défaut dans les traités de l'Occident, fournit ici une foule de remarques intelligentes qui nous permettra de justifier certaines identifications. Tel par exemple, ce *hiuen tsing che*[8] du Muséum, que Biot croit faussement étiqueté[9] et « que sa provenance de l'écoulement du sel qui se répand dans le sol » accompagné du dessin de cristallisation, identifie sans doute possible : comme aussi le *fang che*[10], que son étiquette chinoise du Muséum[11] confond avec le *tse jan t'ong*[12], mais que « sa présence dans dans les plâtrières » montre bien être une pyrite de fer, alors que le *tse jan t'ong* pourrait avoir été pris quelquefois pour un cuivre pyriteux [FeS + CuS]. Et si nous poursuivions quelques instants : la galvanoplastie, ils en ont connu les effets métallurgiques, nous les retrouverons au chapitre de l'alchimie : le sulfate de cuivre, ils en ont découvert les propriétés anticryptogamiques : les différents aciers, *cheng kang*[13], acier sec, *choen kang*[14], acier doux, ils les produisaient non pas scientifiquement mais empiriquement, et alors que l'Occident ne savait, sauf de rares initiés, établir de distinction bien nette entre le sel ammoniac, le borax, le salpêtre, l'alun, leurs procédés industriels de tannage, de peinture, de teinture comme de feux d'artifice, les avaient conduits à

1. *Lapidaire d'Alphonse X*, p. 53.
2. P. 26.
3. *Lapidaire d'Alphonse X*, p. 50.
4. Ibn el-Beithar, *Traité des simples*, édité par Leclerc (Paris, Imprimerie nationale, 1877, in-4°), n° 1472.
5. P. 64.
6. P. 72.
7. P. 79.
8. P. 134.
9. Biot (Ed.), *Mémoires sur divers minéraux chinois, appartenant à la collection du Jardin du Roi* (extrait du *Journal asiatique*, 1839), p. 16-17.
10. P. 82.
11. Échantillon n° 66 du Muséum.
12. P. 25.
13. P. 38.
14. P. 38.

des identifications nécessaires. Enfin, et la chose au point de vue scientifique n'est réellement pas sans intérêt, tandis que l'ἀρσενικόν, le mâle, jouait en Occident un rôle important sous le nom unique d'orpiment, les Chinois, sous le nom de *hiong hoang*, jaune mâle [rouge] et de *ts'e hoang*, jaune femelle, avaient établi une séparation caractéristique entre le réalgar (AsS^2) et l'orpiment (AsS^3) : le nom et les échantillons du Muséum sont là pour nous l'attester.

A côté de ces facilités, existent par contre les confusions les plus extraordinaires; il semble que dans certaines circonstances les Chinois se soient plu à créer des difficultés, à laisser planer autour de la détermination de certains minéraux une atmosphère d'inconnu que leur indécision augmente encore. Jugeant uniquement sur les apparences, ils confondent avec la plus parfaite indifférence des minéraux que la chimie seule, il faut le reconnaître, peut déterminer ; ils appliquent enfin quelquefois, mais très rarement, les mêmes caractères idéographiques à des substances bien différentes[1]. Dans certains cas on ne saurait donc aller trop prudemment, et ce ne serait pas une preuve de sens critique que de vouloir, malgré tout, toujours présenter une solution. Geerts l'a fait, il est vrai, il a eu raison et nous ne pouvons que nous en féliciter : il déclare même, à propos du *che kao*[2], que les Chinois ne savent pas distinguer le spath calcaire rhomboédrique, *fang kie che*, du sulfate double de magnésie et de potasse, *han choei che* ; lui cependant précise ; mais son but est bien différent du nôtre. Professeur de minéralogie au Japon, il est chargé d'établir les classifications, de déterminer les espèces : il doit donner aux minéraux un nouveau baptême, il travaille pour l'avenir, il réunit d'anciens matériaux avec lesquels il élève un monument nouveau. Notre étude est tout le contraire de la sienne. Ici, nous ne quittons guère le passé, voulant montrer simplement les connaissances que les anciens nous ont léguées, et mettre en même temps en lumière quelques problèmes scientifiques qu'ils ont empiriquement résolus. Geerts nous a donné un *Traité de minéralogie* scientifique, nous publions aujourd'hui un *Lapidaire*, avec ses mythes, ses légendes, ses erreurs et ses incertitudes.

Force nous sera donc, dans un certain nombre de cas, alors que notre texte ne nous apportera pas d'éclaircissements suffisants, que les

1. *Ts'ing kin* = plomb, p. 27 et lapis-lazuli (GEERTS, p. 475) ; *yn tsing che* = *p'ou sa che*, p. 67 et *hiuen tsing che*, p. 134.
2. Notes 110) et 112), p. 206.

échantillons du Muséum ne nous permettront pas de proposer des identifications certaines, de dire simplement notre embarras, de nous contenter de conjectures, de faire des suppositions: d'autres, plus heureux, parviendront peut-être à les résoudre dans la suite.

La chose va certainement paraître paradoxale : tous les travaux sur la minéralogie chinoise, si savants, si pénétrants soient-ils, si méritants même, édités jusqu'à Geerts, n'ont guère servi qu'à embrouiller la question. On va tout de suite en comprendre le motif.

Si les caractères idéographiques chinois sont précis, si leur réunion dans un ordre déterminé ne peut laisser d'hésitation, leur prononciation phonétique, variant d'une province à l'autre, changeant suivant les nationalités, toute seule, ne donne rien d'unifié ni de précis. Il existe, en effet, un nombre considérable de caractères idéographiques, mais combien sont peu nombreuses en comparaison les syllabes phonétiques qui les représentent : les *che*, les *hiang*, les *mei*, les *tou*, les *tsing*, les *tse*, que nous allons continuellement retrouver ici, expriment les choses les plus diverses, représentent les caractères idéographiques les plus différents. Encore, pourrait-il même sur ce point n'y avoir que des erreurs possibles à réparer; notre langue, essentiellement phonétique pourtant, n'a-t-elle pas de ces doubles sens que la phrase seule peut faire comprendre? Mais si nous prenons quelques travaux du commencement du siècle sur les matières que nous étudions, que nous recherchions chez les Portugais, chez les Allemands, chez les Anglais, chez nous enfin, car des tentatives ont été faites partout, voici ce que nous trouverons pour une même pierre : celle que l'un appelle le *ou ming i* est chez d'autres le *wu ming i*, *woo ming e*, *ou min hi* : le *han choei che* se rencontrera sous le nom de *han xiu xe*, de *han shuy shǐh*, de *ying shwui shih* : le *che kao* est chez d'aucuns *shih kaou*, *xe cao*, chez d'autres *che kau*, *sheh kau* : le *yun mou* s'appelle *jumo* et les exemples pourraient se répéter à l'infini, à tous les articles. Aucun ouvrage ne saurait mieux faire saisir l'indécision dans laquelle nous laissent forcément ces phonétismes si dissemblables que la *Mineralogia polyglotta* de Chr. Keferstein[1]. Le seul remède était d'imprimer en regard les caractères chinois, laissant à chacun le soin de traduire phonétiquement un nom, qui avait ainsi le mérite de ne prêter à aucune hésitation. C'est ce que Geerts a parfaitement compris.

Enfin, on doit le dire, jusqu'ici ces traités où la magie, l'alchimie

1. Keferstein (Chrétien), *Mineralogia polyglotta* (Halle, Anton, 1849, in-8°).

semblent jouer le grand rôle, ont été regardés comme quantité négligeable. Il a fallu les admirables travaux de M. Berthelot pour montrer que rien dans ces vestiges du passé n'était à laisser de côté, que là était la science des Anciens, que la nôtre en découlait et que si la chimie doit y rencontrer ses origines, la métallurgie, la minéralogie et la médecine n'y sauraient trouver de moins intéressants détails.

Bibliographie.

Les sources que nous avons à consulter sont si peu connues qu'au Congrès des orientalistes de 1874, un japoniste distingué déclarait à la réunion que, parmi les sciences des Japonais, la minéralogie était jusqu'à présent celle sur laquelle nous possédions le moins de renseignements[1]. Depuis, nous en avons heureusement rappelé : les progrès accomplis dans toutes les branches de la science par ce peuple intelligent sont précisément de ceux qui vont nous permettre d'identifier aujourd'hui les minéraux chinois, sur lesquels bien peu de données nous laissaient la faculté de discuter.

A l'état d'esprit scientifique des Chinois que nous indiquions plus haut, aurait dû correspondre une présentation tout à fait spéciale des traités de minéralogie. Différents essentiellement sous tant de rapports des Occidentaux, leurs *Lapidaires* ne semblaient pas pouvoir certainement se rapprocher des ouvrages de même nature nés en Occident, ni dans leur destination, ni dans leur économie : cependant il n'en est rien. Comme l'Antiquité occidentale, les Chinois ont des livres de recettes, et leurs *Lapidaires* ne sont pas autre chose, médicaux essentiellement si nous consultons le *Pen ts'ao kang mou*, en même temps cependant minéralogiques et quelque peu scientifiques, puisque la première chose est en réalité de connaître une substance avant de l'employer. Puis, la médecine n'étant pas sans comporter une certaine dose de magie, les Chinois ne manquèrent pas d'y mêler quelques traces de symbolisme : on comprend tout de suite l'ampleur du traité.

Pen ts'ao kang mou de Li Che tchen.

Le *Pen ts'ao kang mou* est une vaste compilation faite par le célèbre Li Che tchen, né à Ki tcheou, ville située sur la rive droite de la rivière Yan tsze, dans l'est de la province de Hupeh. L'ouvrage fut écrit d'après les ordres de l'empereur Kia tsing, qui vivait au milieu du XVIe siècle.

1. T. I, p. 343. — A ce moment Geerts dépouillait cent quarante-deux ouvrages européens sur l'histoire naturelle de la Chine et du Japon, et cinquante ouvrages indigènes sur les matières médicales de l'Extrême-Orient.

L'auteur y travaillait depuis quarante ans, quand la mort le surprit : son fils l'acheva et le présenta en 1596 à l'empereur Wan lih, de la dynastie des Ming[1]. Plus de huit cents ouvrages d'auteurs anciens chinois sur la médecine et l'histoire naturelle ont servi à cette encyclopédie, tellement considérée d'ailleurs jusqu'à nos jours en Chine et au Japon, comme le traité le plus complet d'histoire naturelle et de matière médicale, qu'il s'est substitué d'une manière presque exclusive à tous les autres ouvrages du même genre.

Vandermonde.

La traduction du *Pen ts'ao kang mou*, qui se trouve dans les *Textes divers et notes* de la fin de ce volume, est un résumé traduit au commencement du XVIIIe siècle par Vandermonde, qui l'avait remis à Jussieu accompagné de quatre-vingts échantillons minéralogiques, que M. Lacroix vient de retrouver au Muséum. Depuis qu'Ed. Biot s'était occupé de ces échantillons, qu'il avait signalés dans le *Journal asiatique* de 1839, on ne savait ce qu'ils étaient devenus. Quant au manuscrit de Vandermonde, il n'avait jamais figuré sur les catalogues de la bibliothèque du Muséum ; après de longues recherches avec M. Deniker, que je ne saurais trop remercier de son amabilité, nous l'avons découvert parmi des acquisitions faites à la vente de Jussieu[2]. Il se compose de 23 feuilles doubles volantes, donnant 46 feuillets de $0^{m},31 \times 0^{m},20$, écrits à environ 45 lignes par pages : dans la marge, répondant à la lecture phonétique du texte courant, sont dessinés les caractères idéographiques certainement peints par un Chinois, à la main la plus délicate, mais d'une façon cursive qui les rend parfois fort difficiles à déchiffrer. Comme on peut immédiatement s'en convaincre, c'est surtout un ouvrage médical : les quatre premiers feuillets traitent des vertus des eaux : jusqu'à la page 6 verso il est question du feu et des cautères : jusqu'à la page 9 recto, des terres : jusqu'au folio 11, de divers ingrédients. Là commence le traité des métaux, des minéraux et des sels qui s'étend jusqu'au folio 43 : de là jusqu'à la fin, on trouve quelques simples qui croissent dans les montagnes.

Mais quel est au juste le Vandermonde dont il s'agit ici ? Sur ce point nous différerons d'opinion avec M. H. Cordier[3]. L'érudit écrivain paraît

1. Geerts, p. 20.

2. Vendu à la vente Jussieu par le commissaire priseur Boulouze, en 1857, sous le n° 338, pour 70 francs ; de chez Labitte, libraire, il arriva au Muséum à cette époque ; mais il n'avait pas été inscrit sur le registre des entrées au moment de son acquisition.

3. *Fragments d'une histoire des études chinoises* (Paris, Imprimerie nationale, in-fol.,

attribuer le manuscrit du Muséum à Charles-Augustin Vandermonde, né à Macao le 18 juin 1727, mort à Paris le 28 mars 1762. Le manuscrit n'est pas daté, il est vrai, mais il était accompagné d'échantillons que M. Cordier n'a pas pu connaître, puisque M. Lacroix vient seulement de les retrouver; eux, portent l'inscription suivante: « Vandermonde, *Pen ts'ao kang mou*, 1732. » Vandermonde, né en 1727, ne peut donc pas être l'auteur d'un ouvrage écrit en 1732; la traduction est alors, sans contestation possible, de Jacques-François Vandermonde qui, parti de France en 1720 avec Didier, ingénieur du Roi, pour visiter Poulo Condor, s'établit à Macao où il reçut le titre de médecin de la colonie portugaise, s'y maria, eut un fils Charles-Augustin, et devenu, veuf, revint en France vers 1732, rapportant cette traduction pour laquelle il avait été aidé, sans nul doute, par les missionnaires si distingués qui à ce moment travaillaient en Chine. C'est, nous devons nous empresser de le reconnaître, le premier des sinologues, jusqu'à Geerts, qui ait compris qu'il était impossible de discuter sur un minéral chinois sans avoir sous les yeux les caractères idéographiques: mérite incontestable dont on ne saurait trop le louer.

Collection du Muséum.

Revenons à la collection de minéraux chinois du Muséum. A de nombreux titres, elle est tout particulièrement intéressante. Elle comprend 78 petits bocaux de verre (vases à sangsues) de $0^{m},08$ de hauteur, fermés par un couvercle en papier attaché par une ficelle, renfermant 72 échantillons différents. Trois sont brisés; mais sur leur couvercle est restée la désignation de ce qu'ils contiennent encore dans leurs fragments. En plus, il y a un gros échantillon étiqueté: « *mou min hi*, minéral dessiccatif. » Ils portent tous un numéro d'ordre; mais si les uns ont une suscription assez longue en français, telle que: « *Ma kan che*, 88 p., n. 27, 1732. M. Vandermonde », avec une étiquette en caractères chinois idéographiques à l'intérieur, d'autres ne portent qu'un nom seul, cependant toujours avec un numéro d'ordre et une étiquette chinoise à l'intérieur; il en est enfin quelques-uns qui n'ont que le nom en français, sans numéro d'ordre, sans étiquette chinoise. Appartiennent-ils tous à la même série? Arrivèrent-ils en même temps que la traduction de Vandermonde? C'est ce que nous ne saurions dire.

Wa kan san sai dzou ye.

Il n'y aurait réellement pas lieu de s'étonner, si après avoir fait connaître la valeur documentaire du *Pen ts'ao kang mou*, après l'avoir

1895, p. 14, extrait du *Centenaire de l'École des langues orientales vivantes*).

présenté comme la base de la minéralogie chinoise, on demandait à l'auteur pourquoi le texte principal édité ici est la traduction des chapitres LIX, LX, LXI de la *Grande Encyclopédie sinico-japonaise*, plus récente, et non le texte chinois primitif. L'exposé de l'économie de ces trois chapitres en donnera l'explication.

Rédigé au siècle dernier, le *Wa kan san sai dzou ye* se compose d'un substantiel extrait de *Pen ts'ao kang mou*, accompagné d'un commentaire japonais, en même temps que de figures, qui, sans être d'une grande utilité pour les identifications, montrent tout au moins comment les peuples de l'Extrême-Orient comprennent la minéralogie et la cristallisation. Nous lui avons laissé son nom japonais, alors qu'en chinois il s'appelle *Ho han san ts'ai t'ou hoei*, d'abord parce que c'est une encyclopédie sinico-japonaise, puis, parce qu'étant catalogué à la Bibliothèque nationale sous ce titre, il serait impossible de le retrouver autrement alors qu'on voudrait le consulter. Ainsi doit s'expliquer cette anomalie apparente qui pourrait sembler assez singulière, de ces deux en-tête, *Lapidaire chinois* — *Wa kan san sai dzou ye*, qui forment le titre courant de l'ouvrage.

Lapidaire chinois du xive siècle.

Avec le *Lapidaire chinois* du xiv[e] siècle, traduit par Bretschneider, publié ici, à la fin des notes, p. 251, où sous la nomenclature chinoise, on reconnaît très facilement les noms défigurés de pierres précieuses arabes et indoues, nous aurons ainsi trois textes originaux. Les deux premiers nous donnant le résumé pour ainsi dire complet des connaissances minéralogiques de l'Extrême-Orient, puisque l'auteur de *Pen ts'ao kang mou* a puisé dans plus de huit cents ouvrages chinois pour terminer sa compilation, et que le *Wa kan san sai dzou ye* renferme en outre toutes les connaissances japonaises : le dernier, par la philologie, nous permettant enfin de discuter certains rapports de tradition, restés dans l'ombre jusqu'ici.

Geerts.

Les produits de la nature japonaise et chinoise du D[r] Gerts[1] ne sauraient être séparés des sources originales. La bibliographie des ouvrages qu'il a consultés, dont nous ne soupçonnions certainement pas l'existence en Occident, fait que, bien que rédigé en français, à notre époque, nous devons regarder son livre comme appartenant essentiellement à l'Extrême-Orient. Publié à Yokohama par ce savant d'Utrecht,

1. GEERTS (A.-J.-C.), *Les produits de la nature japonaise et chinoise* (Yokohama, Lévy, 1878-1883, 2 vol. in-8°).

appelé par le gouvernement japonais en 1859 au poste de professeur de chimie et de sciences naturelles à l'École de médecine de Nagasaki, l'ouvrage, par suite du décès de son auteur, n'a vu malheureusement paraître que deux volumes, entourés de tout l'appareil d'érudition qui caractérise l'école allemande, avec ses défauts comme avec ses qualités. Mais s'il manque à l'ensemble que le Dr Geerts comptait donner, quelques métaux, les minéraux d'origine inorganique, les roches et les pétrifications que nous trouvons dans les 662 premières pages jettent sur la minéralogie de l'Extrême-Orient une lumière toute nouvelle, par les données essentiellement scientifiques qu'elles renferment. L'ouvrage est, il est vrai, rédigé quant aux termes scientifiques, en langue japonaise, mais comme Vandermonde, le Dr Geerts ayant accompagné chacun des termes scientifiques des caractères idéographiques correspondants, dans presque tous les cas il a été possible, les idéogrammes étant identiques pour les deux peuples, d'identifier les minéraux japonais avec les minéraux chinois, et de mettre enfin un peu d'ordre dans le chaos qui règne encore certainement, non pas seulement dans nos données sur la minéralogie de l'Extrême-Orient, mais même dans les esprits chinois les meilleurs.

Du Moyen Age au XVIIIe siècle.

Au début de mon travail, je pouvais espérer que les voyageurs occidentaux du Moyen Age allaient apporter quelques documents précieux à cette étude : les renseignements fournis par Odoric de Pordenone [1], par Marco Polo [2], par le *Codex Cumanicus* lui-même [3], glossaire des commerçants occidentaux qui allaient trafiquer au XIVe siècle au Cathay, ne nous permettent aucune identification. Les ouvrages du XVIIe siècle, ceux du P. Martini [4], du P. Magalhaens [5], de Louis Lecomte [6], enfin de J.-B. du Halde [7] nous paraissaient, au contraire, au premier abord, tout remplis de légendes. Mais à mesure qu'on pénètre la science chinoise, on peut se rendre compte de l'intérêt qu'ils pré-

1. Cordier (H.), *Les voyages en Asie du bienheureux Odoric de Pordenone* (Paris, Leroux, 1891, in-4°).

2. *Le livre des Merveilles du monde.*

3. Comes Geza Kuun, *Codex Cumanicus* (Budapestini, editio scient. Academiæ Hung., 1880, gr. in-8°).

4. *Novus atlas Sinensis* (Jo. Blaeu, Amsterdam, 1655, in-f°).

5. *Nouvelle relation de la Chine, contenant la description des particularités les plus remarquables de ce grand empire* (Paris, Barbier, 1688, in-4°).

6. *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* (Paris, Anisson, 1696, in-12).

7. *Description géographique, historique et chronologique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* (Paris, Lemercier, 1735, in-f°).

sentent, parce qu'ils renferment bien des détails que nous retrouvons aujourd'hui dans nos textes originaux, et que la connaissance approfondie de la langue chinoise, possédée par le P. Magalhaens notamment, nous permet d'utiliser.

Abel Rémusat.

Avec le XIXe siècle nous entrons dans la période de tentatives réellement scientifiques. En 1827, Abel Rémusat, dans les *Notices et extraits des manuscrits publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*[1], donnait, à la page 150, une table de l'encyclopédie *Wa kan san tsai dzou ye*; comme nous l'avons dit, les chapitres LIX, LX, LXI sont consacrés aux métaux, aux pierres précieuses et aux sels : il a donc été forcé de tenter là, en réalité, la première série d'identifications raisonnées. Dans une table, on ne peut demander de références, mais ces traductions sont loins d'être faites à la légère, et nous devrons discuter avec la plus grande attention, avant de les rejeter, celles qui nous paraîtraient suspectes.

Ed. Biot.

C'est d'ailleurs ce qu'a fait Ed. Biot. Dans une série d'études insérées au *Journal asiatique* de 1835 à 1840, il a étudié la suite des minéraux qui avaient été remis à Jussieu par Vandermonde[2]. Là, Biot a fait de continuels renvois à l'*Encyclopédie sinico-japonaise*. Mais il est une chose qu'on ne saurait nier, c'est que s'il a bien connu la table de Rémusat, même l'original de l'*Encyclopédie*, il ne s'est nullement occupé du texte courant du *Wa kan san sai dzou ye*, si bien, que toutes les pierres signalées dans le corps même de l'ouvrage, mais qui ne sont point annoncées dans l'en-tête des chapitres, lui ont échappé. Telles le *fang koang che*[3], le *ting t'eou tche che*[4], le *che tchong hoang*[5], le *pe ki che*[6], le *pe tsing*[7], le *che lieou ts'ing*[8], le *tchi lou chi* [*che lieou tche*][9], le *tou yn nie*[10], le *fang che*[11], le *che han che*[12], qu'il eut bien facilement retrouvés dans le texte chinois que nous éditons ici. Quant à la collection du Muséum, un examen attentif nous permet de dire que Biot a décrit sept·

1. T. XI.

2. *Mémoires sur divers minéraux chinois appartenant à la collection du Jardin du Roi*, Paris, 1839.

3. BIOT, *Minéraux chinois*, p. 13, l'appelle *fang houang chi*. — *Lapidaire chinois*, p. 67.

4. BIOT, p. 18. — Le même que le *ting t'eou tai che* du *Lapidaire chinois*, p. 110.

5. BIOT, p. 20. — *Lapidaire chinois*, p. 111.

6. BIOT, p. 16. — *Lapidaire chinois*, p. 82 [*ki che*].

7. BIOT, p. 25. — *Lapidaire chinois*, p. 23, 115.

8. BIOT, p. 25. — *Lapidaire chinois*, p. 144.

9. BIOT, p. 25. — *Lapidaire chinois*, p. 144.

10. BIOT, p. 25. — *Lapidaire chinois*, p. 95.

11. BIOT, p. 25. — *Lapidaire chinois*, p. 82.

12. BIOT, p. 18, le confond avec le *che tche* de la page 91 du *Lapidaire chinois*, mais il se trouve p. 133.

échantillons aujourd'hui disparus : *kouang sy hoa chy*, *sse tchuen hoa chy*, *yun fen*, *xi zhing*, *nieou hoang*, *pe yu che*, *hiong hoang*, parmi lesquels, deux seulement le *yun fen*, et le *xi zhing*, présenteraient pour nous un intérêt réel, parce qu'il nous est interdit d'en faire mention, n'ayant pas leurs caractères idéographiques, mais qu'il n'a pas parlé du *tse jan t'ong*, du *che hie*, du *ts'e che hoa*, du *lou fou che*, du *kin kong che*, du *to ty ya*, du *hoa jou che*, du *lan che tche*, du *jou kong nie*, du *tchi che* que nous allons pouvoir identifier, grâce à cette petite collection. Son travail cependant est précieux pour nous, et d'autant plus intéressant aujourd'hui, que nous avons retrouvé et le manuscrit de Vandermonde et les échantillons du Muséum, analysés par Alex. Brongniart, auquel nous devons par conséquent les identifications de Biot.

L'époque à laquelle furent écrits ces différent mémoires, l'état de la science au moment où il publiait ses études ne devait pas lui permettre cependant de tirer de telles recherches tout le parti, qu'à présent nous sommes en droit d'en attendre. Si donc quelqu'un venait à s'étonner de voir Biot ne demander d'autres conséquences à ces dépôts de cuivre formés sur le fer, trempé dans une dissolution de *fan* bleu, sinon que le *fan* bleu avait pour élément le cuivre, il suffirait pour l'excuser de rappeler que c'est seulement en 1837 et 1838 que MM. Jacob et Spencer faisaient leurs premiers essais de galvanoplastie. Et si, plus loin. il ne voit dans la comparaison des préjugés chinois avec ceux d'Aristote et de Pline, qu'une étude simplement curieuse, c'est que l'utilité de l'histoire de la science était encore à démontrer et que personne alors n'avait tracé la voie que M. Berthelot nous a montrée depuis. Aussi, malgré des critiques qu'il était de notre devoir de refuter en même temps que nous les présentions, le travail de Biot doit-il être classé parmi les plus utiles que nous ayons à consulter.

On s'étonne, en dépouillant les différents travaux contemporains, peu nombreux d'ailleurs, sur la minéralogie chinoise, de voir que les écrivains qui ont traité la question paraissent, ou s'être ignorés, ou s'être si peu connus qu'ils ne se citent pour ainsi dire jamais. La chose est facile à comprendre.

La division des *Lapidaires* en catégories bien distinctes n'est pas arbitraire. Elle l'est si peu, que le tassement s'est fait naturellement, non pas seulement dans l'Antiquité, au Moyen Age, chez tous les peuples, mais encore de nos jours, par une sélection presque involontaire. Tel traite la minéralogie au point de vue commercial, tel au point de vue

scientifique, celui-ci étudie les légendes, celui-là poursuit des études médicales et, chacun travaillant dans sa sphère, ignore réellement ou laisse volontairement de côté ceux qui ont vu sous un aspect différent la thèse qu'il développe. Biot est cité par Pauthier et Bazin dans la *Chine moderne* : ils lui ont fait de larges emprunts; autre part, je n'en trouve aucune trace. Faut-il être surpris que les derniers écrivains, Pumpelly (Raphaël), Pfizmaier (A.), Bretschneider, et je ne parle ici que des ouvrages spécialement minéralogiques, ne citent pas leurs prédécesseurs, ne se citent pas entre eux? Hirth[1] fait exception, mais son livre n'est nullement un travail spécial sur la minéralogie.

Pumpelly et Pfizmaier ont un motif plausible : ils ont paru presque en même temps. Mais se seraient-ils préoccupés, plus que les autres, de leurs travaux respectifs?

Pumpelly.

Pumpelly a publié dans *The Smithsonian Institution* [t. XV] (Washington, Columbia, 1867, in-4), ses *Geological Researches in China, Mongolia and Japan, during the years 1862-1865.* C'est un travail essentiellement géographique, indiquant les localités où se rencontrent les différents minéraux qu'il identifie, mais toujours sans les caractères idéographiques.

Pfizmaier.

Le travail de Pfizmaier, *Beitraege zur Geschichte der Edelsteine und des Goldes*, publié p. 181-256 du t. LVIII (1868), des Mémoires *der kaiserlichen Akademie der Vissenschaften* de Vienne, est au contraire essentiellement historique. Il extrait des auteurs chinois tous les textes ayant rapport aux pierres précieuses, indiquant sous quels empereurs elles sont signalées. Malheureusement, si au point de vue de l'érudition, l'étude présente quelques détails curieux, au point de vue scientifique, même simplement critique on n'en distingue pas bien l'utilité. Non seulement il ne met pas les caractères chinois idéographiques, mais il traduit simplement et séparément, en allemand, les différentes syllabes qui composent les noms des pierres, qui dans leur division pourtant, signifient tout autre chose que dans leur réunion[2], si bien que, dans son long travail, nous n'aurons que peu à prendre.

1. Hirth (F.), *China and the Roman Orient* (Leipsig, Hirth, 1885, in-8°).

2. Je citerai seulement l'exemple du *Wagennetz*. Hirth, *China*, p. 79, montre le grave inconvénient de ce système. « Das Wagennetz. Chinese *ch'ê-ch'ü* or *ch'ê-k'ü* may be identical vith Uigur *tscheku*, described by Klaproth as « eine sehr grosse gewundene Seemuschelschale, die für eine Kostbarkeit gehalten wird. » Comment faire un rapprochement philologique entre *Wagennetz* et *ch'ê-ch'ü* et *tscheku*?



Cependant au point de vue des légendes, des symboles, de l'histoire, Pfizmaier va pourtant nous rendre quelques services, en nous indiquant par exemple, la date d'apport du verre, en nous donnant des textes sur l'ambre, sur l'alchimie, en signalant d'intéressants passages d'ouvrages qui feront naître des rapprochements avec les traditions arabes.

Bretschneider.

Le D[r] Bretschneider, dans ses *Researches from Eastern Asiatic Sources* (London, Tubner and C°, 1883, in-8°), nous guidera dans la même voie.

Il va, en plus, nous fournir le précieux petit *Lapidaire* chinois du xiv[e] siècle dont nous avons parlé plus haut.

Enfin n'oublions pas dans les documents qu'il fallait examiner, les sources officielles. Mais là encore, malheureusement, dans les rapports de nos agents consulaires à l'étranger, aucune trace de caractères idéographiques; ce n'est pas sans étonnement non plus qu'on y trouve mentionnées comme secrètes, des recettes inscrites tout au long dans notre *Lapidaire* [1].

Douanes.

Les Anglais, dans leurs rapports de douanes, employent, il est vrai, les caractères idéographiques, mais alors ils en dénaturent parfois le sens de telle façon, probablement par des identifications modernes conventionnelles, qu'on ne saurait trop se mettre en garde; exemple, *pe t'ong*, cuivre blanc [2], qu'ils traduisent par nickel [3].

Tous ces textes, nous avions à les interroger aux points de vue auxquels s'étaient placés les rédacteurs des *Lapidaires* occidentaux : en quelques mots, dans l'*Avertissement*, nous les avons fait connaître. Nous allons maintenant, sous les paragraphes spéciaux de science, d'industrie, de médecine, d'histoire et de géographie, de légendes, étudier rapidement les idées particulières à la Chine; dans un dernier chapitre enfin, nous pourrons voir, grâce à cet examen, à quelle branche de la famille des *Lapidaires* doit se rattacher le traité qui fait l'objet de cette étude.

Science.

La part scientifique du *Lapidaire* chinois est assez complexe, assez difficile à délimiter avec précision. A côté des remarques les plus fines,

1. P. xxxvii.
2. P. 43.
3. *Annual Return of the foreign Trade of the Empire of Japan*, published by the Bureau of Revenue (Tokio, 1891, in-4°), p. 120, n° 102.



comme l'asbeste qu'ils nomment racine du talc[1], comme l'observation que dans la transmutation des métaux la partie intérieure du métal n'est pas modifiée[2], tout auprès des théories de la philosophie la plus élevée, se rencontrent les procédés que leurs traditions, toutes d'empirisme nous obligent à ranger dans l'industrie, les idées les plus naïves qui doivent forcément prendre place dans les légendes. Mais pourquoi ne pas l'avouer. Les saisissons-nous bien toutes? Ne nous paraîtraient-elles invraisemblables, par hasard, que parce que nous ne les pénétrerions pas? Elles doivent donc être signalées, en ajoutant toutefois que c'est ainsi que nous les comprenons : là doit se borner, dans certains cas, notre exposé.

Ce paragraphe devra se diviser en deux sections : une, théorique, s'occupant de la génération des minéraux au sein de la terre, l'autre expérimentale, résumant les transformations de ces mêmes minéraux sous la main de l'homme. La première, philosophique, la deuxième, essentiellement alchimique et empirique : on ne saurait en effet appliquer le terme de chimie à des opérations où le tour de main, les hasards du feu, conduits, il faut le reconnaître, avec une sûreté magistrale, règnent seuls en maître, sans qu'aucun sentiment de critique en vienne préparer les conséquences.

L'entrée en matière du chapitre LIX du *Lapidaire* chinois va nous faire connaître à peu près toute la théorie chinoise ; la partie expérimentale, nous devrons la rechercher tout au travers des différents chapitres, aux métaux comme aux pierres précieuses, comme aussi aux pierres diverses. Dans ces dernières sont compris les sels : l'Orient comme l'Occident les ont en effet toujours confondus dans les *Lapidaires*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou* « la pierre est la racine du principe *k'i* ; elle est l'os de la terre.

« La partie bonne du principe *k'i* devient de l'or et du jade, la partie mauvaise du *yu* et du *p'i* [arsenic sous deux formes différentes].

« Quand le principe *k'i* est congelé, il forme en se concentrant du *tan ts'ing* [bleu de *tan*, le *tan* est de l'oxyde de plomb].

« Si le *k'i* se transforme, alors il devient visqueux et il se forme du *fan* [un alun] et du *hòng* [mercure].

« Il est changeant, car, de flexible il devient résistant.

1. P. 106, 220. | 2. P. 145.

« Il y a des pierres qui se forment d'arbres ou de plantes : des êtres volants ou marchants deviennent pierres et la transformation se fait d'un être animé en un être inanimé. Si c'est la foudre ou une étoile filante qui se transforme en pierre, alors il y a transformation d'un objet sans forme en un objet avec forme. »

Le commentateur japonais continue : « La pierre est de la terre gelée compacte ; l'eau, la terre, les pierres sont les quatre principes de l'univers. »

Par cette dernière phrase il s'écarte de la théorie chinoise qui reconnaît cinq éléments : l'eau, le feu, le bois, les métaux, la terre, produits par les manifestations du *yang* et du *yn*.

Nous voici avec trois mots qu'il est indispensable d'expliquer : le principe *k'i*, le *yang*, et le *yn*. Leur rôle est des plus importants, puisque, en résumé, ils sont la raison d'être de tout ce qui existe.

Le principe *k'i* est l'esprit vital, aériforme, subtil, auquel tout ce qui est doit son existence ; le *yang* c'est le principe mâle, la lumière, la chaleur, l'activité ; le *yn*, au contraire, est le principe femelle, l'obscurité, le froid, la passivité ; le *yang*, c'est le soleil ; le *yn*, la terre : théorie qui n'est en résumé guère différente de l'amour universel, plus brutalement exprimée sans doute, de Joachim de Flore, de saint François d'Assise, de Dante, cet amour qui est le moteur premier du soleil et des étoiles : idée immuable qui résume en un mot abstrait l'éternel devenir de l'univers.

D'après le *Pen ts'ao kang mou* « la pierre *ts'e hoang* se trouve dans la montagne de Ou tou, où l'on trouve également la pierre *hiong hoang*. Mais elle se trouve dans la partie *yn*. On dit que dans ces pierres qui dépendent du principe *yang*, lorsque le *k'i* est insuffisant, il se forme une pierre *ts'e* [femelle] : lorsqu'il est suffisant, il se forme une pierre *hiong* [mâle]. Elles mettent cinq cents ans à se consolider et à devenir une pierre. Dans ces transformations, elles jouent réciproquement le rôle de mari et de femme, aussi les appelle-t-on *ts'e* et *hiong* ».

Et si cette théorie s'applique spécialement aux métaux, nous avons vu que pour les alchimistes la partie bonne du principe *k'i* devient l'or, le *ta tchen* [le grand vrai], et la partie mauvaise du *p'i* et du *yu*.

Mais il faut continuer à citer le *Pen ts'ao kang mou*. « Ordinairement on voit les chercheurs d'or creuser à quelques pieds de profondeur, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la pierre *fen tse*, qui accompagne l'or. Cette pierre est généralement en blocs. Elle a l'aspect d'un objet noirci

au feu. Le philosophe Koan tse, à ce propos, dit : « Dans les montagnes lorsqu'on trouve la pierre de *Ts'e* [*adamas*], au-dessous on trouve l'or. »

Et ce mot d'*adamas*, pas plus en Chine qu'en Grèce, nous ne parviendrons à l'identifier complètement, puisqu'indistinctement il signifie tour à tour aimant, diamant, émeri, qu'ici même les Chinois ont parlé tantôt de la pierre *fen tse*, tantôt de la pierre de *T'se* ; cependant ils ont établi une distinction entre la véritable pierre d'aimant *T'se che*, le *hiuen che* [pierre noire] et enfin le *kin kang che* [le corindon].

Voici donc le *fen tse* qui est le germe de l'or. Et cependant en continuant le dépouillement du volume chinois, nous y lirons : « Il est dit dans l'ouvrage *Sin chou* de Ho hiang que le cuivre, l'or, l'argent ont une origine commune. Les vapeurs du *yang* rouge en se concentrant donnent naissance à des filaments qui, après deux cents ans, se transforment en pierre, au milieu de cette pierre se forme le cuivre. » Mais, rapporte aussitôt l'*Encyclopédie*, « il y en a qui disent que le *tan cha* [mercure sulfuré], par l'absorption des vapeurs du *yang* vert, donne naissance à un minerai, le *kong che* qui, au bout de deux cents ans, devient du cinabre natif ; dès lors la femme est enceinte (ce qui veut dire que ce cinabre est l'embryon de tous les métaux) ; au bout de trois cents ans, ce cinabre se transforme en plomb, ce plomb au bout de deux cents ans se transforme en argent et ensuite, au bout de deux cents ans, après avoir subi l'action du *k'i* du *ta ho* [Grande Concorde] devient de l'or. » Mais, ajoute le commenteur japonais, « c'est une opinion erronée ».

N'est-il pas curieux de voir ici le pouvoir alchimique de ce *yang* rouge, de ce *yang* vert, qui rappellent les couleurs complémentaires de deux bandes du spectre solaire ?

De ce point de départ découlent alors les théories relatives à certains métaux déterminés.

« *Si*, *pe la*, *in ho*. L'étain vient de la ville Kouei yang tsio, province de Liou kouan ; il diffère peu, dit-on, du plomb, quant à la figure. Mais quant aux vertus et propriétés, il en diffère beaucoup. Il dit aussi que le plomb, l'étain et l'argent ont des sympathies : un autre dit que l'étain reçoit des vapeurs ou influences de la femme du soleil. Sa matière devient dans la mine au bout de deux cents ans, par le moyen de ces vapeurs, arsenic : cet arsenic au bout de deux cents ans devient étain : cet étain au bout de deux cents ans devient argent[1]. »

1. P. 169.

« L'étain est intermédiaire entre le plomb et l'argent. Il se forme par les vapeurs du grand principe femelle. S'il est soustrait à tout autre influence pendant deux cents ans, il se transforme en *p'i*, lequel au bout de deux cents ans commence à se transformer en étain. L'étain renferme des éléments de principe femelle, aussi il est de substance molle. Pendant deux cents ans, soustrait à tout autre action, s'il rencontre les vapeurs du principe *t'ai yang*, il devient de l'argent[1]. »

« Le cuivre se trouve en pierres ou marcassites de diverses formes et souvent mêlé avec d'autres métaux et minéraux. De celui que l'on trouve mêlé d'étain on prétend en tirer des métaux plus parfaits. Le cuivre, comme plusieurs autres matières métalliques, est imparfait : s'il demeure plus longtemps dans la mine, il peut par le moyen de la cuisson et des vapeurs de la Grande Unité devenir plus parfait[2]. »

La théorie du plomb, origine des métaux, se retrouve à chaque pas ; son nom seul d'abord est caractéristique : *kin kin* [métal des métaux]. « Le plomb est l'aïeul des cinq métaux: le *ts'e hoang* [jaune femelle], germe de l'or, et renferme des éléments plombifères. Le plomb est donc le principe de l'or. Dans les mines d'argent il y a du plomb, il est donc le principe du métal blanc [l'argent]. Dans la préfecture de Sin tcheou on trouve du cuivre plombifère, il est le principe du métal rouge [le cuivre]. Il est de même nature que l'étain, il est donc l'aïeul du métal bleuâtre. »

Le *Pen ts'ao kang mou* ajoute aux noms donnés dans l'*Encyclopédie*, *kin kon*, mâle de l'or. « ..... Dans un certain endroit de la Chine, il se trouve des morceaux de plomb cylindriques, disposés en nœuds; ce plomb est cru ; si vous le faites fondre, il en sort une fumée pareille à celle du soufre, l'auteur l'appelle substance de l'argent. » Le soufre deviendrait-il donc en Chine l'origine des métaux? Nous n'en avons nulle part ailleurs la moindre trace.

N'oublions pas enfin que le nom du plomb, *choei tchong kin*, veut également dire, dans le livre *Yaku sei ron*, menstruation des femmes[3].

Vient une troisième théorie, dont la transformation forme toujours la base, mais qui offre quelque différence.

Le plomb n'est plus le principe des métaux, il ne figure même pas dans leur énumération. Dans l'article *t'ou sou* il est dit : « La pierre

1. P. 32.
2. P. 159.
3. Geerts, p. 606.



lou che [pierre de sel], en cent cinquante ans se transforme en aimant, en deux cents ans elle devient du fer; deux cents ans encore, si ce fer ne passe pas par la fonte, il devient du cuivre qui se transforme à son tour en argent; cet argent devient ensuite de l'or. Le fer, l'or, l'argent ont donc une origine commune. » A cela le commentateur japonais ajoute : « Le fer, l'or, l'argent ont une origine commune, dit-on, cela est faux. L'or, l'argent, le cuivre, l'étain naissent parmi les rochers. Le fer ne se trouve que dans les terrains d'alluvions. Au Japon, continue-t-il, les mines de fer que l'on trouva d'abord au district de Pei n'ont jamais fourni d'or, d'argent, de cuivre, d'étain. De même, dans les mines d'or, on n'a jamais trouvé de fer, c'est un fait certain[1]. »

Aux idées philosophiques et toutes théoriques sur l'origine des métaux, les Chinois en joignent une autre que je n'aurais garde de passer sous silence.

« Lorsqu'on trouve dans une montagne la plante *nira*, au-dessous on trouve l'or.

« Dans les montagnes, si on rencontre la plante *ts'ong*, au-dessous on trouve l'argent.

« Si la tige de l'herbe à cuivre est d'un beau jaune, au-dessous il y a une substance cuivreuse, partie essentielle des éléments du cuivre, qui se rapporte à l'adolescent.

« Dans les montagnes, quand l'herbe est verte, que sa tige est rousse, au-dessous il y a beaucoup de plomb. L'espèce du plomb est de l'espèce vieille femme. »

Il y a là un côté d'observation dont on ne peut nier l'importance. Les métaux ne se rencontrent que dans certains terrains, et la science agricole, qui nous apprend aujourd'hui que les moindres modifications de composition de la terre changent les espèces végétales, nous dira que les Chinois avec la prodigieuse attention qu'ils apportent aux plus simples détails ont fort bien pu remarquer que les terrains qui contenaient certains minéraux devaient produire des plantes absolument spéciales qui pouvaient ainsi devenir l'indice de la présence de ces métaux dans le sous-sol[2].

1. Les Grecs avaient parfaitement fait la même constatation, et Strabon signale comme extraordinaire, une mine près de Chalcis où le cuivre et le fer étaient exploités simultanément. (*Geogr. lib.* X, 9.)

2. La remarque de Strabon qui signale « le miel des cantons de l'Attique, où sont les mines d'argent, comme aussi supérieur au miel du reste de l'Attique, que celui-ci l'est au miel des autres pays », ne contient-elle



De ces théories à la pratique la distance était grande; les explications de la transmutation des métaux, malgré les points de repère donnés par le court résumé que je viens de faire, n'étaient pas sans présenter de singulières difficultés.

« Bien des Chinois prétendent qu'on peut faire de l'argent de deux façons : la première est la transformation d'un métal imparfait en métal parfait, et l'autre, c'est d'extraire l'or et l'argent de tous les mixtes : car ils prétendent d'en trouver partout, dans les minéraux, végétaux et animaux et même, qu'on peut tirer un argent fluide, qui n'est pas le mercure, mais la semence de l'argent, qui sert à la transmutation des métaux. »

« L'or hait naturellement l'étain, il craint le mercure, une grande quantité de *kan tse* amollit l'or. Si on lave l'or avec du sel, de la graisse de chameau ou d'âne, toutes ces substances l'amollissent. Au contact du plomb l'or se brise, la pierre *feï tsoei* [couleur du martin-pêcheur, jadéite verte], peut le réduire en poudre. Ainsi il subit l'action de certaines substances.

« L'or de *choei yn* [mercure], l'or de *tan cha* [sable de *tan*], l'or de *hiong hoang* [jaune mâle, réalgar], de *t'se hoang* [jaune femelle, orpiment], de *lieou hoang* [soufre], de *pe si* [étain blanc], de *ts'eng ts'ing* [bleu par étages, cuivre carbonaté bleu à structure lamellaire], de *hei yuen* [plomb noir], de *che lu* [vert de pierre, acétate de cuivre cristallisé], de *che tan* [foie de pierre, vitriol bleu], de *mou cha* [sable de mère], s'obtiennent par une préparation à l'aide d'ingrédients solides.

« L'or de *t'ong* [cuivre], l'or de *cheng t'ie* [fer natif], l'or de *t'eou t'ie* [fer cuit], l'or de *t'eou che* [laiton], s'obtiennent à l'aide d'ingrédients versés par gouttes.

« En tout quinze variétés de contrefaçons d'or qui ressemblent à l'or, ont sa dureté et renferment un principe vénéneux. »

« On peut verser par gouttes le *hiong hoang* sur le cuivre et ainsi le transformer en or. Mais au fond cette transformation du cuivre et de l'argent n'est qu'une altération de couleur superficielle. »

Ainsi donc, deux manières de changer les métaux en or : par voie sèche; par voie humide.

La voie sèche, nous la comprenons parfaitement; c'est une dorure

pas virtuellement cette constatation que la flore de ces terrains argentifères est différente de celle des autres sols? (*Geogr. lib.* IX, 23.)

au feu, par application d'une couche métallique assez solide pour qu'à première vue on ne puisse deviner la supercherie. Mais la voie humide? Plusieurs textes rapprochés permettent de proposer une solution qui semblera, je pense, fort acceptable.

« Le *tseng ts'ing* [bleu par étages, cuivre carbonaté], dont nous avons parlé tout à l'heure, se trouve dans les mines de cuivre. Avec le temps, il prend la forme ronde de feuilles de lotus enfilées, ou d'un chapelet de crottes aplaties de vers de terre. Il est de couleur foncée comme la pierre *ts'ing tai* de Perse. Il se forme par chapelets. Appliqué sur le fer, il le colore en rouge, comme du cuivre.

« La pierre *pe ts'ing* [bleu blanc] mêlée au fer le transforme en cuivre.

« Le *tan fan* [vitriol bleu] agit sur le fer et le transforme en cuivre. On obtient avec cette pierre également de l'or et de l'argent.

« On fait chauffer du cuivre que l'on applique sur du fer avec une couche de *fan*, toute la surface prend ainsi l'apparence du cuivre, mais la substance du fer n'est pas modifiée. Si on plonge enfin des instruments de fer forgé dans une dissolution de *fan* bleu, il s'y forme une couleur de cuivre. »

Qu'est-ce donc que cette transformation extérieure du fer en cuivre? Que sont ces sels dont il vient d'être question? Des sels de cuivre, le fait est certain; et lorqu'on rapproche de cette transmutation du fer en cuivre par ces sels, les passages de Marco Polo, de Louis Lecomte, du P. Martini qui parlent tous, de lacs dont l'eau est verte et « change le fer en cuivre », de ceux de Chin Kuwatsu dans le livre *Hitsu dan* qui signale dans la montagne Yen san une source amère qui donne du *tan fan* après l'évaporation, « la marmite [en fer] dans laquelle on a bouilli l'eau de cette source se couvrant d'une couche de cuivre. Cependant, le sel ainsi obtenu n'est pas le vrai *seki tan* [*che tan*] et on ne peut pas en faire usage dans la médecine », du livre *Betsu roku*, où il est dit que « le minéral *ku sei* [*k'ong t'sing*] se trouve dans la mine de cuivre des montagnes Yetsu shun san du pays de Yéki shu (Cheh kiang), est une espèce de *do sei* [*t'ong tsing*, esprit de cuivre]. On l'exploite ordinairement dans le troisième mois, mais on peut aussi le prendre à tout autre temps de l'année. Ce minéral a la propriété de changer le cuivre, le fer, le plomb et l'étain en or », nous ne pouvons hésiter un instant à voir, dans ce traitement par voie humide, un véritable procédé galvanoplastique dont les Chinois se servaient empiriquement sans en comprendre la technique. Et si nous voulions pousser dans cette voie

qui semble s'ouvrir tout naturellement, alors que nous connaîtrons, dans quelques pages, les liens intimes qui unissent l'alchimie de l'Extrême-Orient à celle de l'Occident, nous pourrions peut-être nous demander, si, pour opérer la transmutation des métaux en or, les Chinois comme les Grecs n'employèrent pas quelque sel d'or, un cyanure inconnu pour eux qui, sous une apparence de pierre, renfermant le principe de l'or pour parler le langage alchimique, aurait permis aux *gens de secrets* de dorer les métaux dans un véritable bain, grâce à une électricité latente, réalisant ainsi la pierre philosophale telle qu'ils la révèrent pendant des siècles [1].

Dans ces théories de la transformation, le mercure est loin de tenir une place aussi importante en Chine qu'en Occident. Cependant si les alchimistes occidentaux l'appellent la mère des minéraux, le *Pen ts'ao* le nomme l'âme des métaux. On tire le *choei yn* [argent d'eau, mercure], du *chen cha* [mercure sulfuré]. C'est là simplement une opération industrielle; mais les Chinois prétendent obtenir également le mercure d'une autre source. « On peut, dit le *Pen t'sao kang mou*, tirer du mercure, du pourpier, de l'épila, des feuilles de nénuphar, des feuilles du pin et de sa résine, du *kou tsing ts'ao*, du *hiuen ts'ao* [hémérocalle], du *kin sing ts'ao*, du *wa song*, du *hia kou ts'ao*, du *jen tong*, du *leang tang tse* [scopula japonica], du *yng lai hong*, du *ma t'i hiang*, du *tou kio lien*, du *choei ts'e kou*. On le prépare de cette manière : prenez deux livres de pourpier, pilez-le et séchez-le pendant trois jours, laissez ensuite cette masse en repos pendant une année, au bout de laquelle vous faites brûler dans un vase bien couvert la matière, ne réduisez pas en cendres, mais retirez-la tandis que la matière fume encore, enterrez-la pendant quarante-neuf jours, vous trouverez du mercure dans le fond. Plusieurs auteurs prétendent qu'un usage particulier et journalier du mercure rend immortel, sans cependant s'expliquer.

« Le mercure a une extrême antipathie pour la pierre d'aimant et l'arsenic. Le plomb fait durcir le mercure, le mercure mollifie tous les métaux et s'amalgame avec eux. Le soufre coagule le mercure, la pulpe des jujubes l'éteint ainsi que la salive. Le mercure surnage à l'or, à l'argent, au cuivre, au fer; au contraire, la pierre de touche le précipite

1. « Cette transformation n'est qu'une altération de couleur superficielle »; cette idée, même un peu plus loin, à propos de la transmutation du fer en cuivre, prend plus de corps puisque nous lisons : « la substance intérieure n'en est pas modifiée. »

en bas[1]. » Il est réellement étonnant qu'avec leur esprit d'observation les Chinois n'aient pas remarqué que seul, l'or, par sa pesanteur spécifique allait au fond du mercure, alors que les autres métaux surnageaient; il est vrai que l'*Encyclopédie*[2] dit absolument le contraire ; d'après elle, ce sont tous les métaux qui restent à la surface du mercure.

La question des métaux nous entraîne : certains appartiennent plus en effet à la science qu'à l'industrie, tels le *ya yuen* et le *pe lĕ*. Pour les déterminer, il est indispensable de reprendre les passages mêmes de l'*Encyclopédie*.

« *Ya yuen*, *totan*, ce dernier mot est emprunté à une langue étrangère. C'est un métal difficile à déterminer; il ressemble beaucoup au plomb, aussi l'appelle-t-on *ya yuen* [second plomb].

« Il est par plaques longues d'un pied, larges de quinze pouces et épaisses de moins d'un pouce. On l'obtient par la fonte. Tantôt il a la forme de *yo yen*, tantôt de *hoa fei*. Celui qui vient de la province de Koang tong est supérieur, celui de Pa nieou au Tong king est de qualité secondaire. Actuellement, dans la réparation des vases de *t'ang kin* [métal chinois] et de *tchen t'eou* [véritable *t'eou*], si on n'ajoute pas de *ya yuen* on ne réussit qu'imparfaitement. Aussi ce métal est précieux. Peut-être est-ce là une variété de la pierre *lou kan che*. Toutefois, on dit dans le *Pen ts'ao* que le cuivre allié à la pierre *lou kan* forme du *t'eou che* [bronze], ce qui détruit cette supposition et laisse ignorer comment on l'obtient. »

Au paragraphe *t'eou che* nous trouvons :

« Dans l'Antiquité on ignorait la manière de l'obtenir; récemment on a commencé à l'obtenir, mais il est encore imparfait. Ainsi on l'a fait venir de Chine et on l'appelle *tchen t'eou* [véritable *t'eou*].

« Voici la recette : on prend une livre de cuivre, un tiers de *totan* [*ya yuen*], un sixième de plomb, on les mélange au fourneau et on obtient un métal qu'on appelle *t'ang tchen t'eou* [véritable *t'eou* chinois], c'est le meilleur. Si le *totan* manque, alors le métal est trop faible, s'il n'y en a qu'un cinquième, il est de qualité secondaire. »

Le *T'ien kong k'aï ou* donne la recette pour obtenir ce *ya yuen*; elle est précieuse :

« On met deux livres de *lou kan che* dans un creuset de terre. On les y comprime fortement. On les divise avant de les exposer au feu. Ensuite

1. P. 198. | 2. P. 73.

on place les creusets les uns sur les autres, en les entremêlant de galettes de houille et on allume le feu.

« Le *lou kan che* fond au milieu du creuset et devient tout rond. Quand le feu est éteint on retire cette boule qui est du *ya yuen*. Cette matière se combine avec le cuivre, quand on la met dans le feu elle produit une matière enflammée. »

Comme on le voit, c'est bien un métal, mais il reste indéterminé. Cependant les alliages dans lesquels il entre, la gravure qui accompagne sa description dans le *Pen t'sao*, son nom même, aussi bien en chinois qu'en japonais, doivent nous mettre sur la voie.

Tout le Moyen Age a possédé deux plombs : le blanc et le noir. Le plomb blanc, pour les érudits jusqu'à présent, était l'étain ; or, si l'étain dans le texte chinois, en sus de son nom, *si*, s'appelle *pe la* [*la* blanc], jamais il n'a été désigné par *pe yuen* [plomb blanc], tandis qu'au contraire le plomb s'appelle *hei si* [étain noir]. Puis le *si* [étain] est un métal bien déterminé tenant, nous venons de le voir, place entre le plomb et l'argent, le *ya yuen* par contre s'extrait d'un minerai spécial, le *lou kan che* [pierre douce du fourneau], ainsi décrit par le *Pen ts'ao kang mou* : « Pierre molle, assez légère, de couleur blanche ou grise ; celle qui se trouve dans les mines d'or tire sur le jaune, celle qui vient des mines d'argent est blanche ou un peu bleuâtre, ou verdâtre ou grise. Ce minerai se trouve abondamment en Chine, daus les provinces de Souchuen, Sianton, Yunnan. C'est de cette pierre et du cuivre rouge qu'on fait le laiton ou cuivre jaune. Li Che tchen prétend que cette pierre se sépare dans les mines d'or et d'argent comme une partie grossière et qu'il lui faut trente années pour devenir en sa perfection, pendant qu'elle reçoit la vapeur de ces métaux. »

Ses qualités médicales ne doivent pas être non plus négligées pour arriver à le déterminer. « Ce remède, dit le *Pen ts'ao kang mou*, est astringent, dessiccatif, éclaircit la vue, tue l'inflammation et emporte les taies. »

Il semble bien qu'ici nous devons reconnaître le zinc qui entrait dans la composition du bronze antique. Il a été identifié, par notre auteur, avec le plomb blanc des alchimistes occidentaux.

Dans ce nom étranger de *totan*, d'ailleurs, on peut certainement lire la tutie, et l'auteur précise encore bien plus quand il désigne ce métal aussi bien par le nom de *ya yuen* [second plomb], que par celui de *pe yuen* [plomb blanc].



Réduction directe du zinc, d'après la gravure du *T'ien kong k'aï ou.*

Beaucoup plus embarrassante est l'identification d'un métal, signalé par son seul nom, à l'article de l'étain [1]. Il est désigné par deux caractères spéciaux 白鑞, *pe lĕ*, que nous ne rencontrons qu'une seule fois au cours du *Lapidaire*. M. Courel, d'après les dictionnaires qui lui donnent la signification de *stannum album*, a traduit ainsi le passage [2] : « La deuxième année de l'empereur céleste Mou mou [698], la province d'Iyo offrit en présent de l'étain blanc [*pe lĕ*] [3], la quatrième année du même règne, la province de Tamba offrit de l'étain [*si*] [4]. » Pourquoi cette différence de noms et de caractères, alors surtout qu'aux synonymes de l'étain [4], nous ne rencontrons pas ce nom de *pe lĕ*. D'ailleurs, pourquoi étain blanc? Ce qui est curieux, c'est que quelques lignes plus loin, nous lisions : « On fondit ce métal et on obtint des ustensiles aussi résistants que les ustensiles d'étain [*si*] chinois ; on mentionne encore l'offre de dix *kin* de ce métal qui ressemblait à du plomb, mais dont la dénomination était indéterminée. » Ici, c'est le nom *si* qui est répété.

Une révision très minutieuse de la phrase suivante nous engage à proposer cette nouvelle traduction : « Ce métal fut présenté à des fondeurs de Yan tcheou, qui dirent tous : c'est une contrefaçon, *toen yn* [mauvaise, cachée, secrète].

Ainsi c'était une sorte d'étain, et ce n'était pas de l'étain ordinaire, elle n'en portait que le nom; ce métal ressemblait au plomb, ce n'était pas du plomb; de plus, il était peu connu, et mauvais ou cassant.

Or, Geerts n'a pas été sans se préoccuper de ce métal, qui, en japonais, a nom spécial *haku katsu*. Il a fait faire des recherches dans la province d'Iyo, il n'a pas trouvé trace de minerai d'étain, mais par contre il a recueilli du minerai d'antimoine [5]. Ce métal, ce *pe lĕ*, ne répondrait-il pas aux apparences de l'antimoine métallique [5]? Et quand nous suivons les recherches de M. Berthelot sur un vase d'antimoine pur trouvé à Tello [6], il nous semble que nous pourrions supposer à bon droit que les peuples de l'Extrême-Orient qui utilisaient couramment le sulfure d'antimoine [*hei che tche*], conaissaient un métal dont les habitants de la Mésopotamie se servaient longtemps avant l'ère chrétienne.

Arrivons aux pierres. Au début du *Lapidaire*, on a vu les idées chi-

1. P. 33.
2. Texte chinois, p. 27, 7e col., caractères 16 et 17.
3. Texte chinois, p. 27, 8e col., caractère 4.
4. P. 31.
5. Geerts, p. 609.
6. *Collection des alchimistes grecs*, t. I, p. 223, 224.

noises sur leur origine [1]. Ce que nous en savons nous permet de distinguer trois catégories.

1° Celles qui naissent de concrétions: le *che tchong jou* [stalactites][2], le *feou che* [pierre ponce][3], le *kiu ming che*[4], le *yu yu leang* [aëtite][5].

2° Les pétrifications. Et ce n'est pas sans un réel étonnement qu'on retrouve à l'autre extrémité du monde cette théorie des pétrifications, indiquée dans le *Lapidaire d'Aristote*[6], où elle ne fit qu'une courte apparition pour se perdre presque aussitôt dans l'obscurité du Moyen Age, tandis que chez les Chinois elle semble n'avoir jamais disparu. Parmi un certain nombre, il faut citer: les *che hie* [crabes de pierre][7]: le *che che* [serpent de pierre][8], le *che ts'an* [vers à soie de pierre], le *che yen* [hirondelle de pierre][9], le *song che* [sapin fossile][10], le *nieou che* [pierre tête de bœuf][11], enfin ce singulier champignon, si dur, que les Chinois ont fini par le considérer comme une pierre, le *che tche*[12].

3° Les dernières naissent de transformation, comme le *po li* [cristal][13] qui est une congélation de l'eau pendant mille ans, les *pi li tchen* [pierres de foudre][14], qu'on trouve aussitôt la foudre tombée, le *ma nao* [agate][15] formé du sang des mauvais génies. C'est aussi de transformation que naissent presque tous les sels décrits dans le *Lapidaire* chinois.

On aurait pu penser que le *lieou hoang*, le soufre, devait jouer ici un rôle important : il s'appelle bien le tigre des métaux, le capitaine général des minéraux, le chef des soixante-douze pierres ; mais, outre que nous ne l'avons pas rencontré dans la théorie des origines minéralogiques, on se borne à lui reconnaître ici la propriété de dessécher le mercure, de le rougir, de noircir les métaux et de faire la poudre à canon. Ce qui paraît être, par exemple, la véritable base de l'alchimie chinoise, c'est le *hiong hoang*, le réalgar.

Hiong hoang veut dire jaune mâle. N'est-il pas réellement étonnant

1. P. 3, 4, 5.
2. P. 92.
3. P. 102.
4. P. 103.
5. P. 111.
6. Mély (F. de), *Le Lapidaire d'Aristote*, extrait de la *Revue des Études grecques* (1894), p. 9.
7. P. 132.
8. *Ibid.*
9. P. 130.
10. P. 86.
11. P. 11.
12. P. 104. — Schlegel (G.), *Problèmes géographiques*, XVIII, *San Sien Chan* (Leide, Brill, 1895, in-8°), p. 20.
13. P. 59.
14. P. 239. — Mély (F. de), *Les pierres de foudre chez les Chinois et les Japonais*, extrait de la *Revue archéologique* (1895).
15. P. 182.

de voir donner aux sulfures d'arsenic en Extrême-Orient ce nom de mâle, alors qu'en Grèce l'orpiment s'appelle également mâle, ἀρσενικόν, et en plus, de lui voir attribuer les mêmes effets alchimiques et magiques? S'il change les filles en garçons dans le sein de la mère, par un procédé médical qui trouverait peut-être chez nous des adeptes, s'il défend celui qui le porte des génies malfaisants, des tigres, des animaux féroces, il peut également transmuer en or le cuivre et l'argent.

A côté du *hiong hoang* est le *ts'e hoang* [jaune femelle]. C'est également un sulfure d'arsenic : mais le premier naît dans la partie *yang*, lumineuse, mâle, des montagnes, le second dans la partie *yn*, obscure, femelle. « On dit que dans ces pierres qui dépendent du principe *yang*, lorsque le *k'i* est insuffisant, il se forme une pierre *ts'e* [femelle]; lorsqu'il est suffisant, il se forme une pierre *hiong* [mâle]. Elles mettent cinq cents ans à se consolider et à devenir une pierre. Dans ces transformations elles jouent réciproquement le rôle de mari et de femme, aussi les appelle-t-on *hiong* et *ts'e*. »

En tous cas nous devons reconnaître que, sous ces deux noms, les Chinois ont parfaitement distingué le réalgar et l'orpiment : nous l'avons montré plus haut.

On ne peut, en finissant, que signaler les *fan*, car les Chinois ont tellement confondu sous ce nom les sels les plus divers qu'il faudrait un paragraphe spécial pour distinguer les aluns, les couperoses, les sulfates, les carbonates de fer comme de cuivre qui sont compris sous cette dénomination.

Industrie.

L'étude de certains procédés industriels, que l'Occident demeurait dans l'impossibilité de réaliser, a tenté les meilleurs esprits. Ed. Biot[1] a fait des recherches à un point de vue réellement scientifique. Il ne se borne pas, par exemple, à examiner seulement, comme nous devons le faire ici, les procédés contenus dans le *Lapidaire* chinois. Il parle du gaz d'éclairage, du sucre de fécule, en même temps que des procédés pour extraire les métaux de leurs minerais, de l'or, de l'argent et de sa coupellation, du fer et de ses différentes transformations, du cuivre, du laiton, du zinc et de sa réduction directe, de l'étain, du mercure,

1. *Notice sur quelques procédés industriels connus en Chine au XVIe siècle*, dans le *Journal asiatique* de 1835.

de la céruse, du rouge de plomb, du *hiong fen* et du *fen choang* [sublimé corrosif et sublimé doux], des aluns; mais il n'a pas approfondi certaines questions, soit parce que son époque ne les connaissait pas, comme la galvanoplastie, soit parce qu'elle n'intéressait pas ses contemporains, comme la composition du bronze japonais, le *t'ang kin* et le *tch'e t'ong*[1], qu'en 1890, M. Klobukouski, consul de France à Yokohama, prétendait être encore un secret[2].

Champion[3] a fait le même travail, mais au point de vue uniquement pratique. Il a cherché ce qu'il voyait d'utile à recueillir dans les livres chinois pour nos industries; il signale les combustibles chinois, houilles, charbons, pétroles, les procédés d'extraction du sel, la chaux et ses préparations. Les aluns, dans son livre, occupent une place importante, et aux métaux, lui aussi se préoccupe de cette réduction directe du zinc, que tous ceux qui ont pénétré la métallurgie chinoise ne peuvent lire sans étonnement. Il nous détaille enfin les diverses espèces de soufre, parle en passant du talc, du salpêtre, du verre, de la soude, de la potasse, et donne les recettes de certaines couleurs extraites des minéraux que nous rencontrons dans le *kiouen* 61 de l'*Encyclopédie*. Mais là encore, nous voici en présence d'une couleur minérale, la fuschine, dont on ne pouvait réellement demander à Champion de parler en 1869, puisqu'elle ne faisait qu'entrer dans le commerce européen. Et cependant, vers 1840, le P. Grossot, missionnaire, rapportait de Chine à ma famille un échantillon remarquable de rose de fuschine, que je possède encore et sur lequel aucun doute ne saurait s'élever.

Lorsqu'il parle des alliages de métaux, des bronzes spécialement, Champion indique des recettes vraiment invraisemblables. Je ne sache pas qu'il soit possible avec 1/50e d'once de plomb, c'est-à-dire avec moins d'un gramme, de modifier 601 grammes de cuivre. De ce côté notre *Lapidaire*, indiquant des proportions par parties, doit se rapprocher singulièrement plus de la vérité. D'ailleurs, c'est le *T'ien kong k'aï ou* qui lui a fourni la plupart de ses renseignements, et là, parmi beaucoup d'autres chapitres curieux, nous mentionnerons au passage ceux relatifs à la fabrication des laques, du papier et des miroirs magiques que nous avons d'ailleurs résumée dans une note[4].

1. P. 43, 46.
2. *Bulletin consulaire français* (Paris, Imp. nationale, 1890), p. 437. Cf. p. XXII.
3. CHAMPION (P.), *Industries anciennes et modernes de l'Empire chinois* (Paris, Lacroix, 1869, in-8°).
4. P. 160.

Sur plusieurs de ces points il nous faut revenir en arrière et examiner à nouveau la question de la métallurgie. Le zinc et l'antimoine, nous les avons signalés plus haut [1], mais l'industrie chinoise nous réserve d'autres surprises. Lorsque nous voyons notre *Lapidaire* parler de ces teintes différentes de l'or [2], qui révèlent son degré de pureté, nous ne pouvons, sachant que les Chinois n'ont pas de procédé scientifique pour préciser la proportion d'alliage qu'il renferme, ne pas penser à ce tableau de pierres de touche du trésor de Jean, duc de Berry, composé de touches successives avec des alliages à proportions connues, qui permettaient par des rapprochements de couleur, d'apprécier l'or à essayer [3].

N'ayant point d'acide chlorhydrique pour le décapage, les Chinois pour préparer les métaux à recevoir la dorure, les plongent dans des bains de vinaigre de pêches [4], de suc de poires, de poireaux, de coqueret, d'ail, de fiels, de *yeou p'ong cha* [5]; ils dorent ensuite, au mercure, à chaud, par voie humide [6], et pour rehausser l'éclat de la dorure, ils la nettoyent avec une dissolution de *pouo siao* [7]. S'agit-il de la dorure des laques, Appert [8] nous en fera connaître les différentes espèces et l'*Encyclopédie* en donnera les recettes [9].

La coupellation de l'argent [10], ils l'ont parfaitement connue, tout comme celle de l'or [11].

Ils semblent avoir pratiqué, dès les temps anciens, les alliages les plus délicats du cuivre [12] : et si, dans la partie historique, nous trouvons tout à l'heure nettement séparées les époques de la pierre, du bronze, du fer, la trempe du cuivre dans l'eau de *k'ou tan*, de fiels [13] dont les alchimistes occidentaux firent si grand usage, qui permettait de faire des épées de cuivre [14], nous autoriserait à reconnaître en Chine un âge du cuivre pur.

Les cuivres sont de natures diverses : le blanc [15], le rouge [*tch'e t'ong*] [16],

1. P. XXXI, XXXIV.
2. P. 13.
3. LABORDE, *Glossaire*, p. 445. — GUIFFREY (J.). *Inventaires de Jean, duc de Berry* (Paris, Leroux, 1894-95, 2 vol. in-8°), t. I, p. 38, n° 74.
4. P. 174.
5. P. 142.
6. Voir p. XXVIII et p. 14.
7. P. 135, 153.
8. APPERT, *L'ancien Japon* (Tokio, Kokubunsha, 1888, in-12), au mot *maki ye*.
9. P. 18, 157.
10. P. 19, 24, 30.
11. P. 156.
12. P. 24.
13. P. 23, 159. Geerts, en traduisant *ku tan sui*, par eau de foie amère, ne connaissait certainement pas l'emploi des fiels dans l'alchimie occidentale.
14. P. 22.
15. P. 22, 43.
16. P. 22, 46.

le jaune, le vert[1]; nous venons de voir que le cuivre trempé devenait noirâtre. La couleur tient à leur alliage[2]; aussi ne saurions-nous admettre que le *pe tong*[3] [cuivre blanc] dont Geerts nous fait connaître, sous le nom de *haku do*, la composition, puisse être identifié avec le nickel, ainsi que le donne cependant le tableau des douanes japonaises publié par le gouvernement anglais.

Nous rencontrons ici successivement tous les bronzes. Il y a ceux où entrent l'argent, le zinc, l'étain; celui avec lequel on fait les cloches[4]; il y a le *t'eou che*, le *t'ang kin*, le *tch'e t'ong*, le *yn se fen i*[5], dont les proportions varient et qui donnent ces superbes métaux chinois et japonais dont on ne saurait trop admirer le moelleux, la chaleur, la patine. Il y a enfin les différents alliages qui permettent par leur superposition d'exécuter les miroirs magiques dont il est question à la page 160.

Sauf les questions alchimiques, ni l'étain, ni le plomb n'offrent de particularités dignes de remarques. Tout au plus faut-il noter les principes arsenicaux que les Chinois ne savent pas éliminer de l'étain[6] et qui rendent ainsi le métal de mauvaise qualité. Nous retrouverons le plomb à la fabrication du *tan* [minium] et du *yuen choang* [céruse].

Le chapitre du fer est beaucoup plus développé. Ce n'est pas sans un réel étonnement que nous faisons connaissance avec les procédés empiriques chinois pour le transformer en acier. La fonte du minerai est toute simple : mais de cette gueuse, ils savent obtenir par le battage, par le martelage, par le loppinage, par l'arrosage, par l'affinage, les aciers les plus différents, durs, doux, secs, pliants; enfin cette racine du fer, *t'ie ho*, qui n'est autre qu'une paille, ils ont découvert qu'en la frottant avec de l'huile — qui en se décomposant va fournir du carbone — ils en réduiront l'oxyde et rendront ainsi la matière homogène[7].

La théorie de la boussole accompagne la description du *ts'e che* [aimant][8]. Quant au mercure, à ses composés, aux sels dont il est la base, les Chinois et les Japonais lui ont consacré de longues pages. C'est le *chen cha*, le cinabre, qui tient la tête du *kiouen* 61 : nous apprenons là son lieu d'origine, ses propriétés médicales, les transformations qu'il peut subir, le mercure qu'on en extrait; ici nous ne voulons parler que des

1. P. 22.
2. P. 22, 43.
3. P. xxii, 43.
4. P. 22.
5. P. 42, 43, 46.
6. P. 32.
7. P. 36, 37, 38.
8. Sur la boussole, voir le *Journal asiatique*, 2e sér., t. XIV et XV; 6e sér., I, 423; XI, 174; 7e sér., IV, 152.

procédés réellement industriels, nullement des idées alchimiques[1] : nous trouvons la recette du *hong fen*[2], sublimé corrosif, et du *fen choang*[3], sublimé doux, mais, comme le fait parfaitement remarquer Biot[4], l'auteur a oublié d'indiquer que dans cette nouvelle préparation, il fallait ajouter du mercure au *hong fen*, pour enlever à ce dernier une portion de chlore.

La préparation du *yn tchou* [vermillon][5] et du *ling cha* [autre préparation rouge de mercure][6] nous a permis de faire un rapprochement, intéressant à rappeler.

Dans les séances des 9 et 16 juillet 1873, M. de Saulcy a communiqué à la Société des Antiquaires de France[7] une note sur des vases qui venaient d'être découverts à Tripoli de Syrie, dans une construction très ancienne, devenue inhabitable. Ils étaient au nombre de soixante environ, ayant la forme d'un fruit conique, assez semblables à une pomme de pin et de différentes grandeurs, fermés par un couvercle mamelonné, percé d'un orifice étroit communiquant avec l'intérieur : un échantillon a été déposé au Musée de Sèvres, deux autres doivent être au Musée d'artillerie ; il y en a également au British Museum. D'ailleurs on en rencontre assez fréquemment en Orient, de toutes dimensions. Ils sont en matière très dure, noire, qu'on a supposée quelque temps en basalte, avec couverte passant du gris au rouge gris. Mais le timbre arabe qu'ils portent montre qu'ils ont été fabriqués au Moyen Age, à Hama.

M. de Saulcy, d'après leur forme instable, pensait que c'étaient là des grenades à main, qui, chargées de matière détonnante, surmontées d'une mèche, devaient être jetées sur l'ennemi dans la mêlée. Cette hypothèse semble avoir été admise sans discussion.

En 1871, le volume *The Recovery of Jerusalem* avait déjà fait mention de ces vases. M. Greville les avait signalés, sans chercher à les déterminer. Mais à la description de M. de Saulcy, nous devons ajouter d'après lui, que la couverte d'un rose obscur paraît produite à l'aide du cinabre : nous allons voir l'importance de cette remarque. Quant à l'intérieur, M. Maskelyn, ayant analysé les parcelles qu'on en avait détachées, a montré que c'étaient de petites écailles de cire décomposée, parmi lesquelles apparaissaient quelques globules minimes de vif-argent

1. Voir p. XXX.
2. P. 74.
3. P. 76.
4. *Procédés industriels*, p. 22.
5. P. 76.
6. P. 78.
7. *Mémoires*, t. XXXV (1874), p. 18.



à l'état naturel. Il sembla dès lors à M. Greville que ces vases étaient destinés à transporter le vif-argent. M. de Saulcy n'a pas eu de peine à démontrer que leur forme s'opposait à cette destination.

Il est probable qu'on devrait s'en tenir à l'explication de M. de Saulcy, si le *Lapidaire* chinois, à l'article *ling cha*[1], ne pouvait nous mettre sur la voie.

La forme de ces vases ne nous est pas inconnue. Cette terminaison conique, instable, M. Berthelot nous l'a montrée dans ses manuscrits alchimiques; ce sont des alambics, destinés au bain-marie ou au bain de sable. Or qu'est-ce qu'un trépied à feu et à eau chinois, sinon un alambic à bain-marie? Et lorsque M. Maskelyn a découvert, à l'intérieur, de la cire et du vif argent, quand M. de Saulcy nous a dit que la couverte paraissait être du cinabre[2], nous nous sommes tout naturellement reporté à la fabrication du *ling cha*, qui n'est autre qu'un cinabre artificiel.

Nous dira-t-on que l'étroitesse de l'ouverture ne permettait pas de retirer la préparation conduite à bonne fin? Qu'on veuille bien se reporter à la page 241. On y verra la manière de procéder dans les opérations alchimiques, lorsque la tête de l'alambic doit être hermétiquement close — comme ici — : « Otez le feu, laissez refroidir, cassez le vase et tirez-en votre matière. » Ainsi s'explique, tout naturellement, cet orifice étroit qui causait l'embarras de M. de Saulcy. Nous sommes donc simplement en présence d'alambics alchimiques dont le *Lapidaire* chinois nous indique l'emploi, en nous donnant la solution du problème.

Un des passages de l'histoire de l'industrie chinoise les plus curieux pour nous, est certainement celui qui traite du verre, classé aux pierres précieuses, où nous le trouvons sous deux rubriques différentes, *po li*[3], *siao tse*[4]. Pfizmaier, Hirth en ont parlé dans leurs ouvrages : le passage de l'*Encyclopédie* ne saurait laisser aucun doute sur l'époque à laquelle ses procédés de fabrication furent importés en Chine. Avant Thaï wou ti de la dynastie des Weï du Nord[5] il était inconnu; ce furent des étrangers de l'Ouest qui l'apportèrent avec eux. Des Scythes, des Arabes, des Syriaques? Qu'importe. Quand il sera question d'émaux, nous voici munis de données certaines avec lesquelles nous ne saurions trop compter,

1. P. 78.

2. Le cinabre ne pouvait être mis en couverte, puisqu'il s'évapore au feu. S'il y a des traces de cinabre, c'est donc qu'il a été mis par frottement, à froid, ou laissé à la suite de quelque opération chimique pour laquelle le vase avait été employé.

3. P. 59.

4. P. 61.

5. P. 62, 184, 185, 186.

et la présence de ces savants étrangers, au v° siècle, ne peut trop nous engager, dans les questions alchimiques, à la plus grande circonspection. Pour montrer de quelles difficultés se trouve entourée la traduction que nous tentons aujourd'hui, il suffira de faire remarquer l'erreur de Vandermonde[1] qui donne, comme principale matière du verre chinois, la colle de riz, alors qu'au contraire, les bouteilles de verre sont destinées à contenir l'alcool fait avec cette colle de riz, l'araki[2].

Ne quittons pas le chapitre des pierres précieuses sans parler de la taille du jade, des cachets de *t'ao hoa che* [pagodite], du *chan hou* [corail] si recherché par les bijoutiers et les laqueurs et de ses imitations, des loupes de cristal de roche et de verre pour concentrer les rayons du soleil et allumer le feu. D'autres pierres, plus communes, trouvent également leur emploi dans l'industrie ; les pierres pour faire les couteaux à découper les viandes et les poissons[3], les pierres qui semblent préparées pour les sculptures[4], les pierres qui par leur légèreté peuvent former des feuilles de paravents[5], les pierres sonores avec lesquelles on établit des instruments de musique[6], enfin les pierres phengites qui servent de vitre, dans les habitations[7].

D'autres minéraux, des sels surtout servent pour la teinture. Si le *yn tchou* [vermillon] sert à falsifier les gâteaux en leur donnant une belle teinte rouge[8], le *lu fan*[9], le *tsao fan*[10] sont les bases de la teinture noire et brune : le *tan*[11] sert pour les encres rouges ; avec le *hoa che*, on peint les maisons, on blanchit la pâte du papier : avec la chaux d'écailles d'huîtres, mêlée à l'huile d'*eleococcus verrucosa*[12], on fait des stuccages.

L'encre se prépare avec le *hei che tche* [sulfure d'antimoine][13] sur la pierre *yen*[14] ; il sert également pour faire les crayons. L'ocre rouge sert de fond aux dorures, avec le *mi t'o seng* on fabrique le vernis[15] ; le peintre demande au *hou fen*[16] sa couleur blanche, au *k'ong ts'ing* ou *lu ts'ing*[17] sa

1. P. 184.
2. P. 62.
3. P. 11.
4. P. 6.
5. P. 6.
6. P. 6, 154, 182.
7. P. 7.
8. P. 201.
9. P. 148.
10. P. 248.
11. P. 30.
12. P. 101, 218.
13. P. 88.
14. P. 127.
15. P. 31 et 164.
16. P. 164.
17. P. 113, 114.

couleur verte, au *yn tchou*[1] son rouge, à la fuchsine, enfin, dont j'ignore le nom chinois, mais dont j'ai un très ancien échantillon[2], cette délicieuse couleur rose qu'ils connurent donc bien longtemps avant nous. Le *pouo siao*[3] sèche les peaux, le *nao cha*[4] permet de les préparer, le *hoang fan*[5] les teint en jaune. Et tandis que l'émailleur utilise le *pien ts'ing* pour ses fonds vert-bleu[6], le céramiste emploie comme engobe le *tche fen*[7], qu'il pourra, grâce au *pao ye cheou*[8] mélangé au plomb, recouvrir d'émail vert. Et ces passages n'ont pas seulement un intérêt scientifique : ils présentent un côté philologique dont on ne saurait méconnaître l'importance. Nombreuses en effet sont les couleurs incertaines : dans bien des cas les traducteurs hésitent à se prononcer. Telle, donnée comme bleue par Stanislas Julien, est verte pour Vandermonde, entre le violet, le rouge vif, souvent on n'ose se décider. Ces sels une fois identifiés, aux réactions certaines, aux couleurs déterminées, mettront fin à des hésitations bien compréhensibles.

Si le *kieselguhr* des Allemands, notre farine fossile, sert surtout en Occident dans l'industrie, le *che mien*[9] et le *hoa che*[10] dans les temps de famine, et Geerts signale le fait, sont employés comme nourriture : pour la fabrication du *teou fou*[11], ce fameux fromage de pois, si répandu en Chine, c'est la pierre *che kao* qui permet de le préparer, mais il doit y avoir là quelque falsification ; le *che kao*, c'est le plâtre, qui probablement fait prendre rapidement la caséine qui ne se coagule pas assez vite. Les falsifications, on le voit, n'effrayent pas les Chinois ; la chaux leur sert à raccommoder le vin aigri, auquel ils mêlent de la céruse, de la craie, de la litharge[12].

Les Chinoises et les Japonaises se couvrent la figure de fard, c'est le *pe fen* [*osiroi*] et le *beni*[13] qui en fournissent les éléments : pour les sourcils, pour les yeux, c'est *hei che tche*[14]. Quant à la noirceur des cheveux, les Chinois qui en sont si fiers qu'ils s'appellent eux-mêmes « le peuple aux cheveux noirs », nous serons moins tentés de l'admirer lorsque le *Lapidaire* nous aura fait connaître les nombreuses teintures qu'il fournit

1. P. 201.
2. P. XXXVII.
3. P. 135.
4. P. 141.
5. P. 149.
6. P. 115.
7. P. 128.
8. P. 150.
9. P. 101.
10. P. 207.
11. P. 83.
12. P. 167.
13. P. 28 et 167.
14. P. 88, 209.

à cet effet; peignes en plomb[1], litharge[2], *t'ié cha*[3], *che hoei*[4], *hei fan*[5], *hoang tan*[6], tandis que le *ts'e hoang* arrête la chute des cheveux[7] et que d'autres préparations consolident les dents; ces dernières, nous les inquerons aux prescriptions médicales.

Les formules pharmaceutiques nous apprendront que la mèche des bougies et des lampes est faite de moelle de jonc[8], ce qui nous permettra de les rapprocher des mèches carthaginoises, probablement de même matière, bien plutôt que de moelle de sureau beaucoup moins fine et moins poreuse[9]. Le *pou hoei mou* sert également à faire des mèches et des torches, qui brûlent sans se consummer. Pour l'éclairage, ils exploitent les sources de pétrole[10], pour le chauffage, les mines de charbon[11] : leurs vers à soie, ils les engraissent avec du *yu che*[12]; pour leurs cultures ils employent l'*ampelitis*[13], la galactite[14], véritables engrais chimiques, dont ils ont reconnu la puissance végétative, tandis qu'ils défendent les radicelles de leurs plantes de la moisissure, des végétations parasites, des insectes et des mulots en les trempant dans une solution d'acide arsénieux provenant du traitement des minerais de cuivre[15].

Peut-être est-ce au léger mélange de sulfate de cuivre qui se trouverait dans ces minerais impurs, qu'il faut attribuer cette préservation. Ils l'ont constaté d'autre part, car dès les temps les plus reculés, ils garantissaient de la pourriture les bois qu'ils employaient dans les endroits humides par de véritables injections de sulfate de cuivre, *t'ong ts'ing*[16], ce qui n'est peut-être pas le détail le moins intéressant de toutes les sagaces observations que nous venons d'énumérer.

Médecine.

En réalité, les *Lapidaires* sont des livres de médecine. Côtés industriels, historiques, scientifiques, légendaires, ne sont que des accessoires; la médecine, guidée par la science, sous la protection de la magie,

1. P. 27.
2. P. 30.
3. P. 40.
4. P. 100.
5. P. 147.
6. P. 164.
7. P. 81.
8. P. 213.
9. Académie des inscriptions et belles-lettres, 12 juillet 1895.
10. P. 96.
11. P. 97.
12. P. 118.
13. P. 10.
14. P. 93.
15. CHAMPION, p. 48.
16. P. 26 et 162.



laisse percer ses droits à chaque pas. Aussi, devant de légitimes hésitations, alors qu'un certificat d'origine doit être demandé aux textes que l'on interroge, chaque peuple ayant ses maladies personnelles, est-il assez facile de les dégager et de remonter, pour ainsi dire mathématiquement, à leur source originale. Ici, par exemple, ce sont les remèdes qui semblent absolument caractéristiques. Si nous trouvons bien quelques maladies spéciales, nulle autre part nous ne rencontrons une pareille énumération de prescriptions invraisemblables, où les feux, les eaux, les productions les plus étranges servent pareillement de base aux remèdes les plus efficaces. Disons cependant, tout de suite, que de l'ensemble, au premier aspect, se dégage une donnée absolument remarquable et typique.

Ici la femme occupe une place parallèle à celle de l'homme, comme être souffrant qui a besoin des mêmes soins que lui. Le traité est essentiellement chaste, en ce sens que si l'auteur n'a reculé devant aucune description, on n'y trouve rien d'érotique : tout y est scientifiquement traité, sans aucune de ces allusions dont fourmillent les *Lapidaires* occidentaux.

Vouloir résumer en quelques pages tant de maladies, que d'ailleurs bien souvent nous ne saurions identifier, serait chose impossible : il faudrait reprendre le livre tout entier. Nous nous contenterons donc de retenir les maladies qui paraissent les plus spéciales à la Chine, comme celles qui se rencontrent le plus souvent, pour les autres, les tables renverront aux passages qui leur sont consacrés.

Continuellement il est question des cinq viscères, des cinq écoulements, des cinq endroits du nombril, des cinq *tche*[1] : ce nombre est indéterminé, absolument comme lorsqu'il est question des cent remèdes, des cent mauvaises choses ; il en est de même des sept endroits du nombril, mais pour les neuf méats du corps, le chiffre est à retenir.

Faut-il voir des maladies, ou simplement des indications locales dans ces *tai yn*, ces *siao yang* de la main, dans ces *yang ming*, ces *kiue yn* du pied, dans ce *k'i* des veines[2]? Il nous serait bien difficile de le dire, mais ce qui est réellement intéressant c'est de voir les Chinois classer la folie[3], l'épilepsie[4], l'hystérie[5], les vapeurs et les tristesses[6], les mélan-

1. Très probablement les cinq éléments du corps humain : forme, perception, conscience, action, connaissance.
2. P. 83, 110.
3. P. 29, 157.
4. P. 29.
5. P. 164.
6. P. 163.

colies[1], les manies[2], les névroses[3] dans les maladies qu'on peut guérir par un traitement approprié, qui, en dégageant l'estomac[4] fortifie le corps, en même temps qu'il entretient l'âme et calme l'esprit vital. Parmi ces maladies que l'Occident considérait naguère comme une possession démoniaque, que seuls les exorcismes ou les remèdes magiques pouvaient éloigner, il est une description tellement précise, celle du double[5], qu'il semblerait presque qu'elle a servi à Hoffmann pour nous peindre sa souffrance[6].

A côté de ces états d'âme, véritables maladies mentales et physiques, d'autres paraissent avoir pris en Chine un développement tout spécial. Si par certains traitements préventifs, si par l'emploi du jade[7], du *yun mou*[8], par l'abstention du sel[9], on peut prolonger sa vie, il faut employer les remèdes les plus énergiques pour les tumeurs que nous rencontrons de toutes sortes. Coups de sang, hémorragies, maladies d'intestins, fistules, ulcères, dartres, écrouelles, vers de toute taille et de toute espèce, qu'ils croyent nés dans certains cas, de cheveux avalés[10], vertiges, semblent être les maladies les plus fréquentes : viennent ensuite les maladies d'yeux, beaucoup moins nombreuses cependant qu'en Orient, l'atrepsie, la petite vérole, la syphilis, la gale, les maladies de vessie, les chutes du fondement, le goitre, les hémorroïdes : enfin quelques cas qui semblent spéciaux à la Chine, cette étrange maladie des poils qui poussent dans le nez[11] jusqu'à atteindre deux pieds de longueur et faire endurer au malade des souffrances intolérables, tout comme celle dans laquelle il sort du corps une si grande abondance de poux que cela passe l'imagination[12]. Nous ne saurions réellement regarder comme maladie spéciale à l'Extrême-Orient, bien qu'elles ne soient signalées dans aucun *Lapidaire* occidental, ces rougeurs du nez des ivrognes qui semble cependant causer tant d'ennuis aux Chinois, que le rédacteur de l'*Encyclopédie* n'a pas négligé de consacrer à leur guérison un paragraphe spécial[13].

Des souffrances communes à tous les peuples nous ne mentionnerons

1. P. 87.
2. P. 195, 243.
3. P. 204.
4. P. 243.
5. P. 71, 192.
6. *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1895, p. 337.
7. P. 177.
8. P. 65.
9. P. 240.
10. P. 203.
11. P. 141. Chez les Arabes, on connaît le *trichiasis* (surabondance de cils).
12. P. 243.
13. P. 31.

plus que celles qui ont trait à la génération. Ils n'ont rien d'érotique, ces traitements qui guérissent l'impuissance[1], augmentent la vertu prolifique des hommes[2], arrêtent les pertes séminales[3], guérissent les maladies de la verge[4], pas plus que ceux qui font venir les menstrues[5], qui arrêtent les pertes[6], qui rendent les femmes fertiles[7], qui provoquent l'avortement[8], qui débarrassent la matrice du fœtus mort[9], pas plus enfin que toutes ces innombrables recettes, magiques et scientifiques, qui non seulement retardent ou facilitent l'accouchement, mais changent encore dans le sein de la mère le sexe de l'enfant[10].

Les remèdes, nous l'avons dit, sont beaucoup plus particuliers à la Chine ; les eaux à employer, notamment, doivent être choisies avec le plus grand soin. Geerts[11] a tout un chapitre sur les eaux et leurs vertus. Et ce n'est pas d'eaux minérales ou d'infusion qu'il s'agit, mais d'eaux simplement de provenances différentes, congelées ou non, de fontaine, de pluie, de puits, de rivière, de rosée, de ruisseau, coulant vers l'orient, recueillies à certaines époques de la lune : car celles qui ont servi à aiguiser les couteaux, à frotter les plats d'étain, dans lesquelles même on trempe des pierres précieuses, peuvent être regardées en quelque sorte comme de véritables remèdes.

Nous devrons encore ranger dans la même catégorie une autre série de remèdes que Geerts a classés au chapitre de la terre[12]. On ne retrouvera pas ici, il est vrai, le choix du livre japonais : terre de basses-cours, de semelles de vieilles sandales, de planchers de maisons, de portes des marchés, de tombeaux, de nids d'hirondelles, boue de vers de terre, pituite d'anguille, boue d'urinoir, et combien d'autres que nous n'avons pas à mentionner ; mais cependant, on parle ici de champignons poussés sur de vieilles pierres, de graisse des pierres de bâtiments exposés à l'air[13], de chaux de vieilles murailles. Ici encore, les feux jouent également un grand rôle. Geerts mentionne aussi les nombreuses décoctions, les précieux talismans, les efficaces remèdes que procure le carbone suivant ses origines diverses[14].

1. P. 66.
2. P. 228.
3. P. 196.
4. P. 204.
5. P. 136.
6. P. 247.
7. P. 220.
8. P. 72.
9. P. 71 et 122.
10. P. 80.
11. Geerts, p. 89.
12. Geerts, p. 389.
13. P. 164.
14. Geerts, p. 193.

L'*Encyclopédie* et le *Pen ts'ao* ont une énumération moins riche, cependant encore fort curieuse. Ce n'est pas simplement des moxas dont il s'agit, mis avec le fer rouge ou avec une lentille de cristal[1], mais des charbons différents, d'armoise, de mûrier, de saule, de mèches de lampe, incorporés aux drogues. Et ce n'est pas tout : des bouillons d'os de bœuf, de mouton, de daim, de cerf, de colle de buffle, certaines parties d'animaux, cœur[2], pieds[3], rognons de cochon [4], dépouilles d'araignées[5], fientes de coq[6], de faucon[7], corne de cerf[8], de *ling*[9], de rhinocéros[10] alternent avec les thériaques les plus compliquées[11], les électuaires les plus précieux. Car ils croyent tous, comme Isabeau de Bavière, que les pierres précieuses peuvent se dissoudre, que le *pe che yng*, que le *ts'e che yng*, que le *yu*, que le *yun mou* peuvent s'assimiler, tout comme les métaux qu'ils prétendent rendre potables. Devons-nous déclarer qu'ils sont tout à fait dans l'erreur? Ils voient les résultats du corail mêlé aux collyres[12], les effets hémostatiques et émollients de l'*hoa che*[13], le *feou che* et sa puissance absorbante[14], et comme en plus, il règne dans ce domaine de la minéralogie une grande confusion entre les pierres et les sels qui s'absorbent avec étonnante facilité, on comprend les erreurs dans lesquelles ils sont nécessairement tombés. Cependant, reconnaissons-le : ici, les sels tiennent en quelque sorte une place à part. S'ils n'ont pas un chapitre absolument spécial, ils sont à peu près réunis : et avec leur précision, les Chinois n'ont pas failli à consigner les effets, tout d'expérience, qu'une longue série d'observations leur ont permis de réunir. Aussi ne saurions-nous nous étonner des remarques intelligentes et des effets en quelque sorte scientifiques qui nous passent sous les yeux. S'ils employent intérieurement certains sels de mercure[15], ils ont bien soin de faire la remarque qu'ils détruisent les dents, qu'ils attaquent les muscles et qu'il ne faut pas prendre de sel en même temps; dans les collyres, le *lou kan che*[16], la calamine, les sels de cuivre[17] surtout, jouent un rôle important : le *lieou hoang* [soufre]

1. P. 61.
2. P. 195.
3. P. 236.
4. P. 221.
5. P. 201.
6. P. 196.
7. P. 149.
8. P. 235.
9. P. 244.
10. P. 244.
11. P. 135, 244.
12. P. 55.
13. P. 85.
14. P. 102.
15. P. 75, 192.
16. P. 89.
17. P. 26, 114, 117, 134, 162, 225, 229, 243.

guérit les maladies de peau[1], les solutions ferrugineuses[2] sont hémostatiques, le *pouo siao*[3] et le *nao cha*[4] sont diurétiques, le *fan che*, au contraire, astringent[5], l'eau de chaux est excellente pour les ulcères et pour l'intérieur[6], le *hiong hoang* est fortifiant[7], le *che yeou* [pétrole] est antiseptique[8], puisqu'on s'en sert pour guérir non seulement les dartres et la lèpre, mais les piqûres d'aiguilles et les blessures de flèches, les sels de plomb[9], *yuen choang* et *tan*, enlèvent l'inflammation et font repousser la chair.

Les applications de ces recettes, dont l'efficacité ne saurait être mise en doute, sont au contraire tout ce qu'il y a de plus fantaisistes : frotter le nombril, la plante des pieds[10], oindre le bout du nez, le creux des mains, les serrer entre ses cuisses[11]. Une cependant est d'un très vif intérêt, nous la trouvons au traitement de la cataracte[12] et des taies sur les yeux[13] à la suite de la petite vérole : elle nous prouve que les Chinois connaissaient l'entre-croisement des filets nerveux qui se distribuent aux diverses parties du corps. Mais aucune n'est plus curieuse, parce qu'on distingue bien l'origine des formules, que le traitement de la surdité par l'aimant[14] : « Surdité d'une oreille : dans l'oreille sourde, aimant demi-gros, dans celle qui ne l'est pas, grenaille de fer. — Surdité des deux oreilles : aimant dans les oreilles, fer cru dans la bouche, le malade croira entendre comme un grand bruit de tonnerre et la surdité cessera. » S'agit-il d'un morceau de fer tranchant ou pointu, avalé? On peut prévenir tout danger en prenant de la poudre d'aimant naturel, « à cause de son attraction pour le fer, il enveloppera les susdits objets et les rendra inoffensifs[15]. » En terminant cette rapide révision, il faut encore rappeler la remarque si intelligente, que j'ai déjà signalée ailleurs, mais dont la place est encore marquée ici, de ne jamais mettre les remèdes extraits des plantes en présence de préparations à base de fer ; certes, comme pour les sels de mercure et le sel, ils ignoraient la réaction produite, mais les effets, ils les avaient constatés et consignés.

1. P. 144.
2. P. 224
3. P. 135, 244.
4. P. 139.
5. P. 247.
6. P. 99.
7. P. 80.
8. P. 96.
9. P. 28, 29.
10. P. 75.
11. P. 224.
12. P. 72.
13. P. 168.
14. P. 221.
15. P. 222.

Histoire et géographie.

A côté de la longue énumération des qualités des pierres, du minutieux développement de leurs vertus, de la soigneuse description de leur aspect extérieur, nous ne pouvions manquer de trouver ici réunies, alors qu'on connaît la précision de l'esprit chinois et japonais, les dates auxquelles elles furent connues, employées, données en tribut, par conséquent leur pays d'origine. Mais, sur ce dernier point, notre embarras ne saurait être qu'extrême. Nombre de pierres et de sels, tout comme en Occident, ont tiré leur nom du lieu où ils étaient recueillis ou fabriqués; nous pouvons, pour la plupart, les identifier, grâce à la réunion des nombreux noms donnés à chaque pierre; mais aller plus loin est souvent impossible. Quand c'est une île, une province chinoise ou japonaise, nul embarras : elles sont facilement reconnaissables; quelques villes principales des deux pays peuvent également être retrouvées. Comment se reconnaître par exemple, dans ce dédale de petites localités, de couvents, qui d'ailleurs sous les différentes dynasties changèrent plusieurs fois de nom? Que dire également des montagnes célèbres de la Chine dont le nombre s'élevait à 2 400? D'un autre côté, n'y aurait-il pas, de notre part, prétention exagérée à discuter sur le Fou lin, le Ta tsin, et tant d'autres, alors que les plus éminents sinologues ne sont pas encore tombés d'accord sur ces points délicats? Dans Pumpelly, on trouvera le lieu de production de nombreux minéraux : dans le cas d'études spéciales, il deviendra le guide indispensable.

A un autre point de vue cependant, les origines étrangères ne sauraient être aussi brièvement passées sous silence. Ces productions de Ceylan, de Cochinchine, du Fou lin, de l'Inde, de Perse, des Philippines, du Ta tsin, des Arabes, des Barbares du Sud et de l'Ouest, des Hollandais, tout comme les noms d'origine étrangère adoptés par les minéralogistes chinois, doivent être soigneusement relevées; elles vont nous permettre d'étudier le développement de connaissances indispensables à préciser, non pas seulement pour les recherches minéralogiques, mais surtout pour l'étude des rapports de l'humanité. Et ces même données géographiques nous amèneront même à des identifications philologiques.

Il y a deux pierres, deux sels qui, dans l'alchimie antique, ont joué un rôle très important, la litharge et le sel ammoniac : leurs noms persans se retrouvent dans les manuscrits occidentaux du Moyen Age : *merdaseng* et *nouchadzir*. On les rencontre également ici, et il est une remarque bien curieuse à faire en leur endroit.

Sous le mot *mi t'o seng* et sous celui de *nao cha*, ils sont facilement reconnaissables. Mais le premier est écrit phonétiquement et de plus le texte chinois dit qu'il vient de l'étranger, donc c'est incontestablement le mot persan transformé. Quant au *nao cha*, c'est autre chose. Il est écrit idéographiquement et le texte du *Pen ts'ao kang mou* ajoute : « Il vient de la province de *Chen si*; on le tire d'une montagne d'où il sort continuellement des vapeurs rouges et dangereuses et très difficile à aborder par rapport à ces mêmes vapeurs. Il en vient aussi de la Tartarie, on le tire des plaines où il y a beaucoup de troupeaux, de la même façon que le salpêtre de houssage; les Tartares et gens d'au delà de la Chine salent les viandes avec ce sel. » De cela, il semblerait admissible de supposer que si les Chinois ont pris aux Persans leur *merdaseng*, les Persans auront à leur tour emprunté aux Chinois leur *nao cha*, auquel ils auront ajouté la terminaison *dzer*, comme pour le *bezoar*, qui, en Perse, s'appelle *badzeher*.

Le *totan* non plus ne saurait être oublié, c'est la *tutia* légèrement modifiée.

On connait tous les problèmes soulevés par la question de l'ambre en Occident; nous ne le rencontrons cité ici qu'une fois et tout à fait accidentellement, *hou pe*[1]. Eut-il en Chine, dans l'Antiquité, la même valeur commerciale qu'en Occident? Hirth n'a pas examiné la question à ce point de vue : je ne puis m'empêcher de m'y placer, quand il propose comme origine du mot *hou pe*, qui en cantonnais se prononce *fou pak*, l'ἅρπαξ grec dont le ρ tombait nécessairement en passant en chinois[2].

Puis c'est le verre, que nous avons déjà signalé et lorsqu'on sait qu'il fut introduit en Chine, par des Syriaques, très probablement, vers le milieu du ve siècle, on peut, sous le nom de *po li*, écrit phonétiquement, retrouver sans grande difficulté le φίαλη grec.

Faut-il parler du *lieou li* qui, suivant Hirth[3], prononcé d'abord *pi liou*

1. P. 62.
2. Hirth, *China*, p. 245.
3. Hirth, *China*, p. 63.

li, *fei leou li*, viendrait de *bilor*, nom sémitique du cristal? Mais alors nous devrions reprendre toutes les pierres du petit *Lapidaire* réédité p. 251, d'après Bretschneider. Aux *Identifications*, on retrouvera, à côté de chaque nom, les origines probables de leur transformation.

La partie historique présente moins de difficultés. Nous sommes effectivement en présence de cycles, d'ères, de noms d'empereurs ou de grands dignitaires dont les *Annales chinoises et japonaises* ont conservé la trace : nous les connaissons ; d'aucuns même sont assez rapprochés de nous pour que nous puissions à bon droit nous étonner que certaines découvertes aient été si longues à pénétrer en Chine : nous l'avons vu au verre ; d'autres, au contraire, remontent assez loin, comme l'invention par le duc Mou, en 629 avant J.-C., du sublimé corrosif, *hong fen*, qui bien probablement, dut précéder de bien peu la découverte du *fen choang*, du calomel.

Sans nul doute ces dates sont précieuses. Mais dans la métallurgie nous trouvons des renseignements beaucoup plus curieux encore pour l'histoire de la civilisation. Malheureusement, rien pour ce second plomb, *ya yuen*, le zinc et sa réduction directe, mais la date de 698 après J.-C. pour ce métal, cet étain blanc, fragile, cassant, mystérieux, que nous croyons pouvoir identifier avec l'antimoine[1]. C'est enfin le cuivre, qui fait également son apparition, comme tribut, au Japon au VII[e] siècle[2]. Remarquons ici, les âges de la pierre, du cuivre, du bronze et du fer, qui nettement délimités, rentrent dans la période historique.

Aussi croyons-nous pouvoir sans hésitation, parler dans ce paragraphe des haches et instruments de pierre que leur origine céleste, d'après le *Pen ts'ao kang mou*[3], nous aurait autorisés à classer également aux légendes.

En ce qui concerne le Japon, le travail a été fait, mais il se trouve dans un livre où l'on pourrait si difficilement soupçonner ce chapitre, que la question a passé absolument inaperçue.

Geerts[4] divise en quatre catégories les différents instruments de pierre du Japon.

1° Les armes, les couteaux, les aiguilles de pierre.

2 Les pierres de foudre.

1. P. XXXIV et 33.
2. P. 23.
3. P. 239.
4. GEERTS, p. 272.

3° Les pierres ornementales de la période des Kamis (ancêtres divins).

4° Les pierres ornementales d'une période plus récente.

Nous ne résumerons ici que le chapitre des pierres de foudre[1].

Heki reki seki no rui (les pierres de foudre). On y voit décrits :

1° Les coins de foudre, haches de foudre. *Rai fu* (haches de tonnerre), appelées aussi *Ten gu no masakari* (grande hache de Tengu), *kitsune no masakari* (grande hache dite du renard); on en trouve de fréquents spécimens dans les collections des archéologues japonais, et notamment au Musée de Yedo et de Kiyoto. Ces instruments de pierre sont toujours bien polis et à bords arrondis, leur surface luisante les distingue des coins scandinaves, d'ordinaire rudes et raboteux. Les coins perforés ne semblent pas exister au Japon, bien que l'auteur du *Hon zoko moku* [*Pen ts'ao kang mou*] nous informe qu'en Chine il s'en trouve quelquefois de percés de deux trous. Ils sont fabriqués en diorite, en mélaphyre, en porphyre brun, en porphyre vert ou ophite, en pétrosilex et quelquefois en phtanite ou kieselschiefer.

Ils ont été trouvés à Tsuyama, dans la province d'Awa, à Akasaka dans la province de Mino et dans les provinces de Mutsu, de Yechigo.

2° *Kitsune no kanna ishi* (pierre fer de rabot du renard). Instrument en pierre, ayant la forme d'un fer de rabot. Le renard étant au Japon, d'après la croyance populaire, le symbole ou l'incarnation du démon, on conçoit aisément qu'on attribue à ces pierres une origine surnaturelle. Au Musée de Leïde se trouve un spécimen de cette sorte de pierre, bien poli et taillé dans du pétrosilex vert foncé.

3° *Rai jo* (bâton de tonnerre), *heki reki chin* (pilon étincelant). Les instruments dont il est ici question se trouvent dans la collection du temple Ocho in, à Nagahama, dont la province d'Omi, et au Musée de Yedo.

4° *Rai tsui* (marteau de tonnerre). Pierre cylindrique, fort dure, lourde, noirâtre, d'environ un pied de longueur.

5° *Rai guwan* (bracelet et anneau de tonnerre). Pierres très dures, brillantes, noires ou parsemées de taches blanches, en forme d'anneaux et de cylindres, percées verticalement au centre On en voit une dans le temple d'Hosenji, à Yanagi bamba, Yamatocho (Kiyoto); elle semble être une espèce d'agate.

1. Comme ce sont des noms de pierres essentiellement japonaises, il m'a semblé inutile de transcrire en phonétique chinoise les idéogrammes donnés par Geerts.

6° *Rai boku* (encre de tonnerre).

Geerts cite le *Hon zoko moku* : « Dans le district de Rai shu, en Chine, où il y a beaucoup d'orages accompagnés de tonnerre, on voit de temps en temps tomber après ces orages, une pluie de pierres noires, brillantes, sonores, lourdes et fort rudes, de la longueur environ d'un doigt. Ce sont ces pierres que l'on a appelées *rai boku* ou encre de tonnerre. »

Selon d'autres écrivains, le *rai boku* serait une substance, qui n'est ni pierre ni terre, mais une espèce d'encre dure, produite par la foudre[1].

Enfin le célèbre naturaliste japonais Ono Ranzan dit : Le *rai boku* est produit par un animal (mythologique), *rai ju*, qui vit dans les hautes montagnes, à Kisoyama. Cet animal a quelque ressemblance avec le cochon. Il va au devant de la foudre qu'il aime, et, enlevé par elle dans les airs, il retombe à terre brisé en morceaux. Ce sont ces fragments qui forment le *rai boku* ou encre de tonnerre.

7° *Rai fu kiyo* (scie de tonnerre). Pierre de diorite taillée, au Musée de Yedo.

8° *Ban teki* (flûte de pierre, dite de tonnerre).

Au Musée du Ministère de l'Intérieur à Yedo. Ce sont des géodes ou masses de silice concrétionnées creuses.

9° *Seki kiyo* (pilon à riz).

Gros galet arrondi au Musée de Yedo.

Geerts se borne à cette énumération. Il accompagne sa notice de quelques dessins exécutés assez grossièrement par une main européenne; ils ne méritent pas d'être reproduits.

Les idées du *Pen ts'ao kang mou*[2] à ce sujet sont beaucoup plus élevées que celles des Japonais; nous aurons à les rapprocher tout à l'heure des céraunies occidentales. Mais l'intérêt était de montrer qu'aux deux extrémités du monde, on rencontrait des outils qui pour les uns étaient préhistoriques, pour les autres en quelque sorte historiques, puisqu'à côté de ces haches trouvées dans la terre, qu'on ne saurait dater, mais qui ont frappé l'imagination de tous les peuples qui les découvraient, nous avons ici, à une époque relativement récente, des épées de pierre[3], des aiguilles de pierre[4], des flèches de pierre et des socs de charrue de

1. C'est la première de la deuxième ligne horizontale du dessin chinois du *Pen ts'ao kang mou, me.*

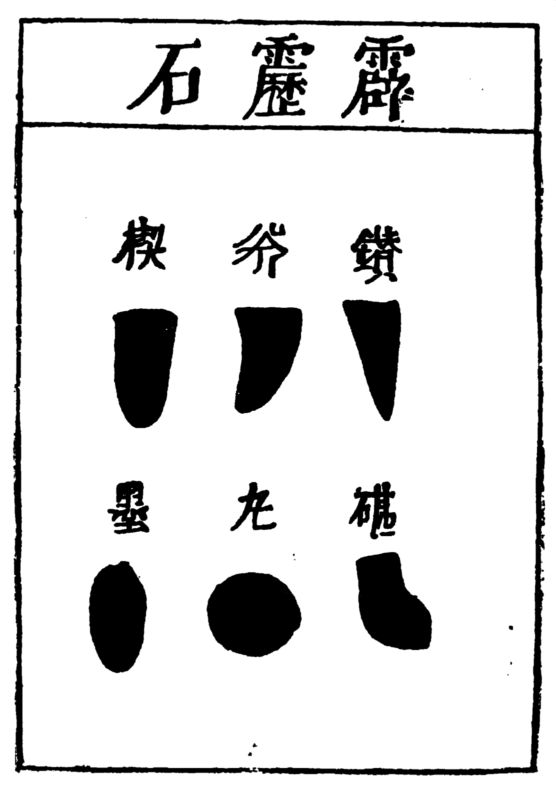
2. P. 239.

3. P. 124.

4. P. 125.

pierre[1]. Les épées de cuivre[2], que la trempe rend comme du fer, si bien qu'il s'appelle cuivre de fer, *t'ie t'ong*[3], succèdent à ces outils de pierre. Nous ne pouvons manquer de signaler en même temps les cauris, coquil-

Les pierres de foudre d'après l'album chinois du *Pen ts'ao kang mou.*



sie = pilon, *fou* = petite hache, *tsoan* = tarière, *me* = encre, *hoan* = bouton, *tchenn* = pierre pour battre la toile.

lages nommés *pei*[4], servant de monnaie longtemps avant l'ère chrétienne et dont parle encore Marco Polo[5], ainsi que les procédés de transport des énormes blocs de pierre[6], identiques à ceux indiqués par Hérodote[7], qui nous donnent l'explication de ces constructions cyclopéennes dont nous avons peine à nous figurer l'élévation.

1. P. 126.
2. P. 22.
3. P. 23.
4. *Chine moderne*, 312.
5. Marco Polo, livre II, xxxix.
6. P. 8.
7. *Lib.* II, c. cviii, cxxiv.

C'est encore dans la partie historique que je crois devoir, en terminant, signaler ce passage si curieux de montagnes brisées avec du vin [1], disent les uns, avec du vinaigre, disent les autres. La légende historique d'Annibal, qui « diducit scopulos et montem rumpit aceto », ne saurait, en effet, recevoir de meilleur commentaire que celui-ci : « On alluma autour de la montagne du Bonheur un grand feu qui la rougit, après quoi on l'arrosa de vinaigre qui la fit éclater en morceaux, qu'on chargea sur des charrettes pour les transporter [2]. »

Légendes.

Les légendes qui accompagnent les descriptions des pierres ne sont ni moins nombreuses, ni moins caractéristiques que celles qui se rencontrent dans les *Lapidaires* occidentaux. La magie, le symbolisme y tiennent une place importante. Pour les présenter, il est, par exemple, indispensable de faire une soigneuse distinction. Les unes, en effet, scientifiques en quelque sorte, s'appliquent exclusivement à l'origine des minéraux; elles doivent prendre place à côté des théories philosophiques et alchimiques : les autres, magiques, traitent des vertus qui sont attribuées à ces mêmes minéraux; mais elles se tiennent par des liens si étroits, qu'une séparation ne manquerait pas de rompre l'unité qui les enchaîne. Elles repasseront d'ailleurs une seconde fois sous nos yeux, dans un ordre d'idées tout à fait différent, il est vrai, alors qu'après avoir terminé l'exposé économique du *Lapidaire* chinois, nous allons le comparer aux *Lapidaires* d'origine étrangère.

Métaux et pierres, sous l'influence des principes *yang* et *yn*, deviennent mâles ou femelles. On ne saurait donc s'étonner de voir le cuivre mâle donner des épées mâles, le cuivre femelle donner des épées femelles [3]. Mais les pierres, grâce à leur sexe [4], ont parfois la faculté de se reproduire [5]; l'aimant même est cité comme une pierre vivante, qui se nourrit de limaille de fer [6], et dont « les manifestations vitales sont vraiment comme celles d'un être animé. » N'avons-nous pas également

1. P. 8.
2. *Histoire de la dynastie mongole qui a régné en Chine*, écrite par Tchao yuan Phing, dans le *Journal asiatique*, 1re sér., t. V, p. 268.
3. P. 22.
4. P. 79, 80, 130, 181, 237.
5. P. 9, 58, 182.
6. P. 108.

le corail mâle et le corail femelle[1] et le *che yen*, cette plicatule fossile, qui, bien que pétrifiée, est néanmoins mâle et femelle, vole et se nourrit des suintements laiteux des stalactites[2].

Cet enchaînement d'idées se retrouve d'ailleurs dans le symbolisme des monnaies, mais renversé par exemple. « Dans les *ts'ien* [sapèques], dit le *Pen ts'ao kang mou*, l'or est le père, l'argent la mère, le plomb le mari, l'étain la femme légitime. » Dans un passage de l'*Encyclopédie* : « Le cuivre est le prince, le plomb le grand ministre, l'étain le ministre de droite, le *ya yuen* le ministre de gauche. »

Les métaux correspondent aux éléments, et les cinq éléments correspondent aux cinq planètes; il n'est certainement pas besoin de demander à d'autres sources la nécessité de recueillir les minéraux à des époques précises de l'année, à des lunes déterminées[3] : ceux qu'on peut exploiter toute l'année sont cités comme remarquables[4]. Sans nul doute, c'est aux mêmes idées symboliques qu'il nous faut rattacher ces nombres cabalistiques de cinq, de sept, de huit, de neuf, de quarante-neuf, de cent, de trois cents, que nous voyons appliquer au traitement des maladies, comme aux opérations alchimiques.

Mais si les unes nous pouvons les comprendre, comme le symbolisme des métaux, comme le symbolisme du carré et du rond[5], même encore comme le symbolisme du jade, dont l'essence est semblable à celle d'une jolie femme, il nous faudra reconnaître l'impossibilité où nous sommes d'expliquer ces vapeurs d'argent qui se transforment en coq blanc[6], ces parties essentielles du cuivre qui se transforment en cheval ou en adolescent[7], ce plomb qui devient femme[8].

Les procédés alchimiques industriels permettent d'obtenir le mercure, soit du *chen cha*, soit de certains végétaux ; une légende du royaume de Fou lin[9] nous apprend comment on pouvait encore recueillir ce métal, lorsqu'il s'élançait hors de la mer souterraine : pour les diamants, c'étaient des oiseaux qui apportaient du sommet des montagnes inaccessibles dans leur bec, ou rendaient dans leurs excréments[10] cette gemme que les marteaux les plus durs ne peuvent rompre mais que le

1. P. 181.
2. P. 130, 236.
3. P. 105, 214, 220, 225, 238.
4. P. 229.
5. P. 47, 175.
6. P. 19.
7. P. 22, 159.
8. P. 27.
9. P. LXI, 73.
10. P. 234. — PFIZMAIER, p. 204.

plomb[1] et que la corne de l'antilope *ling* brisent facilement[2] : la foudre laisse après qu'elle est tombée, des pierres particulières qui naissent du choc des vapeurs et matières subtiles du soleil et de sa femme[3] : des vapeurs de l'étoile polaire naît le *yun mou* [talc][4] : le cristal est une transformation de l'eau pendant mille ans[5], du sang des mauvais démons naît l'agate[6], tout au contraire le sang de Tschang hung, en trois ans se changea en *liou li* [lapis lazuli][7]. D'origine moins relevée sont le *feou che*[8] [pierre ponce], coagulation du sel ou de l'écume d'eau, et la tourbe dont la légende des châtaigniers nous apprend l'histoire[9] ; n'oublions pas la pierre du serpent, sorte de bézoard[10], la pierre du nid du phénix[11]. Lorsque nous aurons encore cité la pierre *ming yue*[12] qui croît et décroît avec la lune, et la pierre qui croît suivant la clarté du soleil[13] et qui n'est autre probablement que la pierre de Bologne, presque toutes les origines légendaires des pierres seront résumées.

L'ambre, avons-nous vu, semblait peu répandu en Chine, il n'en est que plus intéressant de citer le passage de Pfizmaier[14]. « Le *Kuang ya* dit : L'ambre jaune est une perle et croît de la terre. Au-dessus de lui et près de lui, le sol ne produit aucune plante. Sa moindre profondeur est de cinq pieds, la plus grande de huit à neuf. Il a la grosseur d'une masse de dix *nösseln* (?). On enlève la peau pour laisser couler l'ambre jaune. Il ressemble d'abord à la résine de pêcher. Pendant qu'elle fige et devient consistante, il se forme... Dans l'empire du grand Thsin [certainement Ta tsin], il y a beaucoup d'ambre jaune.

« Dans les *Souvenirs des choses variées*, il est dit : « Quand la sève du pin coule dans le sol, après mille ans, elle se change en *stechwinde* (?)[15]. Le *stechwinde* devient ambre jaune au bout de mille ans. »

Il nous reste maintenant à indiquer les qualités magiques attribuées aux pierres.

Elles doivent également se séparer en deux catégories : les unes de pure magie, les autres qui découlent de leurs vertus médicales. A la

1. P. 165.
2. P. 124. — Pfizmaier, p. 218.
3. P. 239.
4. Pfizmaier, p. 205.
5. P. 59.
6. P. 182. — Pfizmaier, p. 199.
7. P. 187.
8. P. 102.
9. P. 99, 217.
10. P. 90, 91, 132, 238.
11. Martini (Le P.), p. 176.
12. Martini (Le P.), p. 58. — Hirth, *China*, p. 55.
13. Martini (Le P.), p. 94.
14. Pfizmaier, p. 194.
15. Certainement Pfizmaier a traduit littéralement les caractères idéographiques et sa traduction ne présente aucun sens explicable.

première classe nous rattacherons les pierres lumineuses, les coraux[1], le cinabre[2] et le *che tche* qui fait voir la nuit[3], le *ho yu* qui peut chauffer un trépied[4], le *kio yu* qui combat le froid et le *han yu* qui rafraîchit les choses chaudes[5]. Puis c'est l'aimant, le *ts'é che*, la pierre vivante, qui arrête les navires garnis de feuilles de fer[6], la pierre du flux et du reflux[7], le *chen cha*[8], le *tchu cha*[9], le *che hiong hoang*[10], le *tai tche che*[11] qui chassent les diables, alors que le *hiong hoang*[12] écarte les fantômes, que le *pi lie tchin*[13] empêche les songes effrayants et que le *ling cha*[14] donne aux singes, aux perroquets, aux chiens ratiers, l'intelligence de la parole humaine. Est-il besoin de pluie? Le *yun mou* l'amène[15]. Les bêtes féroces, les tigres rampent aux pieds de celui qui possède du *hiong hoang* et celui-là sera garanti des effets des flèches empoisonnées qui portera sur lui, dans un tube de bambou, un morceau de *tch'é p'ong cha*[16]. Marco Polo nous fait même connaître une pierre qui, mise entre cuir et chair, rend invincible en empêchant toute blessure d'arme incisive[17]. Contre le poison, voici non seulement la pierre d'épreuve le *pouo souo che*[18], mais le diamant en préserve[19], l'argent révèle sa présence[20], alors que la chair de la perdrix et la peau du serpent doré enlèvent à l'or son principe vénéneux[21]. Dans les dernières pierres du *Pen ts'ao kang mou*, nous trouvons la pierre *soui che*[22] qui apaise la soif : là aussi nous apprendrons que le jade[23], le *yun mou*[24] ont la propriété de conserver les cadavres ; plusieurs exemples célèbres en sont cités à l'appui.

Faut-il les comprendre parmi les pierres simplement magiques ou magiques et médicales ces pierres de la province de Chou, ces pierres de Nasou no, *lo sing*[25], qui soulagent, donnent des douleurs au cœur, tuent ceux qui les approchent[26]? Comme aussi la pierre *tche*[27] qui donne

1. P. 181.
2. P. 190.
3. P. 104.
4. P. 53.
5. P. 53.
6. P. 108.
7. P. 180.
8. P. 70.
9. P. 189, 192.
10. P. 203.
11. P. 223.
12. P. 79.
13. P. 239.
14. P. 79.
15. P. 188.
16. P. 142.
17. Marco Polo, livre III, c. III.
18. P. 121.
19. P. 124.
20. P. 19.
21. P. 14.
22. P. 249.
23. P. 178.
24. P. 188.
25. P. 7.
26. P. 9.
27. P. 126.

des coliques à ceux qui la foulent aux pieds et ces pierres *yong hoang*[1], *mi li tse*[2] qui guérissent les blessures causées par bastonnade, que d'ailleurs la pierre *ou ming i*[3] prise avant la condamnation devait grandement diminuer? En tous cas elles ne doivent pas être rangées, ce me semble, dans la même catégorie que le plomb qui perfore les jeunes filles[4], que le *ts'e che yng*[5] qui fait engendrer des garçons, le *hiong hoang*[6] qui transforme dans le sein de leur mère les filles en garçons, que les pierres qui facilitent l'enfantement, *hoa che*[7], *che hie*[8], *che hoang*[9], *che yen*[10], *yen*[11], que celles qui retardent l'accouchement[12], ou bien encore que les coquillages qui amènent l'avortement[13], pas plus également que celles qui donnent du lait aux nourrices, *hoa che*[14], *che tchong jou*[15], *k'ong kong nie*[16].

Il reste encore quelques mythes; bien qu'ils ne se rattachent pas immédiatement aux pierres, ils font partie intégrante des *Lapidaires*. Nous ne pouvons omettre par conséquent de signaler au passage la légende du tapir[17] et celle du *tsing fou*[18].

Nous connaissons maintenant l'économie du *Lapidaire* chinois, il ne nous reste plus qu'à examiner ses rapports avec les *Lapidaires* occidentaux.

Il est, avons-nous dit, essentiellement médical. A le rapprocher des *Lapidaires* arabes, nous trouvons exactement la même présentation, la même disposition. La chose pourrait être naturelle, puisqu'il s'agit en définitive du même sujet : mais il est certainement frappant de trouver, à chaque pierre, cette phrase, tout particulièrement arabe : « Sa saveur est amère, d'autres disent qu'elle est froide. » Pour être la copie du texte arabe, il n'y manque que « au deuxième ou au troisième degré ».

Nous n'avons aucune conséquence à tirer de l'absence complète de

1. P. 205.
2. P. 91.
3. P. 90; 212.
4. P. 27, 164.
5. P. 67.
6. P. 80.
7. P. 207.
8. P. 237.
9. P. 238.
10. P. 131.
11. P. 242.
12. Ingo Kogo, impératrice du Japon (201-269), enceinte au début de l'expédition de Corée, sut, au moyen d'une pierre placée dans sa ceinture, retarder son accouchement jusqu'à la fin des hostilités (Appert, *Ancien Japon*, p. 158).
13. Pfizmaier, p. 194.
14. P. 207.
15. P. 92.
16. P. 93.
17. P. 170.
18. P. 51.

classification, partout c'est la même chose : mais nous avons ici le *pao che*[1], jaune, bleu, vert, rouge, qui comprend sous un nom unique les pierres précieuses. Comme il ressemble au *jacout* arabe! Et pour confirmer ce rapprochement, Semedo[2] nous signale la pierre précieuse *yaca*, de plusieurs couleurs, que les Persans donnent en présent chaque année à l'empereur de Chine : enfin, dans le *Lapidaire* chinois du XIVe siècle, nous trouvons la pierre *ya gu*[3] dont le *Journal North China*[4] nous donne les deux caractères idéographiques, 雅姑. Il ne saurait donc y avoir de doute sur les emprunts faits par les Chinois aux termes minéralogiques étrangers. Ils ne s'en cachent pas d'ailleurs et les noms sanscrits, *o ro pa*, *sou faro*, le nom du *totan* et d'autres encore empruntés à des pays voisins, tout le *Lapidaire* de Bretschneider, répondront, je pense, à toutes les objections. De ce côté donc, rapports étroits, indiscutables.

Parmi les légendes communes aux *Lapidaires* il en est une qu'il est indispensable de reproduire, tellement elle est précieuse pour la thèse que nous exposons.

Alors que dans les *Lapidaires* grecs, dans les *Lapidaires* arabes, dans les *Lapidaires* occidentaux, la femme joue un rôle prépondérant, qu'elle soit, pour les uns un simple objet de plaisir, pour les autres un véritable but intellectuel, dans le *Lapidaire* chinois elle n'occupe qu'une place parallèle à celle de l'homme, nous l'avons fait déjà remarquer : une seule fois, dans la fonte du cuivre, nous avons trouvé la femme jouant un rôle symbolique. Je ne sais si Hercule et Omphale, Samson et Dalila et tant d'autres, ont en Chine des légendes correspondantes; en tous cas, voici un exemple frappant de cette séparation si nette, si caractéristique.

Ouvrons les *Alchimistes* syriaques de M. Berthelot, nous y trouvons ce récit légendaire, traduit du grec, de Zozime.

« Dans un lointain pays de l'Occident, là où se trouve l'étain, il y a une source qui sort de terre et fait surgir le mercure comme de l'eau. Lorsque les habitants de cet endroit voient qu'il est sur le point de se répandre hors de la source, ils choisissent une jeune fille remarquable par sa beauté et la placent devant lui toute nue, afin qu'il s'éprenne de la beauté de la jeune fille. Il s'élance sur elle d'un bond, cherchant à

1. P. 58.

2. SEMEDO (Alvarez), *Histoire universelle de la Chine*, p. 28.

3. P. 252.

4. *Journal North China Branch R. Asiatic Society*, t. XX (1885), p. 213.

s'en emparer, mais elle s'échappe d'une course rapide, pendant que des jeunes gens se tiennent auprès d'elle en portant des haches dans leurs mains. Aussitôt qu'ils le voient s'approcher de la jeune fille, ils le frappent, le coupent, puis il vient de lui-même dans le creux préparé, et de lui-même se fixe et se durcit[1]. »

A l'article de l'*Encyclopédie*, *choei yn* [argent d'eau], nous trouvons : « Mercure du royaume de *Fou lin* [Syrie]. A l'endroit où le soleil se couche, il y a dans cette terre une mer souterraine de mercure d'une étendue de quarante-cinq à cinquante lis. Les gens du pays obtiennent ainsi le mercure. A une distance de dix lis de cette mer, ils creusent des trous en forme de puits, une dizaine environ. Puis on prend des gens qui montent de bons chevaux ; les chevaux et les gens sont couverts de plaques d'or ; ils s'avancent vers les bords voisins de la mer de mercure. Le soleil fait briller les plaques d'or et le mercure se précipite comme le flot de la marée, sa vitesse est celle d'une colle liquide. Les cavaliers s'élancent et fuient sur leurs montures. Le mercure se précipite sur leurs traces. S'ils vont lentement, bêtes et gens périssent engloutis ; s'ils gagnent de vitesse, alors le mercure épuise ses forces et reste dans les tranchées. Lorsqu'il y est parvenu, alors on le ramasse, on le soumet à l'action du feu avec de l'huile de sésame et on obtient du *hoa yn* [argent de fleur]. Mais ce mercure n'est pas semblable à celui que l'on trouve en Chine, mais comme l'un et l'autre sont liquides et ont l'aspect de l'argent, on les appelle du même nom. »

Dans la légende grecque nous avons une vierge, c'est celle de la chasse à la licorne, celle des alchimistes : dans le mythe chinois, nous ne la trouvons pas. Peut-on cependant se refuser à l'identification des deux légendes? Mais cette légende encore est-elle d'origine syriaque ou chinoise? Le pays ne saurait faire de doute puisqu'il est nommé dans le texte chinois, Fou lin, la Syrie : enfin, M. Clermont-Ganneau pourrait peut-être nous mettre sur la voie, lorsqu'il corrige dans la *Revue critique*, un passage du Bædecker de la Syrie, où était défiguré le nom de *Bîr ez-Zeibaq*, le puits du vif-argent[2]. Est-ce à ce puits que se rattache notre légende?

Voici le diamant qui résiste au choc des plus lourds marteaux, mais qui se brise au simple contact du plomb et du sang de bouc. En Chine,

1. Berthelot, *La Chimie au Moyen Age*, t. III, p. 244.
2. *Revue critique*, 1895, I, p. 96.

par exemple, le sang de bouc est remplacé par la corne du cerf *ling*. Le *Lapidaire* arménien est le seul qui nous ait permis de pénétrer cette légende : « Pour briser le diamant, on le met entre deux feuilles de plomb afin de n'en pas perdre les éclats qui, sans cela, jailliraient de tous côtés. » Je n'ai pu encore trouver l'origine du sang de bouc.

Quant à la découverte des diamants, il y aurait encore un rapprochement à faire entre les traditions chinoises, grecques et arabes, les légendes d'Alexandre et de Sindbad le marin qui jetaient dans les vallées gardées par les serpents, des quartiers de viande que les aigles emportaient dans leurs aires, avec les pierres précieuses qui s'y trouvaient attachées. En Chine, les oiseaux les avalent simplement et viennent les rendre dans leurs excréments.

Puis ce sont les pierres qui enfantent, *lapides prægnantes*, les *tse tch'e che* [pierre soutenue par ses enfants].

Plus loin, c'est l'aimant regardé comme une pierre vivante par le Περὶ λίθων d'Orphée, par les *Cyranides* ; le texte chinois nous en donne une explication fort simple : « Au promontoire de Tchang haï, l'eau est peu profonde, il y a beaucoup de *ts'e che* [aimant]. Les grands navires qui passent dans ces parages et qui sont garnis de feuilles de fer, arrivés en cet endroit de la mer, ne peuvent aller plus loin. » Cette première partie est la légende du Pseudo-Callisthène. Mais l'auteur ajoute : « Chaque fois qu'on prend de la limaille de fer et qu'on l'offre en pâture à cette pierre, elle paraît la manger comme un être vivant et cette limaille de fer s'attache à toute la surface de cette pierre et forme comme des touffes de poils. »

Plus loin nous rencontrons le *che tchong jou* [mamelle de pierre], appelé aussi *lieou kong jou* [pierre qui laisse suinter le lait], la *galactite* d'Orphée, de Damigéron, qui, tout comme en Occident, fait abonder le lait aux nourrices, qui, mise sous l'écorce des arbres à fruits, agit à l'intérieur et fait produire à l'arbre beaucoup de fruits dont la saveur est agréable. Ainsi que dans les *Geoponica*, nous lisons dans le *Pen ts'ao kang mou* que « si on met cette poudre sous l'écorce de la racine de vieux arbres, ces arbres reprennent de la force. On dirait que véritablement cela leur redonne une nouvelle vigueur. »

L'aëtite, la pierre d'accouchement, n'est pas inconnue non plus en Chine, mais la légende ne s'applique pas à la même pierre. L'aëtite, le fer hydraté géodique argileux, s'appelle en Chine *yu yu leang* [restes de nourriture d'Yu]. Bien qu'au Japon elle s'appelle *ko mochi ishi* [pierre

qui enfante], on ne trouve dans ses propriétés médicales rien qui se rapporte à l'accouchement; c'est le *che yen* [hirondelle de pierre, plicatule fossile], qui vole, dit-on, dans les cavernes, qui possède les propriétés merveilleuses de la pierre d'aigle. « Si une femme accouche difficilement, dit l'*Encyclopédie*, elle n'a qu'à tenir de chaque main un fragment de cette pierre, elle en éprouve l'efficacité sur-le-champ. » C'est toujours, comme on le voit, une pierre portant le nom d'un oiseau; en vieil espagnol c'est la pierre *boitrenna*, du vautour, qui jouit de la même efficacité.

Ils ont également la pierre d'épreuve, le *pouo souo che*, qui vient de Sumatra, appelée également *mouo souo che* [pierre que l'on ramasse à la main]. Les Houdjin [Mongols] la recherchent avidement, parce qu'ils la montent en or, en font des bagues qu'ils portent habituellement et chaque fois qu'ils veulent manger ou qu'ils cessent de manger, ils passent leur langue sur cette bague qu'ils sucent deux ou trois fois pour se préserver de tout poison.

Ce sont enfin les pierres de foudre, les céraunies de Pline, de Sénèque, de toute l'antiquité enfin, les haches de pierre polie, les polissoirs, les grattoirs de l'âge de pierre; mais alors que l'*Encyclopédie* fait un simple renvoi aux étoiles filantes, le *Pen ts'ao kang mou* en donne les intéressants détails que nous avons édités. Il n'y a pas là, tant s'en faut, toutes les vertus attribuées par les *Lapidaires* occidentaux aux pierres de foudre. Mais, il faut réfléchir que le *Pen ts'ao kang mou* est un livre essentiellement médical, et, comme tel, il parle naturellement des maladies les plus fréquentes du pays de son rédacteur. Damigéron, au contraire, est surtout magique, et si, après lui, de nombreux auteurs nous apprennent que la céraunie est « rutilans ut flamma », il nous dira encore que la pierre de foudre empêche les tempêtes, préserve du naufrage et « dat in somnis bona somnia ». Il y a donc, en Occident, deux des qualités, que le *Lapidaire* chinois reconnaît au *pi lie tchin* : « pierre brillante qui empêche les mauvais rêves »[1].

Les Chinois ont la pierre qui apaise la soif, *soui che*[2]. Pline la cite aux agates, nous la retrouverons dans l'*Inventaire du duc de Berry*[3] : sans nul doute un cristal de roche qui, suivant les idées chinoises et grecques, n'est qu'une transformation de l'eau. Comme dans Pline, nous

1. P. 239.
2. P. 249.
3. Guiffrey (J.), *Inventaires de Jean, duc de Berry*, n° 497.

trouvons les pierres qui refroidissent les choses chaudes, qui réchauffent les choses froides [1], comme chez les Arabes nous avons ici la pierre qui amène la pluie [2], et le *yun mou*, le talc, qui en arabe s'appelle salive des nuages, sueur du nouveau marié, se nomme chez les Chinois, mère des nuages, salive des nuages. Là encore, chez les deux peuples règne au sujet de la pierre ponce la même confusion : l'*alcyonium*, le *milission*, l'*adarcion* des Grecs et des Arabes, ne sauraient guère se distinguer du *feou che*, du *yun che*, du *kiu ming che*; tous deux ont les pierres qui empêchent les cadavres de se putréfier [3], les pierres d'épreuve [4], et si l'antiquité occidentale eut ses pierres pour braver les supplices [5], les Chinois possédaient les pierres qui leur évitaient les douleurs de la bastonnade [6].

Dans notre *Lapidaire* enfin, nous rencontrons une de ces empreintes merveilleuses [7] dont la tradition populaire montre chez nous de si curieux exemples [8].

Ce qu'il n'est peut-être pas indifférent de signaler, au moment de terminer, c'est un manuscrit français de la Bibliothèque nationale [F. Fr. 4830], qui nous a transmis deux légendes, bien proches parentes de celles que nous rencontrons ici et qu'on retrouverait difficilement dans un autre texte occidental [9].

Avec ces légendes sont d'autres idées tellement semblables à celles que nous ont léguées les Grecs que j'ai voulu garder pour la fin ces rapprochements. Ces considérations n'ont pu naître en effet que de longues méditations; mieux que de simples traditions, facilement transportables, acceptées rapidement par le peuple, elles montreront, dans le domaine de la philosophie pure, combien furent voisins des peuples qu'on pouvait croire aussi éloignés.

Si nous reprenons donc les idées alchimiques chinoises dont il a été question plus haut, ne semble-t-il pas que nous soyons en pleine théorie grecque, ou bien encore avec Sénèque? Qu'est cette pierre, « terre gelée compacte » sinon le γῆ ξήρα, le *lutum siccum* d'Aristote [10]?

1. P. 53, 179.
2. P. 188.
3. P. 178, 188.
4. P. 121.
5. Le Blant (Ed.), *De l'ancienne croyance à des moyens secrets de défier la torture* (Paris, Didot, 1891, in-4°).
6. P. 90, 205, 212.
7. P. 131.
8. Basset (René), *Revue des traditions populaires*, années 1893, 1894, 1895.
9. Voir p. 155, 220.
10. Mély (F. de), *Le Lapidaire d'Aristote*, p. 6 et 9.

Qu'est cette cuisson des minéraux, comparée à l'ἕψησις? Qu'est enfin ce principe *k'i*, auprès de cette âme élémentaire, cause de la génération des pierres suivant Démocrite, auprès du πνεῦμα, de l'αἴθερος ἀπόσπασμα de Pythagore, dont nous retrouvons aux *t'sien* le symbolisme du rond et du carré [1]? Les principes *yang* et *yn*, mâle et femelle, n'existent-ils pas dans Théophraste, dans Sénèque? N'y a-t-il pas aussi un rapprochement à faire entre le principe *yn*, et cette Aa, identifiée avec Malka, femme du Soleil, que nous fait connaître l'hymme chaldéen, rappelé dernièrement par M. Heuzey [2]? Et ne croyons-nous pas réellement lire, à cette pierre *fen tse che* [3], qui a l'aspect d'un objet noirci au feu et qui accompagne l'or, la phrase du *Timée* : « Χρυσοῦ δὲ ὄζος διὰ πυκνοτήτα σκληρότατον ὃ καὶ μελανθὲν ἀδάμας ἐκλήθη, ce bourgeon de l'or, très dur à cause de sa densité et noir, qui s'appelle ἀδάμας », reproduite d'ailleurs sous une autre forme par Damigéron le Mage [4] à l'article *Adamas* : « Præterea in Philippico auro inveniuntur similes. » Et dans ce mélange d'*adamas*, pour ainsi dire impossible à identifier, puisqu'il signifie tour à tour aimant, diamant, éméri, nous retrouvons cependant cette idée que le diamant et l'or s'engendrent mutuellement, le nom chinois *kin kang che*, pierre dure d'or, en est le plus sûr garant.

Enfin avec ce *hiong hoang*, cet ἀρσενικόν, ce mâle, avec toute cette théorie de la transformation des métaux, avec ces périodes de sept, de quarante-neuf, de cent, de trois cents jours ou années, ne pensons-nous pas être dans ces volumes alchimiques, que les Arabes s'approprièrent après les avoir pris des Syriaques qui les tenaient eux-mêmes des Grecs? Et ces Syriaques, nous les trouvons au ve siècle en Chine!

Mais je ne saurais aller plus loin, mon dessein n'est pas de remonter aux sources mêmes. Je voudrais seulement avoir apporté quelques matériaux à ceux qui seraient tentés de pénétrer scientifiquement les origines des civilisations. Heureux, si mon but était atteint!

1. P. 47, 175.
2. *Revue archéologique*, 1895, II, p. 304.
3. P. 14.
4. Abel (Eug.), *Orphei lithica* (Berolini, Calvary, 1881, in-8°), p. 166.

WA KAN SAN TSAI DZOU YE

ENCYCLOPÉDIE SINICO-JAPONAISE AVEC FIGURES

CHAPITRES LIX, LX, LXI

MÉTAUX, PIERRES PRÉCIEUSES, PIERRES DIVERSES

ENCYCLOPÉDIE SINICO-JAPONAISE

MÉTAUX ET PIERRES

---

1) Dans le *Pen ts'ao kang mou*, il est dit que la pierre est la racine du principe *k'i* et l'os de la terre. Si elle est grande, elle forme des rochers; si elle est petite, elle forme les cailloux, les sables, la poussière.

La partie bonne du principe 氣, *k'i* devient du 金, *kin* et du 玉, *yu*; la partie mauvaise devient du 礜, *yu* et du 磈, *p'i*.

Quand le principe *k'i* est congelé, il forme en se concentrant du 丹青, *tan ts'ing* : si le *k'i* se transforme, alors il devient visqueux, et il se forme du 礬, *fan* et du 汞, *hong*. Il est changeant, car de flexible il devient résistant : le sel et le lait se transforment en pierres.

Il y a des pierres qui se forment d'arbres ou de plantes, des êtres volants ou marchants deviennent pierres et la transformation se fait d'un être animé en un être inanimé. Si c'est la foudre ou une étoile filante qui se transforme en pierre, alors il y a transformation d'un objet sans forme en un objet avec forme. (Pour les étoiles filantes qui se transforment en pierres, voir l'explication à l'article Étoiles.)

Immenses richesses naturelles, infinies richesses travaillées, les métaux et les pierres malgré leur apparence inerte revêtent une variété de formes sans limites. Corps isolés, d'une consistance éprouvée ou combinaison précieuse, entretenant et prolongeant la vie, les métaux

et les pierres, malgré leur apparence de choses inanimées, ont un emploi et une utilité sans limites.

2) Dans le *Pen ts'ao kang mou,* sous le titre de Métaux et de Pierres, on étudie quatre classes d'objets : 金, les métaux, 玉, le *yu*, 石, les pierres et 鹵, les sels.

Les sept joyaux de Bouddha sont : 金, *kin*; 銀, *yn*; 瑠璃, *lieou li*; 玻璨, *po li*; 硨磲, *tch'é k'iu*; 赤珠, *tch'e tchou*; 碼碯, *ma nao*.

Δ. La pierre est de la terre gelée compacte. On appelle les grandes pierres *p'an*, en japonais *iva*, rochers; c'est l'ossature des montagnes.

L'eau, le feu, la terre, les pierres sont les quatre principes de l'univers.

La plupart des pierres, lorsqu'on détruit leur épiderme, se dessèchent, et si on ne les nettoye pas par un lavage, elles se couvrent de mousse.

[p. 2] Dans l'intérieur de la terre ou dans l'eau les pierres peuvent se conserver.

3) Les cailloux au milieu de l'eau s'appellent *si che*, en japonais *chii sai ishi*; quelquefois les deux caractères 磐巖, *p'an ngan* [gros rochers], et 岩, *yen*, en japonais *ivao* [rochers], se remplacent mutuellement.

Que le règne de l'Empereur dure mille ans, huit mille ans, jusqu'à ce que les petites pierres, devenues des rochers, se couvrent de mousse.

En général, si on veut faire des entailles dans les rochers ou les creuser, on allume au-dessus des tiges de *taro* : alors il est facile de les partager. On se sert également de 金剛石, *kin kang che*. Par le polissage on donne à la pierre du brillant et de la beauté. S'il y a sur la pierre des taches noirâtres comme de l'encre, et qu'on ait de la peine à les enlever, on a recours à l'emploi de la racine de *lai fou*. Quant aux pierres employées dans les remèdes, on les calcine, on les met dans du vinaigre, on les réduit en poudre.

Pour fondre les pierres dans l'eau, on se sert de la plante *hou ts'ong*, en japonais *asa tsouki*; pendant la cuisson, si l'eau baisse, on rajoute de l'eau. Cette opération dure trente jours. On proportionne le temps à la dureté de la pierre et on se sert de cette poudre de pierre pour faire des vases et des ustensiles. Si de nouveau on fait cuire cette pierre pendant dix jours dans l'eau additionnée de réglisse, elle reprend sa dureté primitive. (Voir l'ouvrage intitulé *Che lin koang ki.*)

Dans l'ouvrage *Ts'ien fou luen* [*Considérations sur la teinture*], il est dit : « On polit le *yu* avec des pierres, on lave les métaux (ou l'or?) avec une dissolution saline. On lave le coton avec un extrait de poisson, on lave la toile avec de la lessive. Actuellement les orfèvres, quand ils veulent rehausser l'éclat de l'or, se servent généralement d'une dissolution saline. »

4) *Moyen d'incruster les caractères dans les pierres.* — Dans l'ouvrage *Ts'ao mou tse*, il est dit qu'en mêlant de l'urine de dragon avec de l'encre pour écrire sur la pierre, les caractères s'y gravent. On se sert aussi d'huile de la plante *ts'ang eul tse*, en japonais *namomi*, que l'on met dans l'encre. On écrit, avec ce mélange, les caractères et ils pénètrent la pierre.

Les pierres célèbres de la Chine.

[p. 3] Dans le livre *Ou tsa tsou*, il est dit que dans la montagne occidentale du Tong t'ing, on trouve la pierre 大湖石, *ta hou*, c'est-à-dire du Grand Lac. Elle est, dans son ensemble, noire veinée de blanc. Elle atteint en hauteur huit à dix pieds. Au sommet de la montagne, il y a une caverne formée par un arrangement naturel de ces pierres. Sa valeur atteint cent *kin*; elle n'est jamais au-dessous de dix *kin*; c'est une pierre nécessaire pour l'ornement des lacs artificiels des jardins.

Au milieu de l'eau dans la caverne rocailleuse de Ta che, à San chan, au nord de Nanking, on trouve une pierre blanche comme le *yu*. On s'en sert principalement pour daller les marches des escaliers, les cours intérieures et les galeries. Elle est tendre et se travaille facilement. On la taille et on lui donne l'aspect de dragons, d'oiseaux, de plantes, d'arbres. Elle se reforme dans la caverne, à mesure qu'on la prend.

La pierre 大理石, de Ta li, dans le pays de T'ien, brille d'un éclat mélangé de blanc et de noir. Les grandes ont sept à huit pieds, on en fait des paravents. Il y en a dont la valeur atteint jusqu'à cent *kin*.

5) Au haut d'une montagne, près de la ville de P'ong, se trouve le monticule de Hoa pan, dont les pierres sont contournées comme des feuilles de bambou. Elles sont très recherchées pour en faire des sièges, c'est une pierre peu commune.

Dans la rivière de la vallée de I ngan, s'élèvent des pierres, dont quelques-unes rappellent par leurs formes les pierres surplombantes des montagnes. Les gens du pays se contentent de tailler légèrement ces pierres abruptes et les placent à l'entrée des temples. Elles sont naturellement d'une forme extraordinaire et remarquables. Leur hauteur est de cinq à six *tch'e*. Bien qu'elles ne craignent pas l'humidité et ne se couvrent pas de mousse, elles deviennent verdâtres et perdent leur couleur : cela diminue leur valeur.

Pierre de la montagne Ling nan. — La pierre 英石, *yng che*, se dresse élégante et belle sur les escarpements de la montagne, bien qu'elle n'ait pas subi l'action du ciseau ou du doloir. Elle a un son métallique et on l'emploie comme ornement. Cette pierre est chose merveilleuse, et grande, elle est rare.

6) La pierre 靈壁石, *ling pi*, est une pierre sonore difficilement [p. 4] égalée en valeur.

La pierre des montagnes de Koen luen et de la caverne de Min yu hoa, dans le Fou kien, est comme du jade sculpté. Sa dimension ne dépasse pas deux *tch'e*, elle sert pour faire des tables.

Sur le sommet de la montagne T'ang yuan, dans le Fou kien, on trouve une pierre fragile qui se grave facilement. Elle absorbe l'humidité ; elle prend dans les montagnes, dans les cavernes des formes extraordinaires qu'on ne saurait décrire. Avec le temps, elle se couvre de mousse qui envahit sa surface comme une herbe touffue.

Dans l'ouvrage *Koang po ou tche*, il est dit qu'à l'ouest de la préfecture K'i, à soixante-dix *lis* de l'arrondissement de Long, il existe une caverne appelée la caverne des dragons et des poissons. Il y a dans cette

caverne une pierre qui est tantôt grande, tantôt petite. Elle suit le cours de l'eau qui l'entraîne hors de cette caverne : si on la brise, et qu'on examine l'intérieur on aperçoit des figures de dragons et de poissons.

Lorsque les gens passent devant cette caverne, ils évitent de parler. Ils entendent comme des bruits de tonnerre et d'ouragan. Ils s'arrêtent, en proie à la terreur, mais tout le monde n'entend pas ces bruits.

7) A Yu tchang, il y a une pierre de couleur jaune et blanche : elle est de structure grossière. Au contact de l'eau elle s'enflamme facilement. Si on place cette pierre sur un trépied et qu'on l'allume, cela suffit pour donner de la chaleur. Lorsqu'elle se refroidit, il suffit de l'arroser d'eau pour l'enflammer de nouveau. C'est la pierre brûlante 燃石, *jan che*, en japonais *moyeru ishi*.

Dans le livre *Che i ki* il est dit que dans les montagnes de Fang tchang, à l'orient, on trouve une pierre lumineuse. A la distance de dix lis de cette pierre, on distingue l'image des gens et des objets, comme dans un miroir. Si on brise cette pierre, chacun de ses fragments éclaire également. Les rois et les souverains font triturer cette pierre et de cette pâte ornent leurs galeries et les font briller.

Dans la province de Chou [Se tch'oan], près de la sous-préfecture de Tsin yuen, au milieu des montagnes, il y a deux grandes pierres. Chacune dépasse deux *tch'e* en dimension. Elles sortent de terre d'environ sept à huit *ts'uen*. Si les gens s'asseoient sur cette pierre, ils éprouvent des douleurs au cœur, qui quelquefois sont sans remède.

Il y a aussi la pierre 落星石, *lo sing*. Celui qui s'assied sur le côté oriental de cette pierre éprouve du bien-être. Celui qui s'assied sur [p. 5] le côté occidental meurt. Cette pierre ressemble aux autres pierres; toutefois elle est mélangée de vert et de blanc.

A Tch'eng tou on trouve deux pierres, l'une appelée 天涯石, *t'ien yaï*, l'autre 地角, *ti kio*.

8) La pierre *t'ien yaï* se trouve dans le couvent de Tchong hing, et dans les vieilles traditions, on raconte que si les gens s'asseoient sur cette pierre, leurs pieds enflent et ils ne peuvent plus marcher. Maintenant encore, ils se gardent de fouler aux pieds cette pierre.

La pierre *ti kio* se trouve au nord-est de la porte de la ville de Lo.

Elle est de la hauteur de trois *tch'e* environ. Autrefois, pendant les troubles de Miao wang kiun, il y avait une maison de gardien près de cette porte, mais elle s'écroula et maintenant il ne reste plus de traces de cette pierre.

Dans l'ouvrage intitulé *Pi ki*, de Tch'en Mei kong, il est dit que dans la grotte de Si wang k'iao de Sin ngan, on trouve des pierres qui ont toutes une apparence terreuse. Si on les brise, on trouve dans l'intérieur des feuilles d'arbres. En les examinant avec attention, on reconnaît que ce ne sont que des dessins qu'on dirait sculptés. Ce n'est pas seulement une pierre, mais toutes les pierres de cette caverne qui sont ainsi faites.

Les pierres célèbres du Japon.

9) Il est écrit dans le *Syoku Nippon ki* [*Annales du Japon*], que la première année de l'ère Pao koei, on trouva, en cherchant des pierres pour les fondations du côté oriental du monastère de Si ta se [Les Grands Couvents de l'Ouest], une pierre monumentale dont la grandeur était de dix mètres carrés. Son épaisseur était de neuf *tch'e*, c'est la pierre de la montagne Fan cheng, en japonais, I mori. On commença par mettre un millier d'hommes pour la traîner; par jour on ne pouvait avancer que de quelques pas, puis on s'arrêtait en chantant : on augmenta le nombre de gens qui la traînaient et en neuf jours elle arriva à sa destination. Et alors on la tailla et la façonna. Lorsque la construction fut terminée, les gens vinrent en foule en pèlerinage au couvent et la vénération de cette pierre se répandit au loin.

Dans la suite, le bruit s'étant répandu que cette pierre était sous l'influence des mauvais esprits, on réunit des bois combustibles, on calcina cette pierre et on versa dessus trente muids de vin. Elle fut réduite en fragments que l'on abandonna dans les chemins.

Ces fragments, étant réputés sous l'influence des mauvais esprits, furent placés dans des terrains marécageux, afin qu'ils ne pussent être foulés aux pieds des hommes et des chevaux. [p. 6] Aujourd'hui, on trouve encore dans le couvent, dans la partie sud-est, une dizaine de fragments de cette pierre.

10) D'après une tradition, il est dit que dans la province de Shimo-dzouke à Nasouno, il existe une pierre qui empoisonne les hommes, les oiseaux, les animaux qui la touchent. Aussi l'appelle-t-on 殺生石, *cha cheng che* [la pierre qui tue les êtres vivants]. Cela vient de ce qu'autrefois l'empereur Niao iu avait une femme, Tama mo, qui fut changée en pierre. Un moine nommé Hiuen wong exorcisa cette pierre pour montrer le pouvoir de ses incantations. Elle se brisa et perdit sa puissante malfaisante. De là vient qu'on appelle le moine Hiuen wong, le briseur de pierre.

Cette pierre est de la même espèce que la pierre 恠石, *koai*, de la province de Chou et que la pierre *t'ien yai* de Tch'eng tou. Cette légende est regardée comme une invention mensongère par bien des gens.

11) Dans la province de Dewa, au village de Nakashima [village de l'Ile du milieu], il existe une pierre qui s'appelle la pierre 子持石, *tse tch'e che*, c'est la pierre qui a des enfants. Dans le milieu du cycle Wen lou, un homme ramassa cette pierre, petite, qu'il laissa dans un coin. Au bout de quatre-vingts ans, cette pierre était devenue très grande, grâce à son entourage. Elle avait en effet donné naissance à un millier de petites pierres qui étaient comme ses enfants et ses petits-enfants.

Dans la province de Ki i, à Na tchi no hama, il existe une petite pierre d'une teinte charmante, d'un noir pur, par plaquettes rondes, comme si elles étaient taillées. On prend ces morceaux pour en faire des jetons d'échiquier.

Dans la province de Bungo, près de Tsa kia seki, sur le bord de la mer, on trouve des petites pierres blanches et noires dont les couleurs se fondent dans une délicieuse harmonie. Sur les rivages elles forment des lignes sans se confondre. Dans la province de Hi, à Amagousha, on trouve aussi une pierre de ce genre. La pierre blanche de la province de Bingo, à Tan lou, est aussi une pierre remarquable.

12) Dans la province de Shinano, dans la rivière de Ne fou kava, on trouve une pierre grande de sept à huit *tch'e*. Elle est de couleur rosée. Celle qui est par plaques, comme des planches unies, s'emploie dans l'ornementation des montagnes artificielles des jardins de plaisance.

C'est une pierre précieuse que l'on recherche pour les palais impériaux, et pour l'acquérir, on dépense de grosses sommes.

[p. 7] Dans la province de Ki i, dans l'île de Yu tsin, il y a la pierre 伽羅石, *kia lo*, qui par ses dessins ressemble à du *kia lo*. Il y a aussi, à [illisible] la pierre 五色石, *ou se che*, ou des cinq couleurs, qui est très belle.

La pierre de Lo tong, dans la montagne du couvent de Ts'ing hien, est de couleur noire. C'est une pierre tendre qui se délite. Il peut s'y former de la mousse. On l'emploie au pied des arbres, elle leur donne une végétation luxuriante. Cette pierre est recherchée pour faire des vases à fleurs.

A Mariko, dans la province de Sourouga, dans la province de Tosa, à Houa tari kawa, on trouve la pierre 盆山石, *fen chan*, qui ne craint pas la comparaison avec la pierre *yng che* de la montagne de Ling nan.

13) Dans la province de Setsu, à Mikage, dans la province de Yamashiro, à Shirokawa, on trouve une grande pierre de couleur blanche. Cette pierre à l'abri de l'eau est très dure. On s'en sert dans les fondations, pour les contreforts des tours, pour les mortiers à piler le riz, pour les digues. On fait un revêtement en pierres ordinaires pour les épis dans les fleuves. Cet usage est général depuis la plus haute antiquité, et maintenant encore, cette pierre n'est pas épuisée.

Dans la province de Hizen, dans l'île de Inoushima [île du Chien], on trouve aussi de grandes pierres; il n'est pas rare d'en trouver d'une longueur de dix *tch'e*.

La pierre de Deshima est de couleur cendrée. Quand elle n'est pas compacte, elle est fragile et d'une espèce inférieure. On s'en sert pour la construction des fours et pour faire des vases à fleurs.

Dans la province de Harima, la pierre de la montagne Tatsou yama [du Dragon] est d'une teinte jaunâtre, ou quelquefois verdâtre. Sa texture est compacte et se rapproche de la texture de l'argile, on la taille et la façonne très facilement. Elle sert pour les escaliers.

14) La pierre de I dzou est verte, elle est par plaques et ressemble à de la terre argileuse. On s'en sert pour les degrés des escaliers.

La pierre de Yu tche, de la province de Yamashiro, est de couleur

noirâtre, elle est légèrement compacte. On l'emploie comme polissoir dans la préparation des feuilles de thé. Dans la province de Ise, dans la province de Idsoumi, on trouve aussi des pierres à polir les feuilles de thé, mais elles ne valent pas celles de Yu tche.

Dans la province de Hizen, à Kao ken no hama, on trouve une pierre blanche qui se brise facilement. Si on l'arrose, elle n'absorbe pas l'humidité. Grande ou petite, elle est en général de forme carrée ; elle ressemble à la pierre 方解石, *fang kie* [pierre à pans carrés], mais elle n'a pas d'éclat. On la trouve aussi dans la province de Bichiu ; elle sert pour les vases à mettre les arbustes.

Dans la province de [p. 8] Yechizen, près de Shiro yama [la montagne blanche] au village de Oushi no koubi [village de la tête de bœuf], on trouve la pierre 屏風石, *p'ing fong*, en japonais *bioboung ishi*, ou pierre à paravent. Sa dimension peut atteindre jusqu'à trente *tch'e*. On la rencontre également dans la province de Ki i, à Otonashi kawa [le village de la rivière qui ne fait pas de bruit]. Cette pierre se dresse, se plie, se déplie, comme un paravent. Elle forme même plus facilement des plis.

15) Dans la province de Yechizen, à Thang no chen, maintenant Pe chan no lin, il y a une pierre appelée 平磐, *p'ing p'an*, en japonais *hira ivu* [la roche unie], qui, en général, a une trentaine de *tch'e* carrés de dimension. C'est une pierre rare pour sa grandeur : on se promène sur cette pierre.

Dans le district de Ki i, à Oto nashi kava, se trouvent les pierres 庖刀 *p'ao tao*, en japonais *bo cho* ; 爼, *tsou*, en japonais *mana ita*, pierre à découper les viandes, et la pierre 魚箸, *yu tchou*, en japonais *mana bashi*, pierre à découper les poissons.

Dans la province de Shinano, la pierre 釣舟爼, *tiao tcheou tsou*, en japonais *tsouri boune mana ita*, de Ne shame, dans la province de Yamashiro, la pierre 牛石, *nieou che*, en japonais *oushi ishi* [pierre tête de bœuf] de Shiro kawa, sont toutes formées par l'eau qui se dépose sur certaines formes d'objets et les pétrifie en conservant plus ou moins leur aspect. Aussi le nom de ces pierres vient-il du nom des objets sur lesquelles elles se modèlent.

TABLE

CHAPITRE LIX

MÉTAUX

CHAPITRE LX

LE YU ET LES PIERRES DE L'ESPÈCE DU YU

CHAPITRE LIX

MÉTAUX

KIN

16) 金, *kin* [l'or], en chinois, *ki gane*, *ko gane*, en japonais, appelé aussi 鎏, *t'ang*, 黄牙, *hoang ya*, 太眞, *t'aï tchen*, 鈑, 餅金, *fan* ou *ping kin*, 鏐, *lieou*, et en sanscrit, 蘇伐羅, *sou fa lo* [le métal à la belle couleur].

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, l'or est parmi les cinq métaux le plus durable. On peut le mettre indéfiniment dans le sol, il ne se couvrira pas de rouille : il est très malléable. On peut, sans qu'il perde de poids, le fondre indéfiniment. On le trouve dans la terre. Les vapeurs d'or sont rouges, dans la nuit sa clarté est comme du feu strié de blanc.

Lorsqu'on trouve dans une montagne la plante *nira*, au-dessous on trouve de l'or. Il y a deux variétés d'or : l'or des mines et l'or des sables aurifères. L'or vert, sur dix parties en a sept de vert; l'or jaune, sur dix parties en a huit de jaune; l'or rouge a neuf parties de rouge; l'or rouge pur, dix parties de rouge [dix parties égalent l'unité].

L'or rouge est donc entièrement rouge : c'est l'or pur. L'or mêlé à l'argent est de nature molle : à l'épreuve de la pierre 試石, *che che* [pierre de touche], il laisse une teinte verdâtre. Mélangé au cuivre, il est de nature plus résistante; à l'épreuve de la pierre de touche, il rend un certain son. Ordinairement on voit les chercheurs d'or creuser la terre

à quelques pieds de profondeur, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une pierre dite 粉子石, *fen tse*, qui accompagne l'or. Cette pierre est généralement en blocs. Elle a l'aspect d'un objet noirci au feu ; c'est au-dessous de cette pierre qu'on trouve l'or en morceaux, tantôt de la grandeur du doigt, tantôt comme une fève avec une [p. 12] teinte jaune, de mûrier. Au moment de l'extraction, il est friable.

17) L'or 麩金, *fou kin*, est comme des grains de sable ; il se trouve dans le sable des fleuves et au milieu de l'eau : on le dégage du sable par des lavages. Il est de couleur jaune paille. Ces divers ors sont de l'or natif : après l'avoir obtenu, il faut le soumettre à l'action du feu. L'or natif est un poison, mais on peut lui ôter ce principe vénéneux avec la chair de l'oiseau *tché kou* [la perdrix], ou avec la peau du serpent doré ; en faisant chauffer l'or et le réduisant en feuilles, on le fait entrer dans les remèdes et dans les ingrédients : on ne peut pas se servir de feuilles de cuivre.

L'or hait naturellement l'étain, il craint le mercure, une grande quantité de *kan tse* amollit l'or. Si on lave l'or avec du sel, de la graisse de chameau ou d'âne, toutes ces substances l'amollissent. Au contact du plomb, l'or se brise, la pierre 翡翠, *fei tsoei*, peut le réduire en poudre. Il y a aussi des substances qui lui donnent de la force.

L'or de mercure, l'or de 丹砂, *tan cha*, l'or de 雄黃, *hiong hoang*, l'or de 雌黃, *ts'e hoang*, l'or de soufre, l'or d'étain blanc, l'or de 曾青, *tseng ts'ing*, l'or de plomb noir, l'or de 石綠, *che lu*, l'or de 石膽, *che tan*, l'or de 毋砂, *mou cha*, s'obtiennent par une préparation à l'aide d'ingrédients solides.

L'or de cuivre, l'or de 生鐵, *cheng t'ie*, l'or de 熟鐵, *chou t'ie*, l'or de 鍮石, *t'eou che*, s'obtiennent tous à l'aide d'ingrédients versés par gouttes. En tout quinze variétés de contrefaçons d'or qui ressemblent à l'or, qui ont sa dureté et renferment un principe vénéneux.

18) Δ. *Moyen de reconnaître l'or véritable de l'or faux.* — On se sert d'une petite pierre mince et noire sur laquelle on frotte l'or à vérifier ; on soumet à l'action de la flamme de soufre. Si le métal ne change pas de

couleur, c'est de l'or véritable. On appelle cette pierre *che che*, en japonais *tsouke ishi*, pierre d'épreuve.

Comme signe de la prospérité du règne impérial, l'or fleurit dans les montagnes des contrées occidentales de Mitinoku.

Dans le *Maï Nippon ki*, on rapporte que, la deuxième année du règne de l'empereur céleste Wen ou, il ordonna aux gens de Tsouima d'extraire de l'or du minerai d'or. Dans ce temps l'or était donc déjà connu, mais en petite quantité. Il faut arriver à la vingt et unième année de l'ère T'ien p'ing, du roi céleste Cheng Ou, pour que le district de Lou ngao, près de la ville de Siao t'ien, appelée aujourd'hui Kin hoa chan, offrit en présent de l'or jaune. C'est alors que l'or jaune commence à entrer dans la circulation. Aussi pour distinguer cette année, on l'appela première année des pierres précieuses de l'ère T'ien p'ing.

[p. 13] Maintenant les mines d'or sont nombreuses, et celles du district de Ngao et du district de Tsa to sont des mines riches. On appelle les mineurs des mines d'or et d'argent, en chinois *hia ts'ai*, en japonais *ge zai*. Ils s'éclairent avec des coquilles dans lesquelles ils versent de l'huile, où trempe une mèche qu'ils allument. On appelle *kien fou*, les galeries où l'on peut circuler avec un chariot.

19) Dans une montagne, il y a une caverne que l'on appelle Ngo mouo, en japonais, Ga ma, où l'on trouve de l'or et de l'argent, qui vient par pousses sur les parois de la caverne comme des stalactites. On appelle 鐏, *suen*, les pousses suspendues à la voûte. On appelle *hoang ya*, l'or ainsi trouvé. L'argent s'appelle 南鐐, *nan leao*.

鈑, *fan*, en japonais *mochi gane* : on l'appelle aussi *ping kin*, et vulgairement 金丸, *kin hoan*. On se sert d'or tiré des sables aurifères : on le met dans une dissolution saline, on chauffe avec du charbon de terre : alors les parcelles d'or s'agglomèrent en globules et on s'en sert pour l'ornementation.

Dans l'île de Yesso, à Pouo pao liu, on trouve des sables aurifères dans les rivières : c'est l'or qu'on appelle *fou kin*.

On voit, de nos jours, des chercheurs d'or profiter des jours d'été pour se rendre dans ces parages, mais lorsqu'ils mettent à la voile au retour, les vents froids et violents sont tels, que sur cent, il n'en échappe pas au naufrage.

PO

鉑, *po*, 薄, *po*, 箔, *po*, 鉑, *po*, en japonais *hakou* [feuilles d'or ou de métal]. Lorsqu'on veut préciser il faut ajouter les caractères du métal or ou argent, au caractère *po*.

20) Δ. On prend de l'or et en le martelant et le travaillant, on le réduit en feuilles minces [comme du papier]. On appelle cet or 金薄, *kin po*, en chinois [feuilles métalliques d'or], il y en a de beaucoup d'espèces. Il y a deux espèces de feuilles métalliques : [p. 14] les feuilles d'argent et les feuilles d'or. Pour les remèdes, il faut se servir des feuilles d'or. En général, en Chine, les feuilles d'or et d'argent ont la largeur d'un *ts'uen*, au Japon, de deux *ts'uen* et demi. Leur longueur est sextuple.

Aussi dans les remèdes chinois, si on indique une proportion de cent, il suffit au Japon d'employer la proportion de cinquante. Malgré la froideur du temps, les feuilles d'or tenues dans la main donnent une certaine chaleur. Il y a de nombreuses espèces, bonnes ou mauvaises. Celle qui est jaune rouge est la meilleure, celle qui est jaune vert est inférieure. L'espèce tout à fait supérieure s'appelle 大燒貫, *ta chao koan* [espèce chauffée]. On s'en sert pour orner les épées et les couteaux, on la chauffe pour l'appliquer. L'espèce 中燒貫, *tchong chao koan* [espèce à moitié chauffée], sert pour orner toute espèce de vases et d'ustensiles. Ces deux espèces servent dans les remèdes.

L'espèce 佛師鉑, *fo che po* [des ouvriers en Bouddhas], est employée par ces ouvriers. Ces feuilles contiennent environ un tiers d'argent : aussi, sont-elles inférieures. L'espèce *Yedo se* [espèce cou-

couleur spéciale de Yédo] est employée par les ouvriers en cuivre pour faire des soudures et des réparations.

青 鉑, *ts'ing po* [feuilles d'or verdâtre]; elles contiennent, sur trois parties, une partie d'argent, ce qui leur donne une teinte verdâtre. On s'en sert pour la dorure des éventails et des paravents.

21) 銀 鉑, *yn po* [feuilles d'argent]. De couleur blanche, elles servent à doubler l'or. Elles peuvent servir à l'ornementation de toute espèce de vases. Après une dizaine d'années elles noircissent.

唐 鉑, *t'ang po* [feuilles métalliques de Chine]. Elles imitent les feuilles métalliques d'or. On prend un *leang* de feuilles d'argent, le poids de sept sapèques de résine de sapin, trois sapèques de soufre et avec cela on obtient la couleur de l'or : en le mélangeant d'un peu d'herbe, *hiun lou*, on le verdit légèrement. C'est un procédé très peu connu et que des ouvriers de la capitale apprirent de gens très éclairés dans l'année K'oan yong, et qu'ils appliquèrent constamment dans la suite pour orner les vases et les ustensiles.

En général, pour obtenir des feuilles d'or ou d'argent, il faut employer un peu d'huile, sans cela on réussit difficilement.

銅 蒲, *t'ong po* [feuilles de cuivre]. Dans l'usage vulgaire on les appelle *tchen t'eou po*, mais c'est à tort. Le 眞 鍮, *tchen t'eou*, se réduit difficilement en feuilles. Les feuilles de cuivre ne tardent pas à changer de couleur. Elles craignent le sel et la colle faite avec la corne de cerf *ling*, on ne peut se servir que de colle de riz.

錫 蒲, *si po*, en japonais, *soudzou hakou* [feuilles d'étain]. Ce n'est que récemment qu'on a trouvé ce genre de feuilles. Un mois suffit pour altérer leur couleur, aussi ne s'en sert-on plus. Il en est de même des feuilles de plomb. Tout cela n'est en général qu'une contrefaçon des feuilles d'argent.

FEN

[p. 15] 鈖, *fen*, en chinois, *foun*, en japonais [poudre d'or], 金泥, *kin ni*, en japonais, *kon dei* [encre d'or]. Le *fen* dans le *Pen ts'ao kang mou* s'appelle 金屑, *kin sie*. Le *kin ni* n'est autre chose que le 金漿, *kin tsiang*.

22) Δ. La poudre de *fen* est appelée dans le *Pen ts'ao kang mou*, *kin sie*. Avec une lime on enlève des parcelles de métal qu'on place sur une tablette d'acier; avec un objet de fer on écrase cette limaille et on obtient de la poudre d'or. On s'en sert pour les objets de laque, pour le *nashi ye* et le *maki ye* [variétés de laque]. Il y a la poudre d'or et la poudre d'argent.

Kin ni, en japonais *kon dei* [encre d'or]. On prend de la poudre d'or que l'on mélange avec de la colle liquide : cela forme une espèce de pâte dont on se sert pour écrire des caractères dorés, et pour la laque *maki ye*. Il y a aussi l'encre d'argent.

鍮泥, *t'eou ni*, en japonais *tsiu rai* [encre de *t'eou*]. On prend du vrai étain que l'on aplatit en le plaçant sur une feuille d'acier. On le réduit en poudre à l'aide d'un objet en fer et on le mélange avec de la colle liquide.

YN

銀, *yn*, en japonais *siro kane* [l'argent], appelé aussi 白金, *pe kin*, 鋈, *ou*; l'argent très pur s'appelle 鐐, *leao*; dans les livres sanscrits, on appelle l'argent 阿路巴, *o ro pa*.

23) [p. 16] D'après le *Pen ts'ao kang mou*, lorsqu'on trouve dans un terrain le métal 鉛, *yuen*, en dessous on trouve de l'argent. Dans les

montagnes, si on trouve la plante *song*, en japonais *nira*, au-dessous on trouve l'argent.

Les vapeurs de l'argent dans la nuit sont d'un blanc pur; elles se répandent et pénètrent dans le sol, et leur partie essentielle se transforme en coq blanc.

En général c'est dans les montagnes qu'on trouve l'argent. L'argent se trouve aussi dans les sables argentifères, ou dans les minerais, d'où on le dégage.

Le plus souvent, l'argent se trouve mélangé avec des minerais de cuivre. Les mineurs mélangent le minerai avec du plomb, et après l'avoir soumis à l'action du feu deux ou trois fois, ils en extraient l'argent : aussi on appelle cet argent 熟銀, *chou yn* [argent obtenu par combustion]. L'argent naturel, qui s'appelle vulgairement 銀笋, *yn suen*, 銀牙, *yn ya*, se trouve dans les gangues. Son apparence est un peu celle de l'étain dur. Celui que l'on trouve dans les mines est dans un conglomérat de pierre et de terre. On le traite par les lavages : celui qui se trouve sous forme de petits filaments s'appelle vulgairement 老翁鬚, *lao wong siu* [cheveux de vieux monsieur]. Cette variété se rencontre difficilement. L'argent naturel, au début de la fusion, prend une forme filandreuse. Quand on le fond, si on injecte un peu de cuivre, il se forme comme des fleurs, des dessins. Si le cuivre est en excès alors il corrompt l'argent.

Si au début on a mis un peu de cuivre et qu'à la fin on ne puisse l'enlever, alors on obtient de l'argent faux. L'argent craint le nénuphar et la réglisse, l'aimant; il hait l'étain; les feuilles de *ho* [nénuphar], la cendre de *kousa bira* [en japonais] peuvent le réduire en poudre. La graisse de mouton, l'huile de *souko* [thym rouge], peuvent lui donner de la flexibilité. On se sert actuellement de vases d'argent pour boire et pour manger. L'argent en devenant noir révèle la présence du poison. Si quelqu'un meurt empoisonné, on peut à l'aide d'instruments en argent découvrir les traces du poison.

24) 黃銀, *hoang yn* [l'argent jaune]. Sa couleur ne diffère pas de celle de l'or, à moins qu'on ne l'examine à la pierre de touche; alors on

y voit quelque chose de blanchâtre. L'argent jaune est très rare, les mauvais esprits en ont peur. Les princes qui apprécient le mérite de l'or le remplacent quelquefois par de l'argent doré. Les gens du vulgaire obtiennent l'argent doré à l'aide de l'étain, mais c'est un mauvais procédé. Il s'obtient également avec le cuivre jaune, à l'aide d'ingrédients.

烏銀, *ou yn* [l'argent noir]. C'est à l'aide du soufre qu'on noircit l'argent : on le laisse séjourner dans une solution de soufre et il devient tout noir. Les orfèvres s'en servent pour faire différents objets.

[p. 17] 生銀, *cheng yn* [l'argent natif], 天生牙, *t'ien cheng ya*, 丹砂, *tan cha*, 黑鈆銀, *hei yuen yn*, ces quatre espèces sont de l'argent vrai.

Le mercure, le 草砂, *ts'ao cha*, le 曾青, *tseng ts'ing*, le 石綠, *che lu*, le 雄黃, *hiong hoang*, le 雌黃, *ts'e hoang*, le soufre, le 膽礬, *tan fan*, le 靈草, *ling ts'ao*, à l'aide de certains ingrédients solides, prennent l'aspect de l'argent. Il en est de même de la variété 丹陽, *tan yang*, 銅, *t'ong*, du fer, de l'étain blanc, que l'on traite par des ingrédients liquides. Les treize espèces précédentes imitent l'argent. En tout il y en a de dix-sept espèces.

La fleur du prunier, entre des montagnes d'argent, répand un parfum qui semble se perpétuer dix mille ans.

25) Δ. D'après le *Nippon ki*, c'est sous le règne de Ten Mou, de la dynastie céleste, la 3e année, que l'on commença à recevoir de l'argent du royaume de Tsouima. Il était apporté en tribut et offert en présent dans les temples des divinités. Ensuite on trouva des mines d'argent dans un grand nombre de provinces; celui de Oita, dans la province de Setsu, est de qualité supérieure. En général, l'argent se trouve dans un conglomérat de pierres noires, parfois cependant au milieu de

pierres blanches. Celui qui est veiné de lignes de rouge s'appelle argent rouge ; il est de qualité tout à fait supérieure.

C'est par la combustion qu'on a dégagé l'argent de tous les minéraux. Il y en a qui disent que le *tan cha*, par l'absorption des vapeurs vertes du principe *yang*, donne naissance à un minerai qui, au bout de trois cents ans, se transforme en plomb, et ce plomb au bout de deux cents ans se transforme en argent, et ensuite au bout de deux cents ans, après avoir subi l'action du *k'i* du *ta ho*, devient de l'or, mais c'est une opinion erronée.

Dans le *Pen ts'ao kang mou*, ce qu'on appelle argent doré n'existe pas.

Récemment on a obtenu beaucoup d'argent en le dégageant du cuivre. Quant à l'argent qu'on obtient d'autres corps, à l'aide d'ingrédients solides, j'ignore quels sont les procédés à employer. Mais il est peu utile de les connaître, l'argent ainsi imité n'ayant pas de valeur.

26) Dans le *Nippon ki*, on parle d'argent sous le règne de l'empereur Tsoung ti, sous forme de sapèques. L'argent était donc connu avant le règne de l'empereur Ten mou.

T'ONG

[p. 18] **銅**, *t'ong*, en chinois, *aka kané* en japonais [le cuivre], **赤金**, *tch'e kin*, **紅銅**, *hong t'ong*; **銅落**, *t'ong lo*, scories de cuivre, appelées aussi **銅末**, *t'ong mei*, **銅花**, *t'ong hoa*, **銅砂**, *t'ong cha*, **銅粉**, *t'ong fen*.

Dans le *Pen ts'ao kang mou*, on parle du cuivre rouge, du cuivre blanc, et du cuivre vert. Le cuivre blanc vient de la province du Yun nan, le cuivre vert vient de chez les Nan fan ; le cuivre rouge natif ou artificiel est d'un beau rouge, c'est un métal d'un usage très répandu. Il est dit dans l'ouvrage *Sin chou* de Ho hiang, que le cuivre, l'or et l'argent ont une origine commune. Les vapeurs du *yang* rouge, en se concentrant, donnent naissance à des filaments verts, qui après

deux cents ans se transforment en pierre ; au milieu de cette pierre se forme le cuivre. C'est parce que le cuivre provient des vapeurs du principe *yang*, ou principe mâle, que sa substance est très dure. Le philosophe Koan tse, a dit : « Dans les montagnes, lorsqu'on trouve la pierre 陵石, *ling*, au-dessous, on trouve du cuivre » ; il dit aussi : « Lorsqu'on rencontre la pierre 慈石, *ts'e che*, au-dessous on trouve l'or. »

Si la tige de l'herbe à cuivre est d'un beau jaune, au-dessous il y a une substance cuivreuse ; la partie essentielle des éléments du cuivre se transforme en cheval ou en adolescent.

27) Dans l'ouvrage *Pao mou tse* il est dit qu'il y a du cuivre mâle et du cuivre femelle. Alors qu'il est dans le feu, encore rouge, on ordonne à des jeunes gens et à des jeunes filles d'arroser le cuivre avec de l'eau, et il se forme deux genres de cuivre. L'un prend la forme du caractère 凸, c'est du cuivre mâle ; l'autre celle du caractère 凹, c'est du cuivre femelle. Avec le cuivre femelle on fait des épées femelles, avec le cuivre mâle on fait des épées mâles. Si on porte ce cuivre sur soi et qu'on entre dans l'eau d'un fleuve, d'un lac, il fait fuir effrayés tous les dragons, les esprits des eaux.

Dans le *Chan haï king* [*Livre des montagnes et des mers*], on cite quatre cent soixante-dix-sept mines de cuivre. J'ignore actuellement quel en est le nombre.

C'est à l'aide de la pierre 爐甘石, *lou kan*, en japonais *ro kan*, qu'on obtient le cuivre jaune, jaune comme de l'or ; à l'aide de la pierre 砒石, *pi che*, on obtient du cuivre blanc. Par fusion, on obtient aussi du cuivre sonnant à l'aide de l'étain.

[p. 19] Dans le cuivre on distingue généralement dix espèces.

Le cuivre 丹陽, *tan yang*, le cuivre 白慢, *pe man*, le cuivre 一生, *i cheng*, le cuivre 生銀, *cheng yn*, sont des cuivres natifs qu'on obtient sans fusion.

28) Or le cuivre natif n'est pas un poison, on peut en faire des vases et des ustensiles. Avec le cuivre vert de Perse on peut faire des miroirs ; avec le cuivre de Corée, on peut faire des cloches.



Les cuivres 石綠, *che lu*, 石青, *che ts'ing*, 白青, *pe ts'ing* s'obtiennent à l'aide d'ingrédients solides.

Le cuivre de fer, 鐵銅, *t'ié t'ong*, s'obtient par l'immersion dans l'eau de 苦膽, *k'ou tan*. Ensuite on soumet à l'action d'un feu de charbon de terre au rouge vif. Cette espèce de cuivre est noire et résistante. Le cuivre de 錫坃, *si yuen*, est très mou ; on les obtient à l'aide d'ingrédients liquides.

Dans l'ouvrage *Lu li tche* [*Traité des tubes musicaux et du calendrier*] il est dit : « Conformément aux lois des proportions, on se sert de cuivre quand on veut employer une matière très régulière dans sa texture, qui ne craigne ni le sec, ni l'humidité, ni le froid, ni le chaud, et dont la forme ne s'altère pas sous l'action de la rosée, de la neige, du vent, de la pluie. »

Dans l'ouvrage *Kou kin i t'ong* [*Livre des recettes médicales d'aujourd'hui et d'autrefois*] on dit : « En mélangeant du cuivre avec de la châtaigne d'eau et du poivre indien et le frappant avec un pilon, on le réduit en poudre. »

29) Δ. La deuxième année du règne de l'empereur céleste Wen wou, les provinces de Inaba et celle de Suwo offrirent en présent du minerai de cuivre. Ensuite, sous le règne de l'empereur céleste Youen ming, la première année du cycle Ho t'ong, en japonais Wa dô, la province de Musashi offrit en présent du cuivre japonais. Maintenant on extrait du cuivre dans un grand nombre d'endroits : il en vient de Oita dans la province de Setsu, de Aki da, de Tschin chang, dans la province de Dewa, de Nan pou et de Sian taï, dans la province de Mutsu, dans les provinces de Mino, de Ki i, de Tatima, de Awa, de Iyo, de Hiuga, de Bichiu, de Yetizen, on trouve partout des mines de cuivre. Il y en a des centaines. Le cuivre de Yetizen est le meilleur.

銅⿰金卝, *t'ong kong*, appellé vulgairement 鉑, *po*, en japonais *hakou*. Le cuivre qui commence à se former au milieu de la pierre est un minerai, qu'on appelle en chinois 礦, *kong*, en japonais *ara kane*. Celui qui est de couleur rouge feu et brillant s'appelle 紅鉑, *hong po*, c'est la meilleure espèce. Il est mélangé avec beaucoup d'argent ;



celui qui est jaune s'appelle 黄 鉑, *hoang po*, c'est l'espèce inférieure. Il renferme peu d'argent. En le travaillant, on peut, avec une feuille de cuivre d'un demi-*ts'uen*, en faire une de cinq à six *ts'uen*. Sous forme de tablettes on l'appelle 平 銅, *p'ing t'ong*, en japonais *hira aka kane*. Celui qui est de forme ronde s'appelle 五 器 銅, *ou k'i t'ong*.

30) ○. 岐 知, *ki tche*, en japonais *ki tsi*, mot dont la signification est inconnue. On le trouve au milieu des pierres dans les mines de cuivre, par fragments d'un *ts'uen* de longueur. [p. 20] Ce n'est ni une pierre, ni de la terre, on ne peut dire ni qu'il se divise, ni qu'il ne se divise pas. On le ramasse avec un râteau : il est noir, il absorbe la chaleur du soleil et se dessèche ; alors sa couleur s'affaiblit et il devient comme la couleur de l'argile, c'est une substance sans utilité.

○. 六 法, *leou fa*, en japonais *roppo*, signification inconnue ; se trouve dans les mines de cuivre, il ressemble au *t'eou che* ; il est de couleur jaune. Si on le soumet à la combustion il se volatilise comme l'étain.

Procédé pour extraire l'argent du minerai de cuivre argentifère. — On prend du *p'ing t'ong*, on ajoute du plomb : pour douze parties de cuivre, deux parties de plomb, puis on soumet le tout à l'action du soufflet des Barbares du Sud : l'argent joint au plomb s'écoule et le cuivre, étant plus pesant, reste. On prend l'argent combiné au plomb et on les soumet de nouveau à l'action du soufflet de forge, et alors l'argent s'agglomère au milieu du plomb.

Suite du procédé. — Pour isoler l'argent, on se sert de vieilles cendres des teinturiers, avec de la cendre de paille de blé et on met ensuite dans l'eau, on fait sécher une nuit entière, on laisse le mélange exposé à l'action de la rosée, et après on le met dans un creuset en forme de 凹. On soumet ce mélange de plomb et d'argent à un feu de charbon de terre intense ; alors il y a dissociation du plomb qui surnage et de l'argent qui reste au fond du creuset. Cet argent s'appelle *nan leao* ; on l'appelle aussi 灰 吹, *hoei hi*.

31) En se servant des résidus de cuivre et en soufflant avec un petit soufflet, on fait du 正 銅, *tcheng t'ong*, dont on distingue les espèces 棹 銅, *tiao t'ong*, 圓 銅, *yuen t'ong*, 鑠 銅, *yé t'ong*, c'est à leur

forme qu'elles doivent leur nom. L'espèce qui a une légère teinte de couleur jaune est supérieure, celle qui a une teinte de couleur noire est inférieure.

C'est pendant le cycle Tchang, que ce procédé fut enseigné au Japon par les Barbares du Sud. C'est vraiment un procédé précieux.

On courbe le cuivre, en le mettant dans le feu, en l'entrant dans l'eau, en le suspendant au-dessus de la flamme. Il devient ainsi très malléable.

En fondant le cuivre, si le succès est incomplet, cela tient à l'action du sel, dont la présence rend imparfait le *tcheng t'ong*. Aussi les ouvriers en cuivre évitent-ils le contact du sel.

Il y a aussi un autre procédé pour isoler l'or du cuivre. On emploie pour cela le 仳霜, *p'i choang*, avec la pierre 爐甘石, *lou kan*, en japonais *ro kan*. Mais les hommes, les plantes, les animaux sont exposés aux émanations mortelles de l'arsenic, aussi ce procédé ne s'emploie guère.

TSE JAN T'ONG

[p. 21] 自然銅, *tse jan t'ong*, en japonais *ji nen dô,* on l'appelle aussi 石髓鉛, *che soei yuen.*

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, il se trouve dans les endroits d'extraction du cuivre. Il est tantôt rond, tantôt carré. Il est de couleur rouge foncé et jaune comme le cuivre. On ne l'extrait pas d'un minerai. Aussi on l'appelle *tse jan t'ong*. Il y en a de nombreuses variétés.

32) Sa saveur est amère et égale. C'est un remède pour les fractures, il rétablit la circulation du sang, arrête l'enflure, et peut remettre les os fracturés. On a vu des gens mêler du *tse jan t'ong* aux aliments d'oiseaux dont les ailes étaient fracturées et ces oiseaux s'envolaient ensuite guéris.

On l'emploie avec du vin, en frottant avec la main la partie douloureuse, mais si les os ont repris leur place, il faut cesser immédiatement le traitement.

Δ. On distingue deux espèces de *tse jan t'ong*. L'une est carrée,

elle a la forme cubique, comme un dé et c'est une pierre de couleur rouge et non du cuivre. L'autre est de forme ronde, dure et pesante et de couleur noire et rouge avec des pointillés d'or. Si on la brise, on trouve qu'elle est veinée comme d'aiguilles d'or.

T'ONG TS'ING

33) 銅青, *t'ong ts'ing*, en japonais *aka kane no rokou sho* [vert-de-gris]. On l'appelle aussi 銅緑, *t'ong lu* [vert de cuivre], et vulgairement 銅乃緑青, *t'ong nai lu ts'ing*.

Le vert-de-gris se forme dans les vases de cuivre, qui prennent une teinte verdâtre. De nos jours, les gens attaquent le cuivre avec du vinaigre, et le font naître. Ils le recueillent, le font sécher et le vendent. Il est dit dans le *Pao mou tse*, que, si on met du vert-de-gris sur un arbre, et cet arbre dans l'eau, il ne pourrit pas. Sa saveur est saline et égale. C'est un poison léger, il agit sur le foie, il donne de la clarté à la vue, il guérit l'atrepsie et pour ceux qui auraient des poux sur la tête, en employant le *t'ong ts'ing* mêlé [p. 22] au *ming fan*, il les fera disparaître. Il guérit les ulcères des os de la jambe, les dartres de la tête. On prend sept parties de vert-de-gris, et un *leang* de cire, on étend sur du papier pour l'appliquer sur les dartres, et, s'il en sort de l'eau, c'est bien. Il guérit également les chancres et les bubons vénériens.

YUEN

34) 鉛, *yuen*, en japonais *namari* [le plomb], appelé aussi 青金, *ts'ing kin*. 黒錫, *hei si*, 金金, *kin kin*, 水中金, *choei tchong kin*.

Le plomb se trouve parmi les pierres dans les cavernes des monta-

gnes. Des hommes munis de lanternes à huile entrent dans ces cavernes, dans lesquelles ils pénètrent jusqu'a une longueur de plusieurs lis; ils suivent le filon qui tantôt monte ou descend, tantôt est brisé ou régulier. Ils l'obtiennent en le brisant, mais ses exhalaisons sont mortelles. Si, pendant plusieurs mois, on reste sans sortir des cavernes, alors la peau jaunit, les membres s'atrophient, on ne peut manger, on meurt d'inanition. Dans les montagnes, quand l'herbe est verte, que sa tige est rouge, au-dessous il y a beaucoup de plomb. L'essence du plomb se transforme en femme. Il y a de nombreuses espèces de plomb. Le plomb de Perse qui est le plus compact et blanc est estimé le premier en Chine. Le plomb du Japon peut courber l'or. Le plomb est l'aïeul [le principe] des cinq métaux.

35) Le 雌黃, *ts'e hoang* [jaune femelle], germe de l'or; il renferme des éléments plombifères. Le plomb est donc le principe de l'or.

Dans les mines d'argent, il y a du plomb; il est donc le principe du métal blanc. Dans la province de Sin tcheou on trouve du cuivre plombifère; il est le principe du métal rouge. Il est de la même nature que l'étain : il est aussi l'aïeul des métaux verdâtres.

Le 硃砂, *tchou cha*, asservit le plomb et tue le soufre; le soufre change le plomb et asservit le 硇, *nao*. Le fer agit sur l'aimant [p. 23] et tue le plomb : le 雄黃, *hiong hoang*, jaune mâle, agit sur le plomb et tue les cinq *tche*. Ainsi ses transformations sont nombreuses. Par une première transformation, il devient 胡粉, *hou fen*; par une deuxième 黃丹, *hoang tan*; par une troisième 密陀僧, *mi t'o seng*; par une quatrième 白霜, *pe choung*. Le plomb peut aussi s'insinuer dans la chair. C'est pourquoi les jeunes filles suspendent à leurs oreilles des boules de plomb, et le plomb les perfore lui-même. Les femmes dont la perforation est imparfaite portent sur elles du plomb enfilé. Au bout d'un certain temps, elles se perforent progressivement. Si avec du plomb fondu on fait un peigne et qu'on le mette dans les cheveux, il les fait noircir.

36) Δ. Dans le *Chouo wen*, le 鉛, prononciation *yuen*, désigne le métal *ts'ing kin* et le caractère 鈆, prononciation *tchong*, désigne le

美鐵, *mei t'ié*; aussi on a tort de confondre ces caractères dans l'usage vulgaire.

Dans le *Pen ts'ao kang mou*, on emploie aussi le caractère 鈆; quelquefois aussi on sépare ce composé et on écrit 金公; mais c'est une erreur de [Li] Chi tchin. Dans le Japon il existe beaucoup de mines où on trouve ce métal. Il y en a dans la province de Tushima, dans les provinces de Dewa, de Kaga, dans la province de Ki i, dans les provinces de Bungo et de Buzen.

YUEN CHOANG

鉛霜, *yuen choang*, en japonais *namari no kofouki*, et *namari no siro fouki* [céruse], et aussi 白粉, *pe fen*, en japonais *oshiroi*. Voir l'article de l'*Encyclopédie* sur les parures et ornements de la toilette.

Le procédé indiqué dans le *Pen ts'ao kang mou* pour obtenir le *yuen choang* est le suivant. On découpe du plomb en rondelles, comme des sapèques, on les perce d'un trou pour les enfiler, on verse dans un vase d'argile du vinaigre, on met les rondelles au milieu du vase.

On le place dans un milieu obscur, on attend que la neige soit formée. Dès qu'elle est déposée, on la ramasse. Elle est d'une saveur très froide.

Ses propriétés médicales : appliquée sur des tumeurs inflammatoires, elle enlève l'inflammation. Elle calme les frayeurs, elle a pour cela une grande efficacité, mais il ne faut appliquer ce remède que peu de temps. En outre, appliquée sur les cheveux, elle les noircit, mais si on se sert de céruse que l'on enveloppe dans du linge, appliquée tous les jours, cela vaut mieux pour noircir les cheveux que la teinture.

TAN

37) [p. 24] 丹, *tan* [minium], en japonais, *tan*, appelé aussi 黃丹,



hoang tan, 鉛丹, *yuen tan*, 丹粉, *tan fen*, 朱粉, *tchou fen*, 鉛華, *yuen hoa*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le procédé pour l'obtenir est le suivant. On prend un *kin* de plomb, dix *leang* de soufre de terre. un *leang* de pierre 消, *siao*. On triture le plomb; lorsqu'il est malaxé, on fait une sauce sur laquelle on verse du vinaigre, par gouttes; lorsque le vinaigre a agi, on met un morceau de soufre; peu après, on met encore un peu de la pierre *siao*; lorsqu'il y a eu réaction, on verse de nouveau quelques gouttes de vinaigre, et comme précédemment on ajoute un peu de la pierre 消黃, *siao hoang*, on laisse agir jusqu'à ce qu'il se soit formé un précipité (une poudre), qui n'est autre que le *tan*.

Actuellement, pour faire de la poudre de plomb, on se sert des pierres *siao* et 礬石, *fan che*, on obtient du *tan* par l'action du feu. Si on veut transformer le nouveau métal en plomb, on n'a qu'à se servir de jus laiteux de *lien siu ts'ong* [oignon à barbe touffue], on y place le *tan*, jusqu'à ce qu'il se soit formé un précipité métallique, c'est le plomb qui s'est formé de nouveau. Il est dit, dans le livre *Hoei tien*, qu'avec un *kin* de plomb noir, on obtient par la combustion un *kin* de *tan*, cinq *t'sien*, trois *fen*.

Sa saveur est amère et légèrement froide. Il guérit l'épilepsie, la folie furieuse, les vomissements, les crampes d'estomac, l'atrepsie; il dissipe les embarras [gastriques], coupe la fièvre, réagit contre les poisons. Il fait repousser les chairs, aussi est-il employé surtout par les chirurgiens.

38) Δ. Le *tan* est de teinte rougeâtre : on parle de *tan* jaune, mais ce n'est pas exact, il faut supprimer le caractère 黃, *jaune*. Il y a aussi le 丹砂, *tan cha*, qui n'est autre que le 辰砂, *chen cha*, mais ce n'est pas la même chose que le *tan*. Le *tan* de la province de Ts'iuen, à Tch'ang ki, est d'espèce supérieure.

[p. 25] On l'emploie comme ingrédient pour enrober les pilules; il entre aussi dans le remède 膏, *kao*. L'espèce secondaire est celle de Kie che ping wei; on en fait une poudre blanche. Les scories de plomb,

que l'on emploie pour faire du *tan*, donnent un *tan* d'une espèce inférieure, qui ne peut s'employer dans les remèdes. Si on s'en sert, ce ne peut-être que pour tracer des caractères peu soignés [rubriques].

MI T'O SENG

密陀僧, *mi t'o seng*, en japonais *mittaso* [litharge]; on écrit aussi 沒多僧, *mou to seng*, 爐底, *lou ti*.

Le *mi t'o seng*, dont il est parlé dans le *Pen ts'ao kang mou*, vient du royaume de Perse. Maintenant à Ling nan, dans la province du Fou kien, dans les endroits où on fond les minerais de cuivre et d'argent, on l'a aussi; c'est un résidu de plomb et d'argent.

39) Le minerai renferme à l'origine du cuivre et de l'argent. On ajoute du plomb et en employant la voie ignée l'argent se combine avec le plomb. Ensuite on pulvérise des feuilles de l'arbre *pien chan*, on les réduit par combustion en cendre, on fait un trou dans la terre en forme de four, dans lequel on place ces cendres. Ce four s'appelle *hoei tch'e* [bain de cendres]. On place le mélange d'argent et de plomb au-dessus, on allume en activant le feu avec des boîtes soufflantes. Le plomb se précipite et reste sous les cendres, l'argent reste au-dessus; on cesse de chauffer, on attend que le four soit refroidi pour retirer l'argent pur et au fond du bain de cendres on trouve des éléments d'argent et de plomb, qui sont le *mi t'o seng*.

Mais, comme le *mi t'o seng* obtenu dans les fonderies d'argent est d'un prix de revient très élevé et qu'on obtient difficilement du *hoang tan*, on se sert des scories pour obtenir le *mi t'o seng*.

Sa saveur est amère et salée : il renferme un peu de poison, il dissipe la tristesse et égalise le foie, il guérit l'estomac, la dyssenterie chronique. Employé dans les remèdes *kao*, il guérit les abcès; réduit en poudre, il chasse l'odeur infecte (des Tartares); on s'en sert pour teindre les cheveux. Lorsque les petits enfants ont la bouche ulcérée, qu'ils ne

peuvent téter, si on emploie cette pierre, on la délaie dans du vinaigre, on l'applique sur la plante des pieds. Quand les ulcères sont guéris, on enlève le remède par un lavage.

40) [p. 26] *Pi tcha*, en japonais *zakouro bana* [rougeurs du nez des ivrognes], et *tch'e pao*, en japonais *aka nibi* [pustules rouges]; recette pour ces maladies.

On prend deux *leang* de *mi t'o seng* en poudre, on délaie dans du lait, le soir on applique ce remède et on lave la partie atteinte le matin.

Tsou tch'oang [ulcères avec pustules], *pan yen* [taches noires du visage]; pour ces deux maladies la recette est la même que la précédente.

Kan tseng, en japonais *aza* [taches rouges de la peau], *pan tien* [taches noires], encore la même recette.

Yn han (?) et *che yang* [les écrouelles] : pour ces maladies, on ajoute quelquefois à la poudre de *mi t'o seng* la poudre de 蛇牀子, *che tcho'ang tse*.

Δ. Le *mi t'o seng* est un résidu de forge.

On distingue le *mi t'o seng* d'or, et le *mi t'o seng* d'argent. Ils se distinguent par leur couleur blanche ou jaune. On l'emploie dans les tisanes. Le *mi t'o seng* de Hollande s'emploie dans les remèdes *kao yo*. On s'en sert aussi dans les vernis à base d'huile résineuse; récemment on l'a beaucoup exploitée au Japon. On en tire du district de la province de Tchang, à Ho, et de la province de Li go.

SI

錫, *si*, en japonais *soudzou* [l'étain]. On l'appelle aussi 白鑞, *pé la*, 鈏鍚, *yn yn*, 賀, *kia*, ce dernier nom parce que celui qui vient de Lin kia est très bon: appelé aussi en japonais 之呂奈方利, *shiro namari* [plomb blanc] et vulgairement 須須, *soudzou*. C'est par erreur qu'on écrit 鍚; le caractère 鍚, prononcé *yang*, signifie ornement du frontal de la bride d'un cheval.

41) D'après le *Pen ts'ao kang mou*, l'étain est intermédiaire entre le plomb et l'argent. Il se forme par les vapeurs du grand principe femelle. S'il est soustrait à tout autre influence pendant deux cents ans, il se transforme en *p'i*, lequel au bout de deux cents ans commence à se transformer en étain. L'étain renferme des éléments de principe femelle, aussi il est de substance molle. Pendant deux cents ans, soustrait à tout autre action, s'il rencontre les vapeurs du principe *t'ai yang*, il devient de l'argent. Si on met du vin dans des vases neufs d'étain, il s'altère et avec le temps devient un poison. Cela tient à ce que l'étain renferme des principes arsénieux qui se dissolvent avec le temps dans le vin et le rendent empoisonné.

[p. 27] Dans le royaume de Maroka, au milieu des cours d'eau, dans les montagnes, on trouve du sable stannifère, mais cet étain ne ressemble pas à l'étain obtenu par la voie ignée, il est par blocs, on l'appelle 斗錫, *teou si*.

La saveur de l'étain est froide, c'est un poison peu actif. L'étain a le mérite de guérir les ulcères de nature maligne, en médecine il n'a pas d'autre propriété.

La corne du cerf *ling*, la graisse de *ou ling*, le foie de *fou long* [foie de dragon], l'herbe *ma pien* peuvent souder l'étain.

Le 硇 *nao* et le *p'i* peuvent durcir l'étain : le *pa teou* [haricot gluant], le chanvre, la solution aqueuse de gingembre, le *ti hoang* [plante], peuvent affermir l'étain.

On soude l'étain avec de la résine. Le minerai d'étain renferme de l'argent.

42) Dans le *Kou kin i t'ong* il est dit que si on prend de l'étain en fragments, qu'on le mette dans du mercure, et qu'on broye le tout ensemble, on obtient de la poudre d'étain.

Lorsque les vases d'étain sont sales, on se sert de feuilles de *tin lin*, que l'on carbonise : en frottant les vases et en les lavant avec ils peuvent servir comme s'ils étaient neufs.

Δ. L'étain offre la même force que le plomb pour la fabrication des vases et de toute espèce d'ustensiles.

Dans le *Nippon ki*, on raconte que la deuxième année de l'empereur

céleste Mon, la province de Iyo offrit en présent de l'étain blanc. La quatrième année du même règne, la province de Tamba offrit de l'étain.

En outre, la deuxième année du cycle Chen hou, de l'empereur céleste Tch'eng té, un homme de Pi kie, appelé Kong tch'eng, obtint de l'étain blanc qu'il offrit en présent en disant : « Voilà ce que l'on trouve, dans le royaume de Tamba, à Amada, dans la montagne Hoa leang. » On fondit ce métal et on obtint des ustensiles aussi résistants que les ustensiles d'étain chinois. On mentionne encore l'offre de dix *kin* de ce métal qui ressemblait à du plomb, mais dont la dénomination était indéterminée. Dans la suite les Mikotos de Iu li l'offrirent habituellement en présent.

Ce métal fut introduit en Chine par des ouvriers fondeurs de la province de Yang. Tous disaient que c'était du 鈍隱, *toen yn*.

Vers cette époque on s'en servit, dans la contrefaçon privée, pour imiter les sapèques.

43) Dans ces derniers temps, on a tiré de l'étain de la province de Bungo et de Hiuga, mais il est mélangé de plomb et est défectueux. Les ustensiles qu'on en fait sont mous et ont des creux et des bosses 凹凸.

Les objets en étain vrai s'appellent communément, en japonais, *chyeli*. Les ustensiles d'étain, lorsqu'ils sont couverts de poussière et d'ordures, peuvent se nettoyer avec des bouchons de paille de *tsao miao*, en les frottant légèrement, soit avec la poudre de la pierre 砥, *tche*, en japonais *to ishi* [pierre à aiguiser, grès, sablon]; on peut aussi se servir de vieux linge de coton; il ne faut jamais employer la toile.

[p. 28] Dans le *Kou kin i t'ong*, ce qu'on appelle mixture noire de feuilles de *ti lou*, j'ignore ce que c'est. C'est un ingrédient très rare.

T'IE

鐵, *t'ie* [fer], en japonais *kouro kane* [métal noir], appelé aussi 烏金, *ou kin*, 黑金, *hei kin*, 銕, *t'ie* [caractère archaïque] et 鐵 鉄, *t'ie* ou *t'ie* [caractères vulgaires].

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le fer est parmi les cinq métaux celui qui est de la classe de l'eau. Aussi on le nomme *hei kin*. En général, quand sur un terrain on voit du 赭, *tchou*, au dessous il y a du fer. On trouve le fer dans toutes les montagnes des régions de Ts'in, Tsin, Hoai, Tch'ou, Hou nan, Fou kien et Koang; ce dernier est le meilleur. Parmi les Barbares de l'Ouest, chez les Persans, on trouve du fer dit 鑌鐵, *pin t'ie*, remarquable par sa dureté et sa force; il entame l'or et le jade.

44) Le fer du Kan sou, dit 錠鐵, *ting t'ie*, est noir et naturellement dur: il convient pour fabriquer des épées et des armes. Le fer de Tang yang, dit 荊鐵, *king t'ie*, est de couleur rouge vif, il est dur et pénétrant. Le fer 上饒鐵, *chang yao t'ie*, est de qualité inférieure.

Sa saveur est amère, égale; il renferme du poison. Il craint le 慈石, *ts'e che*, le *tsao kié*, la graisse des chiens et des porcs, le lait, l'encens, la pierre 朴硝, *po siao*, le 硇砂, *nao cha*, le 鹽, *yen* et le 鹵, *lou*, les branches d'acanthe. Dans le *Kou kin i t'ong*, il est dit : « Si on a besoin de la poudre de fer, on prend du *chen cha*, de la corne noire, des branches d'acanthe. On met avec cela du fer qu'on triture, et il se réduit en poudre. » Le tapir mange du fer, le dragon craint le fer. En général, tous les médicaments faits avec des végétaux [arbres ou herbes] craignent les vases de fer, les remèdes pour les reins le craignent surtout. Sans cette précaution, les remèdes attaquent le foie et les reins. Par leur action sur le foie, ils détruisent le principe vital, et le principe *mou k'i* devient plus vide.

CHENG T'IE

[p. 29] 生鐵, *cheng t'ie* [fonte], en japonais *dzoukou*, *kouro kane* ou *nabe kane*, appelé aussi 銑, *sien*, c'est la première fusion du fer. On le désigne en japonais par les caractères 豆久, *dzou kou*, on l'appelle aussi 銅金, *t'ong kin*, en japonais *nabe kane*.

45) D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la première fonte qu'on obtient en traitant le minerai de fer et dont on se sert pour faire des ustensiles est le *cheng t'ie*. Le *King tch'oan ou pien* dit que le *cheng t'ie* vient de la province de Koang tong et du Fou kien. Si on le fond, il donne une gueuse qui ressemble à de l'étain et à du cuivre en fusion. Actuellement on se sert de cette fonte pour faire des marmites, des trépieds. Le fer du Koang tong est de grain fin, celui du Fou kien, d'un grain grossier. Aussi le fer du Koang tong est d'un prix plus élevé.

Dans l'article *T'ou sou* du *Pen ts'ao kang mou*, il est dit que le 鹵石, *lou che*, en cent cinquante ans se transforme en *ts'e che*, qu'en deux cents ans il devient du fer; deux cents ans encore, si ce fer ne passe pas par la fonte, il devient du cuivre, qui se transforme à son tour en argent : cet argent ensuite devient de l'or.

Le fer, l'or et l'argent ont donc une origine commune.

Si on prend un *t'se che* et qu'on le brise, on trouve à l'intérieur de cette pierre des fragments de fer. Le fait peut être vérifié.

Les cours d'eau qui ceignent la montagne Nakayama, de la contrée de Kibi, contrée qui produit le fer, font entendre un bruit agréable.

46) Δ. Le fer, l'or, l'argent ont une origine commune, dit-on ; cela est faux. L'or, l'argent, le cuivre, l'étain naissent parmi les rochers, le fer ne se trouve que dans la terre d'alluvion.

Au Japon, les mines de fer que l'on trouva d'abord étaient dans le district de Pei, et on n'a pas entendu dire que dans ces mines on ait jamais trouvé de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain. De même, dans les mines d'or, on n'a jamais trouvé de fer. C'est un fait certain.

Ordinairement les mineurs qui extraient le fer creusent au pied de la montagne un petit canal. Ils y mettent le minerai : l'eau entraîne la terre de la gangue, le minerai se sépare, on le recueille pour le mettre dans un creuset, où on le fond à l'aide du soufflet de forge. Ce qui vient à la surface n'est que la scorie, 砂渣, *cha tcha*, en japonais *kasou*, et vulgairement *karami* [acidité]. On l'enlève.

[p. 30] ○. Ensuite on mesure un espace pour recevoir la fonte, on perce un trou au bas du creuset par lequel le fer s'écoule. On peut aussi se servir d'un vase en fer, qui a la forme d'un crible, on répand au-dessus le minerai et on recueille ainsi le fer qu'on appelle dans le *Pen ts'ao kang mou*, 生鐵, *cheng t'ie*, en japonais *dzoukou*. Ce caractère est formé avec *kin* = métal, et *sien* = avant. Il désigne la période primaire de la fusion. On se sert de cette fonte pour faire des marmites, aussi appelle-t-on ce fer 鍋鐵, *kouo t'ie*, en japonais *nabe kane*. Ce fer est cassant. On en fortifie les limes qui ne mordent pas et les ciseaux de sculpteurs qui ne peuvent entamer la pierre.

47) ○. Si pendant sept jours on continue la fusion, le fer 銑, *sien*, s'étant d'abord écoulé, il ne reste plus au fond que le fer 鈍鐵, *toen t'ie* qui est par gros blocs, il reste au fond : on l'appelle 介羅, *kera*, en japonais, et on le désigne par les caractères chinois 鋂字, *mei tse*. Si on prend ce fer et qu'on le martèle deux ou trois fois, il devient du 熟鐵, *chou t'ie*.

○. Si on ne retire pas le fer *kera* et qu'on le laisse en fusion jusqu'au onzième jour, alors ce métal devient grisâtre, il durcit et prend le nom de 鋼鐵, *kang t'ie*. On le martèle deux ou trois fois et on s'en sert pour faire les pointes et les lames des couteaux et des épées. On l'appelle 刅金, *tch'oang kin*, en japonais *ha kane*; pour le désigner on se sert communément du caractère 釼. Il y en a trois espèces, qui au fond ne sont qu'une. Tantôt le *sien* domine et il y a peu de *kera*, tantôt le *kera* domine, et il y a peu de *kang*. Le fer des mines, dans le voisinage de la mer, qui sont sujettes aux infiltrations salines est de mauvaise qualité.

CHOU T'IE

48) 熟鐵, *chou t'ie*, en japonais *nama kane*; on l'appelle aussi 鍒, *joen*, 鉄, *t'ie* et 柔金, *jeou kin*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le fer qu'on peut rendre malléable en le passant deux ou trois fois au feu, et en le frappant, est le fer *chou t'ie*.

Dans l'ouvrage *Ou pien,* il est dit que ce fer provient de la province du Fou kien, à Wen tcheou, du Yun nan, du Chan si, du Se tch'oan ; celui qui vient de la province du Chan si et de Lou tcheou dans le Se tch'oan est très pur et très bon.

Les gens du midi en usent peu, je n'ai pu en savoir le motif. Le fer de forge *chou t'ie* est très impur et baveux : si on le met au feu, il se transforme et devient comme une purée de fèves. Les fondeurs se servent d'une pince de bambou pour le tirer; [p. 31], à l'aide d'un bâton de bois on en fait de gros morceaux ; ou bien avec un couteau en bambou, on le sépare au milieu de la fournaise, on le bat. Maintenant on s'en sert pour faire des couteaux, des ustensiles.

Il y a trois espèces de ce fer. L'une s'appelle 方鐵, *fang t'ie*, l'autre 把鐵, *pa t'ie*, la dernière, 條鐵, *t'iao t'ie*.

49) Δ. Le *chou t'ie* qui vient des provinces de Dewa, de Harima est de qualité supérieure ; le *chou t'ie* des provinces de Bingo, de Bichiu, de Mutsu, à Sen dai, de Aki, de Hiroshima est de qualité secondaire. Celui des provinces de Hoki, de Mimasaka, de Iwami et de Hiuga est encore inférieur.

Celui de la province de Tajima est tout à fait inférieur.

On traite tous ces fers par le martelage et par le feu. On obtient ainsi des fers dits 千割, *ts'ien ko*, 小千割, *siao ts'ien ko*, 山形割, *chan hing ko*, 平割, *p'ing ko*, 長割, *tch'ang ko*, 十六割, *che leou ko*, 万割, *wan ko*, 小割, *siao ko* : ces espèces sont les mêmes que celles appelées dans le *Pen ts'ao kang mou* : *fang t'ie*, *pa t'ie*, *t'iao t'ie*.

KANG

50) 鋼, *kang*, en japonais *ha kane* [l'acier]. On l'appelle aussi 跳鐵, *t'iao t'ie*, et vulgairement 釰, *tiao*, en japonais *ha kane*. Le caractère 刃 s'écrit quelquefois 刄.

Dans le *Pen ts'ao kang mou*, on distingue trois espèces d'acier. Il y a celui que l'on obtient en enfermant du *cheng t'ie* dans du *chou t'ie*. Il y a celui que l'on obtient du 精鐵, *tsing t'ie*, par une affination progressive. Il y a celui que l'on trouve dans les montagnes, près de la mer du Sud-Ouest et dont l'apparence est celle de la pierre 紫石英, *ts'e che yng*. En général, c'est avec de l'acier que l'on fait les couteaux, les épées, les haches et tous les instruments tranchants.

Dans l'usage vulgaire on obtient le *kang* de la manière suivante. On emploie du 柔鐵, *jeou t'ie*, pour envelopper du 生鐵, *cheng t'ie*; on garnit d'argile les extrémités de chaque paquet, on les amalgame, au feu. Cet acier s'appelle 團鋼, *t'oan kang*, on l'appelle aussi 灌鋼, *koan kang*. Ce n'est que du faux acier, du 僞鋼, *wei kang*, en japonais *nise ha kane* [contrefaçon d'acier]. Le 眞鋼, *tchen kang* [acier véritable], s'obtient du *cheng t'ie*. Par une élimination progressive et minutieuse, en travaillant le fer on obtient ainsi le 純鋼, *choen kang*. C'est donc la partie pure, quintessenciée du fer.

51) Sa couleur est claire et brillante, si on polit ce métal, il prend une teinte bleuâtre foncée, même noirâtre, mais pas noire comme le fer. Il y a du fer sur lequel on épuise ses efforts pour obtenir du *kang* sans y parvenir, cela tient à sa provenance [p. 32]. En général, il y a dans le fer un endroit dur qu'on ne peut marteler, on l'appelle 鐵核, *t'ie ho* [racine du fer]. Si on frotte cette partie avec de l'huile de sésame, et qu'on le soumette à l'action du feu, il perd son inflexibilité. Le *King tch'oan ou pien* dit : Il y a le 生鋼, *cheng kang*, et le 熟鋼, *chou kang*. Le *cheng kang* vient de Tché tcheou. Il est de nature cassante, les ouvriers ont de la peine à le purifier. Celui qui vient des fourneaux renferme des impuretés, du charbon, de la cendre. Il est par morceaux épais et grossiers. Il faut des ouvriers habiles pour diriger la cuisson, sans hâte comme sans lenteur.

Trop longtemps au feu, il se mélange avec les scories. Si le temps est trop court, alors il reste sans cohésion.

L'acier de chauffe, *chou kang*, s'obtient avec du *cheng t'ie* et du *chou t'ie*

que l'on traite par la fusion. Quelquefois on enveloppe des fragments de *chou t'ie*, avec du 廣鐵, *koang t'ie*, on met dans un creuset ce mélange, on le lute, on le passe au feu : quelquefois on allie du *cheng t'ie* et du *chou t'ie*, on les fond ensemble dans un vase luté. Lorsqu'ils sont arrivés au maximum de chaleur, si le *cheng t'ie* tend à s'échapper, alors on remet du *cheng t'ie* au-dessus du *chou t'ie* et on le maintient dans la masse en fusion.

52) Δ Le *cheng kang*, qui vient de Tsi kousa, de la province de Harima, est excellent. Celui de la province de Dewa, à In kia, celui de la province de Hoki, de la province de Mimasaka, est de qualité secondaire. Celui de Idzouva, dans la province de Iwami, est encore inférieur.

En forgeant l'acier, il y a un certain nombre de trempes. Pour faire des épées, quinze fois ; des limes, treize fois ; des équerres de charpentiers, onze fois ; des petits couteaux, cinq fois ; des instruments de cuisine, quatre fois. En le martelant si on dépasse la mesure on obtient un métal cassant et faible, tandis qu'au contraire, plus on martèle le fer, meilleur et plus coupant il devient. C'est ce qui les différencie.

Dans la fonte de l'acier, il faut éviter qu'il se mélange du plomb ou du cuivre, car il redeviendrait du *cheng t'ie*.

Le *cheng t'ie* et le *chou t'ie* fondus ensemble deviennent, dit-on, du *kang*, d'après le *Pen ts'ao kang mou*, mais c'est une opinion qui n'est pas admise au Japon. Le fer et l'acier ont une origine commune [p. 33] et sont des choses différentes (voir la fin de l'article *t'ie*). Ce que le *Pen ts'ao kang mou* appelle *pin t'ie*, *chi t'ie*, *king t'ie*, sont des fers naturellement durs et pénétrants, qui conviennent pour la fabrication des épées. On les appelle maintenant 南蠻鐵, *nan man t'ie* [fer des Barbares du Sud].

T'IE FEN, T'IE LO, T'IE CHA, SIOU

53) 鐵粉, *t'ie fen*, en japonais *teppun*.

鐵落, *t'ie lo*, en japonais *tetsou no tobi kousou*, 鐵液, *t'ie i*, 鐵屑, *t'ie sie*, 鐵蛾, *t'ie ngo*.

鍼砂, *t'ie cha*, en japonais *hari ya no sen kousou.*

鏽, *siou* [rouille], en japonais *sabi*, 鏥, *siou*, on l'appelle encore 鐵衣, *t'ie i.*

Le *t'ie fen* [poudre de fer] est de saveur salée et égale, on l'obtient par la volatilisation de l'acier et du fer. Souvent on prend du 雜鐵, *tsa t'ie*, que l'on réduit en fragments puis en poudre impalpable.

C'est une substance pesante. Celle que l'on obtient avec le *tchen kang* est la meilleure.

Le *t'ie lo* [limaille de fer] est de saveur amère et égale. Les forgerons l'obtiennent du fer rougi au feu, qu'ils frappent sur une enclume; il s'en détache des parcelles qu'on recueille dans un tablier de cuir, c'est le *t'ie lo.* Cette substance peut égaliser le foie et ôter la crainte ou la tristesse.

En général, dans les remèdes pour les tumeurs, on se sert de *t'ie ngo* et de *t'ie cha*; lorsqu'on l'emploie dans les pilules, il faut éviter avec soin le sel, car le sel est un dissolvant naturel du fer qui rendrait leur action inefficace sur les tumeurs.

54) Il est dit encore que, si avec cette poudre, mêlée avec du vinaigre, on trace des caractères sur une feuille de papier, et qu'après on y mette de l'encre, ils se gravent comme des caractères sur une pierre.

T'ie cha, poudre des fabricants d'aiguilles qu'ils obtiennent en polissant les aiguilles à la lime. Elle remplace au besoin la poudre de *tchen kang*; souvent en la mélangeant avec de la grenaille de *jeou t'ie* ou *nama kane*, on la réduit en poudre et on ne peut la distinguer.

O. Recette pour noircir les cheveux blancs : *t'ie cha*, dans du vinaigre que l'on fait bouillir sept fois, un *leang* : *ho tse*, *pe ka*, chacun quatre *ts'ien* : décoction de *pe yo*, six *ts'ien* : *lu fan*, deux *ts'ien*. On réduit en poudre et on infuse dans du vinaigre chaud, on applique ce remède enveloppé dans des feuilles de thé sur les cheveux, le lendemain on enlève ce remède après avoir lavé les cheveux avec du *soan tsiang* [infusion

acide]. Ce remède ne fait pas tomber les cheveux et ne les fait pas rougir.

[p. 34] *Siou*, la rouille. C'est une couche rouge, qui se forme sur le fer. Si on enlève cette rouille, qu'on la mélange avec de l'huile et qu'on l'applique sur des ulcères malins et des tumeurs, elle les guérit. On peut aussi l'appliquer sur les morsures des vipères, des serpents, des reptiles en général.

鐵漿, *t'ie tsiang*, en japonais *ha kouro*, vulgairement *kane* (voir la fin de l'article de l'*Encyclopédie japonaise* sur ce qui sert à l'ornement de la toilette).

55) Δ. Parmi les poudres dont on se sert dans les remèdes, la poudre de *tchen kang* est bonne. Celle de *jeou t'ie* n'est pas aussi bonne. Nous n'en parlerons pas. Le plus souvent, pour faire des aiguilles, on se sert de *jeou t'ie*, on évite de se servir de *kang t'ie*, en japonais *ha kane*.

En général, le fer sert beaucoup pour fabriquer des ustensiles, il sert encore plus que le cuivre. Nous avons déjà parlé de ce que craint le fer : il craint encore particulièrement le sel et les crottes de souris : s'il en est souillé, il se pourrit par la rouille.

YA YUEN

亞鉛, *ya yuen* [le zinc], en japonais *ia ien* et *totan*, ce dernier mot est emprunté à une langue étrangère.

Δ. C'est un métal difficile à déterminer, il ressemble beaucoup au plomb, aussi l'appelle-t-on *ya yuen* [second plomb]. Il est par plaques longues d'un *tch'e*, larges de quinze *ts'uen* et épaisses de moins d'un *ts'uen*. On l'obtient par la fonte. La forme *ya yuen* est devenue en japonais *a ien*. Celui qui provient de la province de Koang tong est supérieur, celui de Pa nieou au Tong king est d'une qualité secondaire. Actuellement, dans la réparation des vases de *t'ang kin* ou *kara kane* et de *tchen t'eou* [p. 35], si on n'ajoute pas de *ya yuen*, on ne réussit qu'imparfaite-

ment. Aussi ce métal est précieux. Peut-être est-ce là une variété de la pierre 爐甘石, *lou kan*. Toutefois on dit, dans le *Pen ts'ao kang mou*, que le cuivre allié à la pierre *lou kan* forme du *t'eou che*, ce qui détruit cette supposition et laisse ignorer comment on l'obtient.

T'EOU CHE

56) 鍮石, *t'eou che*, en japonais *tsiou chakou* et *sin tsiou*, s'appelle aussi vulgairement 眞鍮, *tchen t'eou*.

Dans le *Dictionnaire Tse hoei*, il est dit que le *t'eou che* est du cuivre qui ressemble à de l'or. Dans le *Dictionnaire K'ao cheng ts'ie yun*, il est dit que le *t'eou che* ressemble à de l'or. Dans l'Inde, on le prépare à l'aide d'ingrédients par un alliage de cuivre et de fer.

Δ. Cette pierre s'obtient à l'aide du cuivre. Il est difficile d'expliquer l'emploi du caractère *che*, pierre. C'est aussi une erreur de désigner ce métal par les caractères *t'ong* [cuivre], et *t'ie* [fer]. Dans l'antiquité on ignorait la manière de l'obtenir. Récemment on a commencé à l'obtenir, mais il est encore imparfait. Aussi on l'a fait venir de Chine et on l'appelle *tchen t'eou* [véritable *t'eou*].

Voici la recette. On prend un *kin* de *t'ong*, un tiers de *totan*, un sixième de *yuen*, on les mélange au fourneau et on obtient un métal qu'on appelle *t'ang tchen t'eou* [*tchen t'eou* chinois], c'est le meilleur. Si le *totan* manque, alors le métal est trop faible, s'il n'y en a qu'un cinquième, il est de qualité secondaire.

Les ustensiles de ce métal au bout d'un certain temps noircissent; on le nettoye avec de la cendre d'étoffe de coton, ils redeviennent comme neufs. Il y a une espèce de métal qui ressemble au *tchen t'eou*, mais dont la couleur est en grande partie blanche, on l'appelle 白美, *pe mei*, en japonais *shiromi*, on l'obtient ainsi : cuivre, un *kin*, plomb, [p. 36] un cinquième, or de rivière, deux parties et demie, ou bien : cuivre, un *kin*, plomb, un cinquième, or de montagne, une partie et demie que l'on fond ensemble.

T'ANG KIN

57) 唐金, *t'ang kin* [métal chinois], en japonais *kara kane.*

Δ. Le *kara kane*, à l'origine, venait de la Chine. La couleur des vases faits avec ce métal ressemble à celle du fer, mais il est beaucoup moins dur que le fer : comparé au cuivre, il est noir. J'ignore quel est son nom précis. On l'appelle vulgairement *kara kane*.

Maintenant, au Japon, on l'obtient, voici par quel procédé. On prend un *kin* de cuivre, un cinquième de plomb et on fait fondre.

黄唐金, *houng t'ang kin* [métal chinois jaune], en japonais *ki kara kane*. On prend, par parties égales, du cuivre, du plomb, du *kara kane*, et on ajoute un sixième de *totan*. Alors on obtient du *kara kane* jaune. Il sert à doubler le *tchen t'eou*.

白銅, *pe t'ong*, en japonais *sabari* [cuivre blanc]. On prend du *kara kane*, on y ajoute un dixième de *si*. Avec ce métal on fait des vases ou des spatules et cela vaut mieux que les spatules en *t'eou che*. En général, pour les manipulations où le fer n'est pas bon, ce métal est d'un emploi avantageux.

PE LA

[p. 37] 白鑞, *pe la*, en japonais *shirome*, *hiyakouró*. On appelle aussi *pe la* une espèce supérieure de *si*, mais si le nom est le même, ce n'est pas le même métal que le *pe la* de cet article.

58) Δ. Pour obtenir le *pe la*, on emploie un *kin* de plomb et dix *leang* de *t'ang si* [étain chinois]. On s'en sert pour souder les anses des ustensiles en cuivre et en fer, pour réparer les fissures des marmites. On l'em-

ploie également pour garnir l'intérieur des vases à prendre des remèdes, afin que les remèdes ne prennent pas l'odeur désagréable du cuivre et qu'on puisse les avaler. C'est un métal naturellement employé par les fondeurs. S'ils se servaient de *wa si* [étain japonais], comme il n'est pas très pur et qu'il est allié de beaucoup de plomb, sous l'action du feu, il fondrait et disparaîtrait : tandis que le *pe la*, qui renferme beaucoup d'étain et un peu de plomb, lorsqu'il est mis sur le feu ne perd pas sa pureté.

TOU, OU, K'EOU

鍍, *tou*, en japonais *kogane metsouki* [dorer].
鋈, *ou*, en japonais *shirogane metsouki* [argenter].
釦, *k'eou*, en japonais *ikake* [souder les métaux].

Le caractère *tou* s'emploie pour désigner l'action de recouvrir d'or ou de métal les objets. Le caractère *k'eou* signifie revêtir de métal d'or les fentes, l'orifice des vases [p. 38]. Le caractère *ou*, d'après le *Chouo wen*, désigne l'argent. Dans le *Che king* [*Livre des Vers*], odes *Ts'in fong* [3[e] ode, on lit] : 陰靷鋈續 « les harnais dont les raccords sont dissimulés sous des ornements argentés. » Et le commentaire de K'ong dit : « L'argent ne s'appelle pas *ou*; le mot *ou* signifie qu'on fond de l'argent pour en enduire les anneaux des harnais. » Il n'enseigne donc point que *ou* désigne l'argent.

59) Dans l'ouvrage *Yun hoei*, il est dit qu'aujourd'hui on prend de l'argent comme dessous et que dessus on applique de l'or. Cette opération est signifiée par le caractère 鍍, *tou*.

鎪, *seou*, signifie doubler les objets en fer; 鎝, *ta*, signifie protéger avec du métal.

Δ. Si on fond du *pe la* et qu'on bouche avec cela les fentes des marmites, cela s'appelle 鑄懸, *tchou hiuen*, en japonais, *i kake*. Un synonyme est le caractère 錮, *kou*, en chinois, qui veut dire boucher une

fente avec du métal fondu. Maintenant quand on applique de l'or ou de l'argent en feuilles sur les fentes des vases, on met d'abord sur le vase un vernis, qui sert à fixer la feuille de métal. Cela s'appelle *tchou hiuen*, mais c'est par erreur, il faut employer le caractère *k'eou*. On peut aussi employer les expressions japonaises *foutsi kogane*, en chinois 緣金, *yuen kin*, et *foutsi shirogane*, en chinois 緣銀, *yuen yn*.

Tou, en japonais *metzouki*. Cela s'applique aux vases de cuivre. On les frotte avec de la paille ordinaire, on verse dessus du vinaigre de pêches, on enduit de mercure, on place dessus la feuille de métal et on chauffe. Cela s'appelle communément 滅金, *metsouki*.

60) 燒着, *chao tcho*, en japonais *yaki tsouke*. Comme plus haut, on mélange du *totan* avec du mercure, on en enduit le métal, on met par dessus la feuille de métal, et on chauffe. Vulgairement, on appelle cette opération 焫, *jo*, en japonais *yaki tsouke* [brûler, s'attacher], c'est-à-dire soudure par la flamme.

Cette opération est analogue au *tou*. Ou bien on trempe dans le mercure la feuille de métal, on l'applique et on chauffe. Cette opération s'appelle 七度焫, *ts'i tou jo* [soudure à chaud sept fois], à cause de l'adhérence du métal, on obtient ainsi une très belle couleur.

鎝, *ta* ou *foulun*, en japonais *foukou rin*. En général, lorsqu'on emploie l'or, l'argent, l'étain pour souder les fentes des vases et ustensiles en fer, cela s'appelle *foulun*, en japonais *foukou rin*.

象眼, *siang yen*, en japonais *zo gan* [incrustations d'or ou d'argent]. Lorsqu'on veut tracer sur des vases en cuivre ou en fer des dessins, on les nielle [ou damasquine] avec de l'or et de l'argent. Cela s'appelle vulgairement *siang yen*.

TCH'E T'ONG

[p. 39] 赤銅, *tch'e t'ong*, en japonais *chakou to* [cuivre rouge].

Δ. Le *tch'e t'ong* est de couleur noire, mélangé d'un peu de rouge foncé. L'emploi du caractère 赤, *tch'e*, rouge feu, ne s'explique pas. Recette. On prend cent parties de plomb, on ajoute trente parties de *pe la* que l'on fond ensemble. On appelle ce mélange 賁黑目, *tchou hei mou*. On prend cent parties de *tchou hei mou*, on ajoute quatre *ts'ien* d'or, on fait fondre, on traite par le vinaigre, quatre *leang*, 緑青, *lu ts'ing*, quatre *ts'ien*, eau, un *tcheng*. On chauffe, on obtient ainsi un mélange noir qu'on verse chaud sur du cuivre ordinaire. Quelquefois on se sert de *lieou hoang*, mais c'est un procédé inférieur.

61) 四分一, *se fen i*, métal de quatre parties une. On se sert de trois *kin* d'argent et d'un *kin* d'or qu'on allie ensemble et en les faisant fondre on obtient un alliage qu'on appelle 金四分一, *kin se fen i*; signifiant une partie d'or sur quatre. Ou bien on prend trois *kin* de cuivre, un *kin* d'argent que l'on allie. Ce métal s'appelle 銀四分一, *yn se fen i*, signifiant une partie d'argent sur quatre.

TS'IEN

[p. 40] Sapèque I. Au temps de Yu [Choen], des Hia, des Chang, des Tcheou, et des princes de Ts'i, de Tsin, de Tch'ou et de Tchao, les *ts'ien* n'avaient pas de légendes.

Sapèque II. Sous King wang de la dynastie des Tcheou, on fondit ce type de grand sapèque : sous les dynasties postérieures les empereurs adoptèrent un grand nombre de types.

[Ces deux sapèques sont chinois, ce sont les deux supérieurs. Les suivants sont japonais, ils doivent être numérotés verticalement en commençant à droite].

Sapèque III. Sous l'impératrice Gemmei.
Sapèque IV. Sous l'empereur Fei ti.
Sapèque V. Sous l'empereur Chio to kou.
Sapèque VI. Sous l'empereur Dai go.
Sapèque VII. Nouveau type de l'empereur Dai go.
Sapèque VIII. Sous l'empereur Moura kami.

錢, *ts'ien*, en japonais *zeni*, appelés aussi 泉, *ts'iuen*, 孔方兄, *k'ong fang hiong*, 鎈, *tch'a*, 青蚨, *ts'ing fou*, 上清童子, *chang ts'ing t'ong tse* [la monnaie, les sapèques]. Le mot *zeni* n'est que la prononciation japonaise du caractère chinois *ts'ien*.

62) D'après le *Pen ts'ao kang mou*, dans les *ts'ien* de l'ancien temps, l'or est le père, l'argent, la mère, le plomb, le mari, l'étain, la femme légitime.

Le *ts'ien* est de nature dure, dans son principe et sa fin il se rattache à l'eau. Il est de forme ronde, en rapport avec le ciel, il est percé d'un trou carré, il est en rapport avec la terre. Telle était la base de la règle pour fondre les *ts'ien*. Arrivé au temps de T'aï kong, de la dynastie des Tcheou, on adopta le procédé de Kieou fou ts'iuen, alors on appela les sapèques *ts'iuen*; plus tard on adopta le terme *ts'ien*. Autrefois il y avait des sapèques très purs qu'on appelait *chang ts'ing t'ong tse*.

Les sapèques ressemblent au *hou tiao*. En les mordant on les casse, c'est une analogie de constitution.

Dans l'ouvrage *Che ou ki yuen*, il est dit que les *ts'ien* commencèrent à paraître au temps de Yao; ils ne reçurent le nom de *ts'ien* que sous le règne de T'aï kong de la dynastie de Tcheou. King wang de la dynastie des Tcheou commença à fondre des grands *ts'ien* et ensuite, d'après Kong suen, on abandonna les sapèques en cuivre et on commença de graver sur des sapèques en fer la date de l'année. Hiao wen ti, de la dynastie des Heou weï, la dix-neuvième année de l'ère T'aï ho, commença à faire graver la légende *T'aï ho ou tchou* [pièces de cinq tchou du cycle T'aï ho].

Kao tsou, de la dynastie des T'ang, la quatrième année du cycle Ou té, remplace cette légende par *K'ai y'uen t'ong pao.*

A partir de cette date on laisse la légende *t'ong pao.*

63) Dans l'ouvrage *Ou tsa tsou*, il est dit que les gens de Tien (Yun nan) remplaçaient les sapèques par des coquilles. Dix coquilles équivalaient à un *ts'ien*. Sous la dynastie des Song et des Yuen, on employa du papier-monnaie, mais c'était très incommode [p. 41], la pluie altérait le papier qui devenait noir et était rongé par les rats. Aussi par dégoût de ce papier-monnaie, on le fit détruire et supprimer. Sous la dynastie des Han, huit *leang* d'argent valaient mille *ts'ien*. Cela prouve que l'argent avait peu de valeur. Actuellement un *leang* d'argent vaut mille sapèques.

Quels changements a-t-elle subis, comme toute chose ici-bas, ma maison, qui cependant n'est pas le cours d'un torrent ?

Δ. On ignore à quelle date précise on se servit au Japon de la monnaie. On parle de la deuxième année de l'empereur céleste Fan tcheng. Dans l'ouvrage *Mou t'ou* de Sou pou, et dans le commentaire de cet ouvrage par Ta mian, il est dit que, dans la haute antiquité, on s'en servait dans les achats de riz, comme moyen d'échange. On se servit même du jade, mais ni l'un ni l'autre n'étaient commodes. On grava des caractères sur le cuivre, on perça un trou dans cette monnaie de cuivre et à l'aide d'un fil, on en fit des ligatures ; alors on fut content. Un édit parut, il disait : Le dragon peut chasser la pluie, le cheval peut transporter les objets. Le dragon est d'un genre trop subtil, il ne convient pas que le cheval serve de caractère à graver et cela sera bien. Et vers ce temps on commença à faire ce type de monnaie ; dans la circulation elle était satisfaisante. Le peuple était content, on disait : c'est commode. Ensuite parut un édit qui détermina la valeur des *ts'ien* à caractères gravés. Un *ts'ien* d'or à caractères valait dix *ts'ien* d'argent à caractères, un *ts'ien* d'argent à caractères valait dix *ts'ien* de cuivre à caractères, et avec un *ts'ien* de cuivre à caractères, on achetait une mesure de froment.

64) Dans le *Nippon ki*, on dit que sous le vingt-quatrième règne, sous



l'empereur céleste Tsong, l'empire était calme et prospère, le peuple était heureux. On se servait de *ts'ien* d'argent avec le caractère 丁. Sous la quarantième génération, à la cour de l'empereur céleste Ten mou, on abandonna le *ts'ien* d'argent et on se servit de *ts'ien* de cuivre. Dans le *Syoku Nippon ki*, il est dit qu'au quarante-deuxième règne, la deuxième année de l'empereur céleste Mon mou, il ordonna à ses sujets de la province de Tajima de fondre des minerais d'or. La troisième année du règne de cet empereur, la province de Tajima commença à envoyer de l'argent, qu'on offrit en présent dans les temples. Cette même année, on commença à établir un contrôle pour la monnaie de sapèques fondus.

[p. 42] Δ. Vers ce temps on commença à avoir de l'or, mais en petite quantité, on n'avait pas de cuivre. D'abord les *ts'ien* d'or, d'argent ou de cuivre venaient de Chine, les *ts'ien* en cuivre n'avaient pas de caractères gravés.

Le quarante-troisième règne sous l'impératrice Gemmei, le premier mois de la première année du cycle Ho t'ong, la province de Musashi commença à offrir en présent du cuivre dit *ho t'ong*, aussi on changea le nom de cette année du cycle et on l'appela Ho t'ong. Le septième mois de cette même ère, on fit fondre dans la province de Omi des *ts'ien* avec la légende *Ho t'ong k'ai tchen*. Tel est le commencement au Japon de la fabrication des *ts'ien* de cuivre. On commença alors à y graver des caractères. On vit de bonne heure des particuliers fabriquer des *ts'ien*, mais comme ils faisaient tort aux *ts'ien* de l'État, le premier mois de l'année la, un édit défendit aux particuliers de fabriquer des *ts'ien*, ils étaient de mauvais aloi, la fraude étant de tous les siècles.

65) Sous le règne de l'empereur Fei ti, on fondit de nouveaux *ts'ien*. En or, ils avaient la légende *K'ai ki cheng pao*; en argent, la légende *T'ai p'ing yuen pao*; en cuivre, la légende *Wan nien t'ong pao*. C'est la première fois qu'on met dans la légende les caractères *t'ong pao*. Sous les différentes dynasties, on compte vingt espèces de *ts'ien* japonais. Le Japon emprunta en outre à la Chine six types de *ts'ien* [voir le tableau en tête de l'article]; il en est traité dans l'*Encyclopédie San tsai dzou ye*. Le type en usage actuellement avec la légende *K'oan yong t'ong pao* fut fondu au milieu de l'année Kwan yei. A la cour de l'empereur Go-

midzou no, dans les monnaies, le cuivre est le prince, le plomb, le grand ministre, l'étain, le ministre de droite, le *totan*, le ministre de gauche. Pour fondre les sapèques, on se servait de moules à empreintes, dans lesquels le métal en fusion prenait facilement la forme du moule.

Dans le *Si kong ki*, il est dit que le grand ministre rendit un décret ordonnant aux lettrés de rechercher les caractères à inscrire sur les *ts'ien*. On choisit un jour heureux et on convoqua les calligraphes dans le Palais des Réunions. On leur ordonna de tracer des caractères et de les présenter. Puis après examen, le ministre devait apposer son cachet sur les caractères à graver sur les *ts'ien* et les faire fondre. Tcheng ts'ang wang [p. 43] du couvent de Siang kouo se distingua ; il présenta un modèle de caractères et les examinateurs dirent : « C'est le premier modèle de caractères. » Et on ordonna de graver sur les *ts'ien* ces caractères : 永樂通寶, *Yong lo t'ong pao*. La première année du cycle Yong lo correspond à la dixième année du cycle Yng yong. On appelle ces *ts'ien*, *ts'ien* de Yei yo. Vulgairement on les appelle *bida*.

KIANG

66) 繈, *kiang*, en japonais *zenisashi* et *zenitora*, ligatures de *ts'ien*. Appelée aussi 鏹, *kiang*, 緡, *mîn*, 貫, *koan*, d'abord en japonais *zenitora* et maintenant *zenisashi*.

Dans le *Chouo wen*, le caractère 貫, *koan*, est expliqué par le caractère 繩, *cheng*. Enfiler des sapèques, cela s'appelle *koan* ; c'est le caractère 毌, suivi de 貝. Autrefois 毌 équivalait à 貫. Le caractère 繈 a le même sens. Dans l'ouvrage *Che ou ki yuen*, il est dit que dès l'antiquité on se servit de ligatures de sapèques. Le nombre normal était de mille *ts'ien* et de cent *ts'ien*. Mais l'empereur Ou ti des Leang y fit une coupure. On fit avec quatre-vingts sapèques un *me*, qu'on appela *ong ts'ien* [*ts'ien* d'Orient], avec soixante-dix sapèques, un autre *me*, qu'on appela *si ts'ien* [*ts'ien* d'Occident]. Quatre-vingt-dix sapèques de la

capitale s'appelèrent *tch'ang ts'ien*. Ensuite on employa des ligatures de trente-cinq, quatre-vingt-cinq, soixante-dix-sept *ts'ien* à caractères. Les *me* de quatre-vingts *ts'ien* ont commencé avec les Leang.

67) Δ. Au Japon, autrefois, on faisait aussi des ligatures de cent sapèques, dites *cho hakou*, en forme du caractère 丁. Depuis la moyenne antiquité, jusqu'à nos jours, le *me* ne comprend que quatre-vingt-seize *mon*. La légende raconte qu'autrefois à Chan ki, sur la frontière de la province de Yamashiro, de Setsu et à Taliu, sur la frontière de la province de Yamashiro et de Kawachi, on avait établi une douane. Les marchands qui venaient de la capitale prenaient à leurs ligatures de cent sapèques, deux sapèques pour payer les droits de passage, ils payaient en entrant et en sortant, soit en tout quatre sapèques. Arrivés dans l'autre province, il devint d'usage [p. 44] de se servir de cette ligature incomplète et quatre-vingt-seize sapèques furent admis pour cent. J'ignore sous quel règne cela commença. Cette mauvaise habitude se transmit dans les générations suivantes. Et encore maintenant dans certaines localités de la province de Mutsu, on se sert de ces *cho hakou*.

Une tradition raconte que si on tue des *ts'ing fou* [insecte verdâtre], et qu'on répande du sang de *ts'ing fou* mère sur des *ts'ien* et du sang de petits *ts'ing fou*, sur l'ensemble de la ligature, si on paye quelque objet avec ces *ts'ien*, le *ts'ien* qui a le sang de *ts'ing fou* mère revient se joindre à la ligature. C'est un tour de sorcier. (Pour le *ts'ing fou*, voir dans l'*Encyclopédie* l'article sur les insectes.)

68) Δ. Les monnaies des pays barbares manquent.

Que dans notre empire, on se soit servi de *ts'ien*, dits *ts'ing fou*, cela est douteux. Comment les génies auraient-ils pu permettre qu'en tuant des êtres vivants, on obtînt par le mal un profit? Ce n'est qu'une légende à laquelle a donné lieu le très grand amour de cet insecte pour ses petits. Actuellement, on ne se sert pas de *ts'ien* dits *ts'ing fou*, on n'emploie plus cette locution que pour faire allusion à de grands bénéfices.

CHAPITRE LX

PIERRES PRÉCIEUSES

YU

69) [p. 45] 玉, *yu,* en japonais *tama* [le jade], appelé aussi 玄眞, *hiuen tchen.*

Le caractère 玉 avait autrefois la forme 王, avec trois traits horizontaux égaux, mais depuis la dynastie des Ts'in, on commença à ajouter une gouttelette. Lorsque cette gouttelette est à côté du dernier trait en bas, le caractère 寶玉 signifie le jade et se prononce *pao yu* : lorsqu'elle est au-dessus du trait horizontal du milieu, le caractère 玊 désigne les artisans qui travaillent le jade. Le jade est la plus belle des pierres.

Le *Pen ts'ao kang mou* en distingue deux espèces. Le jade de montagne et le jade de rivière. Si une pierre renferme du jade, son odeur est celle du *pe hong* et du *tsing chen.*

Pour savoir si une pierre renferme du jade, on l'examine à la clarté d'une lampe. Si à l'intérieur on aperçoit une lueur comme celle du soleil levant, c'est qu'il y a du jade dans cette pierre.

Dans les montagnes, ce sont certaines géodes qui donnent naissance au jade. Dans l'eau si elles se fragmentent circulairement, elles renferment des perles, si elles se fragmentent en carrés, elles renferment du jade.

[p. 46] L'essence du jade ressemble à celle d'une jolie femme. On le trouve en beaucoup d'endroits. En Chine on trouve surtout le jade dans les montagnes.

70) Le jade du royaume de Khotan se trouve dans un fleuve. En dehors de la capitale de ce royaume, il y a un fleuve qui renferme du jade. Ce fleuve prend sa source dans les monts Koen luen. Après avoir coulé à l'ouest pendant treize cents lis, il arrive près de la montagne de Nieou t'eou, à la frontière du Khotan et se divise en trois branches. L'une s'appelle la rivière du jade blanc, elle se trouve à trente lis à l'ouest de la ville, une autre s'appelle la rivière du jade noir, et à quarante lis se trouve la rivière du jade vert.

Bien que ces rivières aient une source commune, leur jade est différent suivant les terrains et sa couleur ne se ressemble pas. Chaque année, pendant les crues d'eau, du cinquième ou sixième mois, il y a une certaine quantité de jade entraînée par les eaux, qui varie suivant les hauteurs de la crue. Au septième ou huitième mois, l'eau se retire et laisse le jade au fond. On le ramasse et les gens du pays l'appellent *yu*.

Dans le livre *Wang i*, à l'article *Yu*, on traite de ses couleurs; il est dit qu'il y a le jade rouge, comme une crête de coq, jaune comme du *tcheng sou* [sorte de millet], blanc comme de la graisse, noir comme de la laque, on l'appelle 玉符, *yu fou*. On ne parle pas du jade bleu. Le jade vert et blanc est commun, le jade noir se rencontre parfois, le jade jaune et rouge n'existe pas.

Maintenant on tire de I tcheou une espèce de pierre dont la couleur est comme celle du jade jaune [grain de millet], ce n'est pas du jade. Le jade est une pierre dure qui résiste à l'action du ciseau. On la taille avec un petit couteau. Parmi les pierres qui ressemblent au jade, il y a le 珷玞, *ou fou*, le 琨珉, *koen min*, le 璁瓔, *ts'ong yng*. Il y a aussi le 火玉, *ho yu*, pierre ressemblant au jade, dont la couleur est rouge et qui peut servir à chauffer un trépied. Il y a le 𦢊玉, *kio yu*, qui combat le froid et le 寒玉, *han yu*, qui rafraîchit les choses chaudes. Il y a encore le jade odorant 香玉, *hiang yu*.

71) Il y a le 軟玉, *joen yu*, le 觀日玉, *koan je yu*, jade qui regarde la lumière, qui dans les cavernes se tourne vers la porte où entre la lumière. Ces divers jades sont des raretés [p. 47]. Actuellement les artisans, à l'aide de graisse de crapaud, rendent le jade comme

une pâte molle; à l'aide du vinaigre on le rend liquide, on l'appelle 玉泉, *yu ts'iuen*, 玉漿, *yu tsiang*, ou 玉札, *yu tcha*.

Les gemmes que l'antiquité nous a léguées sont l'idée du flux et du reflux de la mer.

Dans le *Eul ya*, il est dit que le jade où les trous dominent sur la chair s'appelle 瑗, *yuen*; celui où la chair domine sur les trous s'appelle 璧, *pi*; celui où les trous et la chair sont à égale proportion s'appelle 環, *hoan*. Le caractère 肉, *jou* [chair], désigne le corps du jade, le caractère 好, *hao*, désigne les trous.

CHAN HOU

珊瑚, *chan hou*, en japonais *sango ju* [corail], et en sanscrit 鉢擺娑福羅, *ha bi sha bu ra*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le corail se trouve dans la mer du Sud. Il vient aussi de la Perse et du royaume de Sin ha la [Ceylan]. Il se forme au fond de la mer, se réunit par groupe de cinq à six tiges qui se ramifient et forment un ensemble de branches. Celui qui reste sous l'eau est droit et mou, exposé au soleil et au vent, il s'infléchit et durcit.

72) Le corail rouge est le plus estimé, il est percé de trous nombreux, mais il y en a sans trous. Celui qui a beaucoup de branches est difficile à obtenir. Il y a aussi du corail noir. Pour pêcher le corail, les pêcheurs montent sur un grand bateau, ils jettent au fond de la mer une tige d'acier, alors qu'un plongeur est au fond de l'eau : avec cette tige, il attache les branches de corail et comme cette ligne passe sur le devant du bateau, il n'y a qu'à la tirer pour arracher le corail. Si on ne le recueille pas à temps, il s'altère et se gâte.

Celui qui naît dans la mer s'appelle *chan hou*, celui que l'on trouve dans les montagnes s'appelle 琅玕, *lang kan*.

[p. 48]. Le *chan hou* est d'une saveur douce et égale. Il enlève les taies de l'œil, il dissout le sang coagulé : réduit en poudre et insufflé dans le nez, il arrête les hémorragies. Actuellement, on s'en sert comme collyre pour les taies de l'œil.

Δ. Le corail légèrement rouge et qui est brillant et qu'on appelle *ama kava no samboutsou* [production du port de Ama] est supérieur.

Celui qui est très rouge et qu'on appelle 血玉, *hiue yu*, est une espèce inférieure. On le trouve rarement de grande dimension.

73) Il pèse un à deux sapèques. Celui dont le poids atteint trois ou quatre sapèques est extraordinaire. En général, c'est avec les dents qu'on examine la qualité du corail. Celui qui est vrai rend un son métallique, celui qui est faux a un son fêlé.

Maintenant, dans les falsifications, on emploie les fanons de baleine : on leur donne l'apparence du jade, puis on les met dans du jus de *hong hoa* [fleurs rouges], que l'on fait bouillir, en même temps on verse du vinaigre de pêches, alors la teinture pénètre profondément et la couleur est brillante. On se sert aussi de la corne de cerf que l'on façonne comme du jade, on la met dans du jus de fleurs rouges. C'est encore une contrefaçon.

青珊瑚, *ts'ing chan hou*, en japonais *sei sango ju* [corail vert]. Sa ramure est la même que celle du *chan hou* ordinaire, mais il est très précieux. Il est probable que ce n'est pas autre chose que le *lang kan*.

猩猩石, *sing sing che*, en japonais *shô shô seki*. C'est le jade dit de Nankin, il est rouge comme le *chan hou* ordinaire, mais de texture plus faible.

LANG KAN

74) 琅玕, *lang kan*, en japonais, *ro kan*, appelé aussi 青珠, *ts'ing tchou*, 石珠, *che tchou*, 石闌干, *che lan kan*.

[p. 49] Cette pierre se trouve dans les montagnes du Koen luen et dans les montagnes du nord-ouest. C'est une pierre qui ressemble au jade, sa forme est celle du corail, elle est de couleur verdâtre. Celle qui naît au fond de la mer est du corail. Celle qui naît dans les montagnes est le véritable *lang kan*.

Δ. Le *lang kan* qui est apporté par les navires de Nankin s'appelle communément 青瑪瑙, *ts'ing ma nao*, il y aussi le *ts'ing chan hou*, ou corail vert, qui se ramifie sur le corail, mais qui est verdâtre, c'est du véritable *lang kan*.

MA NAO

75) 馬腦, *ma nao*, en japonais *me no* [agate], appelé aussi 瑪瑙, *ma nao*, 文石, *wen che*, et dans les livres de Bouddha 摩羅迦隷, *ma lo ka ri*. Vulgairement il s'appelle 女奈宇, *me nô*.

Le *ma nao* n'est ni une pierre, ni du jade. C'est une chose *sui generis*. Il y en a de rouge, de blanc, de noir, c'est une pierre dure. Elle résiste à l'action des instruments tranchants. Celles dans l'intérieur desquelles il y a des formes d'hommes, d'objets, d'oiseaux, d'animaux sont les plus précieuses : il y en a de beaucoup d'espèces. Le *ma nao* du sud est d'un rouge pur et n'a pas de veine : dans celui-là on peut faire des coupes et des vases. Celui du nord-ouest est d'un noir verdâtre.

Le 栢枝馬腦, *pe tche ma nao*, a la teinte des branches de cyprès.

Le 夾胎馬腦, *kia t'ai ma nao* : si on le regarde de face, sa couleur est blanche, de côté elle paraît comme du sang, c'est un seul objet qui fait voir deux couleurs.

Le 截子馬腦, *tsie tse ma nao*, est une agate mélangée par lignes parallèles de noir et de blanc.

Le 合子馬腦, *ho tse ma nao*, est marqué au milieu [p. 50] comme avec du vernis noir, il y a du blanc tout autour.

Le 錦紅馬腦, *kin hong ma nao*, est rouge, sa couleur ressemble a du *kin* [brocard rouge].

76) Le 纏絲馬腦, *tch'en se ma nao* [pelote de fil], est rouge et blanc comme des fils de soie. Toutes ces variétés sont précieuses.

Le 漿水馬腦, *tsiang choei ma nao*. Cette variété a la teinte d'eau laiteuse.

Le 醬班馬腦, *tsiang pan ma nao*, a une teinte rouge vif.

Le 曲蟮馬腦, *kiu chan ma nao*, est de couleur de cinabre. Ces variétés sont de valeur inférieure.

Le 竹葉馬腦, *tch'ou ye ma nao*, vient de l'ouest du Hoai. Sa teinte est comme celle des feuilles de bambou. On en peut orner des écrans, des paravents, des tables. On trouve, au Japon, une espèce de pierre, en général d'une couleur rouge qui ressemble à la cervelle de cheval, c'est de là que lui vient son nom. Si on l'examine sur du bois, quand elle n'est pas vraie, elle ne l'enflamme pas.

77) Δ. On trouve du 南京瑪腦, *nan king ma nao*, dont le prix est double du prix du corail. Ce qu'on appelle *me nô* du Japon, qui vient de la province de Kaga, est très précieux. Celui qui est rouge s'appelle 蒲萄石, *p'ou t'ao che*, en japonais *bou to ishi*. On s'en sert pour des boucles de ceinture à la place de jade.

PAO CHE

寶石, *pao che* [pierres précieuses], en japonais *tsou garou ishi* [pierre du Tsou garou], appelé aussi 津輕石, *tsin k'ing che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *pao che* se trouve chez les Barbares de l'Ouest, chez les Ouïgours, dans le Yun nan et dans le Leao tong. Il y a quatre variétés de couleurs différentes : rouge, bleu clair, bleu foncé, rouge foncé. Les grands ont la dimension du doigt, les petits sont comme des pois. On les taille en boule, ils sont fort jolis et transparents. Il y en a d'autres qui sont rouges et s'appellent 剌子, *ts'e tse* : ceux qui sont bleu foncé s'appellent 靛子, *tien tse* [p. 51] : ceux qui sont de couleur azur s'appellent 馬價珠, *ma kia tchou*; les jaunes s'appellent 木難珠, *mou nan tchou*; les rouge-vif s'appellent 蠟子, *la tse*.

78) Dans le *Chan hai king* [*Livre des Montagnes et des Mers*], il est dit : Dans la montagne de Ko, il y a beaucoup de jade; le fleuve qui en sort se dirige vers l'est et se jette dans la mer, il renferme beaucoup de 采石, *ts'ai che*. Le *ts'ai che* est une espèce de *pao che*.

Δ. Dans la province de Mutsu, dans la passe de Tsou garou, à Ima betsou tsi, sur le bord de la mer, il y a une pierre étonnante, grosse comme le poing, d'une teinte blanche, mélangée d'une légère teinte rouge. Si on la taille en boule, elle est brillante, éclatante et d'un aspect charmant. Les petites sont de la grosseur d'une fève, elles ont une teinte blanche et un éclat limpide. A Tsou garou la relique [çarira] que l'on conserve dans une petite pagode, devant laquelle on vient se prosterner et qui est une source abondante de revenus, est de l'espèce *pao che*.

Il y a encore une variété de cette pierre précieuse, formée de pierres noires inégales en grandeur, qui s'agglomèrent par centaines, pour former une pierre unique, qui ressemble à des grains de blé assemblés. Cette pierre a de l'éclat, mais cet éclat quelquefois s'affaiblit; on pourrait croire, à cause de l'assemblage de pierres dont cette pierre est formée, que c'est une pierre mère. C'est vraiment une chose rare.

PO LI

79) 玻瓈, *po li*, en japonais *hari*, appelé aussi 頗黎, *po li,* et 水玉, *choei yu*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *po li* vient du pays des Barbares du Sud. Il est couleur de vin rouge ou blanc. Il se rapproche par sa clarté limpide du cristal de roche. Celui que l'on taille et façonne et dans lequel on voit de petites gouttelettes, comme des gouttes de pluie, est vrai; celui que l'on obtient par la cuisson et à l'aide d'ingrédients renferme des bulles d'air, il est léger [p. 52]. Le *po li* est une pierre de l'espèce du jade, qui se forme dans la terre : d'aucuns disent que c'est une transformation de l'eau pendant une période de mille ans, mais il n'en n'est pas ainsi.

Δ. Le *hari* est une pierre que je n'ai jamais vue; je suppose que ce n'est autre chose que le 硝子, *siao tse, biidoro* ou verre des Barbares du Sud. Actuellement les Chinois appellent le *siao tse*, *varii*, c'est la prononciation du caractère *hari*.

CHOEI TSING

80) 水精, *choei tsing*, en japonais *soui shô* [cristal de roche]: appelé aussi 水晶, *choei tsing*, 水玉, *choei yu*, 石英, *che yng*, en japonais *mitsou tama*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *choei tsing* est une espèce de *po li* : il y en a de blanc et de noir. Au Japon, on trouve beaucoup de *choei tsing*. Le *choei tsing* du Sud est blanc, celui du Nord est noir. Celui de Sin tcheou, à Ou tch'ang, est spécialement dur, il résiste à l'action des instruments tranchants, sa couleur est limpide comme l'eau pure. On le place au milieu de l'eau et si on ne voit ni taches ni bosses, c'est un

cristal parfait. Celui que l'on obtient à l'aide d'ingrédients et par la cuisson renferme des bulles d'air. On l'appelle en chinois *siao tse*, en japonais *biidoro*. C'est le verre.

Dans l'ouvrage *Kiu kia pi yong*, il est dit que le cristal de roche le plus estimé est celui de la province de Yamato, celui de Sin tcheou vient ensuite, celui de la province de Hiuga vient après.

Si l'on veut un cristal pur, limpide, ni trop épais, ni trop cassant; le plus précieux est le cristal naturel. Celui dont on égalise la floraison conserve des défauts et des points écrasés. Celui qui est inconsistant et friable ne s'emploie pas. Il y a aussi du cristal noir.

81) Δ. Le cristal de roche est un des produits les plus précieux de la province de Kaga. Il y en a en de nombreux endroits dans les provinces de Bungo, de Bingo, de Buzen, de Bizen, dans les provinces de Nagato, de Kawatzi [p. 53], de Yamashiro. En général, il est de teinte blanche. Le cristal rougeâtre, vert ou noir, est rare. Il y en a qui se forme sur les pierres et a la forme d'un groupe de doigts. Il est à pans coupés, pentaédriques ou hexaédriques : il forme comme une calotte. En le taillant et le polissant il devient comme le jade. Celui qui dépasse un *chi* en hauteur est précieux. Pour le cristal noir, je n'en ai jamais vu : celui qui est d'un blanc pur sert à faire des chapelets. On le polit aussi pour en faire des verres de lunettes. On en fait également avec du verre, mais ils sont d'un blanc verdâtre et ont des bulles d'air dans l'intérieur.

HO TCHOU

82) 火珠, *ho tchou* [la loupe], en japonais *fitori tama*; appelé 玖瑰, *kieou koei* dans le *Han chou* et dans le *Chouo wen*, 火齋珠, *ho tchai tchou*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, dans le *T'ang chou*, il est dit que, dans la mer du Sud-Ouest, il y a le royaume de Lo tch'a, où se trouvent des *ho tchai tchou*. Les grandes ont la dimension d'un œuf. Par l'apparence,

elle ressemble au cristal de roche. Convexe et blanche, elle éclaire autour d'elle quelques *tch'e*. Au milieu des rayons du soleil, on la place devant de l'armoise, elle l'enflamme. On s'en sert avec l'armoise dans les moxas qui sont ainsi sans douleur. Maintenant il y a dans la Cochinchine une pierre de ce genre qu'on appelle *tchao hia ta ho tchou* [la grande loupe des nuages rouges du soleil levant].

Δ. Le *ho tchou* s'obtient à l'aide du cristal que l'on taille. Les marins s'en servent et au milieu de la mer, c'est pour eux une pierre précieuse. Si cette perle a des défauts de forme, on ne la travaille pas. Maintenant on fait des loupes en verre, elles donnent aussi du feu : elles sont communément rondes, blanches et à milieu convexe. Il y en a aussi à surface peu convexe comme les verres de lunettes. Le *ho tchou* est du *choei tsing*.

JOEN CHE

83) [p. 54] 碝石, *joen che*, en japonais *nan seki*, se nomme 瑌, *joen*.

O. D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre est une espèce secondaire du jade. Elle est blanche et limpide comme de l'eau. Toutefois, il y en a de couleur rouge qui vient de Gniao men. Dans le *Chan hai king*, on dit que, dans le Pe chan, on trouve beaucoup de *joen che*.

SIAO TSE

硝子, *siao tse*, en japonais *biidoro*. Les Chinois l'appellent *varii*, c'est la prononciation des caractères *po li*. *Biidoro* est un mot des Barbares du Sud.

Δ. Maintenant dans la province de Setsu à Osaka, on le travaille beaucoup. Voici le procédé. On se sert de cailloux blancs que l'on réduit en poudre, de sel fin marin naturel que l'on soumet à une légère cuisson

pour lui enlever son humidité. On place un creuset dans un four, on met dans ce creuset du plomb et on ajoute du *lieou hoang*. A l'aide d'un feu de charbon de terre on amène ce mélange à la fusion, on attend que le plomb soit entièrement fondu et alors on met dans le creuset la poudre de cailloux blancs et le sel pulvérisé. Par la fusion du tout on obtient une masse pâteuse. Avec un tube de cuivre effilé d'une longueur de deux pieds environ, on prend des fragments de cette masse en fusion et en soufflant dans le tube on leur fait prendre des formes rondes, carrées, plates de toutes sortes, selon la manière dont est dirigé le souffle.

84) En mettant dans du verre blanc en fusion des ingrédients en poudre, on peut lui donner la couleur du vin, le rendre vert, bleu, mais on ne peut lui donner la couleur rouge pur, le cinabre mis au feu changeant de couleur. On s'en sert beaucoup pour faire des chapelets et des agrafes de ceintures [p. 55]. On se sert aussi de verre pour imiter le cristal et les variétés de jade 琥珀, *hou pe* et 瑠璃, *lieou li*. On en fait des bouteilles, des verres, des coupes qui sont très belles, seulement elles sont faciles à casser. On en fait aussi des lunettes qui ne le cèdent pas à celles faites avec du cristal de roche. Il peut aussi s'employer comme loupe. Dans le livre *Tse hoei* il est dit : Le verre ressemble au jade, il y en a dix espèces, c'est une matière *sui generis*. Maintenant celui dont on se sert s'obtient par la fusion de cailloux broyés qui deviennent une masse pâteuse. On y met toutes sortes d'ingrédients que l'on mélange dans la pâte vitreuse. On a commencé à le fabriquer sous la dynastie des Wei du Nord : des Yue tche en offrirent comme marchandises dans la capitale, de là date le commencement de la fabrication du verre.

85) 布羅須古, *po lo mei kou*, en japonais *to kouri* [bouteille], verre de Hollande. Le mot *po lo mei kou* n'est que la traduction du hollandais *flasche*.

Si on met dans cette bouteille de Hollande du vin, il conserve longtemps son goût; si c'est de l'huile elle ne perd pas sa saveur. Elle est aussi très propre à conserver le vin d'araki et le *tchen t'ai*. On ne trouve pas au Japon de bouteilles de cette épaisseur.

LIEOU LI

瑠璃, *lieou li*, en japonais *ru ri*, appelé aussi 火齋, *ho tchai*, ce qui est également le nom de 火珠, *ho tchou*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *lieou li* est essentiellement une pierre. C'est avec sa propre poussière qu'on peut le tailler et en faire des objets et des ustensiles : sans cela on ne réussit pas à le travailler. Il y en a de rouge feu, de blanc, de jaune, de noir, de vert clair, de vert foncé, de vert olive, de rouge ordinaire, de rouge foncé, de violet, en tout dix variétés. C'est une substance *sui generis* et naturellement limpide. Elle est plus brillante que toutes les autres variétés de jade. Celles qu'on emploie vulgairement s'obtiennent par la fusion à l'aide de pâtes de pierres diverses que l'on colore par différents ingrédients et comme ces imitations sont fragiles et inconsistantes, elles ne font pas partie des sept joyaux de Bouddha qui sont : le 琉璃, *lieou li*, le 車渠, *tch'e kiu*, le 馬腦, *ma nao*, le 玻璃, *po li*, le 眞珠, *tchen* [p. 56] *tchou* [il n'y en a que cinq dans le texte]. Une autre énumération est la suivante : 金, *kin*, 銀, *yn*, 瑠璃, *lieou li*, 玻瓈, *po li*, 車渠, *tch'e kiu*, 瑪腦, *ma nao*, 珊瑚, *chan hou*.

86) Dans l'ouvrage *Ko kou luen*, il est dit que le 琉璃, *lieou li*, vient de Sinra. Il ne se laisse pas entamer par les instruments tranchants; il est de couleur blanche, sa longueur est d'un demi-*ts'uen* environ, on peut s'en servir pour les lanternes, il donne une clarté plus vive que les lanternes en corne de bœuf.

La porte de ruri que j'ai construite dans la montagne où j'abats des arbres, brille sans tache à la hauteur où je suis.

Δ. On distingue de nombreuses espèces de *lieou li*. Maintenant on

réserve le nom de *lieou li* au *lieou li* bleu. On ne voit guère de *lieou li* ni de *po li* véritables. La plupart du temps, au Japon, on ne rencontre que des contrefaçons en verre ordinaire, il en est de même en Chine.

YUN MOU

Yun mou de Yen tcheou; *Yun mou* de Yang tcheou.

雲母, *yun mou*, en japonais *kirara* [le talc], appelé aussi 雲華, *yun hoa*, 雲林, *yun lin*, 雲英, *yun yng*, 雲液, *yun i*, 雲砂, *yun cha*, 磷石, *lin che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *yun mou* se forme au milieu des pierres des montagnes. Les gens du pays observent l'endroit où se forment les nuages dans les montagnes, ils creusent en cet endroit et trouvent le *yun mou*.

Les feuilles de *yun mou* qui ont cinq ou six *tch'e* peuvent s'employer pour faire des feuilles de paravent, mais lorsqu'on creuse il faut éviter de faire du bruit.

87) Cette pierre est la racine des nuages, aussi l'appelle-t-on *yun mou*. La pierre *yun mou* a pour racine la pierre 陽起石, *yang k'i*. En général, il y en a cinq espèces : il faut se placer en face du soleil pour voir leurs couleurs, à l'ombre on ne distingue pas le mélange des couleurs. Celles qui sont de cinq couleurs et où [p. 57] domine le vert s'appellent 雲英, *yun yng*, si le rouge domine, on les appelle 雲珠, *yun tchou*, si le blanc domine 雲液, *yun i*, si le noir domine 雲母, *yun mou*. Celles où il n'y a que deux couleurs s'appellent 雲砂, *yun cha*, celles qui ont des teintes blanchâtres 磷石, *lin che*. On pulvérise toutes ces espèces en les mettant dans un bain salin. En général, les corps mis dans la terre se pourrissent, dans le feu, se consument, tandis que le *yun mou* dans ses cinq variétés, au milieu d'un feu ardent, même au bout d'un certain temps, ne brûle pas. Enfoui dans la terre, il ne se pourrit

pas, dans l'eau ne devient pas humide, sous une forte pression des pieds ne cède pas et reste intact. Aussi on se sert du *yun mou* pour envelopper les cadavres; cela les empêche de pourrir. Dans les remèdes celui dont la couleur est comme celle de l'eau claire et limpide est le meilleur.

88) Sa saveur est douce et égale, c'est un poison peu actif: il guérit l'hémiplégie, les refroidissements des promenades au grand air, le mal de mer et le mal de voiture. Il chasse les miasmes et donne le calme aux cinq viscères, il éclaircit la vue, par un long usage il allège le corps et prolonge l'existence. Autrefois on le travaillait et on l'utilisait beaucoup, maintenant on l'utilise peu.

Il guérit tous les mauvais abcès, les blessures incisives avec hémorragies, si on l'applique en poudre sur la partie malade. Si on l'emploie dans les accouchements, lorsque le travail dure plus d'un jour, ou si l'accouchement est anormal, sur cent femmes il n'en succombe pas une seule. On prend un demi-*leang* de talc que l'on met dans du vin chaud et l'on fait boire aussitôt l'accouchement.

Δ. D'après le *Syoku Nipponki*, sous l'impératrice Gemmei, la sixième année du cycle Ho t'ong, on ordonna aux gens de la province de Yamato, de Mikawa, de Mutsu d'offrir également en présent du *yun mou*. Maintenant encore, le *yun mou* de la province de Yamato est de qualité supérieure, mais il est en petite quantité. Celui de la province de Mikawa, se trouve en grande quantité dans la montagnes, il est bon, celui de Omi est inférieur. En prenant du minerai de *yun mou*, en l'écrasant à l'aide d'un pilon en menus fragments et le mettant dans un baquet, on le concasse avec les pieds et on le réduit en poudre.

On se sert de feuilles de *yun mou* rondes ou carrées que l'on double d'or ou d'argent pour faire des vases à parfums que l'on nomme *hiang fou*, on les appelle aussi *yn fou*.

PE CHE YNG

89) [p. 58] 白石英, *pe che yng*, en japonais *ha ku seki yei*, appelé

aussi 黃石英, *hoang che yng*, 赤石英, *tch'e che yng*, 青石英, *ts'ing che yng*, 黑石英, *hei che yng*. Le caractère 英, *yng*, s'écrit également 瑛.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *pe che yng* comprend cinq variétés, qui toutes ressemblent au jade. Elle est grosse comme le doigt et longue de deux à trois *ts'uen*, à six faces comme taillées au couteau. Celle qui a des lignes d'un blanc plus lumineux de cinq à six *ts'uen* de longueur est l'espèce la plus prisée ; celle à base jaune avec coins blancs s'appelle *hoang che yng*; celle à base rouge avec coins blancs s'appelle *tch'e che yng*; celle à base verte avec coins blancs s'appelle *ts'ing che yng*; celle qui a des reflets noirâtres s'appelle *hei che yng*. Sa saveur est douce, elle est un peu chaude : elle guérit la phtisie, l'impuissance, la soif inextinguible, les quintes de toux suffocantes, la paralysie du poumon. Il ne faut pas s'en servir longtemps.

Δ. On dit dans le *Syoku Nippon ki* que la sixième année du cycle Ho t'ong, sous le règne de l'impératrice céleste Gemmei, la province de Mutsu offrit en présent cette pierre.

TS'E CHE YNG

90) 紫石英, *ts'e che yng*, en japonais *shi seki yei* [améthyste].

[p. 59] D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *tse che yng* est de couleur violacée. Elle est toujours à cinq pans, les deux extrémités en forme de pointes de flèches. On la dissout dans l'eau bouillante et on l'avale. Son éclat est comme celui du cristal, mais elle est de couleur violacée.

Sa saveur est douce et chaude. Elle guérit la pleurésie, la toux, la mauvaise haleine ou les miasmes. Elle entre dans la composition des remèdes qui agissent sur le sang. En agissant sur le haut du corps, elle calme le cœur, dans le bas du corps elle agit sur le foie et dissipe les soucis. Lorsqu'une femme par suite du froid et du vide ne peut con-

cevoir à la suite de ses règles, en en prenant elle aura des garçons.

Δ. Parmi les *ts'e che yng*, il y a beaucoup de variétés, dont la forme n'est pas comme la variété dont nous venons de parler, mais elles sont toujours de couleur violacée.

青綿石, *ts'ing mien che*. Cette pierre est noire et brillante.

林邑石, *lin i che*. A travers les couches de sa surface, on aperçoit comme des bulles d'air dans son intérieur.

P'OU SA CHE

91) 菩薩石, *p'ou sa che*, en japonais *bo sa tsu ishi*, appelé aussi 放光石, *fang koang che*, 陰精石, *yn tsing che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*. Elle vient de la montagne de Ngo mei. Elle est à six pans, de forme hexagonale, de la grosseur d'une châtaigne à piquants. Elle est brillante et si on l'expose aux rayons du soleil, elle jette mille feux.

Il y en a de petites comme des cerises qui charment par leurs nuances variées des cinq couleurs; c'est une pierre de l'espèce 石英, *che yng*; [p. 60] placée au milieu des rayons du soleil, elle brille des cinq couleurs comme l'auréole qui entoure le front de Bouddha, de là son nom.

Δ. La pierre *bo sa tsu ishi* était apportée autrefois par des gens de Amakawa, qui s'en servaient pour amuser les petites filles et les petits garçons. Maintenant qu'on ne permet plus aux Barbares du Sud de venir au Japon, on en voit rarement.

TABLE

CHAPITRE LXI

PIERRES DIVERSES

CHAPITRE LXI

PIERRES DIVERSES

92) [p. 67] (Gravure) 箭頭辰砂, *tsien t'eou chen cha.*
和尙頭, *ho chang t'eou.*
石榴子形, *che lieou tse hing.*
劈砂, *p'i cha.*

CHEN CHA

辰砂, *chen cha*, en japonais *sinsha*, nommé aussi 丹砂, *tan cha* et 朱砂, *tchou cha*. On dit que le *tan cha* se forme dans les puits et que le premier caractère *tan* est le caractère *puits* avec une gouttelette au milieu. Dans la suite, le caractère *tan* a désigné la couleur rouge.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *tan cha* a de nombreux endroits de production. Il y en a aussi de nombreuses variétés. Celle de Chen tcheou et de Kin tcheou sont supérieures. Aussi on l'appelle maintenant *chen cha*, sable de Chen. En le triturant, on l'emploie à la place de cinabre dans la laque vernissée. Il se trouve dans les pays très montagneux, sur le sommet des montagnes. Les gens du pays, pour l'obtenir, creusent le sol à plusieurs dizaines de *tchang* de profondeur et alors on commence à voir la pierre dont il est comme l'efflorescence. C'est une pierre blanche :

on l'appelle 朱砂牀, *tchou cha tchoang*. Le *chen cha* se forme à la surface de cette pierre, par boules. Les grandes sont de la grosseur d'un poulet et les petites de la grosseur d'une grenade. Il s'agglomère par groupes d'efflorescence d'une douzaine, qu'on appelle un 座, *tsouo*. Sa couleur est celle de la fleur de lotus non entièrement épanouie. Il est lumineux et brille au soleil. Il est aussi par groupes de neuf, de sept, de cinq efflorescences. Mais ce sont des espèces secondaires. Dans chaque groupe, il y en a une grande qui est comme la reine : les petites qui l'entourent des quatre côtés sont les ministres et forment sa cour. Elle se trouve au milieu d'efflorescences variées, d'une contenance d'un ou deux boisseaux.

93) [p. 68] Celle dont l'efflorescence centrale est comme la tête du nénuphar est aussi de la classe supérieure, celle qui est comme des dents de cheval et qui brille est également de l'espèce supérieure. Celle qui brille d'une lumière blanchâtre comme le *yun mou* est d'une espèce secondaire. Celle qui est anguleuse et par ses facettes répand une lumière verdâtre est l'espèce inférieure. La meilleure s'appelle 箭鏃砂, *tsien tsou cha* : si elle est poreuse, elle s'appelle 肺砂, *fei cha* : si elle est effilée et mince, elle s'appelle 末砂, *mei cha* : celle qui est de couleur rouge foncé et qui ne tache pas le papier s'appelle 舊坑砂, *kieou k'eng cha*, elle appartient au genre supérieur : celle qui est claire et qui tache le papier s'appelle 新坑砂, *sin k'eng cha*. C'est une espèce secondaire.

Le *chen cha* est de saveur douce, légèrement froide, ce n'est pas un poison. Mais si on le met dans le feu, alors par la combustion il devient un poison mortel, aussi se garde-t-on de l'approcher du feu. Il craint aussi la pierre d'aimant, le sel et l'eau. Il guérit les diverses maladies des cinq viscères, il entretient l'âme, calme l'esprit vital, augmente le principe *k'i*, fortifie la vue, tue les esprits, les démons malfaisants, guérit l'épilepsie, débarrasse de l'arrière-faix, guérit les pustules infectieuses de la petite vérole.

94) Si on met dans la terre du *chen cha* mélangé avec du 石膽, *che tan* et du 消石, *siao che*, il peut se liquéfier et servir en médecine :

joint à la drogue appelée 遠志, *yuen tche* et avec le 龍骨, *long kou*, il fortifie le cœur et donne vigueur aux esprits : joint à l'angélique, 當皈, *tang koei*, au 丹參, *tan ts'an* et semblables drogues, il fortifie le cœur et donne vigueur au sang : avec ce qu'on appelle 枸杞, *keou k'i* et 地黄, *ti hoang* et semblables, il fortifie les reins : avec le 厚朴, *heou p'o*, le 川椒, *tch'oan chou* et semblables drogues, il fortifie l'estomac : avec ce qu'on appelle 南星, *nan sing*, 川烏, *tch'oan ou* et semblables drogues, il dissipe les vents.

En général, il éclaircit la vue, dissipe les poisons, calme l'intestin, amène la sueur. Si on le met dans les remèdes avec discernement, il n'y a point de remède où il n'agisse avec efficacité.

Guérison de la maladie *li hoen ping,* en japonais *kage no wadzurai* [les vertiges]. — L'homme s'il regarde, voit double, lorsqu'il marche ou est couché ne sait où il en est [ne distingue pas le vrai du faux]. Prenez pour le guérir bon *chen cha* de Chen tcheou, du *jen sen* et du *fou ling*, faites une forte décoction et que tous les jours il en prenne en boisson, il recouvrera sa netteté de perception et verra ses troubles disparaître.

95) Enfants nouveau-nés. — Au sixième jour, il dégage les impuretés de l'arrière-faix, donne de la chaleur à l'intestin et à l'estomac, fortifie le sang. Il faut prendre cette pierre sous forme de pilule et l'avaler.

[p. 69] Enfants morts dans la matrice. — Il faut prendre un *leang* de cette pierre, la triturer et la mettre dans l'eau bouillante. On avale cette poudre mélangée avec du vin et aussitôt la femme est débarrassée du fœtus.

Δ. Dans le *Syoku Nippon ki*, il est dit que la deuxième année de l'empereur Mon mou de la dynastie céleste, on tirait cette substance des provinces de Ysé, de Hitathi, de Hizen, de Iyo, de Hiuga. Maintenant on tire des Sai kokou [provinces de l'ouest] une terre rouge, le 赭土, *tche t'ou*, on n'en tire pas de *chen cha*. Sans doute le *tche t'ou* est ce qu'on appelait autrefois le *tchou cha*. Récemment la province Yamato a aussi fourni du *chen cha*, mais comme il n'est pas pur, on en a défendu l'achat.

CHOEI YN

96) 水銀, *choei yn* [le mercure], en japonais *midzou kane*, appelé aussi 汞, *hong*, 澒, *hong*, 靈液, *ling i*, 姹女, *tcha niu*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *choei yn* provient du *chen cha*. Un procédé pour l'obtenir est de prendre une jarre d'argile dans laquelle on place la pierre *chen cha* : peu importe la quantité. On ferme l'orifice de la jarre avec du papier, on chauffe pendant un certain temps dans l'eau aromatisée. On la met dans un trépied à feu et à eau dont on remplit l'ouverture avec du charbon de terre, on adapte comme couvercle un vase de fer. On creuse un trou dans la terre, on y place une écuelle dans laquelle on verse de l'eau, on recouvre cette écuelle d'un vase en fer joint au trépied, on lute avec de l'argile détrempée. On met le feu et on chauffe, puis on laisse refroidir, on retire et on trouve le mercure qui s'est écoulé de lui-même dans l'écuelle. Cette substance peut inversement se transformer en *chen cha*. Le mercure est un poison dangereux. Si une femme s'en sert souvent, cela provoque l'avortement ; si on s'en frotte le corps [p. 70], il pénètre dans les veines et les artères et détruit les os et les tendons. Il détruit le *yang*. Parmi les poisons du principe *yn*, il n'en est pas qui se compare au mercure.

Sa saveur est amère et froide, c'est un violent poison ; il guérit la maladie *pe t'ou* [calvitie?], il tue les parasites de la peau, il provoque l'avortement. Il guérit aussi la cataracte qui se forme à la suite de la petite vérole. Un *ts'ien* de mercure, cinq *ts'ien* de *hou tan*, qu'on triture et dont on fait six pilules et qu'on laisse au feu une journée. On les retire, on les enveloppe dans du linge et on applique sur l'oreille gauche pour la cataracte de l'œil droit, sur l'oreille droite pour la cataracte de l'œil gauche et la cataracte tombe d'elle-même.

97) Le mercure en contact avec le plomb se coagule ; mélangé avec du jujube, trituré, il se disperse. La plante *tse ho kiu* l'asservit, le poivre le fixe, le soufre l'agglomère.

Les feuilles de lis d'eau, les feuilles de sapin, la résine, l'hémérocalle, la plante *hia kou ts'ao*, la plante *yen lai houng* combattent l'action vénéneuse du mercure.

Si on place de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer sur du mercure, ils restent à la surface. En général, pour colliger le mercure on se sert de la plante *hou lou*, en japonais *hyo tan*. On le collige aussi sur des feuilles de papier épais collées. Ainsi colligé, il ne suinte pas à travers le papier.

Si on le laisse tomber par terre, on le ramasse à l'aide du poivre en poudre ou du thé en poudre. Quelquefois on se sert de feuilles d'or pur ou de *teou che*, on le dirige et on le fait monter sur ces feuilles.

Procédé pour obtenir le mercure à l'aide de certaines herbes. — On prend du *ma tch'e hien* [pourpier], en japonais du *suberibiyu* : par la dessiccation de dix *kin* de cette plante on obtient huit ou dix *leang* de mercure. D'abord on triture cette plante avec un pilon en bois de sophora, on place les feuilles pilées sur une étagère ou une claie, en les exposant à l'orient. Au bout de trois ou cinq jours, elles sont aussi sèches, que s'il s'était écoulé une année entière. On les chauffe sans altérer leur nature.

98) On les place dans une jarre de terre que l'on bouche et que l'on dépose dans un trou creusé dans la terre. Le quarante-neuvième jour, on retire le vase et le mercure s'est formé de lui-même.

Mercure du royaume de Fou lin. — A l'endroit où le soleil se couche, il y a dans cette terre une mer souterraine de mercure d'une étendue de quarante-cinq à cinquante *lis*. Les gens de ce pays obtiennent ainsi le mercure. A une distance de dix *lis* de cette mer, ils creusent des trous en forme de puits, une dizaine environ. Puis on prend des gens qui montent de bons chevaux, les chevaux et les gens [p. 71] sont couverts de plaques d'or : ils s'avancent vers les bords voisins de la mer de mercure. Le soleil fait briller les plaques d'or, et le mercure se précipite comme le flot de la marée : sa vitesse est celle d'une colle liquide.

Les cavaliers s'élancent et fuient sur leurs montures. Le mercure se

précipite sur leurs traces. S'ils vont lentement, bêtes et gens périssent engloutis : s'ils gagnent de vitesse, alors le mercure épuise ses forces et reste dans les tranchées. Lorsqu'il y est parvenu, alors on le ramasse on le soumet à l'action du feu avec de l'huile de sésame et on obtient du 花銀, *hoa yn*. Ce mercure n'est pas semblable à celui que l'on trouve en Chine, mais comme l'un et l'autre sont liquides et ont l'aspect de l'argent, on les appelle du même nom.

99) Δ. A Nagasaki, dans la province de Hizen, à Osaka, dans la province de Setsou, récemment on a obtenu du mercure en traitant par le feu du *chen cha*, mais on n'arrive qu'à en obtenir une faible quantité. En général le mercure est un poison violent. En le brûlant on obtient du 銀朱, *yn tchou*, du 汞粉, *hong fen*. Chacune de ces variétés a son utilité. Quelquefois on se sert de mercure pour polir les miroirs, alors ils brillent comme s'ils étaient neufs. On en frotte également les vases d'argent et cela augmente leur brillant.

HONG FEN

汞粉, *hong fen* [calomel], en japonais *hara ya*, appelé aussi 水銀粉, *choei yn fen*, 輕粉, *k'ing fen*, 峭粉, *tsiao fen*, 膩粉, *ni fen*.

La poudre de mercure dont parle le *Pen ts'ao kang mou* a été découverte par le duc Mou, du pays de Ts'in.

100) Voici un moyen de l'obtenir par fusion. On prend un *leang* de mercure, deux *leang* de 白礬, *pe fan* [p. 72], un *leang* de 食鹽, *che yen*, on mélange et on triture. Lorsqu'il n'y a plus de grumeleaux brillants, on étend le mélange au fond d'un creuset de fer que l'on recouvre avec un vase de fer. On le lute avec une dissolution saline additionnée de cendres de fourneau criblées, on chauffe avec du charbon en brûlant deux bâtonnets d'encens, on découvre le vase, et on trouve la poudre de mercure qui s'est fixée dans la partie supérieure du vase qui for-

mail le couvercle. Elle est blanche comme la neige, légère et d'un aspect agréable. Avec un *leang* de mercure on peut obtenir huit *ts'ien* de poudre.

Le mercure est l'âme des métaux, le *lou fan* est le quintessence du fer. Les deux principes ont la même origine, aussi, ils se combinent facilement pour former cette poudre. Sans l'addition de sel, on n'obtient pas une couleur blanche. Cette poudre, dite aussi *king fen*, est un des poisons les plus actifs du principe *yn*, il faut l'employer avec réserve.

Sa saveur est amère et chaude, elle renferme beaucoup de poison. Elle tue l'insecte de la gale, guérit les dartres, les ulcères et les rougeurs du nez des ivrognes. Elle guérit également les fièvres putrides, les chancres vénériens, la maladie *fong t'an*. Il agit surtout sur les dents et les gencives et amène une salivation effrayante. Elle est efficace contre l'hypocondrie, qui se dissipe sous son action.

101) Si on emploie ce remède à une dose trop forte, et qu'il soit mal préparé, alors il devient dangereux : il s'attaque d'abord aux dents, puis le poison pénètre les veines, les muscles, les os et rien ne peut l'en faire sortir.

Le *hong fen* craint toute espèce de sang, le nénuphar, le *tou fou lin*, le *t'ie tsiang* atténuent sa puissance toxique.

C'est un remède pour l'obstruction intestinale des nouveau-nés. Lorsque les matières pernicieuses de la matrice se sont accumulées dans l'intestin de l'enfant et bouchent l'anus du nouveau-né, il faut vite que la sage-femme, après avoir frotté les pieds et les mains de l'enfant, ainsi que les sept endroits du nombril quatre ou cinq fois, à l'aide d'un demi-*leang* de cette poudre et d'un peu de miel, agisse sur l'anus placé dans l'eau tiède et en mette peu à peu d'une manière continue, jusqu'à ce que le dégagement s'opère.

Δ. Dans le *Syoku Nippon ki*, on rapporte que la sixième année du cycle Ho t'ong du règne de l'impératrice céleste Gemmei, la province de Ise offrit en présent du *hong fen*. Maintenant encore, celui qui vient de Isawa dans la province de Ise est très bon. Pendant longtemps on obtint la poudre de *hong fen* à Eul tsi. [p. 73] Celui qui vient de Miyako, de Osaka, n'est pas aussi bon. Cette substance, si elle est vraie, mise par pincées dans un vase de cuivre ou de fer que l'on pose sur le feu et que

l'on chauffe, ne laisse pas de traces ; celle qui est fausse, mélangée de poudre de 石膏, *che kao*, chauffée, bouillonne.

Il y en a aussi qui renferme de la pierre 朴硝, *p'o siao*, il faut avec soin la distinguer.

FEN CHOANG

102) 粉霜, *fen choang*, en japonais *ousou osiroi*, appelé aussi 水銀霜, *choei yn choang*, 白雪, *pe siue*, 白靈砂, *pe ling cha*.

Voici, d'après le *Pen ts'ao kang mou*, un procédé pour obtenir cette poudre. On prend un *leang* de *hong fen* vrai que l'on met dans un creuset en terre argileuse, on égalise et on recouvre l'orifice du creuset d'un couvercle de la forme des cuvettes à huile pour les lampes. On lute le couvercle avec de l'argile détrempée, après l'avoir intérieurement garni sans discontinuité d'une feuille de papier mouillé.

On allume un feu un peu vif de charbon aux quatre coins du creuset, on chauffe progressivement et on met du charbon jusqu'au niveau du col du creuset. Alors on cesse de mettre du combustible, on laisse refroidir, et on retire le papier qui garnissait l'intérieur de la cuvette formant couvercle, enduit d'une poudre semblable à de la cire blanche, c'est le *fen choang*.

Δ. Le *fen choang* s'obtient avec de la poudre de *hara ya*, par une combustion nouvelle, aussi est-il d'un blanc pur. Il est léger, peu serré et l'emporte en beauté sur la poudre de *hara ya* : son prix est élevé.

YN TCHOU

103) [p. 74] 銀朱, *yn tchou*, en japonais *shiyu*, appelé aussi 猩紅,

sing hong, 紫粉霜, *ts'e fen choang*, maintenant on le désigne simplement par le caractère 朱 *tchou*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le rouge de mercure vient de la pierre *tan cha*, dite aussi *chen cha*. Il provient du *chen cha* que l'on soumet à fusion. Le procédé pour l'obtenir par voie ignée, c'est de prendre deux *kin* de la pierre 石亭脂, *che ting tche*, que l'on fait fondre dans une marmite en fer neuve. Ensuite, on ajoute un *kin* de mercure, on chauffe d'un feu violent et on obtient du 青砂頭, *ts'ing cha t'eou*. Lorsque la masse en fusion ne jette plus de bouillons et qu'elle est devenue pulvérulente, on la verse dans une jarre, que l'on recouvre avec des fragments de pierre, en les fixant solidement avec du fil de fer. On lute cette jarre avec de l'argile détrempée, on chauffe à feu vif, on laisse refroidir et on retire le *yn tchou* resté au fond du vase, et à l'orifice du *chen cha*. Par *kin* de mercure on obtient quatorze *leang*, huit *fen* de *chao tchou* et trois *leang*, cinq *ts'ien* de 次朱, *t'se tchou*. Actuellement dans sa préparation on mélange beaucoup de 黃丹, *hoang tan*, et de 礬紅, *fan hong*. On obtient ainsi une substance d'un jaune foncé, qu'il ne faut pas confondre avec l'autre; il faut les distinguer.

104) Sa saveur est âcre et chaude; c'est un poison. Cette substance dissipe les coagulations du sang, elle guérit la gale, les ulcères malins. Ses propriétés sont semblables à celles du *hong fen* : elle est de nature chaude, elle peut aussi gâter les dents et déformer les tendons et les nerfs; elle guérit aussi la maladie *yang mei tou tch'oang* [éruption syphilitique]. On se sert pour cela de *yn tchou*, qu'on parfume avec du *koan hiang* en poudre. On enveloppe la poudre dans un rouleau de papier, on verse cette poudre dans un vase, on chauffe sur une lampe et on aspire les exhalaisons de cette poudre. On fait cela une fois par jour, au bout de sept jours on est guéri.

Autre remède : *yn tchou*, deux *leang*, thé *hai eul*, 龍掛香, *loung koua hiang*, 皂角子, *tsao kio tse*, chacun un *ts'ien* : on réduit en poudre [p.75] et on prend ce remède comme le précédent. Vulgairement cette médication s'appelle *houo yo* [remède par aspiration]. Il y a encore le remède

yen yo [remède par salivation]. En général les remèdes à l'aide du *tchou* et du *hong fen* guérisssent radicalement, mais si le malade est affaibli et épuisé, il ne faut pas les employer.

105) Δ. Dans le *Syoku Nippon ki*, il est dit que la deuxième année de l'empereur Mon mou, la province de Bungo envoya en présent du véritable *yn tchou*. On dit encore que la même année on commença à offrir du *chen cha*. Ce n'est que la sixième année de l'impératrice céleste Gemmei que l'on commença à offrir des présents de *hara ya*. Ainsi, on aurait offert du *tchou* quinze ans avant le *hara ya*. Cela est douteux, ce n'était sans doute qu'une contrefaçon avec du *tchou chen cha*. Dans les derniers temps, c'est dans la province de Idzoumo que l'on fait le *tchou*, et actuellement il n'est pas permis de le préparer autre part.

LING CHA

靈砂, *ling cha*, en japonais *rei sha,* nommée aussi 二氣砂, *eul k'i cha*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, un moyen de préparer le *ling cha*, c'est de prendre un récipient neuf en métal, que l'on place sur un réchaud. Avec de la cire on garnit complètement le fond du récipient, on allume au-dessous quelques charbons, on met dans le récipient deux *leang* de 硫黃, *lieou hoang*. Lorsqu'il est en fusion on introduit un demi-*kin* de *choei yn*, on agite vivement avec une cuiller de fer et on l'amène à l'état de *ts'ing cha t'eou*. S'il se dégage des flammes, on verse dessus du vinaigre pour les éteindre. On attend que le *choei yn* soit pris, on le sort, on le réduit en poudre; on le verse dans un trépied à eau et à feu, qu'on lute avec de l'argile détrempée; on chauffe directement sur le feu, on le sèche d'eau dont on retire une douzaine de tasses environ [p. 76] et lorsqu'il est cristallisé en aiguilles sa préparation est achevée.

106) Sa saveur est douce et chaude. Il guérit les diverses maladies des cinq viscères, calme les esprits, agit comme tonique et fortifie la vue.

Il active le pouls et préserve des miasmes. Si on s'en sert longtemps il active l'intelligence. Il détruit les effets pernicieux des mauvais esprits. Si on en donne aux singes, aux perroquets, aux chiens ratiers, il change leur nature et leur donne l'intelligence de la parole humaine. Le *lieou hoang* est de l'essence du *yang* et le *choei yn* de l'essence du *yn*. Le *yang* pur et le *yn* s'allient naturellement comme le mari et la femme; aussi en traitant ces deux substances par le feu et l'eau on obtient un mélange qui est un remède merveilleux dans les maladies dangereuses et demandant un prompt secours, mais il ne conserve pas longtemps son efficacité.

HIONG HOANG

107) 雄黃, *hiong hoang* [orpiment], en japonais *ou vô*, appelé aussi 石黃, *che hoang* 熏黃, *hiun hoang*, 黃金石, *hoang kin che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre naît dans les montagnes et les vallées de Ou tou. En général elle naît dans la partie *yang* [partie éclairée, au midi] des montagnes. Elle est par morceaux comme la pierre *chen cha*. Celle qui est brillante, qui ne renferme pas de pierre et est de couleur crête de coq, est la meilleure; celle qui est verdâtre-noire et dure s'appelle 熏黃, *hiun hoang*. Celle qui a une forme et une couleur semblables à celles de la vraie pierre *hiong hoang* mais qui est d'une odeur fétide, s'appelle 臭黃, *tch'eou hoang*. Les deux variétés précédentes ne servent ni pour les remèdes, ni pour la nourriture. Elles peuvent seulement s'employer pour guérir la gale. Celle qui est fétide perd facilement son odeur en la trempant dans du vinaigre. Cela augmente sa valeur commerciale, ce qui est très important. [p. 77] Un moyen d'examen est de soumettre à son action des vers à soie. S'ils meurent, elle est vraie.

Sa saveur est froide et amère, c'est un poison. Elle guérit les ulcères rongeurs, malins, les fistules de l'anus, elle chasse les fantômes, les

mauvais esprits, éloigne les miasmes, dissipe le poison des reptiles venimeux, c'est l'anti-toxique par excellence, elle dissipe les cent mauvaises choses. Si quelqu'un porte sur soi cette pierre, les génies malfaisants n'en approchent pas, s'il entre dans une forêt, les tigres et les bêtes féroces rampent à ses pieds. S'il traverse un fleuve, aucune bête malfaisante ne peut le blesser. Même s'il a été blessé par du venin et qu'on applique cette pierre, elle agit efficacement. On peut la verser par gouttes sur du cuivre et ainsi le transformer en or. Mais au fond cette transformation du cuivre et de l'argent à l'aide du *hiong hoang* n'est qu'une altération de couleur superficielle. Elle change les filles en garçons ; ainsi, lorsqu'une femme s'aperçoit qu'elle est enceinte, elle n'a qu'à prendre un *leang* de pierre *hiong hoang* qu'elle met dans un petit sac de soie, qu'elle s'introduit dans le vagin, cela donne de la force au fœtus qui devient un garçon.

108) Dans le *Syoku Nippon ki,* il est dit que la deuxième année de l'empereur Mon mou, de la dynastie céleste, la province de Ise offrit un présent de la pierre *hiong hoang* et du *tchou cha*.

Δ. Maintenant on ne trouve plus cette pierre au Japon. Celle qui vient du Tonkin est bonne. Elle est à l'extérieur rouge-noire, avec un peu de vert. Si on la casse, on trouve à l'intérieur comme des aiguilles de fer, légèrement noires et brillantes.

TS'E HOANG

雌黃, *ts'e hoang*, en japonais *shi wô*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou* la pierre *ts'e hoang* se trouve dans la montagne de Ou tou, où l'on trouve également la pierre *hiong hoang*. Mais elle se trouve dans la partie *yn*. On dit que dans ces pierres qui dépendent du principe *yang* [p. 78], lorsque le *k'i* est insuffisant, il se forme une pierre *ts'e* [femelle], lorsqu'il est suffisant il se forme une pierre *hiong* [mâle]. Elles mettent cinq cents ans à se consolider et à devenir une pierre. Dans ces transformations, elles jouent réciproquement le rôle de mari et de femme, aussi les appelle-t-on *ts'e* et *hiong*.

109) *Moyen d'examiner la pierre ts'e hoang.* — On la place sur une tablette et on la triture. Si les fragments sont d'une couleur terreuse, la pierre est bonne.

Autre moyen. — On fait chauffer un fer à repasser que l'on applique sur cette pierre. Si elle laisse des traces de couleur jaune et rouge, elle est bonne.

La saveur de cette pierre est amère et égale ; c'est un poison. Elle guérit les ulcères malins, la chute des cheveux, la gale, tue les vers, dissipe les poisons. Elle ressemble au *hiong hoang* par son efficacité contre les affections pernicieuses ; mais elle ne l'égale pas en pouvoir pour obtenir de l'or par transformation. Toutefois elle amollit les cinq métaux, sèche le mercure, agit sur le soufre, sur le 粉霜, *fen choang* également. Elle est très appréciée dans la peinture. On dit encore que le *hiong hoang* transforme le fer et que le *ts'e hoang* se combine avec l'étain.

Le *ts'e hoang* en contact avec le plomb et le 胡粉, *hou fen*, noircit.

Dans le *Syoku Nippon ki*, il est dit que la deuxième année de l'empereur céleste Mon mou, la province de Shimodzouke envoya en présent du *ts'e hoang*.

Δ. Le *ts'e hoang* qui est jaune et par plaques est bon : on le fait dissoudre dans l'eau, et on s'en sert pour peindre et pour écrire. En l'additionnant d'un peu de 鹽, *yen*, on obtient une couleur solide, si on le met avec du 青黛, *ts'ing tai*, on obtient une couleur vert foncé.

CHE KAO

110) 石膏, *che kao*, en japonais *seki kô*, appelé aussi 細理石, *si li che*, et 寒水石, *han choei che*.

[p. 79] D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *che kao* se trouve dans les vallées des montagnes de Ts'iug tcheou et de Siu tcheou, on la tire maintenant de la sous-préfecture de Ts'ien t'ang ; elle est toujours

dans l'intérieur du sol. Après la pluie, elle vient d'elle-même à la surface où on la ramasse. On distingue les espèces 軟, *joen* [molle], et 硬, *yng* [dure].

軟石膏, *joen che kao*. Cette espèce se trouve sous la forme de gros morceaux disposés par couches et étages en retrait, les uns au-dessus des autres comme des tablettes de riz disposées par étages. Chaque couche a plusieurs pouces d'épaisseur. Il y en a de rouge et de blanche. On n'emploie pas la rouge. L'espèce blanche est marquée de raies fines et déliées comme des aiguilles. Elle ressemble exactement à de la cire blanche et compacte. Elle est d'une consistance molle et se rompt facilement. Chauffée, elle devient poudre comme de la farine blanche. C'est la variété de la pierre *che kao*, dite *han choei che*. Celle qui est à l'intérieur d'une couleur mélangée de vert léger et striée comme de fils blancs, s'appelle 理石, *li che*. On l'appelle aussi 肌石, *ki che*, 立制石, *li tche che*. La pierre *joen che kao* a deux variétés, mais si on les brise, les fragments par leur forme et leur couleur sont à peu près les mêmes. On ne peut les distinguer.

111) 硬石膏, *yng che kao*. C'est une pierre qui se forme par morceaux. Elle est striée de stries droites et à pans coupés comme des dents de cheval; elle est dure et blanche, si on la frappe, elle se fragmente en lames transversales, son éclat est celui du 雲母, *yun mou*, et du 白石英, *pe che yng*. Elle est aussi formée par étages. Si on la calcine, elle s'altère facilement. Il y en a une variété qui ne se pulvérise pas facilement qu'on appelle 長石, *tch'ang che* : on l'appelle aussi 方石, *fang che*, 直石, *tche che*, 土石, *t'ou che*. La variété qui ressemble au *tch'ang che*, disposée aussi par étages à pans carrés et d'un éclat brillant, s'appelle 方解石, *fang kie che*. On l'appelle aussi 黄石, *hoang che*. Il n'y a qu'un genre de cette pierre et deux variétés. Si on les brise, leur forme et leur couleur se ressemblent et on les distingue difficilement.

Les quatre espèces précédentes se ressemblent par leur nature et leur principe, elles sont toutes de nature froide. Actuellement on prépare avec la pierre *che kao* le *teou fou* [sorte de mets chinois], ce qu'on ne savait pas faire autrefois.

Sa saveur est amère, d'autres disent qu'elle est douce et froide. Elle agit sur le *yang ming* du pied, le *t'ai yn* de la main, le *siao yang* de la main et sur le *k'i* des veines. Elle craint le fer, guérit la paralysie avec fièvre [p. 80] qui produit l'oppression, la sécheresse de la bouche, qui rend la langue brûlante. Elle agit sur les mauvais esprits. Elle guérit la fièvre aiguë avec violentes douleurs de tête, avec chaleur de la peau, soif ardente. On la prend en breuvage. Cette pierre refroidit l'estomac. Il ne faut pas s'en servir à la légère.

Dans la médecine ancienne, la pierre *han choei che* qu'on employait n'était autre que la pierre 凝水石, *yng choei che*; mais, à partir des dynasties T'ang et Song, la pierre *han choei che* qu'employèrent les médecins n'est autre que notre pierre *che kao*.

On a confondu à tort tout récemment la pierre *han choei che* avec la pierre *tch'ang che* et la pierre *fang kie che*. Il est nécessaire de les distinguer.

FANG KIE CHE

112) 方解石, *fang kie che*, en japonais *hô kai seki*. En Chine et au Japon, communément on l'appelle aussi 黄石, *hoang che*, et maintenant 寒水石, *han choei che*; maintenant on l'appelle *ban soui seki*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre dans sa texture ressemble beaucoup à la pierre *che kao*. Elle ne se forme pas sur une autre pierre, elle naît indépendamment. Les grandes sont de la dimension d'un *cheng*, les petites comme le poing. Les plus grandes ont la dimension d'un *tch'e* carré. Tantôt elles se forment dans la terre, tantôt dans l'eau des rivières. Cette pierre à sa surface extérieure a

la couleur de la mousse de terre, ou de la mousse d'eau. Si on la brise, elle se fragmente en morceaux carrés dont la couleur est blanche comme celle de la pierre *pe che yng*, mais elle est toujours à pans carrés, de là lui vient son nom [p. 81]. Elle est du même genre que la pierre *tch'ang che* et que la pierre *yng che kao*. Avec toutes ces pierres, on obtient la pierre *han choei che*. Toutefois la vraie pierre *han choei che* est une concrétion saline ; on l'appelle aussi *yng choei che*. La pierre *han choei che* dont on se servait dans les anciens remèdes n'est autre chose que cette dernière. Depuis les T'ang et les Song jusqu'à nos jours la pierre *han choei che* n'est autre que la pierre *che kao*. Actuellement la pierre *han choei che*, employée dans les remèdes, est la pierre *tch'ang che* et notre pierre *fang kie che*. Toutes ces pierres sont d'une nature froide et, en général, agissent contre les inflammations avec une efficacité similaire. Naturellement bonnes pour mûrir les abcès, elles sont sudorifiques. Mais cette pierre n'a pas des propriétés aussi efficaces que celles de la pierre *yng che kao*.

Sa saveur est amère et très froide, elle guérit l'oppression, la jaunisse et active la circulation du sang.

Δ. Les Japonais nomment aussi cette pierre *han choei che*, ils ignorent son véritable nom. Dans le district de Sinano à Nori kura gokou, on trouve beaucoup de ces pierres. Sa cassure est d'un blanc terne, elle a des angles carrés. Elle ne sert que comme pierre qu'on place au milieu des arbres, dans les montagnes artificielles des jardins.

HOA CHE

113) 滑石, *hoa che*, en japonais *kouwatsou seki*, appelé aussi 畫石, *hoa che*, 共石, *kong che*, 膋石, *leao che*, 冷石, *leng che*, 液石, *i che*, 番石, *fan che*, 脫石, *t'ouo che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre se trouve en abondance dans la préfecture de Koei, à l'est des monts Koei lin, dans le Ling nan.



Cette pierre, à l'origine, est molle comme de la boue, mais avec le temps elle durcit peu à peu. Celle qui est d'un blanc pur est bonne, celle qui est d'un vert noirâtre ne peut servir. Elle sert à peindre les maisons [p. 82] et à nettoyer le papier. Elle remplace la farine. C'est de la graisse très blanche. La racine de la pierre *hoa che* est la pierre 不灰木, *pou hoei mou*. A l'intérieur de cette pierre on trouve un rognon d'un jaune vif, c'est la pierre 石腦芝, *che nao tche*.

Sa saveur est douce. Elle guérit les échauffaisons, les anthrax et est diurétique. Elle est bonne contre la sécheresse et l'altération, c'est surtout un remède excellent pour guérir de la pierre. Elle guérit encore la jaunisse, l'hydropisie, l'hémoptysie, les blessures incisives avec hémorragie.

Δ. Il y a de ces pierres qui viennent de la province de Yechizen et qui ne sont pas vraies, il faut les mettre à l'écart. En général, lorsque les vêtements sont tachés d'huile, on se sert de la poudre de cette pierre. On l'emploie avec de l'eau, et elle les nettoie.

Quant à la poudre médicale *i yuen* de Lieou ho kien, appelée aussi poudre *t'ien choei san*, *t'ai pe san*, *leou i san*, c'est un remède trouvé par les génies. Il consiste en deux *leang* de cette pierre et un *leang* de racine de réglisse. Quant à ses mérites, consultez le *Pen ts'ao kang mou* à l'article *hoa che*, mais il ne faut pas faire prendre ce remède à des gens malades par l'influence du froid.

POU HOEI MOU

114) 不灰木, *pou hoei mou*, en japonais *fou kouai bokou*, appelée aussi 無灰木, *ou hoei mou*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, il y en a deux espèces, l'une arbre, l'autre pierre. L'espèce pierre est une substance dure et pesante, sa couleur est celle du bois pourri. Elle brûle sans flamme. Quelquefois on l'enveloppe dans du papier qu'on enduit de pétrole [p. 83] et on s'en sert

pour l'éclairage. Elle brûlera une nuit sans faire de cendres. On l'emploie beaucoup pour faire des gaines de petits couteaux. Si on veut qu'elle brûle avec incinération, on la fait chauffer dans du lait de vache, puis on la brûle mélangée avec de la bouse de bœufs jaunes, alors elle se réduit en cendres.

D'aucuns disent qu'elle est la base de la pierre *hoa che* et que partout où on trouve cette pierre, on trouve aussi l'autre.

L'espèce arbre a des feuilles qui ressemblent à celles du *p'ou ts'ao*. Actuellement on fait des paquets de ces feuilles et on s'en sert en guise de torches. On les appelle *wan nien ho pa* [qui contient du feu pour dix mille ans]. [Li] Che tchen dit : « Ordinairement on obtient ces *ho pa* à l'aide de feuilles roulées qui renferment quelque chose comme de la résine : elles brûlent lentement. Pendant une nuit entière, il se consume à peine deux pouces de cette espèce de torche. »

SONG CHE

115) 松石, *song che*, en japonais *matsou no ishi*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, elle vient de Tch'ou tcheou. Elle ressemble à une branche de sapin. Quelques-uns disent que c'est du sapin qui à force de temps s'est transformé en pierre. On s'en sert souvent, en la polissant, pour représenter des tranches d'arbres. Cette pierre est de la même espèce que le *pou hoei mou*.

Δ. Des morceaux de pin ou d'arbre à camphre restés longtemps dans la terre deviennent des pierres. Si une partie sort de la terre, elle n'est pas transformée dans sa texture. Il y a aussi des formes d'arbres qui par un long séjour dans la mer se pétrifient.

TCH'E CHE TCHE

116) [p. 84] 赤石脂, *tch'e che tche*, en japonais *sakou seki shi*.



D'après le *Pen ts'ao kang mou*, il y a cinq couleurs de pierres *che tche*. Elles sont d'une saveur douce et chaude. Elles naissent dans les vallées du versant méridional des montagnes du Sud. C'est une substance naturellement visqueuse et collante, qui est très bonne pour luter les réchauds et les braseros. La graisse compacte s'appelle *tche,* c'est pour cela qu'on a appelé cette pierre *tche*. On l'appelle aussi 五色符, *ou se fou* [*fou* de cinq couleurs]. Maintenant on ne se sert communément que des variétés rouges et blanches. Les trois autres n'ont pas d'emploi régulier. Toutefois le *hei che tche* sert seulement pour la peinture.

Le *Pen ts'ao kang mou*, à l'article *Pi mai*, dit : « L'espèce rouge trouve un grand nombre d'emplois. L'espèce blanche ne s'emploie guère, celle qui est adipeuse, qui happe la langue, qui colle aux lèvres est supérieure. Les mérites des pierres jaunes, bleues, sont à peu près égaux. »

Le *tch'e che tche* est d'une saveur douce. Ses propriétés médicales : il guérit la mélancolie, fortifie la vue, est aphrodisiaque, guérit les douleurs d'entrailles, la diarrhée et la dysenterie avec selles liquides rougeâtres. Elle débarrasse les femmes dont l'accouchement est difficile, et dont l'arrière-faix se dégage mal, elle guérit également la descente de l'intestin et la diarrhée infantile.

117) 白石脂, *pe che tche*. Sa saveur est douce, piquante, égale. Elle tonifie les poumons, le gros intestin, restaure la moelle des os, guérit les frayeurs de l'hallucination, l'hypocondrie, la dysenterie avec selles rougeâtres, les furoncles et les hémorroïdes.

桃花石, *t'ao hoa che*. Cette pierre n'est autre que la variété rose chair de cette pierre, qui ne happe pas la langue, qui est dure et pointillée de fleurs. C'est toujours la même pierre [p. 85]. Aussi ses propriétés et sa saveur sont les mêmes que celles de la pierre rouge onctueuse. Elle guérit la diarrhée avec refroidissement. Il y a des pilules dites pilules de *t'ao hoa*.



HEI CHE TCHE

118) 黑石脂, *hei che tche*, en japonais *kokou seki shi*, 石墨, *che me*, 石涅, *che nie*, 畫眉石, *hoa mei che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *hei che tche* est la variété noire des cinq pierres *che tche*. On peut en faire de l'encre, naturellement il happe la langue. Les gens du Sud l'appellent *hoa mei che*, c'est-à-dire pierre qui teint les sourcils. On s'en sert pour teindre les yeux.

Elle est d'une saveur salée et égale. Elle tonifie les reins, arrête la diarrhée et la dysenterie.

Δ. La pierre onctueuse noire se trouve dans le district de Kii à Tsi li hama. On la trouve aussi dans le district de Harima. On la taille en forme de pinceau à écrire, on l'adapte dans un étui et on s'en sert pour écrire. On appelle cet objet 石筆, *che pi* [pinceau de pierre]. Mais la pierre onctueuse noire est rare, on emploie davantage le *tch'e che tche*.

LOU KAN CHE

119) 爐甘石, *lou kan che*, en japonais *rô kan seki*, appelé aussi 爐先生, *lou sien cheng*. C'est par respect que les ouvriers des forges appellent cette pierre *maître du fourneau*.

[p. 86] D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *lou kan che* est une efflorescence de l'or et de l'argent. Elle est par morceaux de grosseur inégale. Elle ressemble à la cervelle de mouton. Comme la pierre onctueuse 石脂, *che tche*, elle happe la langue. Celle qui se forme dans les fonderies d'or est d'une couleur légèrement jaune, c'est l'espèce supérieure. Celle qui se forme dans les fonderies d'argent est blanche, parfois

mélangée de vert clair ou foncé. Quelquefois elle est de couleur de 粉紅, *fen hong*.

Si on met du cuivre rouge avec cette pierre, alors il se transforme et devient jaune. Actuellement tous les cuivres jaunes sont des transformations à l'aide de cette pierre. Si on prend un *kin* de cuivre, un *kin* de *lou kan che* et qu'on les fasse fondre on obtient la pierre *teou che*. La véritable vient de Perse et ressemble à l'or jaune. Si on la brûle elle devient rouge et ne noircit pas.

Sa saveur est douce et tiède. Ses propriétés. Elle figure parmi les remèdes de la veine *yang ming*. Elle éclaircit la vue, enlève les taies de l'œil, c'est le collyre par excellence.

Formule de collyre. — Un demi-*kin* de *lou kan che*, quatre *leang* de feuilles de nénuphar, deux tasses d'eau. On fait chauffer quelques instants, on retire les feuilles de nénuphar, on réduit en poudre, on ajoute deux *leang* et demi de 片腦, *pien nao*, on applique par gouttes. Ce remède guérit toutes les maladies de l'œil.

120)Δ. Dans le *Jou men*, il est dit que si cette pierre est légère et blanche comme la cervelle du mouton et qu'elle ne happe pas la langue, c'est la meilleure espèce. Il est dit également dans le *Yn hai*, qu'il faut choisir celle qui est très légère pour s'en servir. Maintenant dans le *Yo se*, on en cite beaucoup d'espèces. Celle qui ressemble à l'écume soulevée s'appelle 泡手, *p'ao cheou*, en japonais *ava te*. Il y a aussi l'espèce qui s'appelle 志牟岐宇, *tche meou ki yu*. Pour toutes on distingue les espèces inférieure, supérieure et moyenne. Il y a aussi la variété dite du Japon, je n'en connais pas les caractères distinctifs.

亞鉛, *ya yuen*. On en a parlé précédemment. On l'extrait, dit-on, par combustion de la pierre *lou kan che*, je ne sais si cela est vrai.

井泉石, *tsing ts'iuen che*, en japonais *sei zen seki*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *tsing ts'iuen* se forme au

milieu des champs, il n'y a qu'à creuser quelques pieds pour la trouver. Elle a l'apparence de la terre, elle est ronde [p. 87] ou carrée, grande ou petite, à l'intérieur elle est pleine, à l'extérieur ronde et formée de couches superposées. Dans le chapitre *Pi mai* du *Pen ts'ao*, il est dit que cette pierre ne se trouve pas dans les puits. Mais elle est froide comme l'eau des puits, de là vient son nom. Elle guérit les inflammations, l'atrepsie avec fièvre des enfants et la maladie de l'œil *tsiao mou*.

OU MING I

121) 無名異, *ou ming i*, en japonais *mou miyo i*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *ou ming i* se trouve dans les pays montagneux, à proximité des montagnes. On en trouve beaucoup dans la province de Se tch'oan et dans celle de Koang tong. On la trouve par groupes d'une centaine de petites pierres noires. Elle ressemble à la pierre 蛇黃, *che hoang*, mais elle est noire. On s'en sert pour enfumer les insectes dans leurs trous, pour chasser la mauvaise odeur des viandes. Chauffée avec de la résine, elle absorbe l'humidité; mise sur les ciseaux avec lesquels on coupe la mèche des lanternes, ils les moucheront spontanément.

Sa saveur est salée et froide. Employée avec du vin, elle guérit les blessures d'armes incisives, calme la douleur, fait repousser les chairs. Elle guérit les cancers, les tumeurs et pour cela on l'applique avec du vinaigre.

Naguère un homme vit un vautour qui, en brisant un filet, s'était blessé la patte, et s'éloignant en boitant, prendre avec son bec une de ces pierres et en frotter la partie de la patte qu'il s'était blessée et aussitôt s'éloigner à tire-d'aile. Cet homme ramassa cette pierre qu'on employa depuis pour guérir les blessures et la tradition s'en est conservée.

Δ. La pierre *mou miyo i* que l'on trouve dans les mines d'argent de la province de Idzou et dans la province de Aki est très bonne.

MI LI TSE

122) [p. 88] 蜜栗子, *mi li tse*, en japonais *mitsou ri shi*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *mi li tse* se trouve dans les fonderies de métaux des provinces de Se tch'oan, de Koang tong, de Kiang si, de Tche kiang. Sa forme ressemble à celle de la pierre *che hoang*. Elle a des piquants; sa surface est enveloppée comme d'un réseau de fils métalliques. Elle est de couleur verdâtre, elle se rapproche de la pierre *ou ming i*. Elle est bonne pour guérir les plaies incisives et les meurtrissures.

Δ. Le *Pen ts'ao kang mou* ne fait pas connaître sa saveur. Or, elle ne peut se mettre dans les potions. Elle n'est bonne que pour l'usage externe. Quant à la pierre *che hoang*, c'est une pierre qui se forme dans l'intestin des serpents.

CHE TCHE

123) 蛇枝, *che tche*, en japonais *ja shi*. Cette pierre a la forme d'un rameau et sa peau est comme les écailles des serpents. De là vient son nom, serpentine en rameau.

Δ C'est une pierre qui a été récemment apportée par les navires à voiles hollandais. Elle atteint en dimension un *ts'iuen* de longueur. Elle est de couleur rouge [p. 89]. Sa surface est squammeuse et comme velue, elle est lourde comme une pierre. Elle résiste à l'action du couteau. Si on la brise, on trouve à l'intérieur quelque chose de blanc et granuleux comme des flocons de neige. Elle se rapproche, par sa forme des arbres, par sa substance des pierres, on l'appelle communément serpentine en rameau. Si on la soumet à l'action du feu, elle dégage

une odeur comme celle du vieux linge. On prétend que pour les tumeurs et les blessures, en appliquant cette poudre mêlée avec du vinaigre, on les guérit. J'ignore quelle est cette pierre.

CHE TCHONG JOU

124) 石鍾乳, *che tchong jou* [stalactite], en japonais *seki shô niou*. Appelée aussi 留公乳, *leou kong jou*, 虛中, *hiu tchong*, 鵝管石, *ngo koan che*, 蘆石, *lou che*, 黃石砂, *hoang che cha*, 夏石, *hia che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *che tchong jou* se forme dans les cavernes des montagnes. Si on lève les yeux vers le sommet de certaines grottes, on aperçoit comme des trayons de mamelles d'une blancheur semblable à celle d'une neige très pure (neige de jade). Ils se sont formés par un suintement de la pierre qui s'est solidifiée. Ces concrétions sont supendues à la voûte et forment des groupes de proéminences déchiquetées comme le sommet des montagnes. L'extrémité en est mince, l'intérieur est creux comme une plume d'oie.

Une eau laiteuse en découle continuellement et tantôt tombe goutte à goutte, tantôt se solidifie. On remonte avec des tubes en bambou pour la recueillir celle qui est la plus pure. Celles qui sont légèrement brillantes comme le *yun mou* et qui sont squameuses sont les meilleures. Leur saveur est douce et chaude, elles ne renferment pas de poison; d'autres sont d'un avis contraire.

125) Propriétés médicales. — Elle guérit la toux et les vertiges, éclaircit la vue, adoucit les cinq viscères, vivifie les muscles [p. 90], est bonne pour les neuf méats du corps, fait couler le lait, augmente le principe *k'i*. Elle guérit la faiblesse des jambes, les douleurs rhumatismales. Prise souvent, elle donne la longévité. En général, l'efficacité des remèdes avec les pierres est vive, mais s'épuise dans un temps court, tandis qu'on loue l'efficacité prolongée de ce remède avec cette pierre, qui ne s'effrite pas. Elle craint la plante *chou*. L'abus de ce remède est souvent mortel.

Souvent on fait des trous dans l'écorce des arbres à fruits pour y introduire de la poudre de cette pierre en légère quantité. Elle agit à l'intérieur et fait produire à l'arbre beaucoup de fruits dont la saveur est agréable. Si on met cette poudre sous l'écorce de la racine de vieux arbres, ces arbres reprennent de la force. On dirait que véritablement cela leur redonne une nouvelle vie. Les gens qui veulent avoir des fils [des enfants] et qui prennent pour cela des remèdes peuvent aussi y avoir recours.

Δ. Le *seki shô niou* et la pierre *ngo koan che* sont une même chose. Cette dernière pierre dont on parle dans l'ouvrage *Yo se* est une production de la Chine. Elle est de couleur blanche, creuse à l'intérieur et longue d'un à deux *ts'iuen*. Si on la brise, on trouve à l'intérieur des filaments comme la fleur de la marguerite. La pierre *seki shô niou* est une production du Japon. Sa couleur est légèrement blanche et brillante, elle est pesante, d'une longueur indéterminée. Au centre, elle est percée d'un petit trou, avec une extrémité pointue. Maintenant la plupart de celles qu'on vend n'ont pas cette extrémité pointue. On trouve cette pierre partout dans les pays montagneux. Celles du district de Lou sont les meilleures.

126) 孔公孽, *k'ong kong nie*, en japonais *ko ko getsu*, appelée aussi 孔公石, *k'ong kong che*, 通石, *t'ong che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, c'est une sécrétion secondaire de la pierre *che tchong jou*. Elle a une forme contournée comme celle d'une corne de bœuf ou de mouton : elle est creuse intérieurement. Elle est suspendue au-dessous d'autres pierres, comme les bourgeons aux branches des arbres.

Sa saveur est amère et chaude, mais cela est contesté. Elle guérit la dyspepsie, les ulcères malins. Elle est bonne pour les neuf méats du corps humain, elle favorise l'écoulement du lait. Elle guérit [p. 91] le refroidissement des reins, la paralysie du genou. On ne l'emploie pas en pilules, mais en décoction, mélangée avec du vin. Cette pierre craint la plante *chou*.



127) 殷孽, *yn nie*, en japonais *in getsu*, appelée aussi 薑石, *kiang che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, elle se forme sur les pierres, comme les bourgeons sur les arbres. Elle prend aussi en se concrétant une forme comme celle du gingembre; elle est la base de la pierre *k'ong kong nie*. La pierre qui se forme sur d'autres pierres et est d'une contexture grossière est la pierre *yn nie* : celle qui se forme sur la pierre *yn nie* et peu à peu se remplit de cavités est la pierre *k'ong kong nie*; celle qui s'appuie sur la pierre *k'ong kong nie* pour se former est la pierre *tchong jou*. La pierre *yn nie* est comme la base de la mamelle humaine. La pierre *k'ong kong nie* est comme les chambres lactifères [glandes]. La pierre *tchong jou* est comme le bouton de la mamelle.

Sa saveur est amère et chaude. Elle guérit la fièvre avec la dysenterie, les fistules de l'anus, l'obstruction intestinale, la faiblesse dans les pieds et les genoux.

石牀, *che tcho'ang*, en japonais *seki sho*, nommée aussi 乳牀, *jou tcho'ang*, 逆石, *ni che*, 石笋, *che siun*.

Cette pierre se forme dans les cavernes à stalactites. L'eau de la pierre *che tcho'ang jou* qui suinte et se congèle [à terre] forme des concrétions comme des pousses de bambous, qui, avec le temps, se joignent avec les fuseaux supérieurs en forme de stalactites. Les propriétés de cette pierre sont les mêmes que celle de la pierre *yn nie*.

128) 石花, *che hoa*, en japonais *seki hoa*, dite aussi 乳花, *jou hoa*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, c'est une pierre qui se forme dans les cavernes à stalactites. Elle provient de l'eau laiteuse qui s'en dégage. Elle est comme des flocons de neige. Avec le temps, elle forme des concrétions [p. 92], qui se groupent comme des fleurs.



土殷孽, *t'ou yn nie*, en japonais *to in getsu*, appelée aussi 土乳, *t'ou jou*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *t'ou yn nie* est une variété de la pierre *tchong jou* qui se forme sur la terre des montagnes et des rivages. On en trouve beaucoup dans les montages du Sud. On s'en sert dans la construction des montagnes artificielles [rocailles des jardins]. J'ignore s'il existe aussi une variété de *t'ou tchong jou*, c'est-à-dire un *tchong jou* de terre.

CHE NAO

129) 石腦, *che nao*, en japonais *seki no* ; appelé aussi 石飴餅, *che hia ping*, 石芝 *che tche*, 化公石, *hoa kong che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *che nao* se forme dans le *hoa che*. Il affecte aussi la forme d'un rognon dans la pierre, mais toutes [les pierres *hoa che*] ne le renferment pas. En concassant un millier de pierres *hoa che*, on obtient une de ces pierres [*che nao*]. Lorsqu'elle se trouve encore au milieu de la pierre *hoa che* que l'on brise, elle brille des cinq couleurs. C'est un remède qui donne la longévité, c'est une variété de la pierre 石芝, *che tche*.

Sa saveur est douce et chaude. Elle guérit les refroidissements, la faiblesse, les douleurs dans les pieds, elle calme les cinq viscères et est tonifiante.

[p. 93] 石髓, *che soei*.

Cette pierre se forme dans les cavernes de rochers de la montagne Hoa kai, sur le bord de la mer. Elle est molle comme du limon. On en fait des pilules, il y en a de blanches et de jaunes qui sont les meilleures. Ce sont les génies qui ouvrent cette pierre tous les cinq cents ans, il en sort de la moelle. Cette pierre donne la longévité.

CHE YEOU

130) 石油, *che yeou*, en japonais *kousôdzou no aboura*. Appelée aussi 石腦油, *che nao yeou*, 石漆, *che ts'i*, 猛火油, *mong ho yeou*, 雄黃油, *hiong hoang yeou*, 硫黃油, *lieou hoang yeou*, 臭水油, *tch'eou choei yeou*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou,* le *che yeou* se trouve en beaucoup d'endroits, dans la province du Chen si, à Sou tcheou, à Fou tcheou, à Yen tcheou et à Yen tchang hien, dans le Yun nan, district de Mien tien, dans le Koang nan, à Nan hiong hien. On le trouve aussi dans la Corée orientale. Il sort des rochers par gros bouillons, mélangé à de l'eau de source.

Cette huile est onctueuse et grasse comme du bouillon de viande. Les gens du pays la recueillent à l'aide d'herbes et la mettent dans des vases de terre. Elle est de couleur noire comme du vernis, elle exhale une odeur sulfureuse. Les gens du pays s'en servent pour éclairer leurs lanternes et cela donne une grande clarté. Dans l'eau, cette huile brûle encore davantage. On ne peut s'en servir pour la nourriture. Sa fumée est très épaisse. Elle brûle en dégageant une fumée noire comme du vernis, plus épaisse que la fumée de la résine de sapin. Cette huile est difficile à conserver, elle altère les vases et les ustensiles, on ne peut l'approcher d'objets en or et en argent. On ne peut la conserver que dans des vases de 琉璃, *lieou li*.

Sa saveur est amère, c'est un poison. On l'applique comme remède sur les dartres et la lèpre. Elle guérit les piqûres d'aiguilles et les blessures de flèches.

131) Δ. Le *che yeou* sort dans la province de Yechigo, du pied d'une montagne voisine de Moura kami, du village de Kouro kawa, par gros bouillons [p. 94]. Les gens du pays établissent une cabane au-dessus de la source et le recueillent à l'aide d'herbes et le mettent dans des vases. Ils en recueillent beaucoup, ils s'en servent pour l'éclairage, sa lumière est

très brillante, son odeur nauséabonde comme celle du soufre; aussi on l'appelle *kousôdzou no aboura*. En Chine comme au Japon, c'est une chose également précieuse. Dans le *Nippon ki*, on dit que la septième année du règne de l'empereur céleste T'ien che, le pays de Yechigo offrit en présent du 燃土, *jan t'ou*, et du 燃水, *jan choei*, ce qui est la même chose que le *che yeou*.

地溲, *ti seou*, en japonais *iy so*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *ti seou* se trouve dans les eaux courantes et dans les eaux d'irrigation des champs. C'est une substance comme de l'huile et de la boue. Elle est comme de l'or jaune et très ardente. On la ramasse pendant l'hiver. Si on trempe dedans deux ou trois fois du *jeou t'ie* rougi au feu, il peut couper le jade.

CHE T'AN

132) 石炭, *che t'an*, en japonais *ishi soumi* [charbon de terre], appelé aussi 煤炭, *mei t'an*, 石墨, *che me*, 鐵炭, *t'ie t'an*, 焦石, *tsiao che*, 烏金石, *ou kin che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *che t'an* se trouve dans un grand nombre de montagnes du Sud et du Nord. Jadis on s'en servait pour tracer des caractères, ce qui lui a fait donner le nom de *che me* [encre de pierre], maintenant il remplace le bois [p. 95] pour fondre le fer. C'est une pierre très utile pour le peuple. Les gens du pays creusent les montagnes, y pratiquent des excavations et à une profondeur d'une dizaine de *tchang* trouvent le *che t'an*. Il est tantôt par gros morceaux qui ont l'aspect et l'éclat de la pierre, tantôt il est fragmenté et ressemble à de la poussière de charbon de bois. Il dégage une odeur sulfureuse. Infusé dans du vin, il se dissout. Les gens qui se trouvent au milieu

de la fumée empestée que dégage le charbon de terre n'y voient plus et sont asphyxiés. En buvant de l'eau froide, ils se remettent.

La saveur de cette pierre est douce et amère et c'est un poison. Elle guérit les ulcères malins, les blessures incisives avec hémorragies. Il y en a une espèce, le 石黑, *che hei*, qui happe la langue, dont on peut se servir pour tracer des caractères et peindre les sourcils, ce n'est autre chose que le *hei che tche,* dont il a été parlé plus haut.

Δ. Le *che t'an* se trouve en grande abondance dans la province de Chikouzen, à Kouro saka moura, dans la province de Nagato, à Foune kimoun. Les gens du pays creusent la terre, le ramassent et s'en servent pour remplacer le charbon de bois. Son odeur est fétide.

133) 燃石, *jan che*, en japonais *moyerou ishi.*

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, on trouve cette pierre à Siang chang. Elle est de couleur jaune et de texture grossière. Si on l'arrose avec de l'eau, elle s'enflamme facilement. On peut s'en servir pour chauffer les trépieds. Si elle se refroidit, on l'arrose de nouveau, on l'appelle *jan che*. On la trouve aussi à Kao ngan.

Δ. Le *moyerou ishi* est une pierre à l'aspect ordinaire, mais qui brûle : ce n'est pas la même chose cependant que le *che t'an.*

燃土, *jan t'ou*, en japonais *moyerou tsoutsi*, appelé aussi en japonais *soukou mo.*

Δ. Le *jan t'ou* se trouve dans la province de Omi, à Li pen, auprès du village de Che pou et de Ou tso. On creuse la terre pour ramasser cette pierre, elle est par blocs de couleur noire [p. 96] avec un léger mélange de rouge. Elle remplace le bois à brûler, elle est aussi d'une odeur fétide. Le *che t'an* appartient à la classe des pierres, il ressemble au *jan t'ou,* mais ce n'est pas la même chose. Le *jan t'ou* ressemble par sa texture à un arbre pourri, il est dur, mais pas comme une pierre. Dans la province de Yechigo, au village de Sse pe, et au village de

Lieou ki, on trouve cette pierre. Une tradition rapporte qu'autrefois, pendant les dynasties divines, il y avait un grand châtaignier qui était pourri. Ses débris pénétrèrent dans le sol et se répandirent au loin et l'on appela cet endroit *Li pen ken* [district du châtaignier]. De là provient cette pierre. Le *jan t'ou* se trouve aussi, dit-on, dans la province de Yechigo, mais je crains que cela ne soit une invention. Dans le *Nippon ki* on raconte que la septième année de l'empereur T'ien tche, la province de Yechigo offrit en présent du *jan t'ou* 燃土, et du 燃水, *jan choei*.

CHE HOEI

134) 石灰, *che hoei*, en japonais *ishi hai*, appelée aussi 石堊, *che ngo*, 堊灰, *ngo hoei*, 白虎, *pe hou*, 鍜石, *toan che*, 希灰, *hi hoei*, 礦灰, *kong hoei*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre se trouve en de nombreux endroits dans les montagnes. Cette pierre est d'une couleur blanc bleuâtre. Les gens font cuire cette pierre dans un four. On met au dessous une couche de bois, ou une couche de charbon de terre, sur laquelle on place la pierre de chaux de couleur bleuâtre. On allume le feu audessous et les couches successives de cette pierre se calcinent et se transforment. On distingue deux espèces : celle qui s'altère à l'air, celle qui s'altère à l'eau. Si on prend une pierre de cette espèce calcinée et qu'on l'expose au plein air, elle s'effrite d'elle-même. Celle qui s'altère dans l'eau, si on la plonge dans l'eau, se détache par morceaux et s'effrite. Elle est sans force. De tous temps on s'est servi de la pierre *che* [p. 97] *hoei* pour assainir les endroits où se tiennent les bestiaux, pour en absorber l'eau et en chasser les reptiles. Si avec l'eau qui se dépose dans les endroits où il y a cette pierre et qui s'en est imprégnée, on lave les ulcères, elles se guérissent. La pierre *che hoei* est aussi un remède merveilleux pour les hémorragies, mais il ne faut pas l'employer sèche, autrement elle brûle les chairs.

135) Sa saveur est amère et chaude, c'est un léger poison. Elle guérit les dartres, les goitres, les tumeurs du cou, les taches blanches et les taches noires de la peau, arrête les descentes de l'intestin et la descente de la matrice, fait repousser les chairs et noircit les cheveux.

Asphyxie par immersion. — Si on introduit des fragments de cette pierre dans la bouche de l'asphyxié, toute l'eau avalée est rejetée et il revient à la vie.

Torsion de la bouche dans la paralysie. — On fait dissoudre cette pierre dans du vinaigre, et elle se réduit en bouillie. La manière de l'appliquer est la suivante : à droite de la bouche, si la torsion est à gauche, à gauche, dans le cas contraire.

Descente de l'intestin par le froid et le vide [la dysenterie?]. — On emploie la pierre *che hoei* calcinée, on l'enveloppe dans de vieux linges et on applique sur le ventre.

Verrues et tumeurs. — On mélange de la chaux avec des cendres de feuilles de mûrier, on infuse dans l'eau, on chauffe, on triture et on applique par gouttes.

Taches noires sur le visage.—On met de la pierre *che hoei* dans l'eau, on prend des tiges de riz, que l'on plonge à moitié dans ce bain de chaux. Après avoir trempé un certain temps, ces tiges prennent la couleur du 水 精, *choei tsing*. D'abord, avec une aiguille on pique légèrement les taches, on verse goutte à goutte ce remède; au bout d'un jour, s'il sort une humeur aqueuse, on enlève le remède, et en peu de jours il y a guérison.

136) Δ. Le *che hoei* se trouve dans la province de Omi, à I ki, à I hiang, à Tai phing. On le trouve beaucoup dans le voisinage des montagnes, dans la province de Yechizen, de Yamato, de Mimasaka, de Bingo, de Mousashi, à Fa wan se. On extrait la pierre et on la calcine. En général, la pierre *che hoei* qui se délite à l'air, au bout de trois semaines se délite d'elle-même et se réduit en poudre. Celle qui ne passe pas une semaine, si elle est en contact avec de l'eau, s'enflamme d'elle-même.

Pendant les mois d'été, si on charge des provisions de chaux nouvelle sur des chevaux et que pendant le trajet, la pluie vienne à mouiller les bagages, alors la chaux s'enflamme d'elle-même. On a vu ainsi périr

des chevaux brûlés par la chaux. C'est une chose utile à savoir pour ceux qui transportent de la chaux.

137) 贋石灰, *yen che hoei*, en japonais *nise seki hiai*.

On calcine des écailles d'huîtres, que l'on triture. On se sert également de coquillages : on distingue difficilement d'avec la pierre *che hoei*. On s'en sert pour enduire les murailles et pour faire des massifs de maçonnerie dans l'eau. C'est elle dont on se sert le plus souvent dans les remèdes, il faut éviter le contact de l'eau.

CHE MIEN

[p. 98] 石麪, *che mien*, en japonais *ishi so men*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre n'est pas une pierre d'une production ordinaire. C'est une pierre de pronostic : d'aucuns disent qu'on ne trouve cette pierre que pendant les famines. Sous le règne de Hiuen tsong de la dynastie des T'ang, la troisième année du cycle T'ien pao, la source de Li produisit une pierre semblable à des grains de blé. La quatrième année du cycle Yuen ho, sous le règne de Hien tsong, des pierres se transformèrent en grains de blé. La cinquième année du cycle Siang fou du règne de Tchen tsong de la dynastie des Song, il se forma des 石脂, *che tche*, qui ressemblaient à des grains de blé. La septième année du cycle Kia yeou, du règne de Jen tsong, il se forma une pierre grains de blé. La troisième année du cycle Yuen fong du règne de Tche tsong, des pierres se transformèrent en grains de blé. En général, les gens pauvres prirent ces pierres et les mangèrent.

FEOU CHE

138) 浮石, *feou che* [pierre ponce], en japonais *karou ishi*, appelée aussi 海石, *hai che*, 水花, *choei hoa*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *feou che* se trouve dans les fleuves et dans les mers. C'est un sable fin que l'eau avec le temps agglutine et transforme en pierre. Son apparence est celle de l'écume de l'eau [p. 99] et de la pierre *tchong jou*. Elle est percée de petits trous comme les alvéoles des ruches d'abeilles. Elle est de couleur blanche, de substance poreuse, elle est légère. Les corroyeurs s'en servent avantageusement pour polir les cuirs et les peaux. Elle peut aussi servir à enlever les callosités des pieds. Si on en met dans de l'eau chaude et qu'on en boive, elle calme la soif. Pao p'ou tse [surnom de Ko Hong] dit : « En brûlant de la boue d'argile, on obtient des vases de terre, en brûlant du bois on obtient du charbon, avec l'écume de l'eau on obtient la pierre *feou che* ». Dans toutes ces transformations, il y a changement d'un objet friable et mou en un objet dur.

Sa saveur est salée et égale. Cette pierre, en pénétrant dans les poumons, atténue l'inflammation des bronches et calme la toux. C'est pourquoi elle guérit tous les écoulements et tous les ulcères malins.

Recette : demi-*leang* de *feou che*, deux tiers et demi de *mo yo* : on réduit en poudre, on met dans du vinaigre et on fait des pilules. A chaque fois on en prend six ou sept dans du vin froid, au moment de se coucher. Ce remède guérit les ulcères et toutes les tumeurs.

139) 暈石, *yun che*. Cette pierre se forme au fond de la mer, son apparence est celle de la pierre 薑石, *kiang che*. Elle est de couleur rouge, mais terne, elle est de texture très serrée ; elle ressemble à une pierre. C'est le sel de l'eau qui s'est coagulé de lui-même, en une pierre. Sa saveur est salée et froide. Elle guérit de la maladie de

la pierre. On la fait chauffer, on la triture et on l'avale mêlée da du vin.

KIU MING CHE

140) 菊銘石, *kiu ming che*, en japonais *kikou mei seki*.

[p. 100] Δ. C'est une variété de la pierre *feou che*, en japonais *karo shi*, et qui n'est pas décrite dans le *Pen ts'ao kang mou*. Elle ressembl par sa forme et sa texture à la pierre ponce. Elle est légèrement noir et de dimensions variables. Les plus grands ont environ deux *tch'e*. Su toute sa surface, il y a comme des marguerites que l'on dirait imprimées, aussi l'appelle-t-on *kiu ming che*. Elle sert pour les rocailles artificielles. La plupart vient de la mer du Sud, de la province de Ki i, elle se rapproche aussi de la pierre 石芝, *che tche*. Dans les remèdes du Japon, on l'emploie comme vulnéraire et comme contre-poison.

Pilules de *kin sie* [pilules de *kiu ming che*, avec fragments d'or]. — C'est un merveilleux contre-poison. On prend de la pierre *kiu ming che*, on la met dans du vinaigre pour la dissoudre, on la mélange avec de la fleur de soufre bleu foncé, et on enrobe les pilules à l'aide de minces feuilles d'or. On raconte que les Barbares du Sud ont transmis ce remède aux gens de Taka hiama; s'il en est ainsi, la pierre *kiu ming che* se trouve donc dans beaucoup d'autres pays.

141) Le foie est de la classe du bois, alors il doit surnager, et au contraire, il s'enfonce : le poumon est de la classe des métaux, il doit s'enfoncer, au contraire, il surnage, comment cela s'explique-t-il? C'est que le foie est de la classe des objets pleins, et le poumon de la classe des objets vides. Aussi, une pierre dans l'eau s'enfonce et cependant, dans la mer du Sud, il y a la pierre qui surnage; le bois plongé dans l'eau surnage, et cependant dans la mer du Sud, il y a le bois qui s'enfonce dans l'eau. Cela tient encore à des propriétés opposées de vide et de plein.

CHE TCHE

142) 石芝, *che tche*, en japonais *seki shi*, avec les variétés 玉脂芝, *yu tche tche*, 石桂芝, *che koei tche*.

[p. 101] D'après le *Pen ts'ao kang mou*, il y a le *che tche*, le 草芝, *ts'ao tche*, le 木芝, *mou tche* le 菌芝, *kiun tche*, le 肉芝, *jou tche*, en tout cinq espèces, et avec les variétés, une centaine. Dans les ouvrages des *Tao Sse*, on décrit avec dessin les champignons de pierres : c'est une pierre qui a la forme d'un champignon. Elle se trouve sur le rivage de l'île de Hai iu ming chan, au milieu de pierres variées. Elle est charnue. Elle a une tête, une queue et quatre membres, comme un être vivant. Elle est attachée à une pierre plus grande, à des rochers. Il y a une variété qui ressemble à du *chan hou*; celle qui est blanche ressemble à de la graisse; celle qui est noire ressemble à du vernis; celle qui est bleue ressemble aux ailes du martin-pêcheur; celle qui est jaune ressemble à de l'or. Elles sont toutes brillantes et diaphanes. Celles qui sont grandes sont du poids de dix *kin* environ, les petites de trois à quatre *kin*. Leur forme est celle d'un vase avec des oreilles, qui n'ont pas plus de trois à quatre pouces de saillie. Il y en a qui ont sept trous et qu'on appelle 七明, *ts'i ming*, il y en a qui ont neuf trous et qu'on appelle 九光, *kieou koang*. Elles brillent toutes comme des étoiles : à la distance de cent pas, on distingue leur clarté. En général on attend l'automne pour ramasser ces pierres et les pulvériser : avec une cuiller on en met dans sa bouche, et en ingurgitant ce remède, on donne de la chaleur au corps. Si on en met le poids d'un *kin* dans le remède des cinq ingrédients, on vit longtemps sans vieillir, on y voit la nuit.

143) 玉脂芝, *yu tche tche*. Cette pierre se forme dans les montagnes



où se trouve le jade. C'est une substance sécrétée par le jade, qui au bout de milliers et de centaines d'années se consolide et prend l'aspect d'un champignon. Elle a la forme d'oiseaux, d'animaux, sa couleur est indécise. Tantôt elle ressemble à du 玄玉, *hiuen yu*, tantôt à du 蒼玉, *ts'an yu*, tantôt à du 水精, *choei tsing*. En pulvérisant cette pierre et mêlant cette poudre avec du jus de l'herbe *ou sin* et en faisant du tout un breuvage, dont on prendra la quantité de quelques verres, on vit longtemps.

石桂芝, *che koei tche*. Il se forme dans les cavernes de pierres. Il a des branches comme le *koei* [cannelier], néanmoins, c'est une vraie pierre. Il est de la hauteur d'un *tch'e* environ, est brillant et de saveur amère. On cite encore beaucoup d'autres variétés qui paraissent fabuleuses, et dont j'ignore l'existence véritable : mais les variétés décrites ici existent.

YANG K'I CHE

144) [p. 102] 陽起石, *yang k'i che*, en japonais *yo gi seki*, appelé aussi 羊起石, *yang k'i che*, 白石, *pe che*, 石生, *che cheng*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *yang k'i che* se trouve dans le Tchai tcheou, dans la montagne de Yang k'i. Dans cette montagne, il y a continuellement des vapeurs tièdes; même dans les années où la neige est très abondante et s'entasse, cette montagne n'a jamais de neige amoncelée. Les vapeurs de cette pierre en amènent la fusion. La pierre se forme au milieu de cette montagne dans une seule caverne, qui est ordinairement fermée par ordre de l'Administration. Mais au commencement de l'hiver, on envoie dans chaque province des agents qui accompagnent les gens pour ramasser ces pierres qui se sont formées pendant l'année. Cette caverne est très profonde, elle renferme des couches

d'autres pierres qu'il faut percer pour atteindre difficilement la pierre *yang k'i che*. Celle qui est blanche et brillante, qui ressemble à dents de loup, est très estimée; on dit aussi que celle qui est jaune et blanche et feuilletée de couches rouges est très estimée. Celle qu'on place au milieu de la neige et qui la fond est vraie, celle qui renferme des rognons d'autres pierres n'est pas bonne. Chaque année on recueille de ces pierres qu'on met en vente dans les autres parties de l'empire. Bien qu'elles soient recueillies en grand nombre, il est difficile d'en obtenir de vraiment bonnes. Dans les ouvrages historiques anciens, on dit que la pierre *yan k'i che* est la racine de la pierre *yun mou*. Dans l'ouvrage *Ou tsa tsou*, il est dit que dans la province de Chan tong, il y a des pierres *yang k'i che*, par la calcination on les réduit en poudre. En les mettant sur du papier et les exposant au milieu du jour à la chaleur, cette poudre se volatilise. Cette pierre est de l'essence pure du *yang* [comme le soleil], aussi par une influence attractive, le phénomène a lieu naturellement.

Sa saveur est saline et légèrement chaude. C'est un remède pour le principe *k'i* du rein de gauche, il faut aussi l'employer dans les inflammations des viscères inférieurs avec vide et froid. Mais c'est un remède dont il faut user avec modération.

TS'E CHE

145) [p. 103] 慈石, *ts'e che* [l'aimant], en japonais *ji shakou*, appelé aussi 吸鐵石, *hi t'ie che*, 處石, *tch'ou che*, 協鐵石, *hie t'ie che*, 玄石, *hiuen che*.

Dans le *Pen ts'ao kang mou*, le *ts'e che*, se trouve dans le Ts'e tcheou, le Siu tcheou et dans les montagnes du voisinage de la mer du Sud. Celui de Ts'e tcheou, qu'on offre en présent annuellement, est excellent : il peut attirer une dizaine d'aiguilles en fer, ou un ou deux *kin* de petits objets également en fer. Celui qu'on retourne sans que les objets attirés s'en détachent est bonne. Dans l'intérieur de cette pierre, il y a un trou

et dans ce trou du jaune et du rouge : la surface de cette pierre est légèrement velue. L'aimant vrai du poids d'un *kin* qui attire par ses quatre faces un *kin* de fer s'appelle 延年沙, *yen nien cha*. Celui qui par ses quatre faces n'en attire que huit *leang* s'appelle 續釆石, *siu pien che*; celui qui n'en attire que cinq *leang* s'appelle *ts'e che*. Si on frotte avec cette pierre une pointe de fer, elle peut indiquer le Sud. Mais ordinairement elle incline vers l'Est et n'est pas entièrement au Sud. On opère ainsi : dans un écheveau de soie nouvelle, on prend une poignée de fils qu'on attache à un fragment de pierre *ts'e che*. Avec de la cire on fixe au milieu d'une aiguille de fer. On suspend cet appareil dans un endroit à l'abri du vent et l'aiguille se dirige vers le Sud. Placé dans une cuvette, sur l'eau, cet appareil surnage et indique encore le Sud. Cependant si elle se dirige toujours vers le point *ping* [du compas, le Sud], c'est parce que le point *ping* correspondant à l'élément feu, les *keng sin* [caractères cycliques correspondant à l'élement métal], subissent sa règle, ces influences réciproques résultent de la nature des choses [p. 104]. Dans l'ouvrage *Wan pi chou*, il est dit que, si on enveloppe un morceau de pierre *t'se che* dans un morceau du vêtement d'un homme décédé et qu'on suspende cette pierre dans un puits, si quelqu'un se cache dans ce puits, il mourra sur-le-champ. La variété de la pierre *ts'e che* qui ne peut attirer le fer s'appelle *hiuen che*. Il faut tenir compte de cette distinction.

146) La saveur de cette pierre est amère et tiède. C'est un poison peu actif. Étant de couleur noire, elle se rattache à l'élément eau et agit sur les reins. Elle guérit toutes les maladies des reins, est bonne pour la surdité, éclaircit la vue, arrête les hémorragies des blessures incisives, pour cela on emploie la poudre de cette pierre.

Poils de la pierre *ts'e*. Ils réparent les pertes du *yang* et arrêtent l'incontinence d'urine.

Δ. Dans le *Syoku Nippon ki*, il est dit que sous l'impératrice Gemmei, la sixième année du cycle Ho t'ong, on apporta la pierre *ts'e che* de la province de Omi, et, à partir de ce moment, on n'entend plus parler de la nouvelle trouvaille. Cette pierre se trouve en abondance dans les contrées du Sud. Dans le traité *Nan fang i ou tche* [*Les merveilles des*

contrées du Sud] il est dit : « Au promontoire de Tchang haï, l'eau est peu profonde, il y a beaucoup de pierres *ts'e che*. Les grands navires qui passent dans ces parages, et qui sont garnis de feuilles de fer, arrivés en cet endroit de la mer ne peuvent aller plus loin ». Aussi ce récit est une preuve de l'extrême abondance de cette pierre dans la mer du Sud. La pierre *ts'e che* est garnie de poils, et ces poils ont, dit-on, la propriété de guérir certaines maladies. Cela est douteux. Chaque fois qu'on prend de la limaille de fer et qu'on l'offre en pâture à cette pierre, elle paraît la manger comme un être vivant, et cette limaille de fer dont elle se repaît s'attache à toute la surface de cette pierre et forme comme des touffes de poils. La substance de cette pierre est noire et légèrement mélangée de rouge, elle ressemble à un ingrédient appelé *ngo sien*. Elle est de texture fine, de grosseur variée.

147) En général, la pierre *ts'e che* du poids d'un *kin* peut attirer un poids de trente sapèques de fer, alors, elle est bonne. Elle obture des vases de cuivre, elle arrache les clous. Ses manifestations vitales sont vraiment comme celles d'un être animé. Elle a une tête et une queue. Sa tête se dirrige vers le Sud, sa queue vers le Nord. La puissance d'attraction de sa tête est supérieure à celle de sa queue [p. 105]. Si on met cette pierre dans le feu, alors elle perd sa puissance d'indiquer le Sud et le Nord; elle craint aussi beaucoup le tabac. Les ouvriers qui font des aiguilles aimantées frottent l'extrémité antérieure de l'aiguille avec la tête du *ts'e che* et sa queue avec l'extrémité postérieure. Alors l'extrémité antérieure de l'aiguille indique le Nord, l'autre le Sud. Si on approche cette aiguille aimantée d'une pierre d'aimant, alors il y a renversement de la tête de l'aiguille.

C'est ainsi qu'on reconnaît la tête et la queue, c'est encore une autre merveille.

148) 玄石, *hiuen che*, en japonais *gen seki*, appelée aussi 玄水石, *hiuen choei che*, 處石, *tch'ou che*.

Dans le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre porte le même nom que la pierre *ts'e che*, mais elle en diffère. Les pierres *ts'e che* ont au milieu un



petit trou, au milieu de ce trou des points couleur rouge jaune : les bonnes peuvent attirer et absorber le fer. Celles qui n'ont pas de trou et dont la couleur est noire sont les pierres *hiuen*, elles ne peuvent attirer le fer. La pierre *ts'e* naît dans la partie *yn* des montagnes, dans le voisinage des mines de fer, la pierre *hiuen*, dans la partie *yang* des montagnes, là où se trouve le cuivre. Si ces pierres se ressemblent de forme, elles diffèrent de nature. Aussi la pierre *hiuen* ne peut attirer le fer.

Δ. Ces dernières années la pierre de Ts'e est devenue rare, il y en a beaucoup de forme similaire, mais dont la puissance d'attraction est faible. Cela tient à ce que ce sont des pierres obtenues en mélangeant la pierre *hiuen* et la pierre de Ts'e. La pierre de Ts'e naît dans le *yn* des montagnes de mines de fer, et la pierre *hiuen* dans le *yang* des montagnes de mines de cuivre. C'est un fait douteux. En Chine cette pierre se trouve dans les districts de Ts'e, de Siu, de Hiong. En dehors de là on n'en trouve pas, ainsi ses endroits de provenance ne sont pas nombreux. Au Japon où les mines de cuivre et de fer sont extrêmement, nombreuses, on ne trouve pas cette pierre. Je doute que l'on trouve cette pierre en dehors de cette mer [la mer du Sud] : d'aucuns disent qu'on la rencontre au dehors de la mer du Nord du Japon, j'ignore ce qu'il en est.

TAI TCHE CHE

149) [p. 106] 代赭石, *tai tche che* [ocre rouge de Taï], en japonais *tai sha seki,* appelé aussi 須丸, *siu hoan*, 土朱, *t'ou tchou* 鐵朱, *t'ie tchou*, 血師, *hiue che*.

Cette pierre indiquée dans le *Pen ts'ao kang mou* se trouve dans nombre d'endroits des montagnes. C'est une pierre du principe *yang*. Avec la pierre 太乙餘粮, *t'ai i yu leang*, elle naît dans les sommets des montagnes. Si on l'écrase, on obtient des fragments de couleur rouge avec lesquels on peut tracer des caractères. On peut l'allier avec

l'or pour lui donner une couleur plus rouge. On s'en sert pour nettoyer les épées et les pierres précieuses, cela leur donne du brillant. Maintenant en médecine, on choisit une variété que l'on trouve par gros morceaux. Celle qui est marquée d'une empreinte en forme du caractère 丁 est l'espèce préférée : on l'appelle 丁頭代赭, *ting t'eou tai tche*. Dans les pilules rouges, employées autrefois dans les mixtures pour guérir les petits enfants, on faisait entrer la pierre *tai tche* on dit que si on n'en trouvait pas de véritable, on la remplaçait par du 牡蠣, *meou li*. Il est difficile de distinguer si cette pierre est vraie. Quant au caractère 赭, *tche*, il désigne une sorte de couleur rouge. Cette pierre vient du district de Taï, dans la province de Chan si, de là lui vient son nom. Actuellement, dans le district de Tsi, on trouve une pierre rouge comme une crête de coq, qui est brillante et avec lequelle on peint les colonnes des temples, d'une teinte rouge foncé. Dans l'ouvrage *Siang kan tche*, il est dit que si on fait chauffer cette pierre dans du vin et du vinaigre, qu'on la pile dans un mortier de fer, et qu'on la crible ensuite, on la réduit en pâte.

150) Sa saveur est amère et froide, d'autres disent qu'elle est égale et douce. Elle guérit des mauvais esprits, du *tse fong*. Elle est bonne pour les maladies des femmes, les accouchements difficiles, pour faire sortir le placenta, pour les pertes des femmes, pour les convulsions des enfants : dans les ulcères rongeurs, elle fait repousser les chairs, elle agit [p. 107] sur le *siao yn* de la main, et sur le *kiue yn* du pied. C'est aussi un remède pour le sang qui circule dans le foie et dans le *pao lo*. Il guérit aussi la maladie *tsi man king foung* [maladie avec convulsions]. On prend du *tai tche che*, que l'on dissout dans du vinaigre, on évapore la partie aqueuse et on fait prendre dans une décoction de *chen king*. S'il y a éruption de taches rouges sur les pieds ou sur les jambes, la guérison est certaine, si cette éruption n'a pas lieu, cela est mauvais.

Dans le voisinage de la mer du Nord, dans les vallées et les montagnes, il y a une pierre terreuse qui ressemble à du 赤土, *tch'e t'ou*, et qu'à cause de sa couleur on appelle 赤石, *tch'e che*, ou 零唛, *ling ling*. C'est une pierre de l'espèce *tai tche* ; leurs propriétés sont à peu près les mêmes.

Δ. Autrefois, dans l'antiquité, la pierre *tai tche che* se trouvait au Japon, maintenant elle a disparu. Dans les temps anciens intermédiaires, elle existait encore; comme sa nature n'est pas bien déterminée, on ne s'en sert plus.

YU YU LEANG

151) 禹餘粮, *yu yu leang*, en japonais *ou io riyo*, nommée aussi 白餘粮, *pe yu leang*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre se trouve en abondance dans la montagne de Koei ki. Les gens des pays disent qu'autrefois l'empereur Yu, étant à consulter les sorts sur cette montagne, jeta les restes de sa nourriture dans le fleuve Yang tse kiang et que cela devint un ingrédient qu'on appelle *yu yu leang*. L'herbe *chai ts'ao*, qu'on appelle aussi *yu yu leang*, n'est vraiment qu'une plante herbacée sous le même nom. La pierre *yu yu leang* se forme dans les lacs, dans les marécages, dans les îles montagneuses. Celle qui est intérieurement farineuse, comme de la farine de blé, qui est jaune comme la plante *pou hoang*, et compacte comme une pierre, s'appelle 石中黃, *che tchong hoang*. Celle qui n'est pas compacte, qui est jaune et aqueuse, s'appelle 石中黃水, *che tchong hoang choei*. Ce sont trois variétés d'une même chose [p. 108]. La pierre 太一餘粮, *t'ai i yu leang*, qu'on appelle aussi 石腦禹袁, *che nao yu tchong*, se trouve dans la montagne de T'aï chan. La forme de cette pierre est par couches et hérissée d'aspérités. Elle est d'un rouge foncé. Au milieu, il y a de la terre jaune, elle est d'une nature très chaude. Pendant l'hiver dans les endroits où se trouve cette pierre, la neige fond la première.

La saveur de cette pierre est douce et froide. C'est un remède qui agit sur le *ming yang* des pieds et des mains. Elle est très astringente, aussi elle est bonne contre les inflammations intestinales. Par un usage

habituel de ce remède, on s'endurcit à la chaleur et au froid. Le corps devient léger et souple. Elle donne la longévité. La pierre *t'ai i yu leang*, ainsi que la pierre *che tchong hoang choei,* ont des propriétés et des vertus semblables.

Δ. La pierre *yu yu leang* n'est autre que du 石中黃麪, *che tchong hoang mien*. Celle qui est sans consistance s'appelle *che tchong hoang choei*. On trouve parmi les pierres du Japon peu de pierres de ce genre. Aussi on les emploie rarement dans les remèdes. Croire que cette pierre est née d'une transformation des restes du repas de l'empereur Yu est une opinion erronée.

K'ONG TS'ING

152) 空青, *k'ong ts'ing*, en japonais *kon jo* et *goun jo*, appelé aussi 楊梅青, *yang mei ts'ing*, 金青, *kin ts'ing*, 紺青, *kan ts'ing* en langage vulgaire.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *k'ong ts'ing* provient de l'essence du *tch'e kin* [cuivre] et des vapeurs du principe femelle. Il se trouve près des sources et avec le temps devient pénétré d'humidité. Lorsque cette pierre est sortie du sol depuis peu de temps, si on la perce et qu'on la fende, on trouve à l'intérieur de l'eau qui avec le temps se dessèche et devient comme une perle. Cette pierre est pointillée d'étoiles d'or. Quant aux endroits où on la trouve [p. 109], c'est tantôt près des filons d'or, tantôt près des filons de cuivre. Les grandes sont grosses comme le poing ou un œuf, les petites comme une fève ; tantôt elle est par blocs, tantôt elle a la forme d'une pierre. On les distingue par leur texture fine ou grossière, mais celle qui renferme des goutelettes liquides sont toujours de qualité supérieure. Celles qui n'étant pas creuses ne renferment pas de goutelettes sont de qualité secondaire.

On emploie toutes les pierres de ce genre comme matière colorante. L'espèce 曾青, *tseng ts'ing*, est la préférée. L'espèce *k'ong ts'ing*

vient ensuite, l'espèce *yang meï ts'ing* vient encore après. Actuellement, à l'aide d'ingrédients, on agit sur les vases de cuivre et l'on obtient une substance verte, que l'on cherche à faire prendre pour du *k'ong ts'ing*; en définitive ce n'est que du *t'ong ts'ing*, et pas du véritable *k'ong ts'ing*.

153) Sa saveur est douce, salée et froide. Elle guérit le glaucôme, la surdité, fortifie la vue, est bonne pour les neuf méats du corps, active le pouls, est aphrodisiaque, augmente l'action du foie; pour guérir les taies de l'œil, c'est un excellent remède. De tous les remèdes où entrent les pierres, c'est un des plus précieux.

Δ. Il y a une espèce de *k'ong ts'ing* qui vient de Hollande. Sa forme est celle d'une pierre concassée. Celle qui est la plus estimée s'appelle 御頭, *yu t'eou*, en japonais *mi koushi* [noble tête]. Celui qui est trituré très fin et qu'on appelle 花金青, *hoa kin ts'ing*, vient ensuite.

金青, *kin ts'ing*, en japonais *kon jo*, appelé aussi 紺青, *kan ts'ing*, en langage vulgaire.

Δ. Le *k'ong ts'ing* et le *kin ts'ing* sont une même chose sous deux noms différents. Les peintres emploient le *k'ong ts'ing* qu'ils délayent dans l'eau. Une partie se précipite et sert pour obtenir le vert dit *kan ts'ing*; celle qui est plus légère et surnage sert à obtenir la couleur 白空, *pe k'ong*. Le 緑青, *lu ts'ing*, qui est d'un vert clair, s'appelle 白緑, *pe lu*. Dans le *Syoku Nippon ki*, on parle d'une pierre *kin ts'ing*, qui provient de la province de Kodzouke. Dernièrement on en a obtenu de Oita, dans la province de Setsu. La variété de cette pierre qui ne renferme ni or, ni argent, ni plomb, ni cuivre et qui, si on la fragmente, se contourne, dont la couleur ne change pas, et qui, si on la soumet du feu, ne s'altère pas, est l'espèce supérieure; elle s'appelle 佛頭, *fo t'eou*, en japonais *mi koushi* : l'espèce supérieure s'appelle 岩紺青, *yen kan ts'ing*.

TSENG TS'ING

154) [p. 110] 曾青, *tseng ts'ing*, en japonais *so sei.*

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *tseng ts'ing* se trouve dans les mines de cuivre. Avec le temps, il prend la forme ronde de feuilles de lotus enfilées, ou d'une série de crottes aplaties de ver de terre. Cette pierre est de couleur foncée comme la pierre 青黛, *ts'ing taï* de Perse. Elle se forme en chapelet. Si on la frappe et qu'elle rende un son métallique, elle est vraie. C'est une formation qui se trouve dans les mines de cuivre. C'est une modification de la pierre 石綠, *che lu*, en japonais *iva rokou sho* qui a pris la couleur pure des régions orientales. Appliquée sur le fer, elle le colore en rouge comme du cuivre. Cette pierre est salée et un peu froide. Elle est bonne pour les maladies de l'œil, ses qualités sont les mêmes que celles de la pierre *k'ong ts'ing*.

LU TS'ING

155) 綠青, *lu ts'ing*, en japonais *rokou sho*, appelé aussi 石綠, *che lu* et 大綠, *ta lu*.

[p. 111] D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *lu ts'ing* est une pierre du principe *yn*. Elle se forme dans les mines de cuivre, c'est la base primitive du cuivre. Le cuivre qui se forme par des vapeurs rouges du principe *yang* donne naissance à une substance verte (*lu*) qui avec le temps prend la consistance d'une pierre : on l'appelle *che lu*. C'est au milieu de cette pierre que se trouve le cuivre. Cette pierre a la même origine que les deux pierres précédentes, le *tseng ts'ing* et le *k'ong ts'ing*, mais le *lu ts'ing* est une émanation du cuivre. Elle est employée par les peintres et les écrivains pour obtenir la couleur verte. Celle qui est par fragments,

comme de la terre concassée, s'appelle 泥緑, *ni lu,* c'est une espèce inférieure.

Δ. Le *che lu* est communément appelé 磐緑青, *p'an lu ts'ing*, celui qui est de qualité tout à fait supérieure s'appelle 曾朱木, *tseng chou mou*. Celui qu'on appelle *ni lu* s'appelle maintenant 白緑, *pe lu*, en japonais *iakou rokou*, parce que sa couleur est peu foncée et tirant sur le blanc. On se se sert dans la peinture de cette pierre et de ses variétés, mais non dans les remèdes.

奈良緑青, *na ra lu ts'ing* [*lu ts'ing* de Na ra]. On l'obtient, à l'aide de farine de riz que l'on mélange avec une dissolution de 銅緑, *t'ong lu*. C'est une espèce très inférieure. Le *t'ong lu* est une sorte de rouille de cuivre.

PIEN T'SING

156) 扁青, *pien ts'ing*, en japonais *pen shô*, appelée aussi 石青, *che ts'ing,* 大青, *ta ts'ing.*

Dans le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre s'appelle *che ts'ing*. Elle est employée par les émailleurs. Son aspect est celui de tablettes, elle est de couleur du martin-pêcheur [vert-bleu], elle est de couleur solide. On distingue les espèces 回回青, *hoei hoei ts'ing*, 佛頭青, *fo t'eou ts'ing* et nombre d'autres variétés. La variété *hoei hoei ts'ing* est la plus précieuse.

[p. 112] 白青, *pe ts'ing*, appelée aussi 碧青, *pi ts'ing*, et 魚目青, *yu mou ts'ing*. C'est une variété de la pierre verte tabulaire qui s'appelle *pien ts'ing*, quand elle est d'un vert foncé, et *pe ts'ing*, si elle est d'un vert

pâle. On s'en sert dans la peinture. Dans l'ouvrage *Wan pi chou*, il est dit : « La pierre *pe ts'ing*, si elle est mêlée avec du fer, le transforme en cuivre. »

TAN FAN

157) 膽礬, *tan fan*, en japonais *tan ban*, appelée aussi 石膽, *che tan*, 黑石, *hei che*, 銅勒, *t'ong kin*, 君石, *kiun che*, 畢石, *pi che*, 立制石, *li tche che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre se trouve dans les cavernes des montagnes ; celles qui sont grandes sont comme le poing : les petites ont la dimension d'un noyau de pêche. Si on la presse entre ses doigts, elle s'effile et se subdivise comme des cocons de soie. Elle est de couleur bleuâtre, mais elle ne tarde pas à tourner au vert. Si on la casse, on trouve aussi l'intérieur de couleur vert-bleu. Celle qui est d'un grain fin et avec des aspérités comme des grains de riz est une espèce inférieure. La meilleure espèce de cette pierre est l'espèce à l'état natif. En prenant du *che tan* grossier et imparfait avec de la pierre 消石, *siao che*, on obtient une pierre qui est par gros morceaux de couleur faible, parfaitement unie et sans stries. Si on la presse dans les mains et qu'on la casse, la cassure n'a pas d'arêtes vives. Par le procédé de fusion aqueuse [par voie humide], on obtient beaucoup de pierres fausses de ce genre. Maintenant à l'aide de *ts'ing fan*, trempé dans du vinaigre, on contrefait aussi cette pierre.

158) On reconnaît qu'elle est fausse, en la soumettant à l'action du feu. Celle d'où il sort une liqueur est fausse. Celle que l'on met sur une plaquette de fer ou de cuivre, pour la soumettre à l'action du feu et qui rougit, est vraie. On prend aussi un vase de cuivre dans lequel on verse de l'eau, on y jette un peu de cette pierre, si elle ne bleuit pas et qu'elle reste plusieurs jours sans changer de couleur, elle est vraie. La pierre *tan fan* agit sur le fer, et le transforme en cuivre. On obtient aussi avec cette pierre de l'or et de l'argent.

[p. 113] Sa saveur est aigre et froide, elle éclaircit la vue, guérit les dents cariées, les polypes de l'intérieur du nez, les ulcères malins, la mauvaise odeur des aisselles. Elle guérit les angines dangereuses [la diphtérie]. On prend du vrai *tan fan* en poudre, que l'on dissout dans du vinaigre et que l'on donne en potion. Cela amène les vomissements des mucosités comme de la colle [fausses membranes], en grande abondance. C'est un remède qui a toujours réussi et est d'une efficacité merveilleuse.

YU CHE

159) 礜石, *yu che*, en japonais *io seki*, appelée aussi 太白石, *t'ai pe che*, 石鹽, *che yen*, 立制石, *li tche che*, 澤乳, *tche jou*, 青介石, *ts'ing kie che*, 鼠鄉, *chou hiang*, 周羊石; *tcheou yang che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre est une pierre du principe *yang*. Elle se forme dans les vallées, dans les montagnes, au milieu de l'eau, sa forme ressemble à celle de la pierre *fang kie che*. C'est une pierre inflammable qui brûle lentement. Si on la fragmente, elle reste dure néanmoins. On en distingue beaucoup d'espèces. Il y a le 白礜, *pe yu* [blanc], le 蒼礜, *t'sang yu* [vert], le 紫礜, *ts'e yu* [violet], le 紅皮礜, *hong pi yu* [à peau rouge], le 桃花礜, *t'ao hoa yu* [fleur de pêcher], le 金星礜, *kin sing yu* [avec étoiles d'or], le 銀星礜, *yn sing yu* [avec étoiles d'argent], le 特生礜, *t'e cheng yu* [purement naturel], mais ce ne sont que des variétés d'une même espèce que l'on a distinguées d'après leur forme et leur couleur. Elles sont toutes des poisons brûlants. Elles peuvent empoisonner les rats, fixer le mercure; toutes les pierres *yu* se forment dans les montagnes. A l'endroit où elles se trouvent, elles empêchent les plantes et les arbres de naître, ainsi que les amas de neige. Si elles sont dans l'eau, elles l'empêchent de se congeler. Tantôt elles se forment dans les sources chaudes, ce

qui est un indice de la chaleur de leur principe. Celles qui, mises dans l'eau, l'empêchent de geler sont vraies. La pierre *t'e cheng yu* ne se forme sur aucune pierre; elle est indépendante [p. 114]. Quant à l'espèce 持爾蒼, *t'e eul ts'ang* la plupart du temps elle se forme seule, isolément. Si les rats absorbent du *yu*, ils meurent, si ce sont des vers à soie, ils engraissent.

Δ. La pierre *io seki* est un poison, c'est une pierre de l'espèce de la pierre 砒石, *pi che*. Je ne connais pas cette pierre.

PI CHOANG CHE

160) 砒霜石, *pi choang che*, en japonais *hi so seki*, appelé aussi 砒石, *pi che*, 信石, *sin che*, 人信, *jen sin*. Naturel, il s'appelle 砒黃, *pi hoang*; artificiel, *pi choang*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *pi choang che* se trouve dans les mines de cuivre. Celui qui vient de Sin tcheou est le meilleur, on l'ap- aussi *sin che*. A Sin tcheou, il y a un puits de *pi che* dont l'ouverture est rigoureusement fermée. Au milieu de ce puits il y a une eau verte [*lu*] qui tombe par filets, il faut d'abord se débarrasser de cette eau. Ensuite on descend une sonde en métal et on prend du *pi che*, que l'on appelle *pi hoang* : il ressemble par la couleur à la peau de bœuf, quelquefois il est veiné de blanc; ce n'est pas exactement de la terre, ni une pierre. Si on l'approche du feu il tue les gens par les vapeurs. Le *pi che* est difficile à obtenir pur, son prix n'est pas inférieur à mille *kin*. Celui qui se vend actuellement sur les marchés renferme du *siao che*, on le dégage par la combustion, il se volatilise, et se condense en *pi choang*; celui qui est par gros morceaux et légèrement jaune est d'une qualité inférieure. Le *pi hoang* tirant vers le rouge est le meilleur : le 熟砒霜, *chou pi choang*, obtenu par la combustion est surtout blanc. Lorsqu'on le brûle, il faut se tenir à l'écart du vent, à une distance de dix pieds. Les arbres,

les plantes, qui se trouvent dans la direction où le vent entraîne ces vapeurs, les rats, les oiseaux qui en absorbent la plus légère dose, meurent. Les chats ou les chiens qui mangent ces rats ou ces oiseaux meurent également. Si un homme en prend le poids d'un sapèque, il meurt. Parmi les poisons dont on se sert pour empoisonner les flèches, les hameçons, les appâts [p. 115], il n'en est pas de supérieur au *pi che*. Le *pi che* est également une variété de la pierre *yu che*. On l'appelle aussi 錫之苗, *si tche miao*. Aussi si on verse du vin dans un vase d'étain, avec le temps il tue les gens à cause du *pi choang* qui se forme. Le *lu teou* [haricot vert], l'eau froide atténuent son poison. Si l'on veut s'en servir dans les remèdes on le fait chauffer avec du vinaigre qui atténue son principe toxique.

161) Δ. Ce qu'on appelle *pi choang che* n'est pas précisément une pierre. On le trouve mélangé avec les minerais de cuivre, d'étain et de plomb. Il est surtout mélangé avec le cuivre. Les mineurs de cuivre commencent par placer le minerai dans un fourneau pour en extraire le métal : ils couvrent ce fourneau avec des herbes mouillées lorsque le feu est devenu très vif. Les herbes elles-mêmes se consument et il se dépose une substance d'un rouge pur qui n'est autre que le *pi choang*.

L'odeur de ce *pi choang* est infecte comme l'odeur d'un cadavre : réduit en cendres, il prend une couleur jaune semblable à celle du *lieou hoang* naturel. En général par le traitement des minerais au four, on n'obtient guère qu'une quantité de *pi choang* de plus d'un demi-sapèque. Si les gens qui traitent les minerais de cuivre respirent des vapeurs de *pi choang*, ils ont les poumons attaqués, ils toussent violemment et nul remède ne les guérit. Le *pi choang* est également bon pour les ulcères avec perforation. Maintenant dans les fistules de l'anus, on se sert de *sin che* qu'on grille et qu'on réduit en poudre. En l'humectant de salive, on en met un peu dans un cornet de papier, on verse dans la fistule, cela arrête la perforation ; c'est un excellent remède.

KIN SING CHE

162) 金星石, *kin sing che*, en japonais *kin sei seki*. Il y a également la pierre 銀星石, *yn sing che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou* la pierre à étoiles d'or et la pierre à étoiles d'argent viennent l'une et l'autre de Hao tcheou et de Ping tcheou. A l'intérieur de cette pierre et à l'extérieur, il y a des paillettes d'or; celle qui a des paillettes d'argent s'appelle [p. 116] *yn sing che*. Cette pierre a une saveur douce et fraîche. Elle guérit les vomissements de sang et les hémorragies. Une espèce d'un vert profond (*chen ts'ing*) qui renferme des paillettes d'or ne s'emploie pas dans les remèdes, mais les artisans s'en servent pour faire des vases et différents objets. Les femmes s'en servent également dans les parures qu'elles se mettent sur leur tête. Parmi les pierres 硯石, *yen* [pierre sur laquelle on broie l'encre pour écrire], on trouve aussi l'espèce à étoiles d'or et l'espèce à étoiles d'argent, mais ce n'est pas la pierre dont nous parlons. On les trouve à Hou tcheou et à K'iong tcheou.

Δ. J'ai vu des pierres à étoiles d'or et des pierres à étoiles d'argent, toutes avec des paillettes. Leur structure était comme des feuilles de papier superposées. On dit que ces pierres sont bonnes pour les coliques. Elles partagent cette propriété avec la pierre 温石, *wen che*. Mais je n'ai pas vu la variété de cette pierre dont on façonne des vases.

POUO SOUO CHE

163) 婆娑石, *pouo souo che*, en japonais *bâ sha seki*, appelée aussi 摩挲石, *mouo souo che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *pouo souo che* se forme dans



les mers du Sud. C'est une pierre du principe *yang*, elle ressemble à la pierre *che lu*, de couleur faible. Celles qui ont des étoiles d'or sont recherchées; les Hou jen [Mongols] recherchent extrêmement cette pierre, ils la montent sur de l'or et en font des bagues qu'ils portent habituellement et chaque fois qu'ils veulent manger ou qu'ils cessent de manger, ils passent la langue sur cette bague qu'ils sucent deux ou trois pour se préserver de tout poison : actuellement on voit des gens qui en portent à leur doigt de gros fragments. Leur valeur atteint jusqu'à cent *kin*. On dit encore que dans le royaume de San fo tsi [Sumatra], en japonais Sanbousai, il y a, au sud de la mer, une montagne aux sommets de cinq couleurs dont les pierres sont flamboyantes : l'eau [p. 117] qui en descend a la vitesse de la flèche. Lorsqu'un navire passe près de cette montagne, les marins avec des crocs en arrachent des piérres. Calcinée, cette pierre dégage une odeur sulfureuse. On estime surtout celle qui est de la forme des dents de dragon jaune et qui est pesante et épaisse.

TS'IÑG MONG CHE

164) 青礞石, *ts'ing mong che*, en japonais *sei mô seki*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre se trouve dans toutes les montagnes de la région au nord du [Yang tse] kiang. On distingue deux espèces l'une verte, l'autre blanche. On recherche celle qui est verte. C'est une pierre qui est dure et mince et d'un vert noir. Si on la fend, on trouve l'intérieur pointillé d'étoiles blanches. Si cette pierre est chauffée, ces étoiles deviennent jaunes comme l'or *fou* [couleur paille]. On n'emploie pas dans les préparations celle qui n'est pas pointillée d'étoiles. Les artisans font des vases et divers objets avec cette pierre.

Sa saveur est douce, salée et égale. Elle guérit les embarras de nourriture des adultes, des femmes, des enfants, les embarras de flegme, la toux, les convulsions. Elle agit en faisant descendre le principe *yn*. C'est un remède qui agit sur le *kiue yn* et sur la circulation du foie. Elle

guérit les convulsions. On fait avec cette pierre et du flegme une expérience curieuse. On crache des mucosités, du flegme sur de l'eau : on répand sur ce flegme de la poudre de cette pierre, alors le flegme traverse l'eau et descend. On s'assure ainsi de l'efficacité de cette pierre pour faire descendre et on l'emploie alors à propos et à doses convenables. S'il y a faiblesse par anémie et poumon caverneux, il ne faut l'employer que peu de temps.

HOA JOEI CHE

165) [p. 118] 花蕊石, *hoa joei che*, en japonais *kouwa dzoui seki*, appelé aussi 花乳石, *hoa jou che*.

Δ. Actuellement on trouve rarement cette pierre d'un jaune pur. Elle est souvent de couleur cendrée.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *hoa joei che* se trouve dans les provinces du Chen si, à Taï tcheou, et du Chan si. C'est une pierre du principe *yn*. Elle est de couleur jaune pur et au milieu il y a des points d'un blanc terne. Elle n'a pas de forme bien déterminée; elle est grande ou petite, ronde ou carrée. On la sculpte et on en fait des vases.

Sa saveur est aigre et âpre, elle est sans danger. Elle guérit les blessures incisives avec une efficacité merveilleuse. On la mélange avec du soufre et on met cette solution sur la blessure : elle arrête le sang. Si on est pressé, on se contente d'appliquer la raclure de cette pierre, c'est encore un bon remède. Elle mûrit les abcès. Elle peut débarrasser la matrice d'un fœtus mort, des membranes qui enveloppent le fœtus, faire écouler le sang corrompu. Le sang corrompu s'étant transformé, alors le fœtus et les membranes qui l'enveloppent n'ont plus l'inconvénient de l'adhérence : tels sont les mérites de cette pierre que l'on ne rencontre pas du même genre dans les plantes et dans les arbres.

O. 花蕊石散, *hoa joei che san* [poudre médicinale de la pierre *hoa joei che*].



Elle guérit l'hémoptysie. Pour cela, on emploie cette pierre que l'on fait chauffer et qu'on réduit en poudre. Urine d'enfant, un verre. Pour un homme, on met dans du vin, moitié verre, pour une femme dans du vinaigre, moitié verre. Chauffée, cette poudre prise après les repas à la dose du poids de trois sapèques, quatre au plus, dans les meurtrissures, fait que le sang extravasé se transforme en eau jaune : ensuite on emploie une décoction de panacée.

166) ○. 同銘花蘂石, *t'ong min hoa joei che* [autre remède avec la pierre *hoa joei che*].

Un *leang* de cette pierre, quatre *leang* de vinaigre : on réduit en poudre fine qu'on égalise avec soin. On fait un amalgame de cette poudre avec de la colle [p. 119], on sèche au soleil, on verse dans un vase d'argile, dont on lute l'orifice, on la met sécher sur des briques. A la surface de la brique on écrit les caractères des huit *koua* en cinq colonnes. On chauffe avec du charbon de terre, dont on entoure le vase, on allume le feu en dessous de neuf heures à onze heures du matin, lorsque le charbon est éteint, on la retire et on la triture. On met la poudre dans un vase et on la conserve. C'est un remède pour les blessures d'armes incisives, les morsures des chiens, même quand le blessé est dans un état très grave. Si promptement on frotte avec ce remède l'endroit de la blessure, le sang devient de l'eau jaune : alors le blessé se guérit, revient à la vie et ne ressent plus de douleur. Si le sang corrompu s'est déjà répandu dans les viscères, on fait chauffer de l'urine de jeune homme dans un peu de vin et en appliquant ce remède on éprouve à l'instant du mieux. Après l'accouchement, lorsque le sang corrompu ne s'écoule pas et qu'il afflue au cœur ou que le fœtus est mort dans l'utérus, que l'arrière-faix ne vient pas et qu'il y a danger de mort, mais que cependant le cœur est encore chaud, si promptement on avale un *leang* d'urine d'enfant, on se débarrassera des mauvaises choses qui ressemblent à du foie de porc, et il n'y aura jamais d'accident du côté du *fong* du sang, ni du *k'i* du sang. S'il y a du sang corrompu dans le diaphragme, il se transformera en eau jaune et il y aura dégagement soit par des vomissements, soit par les urines.

KIN KANG CHE

167) 金剛石, *kin kang che*, en japonais *kon go seki*, appelé aussi 金剛鑽, *kin kang tsoan*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *kin kang che* naît dans l'Inde, au fond de l'eau et sur les pierres, comme la pierre *tchong jou*. Il a l'apparence de la pierre 紫石英, *ts'e che yng*. Avec sa poussière on peut trancher le jade et couper la porcelaine. Les gens du pays plongent dans l'eau pour le ramasser, sa forme alors est celle de 鼠矢, *chou che* [pointe de flèche]; il est de couleur noire verdâtre, comme [p. 120] une pierre et comme le fer. On peut le frapper avec du fer sans qu'il s'altère. On ne peut le briser qu'à l'aide de la corne de l'antilope *ling*. Alors il se brise comme de la glace. Les bonzes de l'Inde ornent de diamants la dent de Bouddha.

Quand on veut distinguer si un diamant est vrai ou faux, on le met dans du vinaigre après l'avoir fait chauffer au rouge; s'il ne se fendille pas, s'il reste le même, il est vrai; s'il a des facettes émoussées, on le chauffe au rouge, on le laisse refroidir, et ses facettes redeviennent aiguës. Dans l'Inde, on compare la nature de Bouddha au diamant et sa tristesse, à la corne de l'antilope *ling*. Dans le royaume de Ta tsin, il y a des *kin kang che* : les plus grands ont jusqu'à un *tch'e* de long. En outre, dans la rivière de Lieou cha, il y a une pierre qui s'appelle 昆吾石, *koen ou che*, on la polit, on en fait des épées dures comme du fer et brillantes comme du cristal. Cette pierre coupe le jade comme de la boue, elle appartient aussi à la classe des *kin kang che* de grande dimension. En général on monte le *kin kang che* sur des épingles, des ceintures que l'on porte sur soi, et qui tous préservent des poisons et des miasmes.

168) Parmi les animaux il y a le tapir et une espèce de tigre qui peuvent manger du fer, et avec leurs excréments on peut faire des

armes et couper le jade. (Voir pour plus de détails l'article de l'*Encyclopédie*, Tapir, à la classe des animaux.)

Δ. Le *kin kang che* se trouve au Japon dans la province de Kawatsi, dans les vallées de la montagne Foutatsou kami ga take : on s'en sert pour façonner le cristal, le verre et toutes les pierres de la classe du jade. Pour percer un trou dans ces matières, on répand une pincée de poudre de *kin kang che* à l'endroit choisi : avec une tarière en bois de pin, on appuie sur cet endroit et le trou se forme : c'est une des merveilles du *kin kang che*. Si on plonge le *kin kang che* dans l'eau, on n'y voit aucune trace d'humidité, c'est une autre merveille de cette pierre. Il y a aussi ce qu'on appelle 伽旻玉, *kia man yu*, en japonais *gya man no tama*. Il est de couleur noirâtre, sa forme est celle de la pierre 燧石, *soei che*, en japonais *hi yo ne* [sorte de miroir ardent]. Il est angulaire et très dur, on s'en sert pour travailler le jade et la porcelaine. Il les façonne aussi aisément que si c'était de la boue. Cela vient de Hollande, comme un objet de commerce, c'est sans doute une espèce de *kin kang che*.

PIEN CHE

169) [p. 121] 砭石, *pien che*, en japonais *hari ishi*, appelée aussi 鍼石, *tchen che*.

Dans le *Pen ts'ao kang mou*, au *Livre des Montagnes de l'Ouest*, il est dit que dans la montagne de Kao che, dans la montagne de Fou li, on trouve beaucoup de pierres dont on peut faire des aiguilles. Dans le commentaire de *Wang Yong* au *Sou wen* , il est dit que cette pierre ressemble au jade, on peut en faire des aiguilles. Dans l'antiquité, on ne connaissait que les aiguilles de pierre, mais dans les siècles suivants, on remplaça la pierre par le fer. Maintenant les gens se servent d'un morceau de porcelaine pour faire l'acupuncture dans les maladies.

石砮, *che nou.* Cette pierre provient du royaume de Sou tchen [Mandchourie] où les gens font des flèches avec le bois d'arbres desséchés et mettent une pointe en pierre verte qu'ils trempent dans du poison. La blessure en est mortelle. Cette pierre se trouve dans les montagnes des districts de King et de Leang.

Dans le district de T'eng tcheou, dans le Sud, on se sert d'une pierre violette pour faire des couteaux et des épées, comme avec du cuivre et du fer, les laboureurs arment leurs charrues de cette pierre. Les femmes se servent de cette pierre pour s'en faire des anneaux et des colliers, c'est toujours la même espèce de pierre.

Δ. Le *hari ishi* n'est plus en usage : on ne se sert que d'aiguilles en or, en argent ou en fer. La pierre qu'on appelle 砮, *nou*, sert à faire des pointes de flèches. Le caractère 環, *hoan,* désigne une pierre ronde qui n'est pas entière. Le caractère 玦, *kiue*, désigne une pierre à aiguille mal ronde et défectueuse.

TCHE

170) [p. 122] 砥, *tche* [pierre à aiguiser], en japonais *to ishi*, 磨刀石, *mouo tao che*, 礪石, *li che*, 羊肝石, *yang kan che*; *tche*, en japonais 阿乎止, *a o to*; *li*, en japonais 阿良止, *a ra to*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou,* c'est une pierre pour polir les objets. Celle qui est d'un grain fin s'appelle *tche*, celle qui est d'une texture grossière s'appelle *li che*. Si les gens la foulent aux pieds, ils ont des coliques. J'ignore l'explication de cette chose. Il y a encore la pierre à aiguiser qu'on appelle 龍白泉粉, *long pe ts'iuen fen.* On l'applique sur les scrofules, qu'elle arrête radicalement. Dans l'*Encyclopédie San tsai dzou ye*, il est dit que la pierre *tche* se trouve dans la montagne de Teou yang. Il y en a de couleur terreuse, blanche et rouge. Celles qui viennent de Nan tch'ang sont très bonnes.

Δ. Autrefois on employait le bois pour polir les objets. On désignait ce polissoir en bois par le caractère 楕, *tcheou*, maintenant on emploie la pierre, mais ce n'est pas une vraie pierre, ce n'est que de la terre durcie. On creuse dans la montagne pour trouver cette terre, qui ressemble à de la terre à vases, il y en a de beaucoup d'espèces.

171) 庖丁刀砥, *pao ting tao tche*, en japonais *bo sho to ishi*. Elle est de couleur verdâtre, elle s'appelle 青砥, *ts'ing tche*, en japonais *a o to*. La meilleure est celle qui vient de Yamashiro; celle qui vient de la province de Tamba et de la province de Souwo, de Iwami est d'une qualité secondaire.

刀劍砥, *tao kien tche*. Cette pierre est d'un blanc gris léger. Celle qui vient de la province de Mikawa, à Nakoura est tout à fait supérieure. Celle qui vient de la province de Yamashiro, à Tseou ngo nei tan, est d'une qualité secondaire. Celle qui vient de la province de Yechizen, au village du couvent de Tan, lui est encore d'une qualité inférieure.

剃刀砥, *ti tao tche*, en japonais *kami tsouri iski*. Elle est de couleur blanche : celles de la province de Yamashiro, celles de Kodzouke sont très bonnes. Dans la province de Tamba, celle de Omi [p. 123] est inférieure.

172) 礪石, *li che*, en japonais *a ra to*.

Cette variété se trouve dans la province de Hizen, à Amakousa. Elle est rouge et blanche et veinée. On l'appelle *amakousa to ishi*, pierre à aiguiser d'Amakousa. Celle qui vient du district de Yo est légèrement blanche ou légèrement rouge et également veinée. En général, elle polit les lames de toute espèce, et les armes tranchantes, ou bien on en fait des pierres à broyer l'encre 硯, *yen*. Elle est bon marché. Dans la

province de Ki i à Miko no hama, dans la province de Hizen à Tan tsin, on trouve la pierre *li*, en japonais *a ra to*. Je passe sous silence les autres lieux de production; quant à la pierre *tche*, en japonais *a o to*, on ne la trouve dans les montagnes que sous une forme très friable et pas encore à l'état de véritable *tche*. On prend cette terre dans les montagnes, on la dessèche au soleil, l'eau s'évapore, il reste une poussière fine que l'on façonne en boule; on appelle cela 砥粉, *tche fen*. Dans les travaux de vernissage, les ouvriers appliquent cette poussière sur la terre qui fait le fond des vases à vernisser : on appelle cela *ti siou*, en japonais *ji sabi* [engobe]. Alors on peut appliquer au-dessus le vernis : sans cette précaution le vernissage serait sans solidité.

龍白泉, *long pe ts'iuen*, appelé également 砥水, *tche choei*. On peut, avec l'eau provenant de la pierre *tche*, obtenir la couleur du thé noir. On appelle cela vulgairement *hien fan chen*. Si on trempe des tissus de toiles dans une infusion d'indigo, ensuite dans une infusion d'écorces d'arbre *tche lieou* que l'on fait bouillir cinq fois et qu'avec cette liqueur on mélange du *long pe ts'iuen*, il suffit alors d'un seul bain pour teindre ces tissus et leur donner une couleur noire, plus noire que celle obtenue en les trempant dans un bain de teinture de fer (*t'ie tsiang*). Cette teinture est inaltérable.

ME FAN CHE

173) 麥飯石, *me fan che*, en japonais *baku han seki*.

[p. 124] D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *me fan che* se trouve souvent dans les torrents des montagnes. Elle est de grains de différentes grosseurs. Tantôt, elle est grosse comme le poing, tantôt comme un œuf d'oiseau, tantôt comme du riz. En somme, c'est un conglomérat de pierres qui rappelle le *baku han*. Il y en a qui ressemble à un mélange de riz et de fèves : elle est de couleur jaune et blanchâtre. Employée

comme onguent, elle guérit les furoncles, les anthrax. On en parle dans le *Pen ts'ao kang mou* et dans le *Ts'ien kin fang* [*Remèdes qui valent mille pièces d'or*].

CHOEI TCHONG PE CHE

174) 水中白石, *choei tchong pe che*, en japonais *midzou no naka no shiro ishi.*

D'après le *Pen ts'ao kang mou,* ces pierres se trouvent fréquemment dans les rivières des vallées. Les grandes sont grosses comme un œuf, les petites ont la dimension du doigt. Il y en a de blanches et de noires : pour les remèdes, on n'emploie que celles qui sont blanches et petites. Elles guérissent les tumeurs qui se forment en haut du dos, qui ont la forme d'un vase bombé, maladie dont j'ignore le nom précis. On remplit un ou deux vases de *choei tchong pe che* : on les calcine en chauffant, on mélange avec de l'eau et on lave avec ce liquide, aussitôt il y a guérison. Autrefois les gens avaient un procédé pour chauffer une pierre et en faire des aliments : c'était cette pierre dont on se servait. Le procédé était le suivant. On prenait une décoction de *hou ts'ong* ou de la racine de *ti yu*, on faisait cuire comme des *yu*, on appelait cela, 石羹, *che keng* [bouillon de pierre].

Δ. La pierre qu'on appelle *pe che* [pierre blanche] et qui sert pour faire des remèdes et des aliments se trouve en abondance sur le bord de la mer dans la province de Bungo, dans celle de Bingo, à Tsien lou, dans la province de Ki i, à Oumi hama. Elle est grosse comme le poing ou comme une fève, elle est blanche, et ressemble à une galette. On s'en sert pour faire des vases d'ornement de palais et pour l'ornementation [p. 125] des montagnes artificielles des jardins.

CHA

175) 沙, *cha,* en japonais *souna,* appelé aussi 砂, *cha.* Le [dictionnaire] *Chouo wen* dit que ce caractère se compose de 水 [eau] et de 少 [peu]; quand il y a peu d'eau, alors le sable apparatt. On l'appelle aussi 沙理, *cha li*, vulgairement 粗沙, *chou cha*, en japonais *ara souna.*

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, on entend par *cha* de petites pierres. Ce caractère est formé, par association d'idées, des caractères *chao* [petit] et *che* [pierre].

Δ. D'après le *Chouo wen*, le caractère 沙, *cha*, est le caractère juste. En général, celui qui est fin et blanc comme du sucre est le vrai *cha*, on l'appelle 眞沙, *tchen cha*, en japonais *masago.* Dans la province de Shinano à Ta i dans la province d'Idzoumo, à Tasouke matsou, il y a du *tchen cha* que la mer dépose quand elle est agitée par les vents. Le *cha* dont le grain est comme du riz s'appelle *cha li.* Dans la province de Setsu sur les rivages de la mer, à Ping k'ou, on en trouve beaucoup.

CHE YEN

176) 石蛤, *che ho.*

石燕, *che yen,* en japonais *ishi tsubane* [hirondelle de pierre].

[p. 126]. D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *che yen* se trouve dans le district de Yong, près de la ville de K'i yang hien. Cette pierre ressemble par la forme à une huttre : elle est de couleur terreuse. Elle a le poids et la consistance d'une pierre. Celle qui est ronde et grande est la pierre hirondelle mâle, celle qui est longue et petite est la pierre hirondelle femelle. Cette catégorie appartient à la classe des pierres. Il y a une espèce *che yen* qui se trouve dans les cavernes à stalactites. Sa forme est celle de l'hirondelle, elle se nourrit des suintements laiteux des stalac-

tites, elle peut voler. Cette espèce appartient à la classe des animaux (voir le chapitre des animaux).

Dans l'ouvrage *Ou tsa tsou*, il est dit qu'à Yun ling, on trouve la pierre *che yen*. Elle peut voler. Si elle vole, ce n'est que les jours de vent et de pluie. Cette pierre ne peut voler par elle-même, mais les jours de grande chaleur, où un vent violent mêlé de pluie s'élève, cette pierre tourbillonne avec le vent et rase la surface de la terre. La chaleur et le froid, par leur lutte, amènent ce tourbillon de vent qui entraîne la pierre, elle ne peut donc véritablement voler.

Elle est de saveur douce et froide. Elle guérit la gonnorrhée. On la prend en boisson dans du lait chaud. Si une femme accouche difficilement, elle n'a qu'à tenir de chaque main un fragment de cette pierre, elle en éprouve l'efficacité sur-le-champ. Elle guérit l'obscurcissement de la vue par l'exubérance des cils. On prend des *che yen*, l'un mâle, l'autre femelle, on les triture et on les injecte dans l'œil : préalablement on a ôté avec des ciseaux les poils des cils. Après qu'on a injecté ce remède dans l'œil, on lave avec de l'eau de nénuphar.

177) ∆. Dans la province d'Awa, dans celle de Sanouki, il y a la pierre *che ho* dont la forme est celle d'une huître ; si elle ferme la bouche on la prend pour de la terre. Elle est pesante et compacte comme une pierre. On l'appelle vulgairement 弘法大師所符, *hong fa ta che so fou* [pierre où le grand maître de la loi étendue a laissé son empreinte]. Cette pierre est de la même espèce que le *che yen*. Les enfants, les petites filles qui ne connaissent pas sa nature, racontent à son sujet des histoires fabuleuses.

Dans la montagne Tsou ping de la province de Shinano, à Kome sawa, dans la province de Mutsu, il y a une montagne qui s'appelle Kia louo chan [montagne des limaçons à coquilles]. Dans cette montagne on trouve un grand nombre de petites pierres dont la forme est celle des *kia louo tse*. Elles sont d'une couleur jaune blanc, mélangé d'une teinte légèrement rouge. Le *kia louo* s'appelle en japonais *tsubi*, vulgairement *tsubu*. Elle ressemble au *hai louo*. C'est un petit coquillage.

CHE HIE

178) [p. 127] 石蟹, *che hie* [crabe de pierre], en japonais *ishi no kai*, appelé aussi 石蛇, *che che*, 石蠶, *che ts'an*, 石鼈, *che pie* (voir l'article des *kai kia* [animaux à carapace]).

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *che hie* se forme dans la mer du Sud. C'est le crabe ordinaire et c'est en séjournant pendant des mois et des années dans les profondeurs de la mer qu'il se transforme en pierre, quand il est poussé sur le rivage par le flux et le reflux de la mer. Dans le district de Yai tcheou, dans la rade de Yu lin kiang, à la distance d'un demi-*li*, la terre est très légère, le froid très rigoureux. Le crabe se cache dans la terre, mais il n'en peut plus sortir et, au bout d'un certain temps, il est entièrement pétrifié.

石蛇, *che che*. Cette pierre se forme parmi les pierres d'une montagne qui se trouve sur le bord de la mer du Sud. Elle est de forme souple et flexible, comme celle d'un serpent, mais sans queue ni tête, creuse à l'intérieur, de couleur rouge. Celle qui ressemble au serpent *louo* est préférable. Elle ressemble aussi à la coquille *tch'e louo*. J'ignore de quoi elle peut être la transformation.

石蠶, *che ts'an*. Cette pierre se trouve parmi les pierres sur le bord de la mer. Elle ressemble à un ver à soie. C'est aussi une pétrification. Il se trouve au bord de la mer, il y en a de grandes et de petites, c'est une transformation de *lou tchong* qu'on appelle vulgairement *t'ou pie* [tortue de terre].

CHE HOANG

179) [p. 128] 蛇黃, *che hoang*, en japonais *ja wô*.



D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre se forme dans le ventre des serpents, c'est exactement comme le 牛黃, *nieou hoang* [jaune de bœuf]. D'aucuns disent que l'hiver, le serpent se cache dans la terre; le printemps venu, il sort de la terre et s'éloigne en vomissant cette substance qui a la grosseur et la forme d'un amas de globules. Elle a la consistance d'une pierre, elle est jaune à l'extérieur et noire à l'intérieur. C'est au deuxième mois de l'année qu'on la recueille. En général, comme cette pierre se trouve rarement, on la remplace par le 蛇含石, *che han che*, qui est contenu dans les serpents.

YNG CHOEI CHE

180) 凝水石, *yng choei che*, en japonais *ki soui seki*, appelée aussi 寒水石, *han choei che*, 鹽枕, *yen tchen*, 白水石, *pe choei che*, 鹽根, *yen ken*, 凌水石, *yng choei che*. 泥精, *ni tsing*, 鹽精石, *yen tsing che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *yng choei che* naît dans les endroits salins, au-dessous des formations de sel. Elle est d'une nature humide, mais un séjour prolongé dans le sol [p. 129] lui donne de la consistance et la pétrifie. Elle est de la nature du sel. Elle se forme par blocs prismatiques comme la pierre 馬牙消, *ma ya siao*. Elle est limpide comme le *choei tsing*. Il y en a aussi de teinte noirâtre. Lorsque arrivent les mois d'été, elles redeviennent humides. Si on les met dans l'eau et qu'elles y restent longtemps, elles se transforment également. Dans l'été, si on prend de la poudre humide de cette pierre, qu'on la mette dans un vase et qu'on la suspende aux parois du fond d'un puits, il se forme la pierre 凌水, *yng choei*. La pierre 石膏, *che kao*, s'appelle aussi 寒水石, *han choei che*, mais ce n'est pas la même que celle dont nous venons de parler.

HIUEN TSING CHE

181) 玄精石, *hiuen tsing che*, en japonais *gen sei seki*, appelée aussi 太乙玄清石, *t'ai i hiuen tsing che*, 陰精石, *yn tsing che*, 玄英石, *hiuen yng che*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, la pierre *hiuen tsing che* vient de Kiai tcheou. Elle provient de l'écoulement du sel qui se répand dans le sol et avec le temps prend la consistance d'une pierre. Les morceaux de cette pierre ressemblent aux écailles du dos de la tortue. Il y en a de couleur verte, sa cassure est brillante comme un miroir, elle est à six pans. Elle ressemble pour la grandeur à une feuille de saule. C'est une concentration des vapeurs du principe *yn*. Celle dont on se sert maintenant vient de Kiang tcheou, on la désigne en disant que c'est la pierre de Kiang, 絳石, *kiang che*, et non pas le véritable *hiuen tsing*.

Sa saveur est salée et tiède. Elle préserve du vent froid, des miasmes, est tonique, bonne pour certaines affections des femmes, agit sur le cœur et calme les douleurs de tête. On ne s'en servait pas dans les anciens remèdes, maintenant on l'emploie beaucoup.

LU YEN

182) [p. 130] 緑鹽, *lu yen* [sel vert], en japonais *riyokou yen*, appelé aussi, 鹽緑, *yen lu*, 石緑, *che lu*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le sel vert vient de la Perse. Il se forme sur des pierres. Son apparence est celle de la pierre *k'ong ts'ing*. Celui qu'on met dans l'eau de pluie et qui ne devient pas humide est vrai. Sa saveur est amère et âcre, égale : il guérit les rougeurs de l'œil avec larmoiement et obscurcissement de la vue. On l'emploie par gouttes.

Moyen d'obtenir du lu yen foncé artificiel. — On prend un vase de cuivre dans lequel on verse un *cheng* de 漿水, *tsiang choei*, on met un *leang* de 青鹽, *ts'ing yen*, on laisse tremper pendant sept jours : alors on retire et on obtient ainsi une substance verte dont on met la raclure dans du *tsiang choei* et on laisse de nouveau tremper pendant sept jours et on retire. Ce *lu yen* artificiel n'est pas le vrai *lu yen*.

POUO SIAO

183) 朴消, *pouo siao*, en japonais *bokou shô*, appelé aussi 消石朴, *siao che pouo*, 鹽消, *yen siao*, 皮消, *pi siao*.

[p. 131] D'après le *Pen ts'ao kang mou*, cette pierre au contact de l'eau se dissout. Généralement, on peut l'employer pour dessécher les peaux des bœufs et des chevaux. Elle remédie aux impuretés de l'or et de l'argent altérés. Celle qui se trouve dans le Chou occidental [Se tch'oan] est de qualité supérieure, elle se forme toujours dans les terres à efflorescences salines. Les gens du pays l'enlèvent en raclant le sol et la font chauffer dans une solution aqueuse qu'on laisse jusqu'à ce qu'il se forme un précipité comme des grains de sel : s'il y reste du sable ou de la terre, on l'enlève. Elle est de couleur blanche et jaune.

Celle qu'on obtient ainsi sans avoir besoin de passer à une seconde préparation s'appelle *pouo siao*. Celle qui subit l'action d'une double préparation et qui donne naissance à des espèces d'épis s'appelle 芒消, *mang siao*. Celle à la surface de laquelle se forment des dents ressemblant à du *koei kio* [espèces de cornes] et qui a une forme cubique s'appelle 馬牙消, *ma ya siao*, on l'appelle aussi 英消, *yng siao*.

Sa saveur est douce, salée, froide, c'est un faible poison. Elle guérit les fièvres pernicieuses, les obstructions intestinales, les rétentions d'urine. Sous la dynastie des T'ang, au jour du sacrifice *la*, l'Empereur donnait en présent aux ministres du 紫雪, *ts'e siue*, du 紅雪, *hong*

siue, du 碧雪, *pi siue*, qu'on obtenait avec du *pouo siao*. Tous ces remèdes ont une vertu merveilleuse pour guérir les maladies inflammatoires. On trouve des détails sur ces trois préparations dans l'ouvrage *Ho tsi kiu fang* et dans le *Pen ts'ao kang mou*.

Δ. Dans le *Syoku Nippon ki*, il est dit que le sixième mois de la première année du cycle Ten wan de l'empereur céleste Kônin, on envoya à Naniwa le dignitaire T'song ou Wei li apprendre à obtenir du *bokou shô*. Maintenant à Oho saka on fabrique le *yen siao*.

184) 芒消, *mang siao*, en japonais *bo shô*, appelé aussi 盆消, *p'en siao*.

Pour obtenir le *mang siao*, on se sert de *pouo siao* que l'on chauffe dans l'eau une seconde fois. On retire les impuretés, on met plusieurs pieds de la plante *louo po* [radis noir], on chauffe le tout ensemble, on retire les tiges de la plante, on met dans un vase et on laisse le précipité se former. Alors il se forme une poudre granuleuse blanche comme la cire, on l'appelle vulgairement *p'en siao*. A la surface il se forme des espèces de barbes fines comme des épis de blé, de là son nom de *mang siao*.

[p. 132]. Sa saveur est âcre et amère, elle est très froide, elle chasse les miasmes, elle active la circulation du sang; elle est bonne pour faire uriner, aller à la selle, pour les règles des femmes. Elle arrête les cinq écoulements. Tchong king, dans son ouvrage sur les fièvres aiguës, n'emploie que le *mang siao*.

MA YA SIAO

185) 馬牙消, *ma ya siao*, en japonais *ba ge shô*, appelée aussi 英消, *yng siao*.

On prend du *pouo siao* que l'on soumet de nouveau à l'action du feu; à la surface, il se forme comme des dents; cette substance cristallise à six pans. Elle charme la vue par ses cristaux brillants et élancés. On l'appelle *ma ya siao*, on l'appelle aussi *yng siao*.

Sa saveur est salée, assez douce, très froide. Triturée et criblée on l'emploie comme collyre pour les rougeurs de l'œil et la cataracte. Elle dissipe les inflammations et est calmante.

胡消, *hou siao*. On obtient ce sel à l'aide de *mang siao* et de *yng siaó*, auxquels on mélange des tiges de radis noir. On fait chauffer deux ou trois fois pour ôter la saveur acide.

風化消, *fong hoa siao*. C'est un sel que l'on obtient encore comme le précédent par un mélange de *mang siao* et de *yng siao*, qu'on expose à l'air, pour le soumettre à l'évaporation. Il est blanc comme la poudre de céruse. Quelquefois on se sert d'un vase d'argile, qu'on suspend au-dessous du rebord d'un toit, on attend que l'eau s'évapore et après on ramasse le dépôt de cristaux et on le met en réserve.

HIUEN MING FEN

186) 玄明粉, *hiuen ming fen*, en japonais *gen mei foun*, appelé aussi 白龍粉, *pe long fen*.

Le moyen de préparer ce sel est le suivant. On prend dix *kin* de *pouo siao* bien blanc, un *che* d'eau vive que l'on fait chauffer pour enlever les impuretés. On laisse en plein air pendant une nuit entière par un temps serein, on enlève l'eau, et on prend le résidu poudreux. Pour chaque *teou* [mesure] de résidu on met un *kin* de radis noir.

On expose de nouveau à l'air pendant une nuit entière, on retire ce qui reste : par chaque *kin* de dépôt, on met un *leang* de réglisse. On chauffe ce mélange pour ôter les impuretés, on expose encore en plein air pendant une nuit entière, [p. 133] on met dans un grand vase que l'on remplit jusqu'au bord, on lute ce vase avec de l'argile détrempée sur une épaisseur d'un demi *ts'uen* et, sans le couvrir, on place ce vase

sur un fourneau que l'on chauffe avec dix *kin* de charbon ; on chauffe à fond, on attend que l'ébullition soit terminée et on couvre avec un tesson; on lute de nouveau, on chauffe avec quinze *kin* de charbon, on laisse refroidir une dizaine de jours, on retire et on étend sur une feuille de papier placée à terre que l'on recouvre d'un vase et on laisse pendant trois jours pour ôter le poison du feu. On triture et pour un *kin* de ce sel, on met un *leang* de réglisse ordinaire en poudre et un *leang* de réglisse brûlée en poudre. On mélange et égalise le tout et on le conserve dans un vase de terre et on s'en sert. Sous les T'ang, un homme appelé Lieou Hiuen tchen, prenant habituellement du *hiuen ming fen*, ne fit jamais de maladie et parvint à une extrême vieillesse.

On dit qu'il peut guérir cent vingt espèces de maladies. En s'en servant longtemps il allège le corps, donne de la force à la matrice, augmente la longévité, c'est un remède miraculeux. Li Che tchen dit qu'il ne faut pas s'en servir si l'estomac est froid et vide et si le principe *yn* manque.

YEN SIAO

187) 焰消, *yen siao*, en japonais *yen shô*, appelé aussi 消石, *siao che*, 芒消, *mang siao*, 苦消, *k'ou siao*, 火消, *ho siao*, 地霜, *ti choang*, 生消, *cheng siao*, 北帝玄珠, *pe ti hiuen tchou*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le 消石, *siao che*, se forme dans les marais salins dans l'hiver, et au printemps il forme une couche blanche à la surface du sol. Celui que l'on vend, préparé hâtivement, est loin d'être pur, il faut le traiter par l'eau en le chauffant et le laisser dans un vase pendant une nuit entière, [p. 134] alors il s'épure. Celui qui se forme au fond du vase a l'apparence du *pouo siao* et s'appelle *cheng siao*. Celui qui se forme à la surface a tantôt des cristaux barbelés comme le sel *pouo siao*, tantôt des facettes cristallisées comme le *ma ya siao*. Aussi ce sel reçoit-il le nom de *mang siao* et de *ya siao*.

Ce sel est acide, il est un peu amer, légèrement aigre et très chaud. Il appartient à la classe du feu. Il dégage naturellement le principe *yang* du principe *yn*. Dans l'art militaire on s'en sert pour les poudres d'artifice ou de fusil, on le met dans le fusil et alors on peut voir sa force explosive. Dans le *Pen king*, on dit que c'est une substance froide, même très froide; c'est une erreur, comme de regarder le camphre comme étant d'une nature froide : en général les choses âcres et amères ne sont pas de nature froide. En outre, comme le camphre et le 火酒, *ho tsieou*, cette substance brûle avec flammes, dès lors comment y voir l'indice d'une nature froide, même très froide.

Le *yen siao* est une des choses les plus merveilleuses de la terre et du ciel. Si on le met dans la terre, il peut y rester mille ans, sans changer de couleur, tandis que les soixante-douze pierres citées dans cet ouvrage se transforment et deviennent de l'eau. Il pénètre les arbres et les plantes; il amollit les cinq métaux, il brûle les huit pierres. Bien que ce soit un remède violent, il ne faut pas y renoncer entièrement.

Dans le *Kou kin i t'ong*, on indique un moyen pour enlever au *yen siao* sa puissance explosive. Pour cela on se sert d'une marmite en fer, profonde, dans laquelle on a versé plusieurs *cheng* d'eau. On place cette marmite avec soin sur un fourneau, après en avoir bouché l'orifice avec de l'argile, pour qu'il n'y puisse tomber du charbon. Au bout d'un certain temps le salpêtre se dissout dans l'eau et alors on met des tiges de réglisse d'une longueur d'environ un *ts'uen*. Si ce *yen siao* brûle sans fumée, c'est qu'il est sans force explosive et alors on le retire.

Δ. Le *yen siao* qui vient de Kaga est le meilleur, celui qui vient de Chikouzen est de seconde qualité. En le mélangeant avec du soufre en poudre et des tiges de chanvre calcinées, on obtient de la poudre d'artifice et la poudre dont on se sert pour les canons.

NAO CHA

188) [p. 135] 硇砂, *nao cha*, en japonais *no cha*, 磠, *nou* [*cha*];

appelé aussi 狄鹽, *ti yen*, 氣砂, *k'i cha*, 透骨將軍, *t'eou kou tsiang kiun*, 北庭砂, *pe t'ing cha*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *nao cha* qui vient de Si kiai est le meilleur. Dans la montagne de Pe t'ing, il se dégage de la vapeur et de la fumée, sans qu'il se forme de nuages ou de grêle. Le soir venu, ces vapeurs brillent comme une torche allumée : à leur clarté on distingue les animaux dans la montagne, ils paraissent tout rouges. On appelle cette montagne Ho yen. Ceux qui ramassent le *nao cha* se mettent des semelles en bois ; s'ils avaient des semelles de cuir, elles brûleraient. Le Pe t'ing n'est autre actuellement que le district de Ho, dans les contrées occidentales. Le *nao cha* est aussi de la famille du *siao che*, c'est l'écoulement d'un sel qui s'est consolidé. Il a donc pour base une substance saline. Les gens du pays recueillent ce sel à l'état d'écoulement liquide et lui donnent la forme de blocs de sel. Il est, par sa nature, très transparent. On le met dans un vase, sur le feu pour le faire sécher. On ajoute quelquefois du gingembre sec, cela fait bien aussi. Au contact de la glace et de l'humidité, il se liquéfie et même disparaît complètement par dissolution.

Sa saveur est acide, amère, chaude, c'est un poison. Il guérit les congestions sanguines. Cette substance peut dissoudre les cinq métaux, les huit pierres : lorsqu'il y a dans l'or ou dans l'argent de la contrefaçon, on met les métaux avec du *nao cha* dans une marmite en métal ; on obtient par l'action de la dissolution, la séparation de tout ce qui est contrefait. Les cuisinières mêlent avec les viandes coriaces un peu de *nao cha*, avant de les faire cuire. On doit user avec modération du *nao cha*.

189) [p. 136] Remède pour guérir les obstructions de l'œsophage et les vomissements. — Deux *leang* de *nao cha* dans l'eau ; on enrobe dans de la balle de blé, on fait chauffer, on laisse refroidir : pour enlever l'humidité, on sèche au feu. Par *leang* de *nao cha* on met deux *tsien* d'areca, deux clous de girofle, on réduit en poudre très égale ; on met sept *cheng* de ce mélange dans du vin chaud. On prend trois fois par jour de cette préparation, jusqu'à guérison. Après, on boit d'une boisson

faite avec de l'orge blanc et pendant une quinzaine, on prend des pilules stomachiques.

Remède contre les poils du nez qui grandissent et sortent en dehors du nez. — Dans cette maladie, les poils grandissent nuit et jour et sortent en dehors du nez et peuvent atteindre un ou deux *tch'e* de longueur: progressivement ils s'agglomèrent comme un écheveau de fil, c'est une maladie intolérable. Si on les arrache, ils renaissent: cette maladie provient d'avoir trop mangé de porc ou de mouton. On prend un *leang* de *nao cha* et de *cheng jou hiang* : on réduit le tout en poudre et on fait chaque pilule de la grosseur de la graine de l'arbre *ou*. Au moment de se coucher, l'estomac libre, on prend dix pilules dans l'eau, les poils tombent d'eux-mêmes.

Δ. Dans la *Géographie des Ming*, il est dit que dans la montagne Ho yen du district de Ho et dans la montagne Pe chan du royaume de Kieou tse, on trouve une caverne où se forme une efflorescence saline verdâtre qui se répand hors de la caverne et se transforme, si on la sort de la caverne, en *siao che*. C'est du *nao cha*. Les gens du pays s'en servent pour préparer les peaux.

P'ONG CHA

190) 蓬砂, *p'ong cha*, en japonais *hô sha*, appelé aussi 鵬砂, *p'ong cha*, 盆砂, *p'en cha*, 硼砂, *p'ong cha*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *p'ong cha* se trouve chez les Barbares du Sud et de l'Ouest. Il y en a deux espèces: l'une blanche et l'autre jaune. Celle qu'on trouve chez les Barbares de l'Ouest est blanche comme le 明礬, *ming fan*, [p. 137] celle qu'on trouve chez les Barbares du Sud, est jaune comme de la gomme de pêcher : les deux pierres par la fusion prennent l'aspect de la pierre *nao cha*. L'espèce des Barbares de l'Ouest amollit les choses, altère les cinq métaux, elle a les mêmes propriétés que la pierre *siao*. C'est aussi un remède souverain pour les maux de gorge.

Elle est de saveur douce, légèrement salée. Elle dissout le phlegme, arrête la toux, guérit les vomissements et toutes les maladies de la bouche et des dents.

Δ. Il y a deux espèces de cette pierre : l'une verte, l'autre blanche. La verte, qui est onctueuse, s'appelle 油蓬砂, *yeou p'ong cha.* On peut l'employer pour nettoyer les ustensiles d'argent et de cuivre. En général on ne réussit à nettoyer les vases en étain blanc et en cuivre qu'à l'aide de *p'ong cha.* La seconde espèce qui est blanche, s'appelle 透蓬砂, *t'eou p'ong cha*, en japonais *souki hô sha.* On peut l'employer dans les remèdes. Li Che tchen, dans le *Pen ts'ao kang mou*, ne parle que de la jaune et non de la verte, parce que cette dernière n'est pas pure.

Dans le *Yuen che* on dit : « Celle qui est blanche et ressemble au *ming fan* est très bonne pour les remèdes, celle qui est jaune et légèrement verte n'est bonne que pour nettoyer les vases en or, en argent et en cuivre. » Cela est vrai.

191) 持蓬殺, *tch'e p'ong cha.*

D'après le *Pen tsao kang mou*, cette pierre se trouve à la surface de certaines pierres dans les montagnes de Kia tcheou. Elle ressemble à une pierre brisée. Sa saveur est froide et amère, c'est une variété de la pierre *nao cha.* Elle est souveraine pour guérir les blessures. Les blessés avec douleurs intolérables n'ont qu'à faire dissoudre cette pierre dans du vin et à absorber ce breuvage. Les gens du Sud conservent des morceaux de cette pierre dans un tube de bambou qu'ils portent comme une ceinture autour d'eux, pour les garantir des effets des flèches empoisonnées. Si dans les pays montagneux quelqu'un est mordu par un serpent ou atteint par une flèche empoisonnée, il faut promptement faire sur la surface une incision cruciale, faire sortir le sang et appliquer cette pierre triturée tout autour de la partie blessée, faire sortir de la plaie beaucoup d'eau jaunâtre et alors la douleur diminue. Cette pierre guérit aussi les tumeurs malignes et les enflures.

LIEOU HOANG

192) [p. 138] 硫黃, *lieou hoang* [le soufre], en japonais *yu wo* et *iwo*, appelé aussi 石硫黃, *che lieou hoang*, 黃牙, *hoang ya*, 黃硇砂, *hoang nao cha*, 陽侯, *yang heou*, 將軍, *tsiang kiun*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *lieou hoang* se trouve au-dessous d'une autre pierre. Il se forme par la condensation des vapeurs du principe *yang*. Il est de nature très chaude. En général dans les endroits où le soufre se forme, il existe des sources d'eau chaude à exhalaisons sulfureuses. Celui qui est de couleur jaune, à couleur brillante et qui ressemble au 物命, *ou ming*, est précieux. Le *lieou hoang* est le chef de soixante-douze espèces de pierres, aussi on l'appelle *tsiang kiun*. Il peut dessécher le mercure ; mis en contact avec un des cinq métaux, il les noircit, en contact avec le mercure, il le rougit. On mélange le *lieou hoang* avec le *siao che* et on obtient ainsi une poudre fulgurante à fumée, qui est utile à la guerre. Mais on distingue deux espèces de *lieou hoang*. Le *che lieou hoang* naît dans les montagnes des îles Lieou kiou ; le *t'ou lieou hoang* se trouve dans le Koang nan. Si on le mord avec les dents, celui qui ne craque pas sous la dent est de bonne qualité. La pierre *siao che* peut liquéfier le *lieou hoang*. On peut aussi le liquéfier en le versant à l'aide d'un tube en bambou dans du fumier de cheval, en l'y laissant pendant un mois ; cela s'appelle 硫黃液, *lieou hoang i*.

Sa saveur est piquante et chaude, il est de la nature des poissons. Il guérit les ulcères de la matrice des femmes, il tue l'acarus de la gale : employé à l'état natif, il tue la gale.

193) Δ. Dans le *Syoku Nippon ki*, on rapporte que la sixième année du cycle de Ho t'ong, sous le règne de l'impératrice Gemmei, les provinces de Sagami, de Shinano, de Mutsu [p. 139] offrirent en présent du *yu wo*. Maintenant encore le *yu wo* de la province de Shinano, qui est de couleur blanche et qui s'appelle 鷹眼, *yng yen*, en japonais *taka no me*, est tout à fait supérieur. S'il est mélangé d'un peu de jaune, on l'appelle

鸕鷀眼, *lou ts'e yen*, en japonais *ou no me*. Il se trouve dans la province de Dewa, en abondance à Akida. Le *yu wo* de l'île de Fou kou sima dans la province de Mutsu est de qualité moyenne. Dans la province de Bungo, à Soumiken et à Lieou tchou ken, on trouve beaucoup d'espèces de *yu wo* de qualité supérieure, moyenne et inférieure. Celui de la province de Satzouma est inférieure. Le *yng yen* et le *lou ts'e yen* entrent dans la composition de la poudre à canon. Les autres espèces dont la couleur est jaune-verdâtre et qui ne sont pas très bonnes, sont employées pour soufrer les mèches, aussi leur prix est cinq fois moindre. Le *yu wo* qu'on trouve dans les montagnes et qui est soumis légèrement à l'action du feu pour le dégager de la terre et des grains de poussière s'appelle 煮硫黃, *tchou lieou hoang*; on nomme 生硫黃, *cheng lieou hoang*, le *lieou hoang* recueilli dans un vase au-dessus des solfatares dont la fumée est épaisse comme celle du charbon et qui est d'un jaune pur. (Pour l'explication des *ti yu* [enfer, solfatare], voir à l'article *ming fan*.)

石硫赤, *che lieou tch'e*, appelé aussi 石亭脂, *che ting tche*, 石流丹, *che lieou tan*, 石流芝, *che lieou che*, c'est une variété du *lieou hoang* où domine le rouge.

石硫青, *che lieou ts'ing*, appelé aussi 冬結石, *tong kie che*. Il y a beaucoup d'espèces de *lieou hoang ts'ing* [vert]. Elles guérissent aussi les maladies de peau et la gale. Ses propriétés sont semblables à celles du *lieou hoang*.

MING FAN

194) 明礬, *ming fan*, en japonais *miyo ban*, appelé aussi 涅石, *nie che*, 羽涅, *iu nie*, 羽澤, *iu tche*, 巴石, *pa che*, 柳絮礬, *lieou siu fan*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *ming fan* se trouve fréquemment dans les montagnes ; celui qui vient de la terre de Tsin est le meilleur. A l'origine toutes les espèces de *fan* sont des pierres ; on les recueille [p. 140] et on les amène à l'état de *fan* par le grillage et par une préparation. Il est beaucoup employé dans les remèdes et par les teinturiers. Maintenant celui que l'on emploie après l'avoir brûlé, s'appelle 枯礬, *tien fan*, celui qui n'a pas subi l'action du feu, s'appelle 生礬, *cheng fan*. Il y en a de beaucoup d'espèces. Celui qui est blanc pur s'appelle 雪礬, *siue fan*, celui qui est lumineux et brillant s'appelle *ming fan* ; celui qui est marqué de stries effilées comme des aiguilles et dont la forme est celle de grains de farine est le 白礬, *pe fan*, de Po se [Perse]. Quand on prépare le *pe fan*, il arrive un moment où au fond du vase il se forme une espèce de précipité d'aspect bien caractérisé. Si à l'aide d'une cuillère en fer on le remue, il prend une forme vermiculaire ; cette variété s'appelle 礬胡蝶, *fan hou tie*, mais l'espèce cristallisée en facettes brillantes comme le *choei tsing* s'appelle 礬精, *fan tsing*. La variété qui par l'action du feu devient légère et déliée comme des fils de toile s'appelle 柳絮礬, *lieou siu fan*, celle qui chauffée jusqu'à évaporation complète de la partie aqueuse laisse des cristaux blancs comme de la neige, s'appelle 巴石, *pa che* [pierre de Pa]. Toutes ces variétés appartiennent à l'espèce du *pe fan* ; les variétés de *fan* de couleur jaune et noire, s'appellent 雞屎礬, *ki che fan*. On ne s'en sert pas dans les remèdes, mais seulement dans le doublage à chaud des métaux (*yaki tsouke*). On fait chauffer du cuivre que l'on trempe dans du vinaigre, on l'applique sur du fer avec une couche de *fan* ; toute la surface prend ainsi l'apparence du cuivre, mais à l'intérieur la substance du fer n'est pas modifiée.

Sa saveur est salée et froide. Il guérit les ulcères malins, les maladies ou douleurs des yeux, de la langue, des dents. Employé à l'état natif, il guérit l'angine. Il craint les huîtres des rochers et la plante *ma hoang*.

195) Δ. Dans le *Syoku Nippon ki*, on rapporte que la deuxième année

du règne de l'empereur céleste Mon mou, la province de Omi envoya en présent du 白礬, *pe fan*. Plus tard, la sixième année du cycle Ho t'ong, sous le règne de l'impératrice céleste Gemmei, l'Impératrice ordonna que désormais la province de Sagami offrirait en présent du *che lieou hoang* et du *hoang fan*, la province de Mino du *ts'ing fan*, la province de Hida et celle de Wakasa, l'une et l'autre du *fan che*, la province de Shinano du *lieou hoang*, la province de Kadzouka du *kin ts'ing*, la province de Mutsu du *pe che yng* et du *yun mou*, la province de Idzoumo du *hoang fan* et la province de Sanouki du *pe fan*. En général les endroits des montagnes où les sources d'eau chaude dégagent des vapeurs s'appellent *ti yu*. Il y en a beaucoup dans l'empire du Japon, par exemple dans la province de Bungo [p. 141], sur la montagne Tsourou miyama, dans la province de Hizen, sur la montagne d'Onzendake, dans la province de Higo, sur la montagne de Asoyama; dans la province de Bungo et dans le district de Hayami. Les endroits des montagnes volcaniques, où la terre est seulement chaude sans qu'il y ait de dégagement de flammes, et où l'on sent sous les herbes que l'on foule aux pieds la chaleur du sol, s'appellent *ti k'i ti yu* [volcans à émanations de vapeurs, solfatares]. On prend de cette terre que l'on dispose par petites boules éparpillées du dessus du sol, on arrose légèrement avec de l'eau, on étend au-dessus des nattes de jonc et en chauffant légèrement on obtient une foule de petits cristaux vermiculaires, groupés comme la fleur de la reine-marguerite, à forme contournée comme un assemblage de vers, ce sont des cristaux de *fan*. Pendant cette opération, il faut éviter avec soin l'eau de pluie, aussi on attend que le ciel soit pur pour la faire.

196) *Autre procédé*. — On ramasse cette terre, on la met dans un vase appelé *kome* que l'on humecte d'eau plusieurs fois. Cette eau additionnée de cendre de bois est chauffée pendant deux ou trois saisons: on verse ensuite dans une grande écuelle et le refroidissement amène la formation du *fan*.

S'il n'est pas encore pur, à l'aide d'une cuillère en bambou on retire l'eau. Alors il prend un aspect farineux : on le soumet encore à la cuisson, il devient onctueux, et on le met dans un baquet pour qu'il refroidisse. Alors il est comme de la poudre. Si on chauffe encore, il

devient onctueux. On verse dans un vase, on laisse refroidir et on obtient des cristaux blancs solidifiés. C'est le *ming fan*.

Si on n'a pas de *ti k'i ti yu* dans un terrain volcanique, alors on place un vase, à l'endroit où la flamme jaillit, on fait pénétrer les flammes dans le sol et on obtient ainsi un *ti k'i ti yu* artificiel.

Dans l'Antiquité, le *ming fan* du Japon était mal préparé. Dans des temps plus récents, on prit à la Chine ses procédés. Maintenant celui qui vient de la province de Bungo est transparent et plein de trous et ressemble à du 透明礬, *t'eou ming fan*, de Nan king. Aussi maintenant on se sert également du *fan* chinois et du *fan* japonais. Dans la teinture, pour obtenir la couleur thé, on ne saurait s'en passer.

197) 黑礬, *hei fan* ou 釦礬, *yuen fan* et 皂礬, *tsao fan*, il vient de Si tse, on s'en sert dans les compositions pour teindre les cheveux.

[p. 142] 崑崙礬, *koen luen fan*, il ressemble à de la boue noire.

鐵礬, *t'ie fan*, il ressemble à la pierre *tch'e che tche*; il est pointillié de petites étoiles dorées.

波斯紫礬, *po se ts'e fan*, il ressemble à la pierre *ts'e che yng*. En le mettant dans le feu on obtient du 金線, *kin sien*, dont on se sert pour écrire sur les épées. Ces deux espèces de *fan* et beaucoup d'autres citées plus haut ne servent pas pour les remèdes, on ne s'en sert que pour les ulcères et dans la teinture.

LU FAN

198) 緑礬, *lu fan*, en japonais, *ro ban*, appelé aussi 皂礬, *tsao fan*, 青礬, *ts'ing fan*.

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *lu fan* se forme dans les endroits où l'on brûle le *ming fan*. Il se trouve dans le principe sous la forme de sel en pierre; par la fusion, il prend la forme cristallisée du *yen siao*. Les cristaux qui se forment au milieu de la dissolution et qui sont d'un vert foncé sont du *lu fan*. On les emploie en teinture pour obtenir la couleur noire foncée. S'il se forme par la combustion des cristaux rouges, cette variété s'appelle 絳礬, *kiang fan*. On s'en sert beaucoup pour l'ornementation des murailles et pour les ouvrages en vernis. Dans le commerce, on le falsifie souvent avec du 沙土, *cha t'ou*, alors il a la forme de blocs. Mais on n'a qu'à placer le *lu fan* sur une tablette en fer sous laquelle on met des charbons allumés. Si le liquide de la fusion est rouge comme du 金汁, *kin che*, c'est qu'il est vrai. Lorsque la fusion est à sa fin, ce qui reste au fond est comme du *hoang tan*.

Sa saveur est aigre et froide : il guérit tous les ulcères et les angines, ainsi que les maladies de la bouche et des dents.

199)[p. 143] Δ. Le *lu fan* ressemble au *ming fan*, mais il est de couleur verte : de là son nom. Celui qui est d'un vert foncé s'appelle 紺手, *kan cheou*. Celui qui est mélangé de rouge s'appelle 未醬手, *wei tsiang cheou*, il est d'espèce secondaire. Celui qui vient de la province de Nagato, à Tsieou, est recherché, celui qui vient de Oita, dans la province de Setsu et de la province de Harima est inférieur. On peut, avec le *ming fan*, obtenir par la teinture un sel vert comme le *lu fan*. Pour les remèdes, il faut le distinguer. On emploie beaucoup cette espèce artificielle dans la teinture et la métallurgie. Dans les provinces du nord du royaume, les ouvriers teinturiers se servent volontiers de l'espèce dite *wei tsiang cheou*. Celui dont actuellement on fait venir une grande quantité de Chine est en grande partie du *wei tsiang cheou*. Le *lu fan* qui est vrai et qui provient du Japon est supérieur. En général, c'est sur les montagnes dénudées, parsemées de pierres noirâtres calcinées, qu'on obtient ce *fan*.

On ramasse ces pierres et on les met dans un vase de cuivre ; par la calcination on obtient une pâte que l'on met dans un baquet, on laisse évaporer lentement, la surface de l'eau se clarifie, puis s'épure en



laissant au fond une formation cristallisée, d'un vert foncé, qui n'est autre que le *lu fan*. On s'en sert dans la teinture pour obtenir le rouge foncé et la couleur thé foncé, pour teindre les tissus de toile. On ajoute dans la teinture une cuillerée de cette substance par pièce.

Si on en mettait trop, cela attaquerait le tissu ; maintenant on emploie beaucoup le *lu fan* brûlé, à la place de 朱 㾾 砂, *tchou sing cha*, on l'appelle aussi 礬紅, *fan hong* et 絳礬, *kiang fan*.

HOANG FAN

200) 黃礬, *hoang fan*, en japonais *o ban* [*fan* jaune].

D'après le *Pen ts'ao kang mou*, le *hoang fan* est très employé dans la teinture. On s'en sert pour teindre les peaux : celui qui est de couleur jaune et a la forme de *hou song* et qui mise dans le *lu fan*, au lieu de perdre la couleur jaune, ne fait que jaunir d'avantage, n'est pas vrai. Celui qui vient de Perse et qui, cassé, montre à l'intérieur des fils jaune d'or, s'appelle 金線礬, *kin sien fan*. On s'en sert pour polir les couteaux et les épées.

Sa saveur est salée, c'est un poison. Il guérit les ulcères et fait repousser les chairs. On l'emploie pour effacer les cicatrices [p. 144]. On fait pour cela chauffer du *hoang fan*, jusqu'à évaporation de la partie aqueuse, on y met du *hou fen*, chauffé jusqu'à ce qu'il jaunisse, chacun huit parties ; on triture, on ajoute de la graisse de porc, on réduit le tout en pâte et on enveloppe ce remède dans de la toile qu'on applique cinq fois sur la cicatrice. Puis on prend de la fiente de faucon, de l'herbe du nid d'hirondelle blanche, on mélange par parties égales et on applique ce remède avec du lait, la cicatrice disparaît et les chairs sont lisses et égales comme auparavant.

TCH'A WAN YO

201) 茶碗藥, *tch'a wan yo*, en japonais *tcha wan kousouri*.



Cette matière, qui vient de la province de Tche kiang, est en général d'un noir pur. Lorsqu'elle est mélangée de vert et qu'elle est très dure, on l'appelle communément 岩手, *yen cheou*. C'est l'espèce supérieure, elle est d'un prix élevé. Celle qui est friable et qu'on appelle 保夜手, *pao ye cheou*, est d'une espèce inférieure. Sous la forme d'une poudre très fine, mélangée avec du plomb, on l'applique au pinceau sur la surface de la pâte des tasses à thé. On soumet à la cuisson et on obtient une teinte verte. L'espèce inférieure qui n'est pas brillante, s'appelle vulgairement 呉須手, *wou siu cheou*.

Dans la province de Bungo, district de Kouma, on trouve une terre blanche comme la neige, avec laquelle on peut tracer des caractères blancs. En la mêlant avec du 鉛粉, *yuen fen*, on obtient une matière jaune et rouge.

TEXTES DIVERS ET NOTES

Les difficultés de la mise au point d'un ouvrage scientifique à peine exploré jusqu'alors, comme aussi les nécessités typographiques, ont imposé le rejet, à la fin de la traduction du *Lapidaire chinois*, des notes qui, dans toutes autres circonstances, auraient dû se trouver en bas de page.

Ce qui a permis, en même temps, de corriger quelques erreurs, de discuter à nouveau d'aucuns passages, de rectifier quelques noms d'empereurs, que la différence de prononciation chinoise et japonaise des caractères idéographiques avait pu faire confondre au premier abord.

Des paragraphes numérotés de 1) à 201) permettront de rapprocher immédiatement les commentaires des passages commentés. Mais comme chaque paragraphe comprend une quinzaine de lignes environ et que nombre d'entre eux demandent plusieurs annotations, une ligne de blanc et un — indiqueront la division entre les notes différentes.

On rencontrera quelques numéros *bis*; ce sont des chapitres du *Pen ts'ao kang mou* passés par le rédacteur japonais de l'*Encyclopédie*.

Les notes se composent presque exclusivement de textes chinois et japonais, parallèles au texte du *Wa kan san tsai dzou ye*; groupés autour d'un même chapitre, ils fournissent presque entièrement les matériaux nécessaires aux identifications proposées dans l'introduction.

Tout ce qui est citation textuelle est renfermé entre guillemets « ».

On trouvera ici peu de caractères chinois. Toutes les fois que les noms des minéraux dont il est question ont été imprimés en caractères idéographiques dans le corps du *Lapidaire*, les caractères chinois sont remplacés par les syllabes phonétiques placées entre carrés [ ], et le nom est orthographié identiquement comme celui de la traduction du *Wa kan san tsai dzou ye*. La table des matières permettra de les retrouver immédiatement.

Quant aux traductions chinoises reproduites, on a laissé avec le plus grand soin l'orthographe adoptée par les auteurs ; j'y ai mis entre parenthèses ( ) tout ce qui dépendait du texte cité. Mais l'unification

générale des noms de minéraux a été faite par l'insertion entre carrés de la prononciation réelle, qu'une orthographe différente n'aurait pas toujours permis de reconnaître.

Bien que dès le début de l'ouvrage, les sources aient été signalées et développées, il est indispensable de les rappeler en quelques mots pour faciliter les recherches.

D'abord, c'est le *Pen ts'ao kang mou*. Les passages cités avec cette référence seule sont tous tirés du manuscrit de Vandermonde de la bibliothèque du Muséum (ms. 30). La pagination entre crochets est le nouveau foliotage du manuscrit.

Dans les recettes médicales qu'il indique, un certain nombre est formulé en abréviations pharmaceutiques, d'onces, gros, grains; imitant autant que possible le texte même, j'ai remplacé ces quantités par les caractères suivants se rapprochant de l'aspect de ces abréviations : ξ, ζ, ζ.

Vient ensuite Geerts. Ses *Produits de la nature japonaise et chinoise* m'ont fourni de nombreuses citations. Comme il le dit dans la préface, la base de son travail est le *Hon zo ko moku*, nom japonais du *Pen ts'ao kang mou*, ce qu'il ne faudra pas oublier. On devra faire grande attention, dans les citations que j'en donne, que les noms sont toujours en japonais. Toutes les fois que cela m'a été possible, alors que les caractères idéographiques s'y trouvaient, j'ai mis entre crochets le nom chinois correspondant au nom japonais.

Geerts nous fournit également de nombreuses références d'auteurs japonais. Le principal est Ono Ranzan, dont le livre *Hon zo ko moku kei mo* est le *Commentaire du Pen ts'ao kang mou*.

Comme les autres livres cités sont pour la plupart japonais, il est inutile d'en donner la transcription chinoise.

Champion, Pauthier, Pfizmaier, A. Rémusat m'ont fourni des textes ; je les cite d'après eux, dans l'impossibilité où se trouverait M. H. Courel de les contrôler.

Enfin pour terminer, Bretschneider, dans ses *Mediæval Researches from Eastern Asiatic sources*, a donné la traduction d'un *Lapidaire chinois*, du Moyen-Age, dont l'importance, malgré sa brièveté, est telle qu'il était indispensable de le reproduire intégralement. Je l'ai fait en anglais, le phonétisme étant si différent dans les deux langues, que la transcription que j'en aurais pu donner, l'aurait peut-être rendu tout à fait incompréhensible.

TEXTES DIVERS ET NOTES

3) Cette petite poésie, en japonais *uta*, est l'hymne national japonais.

— Je n'ai pas cru devoir identifier dans ce passage le *kin kang che*. Mais comme c'est en réalité l'*adamas* des Occidentaux, il doit signifier ici l'émeri. Cf. 167).

— CHAMPION[1] dit : « Quand les objets dorés sont ternis, on peut leur rendre leur éclat primitif en les chauffant, après les avoir humectés d'une solution d'alun. » Cf. *pouo siao*, p. 135.

4) La plante *ts'ang eul tse* est le *strumarium xanthium*.

— PAUTHIER[2] signale la pierre du lac Tai hou, dans le département de Sou tcheou fou : mais comme il ne donne pas les caractères chinois, ce n'est qu'avec réserve qu'on peut proposer l'identification avec celle dont il est ici question.

— A propos des rochers artificiels des jardins, il faut citer ce passage du livre intéressant : Un officier en congé [G. CHAMBRY], *Notes de voyage aux Indes, en Chine et au Japon* (Paris, Chamerot, 1887, in-8°), p. 257 : « Dans le jardin [à Shang hai], je retrouve ce même goût bizarre que j'ai déjà remarqué beaucoup de fois à Canton et que je devais ensuite rencontrer au Japon, pour la nature rabougrie : des rochers dont les escarpements seraient effrayants pour des Lilliputiens, des allées, qui semblent faites pour eux, de petits arbres aux feuilles et aux fleurs minuscules, réduits par des procédés chinois, comme les pieds des femmes, des cascades d'un mètre et des fleuves d'un pied de large, en somme un vrai parc de cinq mètres de côté. »

— Ta li, aujourd'hui Ta li fou dans le Yun nan.

5) D'après GEERTS[3], le *chi ku yo seki* en japonais, en chinois *tch'ou ye che* (pierre feuille de bambou) est une sorte de serpentine ou d'ophite, le *rô seki* en japonais, dont le nom s'applique également à quelques marbres, à la stéatite et à l'agalmatolite.

1. *Industries de l'empire chinois*, p. 81.
2. PAUTHIER et BAZIN, *Chine moderne*, p. 69.
3. *Les produits de la nature japonaise et chinoise*, p. 441.

— *Yng che* (pierre excellente), est une pierre sonore. L'art d'employer les pierres au service de la musique est particulier aux Chinois. Dès le temps de Yao et de Chan (2200 ans av. J.-C.), ils avaient remarqué que le son de certaines pierres tenait le milieu entre celui du bois et celui du métal. Certaines provinces fournissaient des pierres pour des instruments qu'on appela d'abord *kieou* et ensuite *king*. La province de Leang tcheou fournit une pierre, nommée *yu*, avec laquelle était fabriqué le *nio king*, dont on ne jouait que devant l'Empereur [1]. Pauthier [2] indique comme lieu d'origine des pierres sonores, le département de Fou yang fou, et celui de I tcheou fou. — Voir aussi 75), instruments de musique en agate.

6) Le Koen luen est l'Olympe de la mythologie chinoise, la source du fleuve Jaune; c'est le mont Merou des Indous, situé entre la Chine et le Thibet.

7) *Jan che*, cf. p. 98.

— Il est assez curieux de lire dans le *Che i ki*, ce paragraphe sur une pierre lumineuse qui semble une véritable traduction du passage consacré par Pline [3] à la pierre *phengites*, provenant de la Cappadoce, dont Néron s'était servi pour construire le temple de la Fortune. Cette pierre répandait une lumière si éclatante dans l'intérieur du temple que le jour y était plutôt renfermé qu'introduit : « tanquam inclusâ luce, non transmissâ », dit Pline. Ce qu'Isidore de Séville répète fidèlement.

— *Lo sing che*. A trois stades de Gytheum en Laconie, se trouvait une pierre, *cappautas*, qui, suivant la tradition populaire, guérissait de la frénésie ceux qui allaient s'y asseoir.

8) Comme au 6), les feuilles d'arbres, de même que les figures de poissons qu'on trouve dans les pierres ne sont certainement autre chose que des pétrifications, dont il a été précisément question dans le 1).

9) Cette manière de briser une pierre en la faisant chauffer, puis en versant dessus du vin, expliquerait peut-être comment Annibal aurait brisé les rochers avec du vinaigre. Cf. *Journal asiatique*, 1re série, t. V, p. 268.

10) Niao iu, empereur, en japonais Toba, 1108-1123.

1. A. S. et D., *Histoire complète de l'empire de la Chine*, t. II, p. 278; Sp. Blondel, *Le jade*, p. 12.
2. Pauthier et Bazin, *Chine moderne*, p. 87 et 103.
3. Pline; *Histoire naturelle*, l. XXXVI, c. xxii; Isidore de Séville, *Etymologiarum lib.* XVI, c. iv.



11) Cette légende se trouve aussi en Occident. Le passage suivant du *Lapidaire* français (Bibliothèque nationale, F. FR. 14830), à propos des diamants de l'Inde, montrera le parallélisme des deux légendes. « Il y en a bien de la grosseur d'une noix de coudre et tous sont crée à pointes de leurs nature et dessus et dessoubz sans affaitemens de main de homme et croissent confluemment ensemble et y a masle et fumelle, et se nourrissent de la rousée du ciel et engendrent et font de petitz filz soubz eulz qui multiplient et croissent tous les ans. Jay maintes fois essayé se len les garde avec ung de la roche et que on les oste de la racine et len les moulle souvent de la rosée du ciel en may, ils croissent tous les ans visiblement et les petitz deviennent bien grans. » [f° 15 v°].

Geerts, p. 360, 361, 362, signale les pierres qui enfantent.

Dans Strabon, d'ailleurs, nous trouvons les pierres qui se reforment dans les *platamons* de l'île de Rhodes (*lib.* V, § 6.)

— C'est très probablement les petits galets de quartz signalés par Geerts[1] dont il est ici question. En japonais, ils s'appellent *shu*, *keï shu*, *ga ran seki*, ordinairement *go ban ishi* (pierre pour le jeu de dames). On les rencontre dans plusieurs rivières de la Chine et du Japon.

12) La pierre de Lo tong est sans doute une sorte d'*Ampelitis*[2].

14) Au lieu de « polir le thé », ne faudrait-il pas comprendre teinter? Au sujet de la fabrication du thé vert, destiné à l'Europe et à l'Amérique, P. Champion[3] nous apprend que, suivant la destination du produit, on mélange au thé soit de la poudre d'indigo, soit du plâtre réduit en poudre impalpable, soit de la chaux éteinte. Enfin on emploie souvent aussi pour colorer le thé diverses espèces d'indigo plus ou moins foncé, même du bleu de Prusse. Cette pierre *noirâtre* ne serait-elle pas également employée au même usage?

— Pour la pierre *fang kie che*, cf. p. 83.

15) Les Japonais, ayant horreur de tout aliment avancé, font servir sur leurs tables des poissons sortant du vivier, qu'on découpe avec ces *yu tcheou*. On en mange immédiatement les morceaux, après les avoir trempés dans une sauce bouillante.

— Pétrifications formées par le carbonate de chaux tenu en dissolution dans

1. P. 253.
2. Pline, l. XXXV, c. xvi.
3. *Industries de l'empire chinois*, p. 194-196.

l'eau, à la faveur d'un excès d'acide carbonique. En France, nous avons ainsi la fontaine de Saint-Alyre, près de Clermont-Ferrand, la source de Saint-Nectaire dans le Puy-de-Dôme, qui recouvrent de calcaire, tout en conservant leurs formes, les objets qu'on plonge dans leurs bassins.

16) *Pen ts'ao kang mou* [f° 11 r°]. — « Or, *quing* [*kin*], *hoang hia* [*hoang ya*], *t'aÿ tien* [*t'aï tchen*], l'or, la dent jaune, ou le vrai par excellence. Ce dernier nom est celui donné que lui donnent Mrs les alchimistes chinois. L'or est incorruptible ; il y en a en grande abondance dans toute la Chine. On le trouve quelquefois au bas des montagnes, en morceaux de différente figure et grandeur, et celui-là est ordinairement pur. On le trouve dans les mines, en pierres de différentes couleur et grandeur ; on le trouve aussi parmi le sable ou le limon des rivières ou des torrents en petits morceaux de différente grandeur et figure : ce dernier est celui que les Chinois ramassent en plus grande quantité, ou en lavant plusieurs fois ce sable ou gravier, ou par le moyen des oies ou des canards qui barbotent dans les sables et graviers ; ils en ramassent les excréments et en tirent l'or, en les lavant plusieurs fois. Le meilleur or et le plus estimé est celui qui est de couleur aurore ou jaune, tirant sur le rouge, ensuite est celui qui tire sur le violet, le jaune pâle est moins estimé, le moins estimé de tous est celui qui tire sur le verdâtre. L'or qui se trouve mêlé avec l'argent est plus pliant et moins dur, et à la touche, il paraît verdâtre. S'il y a mélange de cuivre, il est plus cassant, et il résonne à la touche. L'or des rivières que l'on trouve en grenailles quelquefois de la grosseur d'un grain de blé, quelquefois comme des semences de courge, n'a point de poison; au contraire celui qu'on trouve parmi les roches dans les montagnes (dont le plus estimé est celui qu'on trouve en assez grosses pièces de la figure du pied d'un cheval, quelquefois du poids d'une demi-livre) a du poison dont il ne se dépouille entièrement qu'après avoir été purifié au moins dix fois : qui en prendrait avant cela pourrait en mourir. L'or s'amollit par le moyen de la graisse salée des chameaux, des chevaux et des ânes et se purifie par le moyen du plomb. Bien des anciens auteurs prétendent que la substance de l'or, c'est-à-dire que l'or, rendu par l'art mangeable ou potable, devient une panacée contre tous les maladies et un aliment qui rend ceux qui en usent immortels. Plusieurs anciens auteurs prétendaient rendre l'or potable avec diverses menstrues, mais notre auteur dit que ce sont des charlatans qu'il ne faut pas croire. L'or est un corps, qui n'est pas propre à devenir la substance de nos corps, il conseille à ceux qui ont pris trop de mercure de boire la décoction de l'or et d'en frotter les gencives qui sont corrodées par son effet. »

20) On ne trouve dans aucun autre lapidaire trace de cette chaleur que donneraient à la main les feuilles d'or.



— CHAMPION, *Industries de l'empire chinois*, p. 80, donne quelques détails sur la dorure, l'argenture et les différentes espèces de feuilles d'or employées.

21) Il n'est pas étonnant que le sel et la gélatine qui absorbent l'humidité de l'air fassent rapidement vert-de-griser le cuivre. La colle de pâte au contraire se sèche rapidement.

— On appelle spécialement *maki ye* les laques japonaises sur fond d'or, *tsui shu* les laques rouges sculptées, imitées des Chinois, et *nashi ye* les laques fond de poire, c'est-à-dire poudrées d'or ou d'argent.

22) PAUTHIER, dans la *Chine moderne*, p. 334, nous apprend que l'or pour dorer les laques se prépare à Canton avec du *kien choui* (eau de potasse).

23) *Pen ts'ao kang mou* [f° 11 v°]. — « L'argent. Il y en a en divers endroits de la Chine. Celui de Stou cheou passe pour le meilleur : on en distingue de deux sortes : un, qu'on appelle cuit, qu'on tire des mines en morceaux de différentes grandeurs et grosseurs, de plusieurs couleurs, comme cendrée, noire, etc. Il se trouve mêlé avec d'autres métaux ; on le purifie avec le plomb, c'est pourquoi on l'appelle argent cuit. L'autre se trouve, mais en petite quantité, quelquefois à la superficie de la terre, en branche assez considérable, dans les pierres des montagnes, en petits filets longs, pourquoi on l'appelle *barbe de vieillard* [*lao wong siu*], dans les sables des torrents et rivières en grenaille, il est très pur et n'a besoin d'aucune purification. C'est celui qu'on appelle argent cru.

« L'argent en masse ne peut entrer dans la médecine ; on dit que certaines gens, pour l'employer, le réduisent en bouillie fine ou poussière, en le broyant avec du mercure, du salpêtre, du sel et prétendant qu'ainsi il est admirable ; mais communément ceux qui veulent employer l'argent en médecine prennent simplement du bon argent en feuilles qu'il est aisé de réduire en poudre et c'est le mieux d'en user ainsi. Le préparer avec du mercure, etc., c'est y mettre une malignité qu'il n'a pas et cela est si vrai que ceux qui usent de la susdite préparation, remettent la poudre d'argent au feu pour en ôter le mercure, puis la lavent pour en séparer le sel et le salpêtre. Le livre intitulé *Pie lou* et quelques autres attribuent à l'argent, comme on a vu ci-dessus à l'or, une grande vertu corroborative et diaphorétique ; quelques autres le recommandent contre la folie surtout des enfants; l'usage en est rare en médecine. On le donne en décoction contre les maux des reins et de ventre des femmes enceintes, on le recommande contre les maladies du foie. »

23) Nous allons rencontrer successivement, à propos des métaux, des idées de transformations que nous ne pouvons que signaler, sans pouvoir les expliquer.

24) *Pen ts'ao kang mou* [f° 11 v°]. — « Argent jaune. — Plusieurs auteurs parlent d'une espèce d'argent jaune en couleur, mais blanc à la touche. On lui attribue la vertu de chasser les démons; mais notre auteur traite cela de fable et dit que ces gens-là ont pris le cuivre jaune pour cette espèce d'argent. Bien des Chinois prétendent qu'on peut faire de l'argent, de deux façons : la première est la transformation d'un métal imparfait en métal parfait, et l'autre c'est d'extraire l'or et l'argent de tous les mixtes, car ils prétendent d'en trouver partout, dans les minéraux, végétaux et animaux et même qu'on peut tirer un argent fluide, qui n'est pas le mercure, mais la semence de l'argent, qui sert à la transmutation des métaux; il y a chez eux beaucoup de souffleurs qui perdent leur temps, et leurs peines, ils ne laissent pas de faire souvent des dupes, il y a parmi les bonzes beaucoup de ces souffleurs qui trouvent les moyens d'éblouir certaines personnes crédules. La plupart des Chinois croient que les Européens ont le secret de faire de l'argent et voici comment ils raisonnent. Les Européens viennent ici avec quantité d'argent, ils en achètent la totenague qu'ils emportent chez eux ; ils changent cette totenague en argent, et, des scories, ils en font le plomb qu'ils nous rapportent avec l'argent. Un vice-roi de Canton, discourant un jour avec un très digne missionnaire espagnol, lui dit : « Vous autres Européens, vous êtes des hommes très capables et qui avez pour nous beaucoup de bontés, vous nous communiquez vos sciences, comme les mathématiques, votre doctrine et la plupart de vos expériences, mais vous gardez tous un secret inviolable sur la manière de faire l'argent. »

— *Pen t'sao kang mou* [f° 12 r°]. — « [*Yn kao*], 銀膏, graisse d'argent. C'est un mélange, dit un ancien auteur, d'argent et de mercure en partie égale, fondus ensemble. »

— *Pen ts'ao kang mou* [f° 12 r°]. — « *Tan cha* ou *tchu cha king*, 硃砂銀 [*tchou cha yn*]. Les gens à secrets font, dit l'auteur, une préparation qu'ils appellent argent de cinabre natif. Ensuite, il cite un auteur qui dit que *tan cha*, certain sable rouge, venant à recevoir dans la terre certaines vapeurs métalliques, il s'en forme *con chi*, 礦石 [*kong che*], une espèce de marcassite, lequel, après avoir été deux cents ans dans la terre, devient du cinabre natif; dès lors la femme est enceinte : il veut dire que dans ce cinabre est l'embryon ou la semence des métaux parfaits. Au bout de trois cents ans, ce cinabre devient plomb; après deux cents ans, argent, et enfin cet argent, ayant reçu, pendant deux cents années, l'influence de la Grande Union, ou Souveraine Unité du Soleil et de la Lune, il s'en forme de l'or.

« On attribue à cette préparation de cinabre d'argent la vertu de fortifier le cœur et le cerveau, de guérir de la peur, de la tristesse et toutes maladies cau-

sées par des vapeurs malignes, de tuer les vers, d'entretenir la santé, le teint frais et de prolonger la vie. »

25) Ten mou, empereur du Japon, 673-686 après J.-C.

26) Tsoung ti, empereur du Japon, il faut lire Ken so, en japonais, 485-487 après J.-C.

— *Nan fan* signifie les Barbares du Sud.

26) *T'ong*. — La traduction de Geerts, p. 660, différant sur quelques points de détails de celle de M. Courel, il importe donc d'en reproduire les passages importants.

« Selon le livre *Kaku cho shin sho*, l'origine du cuivre est la même que celle de l'or et de l'argent. Sous l'influence du soleil violet, il se forme d'abord du vert de montagne dans la terre...

« Le livre *Kuwan shi* dit : « Quand il y a des pierres angulaires ou du fer magnétique sur une montagne, on trouvera du cuivre rouge dans son sein et quand il y a des plantes à tige jaune sur la montagne, on trouvera des vases en cuivre à l'intérieur. L'esprit des vases en cuivre peut devenir un cheval ou bien quelquefois un enfant. »

« ... Les substances dites *seki riyoku* [*che lu*] (vert de montagne), *seki seï* [*che ts'ing*] (azurite), *haku seï* [*pe ts'ing*] (bleu de montagne impur) sont toutes des minéraux de cuivre desquels on peut extraire le métal. Le métal dit *tetsu do* [*t'ie t'ong*] (fer cuivre) résulte quand on trempe le cuivre ordinaire avec la solution dite *ku tan sui* (eau de foie amère), jusqu'à ce qu'il prenne une couleur rouge. En chauffant ensuite le cuivre trempé, il prendra une couleur noire [de fer] et en même temps sa dureté augmentera...

« ... Selon le livre *Hitsu reki ski*, on fait usage du cuivre pour faire des poids et mesures, car, exposé à l'humidité, à la sécheresse, au froid et à la chaleur, aux variations de la température, il ne s'altère pas. »

26) *Pen ts'ao kang mou* [f° 12 r°]. — « *Tche tong* [*tch'e t'ong*], cuivre rouge, *hon tong* [*hong t'ong*]... On peut amollir le cuivre avec la racine de *tsan cho*, ou le *fuen thou*, ou le *pa teou* ou le *niou tche*. Il dit que le *tse cou*, ou l'encens frotté sur le cuivre lui fait perdre le son. Le cuivre se trouve en pierres ou marcassites de diverses formes et souvent mêlé avec d'autres métaux et minéraux. De celui que l'on trouve mêlé d'étain on prétend en tirer des métaux plus parfaits : le cuivre comme plusieurs autres matières métalliques sont imparfaites : s'il demeure plus longtemps dans la mine, il peut par le moyen de la cuisson et des vapeurs de la Grande Unité devenir plus parfait. Il dit que le cuivre verdâtre sert à faire des miroirs.

« C'est la poudre ou limaille de cuivre rouge qu'on emploie en médecine : on

peut prendre celle qui tombe de l'enclume quand on le bat, ou bien faites calciner du cuivre et mettez-le tremper dans l'eau, il se met lui-même en grenaille : on la lave et purifie, puis on la met sur le feu dans une terrine de grès avec du bon vin, remuant toujours, jusqu'à ce qu'on y remarque étinceler des étoiles. Alors on la retire de dessus le feu et on la réduit en poudre. On dit que contre certains vents malins, qui saisissent tout à coup, c'est un bon remède, de faire bien chauffer sur le feu dans quelque vase la poudre de cuivre rouge, la jeter brûlante dans du vin et donner par jour cinq prises de ce vin, un verre à chaque prise. On vante cette poudre pour ôter l'odeur du gousset : des trochisques de la grosseur du grain de blé que l'on forme avec du vinaigre, on en met dans un sac de toile, on perce une veine sous l'aisselle, et on en fait sortir du sang, puis on applique le sac sur la plaie. Item, cette poudre est vantée pour faire reprendre les os rompus, auxquels elle sert comme de soudure, il faut bien broyer cette poudre et la faire boire en vin. »

28) P. Champion, *Industries de l'empire chinois*, p. 63 et 234, consacre aux miroirs et aux miroirs magiques chinois deux intéressants paragraphes. Autrefois sous les T'ang (713-741) les miroirs destinés au palais impérial étaient fabriqués avec de l'argent et du cuivre, et on leur donnait le brillant avec de la poudre de cinabre. — Voici quelle est actuellement leur composition :

Cuivre.	50,80
Étain	16,50
Zinc	30,50
Plomb	2,20
	100,00

On polit le métal et quand il est suffisamment plan on y applique un amalgame ainsi composé :

Étain	69,36
Plomb	0,64
Mercure	30,00
	100,00

On étend l'amalgame et on frotte énergiquement pour opérer la combinaison des éléments en présence et pour chasser l'excès de mercure.

C'est également au livre de P. Champion que nous emprunterons la traduction du passage d'Ou tsen hing, qui vivait entre 1260 et 1341, relatif aux miroirs magiques. « Lorsqu'on place un de ces miroirs en face du soleil et qu'on fait refléter sur un mur très rapproché l'image de son disque, on y voit apparaître nettement les ornements ou les caractères en relief qui existent sur le revers. Voici la cause de ce phénomène qui provient de l'emploi distinct du cuivre fin et du cuivre gros-

sier. Si sur le revers du miroir, on reproduit, en le fondant dans un moule, un dragon disposé en cercle, sur la face du disque on grave profondément un dragon exactement semblable. Ensuite avec du cuivre un peu grossier, on remplit les tailles profondes de la ciselure, puis on incorpore ce métal au premier, qui doit être d'une qualité plus pure, en soumettant le miroir à l'action du feu. Après quoi l'on plane et l'on dresse la face du miroir et on étend une légère couche de plomb (étain?).

« Lorsqu'on tourne vers le soleil le disque poli d'un miroir ainsi préparé et qu'on reflète son image sur un mur, elle présente distinctement des teintes claires et des teintes obscures qui proviennent les unes des parties les plus pures du cuivre, les autres des parties les plus grossières. »

— P. Champion, p. 75, donne toutes les indications sur la manière de fabriquer les cloches en Chine.

29) Wen wou, lire Mon mou, en japonais; la deuxième année est 702 après J.-C.

— Youen ming; la première année du cycle Ho t'ong est 708.

30) *Leou fa* signifie des « six modèles ». Cf. Geerts, p. 662.

31) *Pen ts'ao kang mou* [f° 12 v°]. — « *T'se gen toung* [*tse jan t'ong*], cuivre naturel, autrement *soui yuen* [*che soei yuen*], plomb moelleux..... Il se trouve principalement dans la province de Quiansi. On en trouve d'une couleur particulière, on dirait que c'est du cinabre : il est poli, luisant, très dur, il a des cornes et est semé de veines de cuivre : il vaut mieux que le précédent. Il y en a une troisième espèce qui n'est ni rouge, ni marquée de rouge, qui ressemble par sa couleur aux racines grisâtres, mais qui est très friable et se peut, entre les doigts, réduire en poudre fine et brillante. Ces trois espèces sont véritables et bonnes, mais ce qu'on vend et emploie aujourd'hui pour *tse gen toung,* n'est rien moins que cela. Un auteur décrit une manière fort embarrassante de préparer ce remède. Aujourd'hui ceux qui l'emploient se contentent de le calciner et éteindre en vinaigre sept fois : après quoi, ils le broyent et réduisent en poudre très fine, puis le lavent légèrement dans l'eau. On recommande ce remède pour les fractures, luxations et contusions : on le fait prendre dans du vin.

« Un auteur dit que l'on donne vogue au *tse gen toung*, comme à un excellent remède, pour faire reprendre les os rompus, mais il y a pour cela bien d'autres remèdes, qui conviennent dans ces accidents : il faut tendre à fortifier les parties comme l'estomac, etc. et donner de la vigueur au sang. Les médecins et chirurgiens ordinaires ne cherchent qu'un effet prompt pour contenter leurs mala-

des; ils devraient faire attention que le cuivre et tout ce qui tient du cuivre ne se peut donner intérieurement qu'après avoir été calciné et que même alors, s'il sort récemment du feu, la malignité du cuivre et celle du feu unies s'augmentent mutuellement et en même temps qu'on obtient par ce remède qu'un os cassé se reprend, on fait d'ailleurs aux malades un mal très considérable. Prenez-y garde, ce remède, dit notre auteur aussi bien que le précédent, est bon pour faire reprendre les os rompus et quoi qu'en dise l'auteur ci dessus, on s'en peut servir, mais l'os une fois repris, il ne faut plus continuer l'usage de ce remède, mais s'appliquer à donner de l'activité aux sens et aux esprits.

« Dans les vapeurs et palpitations surtout des femmes, prenez de la poudre préparée comme ci-dessus, un gros dans un peu de vinaigre et le mal cessera.

« Contre certaines tumeurs flateuses (*sic*), qui naissent au bas du col, faites une infusion de lad. poudre dans de l'eau chaude et servez-vous en, ou bien faites calciner led. remède et recevez-en plusieurs fois la vapeur.

« Contre accidents de paralysie, R : de lad. poudre, de la racine d'ache, du rhapontique, *ou ling chi* 五靈脂 [*ou ling tche*], $\overline{aa}$ ξi, angélique ζii, mettez le tout en poudre et formez-en des pilules avec du vin la dose ζi. Quand on sent venir un petit engourdissement par tout le corps il n'en faut plus prendre. »

GEERTS parle du *tse jan t'ong*, p. 518, 522, 612.

— Le cycle Tchang, lisez de King tcheng, en japonais Keicho, 1596-1600.

33) *Pen ts'ao kang mou* [f° 13 r°]. — « *Toung tsing* [*t'ong t'sing*], *toung lou* [*t'ong lu*]... Ce remède a quelque malignité. Il sert contre les vapeurs des femmes, pour arrêter le sang, pour fermer les plaies de fer, pour éclaircir la vue, pour manger les chairs mortes, pour cautériser les fistules lacrymales : il fait vomir la pituite et tue les vers. Un auteur prétend que du bois enduit de vert-de-gris ne pourrit pas dans l'eau.

« Contre les accès d'épilepsie et de folie qui procèdent de l'abondance des flesmes et de la malignité de l'air, R : deux onces de vert-de-gris, délayez-les dans du petit-lait, séparez-en les parties pierreuses, faites évaporer le petit-lait, prenez la matière, la séchez et la pulvérisez ; ajoutez-y un gros de musc en poudre et un peu de farine de riz bien fine, vous en formerez avec la décoction de basilique des pilules grosses comme des balles de mousquets que vous ferez sécher à l'ombre. La moitié d'une de ces balles est la dose donnée dans la décoction de basilique ou de cinabre ; il purge par haut et par bas copieusement et guérit si on répète le remède.

« Contre la chassie des yeux, délayez le vert-de-gris dans l'eau et faites évaporer l'eau par le moyen d'un feu fait avec l'armoise sèche, gardez ce vert-de-gris, séchez pour vous en servir au besoin.

« Contre les galles et ulcères véroliques, dissolvez le vert-de-gris en vi-

naigre, faites évaporer le vinaigre et gardez le vert-de-gris sec, servez-vous en, délayé dans de l'eau-de-vie. D'autres mettent parties égales de verdet et d'alun.

« Contre les dartres et loups des jambes, sept gros de verdet incorporés dans une once de cire vierge pour emplâtre. »

Geerts, p. 632. — D'après le livre *Hon zo i gen*, on doit employer du cuivre rouge pour fabriquer cette substance, mais selon le livre *Ten ko kai butsu*, on peut aussi se servir du laiton.

34) *Pen ts'ao kang mou* [f° 13 v°]. — *Yuen*, plomb. Le *Pen ts'ao kang mou* ajoute aux noms donnés dans l'*Encyclopédie*, *kin kon*, mâle de l'or. « ..... Dans un certain endroit de la Chine, il se trouve des morceaux de plomb cylindriques, disposés en nœuds ; ce plomb est cru ; si vous le faites fondre, il en sort une fumée pareille à celle du soufre, l'auteur l'appelle substance de l'argent. Il y en a une espèce qui est de couleur pourpre en dehors ; ce plomb, dit-il, est d'une substance parfaite. Il prend différentes formes et mange le diamant. Il y en a une espèce que l'on trouve entre les montagnes, parmi les pierres et le sable en morceaux de différentes figures et grandeur, de couleur obscure, celui-là est compact et bon. Il s'en trouve d'autre qui a reçu la vapeur du cuivre et en a l'odeur. Il s'en trouve d'autre qui participe du cuivre et du fer, il l'appelle racine de cuivre et de fer, il ne faut pas s'en servir. Il y en a, dit un autre auteur, de beaucoup d'espèces. Celui qui vient de Po se, pays étranger, est dur et blanc, c'est la première sorte : il y en a une autre espèce qui se tire de la mine d'argent, il dit qu'il est de cinq différentes couleurs et qu'il est bon ; il y en a un autre, qu'il appelle racine du fer, qu'il ne faut pas employer.

« Un autre auteur dit que le plomb est la matière première des cinq métaux savoir, de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, de l'étain.

« Ceux qui veulent employer le plomb, le font fondre dans un poelon de fer, le percolent en le faisant couler sur des tuiles chaudes, ils en séparent les scories et répètent cela plusieurs fois, après quoi ils le gardent en espèce de grenaille dont ils font une cendre noire quand ils veulent l'emploier. On lui attribue la vertu de tranquilliser les esprits, de dompter le venin des fièvres malignes, de guérir les vomissements, de tuer les vers, de dissiper les obstructions et dépôts, de mitiger la soif, de guérir les tristesses et inquiétudes, apaiser les coliques et vapeurs des femmes.

« Appliqué extérieurement en limaille, il guérit les écrouelles, mêlé avec l'aristoloche longue, il dissipe le goitre ; il éclaircit la vue, il affermit les dents, il noircit les cheveux et la barbe. Ce remède véritablement, dit l'auteur, est excellent soit intérieurement, soit extérieurement, contre les maladies ci-dessus mentionnées, mais comme il est extrêmement froid, il faut en user avec modé-

ration. L'usage trop fréquent de ce remède nuit à l'estomac. L'auteur prétend que le plomb appliqué immédiatement sur la peau la corrode, il cite l'exemple de plusieurs femmes, qui se sont percé les oreilles uniquement par l'application du plomb, et des filles qui ne sont devenues capables de génération que par l'application du même minéral qui leur a peu à peu ouvert le conduit nécessaire à la propagation de l'espèce.

« On fait diverses préparations du plomb : on en fait le *hou fuen* [*hou fen*] ou *choui fouen*, 水粉 [*choei fen*], espèce de gelée de plomb dont les femmes se fardent. C'est la céruse. Les peintres et les vernisseurs l'emploient avec le vermillon pour la composition de la couleur incarnate.

« Le *hoang tang* [*hoang tan*] a ses usages en médecine, c'est une masse jaune; le *mi to seng* qui est un espèce de litharge dont les vernisseurs se servent beaucoup.

« Contre les obstructions et pour tuer les vers, R : cendres de plomb et avec partie égale, faites prendre à jeun dans un bouillon de riz.

« Pour affermir les dents, éclaircir la vue et noircir le poil, R : plomb demi-livre, faites fondre, faites-le couler dans un poelon où vous aurez auparavant préparé de la cendre des branches de mûrier blanc, remuez avec baguette de saule, jusqu'à ce que tout soit réduit en forme de sable ou de fine grenaille que passerez par le tamis ; de la cendre passée, il faut tous les matins en laver la bouche et frotter les dents, elle les affermit. Item, se laver les yeux, cela éclaircit la vue; item, se poudrer les poils, cela les noircit : contre certaines coliques et maux de reins violents, R : prenez plomb, deux onces, graisse des pierres de bâtiments exposés à l'air, champignons qui croissent sur des vieilles pierres, deux onces, iris, une once, musc, un gros, faites d'abord fondre le plomb dans un bassin de fer : en le remuant, le ferez sécher, puis y adjoutant le reste, vous remuez promptement le tout pour le bien mêler et l'ôtant aussitôt de dessus le feu, vous y soufflerez avec la bouche une pluie de vinaigre et verserez le tout dans un trou préparé en terre, l'y couvrant et l'y laissant bien refroidir, puis, l'en tirant vous le réduirez en poudre et avec millet cuit en formerez des pilules, la dose est d'un gros délayé et pris avec vin chaud. Si l'on sue, si l'on purge ou si l'on rend force vents on est guéri. Si le malade est constipé, donnez-en une autre demi-prise avec un demi-gros de salpêtre, cuit en décoction de rave, cristallisé, et réduit en poudre. Ce remède est aussi fort bon contre les vapeurs hystériques.

« Contre la soif insupportable, inquiétudes et tristesses : prenez parties égales de plomb et de mercure, incorporez-les en forme de boue, que le malade en tienne toujours dans la bouche la grosseur d'un pois, avalant peu à peu ce que la salive en emportera.

« Contre les vers et principalement contre ceux qui sont extraordinaires : com-

mencez par faire manger le soir au malade un morceau de viande de cochon, faites prendre de grand matin quatre gros de cendre de plomb dans de la cassonade rouge.

« Pour rétention d'urine : limaille de plomb bien fine et pulvérisée, une once, de gingembre cru une demi-once, une poignée de moelle d'un certain jonc qui sert de mèche dans la lampe, faites bouillir le tout en eau de pluie, passez et donnez à boire la colature, ayant soin auparavant d'appliquer sur le nombril des oignons ou ciboules un peu frites.

« Pour ceux qu'un trop long usage de mercure doux a incommodé : plomb bien noir, encore mieux si on pouvait l'avoir récemment sorti de la mine, cinq livres, mettez dans un grand vase de terre qui soit fort pour soutenir le feu et qui puisse contenir avec le plomb quinze livres d'eau-de-vie que verserez dessus, plus demi-livre d'esquine et trois gros d'encens : fermez exactement et lutez l'orifice du vase, que mettrez dans un bassin où il y ait de l'eau, donnant bon feu pour faire bouillir l'eau un jour et une nuit. Tirant ensuite le pot du bassin, vous l'enfouirez en terre, l'y laissant au moins demi-jour. Que le malade prenne soir et matin suivant sa [force] quelques petits verres de ce vin, urinant ensuite en quelque vase où il puisse observer s'il rend par cette voie une espèce de farine, c'est à quoi on connaît si le remède opère ; s'il opère, il en faut continuer l'usage, jusqu'à ce qu'on ne sente plus de douleurs dans les jointures et dans les os.

« Pour ceux qui ont pris *pi chuang* [*pi choang*], gelée d'arsenic, et qui sentent à la région du cœur et du ventre de violentes douleurs accompagnées de mouvements convulsifs et d'un froid dans les membres, accidents qui menacent d'une mort prochaine, prenez plomb, quatre onces, réduisez-les en poudre et faites les avaler dans une grande écuelle d'eau. »

Geerts, p. 604. — « Le livre *Doku ko to* fait mention d'une espèce de plomb qui s'appelle *so setsu yen* (plomb à forme de nœuds). Cette substance n'est autre qu'une variété d'un minerai brut de plomb, cassante et fragile et produisant par la calcination du gaz acide sulfureux. Le *sei yen* (plomb brut) est aussi un minerai de plomb, produisant par le grillage des gaz sulfureux. Le *shi hai yen* (plomb à dos pourpre violet), ou *juku yen* (plomb mur) sont des noms d'une espèce de plomb métallique fort pur et qui serait très dur pouvant même rayer le corindon *kon go san* [*kin kang tsoan*, en chinois].

« Le *chio kiyaku yen* (plomb pied de crochet) est du plomb ayant la forme de petites boules, que l'on trouve souvent dans les sables des vallées du pays de Ga shu (en Chine)..... Le plomb possède à l'intérieur les cinq couleurs. »

36) *Pen ts'ao kang mou* [f° 15 r°]. — « *Youen chouang* [*yuen choang*]. — Ce remède, dit l'auteur, est aujourd'hui fort vanté. En effet il est fort efficace surtout pour précipiter les phlegmes et les embarras d'humeur qui ont pour cause

une intempérie froide, mais le remède est souverainement froid, il n'en faut user que modérément.

« Contre les convulsions des enfants qui procèdent de cause de chaleur, R : de cette gelée blanche, du bézoard de vache, aa ζi², poudre de fer ζi, pulvérisez et mettez la dose ζi² dans liqueur appropriée.

« Contre ardeur et soif continuelles : gelée de plomb et alun, parties égales, mêlez avec du miel, faites-en une masse que vous envelopperez dans un linge pour donner à sucer au malade, ou bien gelée de plomb et salpêtre cristallisé, parties égales, mêlez et faites prendre un gros au malade dans de l'eau.

« Dans les douleurs et enflures du gosier, R : gelée de plomb, réglisse, parties égales, *tsin tai* [*ts'ing t'aï*] le double, faites une masse avec vinaigre pour laisser fondre dans la bouche.

« Pour les chancres de la bouche et des gencives, quand il en sort et sang et mauvaise odeur, R : gelée de plomb, vert-de-gris, aa ζii, alun un petit morceau, mêlez et pulvérisez et en frottez les parties.

« Contre le saignement de nez, faites-en prendre un gros dans l'eau.

« Contre enflures d'hémorroïdes, gelée de plomb et camphre, aa ζi, mêlez en vin et appliquez.

« Contre les vapeurs hystériques, manies, ardeurs et inquiétudes des femmes qui procèdent de la suppression de menstrues, gelée de plomb incorporée avec suc de racine de grande consoude, cinq gros, répétez la dose.

« La préparation du plomb nommé *hou fuen* [*hou fen*] ou *choui fuen* [*choei fen*] etc., se fait de la manière qui suit au rapport des gens du Tchen cheou d'où sort la meilleure. On fait fondre par exemple cent livres de plomb en plates-bandes, qu'on racle encore s'il le faut pour les rendre minces, on les roule ensuite, en autant de tubes les uns dans les autres, on les place dans une grande machine de bois, dite *tcheng*. Au fond de cette machine on place une bouteille de vinaigre et une autre au milieu de sa hauteur, au dehors on lute bien la machine et on bouche exactement les fentes avec du papier. On place cette machine ainsi lutée sur un fourneau à vent, où on entretient un feu modéré pendant sept jours : après quoi, on ramasse avec une brosse ce qui s'est formé de cette poudre qu'on met aussitôt dans l'eau bien claire, recommençant ainsi toujours, jusqu'à ce que le plomb soit presque tout réduit en céruse, je dis presque tout, parce qu'il y en a une partie grossière que l'on garde pour d'autres préparations. A chaque livre de cette céruse, on y joint deux onces de fine et blanche farine de pois (qui a été faite avec l'eau par filtration et précipitation), plus quatre onces de farine dite de *ko fuen* 蛤粉, c'est une farine qui se fait avec une écaille blanche de coquillage de rivière, elle se prépare sur le marbre, comme on prépare les perles. On mêle et on remue bien le tout dans l'eau. Quand le tout est bien précipité, on verse par inclination l'eau claire et on place la céruse

à sécher sur des canaux de terre cuite, mettant entre cette terre cuite et le céruse plusieurs doubles de papier.

« Quand la dite céruse est plus qu'à demi sèche, on la partage en divers morceaux et on lui donne telle figure qu'on juge à propos, puis on la laisse bien sécher et on la garde bien proprement. C'est le fard dont se servent toutes les dames.

« Un auteur dit que la céruse blanche de Kouei lin, qui a réputation, se fait en mettant le plomb et le laissant longtemps dans les vases de terre qui ont servi à distiller le vin de riz.

« Un auteur dit aussi qu'à Kao yang, pays abondant en plomb, plusieurs des habitants en tirent la fine et blanche céruse en suspendant les morceaux de plomb dans une cuve de terre à vin qu'ils ont soin de bien luter : après quarante-neuf jours, ils l'ouvrent et ramassent la céruse blanche; de ce qui n'est pas bien blanc, ils en font le minium en le remuant bien sur le feu dans un bassin de fer, et des scories, ils en font la litharge. Ils gagnent beaucoup au débit de ces trois choses, mais aussi en coûte-t-il bon à plusieurs d'entre eux qui gagnent à ce métier de fâcheuses maladies.

« On prétend, dit notre auteur, que la céruse peut raccommoder le vin aigri, ou du moins lui ôter l'aigreur. Cette préparation du plomb se prend intérieurement et sert extérieurement.

« Contre flux dysentérique de matière blanche et rouge, prenez ladite céruse, une once, incorporez avec blanc d'œuf, faites sécher puis pulvérisez : la dose est un gros dans liqueur appropriée. Quand le ventre enfle aux enfants, ou ce qui est très dangereux quand le ventre leur devient noirâtre, prenez céruse, mêlez avec sel dans un poelon sur le feu, remuant et l'y laissant jusqu'à ce qu'elle change de couleur, ôtez-la alors et en frottez le ventre de l'enfant : dans les palpitations des femmes, formez pilules avec céruse et suc d'oignons, la dose est un gros dans du vin.

« Contre contusion des nerfs, fracture d'os, dislocations, prenez ladite céruse et borax, $\overline{\text{aa}}$ ζi^{s} dans une décoction de bois rouge ou de bois de sapan, ou bien angélique et céruse, $\overline{\text{aa}}$ ζi, borax ζi, la dose est de ζi^{s}.

Geerts, p. 601. — « D'après Ono Ranzan. Au Japon, on donne généralement à la céruse qui sert à la toilette, le nom de *haku fun* [poudre blanche, en chinois *pe fen*]. Le blanc de plomb pour la toilette a été préparé pour la première fois au Japon dans la sixième année du règne de l'impératrice Yi to (692). »

— L'*o siroi* faisait partie des *mei butsu* (produits naturels propres à une ville), qu'on ne manquait pas de rapporter en cadeau au retour d'un voyage. Un père venant de Kioto n'eût pas manqué de rapporter à ses filles du blanc (*o siroï*) et du rouge (*beni*) pour le fard.

37) *Pen ts'ao kang mou* [f° 16 r°]. — « *Hoan tan* 黄胆 [*hoang tan*]. C'est une espèce de litharge rougeâtre. Contre les excroissances de la conjonctive ou cornée transparente et fistule lacrymale : prenez cinq gros de cette préparation, faites-en un liniment avec le fiel de carpe et appliquez-en sur l'endroit de l'œil malade à plusieurs reprises.

« Contre les taies des yeux, à la suite de la petite vérole, prenez parties égales de cette litharge et de mercure doux, soufflez-en plus ou moins dans l'oreille gauche si la taie est à l'œil droit, et dans l'oreille droite si la taie est à l'œil gauche. »

— GEERTS, p. 593. — « D'après ONO RANZAN, le mot *tan* signifie originairement le cinabre, mais ce que nous désignons sous ce nom au Japon est une substance rouge qui tire sur le jaune... Ajoutons que le mot *tan* est employé souvent dans le sens d'une « médecine » quelconque, alors il n'exprime plus une substance rouge, mais un arcane célèbre. »

38) *Kao* veut dire onguent. Quant aux rubriques, ce sont les caractères rouges qui se trouvent souvent en tête de phrase dans les livres chinois. Le *tan* sert également à fabriquer l'encre rouge pour les cachets.

38) *Pen ts'ao kang mou* [f° 16 r°]. — « *Mi to seng*. Un auteur dit que cette drogue vient du royaume de Po se : elle est dure et pesante et communément jaunâtre ou blanchâtre ; l'une et l'autre a des veines à peu près semblables à la pierre appelée *li* [*che*], 理石. Un autre auteur dit que dans les mines du Yun nan et du Fou kien, où on fond l'argent, il y en a aussi. C'est un mélange de scories d'argent avec le plomb. Un autre auteur dit que ce qui se vend aujourd'hui pour cette drogue est fait de *hoang tan*. Si elle était composée d'argent et de plomb, elle vaudrait bien mieux. L'auteur dit que cette drogue anciennement venait des endroits où on trouvait et fondait l'argent, mais qu'aujourd'hui on la fait avec des scories de plomb et la terre rouge des fourneaux qui ont servi à fondre l'argent, il lui attribue les mêmes vertus qu'à la préparation ci-devant. »

— GEERTS, p. 593. — « D'après ONO RANZAN, on lui donne le nom de *kin mitsu da so* (litharge d'or), quand sa couleur est jaune rougeâtre, sa structure radiée, fibreuse, ressemblant à la substance dite *o riu shi* (dent jaune de dragon), comme le dit le professeur Sokio. Elle porte encore en médecine, un autre nom, celui de *kin shaku* (étain doré), qu'il faut bien distinguer du *gin shaku* (étain argenté). Ce dernier, suivant le livre *Butsu ri sho shi*, est obtenu en mélangeant : plomb, 1 *kin*, sulfate de chaux, 1,5 *sen*, chlorure mercureux, 1,5 *sen*.

40) C'est effectivement la litharge d'or et la litharge d'argent.

— *Pen ts'ao kang mou* [f° 16 r°]. — « *Si, pe la, in ho.* L'étain vient de la ville Kouei yang tsio, province de Liou kouan, etc.; il diffère peu, dit-on, du plomb, quant à la figure. Mais quant aux vertus et propriétés, il en diffère beaucoup. Il dit aussi que le plomb, l'étain et l'argent ont des sympathies, un autre dit que l'étain reçoit des vapeurs ou influences de la femme du soleil. Sa matière devient dans la mine au bout de deux cents ans, par le moyen de ces vapeurs arsenic, cet arsenic au bout de deux cents ans devient étain, cet étain au bout de deux cents ans devient argent. L'étain contient en soi des parties de l'arsenic et l'arsenic peut se mêler à l'étain et le rendre dur. Un auteur dit que les gens d'une certaine contrée étant fort sujets au goitre, et la cause en étant recherchée, on jugea que cela venait de ce que le vent jetait beaucoup de sable dans les puits dont on buvait l'eau : on donna pour secret de jeter de l'étain au fond des puits et cela réussit. On dit aussi que frotter quelques plats d'étain sur une pierre et faire prendre en eau ce qu'on a frotté, c'est un secret pour empêcher le mauvais effet de ce qu'on appelle *pi chuand* [*pi choang*] : ce sont les arsenics. »

— GEERTS, p. 582. – *Shaku*, vulgo *sudzu*.

41) Nous aussi, nous soudons l'étain à la résine et à la bougie.

42) GEERTS, p. 585, nous apprend que le *tin lin* est le *phytolacca acinosa*.

— La 2e année de l'empereur Mon mou, 702 après J.-C.

– Tcheng te. C'est l'impératrice Sho toku, 765-769 après J.-C.

— Mikoto, titre ajouté au nom des demi-dieux, des empereurs et des princes des premiers siècles (APPERT).

43) *Pen ts'ao kang mou* [f° 16 v°]. — « *Tie* [*t'ie*], *hei kin, ou kin.* Le fer se trouve en abondance dans presque toutes les provinces de la Chine; le meilleur se trouve dans la province de Canton. Il appelle fer cru celui qui a été mis en fusion et l'autre *con* [*kong*], qui veut dire apparemment la marcassite. On bat le fer longtemps après la fusion, et il devient à force de battre moins dur. Ce fer battu mêlé avec le fer cru sert à faire les armes et les autres instruments qui se polissent. Le fer cru se fond ensuite pour jeter en moule et faire les ustensiles qui sont propres pour bien des usages et dont les Chinois font un si grand débit pour le pays étranger. Le fer de la province de Chansi est le meilleur pour les instruments coupants et les armes. La matière première du fer recevant cent cin-

quante années les vapeurs ou influences du soleil devient aimant, l'aimant au bout de deux cents années avec les mêmes influences devient cuivre, le cuivre se convertit en argent, et l'argent deviendra or. L'auteur dit que le fer est sec de sa nature...

« Pour guérir les anciennes chutes du fondement, prenez fer cru, c'est celui qui n'a pas été battu, deux livres, eau commune, deux livres, faites cuire jusqu'à diminution de la moitié et en lavez tous les jours.

« Pour guérir surdité causée par la chaleur, faites rougir de la gueuse et éteignez-la en vin que vous ferez prendre au malade, lui bouchant pendant le jour les oreilles avec la pierre *tsu che*, 慈石, [*ts'e che*] (aimant), qu'il ôtera la nuit.

« Contre les meurtrissures extérieures, quand elles sont considérables et qu'elles durent longtemps, prenez un litre de gueuse et faites la cuire dans trois livres de vin, jusqu'à diminution des deux tiers et donnez-en à boire. »

Geerts, p. 532. — « Le *Hon zo ko moku* dit que le caractère *tetsu* [*t'ié*] signifie originairement « couper », parce qu'il possède une dureté telle qu'il peut couper les autres métaux... »

44) Le tapir de la Chine, d'après les auteurs chinois, est un animal extraordinaire. Voici ce qu'en dit le *Pen ts'ao kang mou* : « Le *me* (tapir) est semblable à un ours, il a la tête petite et les jambes basses, le poil court et luisant est tacheté de noir et de blanc. Il y en a qui disent qu'il est d'un blanc jaunâtre, d'autres blanc grisâtre. Il a une trompe d'éléphant, des yeux de rhinocéros, la queue d'un bœuf et les pieds d'un tigre. Il est très robuste et peut ronger le fer, le cuivre, le bambou, dévorer le plus grand serpent. Ses articulations sont fortes et droites, ses os épais et presque sans moelle, ses excréments peuvent servir à aiguiser les armes et à tailler le jade. Son urine dissout le fer. Ses os et ses dents sont si durs qu'ils résistent à l'action du fer et du feu, et il est arrivé que des charlatans qui s'en étaient procuré les ont fait passer pour des reliques précieuses, comme les dents ou les os de Bouddha (traduction de Pauthier, *Chine moderne*, p. 588). On trouvera également des détails sur le tapir dans le *Journal asiatique*, 1re série, t. IV, p. 161. Il y a un dessin du tapir reproduit dans le t. XI des *Notices et extraits des manuscrits, publiés par l'Institut*, p. 129. Cf. note 168).

— Il est très naturel que les médicaments où il entre des plantes ne puissent être renfermés dans des vases en fer; le peu de tannin qu'ils contiennent formant immédiatement du tannate de fer qui les décompose.

— Le caractère *t'ong* [cuivre] de *t'ong kin* est assurément fautif. Il était nécessaire cependant de reproduire textuellement le caractère de l'*Encyclopédie*. Il y a certainement *kouo* = marmite, que nous retrouvons d'ailleurs p. 36; ce qui

explique beaucoup mieux « métal à marmites » que « métal de cuivre, » qui n'aurait ici aucun sens.

46) Le vase en fer qui a la forme d'un crible est simplement une grille.

48) Nous avons expliqué dans la fabrication chinoise du fer ce procédé qui peut au premier abord paraître incompréhensible, mais que la juxtaposition de textes et de dessins fait très bien saisir.

53) *Pen ts'ao kang mou* [f° 16 v°]. — « *Tie fuen* [*t'ie fen*]. Limaille de fer : divers auteurs louent cette drogue et disent qu'elle entre utilement dans la composition de divers remèdes pour diverses maladies; on lui attribue surtout la vertu d'atténuer et dissiper les flegmes, de calmer les agitations du cœur et de débarrasser le foie.

« Contre les abattements et tristesses, prenez limaille deux gros, cinabre un gros, mêlez et pulvérisez; la dose est un gros en décoction de basilic, de menthe ou de pouliot.

« Dans les fièvres malignes, accompagnées de délire et quelquefois de convulsions, R : sel de Mars, deux onces, l'herbe appelée fiel de dragon ou *loung tan tsao*, une once, mettez en poudre et délayez en eau qui a servi à aiguiser les couteaux, la dose d'un gros pour les grandes personnes et de trente grains pour les enfants.

« Quand on a mal à la tête et le nez bouché, sel de Mars deux onces, *loung nao* (cervelle de dragon), trois grains, broyez et mêlez et donnez à boire en eau nouvellement puisée la dose d'un gros.

« Pour chute de fondement, qui procède de chaleur, sel de Mars mêlé avec *pe kien*, 白 斂, et appliquez.

54) Il y a certainement exagération de dire que les caractères se gravent sur du papier comme sur une pierre, mais c'est cependant grâce à ce fait qu'il a été possible de lire les palimpsestes.

— C'est par l'effet du tannate de fer, produit par la réaction du tannin du thé sur la poudre de fer que naît cette couleur noire, qui teint les cheveux sans changer leur nature, comme le fait le plomb, par exemple.

— *Pe yo*, veut dire « cent remèdes ».

54) *Pen ts'ao kang mou* [f° 17 r°].— « *T'chin cha*, 針 砂, sable d'aiguilles; c'est, dit un auteur, la limaille qui se trouve chez les faiseurs d'aiguilles. Cette limaille

a à peu près la vertu du sel de Mars, mêlez avec *mon chi tsu* [noix de galle], elle noircit très bien les cheveux. Un autre auteur dit qu'elle est d'usage contre les obstructions de l'enflure et la jaunisse et les intempéries du foie. Elle dissipe le goitre. »

— *Pen ts'ao kang mou* [f° 17 r°]. — « *Tie tsin*, 鉄精 [*t'ie tsing*]. C'est une certaine poussière rougeâtre qui se trouve aux fourneaux des fondeurs : la plus légère est la meilleure, on s'en sert pour polir les instruments de cuivre. On l'emploie extérieurement dans les chutes du fondement et intérieurement dans les convulsions et terreurs qui arrivent aux enfants. »

— *Pen ts'ao kang mou* [f° 17 r°]. — « *Tie hoa fen*, 鉄華粉 [*t'ie hoa fen*], *tie yn fuen*, 鉄徽粉 [*t'ie yn fen*]. Gelée de fer : cette préparation de Mars se fait de la manière qui suit : prenez des lames de bon fer bien battu et bien minces, faites-les tremper quelque temps dans un vin léger, puis les mettant dans une jarre au vinaigre, enfouissez la jarre en temps et l'y laissez cent jours, après quoi l'en tirant vous trouverez sur vos lames un enduit que vous raclerez, broyerez et passerez au tamis, puis, mettant cette poudre en un vase de terre vous en ferez avec du lait comme une pâte; ce remède a les mêmes usages que la limaille, mais il est plus efficace. »

— « *Tie y* [*t'ie i*], [*t'ie siou*], habit de fer ou rouille. On l'emploie extérieurement incorporée avec l'huile pour les gales, dartres et clous, quand ils commencent à pousser, avec jus d'ail contre les morsures d'araignées, avec vinaigre contre celle des cent-pieds et dans certains ulcères qui viennent à la bouche et à la langue. Quelques auteurs louent ce remède comme très efficace dans les intempéries chaudes du foie et contre les obstructions. »

— « *Tie chi* [*t'ie che*], 鉄菰, [nommé aussi] fumée du couteau ou huile de couteaux. On fait brûler du bambou, on met sur ce feu une grande lame de couteau ou autre chose, il sort du feu une espèce d'huile ou de vernis sur la lame, c'est ce qu'on appelle *tie chi*. Ce remède est fort usité en certains endroits, il est bon extérieurement contre les ulcères, morsures, plaies et écrouelles, mais un auteur dit que pour les écrouelles, il faut brûler sur la lame des noyaux de pêches et en recevoir la fumée. »

Geerts, p. 548, sous le nom de *tetsu zetsu*, ne fait que répéter ce qu'en dit le *Pen ts'ao kang mou*.

— *Pen ts'ao kang mou* [f° 17 r°]. — « *Tie tsian* [*t'ie tsiang*], jus de fer. On met, dit un auteur, du fer dans un vase plein d'eau, on l'y laisse longtemps

tremper; à la longue, l'eau devient épaisse et noirâtre et propre à teindre. Un autre dit qu'il se fait en mettant du fer cru à tremper dans de l'eau claire et en changeant de temps en temps l'eau, à la longue, il se forme sur le fer une espèce de graisse jaune. Ce remède fortifie le cœur, éclaircit la vue, s'emploie utilement contre la manie, la rage. C'est un bon antidote. On l'emploie aussi extérieurement pour les clous, ulcères et démangeaisons de la peau. Les Chinois ne savent point faire l'acier. Ce qu'ils appellent *can tie* [*kang t'ie*] n'est qu'un fer plus dur que le fer ordinaire. L'acier qu'ils ont vient des pays étrangers.

T'ie cha, est également le nom d'un sable de poudre de fer oxydulé qu'on trouve au Japon où il s'appelle *tetsu sha* (Geerts, p. 258).

55) Geerts, p. 577. — « *Ya yuen*. Le livre chinois *Ten ko kai butsu* dit ce qui suit sur le zinc : « Le métal zinc n'est pas mentionné dans nos anciens livres ; les nouveaux auteurs en font seulement mention. On le prépare en fondant le calamine (*ro kan seki*), dans un four et il vient principalement des montagnes Tai ko san des pays de San seï et Keï ko. On prend dix *koku* de calamine pour une seule opération, on enferme ce minéral très solidement dans des creusets couverts et on chauffe ces derniers à petit feu, au moyen de charbon en boules afin d'éviter que les creusets éclatent. Le combustible se trouve au-dessous des creusets et quand ces derniers sont chauffés au rouge, la calamine se convertit en métal. Après le refroidissement on casse les creusets et on recueille le métal fondu. On perd deux pour dix (20 p. 100) de minéral. Quand le zinc n'est pas allié au cuivre, il se volatilise en fumée blanche [quand on le chauffe à l'air]. Il ressemble beaucoup au plomb, mais ses propriétés sont plus ardentes, pour cette raison on lui a donné le nom de 倭鉛, *wa yen* (plomb japonais). »

56) Geerts, p. 574. — « *T'eou che*. — Dans le livre *Guwai tan hon zo*, on a écrit : Le *shin chiu seki* [*tchen t'eou che*] (laiton) est un produit de la Perse; il est jaune comme de l'or et devient rouge et non pas noir quand on le chauffe au feu. »

57) Geerts, p. 584. — « *Pe la*. — Ono Ranzan dit : *Haku ro* [*pe la*] (cire métallique blanche) est, en Chine, un autre nom pour l'étain, mais proprement dit, ce nom signifie au Japon la soudure des plombiers (*shirome*) c'est-à-dire un alliage d'un *kin* de plomb et de dix *riyo* d'étain. On se sert de résine de pin pour la soudure et pour l'étamage des ustensiles en cuivre. »

59) Champion, *Industries de la Chine*, p. 19, donne la recette du décapage du fer destiné à être doré. « Pour dorer le fer on mélange d'abord le suc de *physalis alkekengi* (coqueret) avec de l'ail et de la graisse; on additionne le tout d'une

certaine quantité d'eau, on soumet le mélange à l'ébullition. Le fer qui doit être doré est plongé dans le bain en ébullition pour être décapé. »

Le décapage des vases de cuivre se faisait dans du vinaigre de pêches qui remplaçait l'acide muriatique que les Chinois ne connaissaient pas. Champion ajoute : « On laisse séjourner les objets de cuivre pendant quelques jours dans le suc acide de poireaux, on les plonge ensuite dans une solution bouillante de salpêtre additionné de suc de poires acides, on les chauffe enfin sur un feu de poussier de charbon de terre. »

— Sous les Togugawa, le *chakou to*, transformé en *kin se fen i*, était employé surtout à fabriquer les pièces accessoires du sabre, surtout le *kozuke* et le *kogai*, petit couteau qui se glissait dans le fourreau du sabre (APPERT, *Ancien Japon*, p. 196 et 221).

60) Le *Pen ts'ao kang mou* a parlé du *tch'e t'ong*; cf. note 26).

— Pour le *yaki tsouke*, cf. p. 145 et note 194).

61) Yu, empereur de la Chine	2298 avant J.-C.
— Choen, 9e empereur	2285 —
— Hia, de la 1re dynastie chinoise	2197 —
— Chang, de la 2e dynastie chinoise	1766 —
— Tcheou, de la 3e dynastie chinoise	1122 —
— King wang, de la 3e dynastie chinoise	618 —

— Gemmei, impératrice du Japon, 708-714 après J.-C., avec la légende *Wa do kai chin* (708).

— Fei ti, empereur du Japon, 759-765 après J.-C., avec la légende *Man nen tsu hô* (760), empereur de la 47e dynastie. [Ce nom est bien celui qui est inscrit dans les textes japonais entre le premier règne de l'impératrice Ko ken, 759, et sa reprise du pouvoir en 765. Or, Appert donne comme 47e dynastie, de 759 à 764, Junnin (Oi) et indique précisément comme légende monétaire de ce règne, celle donnée par l'*Encyclopédie*. L'identification de Fei ti et de Junnin est donc certaine, mais elle ne saurait s'expliquer que par un surnom, signalé par Appert, mais non mentionné par lui.]

— Chio to ku, lisez Sho toku, impératrice du Japon, 765-769, avec la légende *Jun go kai hô* (765).

— Dai go, empereur du Japon, 898-930, avec les légendes : 1° *En gi tsu hô* (907); 2° *Riu sho pei hô*.

— Moura kami, empereur du Japon, 947-967, avec la légende *Ken gen tai hô* (958).

62) Ici, comme au 65), se trouvent des idées symboliques qu'il est assez difficile

de pénétrer; cependant il est intéressant de comparer la pensée chinoise : « le *ts'ien* est de forme ronde en rapport avec le ciel, il est percé d'un trou carré, il est en rapport avec la terre », avec le symbolisme occidental du nimbe rond qui était le symbole de ciel, tandis que le nimbe carré, au contraire, était le symbole de la terre : idée essentiellement pythagoricienne et néoplatonicienne, chez qui le carré représentait la terre, tandis que le cercle était l'expression géométrique du ciel.

— Taï kong, de la dynastie des Tcheou. On ne trouve pas cet empereur dans la dynastie des Tcheou. Ce nom est très vraisemblablement un titre.

— Hiao wen ti, empereur chinois . . . . . 179 avant J.-C.

— Kao tsou, empereur chinois . . . . . . 617 après J.-C.

63) Chez tous les peuples primitifs on trouve l'emploi de coquilles comme monnaie. Ce sont les *cauris* égyptiennes, retrouvées naturelles et imitées en or, montées en collier — ce qui serait bien fait pour indiquer que du temps des Égyptiens elles servaient de moyen d'échange — dans les tombeaux mis au jour par Mariette et M. de Morgan (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1895, p. 440).

— Song, de la 19e dynastie chinoise . . . . 960 après J.-C.

— Yuen, de la 20e dynastie chinoise . . . . 1279 après J.-C.

— *Asuka gawa futi ni mo aranou waga iye mo yo ni kawari yuku mono nizo ari kerou* : Quels changements a-t-elle subis, comme toutes les choses du monde ici-bas, ma maison qui n'est pourtant pas le courant d'un torrent?

Asuka gawa désigne les cours d'eau des montagnes qui changent à chaque instant leur courant suivant la quantité des pluies. Les poètes s'en servent pour cette raison quand ils veulent exprimer l'idée de l'instabilité des choses du monde. La poétesse Issé, qui était une célèbre femme de lettres et qui jouissait d'une situation brillante à la Cour impériale, a déploré son sort en composant cette poésie, quand elle est tombée dans la misère.

— Fan tcheng, empereur japonais, lisez Han sho, 406-411 après J.-C.

— Dès cette époque le système décimal était donc en vigueur dans l'Extrême-Orient.

64) Tsong, empereur du Japon, c'est Ken sô . . . 485-487 après J.-C.

— Ten mou, empereur du Japon . . . . 673-786 —

65) Gomidzou no, empereur du Japon . . . . 1612-1629 après J.-C.

— Le grand ministre au Japon s'appelait, dès le VIIe siècle, Dajô dai jin, le ministre de gauche, U dai jin, le ministre de droite, Sa dai jin (APPERT, *Ancien Japon*, p. 166).

— Dans l'ouvrage de M. Ed. Chavannes, *La sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han* (Paris, Leroux, 1893, in-4°), pl. XXXVI, le cadre du sujet central est formé précisément d'un moule à sapèques, dont la représentation correspond exactement à la description ici donnée. Champion nous apprend en outre que ces moules étaient saupoudrés de porcelaine pulvérisée pour empêcher l'adhérence du métal quand la pièce était refroidie.

66) Ou ti, empereur chinois, 502 après J.-C.

67) Ce tour de sorcier dont parle l'*Encyclopédie* n'est pas spécial à la Chine; on le trouve également en Occident, où les Bohémiens étaient si experts en sorcellerie, croyait-on, que dès qu'on leur avait donné une pièce de monnaie, toutes celles qui restaient en poche s'envolaient aussitôt et allaient rejoindre la première. Pierre d'Apone jouissait du même privilège, ainsi qu'Agrippa, et quelques autres prétendus magiciens du Moyen-Age.

69) *Pen ts'ao kang mou* [f° 17 v°]. — « *Yo* [*yu*], *hiuen tche* [*hiuen tchen*]. Cette pierre est la plus belle et la plus précieuse de toutes les pierres. Elle est l'image de la douceur et de la bonté par sa transparence et par sa belle eau. Elle est en dedans, ce qu'elle est en dehors, figure de la justice. Par son son doux et éclatant elle représente la sagesse, c'est sans grand mouvement et sans grand effort qu'on lui fait pénétrer les matières les plus dures, en cela elle est le symbole de la force. Elle résiste par sa fermeté naturelle même aux coups de marteau. C'est la marque d'une pureté à l'épreuve; il y a, continue l'auteur, de ces pierres qui sont blanches, il y en a de rouges, de bleues, de noires et de presque toutes les couleurs, il y en a de vraies et de fausses, la différence est infinie, mais la ressemblance est quelquefois telle que si l'on n'a beaucoup d'expérience en ce genre on y est trompé. Il continue en disant qu'il s'en trouvait anciennement en Chine, mais que de son temps, il n'y en avait plus, celles qui y paraissent viennent des pays étrangers; ce qu'il dit de cette pierre dans la suite et les usages qu'il lui donne est ridicule. Aussi n'est-il fondé que sur le rapport de quelques voyageurs chinois. Il y a bien de l'apparence qu'il parle du diamant et de quelques autres pierres précieuses, qui ne se trouvent pas en Chine comme l'émeraude, le topaze etc., dont il aura fait un genre de pierre qui ne différait que par la couleur, etc.

GEERTS, p. 462. — « LI SHI CHIN parle du jade dans les terme suivants, Dans le livre *Tai hei giyo ran*, il est dit que l'on trouve le jade blanc à Ko shu (Kiao tchau), le jade rouge à Fu yo (pays au nord-ouest de la Corée), le jade bleu verdâtre à Yu rô (pays d'I leou dans la Tartarie orientale), le jade vert pâle à Tai jin (Tai tseou), le jade noir à Sei shoku (partie occidentale du pays de Chou, vers le Thibet), le jade bleu foncé, couleur d'indigo à Ran den (Lanthian).

« On lit, dans le livre *Wai nan shi*, que l'on trouve à Sho san une variété de jade, qui ne change pas au feu, même quand on le soumet durant trois jours et autant de nuits à l'action du feu le plus ardent.

« D'après plusieurs auteurs, le jade se trouve dans différents pays, mais on ne le tire actuellement que de l'U ten (Khotan). Probablement les gisements des autres lieux, jadis connus, ne sont plus les mêmes.

« On distingue deux espèces de jade, celui qu'on trouve dans les montagnes et celui que l'on tire des rivières... »

Emploi médicinal du jade.

« D'après le *Hon zo ko moku*, il y a plusieurs préparations médicinales de ce minéral.

« 1° *Gyoku setsu* ou *tama no surikudzu*, jade réduit en poudre grossière de la grosseur des grains de riz. Il sert de remède contre le mal d'estomac, la toux, la soif; il diminuera le poids du corps, fortifiera les poumons, le cœur, les organes de la voix et prolongera la vie. Son action médicale sera encore augmentée si on le combine avec l'or, l'argent et la racine de *baku mon do* (ophiopogon japonicus Gawl).

« 2° *Giyoku sho*, liqueur de jade ou jade liquide. Syn. *giyoku sen* (eau de puits de jade), *giyoku satsu* (jade dissous).

« La meilleure qualité de liqueur de jade doit être préparée de la manière suivante. On prendra : du jade réduit en poudre grossière, *giyoku setsu* une partie, racine de *ji yu so* (poterium officinale) une partie, riz une partie, eau de rosée deux parties. On fait bouillir le tout dans une marmite en cuivre, et on filtre le liquide obtenu. Il s'appelle *shin sen giyoku sho* (liqueur divine de jade). L'eau de puits de jade jouit des mêmes qualités que la liqueur de jade.

« C'est un remède souverain pour guérir les mille maladies des cinq viscères. Il fortifie et assouplit les muscles, il solidifie les os, il calme la tête ou l'esprit, il enrichit la chair et il purifie le sang. Si on en prend longtemps, on ne sera plus jamais fatigué ni par le froid, ni par la chaleur, ni par la faim, ni par la soif. Si on absorbe cinq livres de cette liqueur avant de mourir, le corps se conservera intact pendant trois ans.

« C'est encore un bon remède contre les douze maladies des régions des hanches chez les femmes.

« Un homme du nom de Ri yo, ayant appris à l'époque de Go gi, la manière d'employer le jade comme remède, allait le chercher à Ran den, où il trouva environ une centaine de pierres grandes et petites. Rentré chez lui, il les réduisit en poudre et en prenait une certaine quantité chaque jour. Il jouissait d'abord d'une bonne santé, mais bientôt après il fut atteint d'une maladie mortelle. Alors ayant appelé sa femme et ses enfants auprès de lui, il s'exprima ainsi : « Quand on veut guérir une maladie avec le jade, il faut être un homme chaste et pur et ne pas boire du vin. On doit se retirer dans les montagne ou dans la forêt et fuir la société. Moi, j'ai bu beaucoup de vin, j'ai même mené un vie assez débauchée et si je vais mourir bientôt, ce n'est certainement pas la faute de la médecine, mais la conséquence de mes propres péchés. Mais écoutez, ma femme, après ma mort, laissez mon corps exposé pendant quelques jours avant de m'enterrer. Il doit y avoir quelque chose de merveilleux. »

« La femme, obéissant au vœu de son mari, fut fort étonnée de voir que le corps ne changeait pas de couleur et que la bouche ne sentait pas, même quatre jours après la mort, quoique ce fût à l'époque des grandes chaleurs de l'été.

« Le savant [chinois] Chiyo kuwa a dit que l'on peut devenir un génie céleste, *sen nin*, si on prend régulièrement quelques grains de jade chaque jour.

« Le savant Ko kei affirme que le corps d'un homme, qui avait mangé près de cinq livres de jade, ne changea pas de couleur après sa mort et que le cadavre ayant été exhumé plusieurs années après ne montrait pas la moindre altération. De plus on observa qu'il y avait de l'or et du jade autour du tombeau.

« Depuis, on a suivi [en Chine] la coutume, à l'époque de Kan, d'embaumer les cadavres des Empereurs et de les conserver dans un habit orné de perles et enfermés dans une caisse de jade. »

— Le tombeau de Tamerlan était fait d'une pierre néphrite (Ed. Blanc, *Samarkande,* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1893, p. 819).

69) Le jade de montagne est ordinairement veiné de brun et a l'aspect du bois, celui de rivière est veiné de bleu et a des teintes plus agréables et en quelque sorte plus ondoyantes (Sp. Blondel, *Le jade,* p. 16).

— A propos du symbolisme du jade, dans un ouvrage chinois indiqué par Sp. Blondel, p. 13, le *Miroir de la terre*, on lit : La nature du *yu* est comme la beauté d'une jeune fille.

69 *bis*) *Pen ts'ao kang mou* [f° 17 v°]. — « *Pe yo soui,* 白玉髓. C'est l'eau des montagnes où se trouvent les pierres ci-dessus; il lui attribue de grandes

vertus, surtout de prolonger la vie ; il est aussi fondé en cet article comme au précédent. »

70) Khotan ou Youroung Khachi. A. Remusat, dans son *Histoire de la ville de Khotan* (Paris, Doublet, 1826, in-8°), p. 145, donne la traduction d'une notice chinoise qui précise ce passage. « La source du fleuve Jaune est dans le Yu thian, et c'est dans les montagnes de ce pays qu'il y a le plus de *yu*. Il y a une rivière qui en sort et qui parvenue à Yu thian se partage en trois branches ; la plus orientale se nomme rivière du *yu* blanc, celle qui est à l'ouest est appelée rivière du *yu* vert et la plus occidentale des trois a le nom de rivière du *yu* noir. Dans toutes les trois il y a du *yu* de couleur différente. »

Sp. Blondel donne une traduction du *Chî king* : « On trouve du *yu* blanc a Kiao tcheou ; du *yu* rouge dans le Fou yu (Corée) ; du *yu* vert dans le pays des I leou (Tartarie orientale) ; du *yu* vert pâle à Tai tseou ; du *yu* noir, dans la partie occidentale du pays de Chou, vers le Thibet. »

— On taille le jade avec un petit couteau. — Cette traduction pourrait paraître extraordinaire quand on connaît la dureté du jade. Mais à l'article *ti seou*, p. 97, nous lisons : « Si on trempe dans du *ti seou* deux ou trois fois du *jeou t'ie* (fer épuré, cf. p. 38) rougi au feu, il peut couper le jade. »

Dans l'ouvrage de M. G. Chambry, nous apprenons comment se travaille le jade à Bahmo (Inde). « Des rues entièrement chinoises sont dallées avec soin de larges briques et tout le long de ces rues règne une activité silencieuse.... D'autres sont occupés à tailler des pierres brutes de jade avec la corde en fer tordu d'un petit arc dont ils se servent comme d'une scie ; de temps à autre, ils arrosent d'huile leur travail. Par ce moyen, les patients ouvriers ne mettent pas plus de dix jours à couper en deux un morceau de jade gros comme un pavé » (p. 169).

— Voir 44), la note relative au tapir de la Chine et la légende qui affirme que ses excréments sont si durs, qu'avec eux on peut tailler le jade.

— Ce jade qui combat le froid, ce jade qui combat le chaud, ne sont pas nés d'idées particulières à la Chine. En Occident, dans Pline, pour ne citer qu'un *Lapidaire* de l'Antiquité, on trouve les agates « si in ferventes cortinas additæ, refrigerent » et l'héphœstite, « si in ferventem aquam addita, statim refrigeret » ; tandis qu'au contraire l'apsicte est bonne contre le froid (*lib.* XXXVII, *c.* x).

71) On pourrait croire, d'après ce texte, comme l'ont supposé quelques minéralogistes, que les Indiens et les Chinois travaillaient le jade avant son entier durcissement ou connaissaient, tout au moins, le moyen de l'amollir pour le tailler plus facilement, mais M. le baron Ch. Dupin dans ses rapports sur l'Exposition

universelle de Londres, 1851, ainsi que M. G. Chambry, donnent la preuve convaincante que le jade ne saurait être altéré ni par l'humidité ni par la chaleur.

— « Les gemmes de l'antiquité nous donnent l'idée du flux et du reflux de la mer. » D'après la légende japonaise, dans la période mythologique, le dieu de la mer aurait offert au petit-fils de la déesse solaire deux gemmes dont l'une était dite du flux, l'autre du reflux. Ces pierres auraient eu la propriété de faire venir et de faire retirer les eaux de la mer. De là, cette poésie faisant allusion à l'instabilité du cœur de l'homme, dit que si l'on se demande ce qu'étaient les gemmes offertes par le dieu de la mer, cela signifie que le cœur de l'homme est aussi instable que le flux et le reflux. [Renseignement de M. Marumo.]

Je copie également, dans un volume (Th. Cailleux, *La Judée en Europe*, Paris, Chamuel, 1894, in-16), p. 16, un passage, dont je ne saurais certifier l'exactitude, mais qui est donné comme la traduction d'un texte chinois ; il se rapporte précisément à cette légende du flux et de reflux. « Il y avait non loin du Japon une terre merveilleuse, favorisée de tous les dons de la nature : on résolut de l'aller conquérir. Une femme inspirée commandait l'expédition : ayant rencontré sur sa route une mer, elle y jeta la perle du reflux et passa à pied sec, puis se voyant attaquée par des ennemis puissants, elle jeta la perle du flux et ceux-ci furent engloutis dans les eaux. »

71 *bis*) *Pen ts'ao kang mou* [f° 17 v°]. — « *Tsin yu* [*ts'ing yu*]. C'est une grande pierre verdâtre, il dit qu'il y en a d'un demi-pied de diamètre ; on en fait des vases; elle vient des pays étrangers : il lui attribue à peu près les mêmes vertus qu'aux pierres ci-dessus et est aussi peu instruit sur la nature de cette pierre comme des autres.

— Geerts, p. 469. — « Ono Ranzan ajoute : « L'espèce dite *shô shô seki* qui nous est venue quelquefois de Nankin est du corail, mais il ne possède pas les lignes parallèles des bonnes espèces. En outre on fabrique du faux corail, dit *neri mono*, au moyen de cire, de résine et autres substances analogues. Le corail que l'on pêche quelquefois dans la mer sur les côtes de Ki i, de Noto, de Tajima, ne forme que de petites branches de deux à trois *bu* (6 à 9 mm.) de diamètre et de cinq à six *sun* (15 à 18 cm.) de longueur.

« Le corail blanc, *haku san go*, et le corail rouge, fleur du pêcher, *tô kô shoku san go*, se trouvent à Yénoshima, dans la province de Sagami et à Kumano dans la province de Ki i.

« On appelle *san go suna* [sable de corail] les petites graines de corail d'environ deux à trois *bu* de grosseur qui se trouvent sur les côtes de la mer.

« Une autre espèce flabelliforme de corail s'appelle *umihiba* [thujopsis de mer], ou *seki han* [pierre voile de bateau]. Il possède un grand nombre de petits ra-

meaux, mais pas de feuilles. Ses rameaux sont mous à l'extérieur, mais durs à l'intérieur. On en rencontre plusieurs variétés de différentes couleurs; ceux qui ont une couleur rouge ou jaune peuvent produire du corail à forme de sable à l'usage des fabricants de laque, quand on ôte l'écorce et quand on fait pulvériser la substance intérieure et dure dans un mortier. Quelquefois l'eau de la mer a déjà enlevé çà et là quelques parties de l'écorce de cette espèce de corail.

« Une variété noire qui a nombreuses petites branches réticuleuses s'appelle au Japon *koku san go* (corail noir) ou *Riu kiu san go* (corail de Liou kiou) ou *shima san go* (corail strié) ou *Kumano san go* (corail de Kumano) et *kai sho* ou *umi matsou* (pin de mer). La surface de cette espèce est souvent couverte de sable adhérent. »

PFIZMAIER, *Beiträge zur Geschichte der Edelsteine und des Goldes*, p. 184 : « Dans le royaume de Po ssi, il y a des étangs salés. Ils produisent des arbres de coraux dont la hauteur atteint de un à deux pieds. » (*Historiens du Sud.*)

Ibid. « Dans l'étang des plantes réunies, il y a des arbres de corail dont la hauteur mesure une toise et deux pieds. Une seule tige porte quatre cent vingt-six rameaux sur trois branches principales. Ce sont ces coraux que Tschao to, le roi de la région de l'Yue méridional, donnait en cadeaux. Leur nom est : les arbres des fanaux. A la tombée de la nuit, ils répandent un éclat resplendissant. » (*Récits mélangés de la Métropole de l'Ouest.*)

Ibid. « Dans la province de Yo lin se trouve le marché des coraux. » (*Récits des choses merveilleuses.*)

Ibid. « Dans la seconde année de la période Yuen fung des Han (109 av. J.-C.) la province de Yô lin fit cadeau d'une femme de corail [Korallenweib]. L'Empereur ordonna de la planter à la partie antérieure des portiques et l'appela : Les coraux féminins. Soudain, un matin, des branches et des feuilles poussèrent en toute splendeur. Enfin, du temps de l'empereur Ling (168 ap. J.-C.) l'arbre périt. Tous crurent que la maison des Han s'éteignait et allait disparaître. »

Ibid., p. 185. « L'*Histoire de Yuen tschung* dit : « Les coraux proviennent de la mer occidentale du grand Tsin [Ta tsin]. Ils croissent dans l'eau sur les pierres. Quand ils commencent à croître ils sont blancs. Au bout d'un an, ils sont jaunes. Après trois ans, ils sont rouges. Après quatre ans, ils sont dévorés d'insectes et vont à fond. »

72) Ama kawa, Philippines.

73) D'après GEERTS, p. 469, ainsi que d'après BILLEQUIN, le *hong hoa* est le *carthamus tinctorius*. Voir également CHAMPION, *Industries de l'Empire chinois*, p. 81.

74) *Pen ts'ao kang mou* [f° 17 v°]. — « *Ts'in lan can* [*ts'ing lang kan*]. Espèce

de madrépore : un auteur dit qu'il s'en trouve de beaucoup d'espèces. Celle qui est de couleur verte est la meilleure pour employer en médecine. Il lui attribue plusieurs vertus, mais comme il s'est fondé sur le rapport des voyageurs, cela est suspect.

Pfizmaier, p. 211. — Le *Hiao king* dit : « Quand l'esprit des Dieux se répand, le *lang kan* brille. » Le *Ni yâ* dit : « Les plus belles pierres précieuses des contrées de l'Ouest sont le *khien lin* et le *lang kan* du Kuen luen. »

75) Pfizmaier, p. 199. — Dans l'*Histoire des temps anciens et modernes*, il est dit : « Wou, empereur de Wei, fit confectionner des mors de cheval en pierre d'agate. » Dans l'Histoire des *Traditions choisies*, il est dit : « Sur le territoire de Tan kieou se trouvent les démons de Ye tscha et de Kui poh. Ils s'entendent à confectionner des pots, des plats et des instruments de musique en agate rouge, qui sont plus fins et plus ornés que ceux qu'on trouve au centre du royaume. » Quelques-uns disent par rapport à l'agate : « le sang des mauvais démons coule et forme l'agate. »

— Les agates dans lesquelles il y a des formes d'hommes, d'objets, d'oiseaux sont des agates arborisées.

76) Pour le *tch'ou ye ma nao*, cf. note 5).

77) Geerts, p. 359. — D'après le *Hon zo ko moku* : « Dans la médecine les cinq espèces de *ho seki* [*pao che*] servent à guérir les taches de la cornée et à améliorer la vue. Quand on a la poussière dans les yeux, il est bon de les laver avec de l'eau dans laquelle ces pierres ont séjourné pendant quelque temps. »

78) Geerts, p. 359, donne l'extrait suivant de Ono Ranzan. « Les pierres dites *ho seki* [*pao che*] ne se trouvent pas au Japon, mais elles sont semblables aux pierres japonaises dites *Tsu garu shari* (cailloux du district de Tsu garu, dans la province de Mutsu). Elles portent aussi les noms de *a ko, so bo roku, kuwai kuwai seki, biyo sei seki, biyo ji gan, so sui seki, shi fu, seki riu shi, ko ba shi teki seki*. Le vrai *ho seki* se trouve dans les montagnes (de la Chine). Le *tsu garu shari* du Japon est un petit galet de couleur blanche, jaune, rouge ou bien de couleurs mêlées. Il est produit par une pierre mère qui s'appelle *shari oya* (mère des galets) autour de laquelle se trouvent les *tsu garu ishi*. Cette pierre peut augmenter en volume et même en nombre quand on la conserve pendant plusieurs années. On trouve la pierre mère dans la mer, sur les côtes de Ima beshi horo tsuki, dans le district de Tsu garu de la province de Mutsu. Elle n'est autre chose que l'agate (*me no*) et les graines qu'elle produit ne sont que de la fleur d'agate. La variété rouge de *tsu garu shari* est appelée *mai kuwai* dans le livre [chinois] *Ten ko kai*

butsu d'après la couleur de la plante *hama nasu* (*rosa rugosa*), qui s'appelle *mai kuwai kuwa*.

« Une deuxième espèce s'appelle *bu do seki* (pierre raisin). Cette variété se trouve à Ima beshi dans la province de Mutsu ét ressemble aussi à l'agate. Il y a encore une troisième espèce, qui s'appelle *zakuro seki* ou *zakuro sha*, qui était dans le temps apportée quelquefois par les étrangers. Elle est souvent imitée en verre coloré. On le trouve à Shari hama, dans la province de Mutsu, à Chioshi guchi dans la province de Kadsu sa, ainsi que dans l'île de Yesso, mais les pierres du Japon ne sont pas aussi jolies que celles de l'Europe.

« Une quatrième variété s'appelle *tom bo tama* (pierre libellule) : elle est d'un blanc-jaunâtre; on voit au milieu de cette pierre une figure qui ressemble à l'œil du chat. Quand cette figure est petite, on nomme cette pierre *biyo sei seki* (pierre pupille du chat) et quand elle est grande *ko sei seki* (pierre pupille du tigre).

« Une cinquième variété noire, qui a un éclat très faible, s'appelle *sei tei to* ou *so sui seki*.

« Une sixième espèce couleur bleuâtre est nommée *shitsu shitsu*.

« Le pays de Mak katsu, en chinois Mo ho, district de Ki rin, dans le Mantchourie orientale, a la réputation de produire beaucoup de *ho seki*. »

Voici comment Geerts, p. 361, traduit le passage japonais de l'*Encyclopédie* : « ... Une variété plus petite, également transparente et brillante, s'appelle *Tsu garu shari*. On dit qu'elle enfante quelquefois quand on la conserve longtemps et soigneusement dans un petit temple. »

Pour la pierre mère, cf. note 11).

79) Geerts, p. 471. — Le *Hon zo ko moku* dit : « Le mot *ha ri* [*po li*] était dans l'origine le nom d'un pays étranger d'où la pierre nous est venue. Elle est transparente comme l'eau et dure comme le jade, d'où lui vient son deuxième nom de *sui giyoku* ou *midzu tama* (eau gemme ou eau jade). D'après le savant (chinois) Zo ki, le *ha ri* est une gemme des pays de l'Ouest, que l'on trouve dans la terre. Selon Li shi chin, le *ha ri* vient des pays des Barbares du Sud. On en trouve de trois couleurs différentes, savoir : couleur du *sake* (jaunâtre), violettes et blanches (incolores). Il est transparent et ressemble beaucoup au cristal de roche. On estime surtout les exemplaires qui possèdent des taches ou des figures de fleurs à l'intérieur. Les anciens pharmaciens l'employaient pour la préparation de certains médicaments. On l'imite souvent, mais la pierre artificielle est plus légère que la vraie. Dans le livre *Gen shu ki*, il est dit que l'on trouve dans le pays de 大秦, Tai jin [Ta tsin], du *ha ri* de cinq différentes couleurs, mais la pierre rouge serait la plus estimée.

« Dans le livre *Shi ko shi ki* on lit qu'un habitant du Fu nan [Siam] a apporté un miroir de *ha ri* bleu, de la dimension d'un pied et demi et pesant quarante livres. Cette pierre était extrêmement pure, claire et sans aucun pore. Au palais impérial (en Chine) se trouve une pierre mère de *ha ri* qui fut présentée autrefois par les habitants du pays de 大食, Tai shi [Ta tchi]. Cette pierre a la forme de scories de fer. Les couleurs sont bleu, rouge, jaune et blanc. [Mais sous l'action du feu elle prenait l'apparence de *ko tse* (en chinois), quart cristallin, d'après WELLS WILLIAMS].

« Qualités médicinales du *ha ri*.

« Le goût en est froid; il n'est pas vénéneux. Il calme le cœur dans les fièvres, il éclaircit la vue et guérit l'inflammation des paupières et de la cornée ».

80) *Pen ts'ao kang mou* [f° 18 r°]. — « *Choui ts'in* [*choei ts'ing*]. Les Chinois font du verre, mais fort inférieur à celui d'Europe. La principale matière de ce verre est une espèce de riz, qui quand il est cuit est fort gluant et dont les Chinois font du vin. » Cf. *siao tse*, p. 61.

GEERTS, p. 242. — « ONO RANZAN nous apprend que le minéral appelé *sui sho* [*choei tsing*] et la pierre nommée *seki yei* [*che yng*] sont la même substance, quoiqu'on leur ait donné un nom différent. En général on appelle *sui sho*, l'espèce qui se trouve isolément dans la nature ou bien celle qui est tout à fait transparente et limpide sans être cristallisée. Mais les espèces de cristal de roche, cristallisées en prismes hexaèdres et assises avec leur base sur d'autres rochers, s'appellent ordinairement *seki yei*. Cette dénomination n'est cependant pas précise, car le cristal de roche est dans ces cas la même substance, bien qu'elle puisse se présenter dans la nature sous différentes formes. »

PFIZMAIER, p. 200. — « Dans l'*Abrégé des Merveilles de Wei*, il est dit : « Le royaume du grand Thsin [Ta tsin] produit dix espèces de cristal de roche : rouge clair, blanc, noir, jaune, vert, vert de mer, bleu, vert clair, rouge écarlate, pourpre. »

« Le *Livre de Wei* dit : « Des marchands, gens du royaume de Thien tschô, vinrent dans la métropole. Ils dirent qu'ils étaient à même de préparer des cristaux de roche de cinq couleurs, en fondant des pierres. On rassembla des pierres de la montagne et on les fondit dans la métropole. Quand les objets furent terminés, ils avaient un éclat frais et étaient plus beaux que ceux qui venaient des contrées occidentales. Dans une grande proclamation, il fut alors ordonné d'en construire des portiques, qui pouvaient contenir plus de cent personnes. Les couleurs éclatantes remplissaient tout de leur reflet. Tous ceux qui les virent furent effrayés et crurent que c'était une construction de la lumière de Dieux.

« Depuis ce temps, le cristal de roche du centre du royaume fut dédaigné et les gens ne le considérèrent plus comme une chose précieuse. »

82) GEERTS, p. 243. — « C'est le *sui sho rin* [*choei tsing*], ou *sui sho tama*. On peut se procurer, dit ONO RANZAN, le feu du soleil, ou l'eau de la lune au moyen de ces boules de cristal et c'est pour ce motif qu'on leur a donné le nom de *kuwa shu* (galet ou caillou à feu), *hitori dama* (boule à se procurer du feu), *midzu tori dama* (boule pour prendre l'eau).

— Lo tch'a est le royaume de Siam.

— Le *ho tchou* donne du feu, c'est-à-dire qu'il concentre les rayons de soleil de façon à enflammer les objets sur lesquels on projette son faisceau lumineux.

— PFIZMAIER, p. 212. — « Le *Schue Wen* dit : « *Ho tsi* est la pierre précieuse *mei kuei*. » Dans les *Récits de U*, il est dit : « Dans le district de Si kiuen il y a du *ho tsi* qui ressemble à la mère des nuages [*yun mou*] et se laisse ouvrir [cliver] : il est de couleur jaune et a de la ressemblance avec de l'or. »

83) GEERTS, p. 248. — « ONO RANZAN en parle en ces termes : « Le *zen seki* [*joen che*] (quartz sagénitique) est une espèce de cristal de roche contenant à l'intérieur de petites feuilles ou tiges. En Chine il y a des boules qui laissent voir à l'intérieur du quartz soit une petite branche de prunier, soit une feuille de bambou, aussi bien conservée que si elle y avait été introduite récemment. Mais ces spécimens de cristal sont extrêmement rares et constituent un véritable trésor qui se transmet par succession de famille en famille dans les classes riches. »

PFIZMAIER, p. 204. — L'*Histoire des quatre fils du prince de Leang* dit : « Un grand bateau de mer de Fu nan vint du royaume de Thien tschô occidental et vendit des miroirs de verre bleu d'azur. Ceux-ci étaient larges d'un pied cinq pouces et pesaient quarante livres. A l'intérieur et à l'extérieur ils étaient d'un blanc brillant et pur et montraient à la partie supérieure les objets en cinq couleurs. Quand on les examinait à la lumière, leur substance n'était pas visible. On en demanda le prix et on le fixa à cent fois dix mille ligatures de pièces de cuivre.

« L'empereur Wen ordonna aux préposés des charges suprêmes d'en compter le montant. On vida les dépôts et les magasins et ce qu'on y trouva n'atteignait pas encore la somme fixée.

« Ces marchands disaient : « Avec cette couleur, le roi du Ciel envoie joie et bénédiction et le Ciel donne des pluies abondantes. Il pleut une foule de choses précieuses et les montagnes les reçoivent. »

83) La recette du *siao tse* a été donnée par le *Pen ts'ao kang mou* : cf. note 80).

84) Wei du Nord (Dynastie des), 398 à 534 après J.-C.; sous le règne de Thaï wou ti, 422 à 451 (A. S. et D., *Histoire complète de la Chine*, t. I, p. 272).

— Yue tche, les Scythes.

85) L'araki est une liqueur spiritueuse, tirée du riz, du sucre de canne et de la noix de coco mélangés, ou de la distillation du jus de cocotier. Rhazès passe pour avoir été le premier à faire mention de l'araki.

85) Geerts, p. 476. — La traduction du livre *I butsu shi* donnerait l'explication du 86), peu compréhensible : « On trouve une certaine espèce de *ru ri* [*lieou li*] qui s'appelle *kuwa sei*, dans le sud de l'Inde. Cette pierre a la forme du mica et possède un éclat violet d'or. Elle est assez pesante et se laisse entamer par le couteau, de telle sorte que l'on peut la diviser en paillettes ayant la minceur des ailes de la cigale. C'est une variété de mica transparent et résistant au feu, comme celui qu'on emploie pour les lanternes. »

D'après le savant Sho sho, on emploie cette pierre aussi dans la médecine, mais Li Shi chin n'a jamais vu son application comme remède.

Le *ru ri* est un remède réfrigérant que l'on applique dans les fièvres pour combattre l'inflammation des yeux et en général pour refroidir les organes malades. On le prend délayé dans l'eau.

86) Sinra est la Corée.

— Les lanternes de corne sont une spécialité de la Chine. De plusieurs pieds de diamètre, parfaitement diaphanes, sans taches ni endroits opaques, elles n'ont pu être imitées par les Européens[1]. C'est, dit l'abbé Richenet[2], une spécialité de Yan tcheou. Enfin dans Hirth[3] on lit : « General Mesny informs me that in some parts of Kuei chou sheets of semi transparent horn used for lamps and lantern shades are called *liu li.* » La traduction de notre texte chinois montre au contraire que le *lieou li* remplace effectivement la corne, et qu'il n'est pas seulement le nom du verre de la lanterne.

— La petite poésie japonaise veut dire que l'honnête homme, si pauvre qu'il soit, ne saurait ternir ce qu'il approche.

1. A., S. et D., *Histoire complète de la Chine*, t. II, p. 189.
2. *Journal asiatique*, 1839, p. 233.
3. *China*, p. 229.

86) Nous plaçons ici les textes relatifs au lapis-lazuli, qui dans nombre d'occasions peut être identifié avec le *lieou li* chinois et le *ru ri* japonais.

GEERTS, p. 475. — Voici ce que ONO RANZAN dit du *ru ri* : « *Ru ri* est une des sept gemmes bouddhiques. On ne la trouve ni au Japon, ni en Chine. Il est souvent imité en verre [coloré]. Au Japon on dit que la couleur bleu foncé et la couleur du *ru ri* sont identiques, mais d'après LI SHI CHIN, il y a dix couleurs différentes de *ru ri*. »

« Dans le livre *Kahu ko ron* on fait mention « d'une pierre qui s'appelle *seki ru ri* [*che lieou li*]. Elle se trouve en Corée, est transparente, blanche, de la dimension d'un demi-*sun* (15 mm.) et tellement dure que l'on ne peut l'entamer avec un couteau d'acier. »

PFIZMAIER, p. 213. — Le livre *Tschuang tse* dit : « Tschang hung mourut à Schô et y fut enterré. Après trois ans son sang se changea en lasur. »

— *Pen ts'ao kang mou* [f° 18 r°]. — « *Yun mou*, c'est le talc. Cette pierre se trouve en divers endroits de la Chine, dans la province de Hou quan, etc. : il y en une espèce dans la province de Quan si. Celle-là est inférieure aux autres et elle peut se brûler. L'auteur dit qu'il y en a de cinq sortes de couleurs, blanc, jaune, noire, rouge et vert. La blanche est la meilleure, cette pierre est polie, lisse, brillante et transparente. Elle se lève par écailles fort minces de différentes grandeurs, il y a de ces pierres fort grandes et fort belles. Les Chinois s'en servent beaucoup pour faire des paravents, des lanternes et autres meubles. On s'en sert extérieurement et intérieurement. On prépare cette pierre de la manière suivante : prenez une livre de ladite pierre et une livre et demie de beau sel blanc, mêlés ensemble et pulvérisés, mettez le mélange dans un sac et l'y laissez, jusqu'à ce que le sel soit fondu et s'en soit totalement séparé. Mettez ensuite sécher la matière à l'ombre et la gardez.

« On s'en sert contre les dysenteries, dans les dysuries, pour faciliter l'accouchement. La dose est de deux à trois gros dans du vin, contre les ulcères et plaies, mêlé avec la graisse. »

Les textes réunis par M. Pfizmaier[1], autour du *yun mou* (*frauenglas*) complètent les détails qui sont ici donnés.

« Le *Livre des Han* parle de paravents de *yun mou*, et *Le printemps et l'automne des Tsin* dit : « Quand Sün sieu se soumit, il lui fut accordé une voiture en *frauenglas*. »

Le *Livre des Thang* dit : « Tu fô wei, roi d'U, avait une préférence pour le côté gauche du chemin. C'est pourquoi il allia un métal au minium et chercha l'art de la longue vie. Comme remède, il employait ordinairement de la poudre de *frauenglas*. »

1. P. 205.

Le *Livre Hoai nan* dit : « Le *frauenglas* amène l'eau. »

Le livre *Pao pô tse* dit : « Le chef de garnison de l'empereur King, de U, fit fouiller des tombeaux à Kuang ling. On y trouva des cadavres ressemblant à des hommes vivants. Dans les tombeaux on trouva du *frauenglas* de l'épaisseur d'un pied. »

L'Histoire des portiques du palais de Loh yang dit : « Dans le temps il y avait du *frauenglas* à l'intérieur des fenêtres ; quand le soleil les éclairait, ces *frauenglas* répandaient un bel éclat rouge. »

91) *Pen ts'ao kang mou* [f° 18 r°]. — « *Fang kuan che* [*fang koang che*], *pou sa che*, pierre blanche et brillante. Elle se trouve surtout dans le territoire de Kia tcheou, à la montagne de Gno mi ; la regardant au soleil, elle réunit les cinq couleurs; les plus petites sont de la grosseur d'une cerise, les plus grosses ne passent pas celle d'une châtaigne. On lui attribue la vertu de dompter les poisons, d'emporter les taies des yeux, d'apaiser les manies, etc. »

Geerts, p. 479, continuant la traduction, donne : « Les anciens droguistes le vendent comme médecine. Son goût est doux, il n'est pas vénéneux. Il peut guérir les plaies et la maladie dite *katsu shi chu*. Il possède une action hémostatique et sert d'antidote contre toutes sortes de poisons, tels que ceux des médecines ou des serpents, des abeilles ou autres insectes venimeux. On le recommande aussi contre les maladies du cerveau, la maladie dite *kïyo kan* et les plaies dites *fu shu* et *rin biyo*. Il éclaircit la vue et guérit l'opacité de la cornée. On le prend en délayant la poudre dans l'eau.

92) *Pen ts'ao kang mou* [f° 18 v°]. — « *Tchu cha*, cinabre natif ou *tan cha*, sable rouge. Le *tan cha*, dit un auteur, naît dans la montagne Fou lin. Il n'y a point de temps déterminé pour l'en tirer, celui qui est brillant comme le talc est bon. Un autre dit que le *tan cha* des anciens est ce qu'on nomme aujourd'hui *tchu cha* ; quelques médecins vulgaires ont prétendu que le *tan cha* des anciens était certain mélange de *hioun hoang* [*hioung hoang*], minéral sulfureux rouge mâle et de *tsu hoang* [*ts'e hoang*], minéral sulfureux rougeâtre femelle, tel qui s'en trouve en certains endroits. C'est une erreur grossière. La montagne Fou lin ne donne plus de *tan cha*, mais il s'en trouve dans plusieurs montagnes occidentales du Su chuen, habitées par des Chinois barbares. Les livres des chimistes font aussi mention d'un qu'ils appellent *yue cha*, il sort du territoire du Ling tchang dans la province de Canton ; celui de ces deux endroits est également bon. Il s'en trouve qui ressemble par ses figures au *che yn* [*ts'e che yng*], dont il a été parlé ci-dessus, et celui-là se nomme *ma tchi cha*, cinabre dent de cheval. Il s'en trouve en plates-bandes comme le talc, on l'appelle *yu* [*yun*] *mou cha*, il s'en trouve en morceaux ronds et gros comme des pois, on le nomme *teou*

cha 豆砂, enfin il s'en trouve en poudre, on le nomme *mo cha,* ces deux dernières espèces sont grossières et n'entrent pas dans la médecine, on les emploie dans la peinture. Au reste tout cinabre se trouve en terre, et il faut creuser pour cela plusieurs toises de profondeur, encore n'en trouve-t-on pas toujours de beau. Les alchimistes et gens à secrets font grand cas du cinabre et le regardent comme un remède précieux et excellent, il renferme en soi mille et mille facultés et propriétés surprenantes, il prolonge la vie, chasse les démons, etc. Un autre auteur dit qu'on distingue en général deux espèces de cinabre, *tou cha*, 土砂 [*t'ou cha*], ou le terrestre, *che cha*, 石砂, celui qui est en forme de pierre ou enchâssé en pierres. Le *tou cha* se divise encore en celui qui est en masse et celui qui est en poudre; l'un et l'autre est pesant et de couleur jaune noirâtre. Il ne doit pas être pris intérieurement et il n'a d'usage en médecine que pour frotter les ulcères et les gales. Le grand usage qu'on en fait est d'en tirer par le feu le vif-argent et il en contient beaucoup. Pour le *che cha*, on en distingue encore de plusieurs sortes, le plus brillant et le plus estimé se trouve, dit-on, comme enchâssé dans une espèce de cadre de pierre en morceaux, tantôt de la grosseur d'un œuf de poule, tantôt de la grosseur d'une châtaigne. Sa couleur est d'un rouge semblable à celui de la fleur *fou young* quand elle n'est pas encore bien ouverte. En cassant ces morceaux de *tan cha*, on trouve qu'ils se lèvent par plates-bandes, ou en lames comme le talc, chaque lame est polie et transparente. Ce *tan cha* qu'on trouve ainsi comme encastillé dans la pierre est le plus estimé de tous et l'on prétend même que c'est une amulette qui chasse les diables et toute leur séquelle. Après celui-là, le plus estimé est celui qu'on nomme dent de cheval, *ma ya cha*, on le trouve quelquefois parmi les pierres, quelquefois dans l'eau, de la grosseur tantôt d'un doigt, tantôt d'un noyau d'abricot. Il est brillant, poli et sans mélange, d'où vient qu'on le nomme aussi *vou tchoung* [*cha*], 無重砂 [*wou tchong cha*], qui n'a rien de pesant ni de terrestre : il s'emploie et par les médecins et par les peintres, mais il n'est pas fort commun. Les autres espèces plus communes des *che cha* peuvent toutes s'employer dans la médecine et dans la peinture, mais il faut avoir soin d'en séparer auparavant ce qu'il y a de terre ou de pierre, je n'en excepte pas celui qu'on nomme *yue cha*, qui se trouve dans la province de Canton, en morceaux tantôt de la grosseur du poing, tantôt de la grosseur d'un œuf de poule, des plus petits morceaux bien purs vaudraient bien mieux.

« Un autre auteur dit qu'on distingue par différents noms tant de différents cinabres qu'il est impossible et inutile de les rapporter tous. L'un s'appelle beau cinabre soufré, il se trouve gros comme le poing, pesant jusqu'à une livre et demie ou deux livres.

« Un s'appelle cinabre plat. C'est une espèce de miroir et davantage il est à facettes : en temps couvert et pluvieux il paraît sur ses faces une espèce d'humi-

dité onctueuse et rougeâtre. Un autre s'appelle *mei cha*, 梅砂, il se trouve en morceaux de la grosseur environ du fruit *mei* qui est une espèce de petite prune ; la nuit il est si éclatant qu'il peut éclairer une chambre.

« Un autre s'appelle *pe ting cha*, 白庭砂[1], il se trouve de la grosseur environ d'une grosse perle, il paraît dessus comme différentes étoiles. Un autre s'appelle *chin tso cha*, 祈座砂, un autre *kin tso cha*, 金座砂, un autre *yo tso cha*. Le cinabre qui se trouve dans les souterrains ou mines humides et fraiches et où il se rencontre de l'eau est meilleur que celui qui se trouve dans les mines et souterrains secs et chauds.

« Un autre auteur dit qu'aujourd'hui la plus grande quantité de cinabre sort de Tchin tcheou, de Y tcheou et de Kay tcheou, province de Hou kouan, et le plus estimé est le premier. Il se trouve dans les montagnes, où après avoir creusé quelques dizaines de toises, on aperçoit d'abord une pierre blanche qu'on appelle la mère ou le lit du cinabre, parce qu'il se trouve en effet sur cette pierre blanche en morceaux de différentes grosseurs. Le bon de Tchin cheou se divise aisément en lames ou plates-bandes : celui qui ne se trouve pas sur la couche de pierre blanche, mais qui se trouve en d'autres endroits, mêlé de pierres, ne le vaut pas, tel est celui de Y tcheou, qui cependant se trouve en plus gros morceaux. Dans tout le voisinage de Y tcheou, savoir dans les territoires de Tchien cheou et de Youn tcheou, il y a du cinabre, aussi les eaux de ces quartiers-là tirent sur le rouge. Il en sort sans cesse des vapeurs et des brouillards qui tiennent du rouge et du jaune ; les gens du pays les appellent vapeurs de cinabre, elles causent de fâcheuses maladies.

« Le cinabre de Kiai tcheou est encore inférieur à celui de Y tcheou. On ne l'emploie que dans la peinture. Un autre auteur dit que le *tan cha*, qu'on nomme aujourd'hui *tchu cha*, se tire en quantité de Tchin cheou et autres lieux. On creuse pour cela de grandes fosses, larges et profondes de quelque vingt toises. Ces fosses creusées, on y jette bonne quantité de bois qu'on y fait brûler, puis cherchant entre les veines et les fentes des pierres de marbre et autres, s'il s'en rencontre, on trouve comme des espèces de niches. Dans ces niches est ce qu'on appelle la mère du cinabre, *pe che tchuang*, pierre blanche, et sur cette pierre le cinabre en pièces, tantôt plus, tantôt moins grandes. L'auteur de cette *Histoire des drogues*, Li Chi tsin, après avoir cité encore d'autres auteurs dont j'omets les citations, parce qu'elles disent à peu près les mêmes choses, conclut que réellement le cinabre de Tchin tcheou est le meilleur, mais qu'il ne faut employer en médecine que celui qui se trouve sur la pierre blanche et que qui en achète

1. Vandermonde donne un caractère faux pour *pe ting che*. Voir dans le *Pen ts'ao kang mou* [texte chinois], kiuen 9, p. 2, col. 2 r°.

aujourd'hui dans les boutiques doit bien prendre garde à n'y pas être trompé, car non seulement on y vend du cinabre impur, au lieu de ce beau, mais on y vend même pour cinabre ce qui n'est qu'une mixture de *hyoun hoang* et autres drogues. Il prétend que la vraie couleur des morceaux de cinabre doit être d'un rouge foncé et bronzé, ressemblant aux foies des animaux sains, lisse, poli et brillant comme à peu près le talc, celui-là est parvenu à la perfection. En le pilant, il devient d'un très beau rouge, éclatant et haut en couleur. Ceux qui en diffèrent n'ont pas encore acquis le degré parfait de cuisson, le temps, la chaleur et la vapeur ou influences n'ont pas été suffisantes, il s'en rencontre des morceaux qui pèsent jusqu'à quinze et vingt livres, le *con che* [*kong che*] ou la matière qui devient au bout de deux cents ans cinabre, ainsi du reste comme ci-dessus aux métaux.

« Quant à la manière de préparer le cinabre, un ancien auteur la prescrit ainsi. Quiconque veut préparer du cinabre doit choisir un appartement paisible, laver le *tchu cha* en eau odoriférante, l'essuyer et le faire sécher, quand il est sec, le mettre en petits morceaux en le pilant, puis le mettre dans un mortier de porcelaine et le broyer plus exactement pendant peu de temps. Puis le mettre dans un grand bassin de porcelaine, y joignant sur chaque once de cinabre deux onces de réglisse, vingt-quatre onces de *tieou kouei* dont les feuilles sont violettes d'un côté, vingt-quatre onces de *ou fong tsao*. Tout cela se doit mettre par-dessus le cinabre, puis de l'eau prise d'un ruisseau, faire un peu cuire le tout, prenant bien garde que l'eau en bouillant ne sorte du vase. Après une courte cuisson, il faut laver encore le cinabre avec eau coulante, le sécher dans un vase sur le feu, le pulvériser de nouveau, le mettre dans un petit pot de porcelaine, joignant demi-once de *fan tsao* fraîche, et de *chan tsin tsao*, bien couvrir le pot, le mettre au feu de dix livres de charbon pendant deux heures, puis le laisser refroidir, le tirer du pot, le bien broyer et le garder pour l'usage.

« Quand on en voudra user, on en formera avec miel bien purifié et cuit de très petites pilules dont on donnera une à jeun. Sur cela, l'auteur dit qu'aujourd'hui on n'y fait pas tant de façons, on a seulement le soin de choisir le cinabre bon, on le pulvérise bien et on lave cette poudre en eau de fontaine, changeant trois fois l'eau, puis on s'en sert. Mais il ne faut pas acheter dans les boutiques le cinabre en poudre, il est impur et mêlé de pierre et de fer. D'autres mettent leur cinabre dans un sac de *kiuen*, étoffe légère de soie; ils font une lessive de cendre de blé noir ou de sarrasin, dans laquelle ils mettent à bouillir pendant peu de temps le cinabre en son sac, puis l'en tirent, le font tremper quelque temps en eau de ruisseau, puis le lavent en eau semblable, le sèchent, le pulvérisent et s'en servent. Quelques gens mêlent le *che tan* [de la page 70] avec le *siao che*, pierre de salpêtre et enfouissent le tout en terre, le tout se réduit en une eau dont ils usent.

« De deux livres anciens et estimés, dit l'auteur, l'un déclare que le cinabre n'a

point de malignité, l'autre qu'il en a ; cela paraît contradictoire : on peut cependant le concilier, parce que, dit un autre auteur, que le cinabre de sa nature est froid et n'a pas de malignité, mais qu'au feu il devient d'une nature chaude et contracte une malignité qu'il n'avait pas.

« Le cinabre a beaucoup d'antipathie pour la pierre d'aimant, il en a aussi quoique un peu moins pour l'eau salée, et quand on en use, il faut s'abstenir du sang des animaux.

« Quelques auteurs attribuent au cinabre la vertu de chasser les démons, presque tous regardent ce remède comme très bon contre toutes les maladies des parties nobles ; il calme la trop grande effervescence du sang, il guérit le dérangement des esprits, il dissipe les obstructions, éclaircit la vue, entretient l'embonpoint et le teint frais, il est bon contre les maladies épidémiques et pestilentielles et toutes celles qui procèdent de l'intempérie de l'air, il chasse les vents et les coliques, il fait souvent suer et guérit par cette voie beaucoup de fièvres intermittentes; il corrige le venin de la petite vérole et celui que les enfants contractent dans le ventre de leur mère.

« Le cinabre, dit Li tchi tsin, joint avec la drogue appelée *yuen tchin* [*yuen tche*] et avec le *loung kou* [*long kou*], os de dragon ou d'un grand lézard, fortifie le cœur et donne vigueur aux esprits : joint à l'angélique, *tang kouei*, *tan seng* [*tan ts'an*] et semblables drogues, il fortifie le cœur et donne vigueur au sang; avec ce qu'on nomme *kin ki* et *ti hoang*, racine de grande consoude et semblables, il fortifie les reins ; avec ce qu'on appelle *heou fo* [*heou p'o*], *tchuen tsiao* [*tcho'an chou*], espèce de poivre du Su chuen et semblables drogues, il fortifie l'estomac; avec ce qu'on appelle *nan seng* [*nan sing*], *tchuen ou* [*tch'oan ou*] et semblables, il dissipe les vents, enfin il a différents bons effets selon les différentes manières de l'employer. Il est, dit un auteur, une maladie dans laquelle il arrive à un homme de voir à ses côtés comme un autre lui-même, qui le suit partout, qui marche avec lui, dort avec lui, etc., on nomme communément cette maladie absence de l'âme; pour la guérir, R : bon cinabre de Tchin cheou, du *gin seng* et du *fou lin,* faites-en une forte décoction, que le malade en boive tous les jours, son faux semblable disparaîtra.

« Un autre auteur dit qu'un mandarin nommé Tsien pi, ayant depuis quelque temps de fâcheuses insomnies, qui n'étaient interrompues que par des songes encore plus fâcheux, et en étant fort inquiet, s'en ouvrit un jour à un autre mandarin de sa connaissance nommé Hou youn tchi : « J'ai eu ce mal, reprit celui-ci, un tao su [Tao sse?] me donna pour secret contre les songes et insomnies de porter sur moi un morceau de cinabre qui se trouve en figure d'un fer de flèche, dans les mines de Tchin tcheou. Je le fais depuis cinq ans, je n'ai plus ces insomnies, ni ces fâcheux songes. » Tsien pi s'en procura aussitôt une pièce, qu'il enveloppa dans un petit sachet qu'il mit dès le soir même dans le bourrelet de ses cheveux, il dormit tranquillement cette nuit-là et les suivantes.

« Un autre auteur rapporte ce qui suit : « Dans le territoire de Ling yuen, les gens de certaine famille Leao vivaient fort longtemps, depuis plusieurs générations. Dans une révolution, toute la famille fut transférée ailleurs et il en mourait beaucoup fort jeunes. Une autre famille s'établit peu après dans le même endroit où étaient autrefois les Leao et toutes les gens de cette famille vivaient longtemps. Cela fut si remarquable et si sensible qu'on en rechercha curieusement la cause. L'on soupçonna que cela pouvait venir de quelque vertu particulière qu'eut l'eau du puits, d'autant plus qu'on remarqua qu'elle était rougeâtre. On puisa donc l'eau, on creusa et on trouva la valeur de quelques dizaines de sceaux de cinabre, qu'apparemment on y avait anciennement enfoui exprès. Si cette eau, ajoute le même auteur, avait un si bon effet pour être empreinte de cinabre, que ne fera point le cinabre menu bien préparé. »

« Un autre auteur cite les *Commentaires* de Tchin kang tching sur le livre qui a pour titre *Tcheou li, Les rites de la dynastie Tcheou.* Suivant les *Commentaires*, les cinq poisons du texte sont cinq pierres qui ont en effet du poison, savoir *tan cha*, le cinabre, *che tan*, foie de pierre, *young hoang* [*hioung hoang*], la pierre *fan* ou l'alun, la pierre *tsu che* [*ts'e che*], aimant. Les anciens n'emploient ces drogues qu'extérieurement dans les galles et les ulcères ; en effet, ajoute ledit auteur, quoi qu'en dise une certaine histoire de drogues que le cinabre n'a point de poison, ce qui a porté bien des gens à en user après l'avoir purifié et préparé, après tout, sur le grand nombre de gens à qui on le donne, il y en a peu à qui il ne laisse de fâcheux restes, ne vaut-il pas mieux s'en tenir à ce qu'en disent ceux qui le mettent au nombre des cinq poisons ou des cinq pierres nuisibles et s'en abstenir?

« Un autre auteur dit : « Le cinabre calme les esprits et fortifie le cœur, mais il faut le donner cru : quand on le donne préparé au feu, il est rare qu'il n'ait pas de fâcheuses suites. Certain médecin, étant tombé malade, prit seulement quelques grains de cinabre préparé au feu, peu après, il se sentit par tout le corps une chaleur extraordinaire et au bout de quelques jours il mourut. »

« Un autre auteur dit : « Un de mes parents nommé Li chin, qui se mêlait de chimie, avait donné la première préparation à du cinabre, il le lavait et le relavait depuis du temps pour le remettre au fourneau. Il en laissa par mégarde un morceau dehors. Un de ses apprentis en fit une pilule qu'il prit, en espérant des effets admirables; il tomba presque aussitôt sans connaissance et le jour même il mourut. Au contraire, le cinabre naturel et cru se peut donner même aux plus tendres enfants, c'est donc le feu qui rend le cinabre dangereux et capable de causer la mort; qu'on y prenne garde. »

« Un autre auteur dit : « Certaines gens donnent aux enfants nouveau-nés un remède composé de cinabre, de mercure doux, de miel blanc et d'eau de *hoang lien*, pour leur faire jeter, disent-ils, le venin contracté dans le ventre de leur mère : mauvaise pratique. Il est vrai que le mercure précipite les flegmes et le

cinabre les humeurs aigres et écumantes, mais ils gâtent l'estomac et font d'autres mauvais effets; les enfants d'une bonne constitution deviennent faibles et ceux dont la complexion est délicate en reçoivent plus de dommage et sont sujets dans la suite à toutes sortes de maladies. »

« Li tchi tchin dit : « J'ai lu dans un livre composé par Ye che lin, l'histoire de la mort de diverses personnes, qu'on attribue au cinabre, dont l'usage leur avait causé des ulcères, à l'un au cerveau, à l'autre ailleurs. Suivant cela, le cinabre est une drogue dont il ne faut pas user, mais j'ai lu aussi dans d'autres livres des histoires bien différentes, en voici par exemple une que je rapporte. Tcheou mi, un mandarin de Ling tchuen, homme d'une complexion peu robuste, qui pendant sa vie avait fort usé du cinabre, étant déjà sur l'âge, il lui vint au dos un de ces dangereux ulcères qu'on nomme *fa pei.* On lui donna, mais sans effets, les remèdes qu'on a coutume d'employer pour arrêter et dissiper l'effet du poison. Un vieux médecin nommé Tcheou, étant survenu et ayant tâté le pouls du malade, le mal est causé, dit-il, par une extrême froideur, il faut lui donner force cinabre qui ait été préparé au feu et ensuite lui faire prendre de la potion nommée *san kien.* Il commença par de petites doses de cinabre, puis il vint à de plus fortes, au bout de trois jours, il mit une emplâtre sur l'ulcère, en quinze jours, il était guéri. Dans cet espace de temps, il fit prendre au malade cent cinquante prises de la potion nommée *san kien.* Suivant lui, le cinabre est un bon remède. Ce qu'il faut conclure, c'est que les tempéraments ne sont pas toujours les mêmes, qu'il y a encore plus de différentes maladies que de différents tempéraments, que la même maladie n'a pas toujours la même cause et que c'est à un sage et habile médecin de bien examiner et distinguer tout cela par le pouls et autres indices, pour bien prendre ensuite son parti, sans prendre pour règle ce qui est arrivé quelquefois, mais il faut pour cela être véritablement habile. Le commun des médecins n'en sont pas capables.

« Voici ce que disent quelques livres de la manière de préparer le cinabre pour en user habituellement et des effets prodigieux de cet usage. R : bon cinabre 1 lb, mettez en poudre, passez au tamis, avec bon vin, faites une espèce de mortier, mettez-le dans un plat de cuivre à sécher dans quelque endroit exhaussé prenant garde qu'il ne soit vu d'aucune femme; quand il sera sec, détrempez-le de nouveau avec du vin et en formez un opiat, exposez-le un moment au vent, mais à l'ombre et, aussitôt le retirant, mettez-le dans trois chopines de vin et l'y laissez trois cents jours, alors il sera d'une couleur purpurine. Après avoir fait abstinence et vous être bien lavé pendant sept jours, choisissant un appartement tranquille, formez-en des pilules de la grosseur d'un petit pois; tous les matins, vous tournant du côté du soleil, prenez trois de ces pilules : au bout d'un mois vous serez délivré de toutes sortes de vers; en six mois, vous serez guéri de toutes vos autres maladies; en un an, les cheveux et la barbe, fussent-ils tout blancs, redeviendront noirs et dans trois ans vous deviendrez un homme tout spiritualisé.

« Un autre auteur avec une préparation moins embarrassante promet les mêmes effets. R : bon cinabre réduit en poudre trois lb, miel blanc six lb, incorporez dans un mortier, faites sécher au soleil jusqu'à la consistance requise pour former pilules très petites, dont vous prendrez tous les matins dix. Si vous avez les cheveux blancs, dans un an ils redeviendront noirs, si les dents vous tombent, elles renaîtront, vous aurez le corps léger et le visage frais, enfin vous rajeunirez.

« Le sixième jour après la naissance d'un enfant, pour corriger le venin contracté dans le ventre de sa mère, leur chauffer modérément l'estomac et les intestins et le rendre plus vigoureux. R : cinabre gros comme un pois, mettez en poudre fine, mêlez et incorporez avec miel gros comme un jujube, faites-le prendre à l'enfant peu à peu, en sorte cependant qu'en un jour il le prenne tout : pour prévenir et dompter le venin de la petite vérole avant qu'elle soit ou d'abord qu'elle soit, R : cinabre pulvérisé cinq gros délayés en eau de miel et faites prendre. Celui qui sans cela l'aurait eu en abondance en aura moins et celui qui sans cela n'en aurait eu que peu en sera tout à fait exempt.

« Les enfants, surtout au premier mois de leur naissance, pour peu que les particules malignes de l'air les saisissent, tombent en des convulsions mortelles. R : un petit morceau de cinabre que vous délayerez avec de l'eau en le frottant sur une pierre, frottez-en le creux de l'estomac, la paume des mains et la plante des pieds : ce remède est efficace.

« Les petits enfants ont des espèces de convulsions causées par les chaleurs, accompagnées de cris et pleurs continuels surtout la nuit. En tel cas, R : cinabre, cinq gros, bezoard de vache, dix grains pulvérisés, la dose est d'un gros dans une infusion de corne de rhinocéros.

« Dans les convulsions pressantes, R : cinabre, cinq gros, *tien nan fang*, un du poids d'une once, faites-le rôtir au feu jusqu'à l'y faire fendre, trois scorpions qui aient été trempés dans du vin pulvérisé, le tout la dose est d'un gros pris en décoction de basilic.

« Il arrive quelquefois qu'une personne par frayeur, coup ou chute, perd la parole et tombe en convulsions, R : cinabre pulvérisé avec sang de cœur de cochon mâle, formez pilules de la grosseur d'un petit pois, la dose est de sept en décoction de jujube.

« Dans les manies soit turbulentes, tristes et mornes, inquiétudes, pertes de mémoire et accidents semblables, R : deux cœurs de cochons mâles, mettez dans chaque une once de cinabre, une once et demie de moelle d'un jonc qui sert à faire mèche, faites cuire en vase de grès, tirez votre cinabre, mettez-le en poudre et avec deux onces de *fou xin*, imbue de vin et battue mince, formez-en des pilules, la dose est d'un gros en décoction de *me men toung*. Si le mal est extrême, ajoutez encens et faites prendre en décoction de *gen sem*.

« Dans les manies qui surviennent aux femmes après l'enfantement, elles sont causées par des vapeurs malignes d'un sang corrompu, la malade croit voir

fantômes ou choses semblables. R : bon cinabre de Tchen tcheou deux gros pulvérisés et tamisés, humectés et mêlés avec tant soit peu de lait de femme, prenez un tube de *ti long* à la tige violette, mettez dans votre cinabre, faites-le bouillir en eau trois bouillons, jetez le *ti long* et en raclez exactement le cinabre, mêlez avec vin et le faites prendre en trois doses. Pour perte de semence provenant d'épuisement, R : un cœur de cochon, ouvrez-le en taillades qui se tiennent, saupoudrez-le de bon cinabre, liez avec fil, faites cuire en eau claire et donnez-le à manger.

« Contre les cordialgies, R : cinabre, alun calciné parties égales, mettez en poudre, donnée en un peu de bouillon chaud.

« Contre les dépôts et humeurs internes qui se sentent à la région de l'estomac et du ventre, R : bon cinabre, mettez en poudre fine, mêlez dans du riz, donnez-le à manger à un coq qui doit passer deux jours sans manger, ramassez sa fiente, faites bien sécher au soleil, pulvérisez et donnez en vin tiède trois fois chaque et continuez.

« Contre coliques accompagnées de convulsions et qu'il arrive même que les extrémités sont froides, R : cinabre en poudre deux onces, cire trois onces, faites en pilules. Couvrez bien le malade, chauffez même le lit, insérez sous la couverture un réchaud couvert où les susdites pilules brûlent, de sorte que le malade en reçoive toute la vapeur, après un bon espace il suera et reviendra à soi.

« Préservatif en temps de maladies contagieuses : cinabre bien pulvérisé et lavé, la dose est de trente grains en décoction tiède de miel.

« Dans les fièvres épidémiques accompagnées de maux de tête et d'une grande chaleur, quand le malade est vigoureux et qu'il n'y a qu'un jour ou deux que le mal a commencé, R : bon cinabre une once, mettez-le dans deux lb d'eau, faites-le bouillir jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une, faites prendre au malade, couvrez-le bien et faites-le suer, qu'il ne mange rien de cru ni sang.

Contre tout crachement et vomissement de sang, R : cinabre pulvérisé, farine de coquillage nommé *ko fuen*, parties égales, la dose de deux gros en vin, ou bien, R : cinabre, cinq gros, or en feuilles, q s., broyez le tout et en formez pilules de la grosseur d'un petit pois, la dose est de deux pilules. Quand le fœtus est mort et ne sort pas, R : cinabre une once, faites cuire en eau, séchez et pulvérisez et faites prendre en vin, etc.

92) *Tsouo* veut dire groupe.

94) Champion identifie le *ti hoang* avec le *rhemnesia sinensis*; c'est une plante dont la racine produit une matière colorante jaune ; ses feuilles atteignent une longueur qui varie entre quatre pouces et un pied : elle est comestible et les Chinois en font une salade très digestive.

Le *tan t'san*, sorte de *gen sen*, panax.
Le *keou k'i*, berberis lycii fructus.
Le *heou p'o*, magnolia hypoleuca.
Le *tch'oan chou*, poivrier de rivière.
Le *nan sing*, sorte d'astère.
Le *tcho'an ou*, oiseau de rivière ?

96) *Pen ts'ao kang mou* [f° 22 v°]. — « *Choui yn* [*choei yn*], eau d'argent [argent d'eau]. C'est le mercure coulant. Il en vient beacoup de Tchin tcheou, Tan tcheou, Chan tcheou, etc. On tire du mercure du cinabre natif par la distillation et presque tout le mercure de la Chine se tire de cette façon. On en trouve très peu de coulant. Le mercure, dit un auteur, qui se tire du cinabre, est véritable, voici la manière de le tirer. Prenez quelques livres de cinabre natif, pulvérisez-le et le mettez dans une espèce de matras de porcelaine, placez votre matras sur un bain de vapeur, donnez un feu réglé et le continuez vingt-quatre heures, après quoi, tirez votre cinabre et le mettez dans un vaisseau de fer fait en forme de marmite, percé d'un petit trou dans la partie latérale de son fond. Faites une ouverture dans la terre proportionnée à votre marmite, mettez dans le fond de cette ouverture une grande terrine à moitié pleine d'eau, placez au-dessus de cette eau votre marmite et l'ajustez à l'ouverture de la terre, couvrez votre marmite avec son couvercle de fer, lutez le tout avec un lut composé de sel pilé et d'argile, faites bon feu tout autour et dessus votre marmite, continuez le feu pendant vingt-quatre heures et l'opération est faite, vous trouverez le mercure coulant dans l'eau de la terrine.

« Il prétend qu'on peut tirer du mercure du pourpier, de l'épula, des feuilles de nénuphar, des feuilles de pin et de sa résine, du 穀精草, *cou tsin tsau* [*kou tsing ts'ao*], 萱草, *huen tsau* [*hiuen ts'ao*], 金星草, *quing tsin tsau* [*kin sing ts'ao*], 瓦松, *oua son* [*wa song*], 夏枯草, *hia pou tsau* [*hia kou ts'ao*], 忍冬, *in toun* [*jen tong*], 莨菪子, *lean tche tsu* [*leang tang tse*], 鷹來紅, *hien lay hon* [*yng lai hong*], 馬蹄香, *ma thi hian* [*ma t'i hiang*], 獨脚蓮, *tou quiou lien* [*tou kio lien*], 水慈姑, *choui tsu cou* [*choei t'se kou*], etc.

« Prenez, par exemple, dix livres de pourpier, pilez-les et séchez-les pendant trois jours, laissez ensuite cette masse en repos pendant une année, au bout de laquelle faites brûler dans un vase bien couvert la matière, ne la réduisez pas en cendres, mais retirez-la tandis que la matière fume encore, enterrez-la pendant quarante-neuf jours, vous trouverez dans le fond du mercure.

« Plusieurs auteurs prétendent qu'un usage particulier et journalier du mercure rend immortel, sans cependant s'expliquer. Il dit que le mercure a une extrême antipathie pour la pierre d'aimant et l'arsenic. Le plomb fait durcir le mercure, le mercure mollifie, dit un autre, tous les métaux et s'amalgame avec eux. Le soufre coagule le mercure, la pulpe des jujubes l'éteint et la salive. Il rend le cuivre poli et luisant (les miroirs en Chine se font de cuivre fondu qu'on enduit ensuite de mercure). Le mercure surnage à l'or, à l'argent, au cuivre, au fer, au contraire la pierre de touche le précipite en bas. Le poivre du Su chuen l'attire, quand il en coule on se sert de ce *tchuen tsiao*, 川菽, pour le recueillir.

« Plusieurs auteurs prétendent que le mercure est dangereux et qu'il a ruiné la santé à plusieurs qui en ont fait un long usage. Notre auteur dit que les gens à secrets ne doivent pas être suivis et continue en disant que le mercure est très froid et très pesant, tendant en bas par son poids. Cependant, par le feu, il se sublime facilement en plus d'une manière, ainsi arrive-t-il que par la chaleur naturelle de celui qui en use, il s'exalte, pénètre aux nerfs, aux os et au cerveau qu'il corrode, aucune des autres drogues qui ont une malignité froide ne lui ressemble en cela. Je tiens donc qu'il ne faut du tout point user habituellement du mercure, mais aussi qu'on ne peut refuser de le reconnaître pour un remède puissant dans bien des maladies ; c'est aux habiles médecins à l'employer à propos.

« Il arrive aux enfants nouvellement nés de ne pouvoir téter, par un empêchement produit par quelque corps ou matière qui se trouve dans le gosier, en ce cas, il n'y a qu'à leur faire prendre du mercure, gros comme un grain de riz, le passage se débouchera. Contre relaxation d'estomac accompagné de nausées et vomissements, R : plomb et mercure de chacun un gros et demi, soufre cinq gros, bonne cannelle un gros, la dose est de six gros, pris une partie en décoction de riz, l'autre en suc de gingembre, le tout se prend sans intervalle.

« Dans les hémorragies du nez ou crachements de sang, causées par intempéries de fiel, R : mercure, cinabre, parties égales, musc *ʒi*, mettez-les en poudre, la dose est d'un demi-gros. Ce remède est aussi estimé pour arrêter les sueurs de sang.

« Contre les ulcères de la bouche, R : mercure huit grains, *hoang lien* trente-huit grains, faites bouillir le tout dans l'eau et en gargarisez souvent.

« Contre dartres et démangeaisons violentes, R : mercure et préparations de plomb, parties égales, mêlez et broyez et en frottez les dartres.

« Contre les vers qui s'engendrent à l'anus ou dans le rectum, R : mercure, pulpe de jujubes, de chacun deux onces, broyez le tout longtemps et enveloppez-le en coton, appliquez à l'anus et le lendemain les vers sortiront.

« Contre les tumeurs vénéneuses et excroissances, on emploie avec succès le mercure : il conte à ce propos l'histoire suivante. Il vint au bras d'une jeune fille de quatorze ans, dans un endroit charnu, une petite tumeur dure, de couleur

violette, et accompagnée de douleurs très aiguës, on avait employé en vain bien des remèdes, survint un homme à secrets qui ne fit que broyer longtemps deux onces de mercure, avec deux grandes feuilles de papier blanc, puis, trempant dans cette mixtion un morceau d'argent, il en frotta et refrotta la tumeur, au bout de trois jours, elle se détacha et tomba d'elle-même et la fille guérit.

« Contre la vérole, R : mercure, cinq scrupules, plomb et étain, de chacun cinquante grains, *hoang tan* et cinabre, $\overline{aa}$, vingt-quatre grains, mêlez et pulvérisez, divisez en douze parties, de chaque partie, enveloppée en forme de tube, vous ferez une espèce de mèche que vous brûlerez dans l'huile, vous ferez recevoir au malade la fumée, peu à peu, dans un endroit propre pour cela et trois jours après, il crachera beaucoup de vilenies et guérira.

96) Il est certain que la description de l'alambic peut laisser ici quelque peu à désirer, mais quand on a vu les instruments primitifs dont se servent les peuples asiatiques, on peut parfaitement reconnaître ici un appareil distillatoire des plus primitifs. Le volume des *Alchimistes grecs* de M. Berthelot nous donne plusieurs modèles d'alambics orientaux qu'on peut rapprocher des alambics chinois.

99) Pour le polissage des miroirs, voir note 28).

— Le duc Mou, 659-621 avant J.-C.

99) *Pen ts'ao kang mou* [f° 23 v°]. — « *Choui yn fuen* [*choei yn fen*], *kin fuen* [*king fen*].... D'autres prennent pour sa préparation, mercure une once, couperose verte sept gros, sel commun cinq gros, broyent et opèrent comme il a été dit. D'autres commencent par prendre couperose verte quatre onces, sel commun une once, salpêtre purifié cinq gros, broyent le tout ensemble, puis remuent le mélange sur le feu jusqu'à ce qu'il devienne jaune et alors ils en forment des petites boules, puis, quand ils veulent faire le *kin fuen*, ils prennent une once de mercure, deux onces de boules, un gros d'alun, broient ensemble et opèrent du reste comme il a été dit.

« ..... Il arrive quelquefois qu'on ne peut aller à selle, ni uriner, ce qui cause un abattement total, gonflement et même la mort. R : *kin fuen*, un gros, pulvérisez et faites avaler dans une huile tirée sans feu du fruit ou semence d'une plante qui est une espèce de *linaria*. Contre une constipation opiniâtre, mêlez un demi-gros de *kin fuen* avec un peu de cassonade rouge, ou bien *kin fuen* deux gros, *hoang tan*, un gros, pulvérisez et mêlez; la dose est d'un gros en décoction de riz; contre faiblesses d'estomac, dégoûts, accompagnés de tristesse, d'inquiétudes, de soif, de maigreur, d'une constipation du ventre, d'un flux d'urine copieux, en tel cas, prenez *kin fuen* un gros, pulvérisé et incorporé avec un peu de suc de gingembre, si ce remède ébranle un peu les dents, c'est signe qu'il

opère ; il faut ensuite donner au malade des pilules qu'on appelle de ventre de cochon. Les Chinois estiment que le ventricule du cochon est propice pour fortifier l'estomac.

102) *Pen ts'ao kang mou* [f° 24 r°]. — *Fuen chuang* [*fen choang*], *choui yn chuang* [*choei yn choang*]. — Un auteur rapporte une autre manière de faire le *fuen chuang*. Prenez deux onces de mercure, soufre dix onces, mettez chacun dans un vase particulier sur le feu, le remuant pendant longtemps, après quoi, le mercure étant chaud et le soufre dissous, vous verserez vite les deux dans un même vase : je dis vite, parce que pour peu qu'on tardât, ils ne s'uniraient pas bien. Recommencez aussi promptement à remuer ces deux matières, après un bon espace, le soufre se réduira en cendres et le mercure s'y mêlant, disparaît ; alors mettez dans cette mixtion dix onces de *fou loung kan*, 伏龍肝, et une once de sel commun en poudre, remuant toujours ; de plus, dans le fond d'un autre vase, mettez sel en poudre, une ligne d'épaisseur, versez-y votre matière et couvrez-le aussi d'une couche de sel en poudre ; à ce vase, adaptez un autre vase renversé en forme de chapiteau, lutez avec terre et sel, donnez feu de charbon d'abord modéré, plus grand ensuite l'espace d'une heure, ramassez votre matière avec brosse, mettez-la en poudre, mêlez-y deux onces et demie de la terre appelée ci-dessus *fou loung kan* et deux onces de sel en poudre sublimé une autre fois et réitérez les sublimations sept fois en y ajoutant à chaque fois la même quantité de cette terre et de sel, après quoi votre *fuen chuang* sera en sa perfection, gardez-le pour l'usage ; comme cette manière, en ce temps ici, est peu connue, j'ai voulu la mettre ici, dit notre auteur.

« Ce remède a les mêmes vertus que le mercure doux, s'emploie pour les mêmes maladies et demande dans l'usage qu'on en fait les mêmes précautions, disent communément les auteurs, mais moi, j'avertis, dit notre auteur, sur l'expérience que j'en ai, que ce remède est plus efficace que le *kin fuen* [*king fen*].

« Certaines gens, saisies de vent et de chaleur, tombent en convulsions et semblent maniaques, les remèdes ordinaires ne font aucun effet. En tel cas, prenez *fuen chuang* une once, incorporez avec six gros de bonne farine et en formez petits pains plats, faites-les cuire à sec, joignez-y *kin fuen* cinq gros, *yuen pe chuang*, gelée de plomb blanche, deux gros et demi, réduisez le tout en poudre et avec un peu d'eau formez-en pilules de la grosseur d'un petit pois ; la dose est depuis dix jusqu'à quinze dans un bouillon de riz. On emploie extérieurement ce précipité seul pour frotter les ulcères et gales, même véroliques. »

— Biot, *Journal asiatique* (1835) : *De quelques procédés industriels connus en Chine au* XVI*e* *siècle*, p. 32, ne donne aucun autre texte que celui du *Pen ts'ao kang mou*.

103) *Pen ts'ao kang mou* [f° 24 v°]. — « *Yn tchu* [*yn tchou*], 銀硃, *tsu fen chuang* [*ts'e fen choang* ?]. Autre espèce de mercure précipité rouge. C'est, dit l'auteur, une préparation de mercure par le soufre, il a les mêmes effets bons et mauvais que le *kin fuen* [*king fen*], il ébranle aussi les dents, et il faudrait abolir la méchante coutume qu'ont prise les traiteurs de s'en servir pour donner couleur à leurs gâteaux. Dans certains embarras de poitrine, causés par des flegmes et de l'air qui n'est pas libre, prenez *yn tchu* demi-once, alun une once, broyez ensemble et mêlez bien, mettez dans un creuset sur un feu de charbon, laissez-l'y jusqu'à fusion, puis le retirez et laissez refroidir suffisamment pour en former pilules avec riz cuit, la dose est d'un gros dans du bon thé, où on aura mêlé un peu de suc de gingembre. Contre les hydropisies accompagnées de diarrhées, prenez *yn tchu* demi-once, soufre un peu calciné quatre onces, mettez en poudre et avec un peu d'eau et de farine formez pilules de la grosseur d'un petit pois, la dose est de trente pilules.

« Dans les douleurs de gosier, prenez *yn tchu*, coquilles de limaçons de mer, dépouilles d'araignées, $\overline{aa}$, parties égales, réduisez en poudre très fine dont vous soufflerez dans le gosier jusqu'à faire sortir bave. Contre les ulcères véroliques, prenez *yn tchu*, pastilles odoriférantes parties égales, réduisez en poudre fine et roulez cette poudre dans de petits papiers en rond en forme de mèche. Placez une lampe dans un seau étroit, faites brûler cette mèche dans l'huile de la lampe et faites-en recevoir la fumée au malade par le nez une fois le jour; le septième, il sera guéri.

« Contre les cloux à tête noire avec rougeur tout autour, avalez des pilules de ce remède.

« Contre certains ulcères très dangereux, nommés *fa pei*, parce qu'ils viennent au dos, prenez *yn tchu* et alun, parties égales, faites cuire et lavez-en chaudement la plaie, échauffez de plus la plaie avec du feu fait de bois de mûrier blanc.

« Contre les vieux ulcères de la jambe, *yn tchu*, un gros, chaux de vieilles murailles, demi-gros, poix-résine cinq gros, huile une once, mêlez et faites onguent. »

105) *Pen ts'ao kang mou* [f° 24 v°]. — « *Ling cha*, 靈砂. Espèce de mercure précipité rouge. Placez sur un fourneau portatif un bassin de fer neuf, frottez le fond du bassin d'un peu de miel, donnez un petit feu, mettez dans ce bassin deux onces de bon soufre, quand il sera fondu, mettez-y demi lb de mercure, remuant sans cesse avec une spatule de fer, jusqu'à ce qu'il se forme de ce mélange divers morceaux tirant sur le bleu. Si la fumée en s'élevant vous incommodait, vous y pouvez remédier en tenant dans votre bouche du vinaigre que vous soufflerez de temps en temps en forme de petite pluie; continuez à remuer, jusqu'à ce que le mercure ne laisse plus paraître aucune étoile. Alors tirez de dessus le feu cette matière, broyez-la bien, mettez-la dans un vase exactement luté

26

avec lut où entre le sel; placez ce vase dans un autre où il y a de l'eau au bain-marie, sur un feu raisonnable, laissez bouillir l'eau jusqu'à diminution de douze lb, alors délutez votre vase; s'il paraît sur votre matière quantité de lignes comme autant d'aiguilles réunies, votre opération a bien réussi. »

107) *Pen ts'ao kang mou* [f° 25 r°]. — « *Hioun hoang* [*hiong hoang*], *hoang king che* [*hoang kin che*]. Mâle jaune, pierre jaune d'or. C'est un minéral dont il y a plusieurs espèces qui ne diffèrent l'une de l'autre que par le plus ou le moins de perfection ; le *hioun hoang*, ou le mâle jaune, est le plus parfait et le plus estimé, il est dépouillé de toute la superficie grossière, d'un jaune clair, brillant et éclatant; quand on le casse, il paraît formé d'un amas de couches en forme de cubes, il se polit comme un marbre, et paraît, quand il est poli, comme s'il était cassé de toutes parts. Les Chinois en font des vases et des figures qui représentent leurs héros; quand cette pierre est en poudre, elle est d'un jaune rougeâtre, elle a moins d'odeur de soufre que les deux autres espèces. »

— Strabon, *lib.* XII, § 40. « Sous le nom de *Sandaracurgium*, on désigne une montagne [de la Domanitide], dans laquelle on a pratiqué de profondes excavations et de longues galeries donnant accès aux ouvriers mineurs, que les fermiers chargés de l'exploitation sont réduits à recruter parmi les esclaves vendus comme malfaiteurs. Car, indépendamment des fatigues attachées à ce genre de travail, on assure que l'air qui circule dans ces mines est rendu irrespirable et mortel par l'odeur infecte des terres qui contiennent ce minerai. »

— Il faut bien remarquer la différence de ce *che hoang* et du *che hoang* du 121) et du 122) qui ont une signification toute différente.

108) *Pen ts'ao kang mou* [f° 25 r°]. — « *Tsu hoang* [*ts'e hoang*]. Femelle jaune. Est une autre espèce de la pierre ci-dessus, elle est d'un jaune tirant sur le rouge extérieurement, intérieurement d'un jaune brillant et disposé en aiguilles plates ressemblant à l'orpiment, cette pierre a une odeur assez forte de soufre.

108 *bis*) *Ibid.* — « *Che hiun hoang* [*che hiong hoang*]. C'est le même minéral que les précédents, mais moins parfait. Sa couleur est d'un rouge pâle jaunâtre, toute la pierre paraît comme liée ou amalgamée avec des parties de fer : cette pierre est fort pesante et a une odeur de soufre très pénétrante. Si vous mettez de la poudre de ces minéraux sur du charbon ardent, elle brûle comme du soufre et jette la même odeur. On rencontre quelquefois, dit un auteur chinois, dans le milieu de ce minéral une espèce de marcassite de fer qui ressemble à l'aimant. Un auteur dit que l'usage aujourd'hui est de prendre le *che hoang* et de le battre : le plus beau et le plus pur qui est au centre de chaque pierre est ce qu'on ap-

pelle *youn hoang* [*hiong hoang* ?], et le plus noir qui est au-dessus de chaque pierre est le *hiun hoang*; pour ne s'y pas tromper, on en fait brûler et tout celui qui rend une mauvaise odeur est censé *hiun hoang*. Un auteur prétend que cette pierre tient de l'or et prétend que dans les pays où il y a des mines d'or, on trouve beaucoup de cette pierre, mais deux autres auteurs disent qu'il a tort et que cette pierre se trouve souvent où il n'y a point de mines d'or. D'où vient donc, dit notre auteur, le nom de *hoang king che* ; c'est, répondit-il, qu'on s'en sert dans les fusions d'or. Un autre auteur dit que le *hioun hoang* des montagnes de Che men est, à la vérité, à présent fort en usage, mais qu'il ne vaut pas celui qui venait autrefois de Vou tou qui est à l'occident de Leang tcheou quelques centaines de lieues. Le bon, dit-il, ressemble à une crête de coq par la couleur, un autre dit, au foie de perdrix.

« Quant à ses vertus, tous les auteurs conviennent que ce remède est excellent pour tuer les vers, contre les morsures venimeuses des reptiles et autres animaux, contre gales, dartres et ulcères, pour manger les chairs baveuses et les polypes et autres excroissances qui viennent dans le nez. De plus, divers auteurs lui attribuent différentes vertus, comme de faire sortir les os ou esquilles des plaies, de dompter la malignité de l'ellébore, de tenir le teint frais, de prolonger la vie, d'empêcher la faim, de guérir les intempéries du foie, de dissiper les obstructions et dépôts, d'arrêter les fièvres intermittentes, de guérir les dysenteries causées par les chaleurs de la canicule, de résoudre et mettre en mouvement le sang extravasé ; il y a même plusieurs auteurs qui lui attribuent la vertu de chasser les diables et tous les fantômes. Quand on en porte sur soi, on peut aller dans les forêts et montagnes, sans craindre ni les tigres, ni les loups. Un autre dit que dans les pays du Ou et Tsou, province de Nankin et Hou kouang, comme il y a beaucoup d'humidité et de chaleur, les insectes venimeux y sont en grande abondance. Pour s'en garantir, il n'y a qu'à prendre du *hioung hoang* et ail parties égales, les unir en les broyant et en former une petite boule qu'on porte sur soi : que si quelqu'un a été mordu, appliquez cette mixtion sur la morsure. Un autre dit : brûlez *young hoang* et vous ferez fuir bien loin tous les serpents. Un autre rapporte l'histoire suivante. Une bonzesse, âgée de plus de soixante ans, tomba malade ; elle eut d'abord des grands maux de cœur et de ventre, ensuite le ventre lui enfla comme un tambour, et le corps lui devint extrêmement maigre ; elle languissait ainsi depuis deux mois, lorsqu'on la fit voir à un médecin nommé Li en. Lui ayant tâté le pouls, il dit : « Cette femme a un ou plusieurs vers dans le ventre, il faut que, sans le savoir, elle ait avalé quelques cheveux ». Il lui donna un bolus de *youn hoang* ; un moment après, elle vomit un serpent sans yeux, gros comme un doigt, on le fit brûler et il rendit en brûlant l'odeur des cheveux, la femme fut guérie.

« Un autre auteur rapporte l'histoire suivante : « Un grand mandarin, revenu de Canton, où l'Empereur l'avait envoyé, fut admis auprès de Sa Majesté dans

un temps qu'Elle avait auprès de Soi son premier médecin, Theou kou. Quand le mandarin eut rendu compte de sa commission, le premier médecin s'adressant à l'Empereur lui dit : « Cet homme a un dragon dans le ventre. » L'Empereur, surpris de cette proposition, demanda au mandarin s'il avait quelques maladies; le mandarin lui répondit qu'en courant dans la montagne et n'en pouvant plus de soif qu'il but de l'eau d'un torrent : depuis, il s'est formé dans mon ventre, une tumeur dure comme une pierre. Le médecin fit bouillir ensemble salpêtre et *young kouang* et lui en ordonna une prise. Ce remède lui fit vomir un ver gros d'un doigt et long de quelques pouces. En l'examinant de près, on le trouva couvert d'écailles.

« Il est une maladie où certaines femmes parlent souvent seules, quelquefois rient seules, et sans sujet, quelquefois se lamentent ou deviennent rêveuses, enfin sont hors de leur bon sens. Prenez *youn hoang* une once, *soung tchi* (graisse de pin) deux onces, faites fondre et dissoudre, puis mêlez bien en broyant avec ongles de tigre, formez-en boulettes grosses comme une balle de mousquet, le soir faites-en brûler sous une espèce de cage, faites asseoir le malade dessus, le couvrant bien avec des couvertures et ne lui laissant que le reste libre, recommencez ainsi trois jours de suite, les accidents susdits cesseront alors. R : *youn hoang, gin sem, fang foung, ou oueitze* de chacun partie égale ; mettez en poudre et chaque matin faites-lui en prendre en eau de pluie.

« Contre les migraines violentes, R : *youn hoang, si sin*, $\overline{aa}$, parties égales, mettez en poudre et mêlez bien, soufflez-en dans la narine droit si la douleur est du côté gauche et *contra*, etc.

« Dans la maladie appelée *pi kuai* (dépôt de sang), c'est une maladie assez commune à la Chine : le malade sent une tumeur interne à la région des hypocondres, le plus souvent vers la rate, cette tumeur se sent tantôt plus haut, tantôt plus bas, quelquefois plus, quelquefois moins et quelquefois presque point du tout, elle est accompagnée de douleurs, R : [*hiong*] *hoang*, alun, $\overline{aa}$, ξ*i*, pulvérisez et mêlez avec bouillie de farine, appliquez ce cataplasme chaudement sur l'endroit de la tumeur, ce remède a ordinairement un effet assez prompt. Si le premier n'a pas eu son effet, appliquez-en d'autre, jusqu'à ce que le malade ait fait une selle copieuse et qu'il soit guéri.

« Contre tensions et douleurs du bas-ventre, accompagnées de suppression d'urine : formez de *young hoang* avec miel de petites pilules que vous introduirez dans le canal de l'urine.

« Contre enflures de la verge et des testicules, faites une décoction de *young hoang* et de deux onces de réglisse dans cinq litres d'eau que vous ferez bouillir jusqu'à diminution de trois lb.

« Dans les blessures causant syncopes, R : *hioun hoang* et *pe tchi* [iris] parties égales, faites cuire en vin dont vous ferez avaler au malade et il reviendra aussitôt.

« Contre les morsures de chiens enragés, R : *young hoang* cinq gros, musc un gros, réduisez le tout en poudre et partagez en deux prises, que vous ferez prendre en vin.

« Contre insectes entrés dans l'oreille, R : *young hoang* pulvérisé et enveloppé dans du papier en forme de chandelle, faites-en brûler peu à peu et que l'oreille en reçoive la fumée, l'insecte sortira. Contre morsure d'araignée, *youn hoang* pulvérisé et appliqué. Blessures causées par bastonnade avec enflure et douleur, R : *youn hoang* deux gros, litharge un gros, pulvérisez et délayez dans un peu d'eau et appliquez.

« Dans certains ulcères malins, fréquents dans la province de Canton, R : *youn hoang* un gros et demi, noyaux d'abricots trente, ôtez-en la peau, mercure doux un gros, pulvérisez bien le tout, lavez cette poudre, puis l'incorporant avec le fiel d'un cochon mâle, faites-en un cataplasme, en trois jours on est guéri.

« Pour guérir les oreilles qui rendent du pus, R : *youn hoang, tsu hoang*, soufre, parties égales. Réduisez en poudre que vous soufflerez dans les oreilles. Contre les rougeurs et inflammations du nez, R : *youn hoang* et soufre, $\overline{aa}$, cinq gros, mercure doux deux gros, pulvérisez et délayez avec lait de femme, appliquez, quatre ou cinq fois suffisent. »

110) *Pen ts'ao kang mou* [f° 26 v°]. — « *Che kao*. ... Quant à la manière de préparer le *che kao*, un auteur dit qu'on le pile dans un mortier de pierre, jusqu'à ce qu'il soit en poudre fine, on passe cette poudre par un tamis fort clair, on la lave en la remuant légèrement en eau de réglisse, on la laisse rasseoir, on verse l'eau, on fait sécher, on pulvérise et on tamise de nouveau par un tamis plus serré et on garde pour l'usage. Li tchi tsin dit que l'ancienne manière était de le rompre ou piler grossièrement, puis l'envelopper et le mettre ainsi cuire dans l'eau chaude, depuis, parce que de sa nature il est froid, on s'est avisé de le calciner et l'on prétend que moyennant cela il ne nuit pas à l'estomac.

« Dans les fièvres malignes, où il y a délire, R : *che kao* deux gros, *hoan lien* un gros, mettez en poudre, faites bouillir avec réglisse et faites prendre froid.

« Dans les palpitations de cœur causées par ventosités et chaleur, la bouche est sèche, tout le corps est en feu et on extravague, R : *che kao* demi-livre, calcinée un demi-jour dans une terrine, puis enterré dans un trou fait proprement et entouré bien de tous côtés de terre humide ; après une nuit, tirez et y ajoutez deux onces de réglisse en poudre, autant de *tien tcho hoang*, deux gros de *loung nao* (cervelle de dragon), formez pilules avec *no mi* grosses comme une balle, faites prendre en frottant en eau de miel.

« Dans une espèce de phtisie, R : *che kao* dix onces, broyez et pulvérisez, jusqu'à ce qu'il ressemble à l'encens réduit en poudre, incorporez avec eau, la

dose est d'une cuillerée deux fois par jour, jusqu'à ce que la chaleur interne soit dissipée.

« Contre les vomissements et diarrhées des enfants, si elles viennent de chaleur, ce qui se connaîtra à la couleur jaune, R : *che kao* une once, réglisse deux gros et demi, pulvérisez bien et faites prendre en bouillon chaud, la dose d'un gros.

— Geerts, p. 409, d'après le *Hon zo ko moku* : « Le *cho seki*, [*tch'ang che*]. Synonyme, *ho seki* [*fang che*], *choku seki* [*tche che*], *do seki* [*t'ou che*], *ko seki ko* [*yng che kao*]. Selon le savant Betsu roku, le *cho seki* est une pierre de la forme de dents de cheval. Selon le savant Kokei, cette pierre a une forme semblable à celle du gypse, mais elle a de plus grandes dimensions. Le savant Sho dit qu'à cause de sa ressemblance avec le gypse ou *ri seki* [*li che*], on l'appelle quelquefois *cho ri seki*. Selon Li shi chin et l'auteur du *San zai dzu ye*, le *cho seki* est identique au *ko seki ko* [gypse dur], mais le *seki ko* est moins dur, moins blanc et plus petit que le *cho seki*. Le *cho seki* se casse assez facilement dans la direction de ses clivages, il est doué d'un éclat vitreux comme le mica ou le quartz. Il ressemble au *ho ge seki* (spath calcaire rhomboédrique), mais il en diffère en ce que les fragments du dernier ont toujours une forme carrée, tandis que le *cho seki* se casse en morceaux ayant la forme de dent de cheval. En outre, on peut les distinguer par leur conduite au feu ; chez les anciens médecins, il existe une grande confusion entre cette pierre et le gypse et d'autres médecins le confondent avec le spath calcaire. Le *cho seki* doit être considéré comme une variété de l'espèce *ho kai seki* [*fang kie che*] (spath calcaire) et par cette raison on lui a donné le nom de *ho seki* (*fang che*). Aussi est-il employé au même usage médicinal que le dernier. »

111) Le *teou fou* est le fromage de pois, considéré en Chine comme un aliment très important. Il se fabrique avec une espèce de pois oléagineux. L'importance de cet aliment, qu'il serait très facile de préparer en France, paraît avoir échappé aux Occidentaux. Champion[1] lui a consacré un chapitre important, auquel nous renvoyons le lecteur.

— Dans la composition le Δ japonais a été sauté. Il est d'ailleurs sans importance. « Cette pierre se trouvait autrefois au Japon, maintenant on ne l'y rencontre plus. »

112) Geerts, p. 330. — *Fang kie che.* Le naturaliste japonais Ono Ranzan signale la confusion qui existe ici entre plusieurs pierres.

1. *Industries de l'empire chinois*, p. 185.

« On confond souvent le *ho ge seki* [*fang kie che*] (spath calcaire rhomboédrique), avec le *kan sui seki* [*han choei che*] (sulfate double de magnésie et de potasse), parce que les Chinois ne savent pas distinguer les deux substances, quoiqu'il y ait une grande différence entre elles. Le *kan sui seki* est la même substance que le *giyo sui seki* [*yng choei che*], et est un produit cristallin qui se forme dans les eaux-mères du sel culinaire, tandis que le *ho ge seki* [*fang kie che*] forme une pierre cristalline blanche ou incolore qui conserve toujours sa forme primitive, même si elle est brisée en un grand nombre de particules. Les fragments, si petits qu'ils soient, conservent toujours la forme du cristal primitif. La variété de *ho ge seki* (spath d'Islande) est préférée de beaucoup au Japon, comme en Chine.

113) *Pen ts'ao kang mou* [f° 27 r°]. — « *Hoa che*. Cette pierre est une espèce de terre crétacée qui se trouve en différents endroits de la Chine, dans la province du Suchuen, Koansi et à Siang tcheou. On la tire de la terre; elle est fort molle quand on la tire, elle durcit un peu dans la suite; il y en a de plusieurs espèces, la meilleure est la blanche parsemée quelquefois de petites veines verdâtres, elle est assez pesante, douce au toucher et glissante, presque insipide au goût ou plutôt comme la craie. Elle sert pour peindre en blanc : on s'en sert pour enlever les taches d'huile ou de graisse qui sont sur les hardes : les gens du pays en font des vases et des ustensiles pour leur service en la creusant et travaillant comme une pierre.

« La manière de la préparer est de la couper avec un couteau en petites pièces, puis la broyer et réduire en poudre fine, la faire cuire un peu en eau de la plante *meou tan*, la laver ensuite avec eau qui coule vers l'orient, le faire sécher au soleil et la garder pour l'usage.

« On s'en sert utilement contre toutes les obstructions, soit qu'elles viennent par froid ou par chaud, pour fortifier l'estomac contre le feu du cœur, contre la gravelle, la jaunisse, l'hydropisie, la goutte et hémorragies, enfin c'est un remède et diaphorétique et diurétique et très propre à faciliter l'accouchement. Voici un remède pour soutenir dans certaines occasions pressantes la soif et la faim. R : *hoa che* blanc six onces, réglisse en poudre très fine une once, mêlez et broyez le tout ensemble et incorporez-le avec miel. La dose est de trois gros. S'il y a chaleur et réplétion, faites prendre cette composition en eau fraîche. Si c'est pour ouvrir et déboucher, faites-la prendre en décoction d'échalottes et d'oignons. Si c'est pour faire venir le lait aux nourrices, faites-la prendre en bouillon de cochon. Si c'est pour faciliter l'enfantement, faites-la prendre avec *hian you tsiang* [*hiang yeou tsiang*], espèce d'huile qu'on mange.

« Contre les hémorragies qui surviennent dans les fièvres chaudes, R : *hoa che*, en poudre bien fine, formez avec riz cuit des petites pilules comme des pois, la dose est de dix ou douze. On les met dans la bouche, on les écrase un peu et

avec un peu d'eau fraîche on les avale peu à peu. Un fameux auteur dit que ces sortes d'hémorragies demandent qu'on fasse suer. Ce remède est équivalent à la sueur.

« Pour les suppressions d'urine, surtout des femmes enceintes, on en fait liniment avec suc de plantin et on l'applique à deux pouces au-dessous du nombril et quand il est sec on le change. Si la suppression était extrême et suivie d'accidents, on en ferait prendre intérieurement deux gros en décoction d'oignons. Dans les diarrhées causées par chaleur de canicule, R : *hoa che* calcinée une once, soufre quatre gros, réduisez en poudre fine et avec colle de farine formez-en pillules, on les prend dans une légère décoction de gingembre.

« Il se sert aussi de cette pierre contre les échauffaisons et autres maladies de la peau, elle est absorbante et dessiccative.

— Cette pierre qui sert à nettoyer [blanchir] le papier est très probablement la substance inconnue à Champion [1], qui mise dans la pâte du papier, est destinée à tarir le liquide et à blanchir la pâte.

114) Les bœufs jaunes sont une espèce de bœufs particuliers à la Chine : on les trouve surtout dans les départements de Thsing tcheou fou, de Teng tcheou fou, de Laï tcheou fou.

115) Dans le *Congrès des Orientalistes* de 1874, p. 343, M. de Rosny cite précisément une gravure d'un auteur japonais, Yama saki Kage yosi, représentant un *matu kwa seki* [*song hoa che*], avec cette légende : « Fossile de sapin. — Cette figure représente un fossile de sapin que j'ai trouvé dans la montagne de Nikkau, dans la province de Simoduke, le 8e mois de la 3e année de l'ère impériale Boun kwa (1806). » Il exprimait en même temps le regret de voir que de toutes les sciences japonaises, la minéralogie était celle sur laquelle nous avions le moins de renseignements, en même temps que le moins d'ouvrages scientifiques.

116) *Pen ts'ao kang mou* [fo 28 ro]. — « *Ou sœ che tchi* 五色石脂 [*ou se che tche*], graisse de pierre de cinq couleurs... Toutes les pierres qu'ils nomment ci graisses de pierre sont des bols ou espèces de terres grasses qui sont de différentes couleurs. La meilleure vient du Suchuen, elle est d'un rouge pâle, lisse, polie, brillante, douce au toucher et assez dure, s'attachant fortement à la langue et aux lèvres quand on la met dans la bouche, elle a le goût astringent, elle est assez légère. Pour s'en servir, on les réduit en poudre fine qu'on fait passer par trois lotions d'eau froide, après quoi, on la sèche au soleil et on la garde pour l'usage, quelques-uns, dit l'auteur, la calcinent avant de la laver.

1. *Industries de l'empire chinois*, p. 145.

« Cette drogue est de nature tempérée et n'a point de malignité, mais elle a de l'antipathie pour le *hoang u kin*, pour la rhubarbe et la cannelle.

« Dans les diarrhées des enfants, qui sont trop faibles pour prendre des potions, R : de ladite pierre demi-once, réduisez-la en poudre fine et faites prendre en riz clair à jeun.

« On se sert de ce bol intérieurement contre les hémorragies et pertes de sang des femmes, fleurs blanches et les dysenteries et cours de ventre où il y a des matières blanches et extérieurement pour arrêter le sang. »

117) *Pen t'sao kang mou* [f° 28 r°]. — « *Tao hoa che*, pierre de fleur de pêcher. C'est une pierre assez dure, lisse et qui se polit facilement : elle est ordinairement de couleur chair et parsemée de veines ou fentes qui font paraître que la pierre est cassée ou fêlée : les Chinois en font des cachets ou autres bijoux; elle vient de plusieurs endroits de la Chine et principalement de la province du Suchuen. Cette pierre a les mêmes vertus que les précédentes. »

118) Ce que les gens du Sud emploient pour se teindre les sourcils et les yeux, qui est noir, n'est autre que le kohl, à base de sulfure d'antimoine. J'ai discuté dans l'*Introduction*, au *pe la*, une identification possible du *pe lë* avec l'antimoine que nous ne rencontrons pas ici sous un article spécial, bien que les Japonais, qui semblent le confondre avec l'étain [1], paraissent l'avoir connu dès 698, sous le nom de *haku katsu* [*pe lĕ*]; ils le tiraient en effet de la province d'Iyo qui produit seulement du sulfure d'antimoine, mais pas d'étain. L'article que consacre Ibn el-Beïthar, dans son *Traité des simples*, § 18, à l'*ithmed*, στίμμι, doit être rapproché de l'article chinois sur l'*hei che tche*. — « ISHAK IBN AMRAN. L'antimoine est la pierre de *cohhel* noir. Nous la recevons d'Ispahan et des pays du Maghreb. — GALIEN, *lib.* IX. Outre ses propriétés dessiccatives, ce médicament est astringent. » On comprend son nom de « graisse de pierre noire » puisque Ibn el-Beïthar nous le montre mélangé à la graisse et à la cire pour différents emplois pharmaceutiques.

On peut d'ailleurs ajouter que sur les neuf échantillons de *ou se che tche* du Muséum, étudiés par Ed. Biot (*Mémoires sur divers minéraux chinois appartenant à la collection du Jardin du roi*, p. 11-13), on ne rencontre pas de *hei che tche*, pourtant peu rare certainement, si c'était, comme une confusion semble l'établir, simplement de l'argile smectique noire, du graphite ou du charbon de terre.

119) *Pen ts'ao kang mou* [f° 28 r°]. — « *Lou kan che*, pierre calaminaire. Cette pierre est molle et assez légère, de couleur blanche ou grise, celle qui se trouve

1. A ce sujet, voir Berthelot (M.), *Collection des alchimistes grecs*, Introduction, p. 223.

dans les mines d'or tire sur le jaune, celle qui se trouve dans les mines d'argent est blanche et un peu bleuâtre ou verdâtre ou grise. Ce minéral se trouve abondamment en Chine, dans la province du Suchuen, Sianton, Yunan, etc. C'est de cette pierre et du cuivre rouge qu'on fait le laiton ou cuivre jaune. L'auteur prétend que cette pierre se sépare dans les mines d'or et d'argent comme une partie grossière et qu'il lui faut trente années pour devenir en sa perfection, pendant lesquelles elle reçoit la vapeur de ces métaux. On prépare cette pierre pour la médecine en la rougissant dans le feu et l'éteignant sept fois dans l'urine d'enfant et ensuite on la lave plusieurs fois dans l'eau, enfin on la sèche et on la garde. Ce remède, dit l'auteur, est tempéré, il est astringent, dessiccatif, éclaircit la vue, tire l'inflammation et emporte les taies.

« R : *lou kan che*, os de seiche et borax, $\overline{aa}$, ξ*i* pulvérisez et mêlez, pour guérir toutes sortes de maladies de l'œil : pour conserver ladite poudre, il faut y mettre un morceau de cinabre natif. Quand l'œil est enflammé et enflé, R : partie égale de ladite pierre et de *foun houa siau*, 風化消 [*fong hoa siao*], mêlez-les avec de l'eau et en mettez une petite quantité dans l'angle de l'œil.

« Contre les taies et excroissances de la conjonctive, R : calamine, nitre et vitriol vert, partie égale, dissoudre en eau tiède et en laver les yeux trois fois le jour.

« R : calamine, une demi lb, *houan lien* ξ*iiij*, une livre d'eau, faites bouillir le tout. Otez le *houan lien*, prenez la pierre, mettez-la en poudre, mêlez-y deux gros et demi de camphre, gardez le tout dans un vase, servez-vous en pour toutes les maladies de l'œil.

« Pour inflammation des yeux et paupières et contre l'écoulement involontaire des larmes, R : calamine ξ*iiii*, calcinez et éteignez sept fois dans de l'urine d'enfant, ensuite mettez-la sur la terre trois jours, réduisez-le en poudre et en frottez les yeux, mêlez dans une décoction de poivre de Chine. R : calamine, *che kao*, $\overline{aa}$, ζ*i*, os de seiche ζ*i*, pulvérisez et y ajoutez un peu de camphre et de musc et servez-vous en pour la même maladie.

« Contre les maux d'oreilles, provenant d'abcès et écoulement d'une eau roussâtre et puante, R : calamine et alun, $\overline{aa}$, ζ*i*, *ien tchi* ζ*i*², un peu de musc pulvérisé et mêlé, nettoyez bien l'oreille et soufflez-y ensuite de cette poudre. »

120) Le *T'ien kong k'ai ou*, d'après Biot[1], donne certains détails sur l'extraction du zinc, de la calamine, qui manquent dans les autres ouvrages, mais qui sont certainement du plus haut intérêt. « On met dix livres de *lou kan che* dans un creuset de terre. On les y comprime fortement ; on les divise avant de les exposer au feu ; ensuite on place les creusets les uns sur les autres en les entremêlant de galettes

1. *Notice sur quelques procédés industriels connus en Chine au* XVIe *siècle* (*Journal asiatique*, 1835), p. 13.

de houille et on allume le feu. Le *lou kan che* fond dans le milieu du creuset et devient tout rond. Quand le feu est éteint, on retire cette boule qui est le *ya yuen*. Cette matière se combine avec le cuivre. Quand on la met dans le feu, elle produit une vapeur enflammée. » Sir G. Staunton rapporte que les Chinois font communiquer les creusets où est la calamine à des creusets où le zinc coule. Mais ce procédé serait récent. La gravure du *T'ien kong k'ai ou* montre bien, au contraire, le procédé ancien, tel qu'il est expliqué.

Champion, p. 46, croit pouvoir expliquer la réduction du minerai par l'absorption de l'oxyde carbone développé pendant la combustion, qui s'infiltrerait à travers la paroi poreuse du creuset et agirait comme agent réducteur sur le minerai. « Cette hypothèse est confirmée par la nature même des creusets qui sont formés, comme nous avons pu le constater, d'une terre très poreuse. L'acide carbonique, combiné au zinc, se dégage d'abord sous la seule action de la chaleur et l'oxyde de carbone, qui se produit par la combustion du charbon, agit sur l'oxyde de zinc formé et le réduit à l'état métallique. La porosité des creusets permet en outre leur pénétration par les huiles de houille qui prennent naissance sous l'influence de la chaleur. En se décomposant, elles fournissent du charbon très blanc, qui agit aussi comme agent réducteur. »

— Geerts, p. 573. — « D'après Ono Ranzan, le *ro kan seki* est importé chez nous de l'étranger. On préfère le minéral importé autrefois dans notre pays, actuellement le minéral varie beaucoup en qualité.

« La meilleure espèce de *ro kan seki* (calamine terreuse blanche) s'appelle 泡様, *awa yo* (semblable à l'écume). Elle est blanche, fragile, cassante et ressemble à un amas d'écume (savonnettes). On lit, dans le livre (chinois) *Hon zo gen shi*, que ce minéral possède une forme semblable au cerveau du mouton et qu'il est appelé pour ce motif *yô nô rô kan* [*yang nao lou kan*] (calamine cerveau de mouton).

« Le livre (chinois) *Kuwan tei ben po* donne à ce minéral le nom de *haku ro kan* [*pe lou kan*] (calamine blanche). Une deuxième variété qui n'a pas cette forme d'écume, mais qui se présente en masses dures, pesantes et aplaties, de couleur blanche, légèrement rougeâtre, s'appelle *cha wan yo*, 茶盌様 (semblable à une tasse de thé). Le livre *Hon zo gen shi* donne à cette variété le nom de 片子爐甘, *hen shi ro kan* (calamine en morceaux aplatis).

« Une troisième espèce possède une couleur jaunâtre ; il y a encore une autre variété qui est bleue. L'espèce blanche est la meilleure de toutes, vient ensuite le minéral jaunâtre comme seconde qualité et enfin la variété bleuâtre qui est la moins estimée. Quand on fait rougir ce minéral [avec du charbon] dans un creuset, il se fond [en métal] et prend la forme du creuset. Le métal obtenu s'appelle

倭鉛, *wa yen* (plomb japonais) [le zinc], selon le livre chinois *Ten ko kai butsu* [*T'ien kong k'ai ou*]. Il est certain que le *wa yen* et le 亞鉛, *a yen* [*ya yuen*] ou *totan* sont les mêmes substances. En Chine on appelle ce métal quelquefois à tort *sui shaku* [*choei si*] (étain d'eau). Dans le livre *Hon zo ko moku*, il est dit que l'on prépare le laiton en fondant le cuivre avec la calamine.

— *Pen ts'ao kang mou* [f° 28 r°]. — « *Tsin tchuen che* [*tsing ts'iuen che*]... La meilleure se tire d'une ville appelée lan hian kun. Pour se servir de cette pierre on la met en poudre subtile et on la délaie dans l'eau, on retire celle qui se tient suspendue dans ladite eau et on la garde. L'auteur dit que cette pierre est froide et qu'elle est propre pour guérir les maladies qui procèdent de chaleur, comme toux et certaines maladies de langueur des enfants qui ressemblent à la consomption ; il s'en sert aussi contre les enflures de l'inflammation.

« Contre inflammation des yeux, causée par impureté de l'air, R : ladite pierre *ζv*, *tsin tai* [mousse verte], *cou tsin tsau* [*kou tsing ts'ao*], $\overline{aa}$, *ξi*, *teou che ζv*, pulvérisez le tout, la dose est de deux (?) pris dans de l'eau fraiche prise du fond d'un puits.

« Quant après l'accouchement les femmes restent avec convulsions et tremblements de nerfs, R : ladite pierre *ξiiij*, *tien ma* infusé dans le vin et séché *ξi*, *costi arabici ξi*, *gensem*, *contraierva*, cannelle de Chine, girofle *ζv*, pulvérisez la dose de *ζiii* dans le vin, quand la malade sue de ce remède, elle guérit.

121) *Pen ts'ao kang mou* [f° 29 r°]. — « *Ou min hi* [*ou ming i*]... Si on met un peu de poudre de cette pierre à cuire avec les cancres de mer, elle leur tire l'odeur de marécage... On se sert de ladite pierre extérieurement contre les fractures : il faut en boire dans du vin contre les chutes où il y a meurtrissure et sang extravasé.

« R : *ou min hi*, semence de melon, $\overline{aa}$, *ξi*, encens et mirrhe de chacun un gros, pulvérisé, la dose est de cinq gros, bue dans du vin. Dans les fractures, il faut de plus appliquer un cataplasme de millet saupoudré de poudre d'écailles d'huîtres et un bandage approprié.

« Les personnes qui sont condamnées à recevoir des coups de bâton sur les fesses, en prennent deux ou trois gros en poudre dans du vin, avant de recevoir les coups. Cela non seulement diminue la douleur, mais empêche les grandes meurtrissures.

« Délayez poudre de cette pierre dans le suc d'oignon et en frottez les tumeurs et inflammations, cela les dissipe. R : cette pierre éteinte sept fois dans le vinaigre guérit les vieilles hémorroïdes ; on lave la partie avec de l'eau tiède et ensuite on introduit la poudre de cette pierre enveloppée dans du coton. Bue dans l'eau, il prétend qu'elle dissipe les petites ampoules flegmoneuses qui

procèdent d'effervescence d'humeurs. Il s'en sert contre les ulcères qui viennent aux jambes ; quand l'ulcère est baveuse il met la dite pierre en poudre seulement, quand l'ulcère est sec, il l'incorpore avec de l'huile et l'applique dessus. Contre les humeurs scrofuleuses, il en fait prendre deux gros, avec quelques grains de musc, le tout en poudre et pris dans du vin. Contre les contractions des nerfs et muscles causées par malignité de l'air, R : de cette pierre en poudre et de la colle de buffle, faites-en un liniment dont vous frotterez la partie malade. »

— GEERTS, p. 506. — « ONO RANZAN parle dans les termes suivants du *mou miyo i* [*ou ming i*] : « Ce minéral vient en graines rondes de différentes grandeurs, variant de un *bu* (3 mm.) à la grosseur d'un grain de millet. Il possède une couleur brun de châtaigne un peu foncée et est un peu luisant. Pulvérisé, il forme une poudre brunâtre. On trouve au Japon, dans la province de Totomi, la même espèce qui est importée chez nous de la Chine. Seulement les grains du minéral japonais sont un peu plus petits.

« Il existe deux minéraux d'une composition bien différente qui s'appellent *mou miyo i*. Ainsi le minéral qui donne la matière colorante pour la porcelaine bleue (l'asbolite ou manganèse cobaltifère) s'appelle aussi *mou miyo i* (substance étrangère sans nom). Les masses noires qui se forment au-dessous du sol dans les endroits où l'on a brûlé longtemps le charbon de bois se nomment aussi *mou miyo i* ou *yaku boku kiyo* (gélatine ou colle de bois qui sert de médecine).

« Dans la mine d'argent d'Iwami se trouve une variété terreuse, brunâtre de *mou miyo i*. Les petites boules sont encastrées dans d'autres roches. On brise les dernières pour ramasser les grains de *mou miyo i*, on lave celles-ci et on les exporte dans d'autres provinces. Ce minéral vient aussi de l'île de Sado et dans les provinces de Satsuma et d'Idzu. On l'emploie au Japon surtout comme hémostatique, mais on trouve beaucoup de *mou miyo i* falsifié dans le commerce.

« Li shi chin, dans le *Hon zo ko moku*, dit que le nom *ou ming i* est un nom très arbitraire puisqu'il ne signifie rien. Selon le savant chinois Sho, ce minéral provient de l'Arabie; il vient sur ou dans d'autres roches et possède une couleur noire comme la houille. Mêlé à l'huile, il est mangé quelquefois comme l'*amé* [maltose-dextrine]. »

Dans les textes publiés par Geerts, nous trouvons encore (p. 508) : « Le *ou ming i*, mêlé à l'huile des semences de pawlonia [*kiri*], sert à enduire les ciseaux qui servent à couper la flamme [la mèche] de la lampe. »

Les mèches, en Chine, rappellent les mèches carthaginoises qui étaient en moelle de sureau. Elles proviennent de la moelle d'une herbe marécageuse (*juncus communis*), et, comme les bougies sont très mal faites, il est indispensable de les moucher continuellement.

122) *Pen ts'ao kang mou* [f° 29 r°]. — « *Min li tse* [*mi li tse*] est une pierre qui se trouve dans la province du Suchuen, Canton, Nankin, Che kian, dans les montagnes où il y a des mines d'or : elle est de différente grosseur, mais ordinairement petite comme un œuf, raboteuse, de couleur de rose et parsemée de petites veines comme d'or. L'auteur lui attribue les mêmes vertus et propriétés qu'à la pierre *ou min hi*.

— La pierre *che hoang*, la même que celle du 121) et du 179), est différente de celle du 107). Il faut se garder de les confondre.

123) L'étude de ce passage, dans l'*Introduction*, montre l'erreur dans laquelle paraît être tombé Biot (*Mém. sur divers minéraux chinois*, p. 18), en confondant le *che tchy* [*che tche*] et le *che han chy* [*che han che*] de la page 133.

124) *Pen ts'ao kang mou* [f° 29 v°]. — « *Che tchoung hu* [*che tchong jou*], *leou kon hu* [*leou kong jou*]. C'est une substance qui coule des voûtes des grands rochers, dans les endroits froids et humides où les rayons du soleil ne peuvent pénétrer; elle est de diverses couleurs, grise, jaunâtre ou blanche, il faut l'amasser dans la lune de février, mars et avril et la garder à l'ombre, elle deviendra sèche. On la trouve en abondance dans les grands rochers qui sont dans la partie de l'est de la Chine, il y en a de différentes grandeurs et figures, celle qui est la plus grande, faite à peu près comme un tuyau de plume d'oie, est la meilleure. La manière de préparer cette drogue est de la mettre en poudre très fine, mettre cette poudre dans un vase d'or ou d'argent, d'y adapter un couvercle de terre cuite et luter exactement les jointures, puis mettre au bain de vapeur, elle se résoudra en liqueur.

« Divers auteurs louent ce remède comme un puissant restauratif et s'il a tué quelques gens, dit l'auteur, ce n'est pas sa faute, mais celle de ceux qui en usent mal. Les meilleurs grains et les meilleurs fruits pris à contre-temps ou avec excès sont nuisibles, à plus forte raison les drogues médicales. Quand on plante des arbres fruitiers, si on met à la racine tant soit peu de cette drogue réduite en poudre, et bien liée autour, l'arbre en portera beaucoup plus de fruits et d'un meilleur goût, et si on en met à la racine d'un arbre déjà vieux, il semble rajeunir et pousser avec une nouvelle force. On prétend qu'il a aussi à proportion le même effet par rapport à l'homme, mais qui en use ne doit pas prendre de la plante *mou chu*; il ne s'accorde pas plus avec le *gen seng*. Quand on prend ladite drogue on peut user de bouillons faits avec des os de bœuf, de mouton, de daim, cerf, etc., mais n'usez ni de riz, ni de viande mortifiée. De plus, il faut garder la continence, du moins un mois, quand on commence à en user.

« Un auteur dit que ce remède est excellent pour gens épuisés et menacés de phtisie et travaillés de toux : il éclaircit la voix et la vue, augmente la semence,

fortifie les parties nobles, guérit certaines faiblesses des pieds et des jambes, accompagnées de douleur et de froid, enfin, il dit qu'à la longue, il rend vigoureux et fait vivre longtemps. Cet auteur dit qu'il ne faut pas en le choisissant avoir égard à ce qu'il soit épais ou mince, mais seulement à ce qu'il soit pur, brillant et succulent, le jaune et le rouge ne valent rien. Mettez-le, dit-il, dans un vase d'or et d'argent, mettez ce vase dans un bassin où il y ait de l'eau presque à la hauteur du vase d'argent, faites bouillir, ayant soin d'ajouter de temps en temps de l'eau chaude pour l'entretenir à la même hauteur. Si on en prépare une petite quantité, trois jours et trois nuits suffisent; si on en prépare beaucoup, il faut au moins sept jours et sept nuits.

« On connaît qu'elle est cuite lorsque l'ayant laissée sécher, sa couleur sera d'un blanc jaunâtre, mais pour peu que vous doutiez si la cuisson est suffisante, continuez jusqu'à dix jours et dix nuits, il en sera meilleur; alors tirez-le, ôtez l'eau et en remettant de nouvelle eau bien pure, faites encore cuire un demi-jour et si l'eau demeure pure et ne se teint point la cuisson est finie. Tirez votre drogue et dans une bassine de porcelaine et un pilon de même matière, broyez, y mêlant un peu d'eau et en ajoutant quand la drogue paraîtra trop sèche ou trop épaisse, l'entretenant toujours en consistance de riz bien clair, continuez quatre ou cinq jours, après quoi le tirant vous le trouverez brillant et mollet, à peu près comme sont les petits vers ou poissons blancs qui s'engendrent dans les livres. Alors, lavez avec eau, ce qui n'ira pas au fond, celui-là est au point qu'il faut, ce qui ira au fond doit encore se remettre dans le mortier, enfin le séparant de l'eau, faites-le bien sécher, la dose est d'un gros et demi, mêlez en vin chaud et pris à jeun.

« Contre fatigue, épuisement, faiblesse des reins et des jambes, enfin pour rétablir la vigueur, R : ladite pierre bien préparée ξ*iij*, fermez dans un sachet étroit de soie purifiée, mettez le sachet dans un vase où il y ait trois gobelets de lait de vache que vous ferez bouillir jusqu'à diminution d'un tiers, alors tirez le sachet, buvez le lait en deux fois, voilà pour un jour, faites-en autant le lendemain, ce sachet peut servir jusqu'à trente fois.

« D'autres le donnent en vin comme il suit. R : ladite pierre préparée ξ*v*, mettez-le dans dans une bouteille avec six lb de vin bien pur, faites cuire ce vin au bain-marie jusqu'à diminution de deux tiers, tirez votre bouteille et remplissez-la du même vin, bouchez-la bien et laissez reposer pendant sept jours avant d'en user : la dose est de six onces par jour. Pendant qu'on en use, il ne faut pas cohabiter avec femme, ni manger rien de dur ni de cru. D'autres la donnent en pilules pour la difficulté de respirer qui vient de la faiblesse des poumons. R : de cette poudre ζ*v*, cire vierge ξ*iij*, faites fondre la cire et incorporez-y la drogue, faites cuire le tout au bain de vapeur et le broyant ensuite, formez-en pilules grosses comme des bons pois, la dose est d'une pilule en eau tiède. »

125) C'est la galactite, avec les propriétés que nous trouvons consignées dans Orphée, Damigéron, et tous les auteurs grecs.

126) Geerts, p. 343, ajoute : « L'auteur chinois, croyant sans doute que la valeur médicale varie suivant la partie du stalactite d'où on prend la médecine, a fait trois divisions : 1° *ko ko ketsu* [*k'ong kong nie*], la base; 2° *in setsu* [*yn nie*], le milieu ; 3° *shoniu* [*tchong jou*], l'extrémité libre du stalactite. C'est la dernière partie qu'il faut employer en médecine. »

127) *Pen ts'ao kang mou* [f° 36 v°]. — « *Kiang che* ou *kiang li* [*che*], 硫礰石, pierre de gingembre, elle a quelque ressemblance avec le gingembre par la figure. On dit qu'il faut la ramasser quand il n'y a point de soleil. Elle est de nature froide, elle est d'usage contre les furoncles et autres tumeurs comme celles que le lait cause aux femmes. R : *kiang li* réduit en poudre fine, formez-en pilules avec bouillie de riz, la dose est de trente jusqu'à cinquante de ces pilules comme des petits pois, prises en vinaigre, contre les enflures qui prennent aux femmes après leurs couches. Cette même pierre rouge et éteinte en urine de vache noire et bue en même urine en grandes doses et souvent, guérit l'hydropisie. »

129) *Pen ts'ao kang mou* [f° 30 r°]. — « *Che nao*, cervelle de pierre ou *che y ping* [*che hia ping*], petit pain doux de pierre. Sa figure lui a fait donner le nom de cervelle. Cette pierre n'est pas en usage en médecine. On prétend que c'est l'usage de cette pierre qui fait vivre longtemps certains anciens et fameux solitaires.

— Geerts, p. 510. — « D'après Ono Ranzan, elle a la forme du *u yo riyo* [*yu yu leang*], mais elle possède une couleur jaune noirâtre ou brunâtre à l'extérieur et elle est plus rude à la surface, qui est souvent couverte de sable et de petites pierres. Elle est dure, à cassure ferrugineuse et contient à l'intérieur une espèce de poudre noirâtre ou brunâtre. Les plus petites servent quelquefois, lorsqu'on y a percé un trou, comme cruche à eau pour l'encrier (japonais) et les grandes pierres sont taillées en forme de pot à fleurs. Il paraît qu'elles contiennent d'abord un liquide qui se change en poudre ou en pierre, selon que le desséchement est plus ou moins prolongé. Quelquefois cependant, elle renferme un noyau mobile en pierre qui donne, comme un hochet, un son lorsqu'on remue la pierre. De là lui vient son nom de *susu ishi* (pierre à sonnette). On trouve ce minéral au Japon dans les provinces d'Idzumi, Ki i, Sanuki, Yamato, Yamashiro, Kitsube no yama. Les meilleures espèces se trouvent dans la montagne Ikoma de la province de Yamato. »

130) L'huile de pétrole brute exerce une action corrosive sur les métaux. Gé-

néralement on emploie le zinc, qui résiste mieux; mais les Chinois, qui ont depuis longtemps constaté l'action destructive du naphte, recommandent de le transporter dans des vases de verre [*lieou li*] ou de porcelaine [1].

131) T'ien che, en japonais Ten chi, empereur du Japon . . . . . . 668-672.

— Pour les outils qui coupent le jade, cf. p. 53 et note 70).

132) *Pen ts'ao kang mou* [f° 30 v°]. — « *Che tan* [*che t'an*], *mei tan* [*mei t'an*]. C'est le charbon de mine; anciennement on ne s'en servait pas et on ne le connaissait pas, mais aujourd'hui il est devenu d'un usage très commun. Il tient lieu en bien des endroits de bois à brûler, les fondeurs et ceux qui travaillent aux métaux s'en servent; il s'en trouve dans beaucoup de montagnes, d'où on le tire par des ouvertures qu'on y fait, il sent le soufre. Ce minéral est plus chaud que froid et il contient de la malignité. L'auteur dit que sa vapeur surprend quelquefois jusqu'à faire perdre connaissance et à faire mourir. Dans ces accidents le remède est de boire promptement de l'eau froide. On en use peu dans la médecine et quand on en use il faut prendre des morceaux qui soient les plus fermes et les plus brillants. On s'en sert quelquefois dans les douleurs de matrice et pour provoquer les mois, on en donne un gros avec trois petites pilules de pignon d'Inde dont on a ôté l'huile, mêlant le tout dans un bouillon clair pour l'avaler. »

— Ici le rédacteur du texte fait une confusion entre le charbon de terre, le *che hei*, le *hei che tche*, de la page 88 et de la note 118), qui est la pierre onctueuse noire.

— *Pen ts'ao kang mou* [f° 30 v°]. — « Li chi tsin ajoute ici en appendice, d'après un auteur qu'il cite, qu'à Yu tchang, il se trouve en pierre de couleur jaune qui, quand on verse dessus de l'eau, devient chaude à pouvoir faire bouillir le pot, et sa chaleur diminuant, quand elle est devenue froide, on n'a qu'à verser de nouveau de l'eau dessus, elle devient chaude, on l'appelle *ien che* [*jan che*]. »

— C'est une légende chinoise. La tradition rapporte qu'à une certaine époque, on fit abattre une énorme quantité de châtaigniers qui furent enfouis dans le sol. Ils auraient fourni la tourbe par leur décomposition : et le nom de District des Châtaigniers fut donné au pays qui produit la tourbe [2].

— T'ien tche, c'est l'empereur japonais Ten chi.

1. Champion, *Industries de l'empire chinois*, p. 11.
2. *Ibid.*, p. 10.

134) *Pen ts'ao kang mou* [f° 30 v°]. — « *Che hoei*, cendre de pierre, chaux. On la fait avec toute sorte de coquillage et aussi de pierres blanches ou grisâtres, qu'on fait brûler dans des fourneaux avec du bois ou du charbon de mine. Le feu se met par le bas du fourneau, on range ensuite les pierres par étages avec la précaution de laisser des interstices pour la circulation de l'air. On se sert de soufflets qui sont des espèces de pompes pour donner plus de vigueur au feu.....

« Quand une personne est tombée dans l'eau et en a tant bu qu'elle est comme morte, mettez-la dedans la chaux jusqu'à la ceinture et elle reviendra...

« On emploie également la chaux pour raccommoder le vin qui s'aigrit, mais ceux qui boivent de ce vin s'en repentent...

« Contre accidents d'épilepsie et autres semblables où la respiration est si embarrassée que le malade paraît mort, prenez de fort vieille chaux, faites-en bouillir en une écuelle, jetez la première eau et donnez à boire la seconde bien claire, le malade jettera beaucoup de phlegmes et sera soulagé...

« Contre douleur de dents causée par fluxions ou par divers, R : de vieille chaux en poudre quatre onces, bon miel trois onces, incorporez bien le tout et le mettez dans un vase; lutez-le exactement et mettez sur le feu pendant un jour, après quoi retirez votre matière et réduisez-la en poudre fine et en frottez les dents. Ce remède est fort efficace.

« Contre pertes de sang après les couches, R : chaux nouvelle ξi, *hoan tan* ζv, mêlez et quand la malade aura soif, donnez-lui-en un gros pesant dans quelque liqueur appropriée.

« Contre les flueurs blanches, R : chaux de la première espèce ξi, *pe fou lin* ξiij, mettez en poudre fine et avec un peu de colle de riz formez-en pilules comme des petits pois, la dose est de vingt à trente dans une décoction de riz. Ce même remède arrête la diarrhée.

« On lit dans certaines recettes que des flux de sang qui duraient depuis dix ans ont été guéris par le remède qui suit. Prenez trois lb de chaux, mettez-la sur le feu dans une terrine et remuez jusqu'à ce qu'elle devienne jaune. Éteignez-la avec quatre lb d'eau, laissez rasseoir, tirez l'eau claire, la dose est de trois gobelets par jour. »

137) Champion[1] nous apprend que c'est surtout dans le Fo kien et le Kouang, où l'on ne rencontre pas de pierres calcaires de bonne qualité, qu'on fabrique la chaux avec des huîtres de grande dimension, qui se trouvent le long des falaises, dans de profondes excavations. On s'en sert toujours à l'état de mélange avec de l'huile d'*eleococcus verrucosa*.

1. *Industries de l'empire chinois*, p. 23.

137) Hiuen tsong, empereur chinois. . . . . 705, ap. J.-C.
— Hien tsong, empereur chinois. . . . . 805, ap. J.-C.
— Tchen tsong, emperenr chinois . . . . 997, ap. J.-C.
— Jen tsong, empereur chinois . . . . 1022, ap. J.-C.
— Tche tsong, empereur chinois. . . . . 1085. ap. J.-C.

138) *Pen ts'ao kang mou* [f° 31 r°]. — « *Feou che*, pierre qui nage, autrement *hai che*, pierre de mer, autrement *choui hoa* [*choei hoa*], fleur d'eau, pierre ponce. Il y en a de plusieurs espèces qui diffèrent par leur figure et leur plus ou moins de pesanteur. Celles que l'auteur emploie dans la médecine sont celles qui se trouvent au bord des rivages. Cette pierre paraît une espèce de madrépore. L'autre que l'on trouve au bas des montagnes sert pour les pelletiers.

« L'auteur dit que cette pierre est de nature très froide. Faire bouillir au bain-marie de l'eau où il y a de cette pierre et boire de ladite eau, apaise la soif et pousse par les urines. Contre toux opiniâtre prenez un (?) de cette pierre en poudre bien fine et incorporez avec miel.

« Contre abcès et ulcères des oreilles, R : de cette pierre ξi, mirrhe, musc un peu, faites une poudre fine et soufflez-en dans les oreilles. »

— Geerts, p. 415. — « Ono Ranzan : « Le *fu seki* [*feou che*] est une pierre blanche ou grisâtre, très poreuse, que l'on rencontre souvent flottant sur l'eau de la mer. Selon le savant (chinois) Ridzo chin, elle serait formée par la pétrification ou l'incrustation des gouttes d'eau, mais, au Japon, on connaît plusieurs endroits qui prouvent que cette pierre est d'origine volcanique. Elle a probablement été projetée dans la mer (par les forces volcaniques) comme cela a eu lieu autrefois à Oshima, province d'Idzu, et à Sakusa shima, province de Satsuma. On trouve aussi cette pierre dans les provinces d'Iyo, de Ki i, de Sagami. Dans cette dernière province on l'appelle aussi *tsachi no su ishi* (pierre nid d'abeilles). On l'emploie beaucoup pour le nettoyage de peaux d'animaux et en général comme matière à polir. »

— Pao p'ou tse [surnom de Ko Hong] . . . . IVe siècle après J.-C.

142) Ce passage : « Leur forme est celle d'un vase avec des oreilles, etc. » est tout ce qu'il y a de plus obscur : le mot à mot n'est pas pour faciliter l'explication : « Leur forme est comme un plat ou une tasse qui ne dépasserait pas en diamètre un pied, il y en a de solitaires et d'autres en file ; elles font saillie de trois à quatre pouces. »

— Tao sse, école philosophique réformée par Lao tseu vers 600 avant J.-C.

142) Je n'aperçois guère dans les *Lapidaires*, de pierres qui fassent voir la nuit, sans éclairer par elle-même d'une lumière propre. On n'en trouve qu'une en Occident, dans le *Mss. français* 14830 de la Bibliothèque nationale, l'*abtalune*. Jusqu'à présent il a été impossible de l'identifier. Voici le passage : « Abtalune est une pierre qui croist en Perse et en Rabie et a telle nature qu'elle guérit les yeulx malades et enferviés et, qui la porte, il a les yeulx sains et haitiés et voit aussi cler par nuyt comme par jour, mais on ne le peult veoir » [f° 9 r°].

144) *Pen ts'ao kang mou* [f° 38 v°]. — « *Hiang ki che* [*yang k'i che*], *pe che*, *che seng* [*che cheng*]. Espèce de pierre grisâtre, friable et assez légère, disposée par aiguilles très fines, il l'appelle racine du talc. Elle vient de Chantong...

« Pour la préparer, on la rougit et éteint en vin sept fois, puis on lave bien et sèche. L'auteur dit qu'elle est un peu salée, mais qu'elle n'est pas caustique. Elle est bonne contre les pertes de sang des femmes et flueurs blanches, contre hydropisies et tumeurs et rend les femmes fertiles. »

— Geerts, p. 448, sans aucune hésitation l'identifie avec la trémolite, si bien même que, dans la traduction qu'il donne, il remplace le mot japonais par trémolite. D'après lui, Ono Ranzan la décrit ainsi : « La trémolite est blanche, brillante et de structure fibreuse comme le gypse fibreux, mais elle est beaucoup plus tendre et soyeuse, semblable au plumage du cygne. Tantôt les cristaux sont isolés et ont la forme de la dent du loup, tantôt ils sont réunis en masses rondes et radiées. Aux derniers, on donne quelquefois le nom de *But to* (tête de Bouddha). On la trouve associée aux minerais de cuivre. Il est dit dans le livre *Go zatsu so* que la trémolite se volatilise dans l'air sous l'action de la chaleur du soleil d'où lui est venu son nom *yo ki seki* [*yang k'i che*] (pierre volatile du soleil). Ce minéral se trouve au Japon dans la province de Mino à Akasaka, dans la province de Omi à Ishibe. » M. Smith ajoute que l'on ne permet l'exploration de la mine de la montagne Yang k'i que durant les mois d'hiver. L'idée que ce minéral se volatilise sous l'influence des rayons solaires est probablement la cause de cette ordonnance. »

145) *Pen ts'ao kang mou* [f° 31 v°]. — « *Tsu che* [*t'se che*], *hi tie che* [*hi t'ie che*], pierre qui attire le fer. C'est l'aimant. Les pierres *hiuen tchoung che*, 玄中石 [*hiuen tchong che*], et *tchoung ma che*, 中麻石 [*tchong ma che*], ressemblent à l'aimant, mais il ne faut pas les confondre et donner celles-là pour celle-ci, car elles causent des ulcères incurables. Aussi malgré leurs ressemblances, pourvu qu'on les ait en masse, il sera aisé de les distinguer de l'aimant, car elles n'ont pas la vertu d'attirer le fer. Quand une aiguille a été frottée avec l'aimant, elle montre le sud, mais non pas si exactement qu'elle ne décline tou-

jours à l'est. L'aimant contient des parties de fer et souvent en enferme des morceaux entiers. Il est deux cent cinquante ans dans la mine à devenir aimant et deux cents ans après il devient fer, etc.

« L'aimant est une drogue de nature froide, mais sans malignité. Il est d'usage quand le corps est chargé de ventosités humides, il désobstrue les viscères et toutes les parties solides, surtout les articulations, il débouche les oreilles et éclaircit la vue : extérieurement il arrête le sang des plaies, enfin, dit l'auteur, l'aimant est d'un bon usage, dans les maladies dont la source est dans les reins et c'est pour cela qu'il éclaircit la vue et débouche l'ouïe.

« Un honnête lettré, malade depuis du temps, sentit peu à peu sa vue devenir trouble, et naître comme un nuage épais sur ses yeux. Je fus, ajoute Li chi tsin, appelé pour le traiter, je lui fis user de la potion nommée *kiang ho*; en modérant ou augmentant la dose suivant la disposition du sujet, je lui donnai de plus des pilules, composées d'aimant et de cinabre : en deux mois de temps, il vit aussi clair qu'il avait vu avant de tomber malade. Quelques gens craignent d'en faire prendre, parce que c'est une drogue dure et pesante. C'est une pauvre raison, on donne bien de l'arsenic et avec succès, le point est de donner ces remèdes à propos et dans les maladies où ils conviennent.

« Surdité subite d'une des oreilles, R : aimant demi-gros, mettez dans l'oreille sourde : dans celle qui ne l'est pas, mettez grenaille de fer, etc.

« Surdité dont la cause vient de reins mal affectés. Prenez aimant, gros comme un bon pois, un gros d'écaille de l'animal dit *tchouen chan kia*, un peu rissolé au feu, en sorte qu'elle conserve sa nature, réduisez en poudre, enveloppez de coton, mettez dans l'oreille et faites en même temps tenir dans la bouche un morceau de fer cru; le malade croira entendre comme un grand bruit de tonnerre et la surdité cessera.

« Surdité d'une personne âgée : prenez aimant une lb, mettez la poudre, lavez en eau, rejetant toute la lavure qui sera rougeâtre, faites-en un nouet que mettez dans un vase avec cinq livres d'eau, que ferez bouillir au bain-marie, jusqu'à ce qu'il y ait diminution de trois lb, tirez votre nouet et mettez dans les deux lb d'eau qui restent les rognons d'un cochon en fines tranches, y ajoutant un peu de sel et faites-en bouillon à l'ordinaire dont le malade usera.

« Voici une recette pour un homme d'âge, qui sent de la pesanteur dans les reins et surchargé de ventosités humides. R : trente onces d'aimant, *pe che yng* vingt onces, concassez et broyez, mettez dans un grand vase de terre dont l'ouverture soit large, versez dessus dix lb d'eau, mettez en digestion, exposez à la rosée, tous les jours prenez de cette eau pour cuire du riz clair dont le malade usera, qu'il continue et au bout de l'an il se trouvera rajeuni.

« Contre une plaie du ventre qui laisse sortir les intestins, commencez par les faire rentrer, puis, R : aimant et *hoa che* de chacun trois onces, réduisez en

poudre fine, la dose est d'une cuillerée qu'on fait prendre en bouillon ou décoction de riz deux fois par jour. »

— GEERTS, p. 492. — « Le *Hon zo ko moku* parle ainsi de l'aimant : Selon le savant (chinois) Zo ki, on a donné à cette pierre le caractère *ji* [*t'se*], qui signifie la bonté, l'amour maternel, parce qu'elle attire le fer comme une mère l'enfant qu'elle aime pour l'embrasser. »

Parmi les emplois médicinaux du savant (chinois) Ko kei, p. 493, Geerts ajoute aux remèdes du *Pen ts'ao kang mou* :

« Comme remède tonique dans la paralysie, le rhumatisme aigu des jointures, les fièvres, les maux d'oreilles, les tumeurs, les maux à la gorge, les convulsions chez les enfants, la débilité générale.

« Il fortifie le système osseux, les muscles, les organes de l'ouïe, de la vue, le foie; il sert aussi de remède hémostatique.

« Quand on aura avalé par hasard, soit une aiguille, soit un morceau d'une lame en fer tranchante, on peut prévenir tout danger quand on prend de la poudre de l'aimant naturel mêlé à de l'eau. A cause de son attraction pour le fer, il enveloppera les susdits objets aigus ou tranchants et les rendra inoffensifs.

« Pour guérir les maladies de l'utérus, on prendra quarante petites pilules avec de l'eau tiède avant de se coucher et le lendemain deux *sen* de poudre d'aimant composée, mêlée à du *sake* ou avec un peu d'eau de riz. Cette poudre se compose de : aimant naturel, 0,5 *riyo*, fer 2 *sen*, racine de *ligusticum acutilobium* (*to ki*) 5 *sen*.

« Pour guérir les hémorrhagies des hémorrhoïdes, on prendra pour un *sen* de poudre de l'aimant naturel, trempé sept fois dans du vinaigre. En même temps on pourra l'appliquer extérieurement en mêlant la poudre avec de la farine pour en faire une sorte de pâte (suppositoire).

« La poudre très fine de l'aimant s'emploie comme telle sur les blessures afin de faire cesser l'écoulement du sang. »

— Les Chinois ont cinq éléments : le feu, qui répond au sud, l'eau au nord, ces deux sont antagonistes : le métal à l'ouest, le bois à l'est, ces deux sont également antagonistes; enfin la terre tient le milieu entre les quatre (*Pen ts'ao kang mou*, f° 5 r°).

146) Dans cette légende des vaisseaux arrêtés par les pierres d'aimant du fond de la mer, nous retrouvons la trace des aventures de Sindbad le marin.

— L'aimant était appelé par les alchimistes *ferrum vivum* et assimilé à un être vivant, à cause de son action attractive sur le fer. On distinguait le mâle et la femelle. On en reconnaissait plusieurs espèces : les uns roux, les autres



bleuâtres, qui étaient les meilleurs; d'autres noirs, sans force, d'autres blancs et n'attirant pas le fer[1].

149) *Pen ts'ao kang mou* [f° 32 r°]. — « *Tai tche che, hiue su* [*hiue che*], *tou tchu* [*t'ou tchou*], *tie tchu* [*t'ie tchou*], rouge de fer. Un ancien auteur dit qu[e si] on trouve sur les montagnes les pierres rouges *tche*, c'est signe que dedans il y a du fer. On trouve partout de ce *tie tchu*, celui qui vient du nord-ouest passe pour le meilleur, quand on le broye il donne un rouge assez beau.

Un ancien auteur prescrit la manière de le préparer comme il suit. Broyez et réduisez en poudre très fine, lavez bien en eau de la douzième lune, le plus fin qui surnagera et formera sur l'eau un petit nuage, prenez-le et le faites cuire un moment dans le fond d'une décoction de fin thé, tirez-le et le broyez de nouveau, le mettez sur le feu dans un bassin de fer bien net; quand il sera rouge du feu, mettez-y une once de cire bien blanche; quand elle sera bien fondue, mettez dessus de l'eau fraîchement puisée et faites encore bouillir quelques bouillons, puis tirez-le et faites sécher et gardez pour l'usage.

Aujourd'hui, dit l'auteur, on se contente de le faire rougir sur le feu dans un bassin et de l'imbiber de vinaigre à trois différentes reprises ou tout au plus jusqu'à sept fois. Ensuite on le réduit en poudre, on le lave et on le sèche pour le garder : dans l'usage, on le joint avec d'autres remèdes qui, comme lui, sont propres aux intempéries du foie; il ne s'accommode pas avec le *hin young*, ni avec le *fou tze*.

On attribue à ce remède bien des vertus contre les mauvaises impressions de l'air, contre toutes malignités internes, contre les vers, toute obstruction et même contre les esprits malins. Daus le livre qui a pour titre *L'amateur de l'Antiquité*, on rapporte qu'un fameux médecin traitant la maladie *chang han*, fièvre maligne, après les évacuations convenables, si le malade n'était pas extraordinairement oppressé, usait d'une potion de *suen fou* et de *tai tche che* dont voici la recette. R : fleurs de *suen fou* trois onces, *tai tche che* une once, *gin semg* trois onces, gingembre cru cinq onces, réglisse trois onces et demie, en été demi-livre, deux grosses jujubes, eau douce lb douze, faites bouillir jusqu'à diminution d'un tiers; ôter alors les ingrédients et faire bouillir la décoction jusqu'à moitié et la faire prendre tiède trois fois par jour, à chaque fois six onces. Li chi tsin dit que ce remède est proprement convenable aux affections du foie et de la matrice. Il arriva autrefois qu'un petit enfant, après une diarrhée, parut les yeux tournés, fut trois jours sans vouloir téter, jaunissait à faire peur et paraissait à tout moment devoir expirer. Un habile médecin l'ayant examiné dit que le mal venait d'un vent malin qui avait saisi et surpris l'enfant, qu'il fallait secourir le foie et il donna pour cela cette recette : *tai tche che* préparé et pulvérisé, un gros

1. Berthelot (M.), *Collection des anciens alchimistes grecs*, t. 1, p. 252.

pour une prise dans une décoction de semences de courges, on en donna à l'enfant et il guérit.

« Quand dans la maladie *chang han* la sueur ne vient pas à propos, pour la provoquer, R : *tai tche che* et gingembre sec, parties égales. Mettez en poudre et incorporez avec vinaigre chaud, appliquez dans le creux des mains, que le malade joigne bien les deux mains, les mette serrées entre les deux cuisses et les y tienne, qu'on ait soin qu'il soit bien couvert et surtout qu'il ne prenne pas l'air par les côtés, la sueur viendra et le guérira.

« Fièvres quartes des enfants qui ont résisté à tous les remèdes, R : *tai tche che*, cinq pièces, faites rougir au feu et éteignez avec vinaigre, cinabre un demi-gros, fleur d'arsenic gros comme un pois, enveloppez le tout ensemble en sept doubles de papier mouillé et faites sécher sous la cendre chaude, ajoutez-y alors tant soit peu de musc en poudre et avec un peu d'huile, faites un liniment dont vous oindrez depuis le bout du nez en remontant jusqu'aux sourcils, puis le creux de l'estomac et enfin les bras et les jambes. Ce remède est très efficace.

« Contre les attaques d'épilepsie et tous les mouvements irréguliers et convulsions des nerfs, R : *tai tche che*, rougissez au feu, éteignez avec vinaigre jusqu'à dix fois, réduisez en poudre, lavez en eau, séchez au soleil, la dose est d'un gros dans une décoction d'or pur. Après trois prises consécutives, il sortira sur les jambes du malade des petites marques rouges, c'est la vapeur maligne qui se dissipe, signe de guérison. S'il ne sort pas de ces marques, le malade est désespéré.

« Contre avortement suivi de perte de sang excessive, R : *tai tche che* en poudre, un gros, suc de racines fraîches de grande consoude une demi-écuellée, mêlez et faites-en prendre trois ou cinq fois par jour jusqu'à guérison.

« Contre tumeur rouge et provenant de chaleur, R : *tai tche che*, *tsin tai*, 清黛, [*ts'ing taï*], $\overline{aa}$, *ζii*, *hoa che*, *kin kiai*, $\overline{aa}$, *ζi*, mettez en poudre, la dose est de ζii^{3}, délayez en eau miellée, il faut, en même temps en appliquer extérieurement sur la tumeur. »

— Geerts, p. 504. — « Ono Ranzan a bien distingué les deux variétés d'hématite : « Il existe deux variétés d'hématite, l'une plus ancienne, l'autre plus récente. Le premier de ces minéraux vient en masses terreuses friables, d'un rouge foncé de un à deux *sun* (3 à 6 cent.) ; la variété plus récente vient en masses beaucoup plus grandes, dures, présentant une fracture métallique couleur de fer. Elles sont souvent mamelonnées à leur surface comme la tête de Bouddah[1], d'où lui vient son nom de *ibode*. La variété dure, de provenance étrangère, se vend chez les dro-

1. Ce mamelonnage de la tête des Bouddhas de bronze n'est autre que les élévations verruqueuses qui doivent représenter la chevelure du saint.

guistes, tandis que les variétés terreuses se trouvent au Japon en grande quantité dans les provinces de Mino à Akasaka, d'Owari, de Totomi à Kake gawa. »

151) Geerts, p. 510. — « D'après Ono Ranzan, quelquefois le *che nao yu tchong*, en japonais *seki no u aï* (dont Geerts a fait deux pierres : *seki no* et *u ai*), renferme un noyau mobile en pierre qui donne, comme un hochet, un son lorsqu'on remue la pierre. De là lui vient son nom [japonais] de *susu ishi*, pierre à sonnette. » C'est l'aëtite de l'antiquité, qui ici également favorise l'accouchement, mais la véritable pierre d'accouchement chinoise est le *che yen*, p. 130 et 176).

152) *Pen ts'ao kang mou* [f° 33 r°]. — « *Koung tsin* [*k'ong ts'ing*], *koung* exprime une substance vide, *tsin* sa couleur d'un violet noirâtre... Cette pierre participe du cuivre; elle a la vertu de mettre le sang en mouvement et propre contre les intempéries du foie et contre les maux qui en dépendent, comme nuages et taies des yeux, contre l'écoulement involontaire des larmes. Li chi tsin cite un auteur qui dit que d'en tenir un peu dans la bouche, c'est un bon remède pour la redresser quand, par quelque obstruction des nerfs, elle est de travers, et il dit en avoir fait l'épreuve avec succès. Quand on a comme un nuage sur les yeux et qu'on ne voit rien distinctement, prenez un peu de cette pierre, exposez une nuit à la rosée, puis mettez-en dans les yeux.

« Pour tirer les taies noires qui couvrent la cornée transparente, R : de cette pierre et de l'alun, āa, ʒi, noix de galle quatre, réduisez en poudre très fine et en mettez tous les jours sur les taies. »

— Geerts, p. 639, cite l'article *ku sei* [*k'ong ts'ing*] du *Hon zo ko moku*. « D'après Li chi tsin, on a donné le nom de *ku sei* à ce minéral, parce qu'il est creux à l'intérieur. Le synonyme *yo bai sei* [*yang mei ts'ing*] (bleu ayant la couleur ou la forme du *yama momo*, *myrica rubra*) lui a été donné parce que sa couleur ressemble à celle du fruit de l'arbre *myrica rubra*.

« Dans le livre *Betsu roku*, il est dit que le minéral *ku sei* se trouve dans la mine de cuivre des montagnes Yetsu shun san du pays de Yéki shu (Cheh kiang), c'est une espèce de *do sei* [*t'ong tsing*] (esprit de cuivre). On l'exploite ordinairement dans le troisième mois, mais on peut aussi le prendre à tout autre temps de l'année. Ce minéral a la propriété de changer le cuivre, le fer, le plomb et l'étain en or.

« Selon le professeur Ko kei, la montagne Yetsu shun est situee dans le pays de Yeki shu (Cheh kiang), mais à présent on ne trouve plus dans le commerce le *ku sei* provenant de Yeki shu, puisqu'on n'exploite plus les mines depuis longtemps. On trouve maintenant le meilleur *ku sei* dans le pays de Do kuwan. Il possède une couleur très foncée et brillante. Une autre variété, mais qui est de deuxième qualité, vient du pays de Shi ko et on rencontre aussi ce minéral

dans la montagne de Ku sei san du pays de Ko hei gun. Le *ku sei* de cet endroit a une forme ronde et est massif sans cavités; quelquefois il adhère à d'autres pierres. Quand on fond ce minéral avec le plomb on peut en extraire une certaine quantité d'or. Il est considéré comme la plus importante des médecines qui dérivent du règne minéral et cependant on l'emploie peu en médecine, mais beaucoup dans l'art de dessiner.

« Le professeur Kiyo dit que toutes les substances qui portent le nom de *sei* [*ts'ing*] (bleu-vert), viennent dans les mines de cuivre, seulement le *ku sei* est rare. Actuellement les pays de Utsu shu, de Ran shu (Kan suh), Sen shu et Shin shu produisent ce minéral. Celui qui vient de Sen shu est le meilleur. Sa structure est fine et quelquefois il est creux à l'intérieur. Le minéral des pays de Utsu shu et de Ran shu forment des masses assez grandes, de couleur bleu foncé et il est souvent sans cavité. Quand il est rond et massif comme une boule de fer, on l'appelle aussi *haku sei* [*pe ts'ing*].

« Le professeur Tai meï dit que les plus gros échantillons de *ku sei* sont de la grosseur d'un œuf. Les petites pièces ont les dimensions des semences de l'arbre *abrus precatorius* (*so shi shi*). Sa couleur est d'un bleu foncé et il contient quelquefois à l'intérieur un liquide qui possède une saveur acide et en même temps un peu douce.

« Le savant Sho écrit que l'on trouve à présent le *ku sei* dans la province de Jô shin shu et qu'il ressemble par la forme au fruit du *myrica rubra*; c'est pour cette raison qu'on l'a appelé *yo bai sei*. La variété creuse et celle qui contient du liquide à l'intérieur sont très rares.

« D'après le professeur So kiyoku, l'empereur chinois Shin so avait ordonné d'aller chercher du vrai *ku sei*, contenant du liquide à l'intérieur. On n'a réussi qu'après de longues recherches à lui offrir du *yo bai sei*. Dans le pays de Shin shu, les habitants qui cherchent le *ku sei* demeurent dans les mines mêmes et cependant il leur est très difficile d'en trouver. Ce minéral possède une grande vertu médicinale. On peut se servir aussi bien des espèces creuses que de celles qui renferment du liquide.

« Li shi chin nous informe que le livre *Giyo ku to yo ketsu*, écrit par Cho kuwa, dit que le *ku sei* ressemble au fruit du *myrica rubra* et qu'il forme l'esprit du cuivre. Il a besoin d'eau courante pour se former et par conséquent on le trouve dans les parties humides des mines de cuivre. Quelquefois il contient un liquide à l'intérieur. Hors de la mine il se dessèche assez vite et des points brillants se forment alors à sa surface.

« Dans le livre *Ko shin giyoku satsu*, il est dit que le *ku sei* est une pierre féminine (*yn*). On trouve dans le pays de Jojo une espèce de forme stalactique et de couleur bleu-violet, très brillante. Dans les mines de Hoku tai san et de Shoku gen do on trouve une espèce de *ku sei* de deuxième qualité. Sa grosseur varie de celle d'un œuf à celle d'un poing et quelquefois il est creux et contient un

liquide huileux à l'intérieur. Il guérit promptement les yeux, même des personnes qui sont presque aveugles. En général, les variétés qui se trouvent dans les mines de cuivre sont bonnes. On s'en sert en outre pour dessiner. Bien qu'on fasse une distinction entre les deux variétés *yo bai sei* et *seki sei* [*che ts'ing*] leur constitution est la même. La différence existe seulement dans le degré de porosité et de finesse. Pour les dessins, on préfère le bleu de montagne, *so sei* [*tseng ts'ing*], qui est considéré comme le meilleur, vient ensuite le *ku sei* et en troisième ligne le *yo bai sei*.

« On lit, dans le livre *Zo kuwa shin nan*, que le cuivre en recevant l'influence du principe masculin [*yang*] se transforme en deux cents ans en malachite ou bleu de montagne. Les variétés dites *so* [*tseng*] et *ku* [*k'ong*] ne sont que des variétés de *seki riyoku* [*che lu*] et toutes les deux sont des minerais de cuivre. Il se convertit en deux cents ans en 鍮石, *chu seki* [*t'eou che*]. Suivant les opinions précédentes, il y a deux espèces de *seki sei*, l'une provenant des mines d'or, l'autre des mines de cuivre. La grosseur varie de celle d'un œuf à celle d'un poing et les petits morceaux ont la dimension d'un haricot. Tantôt le minéral se présente comme une concrétion, tantôt il est rond comme le fruit du *myrica rubra*. Il peut avoir différents degrés de finesse. Mais de toutes les variétés celle qui contient du liquide à l'intérieur est la plus précieuse. Viennent ensuite les espèces creuses (et vides) comme deuxième, et les variétés massives comme dernière qualité. Bien qu'on puisse préparer artificiellement des substances ressemblant au *do sei* [*t'ong ts'ing*] (azurite), elles ne peuvent jamais être égales au vrai *ku sei*, puisqu'elles ne sont pas, comme ce dernier, le produit de la métamorphose du *seki riyoku*.

Emploi médicinal. Remède pour les personnes à peu près aveugles et les sourds. Il guérit les inflammations des yeux et les taches de la cornée. Il fait cesser l'écoulement des larmes et, pris à l'intérieur, il guérit les rhumes, la bronchite et la maladie dite *chu bu*.

« Ono Ranzan en parle ainsi : « Le minéral *ku sei* est une variété géodique du *hen sei* [*pien ts'ing*, bleu en morceaux aplatis] (azurite), contenant un liquide ou une matière terreuse à l'intérieur. Il n'a pas une forme définie, mais il est ordinairement plus ou moins arrondi comme une balle de fusil. Selon le livre *Ten seki ben ran* il contient un liquide au printemps et en été, mais une matière terreuse en automne et en hiver. Dans le dernier cas on l'appelle *yo bai sei* (bleu de *myrika rubra*). Le liquide est employé dans la médecine comme injection pour les yeux.

« Selon le livre *Hin ji sen* on peut faire en sorte que les pierres dépourvues de liquide en contiennent, en les enterrant pendant quinze jours et autant de nuits dans la terre. Alors se formera à l'intérieur de la pierre le liquide qui constitue un remède célèbre pour faire disparaître les taches de la cornée.

« Il paraît que ce minéral est très rare en Chine, parce qu'on dit dans le livre

Hon kei ho gen : « Personne ne serait aveugle, s'il y avait assez de *ku sei* dans le monde. »

155) *Pen ts'ao kang mou* [f° 33 v°]. — « *Lou tsin* [*lu ts'ing*], *ta lou* [*ta lu*], pierre verte ou le grand vert. Cette pierre se trouve dans les mines de cuivre et tient de ses propriétés aussi bien que les deux précédentes. Il s'en trouve de fort gros morceaux qui ont des veines bleues, blanches et rougeâtres, cette pierre se polit et on en fait divers ornements. On prépare de cette pierre deux ou trois sortes de verts qui s'emploient par les peintres et les vernisseurs, on doit choisir pour employer en médecine celle qui est d'un vert foncé. Cette drogue a sa malignité, mais peu considérable, le grand usage qu'on en fait aujourd'hui est pour évacuer les flegmes par la bouche. On choisit la meilleure, on la met en poudre, on la tamise, on la lave et on la pulvérise de nouveau. Dans les manies mélancoliques où les flegmes dominent, on en fait prendre deux ou trois gros, y mêlant du *loung nao,* gros comme trois ou quatre petits pois, on broie ensemble et on incorpore avec suc de menthe. On le fait avaler comme on peut à ces malades qu'on ne gouverne pas comme on veut, ou dans du vin ou autre chose; aussitôt il faut les faire coucher sur le ventre, le flux de bouche vient abondamment et l'estomac est fort bien purgé sans secousses, et la guérison ensuite est facile. On voit des expériences journalières. Il faut cependant qu'un médecin observe le tempérament et l'état de chaque malade pour juger si ce remède lui convient. »

Geerts, p. 633. — « Ono Ranzan donne les informations suivantes sur cette substance : « On fabrique beaucoup de *roku sho* au Japon dans la ville de Nara, province de Yamato, et pour cette raison on l'appelle *Nara roku sho* (vert-de-gris de Nara). Pour le préparer on chauffe des plaques en cuivre humectées avec du vinaigre, jusqu'à ce qu'une couche verte soit formée sur le cuivre. Quand cette couche est devenue d'une épaisseur suffisante, on l'ôte à l'aide d'une brosse et on lave plusieurs fois la poudre obtenue dans l'eau pure.

« D'après le livre *Hon zo i gen,* on emploi du cuivre rouge pour fabriquer cette substance, mais selon le livre *Ten ko kai butsu* on peut aussi se servir du laiton. »

Geerts ajoute que les Chinois conseillent d'imprégner de cette substance le bois qui doit subir l'action de l'eau. Nous avons vu que le *t'ong ts'ing*, p. 36, était employé au même usage.

156) *Pen ts'ao kang mou* [f° 33 v°]. — « *Pien tsin* [*pien t'sing*], *che tsin* [*che ts'ing*], *ta tsin ta* [*ts'ing*]. C'est une espèce de faux azur qui s'emploie dans la peinture, le vrai et le plus estimé est celui que les mamohétans, dits Ouei Ovei tse, apportent. Celui d'ici passe chez quelques auteurs pour propre à communiquer aux hommes une vertu prolifique. Ce qu'il y a de certain c'est qu'ainsi que le *ta lou,* il est propre à évacuer les flegmes qui causent les manies mélancoliques. A cet effet, R : *pien tsin* ξ*i*, *ta lou* ξ*i*ˢ, pulvérisez ensemble et lavez et repulvérisez,

formez en pilules grosses comme un pois, la dose est de dix en eau tiède, elle fera sortir par la bouche, sans effort une ou deux écuelles de flegmes. »

Geerts, p. 636. — « D'après le livre *Betsu roku* on trouve le minéral *hen sei* [*pien ts'ing*] dans les vallées des pays de Buto (frontières entre le Shen si et le Sse' chuen), Shu tei (frontières entre Kwei chan et Sse' chuen) et Shu gaï (pointe méridionale de la province de Kwang tung) et on peut exploiter les mines à toute époque de l'année.

« D'après le professeur So kiyo, ce minéral est du *roku sho* [*lu ts'ing*] apporté des pays de Shu gaï (K'wang tung méridional), Rin yu (Cochinchine méridionale), Fu nan (Cochinchine). Il vient en masses, de la grosseur d'un poing, d'une couleur bleue et quelquefois ces masses sont creuses. Une certaine variété du pays de Bu sho (partie orientale du Hu peh) est plus petite, mais sa couleur est plus brillante. Les variétés qui viennent de Kan shu et Shi shu ont une forme aplatie et une couleur moins intense. Le professeur Li shi chin dit que c'est à tort que So kiyo présente le *hen seï* comme étant une espèce de *roku sho* (vert de montagne). On emploie le *hen seï* beaucoup dans la peinture pour les couleurs bleues. Les variétés à nuances légèrement verdâtres sont appelées *tai sei* [*ta ts'ing*]. On le trouve dans les pays de Sho (Hu nan et Hu peh) et Shoku (Sse' chuen) et différents autres endroits.

— *Pen ts'ao kang mou* [f° 33 r°]. — « *Hoei tsin*, 灰青, [*hoei ts'ing*], *tsen tsin* [*tseng ts'ing*]. C'est une pierre qui participe aussi du cuivre et qui est à peu près de même couleur que la précédente [*k'ong ts'ing*]. Elle renferme dans les commencements une liqueur, mais ensuite elle devient vide et même par écailles comme un oignon. On lui attribue les mêmes vertus qu'à la précédente et en un degré plus éminent.

— Une faute d'impression a laissé à la dernière ligne de la page 115, *pien che* au lieu de *pien ts'ing*.

157) *Pen ts'ao kang mou* [f°s 33 v° et 34 r°]. — « *Che tan* (fiel de pierre), *tan fan*, 明凡, (alun bleu). C'est un vitriol bleu; il s'en trouve dans les montagnes ou mines de Pou tcheou et ailleurs. Le meilleur est celui qui est de couleur de bec de canard.....

« On s'en sert dans les maladies des yeux, pour tuer les vers, contre les ulcères et plaies de fer, contre la gravelle, pour dissiper les tumeurs internes, contre les chancres et chairs baveuses et contre les pâles couleurs; il est surtout très efficace pour purger les flegmes par la bouche, ainsi, qu'on a dit ci-dessus du *che lou* et du *che tsin*. Un médecin de Nan pou, dit l'auteur, m'a donné une recette pour ces tumeurs qui réduisent promptement un malade à l'extrémité. C'est du *tan fan* délayé avec du vinaigre, il faut en faire avaler, il rend par la bouche

beaucoup de flegmes et il guérit. La première épreuve que j'en fis fut sur la femme d'un soldat : elle n'avait pris la moindre nourriture depuis trois jours. Ce remède la guérit très promptement. J'en ai fait depuis bien d'autres expériences avec succès. Pour tuer les vers et dissiper les enflures aqueuses, on le donne après l'avoir fait bouillir dans du vinaigre, le joignant aux autres drogues appropriées à ces maladies.

« Quand, dans les tumeurs du gosier, le malade ne peut pas même par force avaler, donnez le *tan fan* délayé en vinaigre. Ou bien, prenez *tan fan*, couleur de bec de canard deux gros et demi, *pe kiang tsan*, rissolé et pulvérisé, cinq gros. Soufflez-en peu à peu dans le gosier et le malade bavera.

« Dent qui fait mal et qui veut tomber. R : *tan fan* en poudre fine et délayé avec lait de femme en consistance d'opiat; frottez-en la dent trois ou quatre fois par jour, la douleur cessera et la dent reprendra force. Continuez cent jours, alors la dent aura sa première fermeté. Cessez après et lavez-vous la bouche avec eau nouvellement puisée.

« Ulcères de la langue. R : *tan fan*, cinq gros, mettez à rougir sur le feu dans un poêlon d'argent, laissez refroidir et passer une nuit, pulvérisez et appliquez de temps en temps tant soit peu, cela fera beaucoup baver, réitérez deux ou trois fois et le malade guérira.

« Pour inflammation des yeux. R : *tan fan* trois gros, calcinez, pulvérisez, faites dissoudre en eau et en lavez tous les jours.

« Contre morsure de chien enragé, appliquez *tan fan* en poudre.

« Contre clous et enflures des doigts, *tan fan* calciné, pulvérisez et appliquez ; apostèmes malins qui ne percent pas, *tan fan* et fiente d'oiseau; contre la vérole, R : *tan fan*, alun et vif-argent de chacun trois gros et demi, broyez jusqu'à ce que dans la mixtion, il ne paraisse plus aucune étoile; avec un peu de salive et d'huile, broyez de nouveau et incorporez bien le tout ; mettez le malade dans un endroit bien fermé et même entouré de bons rideaux, appliquez-lui de cette mixtion au milieu de la plante des pieds et y appliquant la paume de vos deux mains, frottez longtemps au même endroit, remettez de la mixtion et refrottez, quand vous aurez employé le tout, faites-le coucher, s'il sue, bave, et rend des excréments puants, le remède opère bien, il faut continuer trois jours de suite, augmenter et diminuer la dose suivant la portée du sujet, après quoi, faire user des bains et des remèdes appelés *tsoû foûng fan*.

— GEERTS, p. 645. — « On peut extraire du *Hon zo ko moku* ces passages qui nous donnent quelques nouveaux détails : Li shi chin dit que l'on a donné le nom de *tan* à cette substance, parce qu'elle a la couleur du foie et le nom du *han* [*fan*] parce qu'elle imite la forme de l'alun.....

« Dans le *Hon zo* il est dit qu'on falsifie le cuivre sulfaté avec le *sei han* [*ts'ing fan*] et le vinaigre, mais cette assertion n'est pas exacte. On le falsifie seulement



avec le salpêtre et le sulfate de cuivre de mauvaise qualité, en faisant cristalliser ces deux substances ensemble. La couleur devient alors moins foncée, quoique les cristaux possèdent aussi la faculté de se diviser par le choc. La variété *tan pan* dite *ki fu seki*, 氣扶石, [*k'i fou che*], est une imitation artificielle faite avec la poudre de sulfate de cuivre et le salpêtre.....

« Le professeur Chin Kuwatsu dit, dans le livre *Hitsu dan*, qu'il existe sur la montagne Yen san, 鉛山, une source amère qui donne du *tan pan* après l'évaporation, la marmite [en fer] dans laquelle on a bouilli l'eau de cette source se couvrant d'une couche de cuivre. Cependant, le sel ainsi obtenu n'est pas le vrai *seki tan* [*che tan*] et on ne peut pas en faire usage dans la médecine.

159) *Pen ts'ao kang mou* [fº 34 vº]. — « *Yu che*. Cette pierre est une espèce d'arsenic blanc ou gris. Suivant tous les formulaires anciens et modernes, cette pierre est un remède efficace pour déboucher, pour désopiler et refondre tumeurs et dépôts internes, mais ils conviennent aussi qu'il faut en user avec beaucoup de précautions et que, prise ou mal préparée ou mal à propos, elle est mortelle. Un auteur dit que cette pierre ramollit l'or. »

160) *Pen ts'ao kang mou* [fº 34 vº]. — « *Pi che*, *sin che* ou *gin sin* [*jen sin*], est un minéral sulfureux de couleur jaune ou rouge, c'est le réalgar : le meilleur est celui qui vient de Sin tcheou et qui se trouve en beaux gros morceaux jaunes. C'est avec le réalgar qu'on fait le *pi chuang* [*pi choang*] ou l'arsenic qui se vend sous ce nom dans les boutiques et qu'on emploie intérieurement. L'auteur dit qu'il faut employer, pour faire le *pi chuang*, une espèce de réalgar bleuâtre, couleur d'œuf de canard, on le fait sublimer dans des vases percés pour laisser échapper la vapeur maligne, il faut ramasser celui qui s'est sublimé en aiguilles, celui qui est en masse et en farine est inférieur pour les usages de la médecine. Autrefois, il n'y avait que les souffleurs et gens à secret qui l'employassent, mais aujourd'hui, il y a bien des médecins qui l'emploient surtout dans les fièvres quartes; je n'approuve pas leur méthode, dit l'auteur. Les épinards, la laitue, la décoction d'une certaine phaséole verte domptent en partie l'arsenic : il faut le donner, dit l'auteur, avec beaucoup de précautions, dans des décoctions de simples ci-dessus, et à des gens robustes et réglés, et qui s'abstiennent longtemps de vin. Li leou ki dans son *Recueil des remèdes* rapporte qu'une femme mariée, tourmentée depuis longtemps de maux de cœur, trouva un médecin qui lui donna à prendre quatre grains de ce sublimé avec huit grains de thé en poudre ; ce remède lui fit vomir un gros morceau de sang coagulé et elle fut guérie. Ce médecin avait raisonné juste sur ce que dit Ge hoa tzé de la cause ordinaire des cordialgies des femmes.

« On se sert extérieurement de l'arsenic avec moins de risques et plus de

succès, par exemple pour les chancres des gencives, R : arsenic et vert-de-gris, chacun parties égales, mettez en poudre et étendez sur du papier et appliquez, l'effet sera prompt.

« Autrement, R : arsenic délayé en vinaigre en consistance de bouillie, dans une écuelle ou plat, laissez-l'y jusqu'à ce qu'il soit sec, alors prenez-en gros comme un grain de millet enveloppé d'un linge et appliquez sur les gencives. Le lendemain tirez-le, il sortira des vers. Ces sortes de chancres les plus invétérés se peuvent guérir en trois jours.

« Contre les écrouelles, R : arsenic jaune pulvérisé avec encre épaisse, formez-en trochisque, que vous laisserez sécher et que vous garderez bien bouché : quand vous voudrez vous en servir, entamez un peu la tumeur et appliquez sur l'endroit entamé la moitié d'un de vos trochisques, continuez tous les jours, jusqu'à ce que la tumeur soit toute mangée.

« Contre vieux ulcères et fistules, R : arsenic, faites rougir au feu sur une tuile neuve, pulvérisez, prenez tant soit peu de cette poudre et incorporez avec salive, faites une tente de papier roulé, chargez-la de votre arsenic et la faites entrer dans le trou. On a guéri par ce moyen grand nombre de fistules invétérées. »

162) *Pen ts'ao kang mou* [f° 35 r°]. — « *Kin sin che* [*kin sing che*]. Pierre d'un jaune bleuâtre, elle se trouve dans le Nankin et Po tcheou. »

Geerts, p. 430. — « Ono Ranzan en donne la description suivante : « Le *kin sei seki* [*kin sing che*] et le *gin sei seki* [*yn sing che*] sont des roches d'un blanc grisâtre, dans lesquelles se trouvent disséminés de petits grains de mica. C'est donc une pierre-mère d'une certaine variété de mica. On l'emploie au Japon, au lieu de la pierre *on jaku*, 溫石, [*wen che*] (serpentine), pour chauffer le ventre des gens qui souffrent de coliques. On le trouve au Japon, dans les provinces de Yamato, d'Omi, de Mikawa, etc. On le trouve aussi mélangé à la roche *sei mo seki* (*ts'ing mong che*).

— En japonais, la pierre *yen che* [pierre à broyer l'encre] s'appelle *suzuri*. (Appert, p. 229.)

162 *bis*) *Pen ts'ao kang mou* [f° 35 r°]. — « *Kin che*, 金石, est une pierre de couleur rouge pâle. »

164) *Pen ts'ao kang mou* [f° 35 r°]. — « *Moung che* [*mong che*], *tsin moung che* [*ts'ing mong che*]... Il y a une montagne dans le territoire de Touong tchin hien, d'où il s'en tire, dont on fait divers petits ouvrages. Voici, selon l'auteur, comment on prépare cette pierre. Cassez-en quatre onces en petites pièces, mettez



dans une terrine, joignez-y salpêtre quatre onces, mêlez exactement, puis, donnez le feu y employant quinze livres de charbon, remuant toujours jusqu'à ce que le salpêtre soit tout dissipé et le *moung che* devienne d'un beau jaune, alors tirez-le du feu, laissez le refroidir, réduisez en poudre fine et par une lotion légère en belle eau, ôtez ce qui pourrait rester du salpêtre, puis, faites sécher au soleil et gardez. Ce remède est propre à dissiper et résoudre les tumeurs et dépôts internes et les flegmes qui sont cause de tant de grandes maladies. Il n'en faut pas faire prendre, dit un auteur, à une femme enceinte de deux enfants, ni à ceux qui ont la diarrhée, ni à gens trop âgés et épuisés : à cela près, ce remède guérit une infinité de maladies, par exemple, donné en pilules qu'on nomme pilules à faire bouillir la pituite, R : *mou che* (sic), préparé comme a été dit ci-dessus, une once, rhubarbe préparée avec du vin au bain de vapeur huit onces, *hoan kin* [*scutellaria viscidula*] lavé en vin huit onces, *tchin hian* cinq gros, mettez en poudre et avec un peu d'eau formez-en pilules, grosses comme des petits pois, dont ferez user communément en donnant depuis dix jusqu'à vingt à chaque prise et depuis cent jusqu'à deux cents dans l'eau quand on voudra purger par les selles.

« Dans toutes les maladies causées par les obstructions qui ont leur source dans le défaut de chaleur naturelle; telles sont les opilations de rate, les gonflements des hypocondres, les maux de cœur ou d'estomac, certains flux de ventre, etc., R : *tsin mou che* [*ts'ing mong che*] concassé une demi-livre, salpêtre pulvérisé deux onces, mettez par couches dans un vase de terre, couvrez, donnez feu de vingt lb de charbon : refroidi, tirez-le et mêlez-y *tchi che tchi* [*tch'e che tche*] pulvérisé deux onces, avec un peu d'eau formez-en pilules très petites et laissez sécher, puis mettez-les dans un vase de terre, sur le feu jusqu'à les faire rougir, puis les ramassez et gardez pour l'usage, la dose est depuis une jusqu'à trois à jeun avec de l'eau tiède par dessus : dans les flux et autres maladies invétérées on peut augmenter la dose jusqu'à sept.

« Contre accidents de paralysie et apoplexie, causés par vents et vapeurs malignes, où la respiration est très embarrassée par la quantité de flegmes visqueuses et qui causent la mort soudainement, si on n'y remédie, R : *mou che* [*moung che*] une once, salpêtre une once, faites calciner ensemble, pulvérisez et faites-en prendre demi-gros ou même un gros dans du suc ou décoction de menthe, y mêlant un peu de miel. Si l'accident vient de faiblesse d'estomac, donnez en décoction d'iris, y joignant du miel cuit. »

166) Le texte du *Y king*, renferme les huit *koua*, signes symboliques du monde, trigrammes composés de lignes brisées et entières, que Fou hi, fondateur de l'empire chinois, inventeur de l'écriture, prétendait avoir reçues du Ciel, sur le dos d'un cheval-dragon et d'une tortue extraordinaire sortie des eaux devant

lui. Les voici : ☰ *khian*, ciel : ☱ *doui*, eau des montagnes : ☲ *li*, feu : ☳ *dchin*, tonnerre : ☴ *sun*, vent : ☵ *khou*, eau : ☶ *keou*, montagne : ☷ *khiouan*, terre. Ils se multiplient par combinaisons et peuvent former soixante-quatre signes composés de lignes, qui sont restées une énigme pour les générations suivantes[1].

167) *Pen ts'ao kang mou* [f° 36 r°]. — « *Kin kang che*, diamant ou *kin kang tsan* [*kin kang tsoan*], perçant comme un vilebrequin. Tous les auteurs conviennent qu'il vient de dehors de la Chine ; les uns prétendent qu'au royaume de Tien tcho, où est née l'idole Foe, des plongeurs tirent le diamant du fond des rivières, d'autres disent qu'on le trouve sur les hautes montagnes, et un autre comme pour tâcher d'accorder les deux opinions dit, quoiqu'en en doutant, que les oiseaux de proie en avalent d'attachés à ce qu'ils mangent dans les montagnes et le rendent avec leurs excréments sur les sables des rivières. Le diamant est de couleur violette presque noire, comme mitoyen entre le fer et la pierre; pour distinguer le vrai du faux, mettez-le au feu à rougir et trempez-le ainsi dans du vinaigre. S'il ne s'altère pas il est véritable. La dureté du diamant est à l'épreuve du marteau. On dit que la corne de certaines chèvres sauvages nommées *lin* [*ling*] lui fait perdre sa dureté et fermeté, d'où vient qu'en Occident on compare au diamant la nature du *Foe sing* et l'affection ou la colère à la corne de la chèvre.

— Pour les renseignements sur le tapir, cf. note 44).

168 *bis*) *Pen ts'ao kang mou* [f° 36 r°]. — « *Pe yan che*, 白羊石 [*pe yang che*], pierre mouton blanc, pierre blanche polie qui se trouve en morceaux de diverses grandeurs et figures, agréables à la vue, il y en a une espèce de noire, on dit qu'elle chasse le mauvais air. »

168 *ter*) *Pen ts'ao kang mou* [f° 36 v°]. — « *Kin hia che*, 金牙石 [*kin ya che*], dent d'or, *hoan hia che*, 黃牙石 [*hoang ya che*, pierre dent jaune], est une pierre de couleur d'or qui vient du Suchuen : on en trouve en morceaux plats, quarrés et ronds comme des dames à jouer : cette pierre en sortant de la mine est d'une belle couleur jaune, mais si on la laisse quelque temps dans la terre elle noircit. On lui attribue la vertu de fortifier les reins et les parties génitales. »

169) Geerts, p. 277. — « Le *Hon zo ko moku* dit : « Le *hen seki* [*hari ishi*], [*pien che*], est une pierre dure que l'on a employée autrefois en guise de lame ou de couteau d'acier, mais on ne s'en est plus servi depuis qu'on a fait usage du fer. On en faisait surtout usage en médecine, en guise de lancette, pour ouvrir les tumeurs et les

1. A. S. et D., *Histoire complète de l'empire de la Chine*, t. II, p. 241.

abcès. C'est probablement une espèce de *yanone ishi* [flèches barbelées], 鏃石 [*ts'ou che*] (tête avec queue).

« ONO RANZAN ajoute : « C'est une aiguille en pierre fort dure, qui s'employait autrefois pour ouvrir les abcès. Dans quelques provinces, on se sert même encore au lieu de *hen seki* d'un fragment pointu d'un objet de porcelaine cassée. »

— *Che nou*, en japonais *seki to*. GEERTS, p. 272, consacre tout un chapitre aux armes de l'âge de pierre.

170) *Pen ts'ao kang mou* [fº 36 vº]. — « *Yueh* [*tche che*], 越砥石, *mo tao che* [*mouo tao che*], pierre à aiguiser les couteaux. Rougie au feu, éteinte et bue en vin, elle dissout le sang figé. L'eau dont on la frotte est fort bonne contre les taies des yeux ; cette même eau s'applique avec succès sur certaines gales causées par le venin des araignées, elle s'applique aussi sur les écrouelles et autres tumeurs de cette nature. »

173) *Pen ts'ao kang mou* [fº 36 vº]. — « *Me fan che*... Son usage est pour guérir les tumeurs malignes, même celles qui viennent au milieu du dos, nommées *fa pei*. R : de cette pierre et cassez-la en petits morceaux, faites rougir au feu et éteignez avec bon vinaigre et l'y laissez infuser quelque temps. Réitérez jusqu'à dix fois, pulvérisez bien et tamisez, jetez dans un vase de lait et broyez pendant sept jours, car il faut que ce soit une aussi fine bouillie que si elle était de fleur de froment : item, quatre onces de cornes qu'on ait arraché d'un cerf pris et tué et non qui soient tombées d'elles-mêmes ; coupez en morceaux d'environ deux pouces, brûlez jusqu'à ce qu'ils ne fument plus, alors cessez et mettez en poudre fine deux onces, pulvérisez aussi deux onces de *pe lien*, 白斂, cru, mettez bon vinaigre dans un vase d'argent, faites bouillir médiocrement en sorte que le vinaigre en bouillant forme comme des yeux de poisson, alors mettez en tournant vos poudres dedans, remuant toujours sur le feu pendant deux bonnes heures, quand votre matière sera d'une bonne consistance, ni trop claire ni trop épaisse, versez-là dans une terrine, laissez refroidir, puis couvrez avec soin, prenant garde qu'il ne tombe de la poussière et gardez pour le besoin. Quand vous aurez à traiter quelque tumeur enflammée, avec les barbes d'une plume d'oie, frottez de ce liniment tout le contour de la tumeur, partout où il y a rougeur, laissant un endroit au centre où vous ne frottiez pas et par où le venin puisse sortir. Ce centre non frotté doit être de la largeur d'un double. S'il n'y avait pas encore suppuration, la tête de la tumeur percera et elle diminuera : s'il y avait déjà ouverture et matière, le pus se cuira parfaitement. Si l'ulcère était déjà vieux et si la pourriture était dans les chairs, les nerfs et même les os, mettez de votre remède sur un morceau de toile fine et appliquez, renouvelant dès qu'il sera sec,

le mal sera dans peu guéri, ayez seulement le soin qu'il ne reste pas de sac. Il faut observer que si on vous appelle quand l'abcès est ouvert, avant d'appliquer votre remède, lavez bien la plaie avec décoction de pieds de cochon et essuyez bien, puis usez du liniment. Item, il faut éviter qu'on ne touche ces sortes de plaies, ni les environs, ni que l'haleine de quelqu'un y pénètre, n'en laissez même approcher ni homme qui sente le gousset, ni femme qui ait ses mois ou soit enceinte. Observant bien tout cela, les dix premiers jours pansez la plaie et usez de votre liniment une fois chaque jour : dix jours passés, il ne faut panser qu'une fois en deux jours. Ce remède est fort bon, mais il faut user du liniment avec dextérité, sans quoi on cause au malade une douleur bien vive.

« Je trouve à peu près la même chose dans un autre auteur et en moins de termes. R : la pierre susdite, grosse comme un œuf d'oie, faites-la bien rougir à grand feu et éteignez dans de fort vinaigre, il se résoudra une partie de la pierre en poudre qui restera dans le vinaigre, réitérez jusqu'à ce que vous ayez ainsi consumé toute la pierre, alors séchez cette poudre si elle est fine et la broyez si elle ne l'est pas. Tamisez bien et avec vinaigre faites-en un liniment dont vous userez à l'occasion. »

174) *Pen ts'ao kang mou* [f° 37 r°]. — « *Choui tchoung pe che* [*choei tchong pe che*]... Il arrive souvent que pour manger trop d'un poisson appelé *hoei*, on sent un gonflement et une tumeur très vive et très douloureuse à la région de l'estomac, les malades tombent dans un abattement et maigrissent peu à peu. R : quelques-unes de ces pierres, rougissez-les bien au feu et les éteignez dans une quantité d'eau, réitérez jusqu'à sept fois et faites boire chaud : usez de ce remède en quantité et la tumeur disparaîtra. »

175) Geerts, p. 255-260, a tout un chapitre consacré aux différentes espèces de sable du Japon. La plupart tirent leur nom de leur forme ou de leur pays d'origine; d'autres au contraire, sont des produits minéralogiques spéciaux. Parmi ces derniers nous relevons les suivants, dont voici les noms, en chinois :

Yn cha, sable d'argent, contenant de l'argent; *kin cha*, sable d'or; *kin kang cha*, émeri rouge pour tailler les pierres dures [certainement à rapprocher du *kin kang tsoan*, p. 124 et note 167)]; *chan hou cha*, sable de corail rouge; *choei tsing cha*, sable de cristal de roche; *t'ie cha*, poudre de fer oxydulée magnétique noire, sous forme de sable [cf. p. 39 et note 53].

176) *Pen ts'ao kang mou* [f° 37 v°]. — « *Che yen*, pierre d'hirondelle [hirondelle de pierre]... L'espèce animale a quelque ressemblance avec la chauve-souris. Comme il mange du *tchoung ju*, qui est un remède restauratif, il est naturel que de ce remède on tire aussi un remède restauratif. Mais qu'est-il arrivé? C'est que l'ignorance ayant fait confondre le *che yen* animal et le *che yen* pierre, on

trouve dans mille recettes le *che yen* pierre, prescrit comme un remède restauratif, qualité qu'il n'a du tout point.

« Dans les fièvres malignes, quand les urines sont âpres et qu'il y a tension au bas-ventre, R : *che yen* en poudre et faites-en prendre demi-gros délayé en décoction d'oignons et continuez jusqu'à ce que la tension cesse.

« Dans les dysuries douloureuses et accompagnées de sang et de maux de cœur, R : *che yen*, *chan lou*, belle-de-nuit ou jalap doux, *hoang hoa*, petits pois rouges, parties égales, mettez en poudre, la dose est d'un gros en décoction d'oignons. Contre flueurs blanches ou rouges de femmes, le mal fût-il de plusieurs années, R : *che yen* une, usez-la en frottant avec eau que ferez boire.

« Contre dents qui branlent, R : *che yen* en cinq couples, c'est-à-dire, cinq mâles et cinq femelles, faites bien rougir au feu, éteignez en bon vinaigre, réitérez sept fois, pulvérisez, ajoutez-y sel violet ou noirâtre et musc tant soit peu, broyez et mêlez, frottez-vous-en tous les jours les dents et lavez-vous la bouche avec du vin tiède. »

— Nous nous trouvons en présence de deux légendes, ayant cours également en Occident. D'abord la pierre d'accouchement : mais ici, au lieu d'être le *yu yu leang*, l'aëtite, que nous avons rencontrée page 111 et note 151), c'est le *che yen*, l'hirondelle de pierre; puis elle est considérée comme ayant des mâles et des femelles, ce que nous avons observé déjà note 11), à propos des pierres qui enfantaient, dont les unes étaient mâles, les autres femelles.

— Cette pierre à empreinte doit être jointe à celles déjà nombreuses en Occident, que l'Antiquité comme le Moyen-Age attribuaient aux dieux, aux héros, aux prophètes et aux saints.

178) *Pen ts'ao kang mou* [f° 37 v°]. — « *Che hiai* [*che hie*]... On les recherche avec soin, on les appelle cancres de pierre et on les met sur la table prétendant qu'ils éclaircissent la vue.

« Quoi qu'il en soit de tout cela, on emploie ces pierres dans les nuages et taies des yeux comme on fait bien d'autres pierres. Item, on leur attribue la vertu de dompter la malignité de toutes sortes de drogues; item, de tuer les vers; item, d'être bonnes dans certaines maladies épidémiques, causées par une grande chaleur; item, pour faciliter l'enfantement et délivrer de l'arrière-faix : la plus commune manière de s'en servir, c'est de l'user en frottant, avec de l'eau chaude, dans un vase de terre, qu'on fait boire. Pour l'appliquer sur des tumeurs on l'use en frottant avec du vinaigre. »

179) *Pen ts'ao kang mou* [f° 38 r°]. — « *Che hoang*, jaune de serpent. Un ancien auteur dit que c'est une pierre jaune et ronde qui se trouve dans le ventre

des serpents et qui pèse comme de l'étain. Elle est tellement jaune qu'il y a un peu de bleuâtre et de noirâtre. Un autre auteur dit qu'il y a un *che hoang* de couleur rouge, que le serpent vomit et que les paysans rencontrent quelquefois. Un autre dit qu'aujourd'hui on trouve du *che hoang* dans les territoires de Yu tcheou et de Sin tcheou; on prétend que celui dont les médecins usent maintenant n'est autre jaune qu'une terre jaune de la grosseur et figure d'une balle d'arbalète, que les serpents, dit-on, en avalent ou tiennent dans le gosier pendant l'hiver qu'ils sont en terre, et qu'ils rejettent quand ils en ressortent au printemps. Cette terre est dure comme une pierre, elle est jaune en dehors et noire en dedans, on en ramasse à la deuxième lune. Ceci est différent de ce qu'ont dit les anciens qui prétendent que c'est une pierre ou bézoard. L'auteur accorde le différend en disant qu'il y a réellement une pierre qui se trouve quelquefois dans le ventre des serpents, comme il s'en trouve dans celui de bien d'autres animaux, mais que, comme il est extrêmement rare, on lui a substitué la terre qu'on vient de décrire. Savoir si le serpent l'a prise pour l'hiver et rejette ensuite, cela mérite confirmation. Pour employer cette pierre on la fait rougir au feu et éteint en vinaigre plusieurs fois; elle est froide, mais sans malignité; elle est cordiale et facilite l'accouchement, apaise les convulsions des enfants et est propre contre la gravelle, donnée en infusion. On l'use avec l'eau et on l'applique sur les enflures venimeuses. »

— Les *Lapidaires* occidentaux signalent deux pierres de serpent. L'une pierre précieuse, sorte d'escarboucle, brillant la nuit, que le serpent conserve dans sa gueule ou sur son front; il en est question dans la tératologie du Moyen-Age. M. H. Gaidoz l'a étudiée dans *Mélusine*, 1890-1891. L'autre, excellent antidote, est une concrétion qui se formerait à l'intérieur des serpents. Signalée par Pline (lib. XXX, c. xv), le *Lapidaire d'Hugues Ragot*, — pour ne citer qu'un auteur du Moyen-Age — l'appelle *sintique*. C'est incontestablement de cette dernière dont il est ici question, puisqu'elle ressemble, dit l'auteur, au *nieou hoang*, jaune de bœuf, bézoard, dans lequel on ne saurait méconnaître l'*ouars* arabe, l'*hadjer el-baker*, pierre du fiel du bœuf au moment de la pleine lune, signalé par Ibn el-Beïthar dans son *Traité des simples*, n° 628.

— Geerts, p. 520. — « Ono Ranzan donne de cette pierre la définition suivante : Le professeur Li shi chin distingue les deux minéraux *ja wo* [*che hoang*] et *ja gan seki*, 蛇含石, [*che han che*], mais il le fait à tort, puisqu'il est écrit dans le livre *Hon zo i gen* que *ja wo* et *ja gan seki* sont une seule et même substance. Il est dit que cette pierre vient dans le ventre des serpents ou bien qu'on la trouve dans les trous où se tiennent les serpents. Ce sont là de purs mensonges.

« Les espèces qui nous viennent de l'étranger (Chine) ont la forme d'une boule un peu aplatie, comme le *kashu imo* (tubercule de *Dioscorea japonica*). Elles sont

massives, possèdent une couleur brunâtre de fer oxydé et quelquefois plusieurs verrues à l'extérieur; elles montrent une substance cristalline blanchâtre à l'intérieur et s'appellent d'ordinaire *ja gan seki.*

« Une autre variété qui montre à l'intérieur une masse cristalline radiée, à éclat métallique, s'appelle souvent (comme le fer sulfuré cubique) *ji nen do* [*tse jan t'ong*]. Comme les deux variétés se ressemblent beaucoup, on les confond généralement. »

179 *bis*) *Pen ts'ao kang mou* [f° 38 v°], — « *Pi lie tchin*, **霹靂碪**, *loui ki*, **雷楔**, pierre de tonnerre. C'est une espèce de pierre qu'on trouve après la foudre tombée, tantôt d'une figure tantôt d'une autre, ordinairement de la figure du fer d'une hache, à cela près qu'il n'y a pas de trou pour l'emmancher; ou d'une barre de fer ou d'une lime, quelquefois longue de plus d'un pied et pesant trois ou quatre lb, très dure, de couleur bleue, noire, marbrée, etc. On les trouve après le tonnerre, enterrées dans la terre à cinq et six pieds et souvent plus. Il tombe quelquefois une matière qu'il appelle perle ou brillant : c'est, dit-il, un phosphore qui luit dans les ténèbres.

« C'est, dit-il, par l'agitation ou mouvement violent, ou du choc des vapeurs et matières subtiles du Soleil et de sa femme, que se produisent ces grands bruits, déterminés ou mus l'un et l'autre par un esprit ou être intelligent qui agit en cela et dans tant de productions que nous voyons avec une sagesse parfaite : les voies, continue-t-il, de ces esprits sont obscures et imperceptibles à notre égard, nous ne pouvons les pénétrer à fond. On attribue à cette pierre d'être d'usage pour faire revenir de certaines frayeurs subites et extraordinaires, qui démontent le cerveau et font qu'on ne connaît plus les gens; item, d'être utiles dans la dysurie provenant de gravelle; la manière d'en user dans ces deux cas, c'est de l'user en frottant avec eau qu'on fait boire et en prendre ainsi avec l'eau où elle a bouilli. On dit que, mise sous le chevet, elle empêche qu'on ait des songes effrayants. On en fait prendre de la raclure dans la phtysie et pour tuer les plus vieux et les plus dangereux vers; item, mise dans des coffres et armoires, elle empêche qu'il ne s'y engendre des vers. »

180) Geerts, p. 353. Voici la traduction qu'il donne du *Pen ts'ao kang mou.* — « Le *giyo sui seki* [*yng choei che*] est une espèce de sel cristallin qui se forme sur le sol des magasins où on a conservé longtemps le sel marin. Il est limpide comme le cristal de roche et le sulfate de soude, et il est invisible même dans l'eau pure à cause de sa limpidité parfaite.

« Si on mêle ce sel avec de l'eau de puits dans une bouteille, qu'on la ferme et qu'on la suspende au fond d'un puits, on verra que l'eau se congèlera, même pendant l'été. Pour cette raison, on lui a donné le nom de *giyo sui seki* (c'est-

à-dire pierre qui cause la congélation de l'eau) ou de *kan sui sekı* [*han choei che*] (pierre qui refroidit l'eau).

« Dans la médecine, on s'en sert comme remède réfrigérant dans les fièvres, dans le mal d'estomac, le mal de dents, le mal aux yeux et contre les brûlures. »

« Le naturaliste japonais Ono Ranzan ajoute : « Le vrai *kan sui seki* est formé de cristaux limpides comme l'alun ou le sucre cristallisé. Il se forme dans la terre, où l'on a conservé une grande quantité de sel marin pendant une période de plusieurs années. Il a un goût amer, mais non salé; il n'est pas très pesant et ne se liquéfie pas à l'air pendant l'été. Il est soluble dans l'eau. On trouve parfois des cristaux de *kan sui seki*, à l'extérieur des sacs en paille, dans lesquels on a longtemps conservé le sel marin. Les pharmaciens vendent à tort le *ho ge seki* [*fang kie che*] sous le nom de *kan sui seki.* »

180 *bis*) *Pen ts'ao kang* [*mou* f° 39 r°.] — « *Yen*, 塩, sel commun. En quel endroit de la Chine n'y en a-t-il pas, dit un auteur? Il n'y a que chez les Barbares qui sont au Sud-Ouest de la Chine où il est assez rare. Aussi brûlent-ils des bambous et autres bois dont il tirent un sel pour suppléer à l'autre. Dans les provinces de Chine qui sont éloignées de la mer comme le Chen si, le Su chuen et le Kouei tcheou, il y a des puits dont l'eau est salée, on en tire une grande quantité de sel par le moyen de l'évaporation. Il y a aussi, dans le territoire du Pin tchou, un sel qu'on extrait de la terre en la faisant bouillir et évaporer, mais il est fort noir et fort grossier et ne peut surtout entrer en médecine. L'auteur rapporte qu'il se trouve en Chine, mais bien plus dans la Tartarie, une grande quantité de sel fossile ou gemme en morceaux très grands de différentes couleurs et que ce sel purifié est comme le sel marin.

« Le sel est froid de sa nature, mais sans grande malignité. Cependant, quand on en mange beaucoup, dit un ancien auteur, les poumons s'en ressentent et on est sujet à la toux. Les peuples du Nord-Ouest, dit un autre auteur plus moderne, n'aiment pas à manger des choses salées. Aussi vivent-ils communément plus longtemps, sont plus rarement malades et ont une meilleure couleur que les peuples du Sud-Est qui aiment fort à manger salé, preuve que ce que les anciens ont dit du grand usage de sel est véritable.

« Il faut le défendre absolument dans les difficultés de respirer, asthme, toux, hydropisies et soifs continuelles. Cependant le sel peut s'employer et s'emploie en effet utilement dans un très grand nombre de maladies. S'agit-il de préparer un remède propre à fortifier les reins, on y fait entrer le sel comme capable d'y porter la vertu des autres drogues, par l'espèce de sympathie qu'il a avec les reins. Veut-on fortifier le cœur, on fait entrer dans le remède du sel décrépité, comme capable de rétablir par son humidité tempérée l'épuisement du cœur, causé par l'intempérie des humeurs sèches et amères. Par la même raison, il

entre dans les remèdes qu'on destine à fortifier l'estomac : car, comme la santé du fils dépend fort de celle de la mère, aussi pour rétablir l'estomac, il n'est rien de tel que fortifier le cœur, ces deux viscères ayant entre eux à peu près le même rapport. Dans les remèdes qui ont pour but de résoudre des dépôts, opilations et duretés, il n'y a pas jusqu'aux vomitifs où il entre avec succès. Un ancien auteur en rapporte une double et mémorable épreuve faite l'an onzième Yuen ho, sous la dynastie Tang. Deux personnes dans la dixième lune de la dite année à différents jours furent attaquées de la cruelle colique nommée *ho loan*. Elles ne pouvaient ni vomir, ni aller par bas, elles rendaient une sueur froide en une quantité prodigieuse, enfin, elles ne paraissaient plus respirer et on les tenait pour mortes. Lorsqu'un médecin proposa le remède qui suit, R : sel commun, une bonne cuillerée, remuée dans un vase sur le feu, jusqu'à ce qu'il devienne jaune. Mêlez dans un grand verre d'urine d'enfant, faites avaler tiède, on le fit et presque aussitôt suivit évacuation par haut et par bas et les malades furent comme ressuscités.

« Pilules noires dans lesquelles entre le sel préparé. R : une mesure de beau sel bien réduit en poudre, mettez dans un pot de terre dont l'ouverture ne soit pas large, adaptez sur l'ouverture une tête de mortier bien pétrie et bien ferme, mettez d'abord sur un petit feu de braise, peu à peu ajoutez du charbon, observant de ne pas tant augmenter le feu que le vase se casse, continuez jusqu'à ce qu'au travers du vase rougi il sorte comme une sueur d'eau. Alors ôtez le feu, laissez cette sueur se durcir en froidissant. Cassez le vase et tirez-en votre matière. Item, prenez une mesure de *kou*, mettez sur le feu, remuez et faites bouillir; item, prenez une once d'amandes de noyaux de pêche, incorporez avec son de froment et faites cuire en remuant dans un poêlon. Item, prenez deux onces de pignon d'Inde, dont vous ayez ôté le germe, enveloppez de plusieurs doubles de papier brouillard et faites cuire en remuant sur le feu autant qu'il suffit pour en tirer l'huile, observant que la cuisson soit médiocre, car s'il est tout à fait cuit, il n'a plus assez de vertus et s'il ne l'est pas il est dangereux. Ensuite unissant ces quatre drogues, incorporez-les bien en broyant et avec le miel formez pilules comme petits pois, la moindre dose est de trois, qu'il faut prendre de grand matin dans une liqueur appropriée. Dans les maladies épidémiques, causées par intempéries des saisons, faites prendre avec du suc de *kou* et avec du thé, pour cordialgie, avec du vin, l'effet en sera très prompt. Pour le flux de sang, faites prendre avec la boisson ordinaire. D'abord le flux de sang se changera en simple diarrhée et quelque temps après, il cessera tout à fait. Pour les fièvres quartes faites prendre dans du thé; pour la maladie appelée *kou tchin*, cuisson des os, faites prendre en décoction de miel et défendez de boire ni de manger rien de froid, si le mal est déjà vieux, augmentez un peu la dose des pilules, ne vous effrayez pas s'il s'ensuit vomissement ou diarrhée, si cependant l'un ou l'autre devenait excessif, arrêtez-le par quelques prises de *hoang lien*.

« Il est certains tempéraments qui résistent aux plus puissants remèdes : à celui-là, donnez-lui jusqu'à une once des dites pilules et faites en sorte que le malade garde un bon régime, cinq ou six jours après. Le temps de faire ces pilules est la douzième lune, il faut les garder dans une bouteille exactement bouchée, où l'air ne puisse pénétrer. Ce remède peut surtout être une ressource pour les cas où l'on se trouve en voyage ou bien dans des méchants bourgs et villages où l'on ne trouve pas de remèdes, ni les drogues nécessaires pour les composer. Il faut se souvenir de n'en point donner aux enfants.

« Quand un homme, pour avoir été battu par quelque esprit, tombe sans sentiment et comme mort, R : sel une écuellée, eau deux écuellées, mêlez bien, faites avaler au malade et en même temps prenant de l'eau froide en votre bouche, soufflez-lui-en et il reviendra à soi. Quand il y a tension, gonflement et dureté des hypocondres, faites prendre infusion de sel en eau, jusqu'à ce qu'il survienne vomissement. Contre les coliques du ventre ou ventosités, mettez du sel en poudre, bien chaud dans un nouet et en frottez longtemps la partie. »

« Si la colique est accompagnée de symptômes pressants, remplissez de sel la cavité du nombril et appliquez sur ce sel un bouton de feu jusqu'à sept fois.

« Pour douleurs de goutte, frottez-vous-en tous les jours les cuisses, les genoux, jambes et pieds jusqu'aux ongles et un moment après, lavez-vous avec de l'eau bien chaude, j'ai vu une heureuse épreuve de ce remède.

« Après certaines maladies épidémiques, causées par l'intempérie des saisons, il arrive assez souvent que ceux qui ont été attaqués sans en mourir, sentent un gonflement incommode aux aisselles : faites bien chauffer du sel en poudre en le remuant sur le feu et appliquez chaudement : quant l'enfant vient à rebours, frottez de sel le ventre de la mère et appliquez aussi légèrement à la plante des pieds de l'enfant.

« Dans la suppression d'urine, enveloppez du sel bien blanc dans du papier, mouillez, faites brûler au feu, pulvérisez et soufflez-en tant soit peu dans le canal de l'urine.

« Contre constipation et suppression d'urine, mêlez du sel avec un peu de vin amer, appliquez sur le nombril, renouvelant dès qu'il sera sec, arrosez aussi le fondement avec du suc de sel et intérieurement faites prendre de l'eau dans laquelle vous ayez trempé du sel enveloppé dans du papier.

« Dans la gonnorhée, R : beau sel blanc une once, mettez dans un vase l'y pressant bien avec un pilon, bouchez le vase exactement et mettez au feu pendant un jour. Laissez bien refroidir, tirez : item, prenez *fou lin* et *chan yo* de chacun un once, pulvérisez le tout et incorporez avec pulpe de jujubes et avec miel, formez-en pilules comme pois, la dose est de trente dans une décoction de jujubes.

« Douleur violente au fondement après la dysenterie : chauffez du sel en le

remuant dans une terrine sur le feu, pulvérisez, mêlez dans le riz clair que mangera le malade, quatre ou cinq fois suffiront.

« Quand dans une plaie de fer, il y a grande hémorrhagie, ce qu'il y a de plus à craindre, c'est que le sang qui se répand intérieurement ne se refroidisse : pour l'empêcher, faites chauffer du sel dans un vase sur le feu, en remuant, mettez-en trois pincées dans du vin et faites avaler.

« A un maniaque qui rit toujours, R : sel marin, faites bien rougir sur le feu, pulvérisez, mettez en eau de rivière sur le feu, donnant seulement quelques bouillons, faites avaler peu à peu, le malade vomira copieusement et guérira.

« Pour affermir les dents et éclaircir la vue, R : sel marin, faites fondre en eau, faites bouillir quelques bouillons, versez par inclination l'eau qui sera claire dans un vase d'argent, faites évaporer jusqu'à ce qu'il se forme une belle fleur de sel blanche comme la neige que vous garderez dans un vase de terre neuf. Tous les matins, frottez-en les dents, puis rincez la bouche avec eau, introduisez-en un peu dans les yeux et le laissez un moment, ensuite lavez-les bien. Si vous avez les dents décharnées et branlantes, lavez-vous la bouche tous les matins une centaine de fois avec eau de sel.

« Relâchement et inflammation de la luette, sel commun calciné et appliqué à diverses reprises.

« Le sel est aussi d'un très bon usage pour ôter les taies des yeux surtout récentes et superficielles.

« Il est une maladie assez extraordinaire dans laquelle il sort du corps une si grande abondance de poux que cela passe l'imagination. Cela suppose une grande corruption dans les humeurs et cette corruption augmente chaque jour, aussi bien que le nombre des insectes : le malade souffre une douleur et une démangeaison terrible qui lui fait jeter, jour et nuit, les hauts cris. Il lui sort presque incessamment du sang de la pointe de la langue, les dents lui deviennent toutes noires, les narines s'ouvrent, les lèvres tremblent. Faites-lui prendre pendant quinze jours et davantage une potion de vinaigre et de sel. »

182) Geerts, p. 634. — « D'après le *Hon zo ko moku*, le professeur Kiyo prétend que le *riyoku yen* [*lu yen*] vient du Yen gi koku [Karashar]. On le trouve toujours adhérent à d'autres pierres et immergé dans l'eau. Sa forme est semblable à celle du *hen seï* [*pien ts'ing*] ou *ku seï* [*k'ong ts'ing*] et on l'emploie principalement comme remède dans les maladies d'yeux. On prépare à présent aussi un *riyoku yen* artificiel en faisant usage de *ko miyo yen*, 光明鹽, [*koang ming yen*] (sel de roche), de *dô sha*, 硇砂, [*nao cha*] (chlorure d'ammonium) et de *seki do setsu* (limaille de cuivre rouge). On laisse macérer ces trois substances pendant quelque temps dans l'eau et on obtient alors une matière salée, verte, que l'on emploie à la place du véritable *riyoku yen*.

« D'après le professeur Jun, le *riyoku yen* nous vient de la Perse. Il adhère à d'autres pierres et sa couleur peut résister longtemps au contact de l'air sans changer. L'imitation du *riyoku yen*, préparé en Chine avec du cuivre et du vinaigre, ne doit pas être employée dans la médecine. Aussi n'est-elle pas aussi bonne que le vrai *riyoku yen* comme matière colorante, puisqu'elle ne peut pas se conserver longtemps sans être altérée. Le professeur Li shi chin dit que le *riyoku yen* de la Perse possède une couleur vert-bleuâtre et que le vrai *riyoku yen* n'est pas hygroscopique (comme l'est le sel artificiel). Pour préparer le *riyoku yen* artificiel, on fait macérer pendant sept jours un *riyo* de *seï yen* [*ts'ing yen*] avec un *sho* d'eau dans une marmite en cuivre. On enlève la substance verte qui s'est formée et on laisse de nouveau macérer pendant un laps de temps de sept à quatorze jours, jusqu'à ce qu'il se forme un autre dépôt de *riyoku yen*. Celui-ci a un goût salin, amer et n'est pas vénéneux. On l'emploie contre les inflammations des yeux, des glandes lacrymales et pour ôter les taches de la cornée en faisant des injections de cette substance dans l'œil. En outre il peut guérir la maladie *kan* des enfants.

Ono Ranzan le décrit ainsi : « Le *riyoku yen* nous vient des pays barbares. Son nom hollandais est *spaansch groen* (vert d'Espagne). *Spaansch* est le nom d'un pays, *groen* signifie vert. Ce sel possède une couleur verte moins intense que le *do seï* [*t'ong ts'ing*]. Son goût est acide et astringent. On l'emploie comme matière colorante dans les dessins étrangers. »

183) *Pen ts'ao kang mou* [f° 40 v°]. — « *Po siao* [*pouo siao*], *hien siao* [*yen siao*], *pi siao*, *mang siao*, *ma ya siao*. C'est le salpêtre, à qui on donne différents noms selon les différents degrés de pureté qu'on lui donne. C'est un remède de nature froide, mais sans malignité quand il est purifié, car quand il ne l'est pas et qu'il est jaune ou bien rouge, il peut nuire et même faire mourir. On le purifie en le faisant bouillir deux ou trois fois avec de l'eau dans laquelle on aura fait cuire quelques grosses raves blanches. On ôte les raves et on procède à la filtration et évaporation. Il est d'usage dans toutes les maladies qui ont pour cause une intempérie chaude, il est apéritif et dissolutif, il aide à la digestion, guérit le ténesme et autres maladies semblables, enfin il purifie, humecte et arrose tout le corps, il faut seulement savoir s'en servir à propos et n'en pas donner aux femmes grosses dans les quatre, cinq, sept et huitième mois de grossesse.

« On donne ici la composition d'une espèce d'électuaire dont on prétend que, sous la dynastie Tang, l'Empereur faisait présent à tous ses grands officiers : il s'appelait *tsu siue* [*ts'e siue*], neige violette. R : or fin cent onces, *che kao*, *hoa che*, *tsu che* [*ts'e che*] de chacun trois lb, broyez, versez une charge d'eau, faites cuire jusqu'à diminution de six parties. Otez les drogues, mettez dans cette eau corne de rhinocéros en poudre, corne de la chèvre nommée *lin, tsin mou hiang*, aristoloche longue de chacun cinq onces, *hiuen seng* lavé et rissolé au feu, *chin*

ma, ricinus de chacun une lb, réglisse fritte dans un poêlon à sec, huit onces, faites cuire jusqu'à diminution de plus de la moitié, ôtez les drogues et dans ce qui reste de liqueur, mettez *po siao* dix lb, *siao che*, 消石, deux lb, faites cuire à petit feu, remuant sans cesse avec un bâton de bois de saule, jusqu'à ce qu'elle s'épaississe, alors versez dans une terrine et quand la composition commencera à se durcir, mêlez-y deux gros et demi de musc et trois onces de cinabre en poudre, mêlez exactement et gardez; la dose ordinaire est depuis un gros jusqu'à deux, mais selon les occurrences on peut l'augmenter et diminuer de sorte cependant que le plus qu'on en puisse donner c'est une once.

« Ce remède est efficace dans les fièvres malignes, dans les quartes qui viennent de chaleur, dans toute obstruction qui procède de cause chaude, inquiétudes et manies qui viennent de la même cause contre les maladies contagieuses, contre la goutte, les palpitations, coliques, il résiste aux poisons chauds.

« Contre les maux de tête subits et violents qui semblent menacer de mort, soufflez dans les narines du malade de la poudre de salpêtre cristallisé.

« Dans les dysenteries causées par la chaleur de la canicule et dans celles qui viennent de l'usage immodéré du vin, R : salpêtre cristallisé, soufre pur, $\overline{\text{aa}}$, une once, alun et *hoa che*, $\overline{\text{aa}}$, demi-once, farine de froment quatre onces, réduisez le tout en poudre fine et faites-en pilules avec eau de pluie grosses comme bons pois, la dose est depuis trente jusqu'à cinquante pilules dans de l'eau nouvellement puisée. Notez que le salpêtre dont on parle ici est celui qui a passé par le feu soit en le purifiant, ou en le fondant, celui qu'il appelle *siao che*, 硝石, est le salpêtre de houssage qui n'a pas passé par le feu. Il se trouve dans la province du Su chuen ou Chen si. Il sort de terre en automne une espèce de gelée blanche, disposée en aiguilles, les habitants balayent et ramassent toute cette gelée mêlée de terre et autres ordures, on la purifie et c'est ce qu'on appelle le salpêtre différent, selon les différents degrés de purification. Les petits morceaux ou cristaux qui se sont ramassés purs et sans mélange sont le *siao che* que l'auteur préfère au salpêtre et recommande comme un très grand remède. »

Geerts, p. 314. — « Ono Ranzan dit : On nomme quelquefois à tort le sulfate de soude [*boku sho*, en chinois *po siao*], *yen sho* [*yen siao*] (sel flux), à cause de sa ressemblance avec le nitre et parce que tous deux sont obtenus des terrains salins. Mais il existe une distinction réelle entre ces deux sels. Le sulfate de soude est un sel non inflammable, préparé du sol de certains terrains salés, tandis que le salpêtre [*siao che*] est très inflammable et s'obtient surtout de la terre du dessous des anciennes maisons. »

187) *Ho tsieou*, c'est l'alcool.

188) *Pen ts'ao kang mou* [f° 41 r°]. — « *Nau cha* [*nao cha*], *nou cha*, *ti yen*, *pe*

ting cha [*pe t'ing cha*]. C'est un sel grisâtre, pesant, disposé en aiguilles, d'un goût pénétrant et qui tient du sel commun et du nitre. On l'apporte en gros morceaux informes, il ressemble très fort au sel ammoniac pour la figure et le goût; il se fond très aisément à la moindre humidité, on est obligé pour le garder de le mettre proche du feu, ou mêlé avec des racines de gingembre sec. L'auteur dit qu'il en vient d'auprès de la province de Chen si et qu'on le tire d'une montagne d'où il sort continuellement des vapeurs rouges et dangereuses et très difficile à aborder par rapport à ses mêmes vapeurs : il en vient aussi, dit-il, de Tartarie, on le tire des plaines où il y a beaucoup de troupeaux de la même façon que le salpêtre de houssage; les Tartares, dit-il, et gens d'au delà de la Chine salent les viandes avec ce sel. Il attribue à ce sel les vertus et les propriétés du nitre, mais à un degré pl us éminent; il prétend même que l'usage de ce sel con tribue à prolonger la vie et à jouir d'une santé parfaite. Il est d'usage pour la fusion et la soudure des métaux. »

Geerts, p. 323. — « Ono Ranzan remarque que le vrai *do sha* [*nao cha*] est le sel ammoniac, que le *do sha* de bonne qualité fut apporté par les Hollandais et que les espèces chinoises étaient toutes de très inférieure qualité. »

190) *Pen ts'ao kang mou* [fo 41 vo]. — « *Pon cha* [*p'ong cha*], *pen cha* [*p'en cha*]. C'est le borax qui se trouve en certaines mines de la province de Hou kouan, tantôt plus, tantôt moins blanc selon le plus ou moins de purification. On s'en sert dans la fusion des métaux. On s'en sert dans la médecine contre les inflammations de la gorge pour rafraîchir le sang, contre les pertes de sang, les maladies des yeux, etc. »

192) *Pen ts'ao kang mou* [fo 41 vo]. — « *Che leou hoan*, 硫赤黃, [*tche lieou hoang*], *leou hoan* [*lieou hoang*], *hoan nau cha* [*hoang nao cha*], soufre, feu mâle et substance de pierre. Sa propriété est de pénétrer facilement les corps. On l'appelle le tigre ou le dévorant, ou bien le capitaine général des minéraux. On trouve beaucoup de mines de soufre en Chine, en pierres et pièces de différentes grandeurs et couleurs, il en compte jusqu'à cinq couleurs, le meilleur et le plus ordinaire vient de la province du Hou kouan, il est d'un beau jaune; il y en a une espèce rougeâtre, un autre vert et bleu, une autre partie blanc partie noirâtre. Enfin une autre espèce qu'il appelle *choui leou*, soufre d'eau. On le ramasse dans le Tonkin en mettant de la paille dans l'eau et il s'y attache; cette eau coule des montagnes où il y a des mines de soufre; il est, dit-il, de couleur jaune, on ne s'en sert que pour les maladies de la peau. Le soufre, dit-il, contient beaucoup d'acides corrosifs. Le plomb est un remède contre les parties caustiques du soufre. Si vous mêlez du soufre en poudre avec de l'aimant en poudre, il en résultera une poudre de couleur pourprée. Le soufre s'emploie pour guérir toutes les maladies du cuir. On le donne aussi intérieurement en pilules pour les maladies des pou-

mons, des reins, de l'estomac, pour les faiblesses des articulations. On en fait des gobelets dans lesquels on laisse infuser du vin que l'on boit pour aider la circulation des humeurs et pour guérir presque toutes les vieilles maladies. L'auteur cependant avertit qu'il faut aller bride en main avec le soufre, surtout pour les personnes avancées en âge. »

193) *Pen ts'ao kang mou* [f° 42 r°]. — « *Che leou che* [*che lieou tch'e*], *che ting che* [*che ting tche*], *che leou tan* [*che lieou tan*], [*che lieou tche*], pierre de soufre rouge ou pourpre. Cette espèce de soufre ne se trouve que dans les grandes montagnes, il est ordinairement enfermé dans des pierres. L'auteur dit qu'il est moins caustique que les autres. Il est propre pour arrêter les flueurs blanches et pertes de sang des femmes, pour fortifier les parties de la génération aux hommes. On le prend en pilules. »

Che leou tsin [*che lieou ts'ing*], *thon kie che* [*tong kie che*], soufre bleuâtre. Celui-ci se trouve à peu près comme l'autre dans la province de Yunnan, on ne s'en sert qu'extérieurement.

194) *Pen ts'ao kang mou* [f° 42 r°]. — « *Fan che*, 礬石 : *pe fan* : 湼石 [*nie che*] : *utse*, 羽湼 [*iu nie*] : *tsu che*, 羽澤 [*iu tche*][1], alun. C'est un minéral qui se trouve en plusieurs provinces de la Chine dans des mines. On le trouve mêlé de pierres et d'impuretés, c'est ce qui fait qu'on est obligé de le purifier par cristallisation et évaporation. L'auteur en distingue de cinq sortes, un blanc, un jaune, un vert, un noir et un de couleur mêlée. Quand on brûle ce dernier il devient rouge. Le blanc est le meilleur et celui qu'on doit préférer aux autres. Il est, dit-il, astringent, stiptique et détersif, propre pour arrêter les cours de ventre, l'incontinence d'urine, les flueurs blanches et pertes, pour arrêter les vomissements. On s'en sert en gargarismes pour déterger et guérir les chancres et ulcères de la bouche ; pour arrêter les cours de ventre, on le donne en décoction de gingembre ou de réglisse. Si c'est pour arrêter les pertes et flueurs blanches, on le donne en pilules mêlé avec de la cire jaune. On s'en sert pour procurer le vomissement et inciser et atténuer les flegmes dans l'épilepsie et autres maladies semblables. Il est fort en usage pour parfumer dans toutes les maladies qui viennent de l'impureté de l'air, surtout aux petits enfants : on leur en frotte le corps et on leur en fait recevoir la fumée.

« On s'en sert extérieurement contre les gales, inflammations, hémorragies, morsures d'insectes et contre les insectes mêmes qui sont ou dans les plaies, ou sur la peau. On le calcine et on s'en sert pour dessécher, resserrer et manger les chairs pourries, pour arrêter les sueurs, etc. »

1. Comme on le voit, Vandermonde, en recopiant les caractères idéographiques du *Pen ts'ao*, a fait une confusion que le texte de l'*Encyclopédie* permet de rétablir.

— Il a été déjà question du *yaki tsouke*, p. 45 et note 60).

198) *Pen ts'ao kang mou* [f° 42 r°].— « *Lou fan* [*lu fan*], *tsau fan*, 皂 凡 [*tsao fan*], alun vert, couperose ou vitriol vert. On le tire des mines en pierres, on le purifie et cristallise dans des vases de fer, à la manière du salpêtre. Il sert contre les taies des yeux, contre les brûlures, les ulcères anciens, cours de ventre, hydropisie, jaunisse, etc. On l'emploie beaucoup pour la teinture en noir.

200) *Ibid.* [f° 42 v°]. — « *Hoang fan*, alun jaune. C'est un vitriol jaunâtre qui se trouve dans les mêmes mines et parmi le vitriol vert. On s'en sert extérieurement pour les maladies de la peau. On en frotte, dit-il, les lames d'épées et de sabres, cela laisse empreintes des espèces de fleurs. Les souffleurs s'en servent aussi pour leur œuvre. »

A partir de ce paragraphe, nous n'avons plus à citer que le manuscrit du *Pen ts'ao kang mou* [f°s 42 v° et 43 r°], qui nous fait connaître, sans commentaires, toute une série de pierres, que le rédacteur de l'*Encyclopédie* n'a pas cru devoir reproduire. Elles nous paraissent bien difficiles, sinon impossibles à identifier. Les caractères idéographiques que nous donnons, permettront peut-être de les retrouver quand les connaissances minéralogiques chinoises seront plus avancées [1].

Nous ajouterons enfin en terminant, une liste de quelques minéraux de la collection chinoise du Muséum, qui accompagnait la traduction du *Pen ts'ao kang mou*. Ils n'ont, ni dans l'*Encyclopédie sinico-japonaise*, ni dans le texte de Vandermonde, ni dans Biot de chapitre correspondant. Identifiés par M. Lacroix, ce sont maintenant des documents certains, importants, dont la valeur scientifique ne saurait échapper à personne.

Pierres du Pen ts'ao kang mou.

202 *bis*) *Che pi*, 石脾, *ouei che*, 胃石, *kau che*, 膏石. C'est une pierre, dit l'auteur, de la grandeur d'une fève, assez légère, jaunâtre et parsemée de veines rouges. Elle se trouve entre d'autres pierres dans les grandes montagnes. Un auteur prétend que cette pierre est une composition d'alun et sel, $\overline{aa}$, lb 1, cuite jusqu'à siccité dans une décoction de *kou seng*, ajoutez ensuite du salpêtre. Cette pierre peut dissoudre toutes les pierres, elle aide à la circulation du sang.

1. N'ayant pas de concordance à établir, nous avons scrupuleusement conservé ici, comme nous allons le faire pour les échantillons du Muséum, l'orthographe de Vandermonde. Il faut noter qu'une bonne partie est transcrite suivant la phonétique portugaise.



Che fei, 石肺, est une pierre qui se trouve dans l'eau, de couleur rougeâtre parsemée de veines.

Che kan, 石肝, c'est une pierre de couleur du foie, elle croit dans les montagnes, elle réjouit le cœur.

Che chen, 石腎, c'est une pierre blanche, d'un goût un peu aigre, elle est employée pour guérir les diarrhées.

Tsu che houa, 紫石華, c'est une pierre rouge pourpre qui vient des montagnes, elle n'a pas de malignité.

Pe che houa, 白石華, pierre blanche qui vient des montagnes, elle facilite la circulation, pour exciter l'appétit, etc.

Houan che houa, 黃石華, c'est une pierre jaune qui vient des montagnes, on s'en sert contre les fièvres, etc.

Ghe che houa, 黑石華, c'est une pierre noire qui vient des montagnes, on s'en sert contre les fièvres, etc.

Ling che, 陵石, c'est une autre pierre qui vient des montagnes du Chen si. Elle est propre pour rafraîchir et faciliter la respiration. Il dit qu'elle est fourrée de petits trous et que, prise intérieurement, elle est bonne contre la surdité.

Tsun che, 終石, autre pierre qui croit dans les montagnes, elle est propre contre les rétentions d'urine et défaillances des parties basses.

Fon che, 封石, autre pierre qui croit ès montagnes et guérit les fièvres.

Soui che, 遂石, autre pierre de montagne propre pour apaiser la soif.

Ou u che, 五羽石, *kin houan*, 金黃, autre pierre de couleur d'or qui naît ès montagnes, elle réjouit le cœur.

Tsu kia che, 紫佳石, pierre de couleur de sang qui vient des monts. Elle purifie le sang.

Ho io, 火藥, poudre à canon. C'est, dit-il, un composé de salpêtre, de soufre, de charbon dont on se sert pour les canons, pour dissiper l'humidité, chasser le mauvais air et guérir les gales, dartres et maladies de la peau.

Ma kan che, 馬肝石, foie de cheval. C'est, dit-il, une pierre qui vient des pays étrangers, elle est de couleur de foie de cheval et noire intérieurement. Si vous la broyez avec de l'eau, elle peut servir d'encre.

Tchu ia che, 猪牙石, pierre dent de porc, autre pierre étrangère, couleur de rouge foncé et brillante, elle sert contre les maladies de l'œil[1].

Pi hia che, 碧霞石, autre pierre qui éclaircit la vue.

Loung sien che, 龍延石, autre pierre qui guérit les tumeurs causées par malignité de l'air.

Yuen kouan che, 鉛莞石, autre pierre.

Tai hian che, 太陽石, pierre du Soleil.

Pe su tse che, 白獅子石, pierre du Lion.

1. C'est celle que Biot (*Minéraux chinois*, p. 22) appelle pierre dent de renard. Il se peut qu'il n'ait pas rencontré ce nom dans le *Pen ts'ao kang mou*, cependant il s'y trouve puisque le voilà. C'est parfaitement, comme il le dit d'ailleurs d'après l'échantillon n° 48 du Muséum, un carbonate de chaux, dont le clivage forme des rhomboèdres de 105°. L'échantillon sert bien de gangue au réalgar et à l'orpiment.

A Chinese Mediæval Account of Western precious Stones.

(Extrait des *Mediæval Researches from Eastern Asiatic Sources*, by E. Bretschneider (London, Tübner aud C°, 1888, in-8°, t. I, p. 173-176).

In the *Cho keng lu,* notes on different matters, referring to the time of the Mongol dynasty, written by a learned Chinese in the fourteenth century, an article is found (c. VII), entitled *Hui-hui shi t'ou* (Precious Stones of the Mohammedans). This notice reads as follows.

The precious stones in the countries of Mohammedans vary in appearance and in price. Towards the end of the reign of Kubilai Khan (end of the thirteenth century), one of the rich Mohammedan merchants sold a red *la* (balas ruby) to the emperor. It weighed one *liang* and three *ts'ien*, and was estimated at 140.000 *ting*, paid in bank-notes. The emperor placed it on the top of his cap, and thus it was afterwards successively transmitted from one emperor to another. The emperors always put it on at the new year, on their birthdays, and on other solemn occasions. The following are the precious stones I (i. e. the Chinese author) know, and I shall give a list of them.

1° Red stones, of which there are four kinds.

The *la*. When of a pale red colour it is very beautiful.

The *bi-dje-dą*. The stones which are of a deep red colour and thin are the most valuable.

The *si-la-ni* is of a dark red colour.

The *gu-mu-lan*, has an irregular colour; it is red mixed with dark, yellow. This stone is found in large pieces, and is the least valuable of the above mentioned.

2° Green stones. The are three kinds found together in the same mines.

The *dju-ba-bi* takes the first rank. It is of a deep green colour.

The *dju-mu-la*, is of medium quality.

The *sa-bu-ni*, which is of a pale green, belongs to a lower class.

3° The stones called *ya-hu* or *ya-gu*.

The red *ya-gu* has on the surface a white water.

The *ma-sze-gen-di*. Without lustre. A variegated stone. This stone and the red *ya-gu* are dug from the same mines.

There are three kinds of blue *ya-gu*, viz.: First quality, of a deep blue colour.

The *ni-lan*, medium quality, of a pale blue colour.

The *wu-p'o ni-lan*, lower quality, of a muddy blue colour.

The yellow *ya-gu*.

The white *ya-gu*.

4° Stones belonging to the category *mao-tsing*.

The (true) *mao-tsing* has a fibre of lustre in the interior.

The *tsou-shui-shi* when dug from the mines resembles the *mao-tsing*.

5° Stones called *tien-tze*.

The *ni-she-bu-di*. This is the species found in the country of Mohammedans. It is distinguished by its fine structure.

The *k'i-li-ma-ni*. It is also called *ho si tien tze*, and has a coarse structure.

The stone of King chou, called also *tien-tze* from Siang yang. It changes its colour.

IDENTIFICATIONS

Bi dje da, p. 251. Le grenat : *bedjedi*, en arabe. — CLÉMENT MULLET, *Essai sur la minéralogie arabe*, extrait du *Journal asiatique*, 1868, p. 54.

Cha, p. 130. Le sable.

Chan hou, p. 54, appelé en sanscrit *ha bi sha bu ra* (*bo baï so fu lo*?), le corail. — BRETSCHNEIDER, *Mediæval Researches from Eastern Asiatic Sources*, t. I, p. 151. — GEERTS, *Les produits de la nature japonaise et chinoise*, p. 466. — HIRTH, *China and the Roman Orient*, p. 246.

Che che, serpent de pierre, p. 132. Pétrification.

Che han che, pierre de l'intérieur du serpent, p. 133. — Échantillon n° 34 du Muséum, pyrite transformée en hématite rouge, ressemblant effectivement à un bézoard. — BIOT (E.), *Mémoire sur divers minéraux chinois appartenant à la collection du Jardin du Roi*, p. 18. — GEERTS, p. 520.

Che hie, crabe de pierre, p. 132. — Échantillon du Muséum n° 67, petits crabes pétrifiés.

Che hoa, fleur de pierre, p. 94, appelée aussi fleur de lait. Stalagmite.

Che hoang, jaune de pierre, p. 79. Sulfure d'arsenic. — Échantillon n° 44 du Muséum. — BIOT, p. 21. — GEERTS, p. 176.

Che hoang, jaune de serpent, p. 132. Concrétion du ventre du serpent. Pyrite prismatique nodulaire : fer sulfuré blanc. — RÉMUSAT, *Table du Wa kan san tsai dzou ye*, p. 234. — GEERTS, p. 520.

Che hoei, cendre de pierre, p. 99, appelée aussi pierre terreuse, cendre terreuse, tigre blanc, pierre de forge, cendre précieuse, cendre de minéral. La chaux.

石羔, *che kao*, gypse fibreux. — Échantillon n° 28 du Muséum. — BIOT, p. 17.

Che kao, graisse de pierre, p. 81, appelée aussi pierre de traits déliés, pierre d'eau froide. Le gypse fibreux. — RÉMUSAT, p. 238, sorte de pierre calcaire. — BIOT, p. 17. — JULIEN (ST.), *Hist. de la porcelaine chinoise* (Paris, Mallet-Bachelier, 1856, in-8°), p. 258. — GEERTS, p. 327, 329, est intéressant à étudier pour les classifications nouvelles qu'il établit d'après des synonymes que les Chinois ne savent pas même distinguer.

Che lieou tch'e, soufre rouge, p. 144, appelé aussi graisse de galerie de pierre, *tan* de soufre, fils de soufre de pierre, soufre rouge. — Échantillon n° 61

anciennes et modernes de l'empire chinois, p. 61.

神丹, *chin tan*, fer peroxydé, colcothar ou hématite rouge. — Échantillon n° 30 du Muséum. — Biot, p. 18.

Choei fen, poudre aquatique, p. 164. La céruse. — Geerts, p. 596.

Choei tchong pe che, cailloux blancs des ruisseaux, p. 129. — Échantillon n° 25 du Muséum, calcaire fibro-lamellaire. — Biot, p. 16.

Choei tsing, pureté de l'eau, p. 59, appelé aussi clarté de l'eau, eau-jade, beauté de pierre. Cristal de roche. — Rémusat, p. 232, quartz cristallisé. — Pumpelly, *Geological Researches in China, Mongolia and Japan*, p. 116, 118. — Pfizmaier, *Beitræge zur Geschichte der Edelsteine und des Goldes*, p. 204. — Geerts, p. 242, 453.

Choei yn, eau-argent, p. 72, appelé aussi *hong*, salive des esprits, fée-femme. Le mercure. — Biot, *Procédés industriels*, p. 15. — Champion, p. 58.

Dja mu la, p. 251. Incontestablement transformation du *zomorred* persan. L'émeraude.

Dju ba bi, p. 251. — Bretschneider, accepte la transformation de *djobab*, cantharide; ce serait donc une sorte d'émeraude. Ibn el-Beithar donne pour la cantharide *derarth* (*Traité des simples*, n° 995), *dobab* voulant simplement dire mouche (*Ibid.*, n° 994). Dans les ouvrages arabes nous avons l'émeraude vert mouche. — Clément Mullet, *Essai sur la minéralogie arabe*, p. 512.

Fan, p. 145. Assez difficiles à déterminer; ils comprennent en effet en Chine et au Japon toute une classe de sels de cuivre ou de fer, dans lesquels le soufre se trouve à l'état d'acide sulfurique. C'est le *vitriolum* des anciens, la couperose. On les distingue d'après leur couleur seulement. — Geerts, p. 365.

Fan hong, rouge de *fan*, p. 146. Alun rouge, oxyde de fer rouge. — Échantillon n° 54 du Muséum. Cf. *Fan*. — Biot, p. 23. — Geerts, p. 517.

Fang che, pierres cubiques, p. 82, identifiées par l'échantillon du Muséum, n° 66, avec le *tse jan t'ong*. Pépites de fer qui d'ailleurs se rencontrent souvent dans les plâtrières.

Fang kie che, pierre à pans carrés, p. 83, appelée aussi pierre jaune, pierre d'eau froide. Chaux carbonatée rhomboédrique. — Rémusat, p. 233, spath calcaire. — Geerts, p. 329.

Fen choang, granules de poudre, p. 76, appelé aussi granules de mercure, neige blanche, sable des blancs esprits. Le calomel. — Rémusat, p. 234, sublimé corrosif. — Biot, *Procédés industriels*, p. 22.

Feou che, pierre flottante, p. 102, appelée aussi pierre de mer, fleur d'eau. Pierre ponce. — Biot, p. 24, fait une confusion en appelant cornaline l'échantillon n° 57 du Muséum, qui est une adarce en forme de chou-fleur. Mais on ne saurait nier que si c'est bien la pierre ponce dont il est ici question, l'adarce grecque, le *milission* arabe sont continuellement confondus par le rédacteur du *Lapidaire*, absolument comme chez les Occidentaux. — Geerts, p. 414.

Fo t'eou ts'ing, bleu tête de Bouddha, p. 115. Minerai de cobalt. — Julien (St.), *Hist. de la porcelaine chinoise*, p. 156. — Geerts, p. 566, 636.

Fong hoa siao, *siao* efflorescent, p. 137. — GEERTS, p. 313, sel de Glauber. Cf. *Siao*.

Gu mu lan, p. 252, très probablement le *djemeri*, l'escarboucle de DOZY, *Supplément aux Dictionnaires arabes*, II, 212.

Han choei che, s'applique au *che kao*, p. 81, gypse, et au *fang kie che*, p. 83, qui est, suivant GEERTS, p. 329, la chaux carbonatée spathique ou rhomboédrique.

Hei che tche, graisse de pierre noire, p. 88. Graphite; mais il me semble que, d'après la description, il est beaucoup plus présumable que nous sommes en présence du kohl, sulfure d'antimoine. D'ailleurs la plus grande confusion règne ici. Il signifierait graphite d'après GEERTS, p. 203; ici argile noire; p. 98, on la confondra avec le charbon de terre. Il est donc assez difficile de préciser sa composition. — RÉMUSAT, p. 204, l'appelle simplement pierre noire.

Hei fan, *fan* noir, p. 147. Couperose noire.

Hiong hoang, jaune mâle, p. 79, appelé aussi jaune de pierre, jaune de fumée, pierre de métal jaune. Le réalgar. — Échantillon n° 45 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 233, réalgar ou orpiment. — BIOT, p. 21. — CHAMPION, p. 31. — GEERTS, p. 177.

Hiuen che, pierre noire, p. 108, appelée aussi pierre obscure qui forme l'origine de l'eau, pierre du pays de Tch'ou. Fer oxydulé natif, non magnétique. — RÉMUSAT, p. 234, pierre bleue (?). — GEERTS, p. 492.

Hiuen ming fen, poudre brillante et sombre, p. 137, appelée aussi poudre de dragon blanc. — RÉMUSAT, p. 235, nitre. — GEERTS, p. 315, sulfate de soude. Cf. *Siao*.

Hiuen tchong che, pierre à milieu noir, p. 220, appelée aussi pierre à milieu de chanvre. Fer oxydulé non magnétique.

Hiuen tsing che, pierre pure et noire, p. 134, appelée aussi pierre pure et sombre, pierre claire et noire. Grammatite. — Échantillon n° 27 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 234, cristaux hexaèdres verts. — BIOT, p. 9, 10, 16. — GEERTS, p. 327.

河沙, *ho cha*, sable. — Échantillon n° 63 du Muséum. — BIOT, p. 25.

Ho tchou, perle de feu, p. 60, appelée aussi *kieou koei*, *ho tchai tchou*, la loupe. — RÉMUSAT, p. 232. — PFIZMAIER, p. 212.

Hoa che, pierre onctueuse, p, 84, appelée aussi pierre à dessiner, pierre agrégée, pierre graisseuse, pierre froide, liquide-pierre, pierre des barbares, pierre-viande graisseuse. Stéatite, agalmatolithe. — Échantillons n°s 9 et 11 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 234, sorte de craie. — BIOT, p. 12, 13. — JULIEN (ST.), *Hist. de la porcelaine chinoise*, p. 256. — GEERTS, p. 434, 440.

Hoa joei che, pierre bouton de fleur, p. 122, appelée aussi pierre de lait de fleur. Dolomie, chaux carbonatée magnésifère. — RÉMUSAT, p. 234, pierre jaune avec des points blancs. — GEERTS, p. 354.

花蕋石, *hoa jou che*, stalactite. — Échantillon n° 73 du Muséum.

Hoang fan, *fan* jaune, p. 149. Sulfate de de fer partiellement oxydé. — GEERTS, p. 366, 517. Cf. *Fan*.

Hoang tan, fiel jaune, p. 168. Sorte de litharge rougeâtre.

Hoei ts'ing, bleu de cendre, p. 229. Sel de cuivre.

Hoei ts'ing dans JULIEN (ST.), *Hist. de la porcelaine chinoise*, p. 157, bleu de cobalt, est une abréviation du nom suivant.

Hoei hoei ts'ing, bleu des Musulmans, p. 115, minerai de cobalt. — GEERTS, p. 566, 636.

Hong fen, poudre de mercure, p. 74, appelée aussi poudre de mercure, poudre légère, poudre violente, poudre onctueuse. Sublimé corrosif. — RÉMUSAT, p. 233, mercure sublimé doux. — BIOT, *Procédés industriels*, p. 22.

Hou siao, siao des Tartares, p. 137. Cf. *Siao*.

Jan che, pierre qui peut brûler, p. 98. Sorte de charbon de terre. — GEERTS, p. 228.

Jan t'ou, terre qui peut brûler, p. 98. La tourbe. — CHAMPION, p. 10.

Joen che, p. 61, pierre gemme. Cristal de roche sagénitique. — Non mentionné par RÉMUSAT. — GEERTS, p. 247.

Joen che kao, gypse tendre, p. 82.

乳公孼, *jou com nie*, limonite, aëtite (probablement il y a ici une confusion d'étiquette). — Échantillon n° 77 du Muséum.

Ki che, pierre de chair, p. 82, la même que le *pe ki che* de BIOT, p. 16. L'échantillon du Muséum, n° 28, nous montre un gypse analogue au *che kao*.

K'i li ma ni, p. 252. — BRETSCHNEIDER y voit une déformation de Kirman.

Kin, p. 13, s'appelle aussi *t'ang*, dent jaune, grand vrai, *fan*, gâteau-or, or pur, en sanscrit *sou fa lo* [*souvarna*, GARBE, *Die indischen Mineralien*, Leipzig, Hirzel, 1882, in-8°, p. 33], le métal à la belle couleur. L'or.

金鑛石, *kin com che*, micaschiste et mica noir. — Échantillon n° 70 du Muséum.

Kin kang che, pierre dure d'or, p. 124, appelée aussi tarrière dure d'or. Le diamant. Mais il faut remarquer que c'est ici l'ἄδαμας, et que si *kin kang che* veut dire diamant, *kin kang ts'oan* veut dire l'émeri, comme le *kin kang cha*. — GEERTS, p. 201, 257, 356.

金礞石, *kin mong che*, mica noir brun doré, poudre d'or. — Échantillon n° 16 du Muséum. — BIOT, p. 13.

Kin ts'ing, bleu de métal, p. 113, appelé aussi vert bleu. Azurite : pierre d'Arménie d'après GEERTS, p. 635.

Kin sing che, pierre étoile d'or, p. 120, appelée aussi pierre étoile d'argent. Mica jaune bronzé. — Échantillon n° 17 du Muséum. — BIOT, p. 14. — GEERTS, p. 430.

鉛光石, *kion couan che*, on doit lire *yuen koang che*. Hydrozincite (hydrocarbonate de zinc). — Échantillon n° 64 du Muséum. — BIOT, p. 25.

Kiu ming che, pierre à marguerite, p. 103. — RÉMUSAT, p. 234, pierre arborisée.

Koen luen fan, fan du Koen lun, p. 147. Cf. *Fan*.

K'ong kong nie, base du stalactite, p. 93, appelée aussi pousse principale du trou, pierre pénétrante. — GEERTS, p. 343.

K'ong ts'ing, bleu creux à l'intérieur, p. 112, appelé aussi bleu de la couleur du fruit du prunier, bleu de métal, bleu vert. Cuivre carbonaté bleu

d'après GEERTS, p. 637. — RÉMUSAT, p. 234, sorte de pétrification.

La, p. 251, rubis balai. En indoustani et et en arménien *lal*.

藍石脂, *lan che tche*, argile rosée. — Échantillon n° 76 du Muséum.

Lang kan, p. 56, appelé aussi perle verte, perle de pierre. Madrépore agatisé des monts Himalaya. — RÉMUSAT, p. 232. — HIRTH, p. 41, 100. — GEERTS, p. 261, *plasma* ou calcédoine verte. — SCHLEGEL (G.), *Problèmes géographiques*, XVIII (1895), p. 46.

Li che, pierre de trait, p. 82. Gypse tendre, gypse fibreux et schisteux. — GEERTS, p. 328.

Li tche che, pierre disposée debout, p. 82. Nous la trouvons également comme synonyme du *tan fan*, vitriol bleu, sulfate de cuivre, p. 112, et du *yu che*, arsenic, p. 113. Ici, c'est un gypse.

Lieou hoang, soufre, p. 143, appelé aussi soufre de pierre, dent jaune, *nao cha* jaune, chef mâle, général d'armée. — GEERTS, p. 159.

Lieou li, également appelé *ho tchai*, *ho tchou*, paraît, comme le *pao che*, assez indéterminé. Tous les auteurs qui en parlent le classent dans les pierres précieuses mais avec un nom différent. Cependant notre *Lapidaire* semble dans plusieurs cas appliquer ce nom au verre ou au cristal. — RÉMUSAT, p. 232, *jacout*. — PFIZMAIER, p. 213, cristal de roche. — GEERTS, p. 475, lapis-lazuli. — HIRTH, p. 228, 229, cristal.

Ling cha, sable des esprits, p. 78, appelé aussi sable des deux essences. Sulfure de mercure rouge. — RÉMUSAT, p. 233, préparation de cinabre.

緑膚石, *lou fou che*, fluorine verte. — Échantillon n° 69 du Muséum.

Lou kan che, pierre douce du fourneau, p. 88, appelée aussi maître du fourneau, La calamine. — Échantillon n° 49 du Muséum. — BIOT, p. 22. — BIOT, *Procédés industriels*, p. 13. — GEERTS, p. 571.

Loui ki, pierre de tonnerre, p. 239.

Loung sien che, pierre bave de dragon, p. 250. Très probablement l'ambre gris.

Lu fan, *fan* vert, p. 147, appelé aussi *fan* noir, *fan* vert. Couperose verte, sulfate de fer. — Échantillon n° 51 du Muséum. — BIOT, p. 23. — GEERTS, p. 306, 514. — Cf. *Fan*.

Lu ts'ing, bleu vert, p. 114, appelé aussi vert de pierre, grand vert. Malachite. — Échantillon n° 53 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 234. — BIOT, p. 23. — GEERTS, p. 631.

Lu yen, sel vert, p. 134, appelé aussi vert de sel, vert de pierre. Acétate de cuivre cristallisé, cristaux de Vénus. — RÉMUSAT, p. 234. — GEERTS, p. 634.

Ma kan che, pierre foie de cheval. — Échantillon n° 82 du Muséum, petits cailloux arrondis ; l'un calcaire, l'autre formé par une roche granitique.

Ma nao, cervelle de cheval, p. 56, appelée aussi pierre à caractères dans les livres de Bouddha [en sanscrit] *ma lo ka ri*. Mais je ne vois dans GARBE, p. 76, que *ma ra ka ta*, émeraude, qui s'en rapproche. Agate. — RÉMUSAT, p. 232. — JULIEN (ST.), *Hist. de la porcelaine chinoise*, p. 213. — PFIZMAIER, p. 197. — PUMPELLY, p. 116-118. — GEERTS, p. 266. — HIRTH, *Cornelian stones*, passim.

Ma sze gen di, p. 251. Dans cette pierre rouge que BRETSCHNEIDER ne peut identifier, je crois voir le *madzinabadj* rouge de Teifaschi, l'hyacinthe (CLÉMENT MULLET, *Essai sur la minéralogie*, p. 117). Mais nous devons signaler dans BALFOUR, *Cyclopedia of India*, la *sang-i-mah-tab*, le grenat, qui semble assez proche parent de la phonétique chinoise.

Ma ya siao, siao en dent de cheval, p. 136, appelé aussi *siao* clair. Cf. — GEERTS, p. 313, nom du sel de soude en gros cristaux, prismes obliques.

Mang siao, siao en épi, *siao* coupé, p. 136. — GEERTS, p. 313. Soude sulfatée en petits cristaux aiguilles. Mais il ne semble pas avoir vu le titre *mang siao* de la gravure du *yen siao*, salpêtre, p. 138.

Mao tsing, p. 252. — BRETSCHNEIDER, *cat's pupil*. Cf. *Siao*.

Me fan che, pierre orge bouillie, p. 128. — RÉMUSAT, p. 234, pouddingue, brèche. — VANDERMONDE l'appelle pierre à manger. — GEERTS, p. 345, décrit un calcaire oolithique.

Mi li tse, pierre châtaigne, p. 91 (?). — RÉMUSAT, p. 233, pyrite : ce n'est pas là une identification.

Mi t'o seng, p. 30, appelée aussi phonétiquement *mou to seng*, fond de fourneau. La litharge. — Échantillon n° 65 du Muséum.

Ming fan, *fan* brillant, appelé aussi pierre pour teinture noire, teinture noire d'ailes, marécage d'ailes, pierre de Pa, *fan* de soie de saule. Alun cristallisé. — BIOT, *Procédés industriels*, p. 23-24. — GEERTS, p. 365. Cf. *Fan*.

Nao cha, sel ammoniac, p. 139, appelé aussi *nou*, sel des Barbares, sable du principe *k'i*, général pénétrant les os, sable de la cour du Nord. Chlorhydrate d'ammoniaque. — RÉMUSAT, p. 235. — GEERTS, p. 322.

Ni lan, p. 251. Le saphir, du sanscrit *nîla* (GARBE, *Die indischen Mineralien*, p. 83).

Ni she bu di, p. 252. — BRETSCHNEIDER y voit le nom de Nishapour.

Nieou hoang, jaune de bœuf, p. 133. C'est l'*ouars* d'Ibn el-Beithar : bézoard du bœuf.

Ou ming i, merveille sans nom, p. 90. Oxyde de manganèse ferrugineux. — Échantillon n° 43 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 233, pierre d'aigle. — BIOT, p. 21. — JULIEN (ST.), *Hist. de la porcelaine chinoise*, p. 151, manganèse cobaltifère. — GEERTS, p. 506.

Ou se che tche, argile smectique des cinq couleurs, p. 87 et 208. — Échantillon n° 12 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 233. — BIOT, p. 13. — GEERTS, p. 385.

Pao che, pierres précieuses, p. 58, s'appellent aussi pierre de Tsin k'ing. Le *jacout* arabe, terme générique qui désigne toutes les pierres précieuses. — GEERTS, p. 453. — HIRTH, *Precious stones*, passim.

Pe che, pierre blanche, p. 105, synonyme de *yang k'i che*, amphibole blanche. On trouve ce nom dans JULIEN (ST.), *Hist. de la porcelaine chinoise*, p. 248, sans identification, mais c'est bien certainement la même pierre.

Pe che tche, argile blanche, p. 87. Kaolin. — Échantillon n° 6 du Muséum. — GEERTS, p. 386.

Pe che yng, éclat de pierre blanche, p. 65,

appelé aussi éclat de pierre jaune, de pierre rouge, de pierre verte, de pierre noire. Cristal de roche. — Échantillon nº 1 du Muséum.

Pe la, soudure, p. 43. — GEERTS, p. 607. — *Annual return of the foreign trade of the Empire of Japan, published by the Bureau of Revenue*, p. 54, nº 269.

Pe lĕ, antimoine(?), p. 33. Cf. p. XXXIV.

Pe t'ong, cuivre blanc, p. 43. — GEERTS, p. 133-661, cuivre fondu avec de l'arsenic. — *Annual return*, p. 54, nº 267, nickel. Cette dernière identification ne saurait être acceptée autrement que pour l'avenir.

Pe ts'ing, vert blanc, p. 115, appelé aussi, vert bleu de ciel, bleu œil de poisson, émail bleu de cobalt. — Échantillon nº 59 du Muséum. — BIOT, p. 25. — GEERTS, p. 562, 637, 643.

白羊石, *pe yang che*, pierre de mouton blanc, p. 234. Trémolite. — Échantillon nº 5 du Muséum. — BIOT, p. 9.

Pi choang che, givre d'arsenic, p. 118, appelé aussi pierre *pi*, pierre de Sin, confiance d'homme, *pi* jaune. Acide arsénieux blanc natif. — Échantillon nº 41 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 234, arsenic rouge, réalgar. — BIOT, p. 20. — GEERTS, p. 170.

Pi lie tchin, pierre de tonnerre, p. 239.

Pien che, pierre à aiguille, p. 125. — GEERTS, p. 277.

Pien ts'ing, bleu en morceaux aplatis, p. 115, appelé aussi bleu de pierre, grand bleu vert. Pierre d'Arménie. — Échantillon nº 42 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 234, pierre verte. — BIOT, p. 20. — GEERTS, p. 635. On a donné, dit Geerts, p. 562, à l'asbolite les noms de *pien ts'ing*, de *che ts'ing*, de *ta ts'ing*, mais à tort.

Po li, p. 59, appelé aussi eau-jade; c'est le verre ou le cristal de roche. — RÉMUSAT, p. 232. — PFIZMAIER, p. 203-204. — GEERTS, p. 453. — HIRTH, p. 228-238.

Po se ts'e fan, fan violet de Perse, p. 147. Cf. *Fan*.

P'ong cha, sable glaïeul, p. 141, appelé aussi sable de gros oiseau, sable de coupe. Borax. — Échantillon nº 55 du Muséum. — BIOT, p. 23. — GEERTS, p. 319.

Pou hoei mou, arbre sans cendre, p. 85. Asbeste. — RÉMUSAT, p. 233, bois incombustible, bois pétrifié. — GEERTS, p. 450. Mais à la page 344, GEERTS, sous ce nom, décrit également les incrustations et pseudomorphoses de chaux carbonatée. Il semble se rapporter à la description de l'*Encyclopédie*, qui distingue deux sortes de *pou hoei mou*, l'une arbre, l'autre pierre. Cette dernière, par exemple, paraît plus spécialement décrite au *Song che*.

P'ou sa che, pierre de Bouddha, p. 67, appelée aussi pierre éclatante, pierre esprit féminin. D'après le texte, c'est une sorte de cristal de roche. L'échantillon nº 14 du Muséum nous donne, sous le titre de *fang koang che*, un mica blanc. — RÉMUSAT, p. 233, opale qu'on tire du mont Omeï. — BIOT, p. 13, mica. — GEERTS, p. 478, n'a pu en voir au Japon.

Pouo siao, p. 135, appelé aussi *siao che pouo*, *siao* de sel, *siao* de peau, absolument indéterminable, *siao* voulant dire nitre, salpêtre et plusieurs autres sels. — GEERTS, p. 313, soude sulfatée hydratée. Cf. *Siao*.

Pouo souo che, pierre pour faire danser les vieilles femmes, appelée aussi pierre arrachée à la main. — RÉMUSAT, p. 234, l'identifie avec l'aventurine(?).

Sa bu ni, p. 252. — BRETSCHNEIDER, lui donne pour origine le persan *sabuni*, savon. Émeraude. — IBN EL-BEÏTHAR, *Traité des simples*, n° 1383.

Se fen i, p. 46, sorte de bronze.

Si, p. 31, appelé aussi soudure blanche, *yn*, *kia*. Étain.

碧石青, *py che ts'ing*. Roche quartzeuse (quartzite). — Échantillon n° 74 du Muséum. Ne serait-ce pas le *tsing chy py* de BIOT, p. 15, que nous n'avons pas retrouvé parmi les pierres à aiguiser?

Si la ni, p. 252. D'après BRETSCHNEIDER, pierre précieuse de Ceylan. Très probablement le *serandibi*, grenat de Ceylan de CLÉMENT MULLET, *Essai sur la minéralogie arabe*, p. 124.

Siao, veut dire nitre, salpêtre : mais sous ce nom sont compris les sels de soude et plusieurs autres. Il est donc impossible de le déterminer exactement, les Chinois ne le distinguant pas eux-mêmes. Il faut, pour la minéralogie moderne, se conformer aux classifications de GEERTS, p. 313 et ss. Cf. *Fong hoa siao*, *hou siao*, *ma ya siao mang siao*, *pouo siao*, *yen siao*, *yen siao*.

Siao tse, p. 61, le verre. — RÉMUSAT, p. 232.

Song che, pierre de sapin, p. 86. Bois silicifié. — GEERTS, p. 343.

Ta ts'ing, grand bleu, p. 115. Bleu de cobalt. — JULIEN (ST.), *Hist. de la porcelaine chinoise*, p. 155. — GEERTS, p. 562, 568, 636, 637.

T'ai sui tan, perle de la planète Jupiter, (en 1259), signalée par BRETSCHNEIDER, t. I, p. 139. Certainement le corail, d'après sa note : « CHARDIN, *Voyage en Perse*, III, 31, states that the Turks and the Tartars, call the pearl, *margeon* or globule of ligth ». Or, *margeon*, c'est le persan, l'arabe, l'arménien *merdjan*, le corail. D'ailleurs, dans la liste planétaire alchimique des métaux et des minéraux consacrés à chaque planète, le corail est la pierre de Jupiter[1].

Tai tche che, pierre rouge de Taï, p. 109, appelée aussi vermillon en masse, terre rouge, rouge de fer, pierre qui travaille le sang. Hématite terreuse, sanguine. — Échantillon n° 32 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 234, argile colorée en rouge. — BIOT, p. 18. — GEERTS, p. 503.

T'an, p. 28, minium.

Tan fan, couperose vert de fiel, p. 116, appelée aussi fiel de pierre, pierre noire, *t'ong kin*, pierre souveraine, pierre achevée, pierre régulière. Cuivre sulfaté, vitriol bleu. — Échantillon n° 52 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 234. — BIOT, p. 23. — GEERTS, p. 643.

T'ang kin, p. 43. Métal chinois, sorte de bronze.

T'ao hoa che, pierre fleur de pêcher, p. 87. Pagodite ou saponite. — Échantillon n° 11 du Muséum. — BIOT, p. 13. — GEERTS, p. 332, 440.

Tch'a wan yo, médecine pour dessiner les tasses à thé, p. 149. Cobalt noir terreux. — JULIEN (ST.), *Hist. de la porcelaine chinoise*, p. 294. — GEERTS, p. 562.

T'che, pierre à aiguiser, p. 126, appelée aussi pierre à frotter les couteaux, pierre de mine, pierre foie de mouton. — Échantillon n° 22 du Muséum. — BIOT, p. 15.

1. BERTHELOT, *Collection des anciens alchimistes grecs*, t. III, p. 25.

Tch'e che tche, graisse de pierre rouge, p. 86. Argile rouge. — Échantillon du Muséum n° 8. — Rémusat, p. 233, sorte de craie. — Biot, p. 11. — Geerts, p. 386.

Tch'e kiu, p. 4, un des sept joyaux de Bouddha. La nacre. — Geerts, p. 468.

Tch'e p'ong cha, p. 142. Borax brut. — Geerts, p. 321.

Tch'e tchou, perle rouge, p. 4. Un des sept joyaux de Bouddha. Probablement le corail, que nous retrouvons encore sous le nom de *t'ai sui tan*.

Tch'e t'ong, cuivre rouge, p. 46. Sorte de bronze.

直石, *tchi che*, calcaire saccharoïde et rhomboédrique. — Échantillon n° 78 du Muséum.

Tchin cha, sable d'aiguille, p. 171. Poudre cimolée obtenue en aiguisant les aiguilles. — Geerts, p. 545.

鎮宅大石, *tchin tchai ta che*. Cailloux roulés. — Échantillon n° 81 du Muséum.

Tchou cha yn, argent de cinabre, p. 158. Argent rouge.

Tchu ya che, pierre dent de porc, p. 250. Calcite, carbonate de chaux. — Biot, p. 22.

T'eou che, p. 42, appelé aussi véritable *t'eou*. Sorte de bronze.

Ti seou, suintement liquide de terre, p. 97. Très probablement le dépôt ferrugineux qui se forme à la sortie des suintements des terrains marécageux.

T'ie, p. 33, appelé aussi métal noir de corbeau, métal noir d'encre. Fer.

T'ie che, rôti de fer, p. 172. Humidité qui se dépose sur les lames de fer exposées à la flamme. — Geerts, p. 548.

T'ie fan, *fan* de fer, p. 147. Cf. *Fan*.

T'ie hoa fen, poudre de fleur de fer, p. 172, appelée aussi petite poudre de fer. Mélange de fer hydraté et de sous-acétate de fer. — Geerts, p. 547.

T'ie ts'ing, poussière fine de fer, p. 172. Poussière de fer des forges. — Geerts, p. 546.

釘頭赭石, *ting teou tche che*, ocre rouge, même corps que celui obtenu par la calcination du *lu fan*. — Échantillon n° 33 du Muséum. — Biot, p. 18.

朶梯牙, *to ty ya*, calcaire stalactiforme. — Échantillon n° 71 du Muséum.

銅礦石, *tom cong che* [*t'ong kong che*]. Mica noir. — Échantillon n° 13 du Muséum. — Biot, p. 13.

T'ong, p. 21, s'appelle aussi métal rouge, cuivre rouge feu. Le cuivre. Les scories de cuivre s'appellent, extrémités du cuivre, fleur de cuivre, sable de cuivre, poudre de cuivre.

T'ou yn nie, stalactites terreux, p. 95, appelés aussi lait de terre. Limonite, globules pisolithiques d'après l'échantillon n° 62 du Muséum. — Rémusat, p. 234, albâtre terreux. — Biot, p. 25. — Geerts. p. 512.

Tsao fan, *fan* noir, p. 147. Sulfate de fer. — Julien (St.), *Hist. de la porcelaine chinoise*, p. 220.

Ts'e che, pierre de Ts'e ou pierre aimante, p. 106, appelée aussi pierre qui aspire au fer, pierre du pays de Tch'ou, pierre qui attire le fer, pierre noire. L'aimant. — Échantillon n° 29 du Muséum. — Rémusat, p. 234, dit ammonite, certainement d'après le dessin de l'*Encyclopédie*.

Ts'e che yng, éclat de pierre violette, p. 66. La plupart des auteurs traduisent par améthyste; l'échantillon n° 2 du Muséum est un quartz hyalin enfumé, une fluorine. — Rémusat (A.), p. 233,

améthyste. — BIOT, p. 8, quartz hyalin. — JULIEN (ST.), *Hist. de la porcelaine chinoise*, p. 212, spath fluor violet, sous le nom de *tse ing che*. — GEERTS, p. 250, l'identifie avec l'améthyste et p. 324 avec le fluorure de calcium, parce qu'on les confond tous les deux en Chine et au Japon.

Ts'e hoang, jaune femelle, p. 80. Orpiment naturel lamellaire. — Échantillons du Muséum, nos 47 et 68, sous le nom de *tseu che houa*. — RÉMUSAT, p. 234, ne distingue pas l'orpiment du réalgar. — BIOT, p. 22. — GEERTS, p. 175.

Tse jan t'ong, p. 25, appelé aussi plomb de moelle de pierre. — L'échantillon du Muséum, n° 66, porte sur la même étiquette *fang che*, et *tse jan t'ong* : pyrite de fer, que BIOT a étudiée, p. 25, sous *fang chy*. — RÉMUSAT, p. 231, cuivre natif. — GEERTS, p. 518, fer bisulfuré cubique.

Tseng ts'ing, bleu lamellaire, p. 114. Cuivre carbonaté bleu. — GEERTS, p. 642.

Ts'ien, p. 46, sapèques.

Ts'ing mong che, p. 121. Micaschiste luisant partiellement décomposé, mica biotite — Échantillon n° 15 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 234, serpentine. — BIOT, p. 13. — GEERTS, p. 431.

T'sing ts'iuen che, pierre des sources des puits, p. 89. Arragonite, fragments de stalactites. — Échantillon du Muséum n° 24. — BIOT, p. 16.

Tsou shui shi, pierre d'eau ondulante, p. 252. Cymophane; les trois mots chinois *tsou choei che* (en phonétique française) sont l'exacte traduction du grec, κῦμα φαίνω.

Tsu che houa [*ts'e che hoa*], fleur de pierre violette, p. 249. Orpiment naturel. — Échantillon n° 68 du Muséum.

Wa yen, plomb japonais, p. 173. Un des noms de zinc.

Wu p'o ni lan, p. 252. Sorte de *nila*. Saphir. Cf. *Ni lan*.

Ya gu et *Ya hu*, p. 252. Pierres précieuses en général. On reconnaît là le *jacout* persan.

Ya yuen, p. 41. Le zinc. Cf. p. XXXI.

Yang k'i che, pierre de la montagne de Yang k'i ou pierre volatile au soleil, p. 105, appelée aussi pierre blanche, pierre vivante. Amphibole blanche, trémolite. — Échantillon n° 4 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 234, zéolithe. — BIOT, p. 9. — GEERTS, p. 448.

Yen, sel à manger, p. 240. — GEERTS, p. 304.

Yen che hoei, chaux contrefaite, p. 101. — CHAMPION, p. 23.

Yen siao, *siao* flambant, p. 138, appelé aussi pierre de *siao*, *siao* en épi, *siao* amer, *siao* de feu, grêle de terre, *siao* naturel, perle sombre de l'Empereur du Nord. Salpêtre. — RÉMUSAT, p. 235. — GEERTS, p. 297, et p. 319 pour le *mang siao* de la gravure.

Yen siao, *siao* de sel, p. 135. — GEERTS, p. 315, soude nitratée. Cf. *Siao*.

Yn, p. 18, s'appelle aussi métal blanc, *ou*, *leao*, en sanscrit *o ro pa* [*raupja*, GARBE, p. 35]. L'argent.

Yn nie, pousse abondante, p. 94, appelée aussi pierre gingembre. Milieu des stalactites. — GEERTS, p. 343.

Yn tchou, rouge d'argent, p. 76, appelée aussi rouge de singe, granules de sable violet. Le vermillon, qu'il ne faut pas confondre avec le *tchu cha hing* [*tchou cha yn*] de la p. 158. — RÉMUSAT, p. 76, cinabre artificiel.

Yng che kao, gypse dur, p. 82. — GEERTS, p. 326. D'ailleurs, la place qu'il occupe

et la comparaison avec la description précédente —*joen che kao*— indiquent à peu près sûrement l'anhydrite ou sulfate de chaux anhydre qui se trouve associé au gypse dans la plupart des plâtrières.

Yng choei che, pierre qui cause la congélation de l'eau, p. 133, appelée aussi pierre qui refroidit l'eau, oreiller de sel, pierre d'eau blanche, racine du sel, pierre d'eau gelée, pureté de boue, pierre pure de sel. Sulfate double de magnésie et de potasse. — RÉMUSAT, p. 234, sel gemme. — GEERTS, p. 352.

Yu, p. 52, appelé aussi vraie pierre naturelle. Le jade. — RÉMUSAT, p. 232, jaspe. — PUMPELLY, p. 117-119. — GEERTS, p. 454.

Yu che, mort aux rats, p. 117, appelée aussi grande pierre blanche, sel de pierre, pierre régulière, lait de marécage, pierre de bord vert, tyran des rats, pierre de mouton des Tcheou. Arsenic. — RÉMUSAT, p. 234, espèce de spath. — BIOT, p. 20, *pe yu che*. — GEERTS, p. 168.

禹糧石, *yu leang che*, limonite. — Échantillon n° 75 du Muséum. — BIOT, p. 19.

Yu yu leang, pierre formée du reste de la nourriture de Yu, p. 111, appelée aussi restes de nourriture blanche. Fer hydraté géodique argileux, aëtite. — Échantillon n° 36 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 234, sorte de pierre jaune. — BIOT, p. 19. — GEERTS, p. 508-511.

Yuen, p. 26, appelé aussi métal bleu, étain noir, métal des métaux, menstrues de femmes. Le plomb.

Yuen choang, p. 28. Céruse. — BIOT, *Procédés industriels*, p. 19.

Yuen fen, poudre de plomb, p. 150. Céruse. — JULIEN (ST.), *Hist. de la porcelaine chinoise*, p. 218.

Yuen koan che, pierre roseau de plomb, p. 250.

Yun che, pierre vaporeuse, p. 102. Adarce.

Yun mou, mère des nuages, p. 64, appelé aussi, fleur des nuages, forêt des nuages, pureté des nuages, salive des nuages, sable des nuages, écailles-pierre. Le talc. — Échantillon n° 18 du Muséum. — RÉMUSAT, p. 233, nacre de perles.

POIDS ET MESURES CHINOIS

Che ou *tan*, 130 livres.
Teou, 13 livres.
Kin, la livre de 617 grammes ou 16 onces.
Leang, once, comprenant 10 *ts'ien*.
Ts'ien, dixième d'once.

—

Teou, mesure de capacité, contenant 13 livres de blé.
Cheng, dixième du *teou*.

—

Li, 10 à la lieue française.
Chang, $3^m,55$.
Tch'e, pied $0^m,35$.
Ts'ien, pouce, $0^m,03$.

TABLE

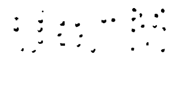
Les noms de matières sont en petite romaine.
Les titres bibliographiques en *italique*.
Les noms de lieux et de peuples en **égyptienne**.
Les noms des personnes en PETITE CAPITALE.

A

B

C

D



E

F

G

H

I



J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

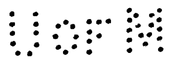
U

V

W

X

Y



Z

ANGERS, IMP. A. BURDIN, RUE GARNIER, 4.

胡粉黄今各八分細研以臘月猪脂和研如泥以生布揩令遍乃塗藥五度又鷹糞白燕窠中草焼灰等分和人乳塗之其瘢自滅肉平如故

茶碗藥

ちやわんぐすり



△按自浙江來茶碗藥正黒色帶青緑而堅者俗稱岩手爲上品價貴其脆者稱保夜手爲次極細末和鉛粉調畫于磁器而燒之爲青色其下品者色不光潤俗名呉須手

豊後球珠郡山出白土如雪可以畫白文但以鉛粉畫燒之則變黄赤色爾

△按緑礬似明礬而緑色故名其深緑者稱紺手帶赤者名未醬手爲次出於長州萩者良攝州多田及播州者次之或流明礬爲淺青色僞之入藥用者可辨惟染匠家彫金家多用之北國之染匠家好用未醬手今自中華來者多未醬手也故以倭產眞者爲上凡山元而焦黑色石有之取其石投銅鍋煮之其湯汲取于桶徐徐放去上澄水盡至底如垂水而緑黑色者乃緑礬也用之加染紫及茶色中帶黑色凡染絹一觔加緑礬一小匕可也多則帛弱易敗 今多燒緑礬代朱辰砂名礬紅絳礬也

黄礬

本綱黄礬丹竈家所須亦入染皮用其色黄狀如胡桐淚人于緑礬中揀出黄色者充之非眞也波斯出者打破中有金絲文謂之金線礬磨刀劍顯花文

氣味酸澁鹹 有毒

療瘡生肉身上瘢痕以黄礬石燒令汁盡

崑崙礬　其狀如黒泥者
鐵礬　其狀如赤石脂有金星者
波斯紫礬　其狀如紫石英火引之成金線畫刀上即紫赤色者以上數品並不入服餌藥惟丹竈及瘡家用之

緑礬

ロッパン

皂礬　青礬

俗云呂不波

本綱緑礬煎礬石處生爲初生皆石也煎煉乃成狀如焰消其中揀出深青瑩淨者即爲緑礬可以染皂色煅過變赤則爲絳礬入坩堝及漆匠家多用之然貨者亦雜以沙土爲塊但緑礬取置鐵板上聚炭燒之沸流出色赤如金汁者是眞也沸定時汁盡則色如黄丹

氣味　酸涼　治諸瘡及喉痺口齒眼諸病

後鶴見嶽肥前温泉嶽肥後阿蘇嶽皆有之而豊後速見郡最多出之蓋山中地熱而焔氣未發唯所賭草履漸温者謂之地氣地獄也人撥採其土復撒於地上畧注氷覆薦莚則相烝舂蠢殖上状如麹花是乃礬也此時最忌雨水故候晴天作之又撥得盛器（名以古美）其器攪洗之澄水如此數次其滓土復以爲撒土用其水和木灰汁煮之二三時許盛大桶冷定成礬然後復以瓶罐漉取之則如粉又煮之如膏盛桶冷定則潔白堅硬如厚氷是乃明礬也

如地氣地獄無之處則焔氣所發大地獄用石碎之使通溝樋令焔氣通平地造爲地氣地獄

倭明礬古者未精近世習制法於華人今出豊後者洞徹玲瓏同于南京透明礬故今和漢共用充染家茶色者無之則不成

黑礬　鉛礬又名皂礬　出西戎染鬚髪藥用之

硶煎煉乃成礬也入藥及染人所用甚多今人但煆乾用
謂之枯礬不煆者爲生礬其品有數種其白礬潔白者爲
(雪礬)光明者爲(明礬)文如束針狀如粉撲者爲(波斯白礬)又煉
白礬時候其極沸盤心有濺溢如物飛出以鐵匕接之作
蟲形者名(礬蝴蝶)但成塊光瑩如水精者名(礬精)其煎煉
而成輕虛如綿絮者名(柳絮礬)其燒汁至盡色白如雪者
名(巴石)皆是白礬也其黃黑者名(雞屎礬)不入藥用惟堪
鍍作以之合熟銅投苦酒中塗鐵皆作銅色外雖銅色內
質不變

氣味 酸寒

治惡瘡目舌齒病生含治急喉痺(惡牡蠣畏麻黃)

△按續日本紀云文武天皇二年近江國獻白礬其後元
明天皇和銅六年令曰自今以後之貢相模石流黃白
礬黃礬美濃青礬飛彈若狹並礬石信濃石流黃上野
金青陸奧白石英雲母石流黃出雲黃礬讚岐白礬石
凡溫泉焰氣所發之山俗稱地獄之處九州多有之如豐

豐後硫黄今亦信州之産色白瑩淨名鷹眼爲最上色帶微黄名鸕鷀眼亞之羽州秋田多出之奥州福島爲中豐後速見郡玖珠郡之産有上中下數品薩摩者爲下其鷹眼鸕鷀眼之二種用入砲火之藥其余青黄而不佳用爲燃著木之用故價爲五倍貴賤（藥肆以唐目自二斤定價）山取來者畧煮去土氣及沫謂之煮硫黄覆器於地嶽之上焰氣所着如煤而純黄者名生硫黄（稱地嶽者詳明礬下）

石硫赤（石亭脂 石流丹 石流芝）即硫黄之多赤色者

石硫青（石冬結）即硫黄之多青色者共治瘡殺蟲與硫黄同功

明礬

ミシバン

みやうばん

涅石　羽涅

羽澤

巴石（其狀枯者輕白）

柳絮礬（若）

本綱明礬生處處山中出晉地者上其初生皆石也采得燒

硫黄

いわう
リウハウ

石硫黄 黄芽
黄硇砂 陽侯
將軍
和名由乃阿和
俗云由王

本綱硫黄伏生於石下陽氣溶液凝結成其性大熱凡産硫黄之處必有温泉作硫黄之氣其自有黄色内瑩淨似物命者貴也硫黄為七十二石之將故名將軍又能乾汞見五金而色黑得水銀則色赤也　人用配消石作烽燧烟火為軍中要物但硫黄有二種
石硫黄生琉球山中土硫黄生廣南以嚼之無聲者為佳
倭硫黄亦佳也消石能化硫黄為水以竹筒盛硫埋馬糞中一月亦成水名硫黄液
氣味酸温有毒　治婦人陰蝕殺疥蟲生用治疥癬
△按續日本紀云元明天皇和銅六年相模信濃陸奥並

者黄如桃膠皆是煉結成如硇砂之類西番者柔物去垢
殺五金與硝石同功又咽喉要藥
氣味鹹甘微涼　消痰止嗽治喉痺膈噎反胃口齒諸病
△梅有青白二種色青潤澤者名油蓬砂用可銲金銀銅
器凡銚白鑞銅器者無蓬砂則不成也色白透明者名
透蓬砂用可為藥然時珍止言黄不言青者未精原始
云色白如礬石者入藥尤佳黄色者少青色者堪用銲
金銀銅器此說以為當

持蓬殺

本綱出賀州山内石上似砕石名寒味苦　硇砂之類主折傷内
損瘀血煩悶欲死者酒消服之南人以竹筒盛帶于腰以
防毒箭如毒箭中人及深山大蝮傷人速將病者項上十
字務之出血水藥末傳之并傳傷處當上下出黄水數外
則悶解亦治悪瘡瘰癧瘻

治ス噎膈反胃ヲ　硇砂二錢水ニ和シ蕎麥麪ニ包之ヲ煆焦シ待テ冷ルヲ取リ中間濕ル者ヲ焙乾シ二錢檳榔二錢丁香二箇研匀毎服七厘燒酒ニテ送リ下ス日ニ三服愈レハ即止後喫ス白粥ヲ半月仍テ服ス助胃丸藥ヲ

治スル鼻毛長ク出ルヲ　晝夜可シ長ル一二尺漸漸ニ粗ク圓ク如ク縄ノ痛不可ラ忍摘ミ去レハ復生ス此レ因テ食フニ猪羊ヲ血過多キ所ノ致ス　生乳香硇砂各一兩爲末飯ニテ丸梧子ノ大サ毎服十丸空心臨臥水ニテ下ス自然ニ退落ス

△按大明一統志云火州之火焔山及龜茲國之白山皆常ニ有リ火焔有リ穴生ス青泥ヲ出テ穴外ニ即變シテ爲ル砂石ト即チ硇砂也土人取テ以テ治ム皮ヲ

蓬砂

ほうしや

鵬砂　盆砂

硼砂

本綱蓬砂生ス西南番ニ有リ黄白二種西番ノ者ハ白ク如ク明礬ノ南番

たうしや

硇砂

音 磠

秋鹽　氣砂　透骨將軍　北庭砂

ニヨウ　サク

本細硇砂出西戎者良也北庭山中常有烟氣涌起而無雲霧至夕光焰若炬火照見禽鼠皆赤色謂之火焰山采硇砂者乘木屐取之若皮底即焦矣北庭即今西域火州也但硇砂亦消石之類乃鹵液所結附鹽而成質土人采取淋鍊而成狀如鹽塊以白淨者爲良其性至透用黝罐盛懸火上則常乾或加乾薑同收亦良若近冷及得濕即化爲水或滲失也

氣味鹹苦辛温有毒　治積聚結血止痛下氣膈噎反胃

此物能消五金入石如金銀有僞投硇砂鍋中僞物盡消化庖人煮硬肉入硇砂少許即爛人亦不可多服

成澄在下者狀如朴消名生消謂鍊過生出之消也結在
上者或有鋒芒如芒消或有圭稜如馬牙消故此消石亦有芒消牙消
名之
氣味辛苦微鹹大溫　屬火其性上升陰陽也今兵家造
烽火銃機等物用消石者直入雲漢其性升可知矣
本經言寒又云大寒正與龍腦性寒之誤相似凡辛苦物未
有大寒者況此物得火則焰生與樟腦火酒之性同安
有性寒太寒之理哉蓋消石乃天地至神之物入地千
年其色不變七十二石化而為水制服草木柔潤五金
制煉八石雖大丹亦不捨此
古今醫統云死硝法用深砂鍋盛硝先滴水數合于爐火
中便放硝鍋于上瓦蓋口不令灰入頃刻成水却用甘草
截長寸許投入有焰無烟絕則硝死出之
△炮硝出於加賀者為上筑前次之
麻莖燒灰硫黃研末煮焰消調和為烽火及鐵炮之用

取出以大沙罐一箇先實盛之鹽泥固濟厚半寸不蓋口置爐内以炭火十斤從文至武煅之待沸定以瓦一片蓋口仍前固濟再以十五斤頂火煅之放冷一伏時取出隔紙安地上盆覆三日出火毒研末每一斤入生甘草末一兩炙甘草末一兩和勻瓶收用

唐劉玄眞每服玄明粉遂無病長生云能除百二十種疾久服輕身固胎駐顏益壽以爲仙藥時珍曰若脾胃虚冷及陰虚火動者不可服

芒消

焰消

えんせう　エン スヤウ

消石　芒消
苦消　火消
地霜　生消
北帝玄珠

本綱生消石諸鹵地皆產之秋冬間徧地生白掃取煎煉而成貨者苟且多不潔淨須再以水煎化傾盆中一夜結

氣味辛苦大寒 除邪氣破留血積聚久熱通經脉利大小便
及月水破五淋推陳致新 仲景傷寒論只用芒消

馬牙消 英消

以朴消再鍊之上面生牙如圭角作六稜縱横玲瓏可愛
謂之馬牙消一名英消
氣味鹹微甘大寒 除積熱伏氣末篩點眼去赤腫障瞖
甜消 取芒消英消再三以蘿蔔煎鍊去鹹味者
風化消 以芒消英消置之風日中吹去水氣則自輕白
如粉者或以瓷瓶盛挂簷下待滲出於瓶外刮下收之

玄明粉 白龍粉

制法用白淨朴消十斤長流水一石煎化去滓星月下露
一夜去水取消每一斗用蘿蔔一斤切片同煮熟濾淨再
露一夜取出毎消一斤用甘草一兩同煎去滓再露一夜

本綱朴消見水則消凡可以熟生牛馬皮及冶金銀有偽
也産于蜀者最勝皆生于斥鹵之地彼人刮掃煎汁經宿
結成如末鹽猶有沙土猥雜其色黄白蓋此初采得一煎
而成者未經再錬故曰朴消　朴消再錬經宿生細芒者
曰芒消　上面生牙如圭角作六稜者曰馬牙消　一名英消
氣味苦鹹寒有小毒　治寒熱邪氣逐六臟積聚治腹脹大小便
不通者　唐時臘日賜群臣紫雪紅雪碧雪皆用朴消
錬成者通治積熱諸病有神功　三方共見和劑局方及本草
△按續日本紀云光仁天皇天應元年六月遣従五位羽
栗臣翼於難波令錬朴消今亦大坂錬鹽消

芒消　俗云盆消

芒消以朴消再以水煎化澄去滓脚入蘿蔔數枚同煮熟
去蘿蔔傾入盆中經宿則結成白消如氷如蠟故俗曰盆消上
面生細芒如鋒故曰芒消

綠鹽

りよくえん

鹽綠　石綠

本綱綠鹽出波斯國生石上狀若空青色青陰穴中乾而不濕者爲眞氣味鹹苦辛平治目赤涙出膜暗點之又造綠鹽法用熟銅器盛取漿水一升投青鹽一兩在內浸七日取出卽綠色以物刮末入漿水再浸一七取出此非眞綠鹽也

朴消

ぼくしやう

ポツ スヤロウ

消石朴　鹽消

皮消

結而成石鹽精ト云之大塊有齒稜如馬牙消清瑩如氷精亦有
帶青黑色者皆至暑月回潤入水浸久亦化又夏月研末
煮湯入瓶倒懸井底即成凌水石膏亦名寒水石與此不同

玄精石

げんせいせき

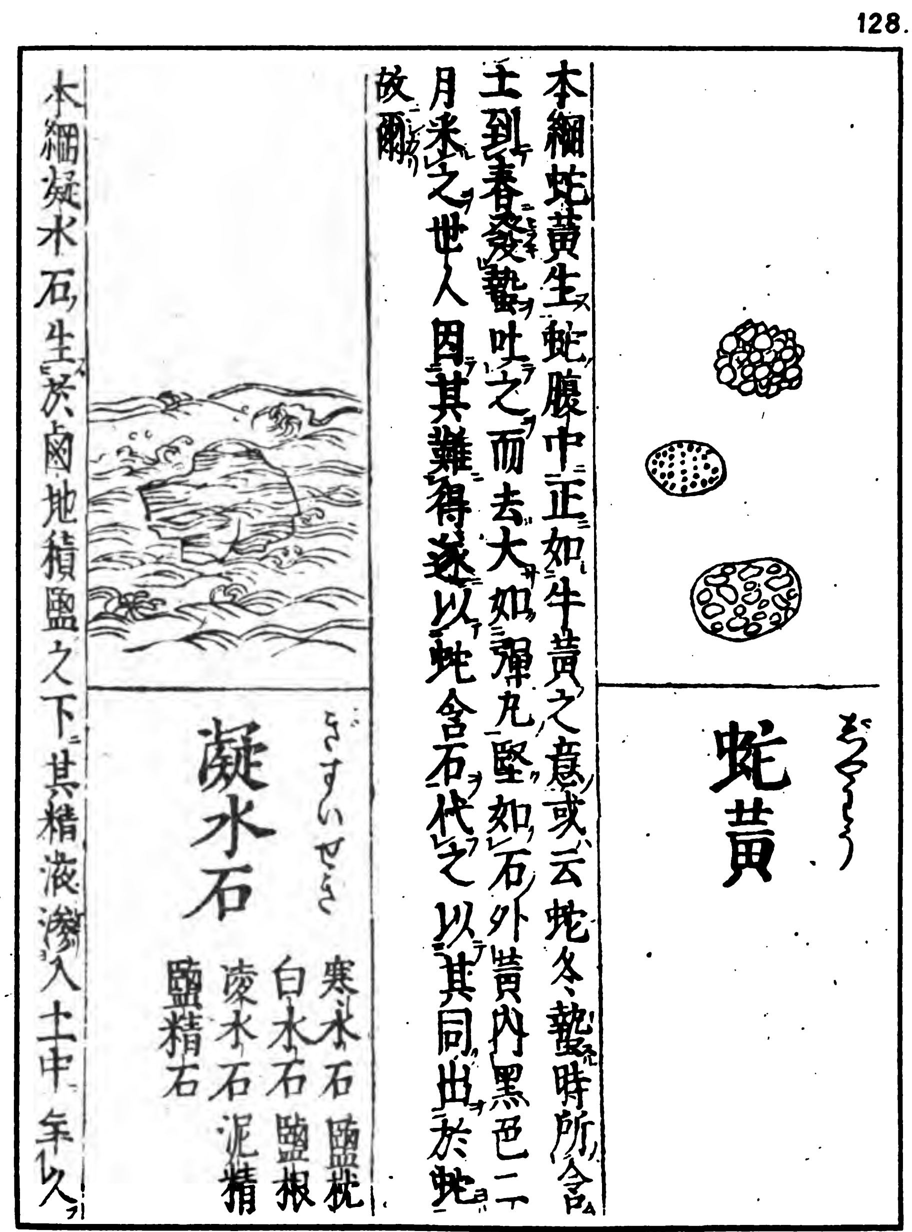
ヒユン ツイ ニ シツ

太乙玄清石　陰精石　玄英石

本綱玄精石出解州是鹹鹵津液流滲入土年久結成石
片其片狀如龜背之狀色綠而瑩徹叩之則直理而折瑩
如明鑑拆處亦六角如柳葉大燒過則悉解拆薄如柳葉
片片相離白如霜雪平潔可愛此乃稟積陰之氣凝結故
皆六角然今普所用者出於絳州絳石而非玄精也

氣味鹹溫

除風冷邪氣濕痺益精氣婦人痼冷漏下心
腹積聚止頭痛解肌　古方不見用近世補藥及傷寒多用



蛇黄　じやわう

本綱蛇黄生蛇腹中正如牛黄之意或云蛇冬蟄時所含土到春発蟄吐之而去大如弾丸堅如石外黄内黒色二月采之世人因其難得遂以蛇含石代之以其同出於蛇故爾

凝水石　ぎすいせき

寒水石　鹽枕
白水石　鹽根
凌水石　泥精
鹽精石

本綱凝水石生於鹵地積鹽之下其精液滲入土中年久

石蟹

いしがに

附 石虵 石蠶 石鼈

有真ノ石蟹 出介中類



本細石蟹生南海是尋常蟹爾年月深久水沫相著因化成石毎遇海潮即飄出

崖州楡林港内半里許土極細膩最寒但蟹入則不能運動片時成石矣人獲之名石蟹置之几案 出海槎録

石虵　生南海水旁山石間其形盤屈如蛇無首尾内空紅紫色以左盤者良又似車螺不知何物所化

石蠶 僵蠶 一名石　生海岸石旁如蠶其實石也

石鼈　生海邊形狀大小儼如䗪虫蓋亦化成者也䗪虫ハ俗名土鼈

本綱石燕永州祁陽縣有之狀如蜆蛤之狀色如土堅重如石圓大者爲雄長小者爲雌此乃石類也一種生鍾乳穴中石燕狀似蝙蝠而食乳汁能飛乃禽類也見禽部

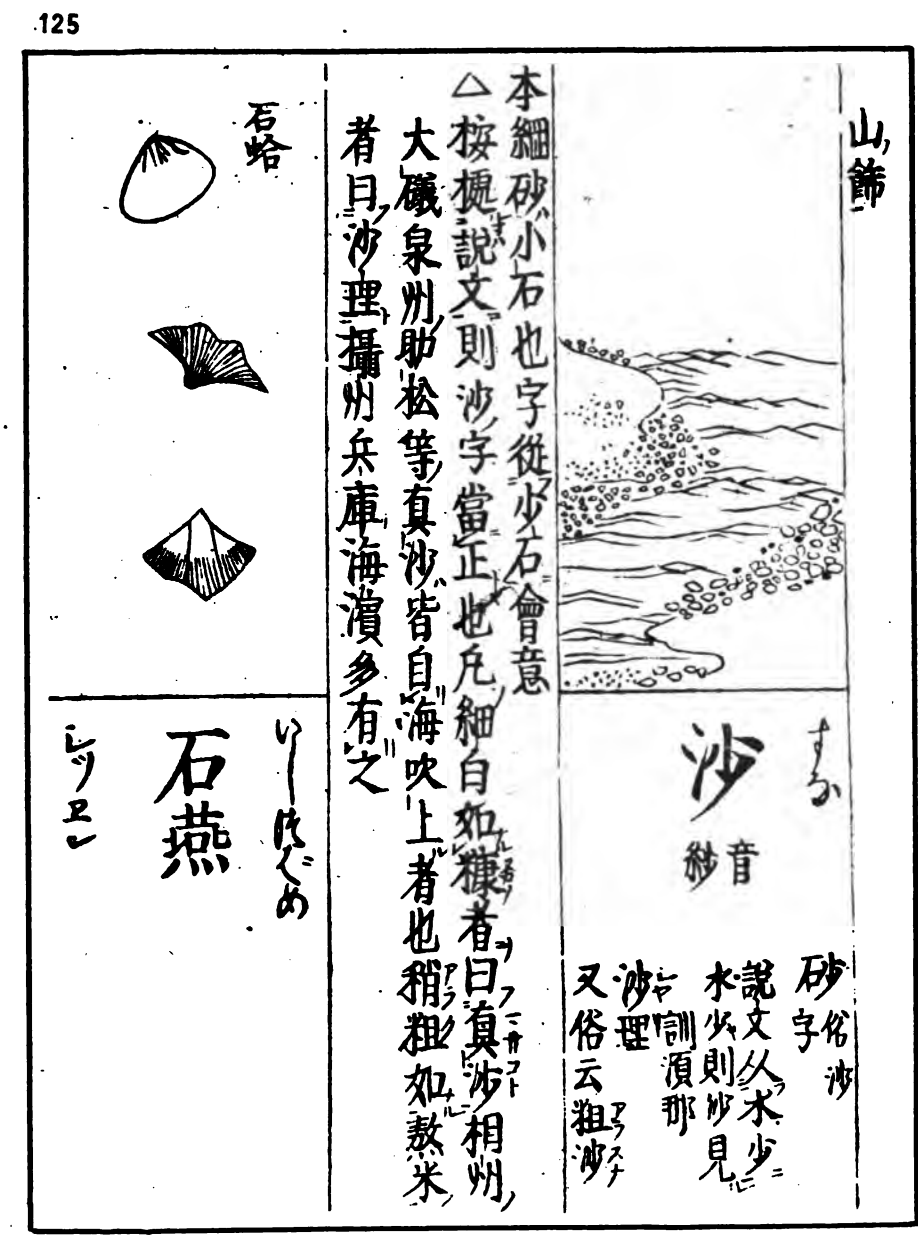
五雜組云雲陵石燕相傳能飛飛即風雨然石質無能飛之理爲烈日所暴忽有驟雨過石即衝起往往墜地蓋寒熱相激而迸落非眞能飛也

石燕 甘涼　治淋病煮汁飲之婦人難産兩手各把一枚立驗

又治拳毛倒睫石燕各雌雄磨水點搽眼先以鑷子摘去拳毛乃點搽後以黃連水洗之

△按阿波讃岐有石蛤其狀恰似蛤而閉口如土堅重如石俗傳云弘法大師所符也蓋此石燕之類兒女不知其本設奇說耳相州足柄山亦有此類

奥州米澤有山名甲蠃山其山小石多形如甲蠃子而黃白色帶微赤也甲蠃 和名豆比 俗云豆不 似海螺小貝也



山飾

沙 すな

音紗

砂 俗沙字

説文从水少水少則沙見

沙理 訓須那

又俗云粗沙

本細砂小石也字從少石會意

△按據説文則沙字當正也凡細白如糠者曰真沙相州大磯泉州助松等真沙皆自海吹上者也稍粗如粟米者曰沙理攝州兵庫海濱多有之

石蛤

石燕 いしつばくめ

レツエン

本綱麥飯石處處山溪中有之大小不等或如拳或如鵝卵或如餅大畧狀如握聚一團麥飯有粒點如豆如米其色黄白爲膏治癰疽發背甚效出千金方本草亦許り

水中白石

みつのなかのしろいし

本綱此石處處溪澗中有之大者如雞子小者如指頭有黒白二色入藥用白小者治背上忽腫如盤不識名者取白石一二升燒熱投水中頻洗之立瘥昔人有煮石爲糧法即用此石也其法用胡葱汁或地榆根等煮之即熟如芋謂之石羹

△按所謂爲藥爲糧之白石豊後備後淡路紀伊之海濱多有之大如拳如豆密理潤白宛似餅每以爲庭砌金

次之

礪石　肥前天草之産赤白襍有標文謂之天草砥出於豫州者淡白或淡赤色有標文並磨諸刀之新刄或作硯亦賤也紀州神子濵肥州唐津皆出礪其他不盡述

凡砥山中甚軟黏末爲砥者取之日乾細末水飛作團子名之砥粉漆工家覓研末和漆飯糊水塗漆器下地謂之地鏞其上以漆可塗否則肌不容

龍白泉砥水以可染黒茶色俗云憲法染　布帛藍染而及猫皮五倍子煮熟以其汁再染浸龍白泉者良陳久一下宿則純黒勝於鐵漿染而帛不易敗

麥飯石

ばくはんせき

モッパンシッ

砥 とし

音紙

磨刀石 礪石 羊肝石

砥阿乎止 礪阿良止

礪石

砥

本綱砥磨物石也細密者爲砥粗糲者爲礪人若噦之患帯下未知所由又磨刀垽名龍白泉粉用塗瘰癧結核

三才圖會云砥首陽山有紫白粉色者出南昌者最善

△按古者用不磨物故字作措婧今則用石蓋非眞石此凝土也堀山取之也如瓦土然有數種

庖丁刀砥　蒼色謂之青砥山城之產爲上丹波及防州岩國之產次之

刀劔砥　淡白色參州名倉之產爲最上山州嵯峨之内曇次之越前常慶寺村之產又次之

剃刀砥　淡白色山州鳴瀧及上野之產爲上丹波近江

砭石（音邊）

鍼石

ヘンレツ

本綱東山經云高氏之山鳧麗之山皆多鐵石註曰可以爲砭鍼也素問王冰注云石如玉可以爲鍼蓋古者以石爲鍼季世以鍼代石今人以瓷鍼刺病亦砭之遺意也但砭石無識者豈即石砮之屬歟

石砮者　出肅愼國人以枯木爲矢青石爲鏃施毒中人即死其石荊州梁州生山中

又南方勝州以青石爲刀劔如銅鐵婦人用作環玦皆此類也

△按砭石今絶不用而金銀鐵針而已所謂砮（音弩）以石可爲矢鏃也環（音還）圓形無端者玦（音決）環之不周者缺也

如石如鐵雖鐵椎擊之亦不能傷惟羖羊角扣之則㵾然氷泮番僧以充佛牙是也欲辨眞僞但燒赤淬醋中如故不酥碎者爲眞覺鈍則煅赤冷定即銳也（以金剛喩佛性羖羊角喩煩惱）大秦國有金剛石大者長尺許又流砂川有昆吾石治之作劍如鐵光明如水精割玉如泥此亦金剛之大者也凡以金剛石作釵鐶服佩辟邪氣惡毒氣

凡獸有貘及齧鐵獸狡兎皆能食鐵其糞可爲兵切玉（詳見獸部）

△按金剛石出河州二上嶽之谷榔鈿細粗細不一用之鑽水精硝子及諸玉石凡磁器欲穿孔者先以金剛砂一撮在其處以杉木錐揉穿其處屢而爲孔一異也

又金剛石漬水中取出之更無漏滴亦奇也

一種有伽曼玉稱許黑色而形似燧石而有稜甚堅剛用之彫鑿玉石磁器皆如泥任意自阿蘭陀來蓋彼國金剛石之類矣

乾瓦罐一箇盛之泥封口焼亢在磚上（磚上書五行字）用炭
一秤簇匝從巳午時自下生火煅至炭消冷定取出為細末瓶收
用治金瘡箭傷打撲及狗咬至死者急以此藥摻傷処
其血化為黄水再摻便活更不疼痛如内損血入臓腑
煎童便入酒少許熱調一錢服立效又産後敗血不盡
血運悪血奔心胎死腹中胎衣不下至死但心頭温暖
者急以童便調服一錢取下悪物如豬肝終身不患血
風血気若膈上有血化為黄水即時吐出或隨小便出

金剛石

こんがうせき

金剛鑽

キンカンシツ

本綱金剛石生天竺國水底石上如鍾乳状體似紫石英
其砂可以鑽玉補瓷土人没水取之其形如鼠矢青黒色

花蘂石

くハずいせき　花乳石

按今正黄者希也多灰白色有白點

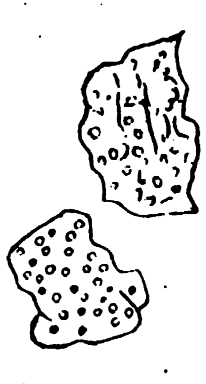
本綱花蘂石出陝西及山西之代州陰石也其色正黄而中間有淡白點形之大小方圓無定人鐫為器用

氣味酸濇　治金瘡其効如神合硫黄同煆研末傳之倉卒而不及煆治則但刮末傳之亦良其功專于止血能使血化為水又能下死胎落胞衣去惡血惡血化則胎與胞無阻滯之患矣此石之功蓋非尋常薬石之類也

○花蘂石散　治吐血斗升者花蘂石煆存性研如粉童便一鍾男入酒一半女入醋一半煎食後調服三錢甚者五錢能使瘀血化為黄水後以獨參湯補之

○同銘花蘂石一両硫黄四両粗末拌匀以膠泥固濟日

水下滚如蒸船過其下人以刀斧擊取燒之作硫黄氣以
形如黄龍齒而堅重者爲佳



青礞石

せいもうせき

本綱青礞石出於江北諸山有青白二種以青者爲佳堅
細而青黒打開中有白星點煆後則星黄如麩金其無星
點者不入藥用又工人以爲器物
氣味甘鹹平
治男婦小兒食積積痰欬嗽驚癇其性下行陰也沈也
厥陰肝經之藥治驚利痰之聖藥也痰在水上以此石
末糝之痰即隨水而下則其沈墜之性可知然止可用
之救急氣弱脾虚者不宜久服

有銀色斧片者名銀星石氣味 甘寒 治吐血嗽血

一種深青色堅潤中有金色如斧片者不入藥用工人碾爲器或婦人首飾用

一種硯石亦有金星銀星二石出歙州 瑞州名同物異

△按予見金星銀星二石共如斧片以厚紙作成者或云温厥腹痛良與温石同功未見碾可作器者

婆娑石

ばさや せき　摩挲石

ポウ ソウ シェッ

本綱婆娑石生南海胡人石也其石如淡色石綠間微有金星者佳胡人尤珍貴之以金裝飾作指彄帶之每欲食及食罷輒含吮數次以防毒今人有得指面許塊則價直百金也又云三佛齊國海南有山五色聳峙其石有光焰其

毒不過於砒霜此亦礜石之一種也又云錫之苗故新錫器盛酒日久能殺人者爲砒霜毒也（綠豆冷水解其毒如入藥醋煮殺毒用之）

△按倭所謂砒霜石非石而銅錫鉛等之鑛中皆有之而銅中多有之山人初冶銅取其鑛入竈鎔之覆以薦至火焰熾薦亦燃盡其中有純赤者是乃砒霜也其氣臭如屍烟爲灰則色變黃如生硫黄粉凡一竈中掃集纔得之不過半錢凡鎔銅鑛家人所中砒霜毒氣者必先傷肺咳嗽諸藥無効冶一切漏瘡有孔（砒炒煅用新研）末以津調少許於紙撚上插入蝕去惡管漏多勿齊上最妙也今療痔漏多用此方

金星石
きんせいせき

附 銀星石

本綱金星石銀星石共出濠州并州内外有金色麩片又

特爾蒼者多恃生其鼠食則死蟄蟲食而肥

△梅礜石乃毒藥與砒石相類未知其石

砒霜石 ひさうせき

砒石　信石　人言

生者名砒黄　錬者名砒霜

本綱砒霜石今近銅山處亦有之惟出信州者佳故名信石信州有砒井其坑封鎖甚嚴坑中有濁綠水先絞水盡然後下鑿取生砒謂之砒黄色如牛肉或有淡白路謂石非石謂土非土近火則殺人真者難得價不千金今市貨者取山中夾砂石者燒烟飛作白霜乃碎屑而芒刺其傷火多者塊大而微黄也（生砒黄以赤色爲良　熟砒霜以白色爲良）燒之時人在上風十餘丈外立下風近處草木皆死鼠雀食少許則死猫犬食其鼠雀亦殆人服至一錢許亦死雖鉤吻射罔之

氣味酸寒辛　明目治齒牙鼻内息肉諸悪瘡服下胡臭又
治喉痺極速延死者用眞膽礬末醋調灌之大吐膠痰
數升即瘥屢試無不立驗神方也
△按膽礬出於羽州秋田

礜石

音預　ヨせき　イユイ　レツ

太白石　石鹽　立制石　澤乳　青介石　鼠鄉　固羊石

本綱礜石陽石也生山谷水中其狀頗與方解石相似此
石能拒火久燒但解散不可脱其堅有數種白礜蒼礜紫
礜紅皮礜桃花礜金星礜銀星礜特生礜但是一物但以
形色立名其性皆熱毒並可毒鼠制汞諸礜生于山則草
木不生霜雪不積生于水則水不凍或有溫泉其氣熱可
知矣但投水水不凍者爲眞其特生礜者不附着他石爲

白青一名魚目青又此扁青之屬色深者爲扁青色淺者爲白青今繪彩家亦用萬畢術云白青得鐵即化爲銅也

膽礬 たんばん

石膽　黑石
銅勒　君石
畢石　立制石

本綱膽礬生山谷中大者如拳小者如桃栗擊之縱橫解皆成疊文色青久則綠擊破其中亦青又有粒細有廉稜如釵股米粒者此其次也但自然生者尤良也取粗惡石膽合消石銷溜而成之塊大色淺渾渾無脈理擊之則碎無廉稜如此經煎錬者則多偽也今多以醋揉青礬假充之但以火燒之成汁者必偽也塗于鐵及銅上燒之紅者眞也又以銅器盛水投少許入中及不青碧數日不異者眞也膽礬能化鐵爲銅合成金銀

本綱綠青陰石也生銅坑中乃銅之祖氣也銅得紫陽之氣而生綠綠久則成石謂之石綠而銅生於中與空青曾青同一根源也但石綠銅之苗也有銅處生石中質如石者名石綠其色青白畫工用爲綠色者也脆爛如碎土者名泥綠爲下品

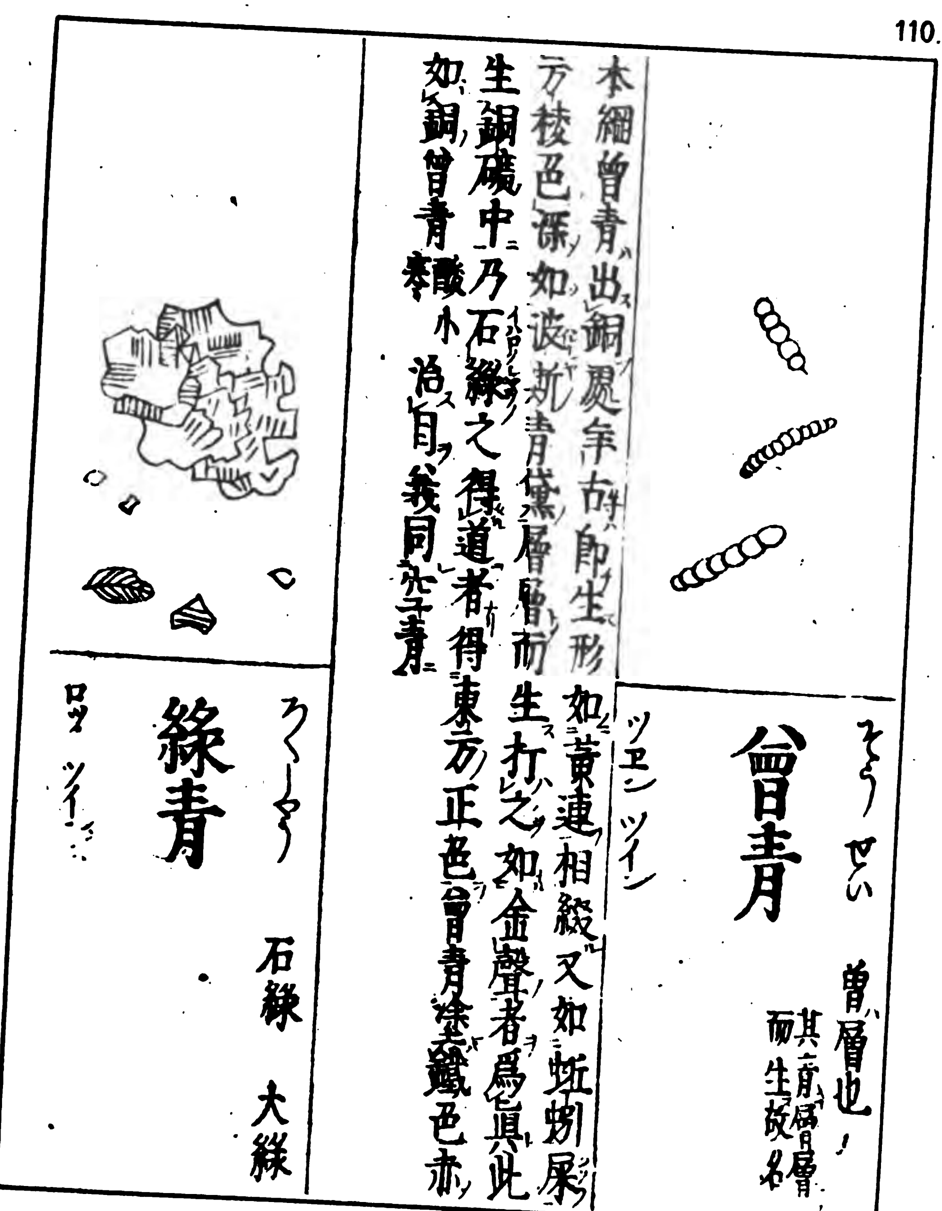
△按石綠（俗云綠青）磐其最上者稱曾宋木所謂泥綠者今云白綠其色不深綠帶浮白者也畫工每用不爲藥用

有奈良綠青 糯粉和銅綠汁造成最下品（銅綠者乃銅之鏽也）

扁青

へんちやう　石青　大青

本綱石青今繪畫家用之形扁作片其色青翠不渝者也此亦有回回青佛頭青等之數種而回回青尤貴



曾青（そうせい）ツエン ツイン

曾ハ層也，其青層層而生故名

本綱曾青出銅處年古者卽生形如黄連相綴又如蚯蚓屎方棱色深如波斯青黛層層而生打之如金聲者爲眞此生銅礦中乃石綠之得道者得東方正色曾青塗鐵色赤如銅曾青味酸小寒治目義同空青

綠青（ろくしやう）ロツ ツイン

石綠　大綠

出之處有金坑銅坑二種大者如拳如卵小者如豆粒或成片塊或若楊梅雖有精粗之異皆以有漿爲上不空無漿者爲下也皆堪畫點化以曾青爲上空青次之楊梅青又次之今人以藥塗銅物生青刮下僞作空青者終是銅青非眞空青也

氣味 甘酸寒

治青盲耳聾明目利九竅通血脉養精神益肝氣治眼翳障爲最要之藥諸石藥中惟此最貴

△按空青自阿蘭陀來形如礬之碎屑其最上者號御頭美之用彩佛頭之稱也細碎者名花金青次之

金青

紺青 俗共稱此

△按空青金青一物二名也畫家以空青麤末沈濃者爲紺青浮淡者爲白空緑青之浮淡者爲白緑之類也續日本紀有金青出於上野國近頃出於播州多田蓋不交金銀銅鉛別生鍮燒之色不變其上品名佛頭下品名岩紺青

太一餘粮 又名禹哀石 生太山山谷其石状片片層疊深紫色中有黄土也其性最熱冬月有餘粮處其雪先消

禹餘糧氣味甘寒 手足陽明血分重劑也性濇故主下焦前後諸病久服耐寒暑輕身延年不老 太一餘糧石中黄水共功用同

△按禹餘粮即石中黄其未凝者名石中黄水如此物本朝石中亦稀有之然是秘藥不常用故識人亦鮮焉以爲禹主食餘者浮説也

空青

ぐんぢやう
こんぢやう

コンツイン

楊梅青 俗云虞年之訛也宇

金青 紺青 俗稱也

本綱空青受赤金之精甲乙陰靈之氣近泉而生久而含潤新從坎中出鑽破中有水久即乾如珠金星燦燦但其

厥陰經肝與包絡二經血分藥也治急慢驚風代赭石火燒醋淬十次細末以真金湯調下脚脛上出赤斑者乃愈赤斑不出者否

北海山谷土石中如赤土以當朱呼為赤石一名零陵是亦代赭之類其功効亦不甚遠也

△按代赭石古者有出於本朝如今絕亡而中古亦有然其性不分明故令禁止之

禹餘粮

白餘粮

イユイ　イユイ　サヤン

本綱禹餘粮會稽山中多出彼人云昔禹王會稽于此棄其所餘食於江中而為藥則名禹餘粮藊草實也亦名禹餘粮同名異物也生池澤及山島石中細粉如麪黃色如蒲黃其堅凝如石者名石中黃其未凝黃濁水名石中黃水而二者一物

代赭石

たいしやせき

須丸　土朱
鐵朱　血師

ダイチエイシツ

本綱代赭石處處山中有之陽石也與太乙餘粮並生山峽中研之作朱色可點書又可罨金益色赤用之拭寶劍倍益精明今醫家所用多擇取大塊其上文頭有如浮漚丁者為勝謂之丁頭代赭古方紫丸治小兒用代赭石云無真以牡蠣代使乃知真者難得蓋赭赤色也出於代州山西内鴈門故名今齋州出赤石如雞冠且潤澤土人惟以丹檻柱而紫色且暗相感志云代赭以酒醋煮之插鐵釘于内扇之成汁

氣味苦寒甘咸平

治惡鬼賊風婦人帶下百病難產胞不出月經不止小兒驚癇疳疾金瘡長肉充入手少陰足

鍼則痿若火燒則死不能指南北又大忌煙草工人造慈石鍼以鍼之本磨石之頭以末磨尾則本指北末指南也既以所磨鍼附寄慈石傍乃回轉本則依頭末則依尾以之知石頭尾亦一異也

玄石（げんせき） 玄水石 處石

本綱此與慈石同名異物慈石中有細孔孔中黄赤色好者能拾鐵吸鐵其無孔而光澤純黑者玄石也不能拾鐵但慈石生山之陰有鐵處玄石生山之陽有銅處雖形相似性則不同故玄石不能吸鐵

△按近年好慈石甚少形狀相似而吸鐵力弱者多蓋此玄石摩漆慈石僞矣所謂慈石生鐵山之陰玄石生銅山之陽者未審中華亦慈徐雄三州外不記慈石出處則非出處多者日本出銅鐵山最多而慈石玄石未曾出也疑此海外有之矣或云有日本北海外未詳

物理相感爾萬畢術云以亡人衣裹慈石懸于井中逃人自反也其不能吸鐵者名玄石宜辨之

氣味鹹温有小毒　色黑法水入腎故治腎家諸病而通耳明目

又止金瘡出血以慈石末傅之

慈石毛　補絶陽益陽道止小便白數

△按續日本紀云元明天皇和銅六年近江國獻慈石然其以來不聞慈石出也且慈石多有南方也南方果物志云漲海崎頭水淺而多慈石徼外大舟以鐵葉固之者至此皆不得過以此言之海南所出尤多也又慈石有毛而其毛有治病功也未審凡貯慈石毎用鐵屑餌之恰如養生物然而所餌鐵屑滿全體頗如毛也石體黑帶微赤色似阿仙藥之葉而肌理密濃大小不一凡石重可一斤者吸鐵三十錢目者爲珍或隔銅皿亦吸針其氣無實如有生命也而有頭尾頭指北尾指南頭勝於尾之力破碎之亦悉備頭尾所飼鐵屑甚飽則鈍

非久服之物

慈石

じしやく

シウレツ

吸鐵石　處石
協鐵石　玄石

玄石

本綱慈石慈州徐州及南海傍山中皆有之慈州者歳貢最佳能吸鐵虛連數十鍼或一二斤刀器回轉不落者良其石中有孔孔中黃赤色其上有細毛眞慈石一斤四面吸鐵一斤者名延年沙四面只吸鐵八兩者名續采石吸五兩者名慈石以此物磨鐵鋒則能指南然常偏東不全南也其法取新纊中獨縷以慈石半芥子許蠟綴于鐵腰無風處垂之則鍼常指南以鍼横貫燈心浮水上亦指南然常偏丙位蓋丙爲大火庚辛受其制

陽起石

やうきせき

ヤンキイシツ

羊起石　白石　石生

本綱陽起石齊州有陽起山其山常有温暖氣雖盛冬大雪徧境獨此山無積白蓋石氣熏蒸使然也石出其中山惟一穴官中常禁閉至初冬則州發丁夫遣人監取歲月積久其穴益深鑱鑿他石得之甚難以白色明瑩若狼牙者爲上又云黄白而赤重厚者佳置大雪中倐然没者爲眞挾他石作塊者不佳毎歳采擇上供之餘州中貨之雖多精好者亦難得舊説皆云陽起石者雲母根也

五雜組云山東有陽起石煆爲粉着紙上日中暴熱便能飛起蓋此石爲陽精相感之理固宜爾也

氣味鹹微温

右腎命門氣分藥也下焦虚寒者宜用之然

本綱有石芝草芝木芝菌芝肉芝五種而凡近百種道家有石芝圖石芝者石象芝也生海隅名山島嶼之涯有積石處其狀如肉有頭尾四足如生物附於大石赤者如珊瑚白者如截肪黑者如澤漆青者如翠羽黄者如紫金皆光明洞徹大者十餘斤小者三四斤狀如盤盂不過徑尺有莖連綴之起三四寸有七孔者名七明九孔者名九光光皆如星百步內見其光常以秋分伺之擣末服方寸匕入口則翕然身熱五味甘美得盡一斤長生不老可以夜視也

玉脂芝　生於有玉之山玉膏流出千百年凝而成芝有鳥獸之形色無常彩多似玄玉蒼玉及水精得而末之以無心草汁和之須臾成水服至一升長生也

石桂芝　生石穴中有枝條似桂樹而實石也高尺計光明而味辛

此外有數種略之神仙之說而不知有無然所述物非無也

△按是乃浮石之類而未載本艸形質似浮石而淡皂色太小不一大者二尺許全體有小菊紋如彫成者故名菊銘石用爲盆山弄之多出自南海紀州蓋此石芝之類乎倭方用爲食傷解毒藥

金屑丸　解毒神方也菊銘石（醋浸研末）青黛硫黄（如製謂末）金箔以爲丸相傳蠻人投之高山氏如然則菊銘石異國亦多有之矣

肝屬木當浮而反沈肺屬金當沈而反浮何也肝實而肺虛也故石入水則沈而南海有浮水之石木入水則浮而南海有沈水之香虛實之反如此

石芝（せきし）

附　玉脂芝　石桂芝

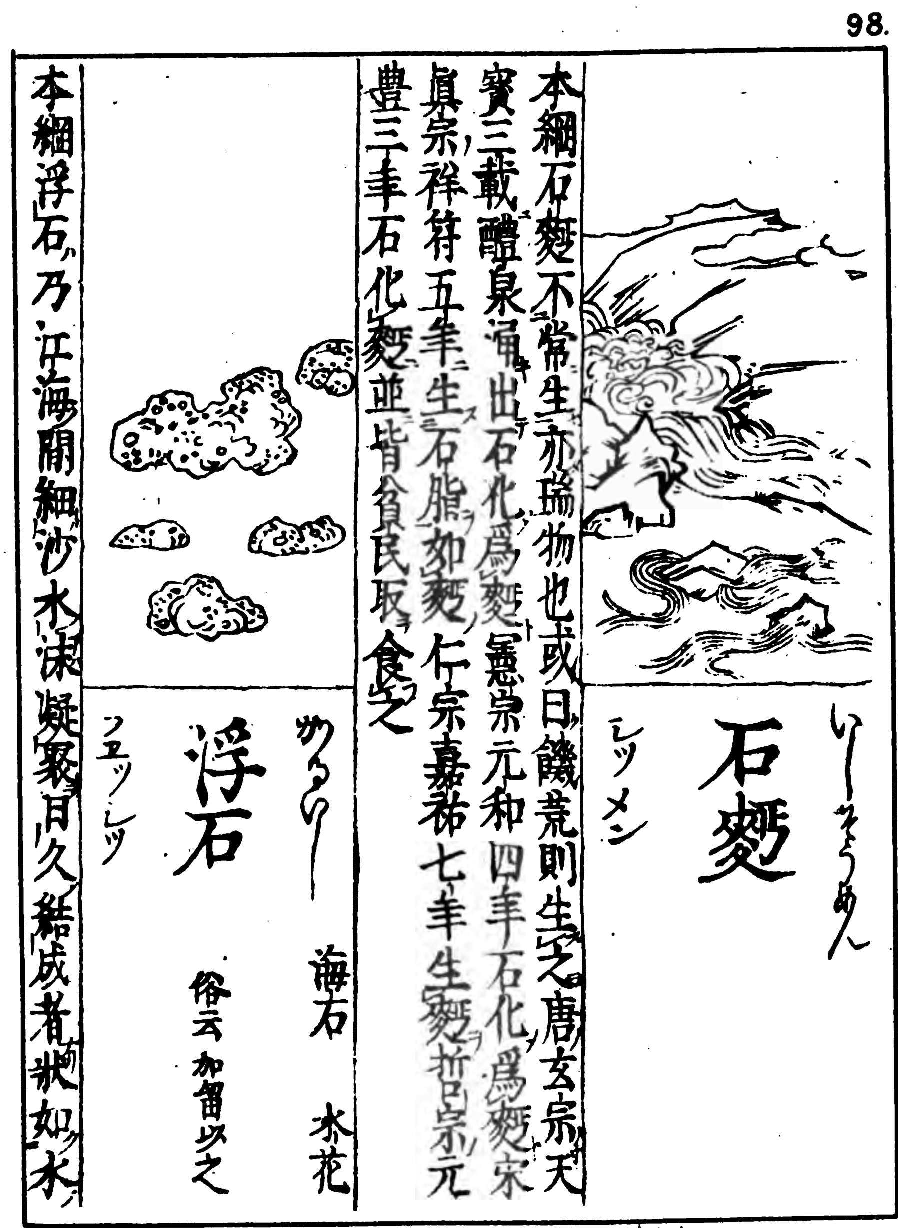
沫及鍾乳石有細孔如蜂窠白色體虚而輕今皮作家用磨皮垢甚妙也又可以磨脚又煮水飲之止渴抱朴子云燒泥爲瓦燔木爲炭水沫爲浮石此皆去其柔脆變爲堅剛也

氣味鹹平 入肺除上焦痰熱止欬嗽而軟堅清其上源故又治諸淋治諸惡瘡浮石半兩沒藥二錢半爲末醋糊丸每服六七丸臨臥冷酒下能治疔瘡一切腫物

暈石 生海底狀如薑石紫褐色極堅緊似石是鹹水結成自然生暈者也氣味鹹寒治石淋燒赤投酒中飲

菊銘石

きくめいせき



いしそうめん

石麪

セツメン

本綱石麪不常生亦瑞物也或曰饑荒則生之唐玄宗天寶三載醴泉涌出石化爲麪憲宗元和四年石化爲麪宋眞宗祥符五年生石脂如麪仁宗嘉祐七年生麪哲宗元豐三年石化麪並皆貧民取食之

かるいし

浮石

フエツレツ

海石　水花

俗云加留以之

本綱浮石乃江海閒細沙水沫凝聚日久結成者狀如水

灰擴塚用擴水而辟蟲也故古塚中水洗諸瘡即皆瘥止

血神品也但不可着水着水即爛肉

氣味辛温有毒 治白癜黑子瘜贅疣子止金瘡血甚良生肌

長肉收脫肛陰挺黑鬚髮

人落水死以石灰納下部中水出盡即活 中風口喎石灰醋炒調如泥塗之左塗右右塗

左立便正 脫肛石灰燒熱故綿包坐冷即易之 疣痣瘤贅石灰淋汁熬

成膏刺破點之 面黶水調石灰一盞用糯米全者半插灰中半在灰外經宿米色變如水精先以針微撥動點

少許經半日汁出剔去藥不得着水二日而愈也

△

按石灰江州伊吹伊香太平寺村等近山處多出之越

前大和美作備後及武州八王寺處處皆燒出之凡石

灰風化者經三旬則自碎散成粉末經旬者如逢水則

自出火又月負新石灰於馬行道暴雨浸貨時自出火

至馬斃之類間有之貯石灰家可知

蜃石灰 燒牡蠣殼爲粉或用蜆貝與石灰難辨塗壁塞

水孔之功亦稍劣最爲藥用者不可混用

帶微赤以代薪亦臭（石炭者石類也與此似而不同）也理似腐木而硬亦非石也越後寺泊柳崎二村之邊亦有之相傳昔神代有栗木木枯倒埋地亘數十里因其處名栗本郡故有此物也然越州亦有之則恐此附會之說也日本紀云天智帝七年越後獻燃土與燃水者是矣

石灰

シツホイ

石堊　堊灰
白虎　鍛石
希灰　礦灰

以之波伊

本綱石灰近山處皆有之其石青白色今人作窯燒之一層柴或煤炭一層在下上累青石自下發火層層自焚而散有風化水化二種風化者取鍛了石置風中自解此爲有力水化者以水沃之熱蒸而解其力差劣古今多以石

炊爨煆錬鐵石大為民利土人皆鑿山為穴横入十餘丈取之有大塊如石光者有疎散如炭末者俱作硫黄氣以酒噴之則解人中其煤氣毒者昏瞀至死惟飲冷水即解

氣味 甘辛温 有毒

治諸瘡毒金瘡出血濕以石炭末傅之瘡不宜遽合加滑石

一種有石黒砥之粉舌可書字畫眉即黒石脂也 出於前

△按石炭筑前黒崎村長門舟木村多有之土人掘山取之以代薪其氣臭彼地多峻而柴薪乏此乃為一助

燃石

本綱然石出豫章有石黄色而理疎以水灌之便熱可以烹鼎冷則再灌謂之然石高安亦有之

△按燃石尋常石而燃者與石炭不同

燃土 すくも

△按燃土江州栗本郡石部武佐二村邊掘山野取之土塊黒色

汪汪而出土人覆屋於上以草把入盆中多取之燃燈甚明其臭如硫黄氣故俗曰臭水油蓋倭漢同事珍物也日本紀云天智天皇七年越後獻燃土與燃水者是也

地溲（ちそう）

本綱地溲溝澗流水及引水灌田之次多有之形狀如油又如泥色如黄金甚腥烈冬月收取以柔鐵燒赤投之二三次則可切玉

石炭（いしすみ　セキタン）

煤炭　石墨
鐵炭　焦石
烏金石

本綱石炭南北諸山出處多古則書字故名之今以代薪

石髓　生臨海華蓋山石窟澄淘如泥作丸如彈子有白有黄彌佳也神仙五百年一開石髓出服之長生

石油

くさうづのあぶら

石腦油　石漆

猛火油

雄黄油

硫黄油

俗云臭水油

本綱石油所出多矣陝西肅州鄜州延州延長縣雲南緬甸廣南南雄縣及高麗東皆有之自石岩流出與泉水相雜汪汪而出肥如肉汁土人以草挹入缶中黒色頗似淳漆作雄硫氣土人多以然燈甚明得水愈熾不可入食其烟甚濃掃其煤作墨光黒如漆勝于松烟其油難收多滲蝕器物不可近金銀器雖至完密直爾透過惟眞琉璃器可貯之

氣味辛苦　塗瘡癬蟲癩治針箭入肉

△按石油出於越後村上近處山麓黒川村與泉水相雜

成如花者是也

土殷孽

土乳

本綱土殷孽即鍾乳石之生於山崖土中者南方名山多有之人亦掘爲石山貨之充玩不知其爲土鍾乳也

石腦

せきなう

レツナウ

石飴餅　石芝
化公石

本綱石腦生滑石中亦如石中黄子狀但不皆有耳打破大滑石千許乃可得一枚初破之在石中五色光明而自得服一外得長生乃石芝之也

氣味甘溫

治風寒虛損脚疼安五臓益氣

腰冷膝痺湯並酒漬飲之也（不少甚丸散止可水煮）惡細辛朮

殷孽（いんげつ）

薑石

本綱殷孽生于石上如木之孽亦盤結如薑此即孔公孽根也但似附石生而粗者為殷孽接殷孽而生以漸空通者為孔公孽接孔公孽而生者為鍾乳蓋殷孽如人之乳根孔公孽如乳房鍾乳如乳頭也

氣味 辛 温　治洩痢寒熱傷瘀血癥瘕脚弱疼冷

石牀（せきちやう）

乳牀　又名逆石　又名石笋

本綱石牀生石鍾乳堂中鍾乳水滴下凝積生如笋狀久漸與上乳相接為柱其功與殷孽同

石花（せきくハ）

乳花

本綱石花生鍾乳石堂中乳水滴石上散如霜雪日久積

利九竅下乳汁益氣療脚弱疼冷強陰久服延年益壽

凡石藥之氣悍也偏也不可久服又服忌參朮犯者多死本經讃久服有延年之功不可泥

凡果樹作穴納鍾乳末少許固密則子多而味美納少許於老樹根皮間則樹復茂信然則鍾乳益氣令人有子之藥亦不可類推

△按石鍾乳鵞管石一物也然藥肆名鵞管石者中華之産也其色白中空而長一二寸許折之中有菊紋號石鍾乳者本邦之産也其色淡白透明而重長短不定中有小孔末尖也然今所賣者多末不尖也處處深山有之薩州者爲佳

孔公孽

孔公石 叙 通石

本綱孔公孽次於鍾乳狀如牛羊角中有孔通附垂於石如木之芽孽

氣味辛温無毒　治傷食不化惡瘡利九竅下乳汁瘻瘡治

上有鱗紋而鱗中生毛重貫如石而又不可剪用鮫䰳磨則中有一重白紋如斑雪繪蓋形状似木而性質似石俗呼名蛇枝投火則有古綿香氣相傳折傷爽痛以蛇枝末酸調塗治之未知何物

石鍾乳

シツチヨン ジイ

留公乳 虛中 鵞管石 蘆石 黄石砂 夏石

本綱石鍾乳生洞穴中仰視石脉涌起處則有乳牀白如玉雪石液融結成者其乳牀下垂如倒數峰小山峰端漸鋭且長如氷柱柱端輕薄中空如鵞翎乳水滴瀝不已且滴且凝此乳最精者以竹管仰承取之尤輕明如雲母有爪甲者爲勝

氣味甘温無毒 又云有毒

治欬逆上氣明目益精安五臟通百節

蜜栗子 みつくりし

本綱蜜栗子生川廣江淅金坑中狀如蛇黃而有刺上有金線纏之色紫褐亦無名異類也主治金瘡折傷有効

△按本艸不載其氣味乃不服食惟宜外治手所謂蛇黃者蛇腹中所含石也

蛇枝 ぢやし

似木枝而皮如蛇鱗故俗名之

△按蛇枝近頃阿蘭陀市舶將來其大徑二寸許紫褐色

方長短大小不等內實而外圓重重相疊本草必讀云此非出於井中其性寒如井泉故名　主治諸熱小兒熱瘡雀目

大如榎子大塊者希

無名異

本綱無名異生深山及近處山中四川廣州一包數百枚小黑石子也似蛇黃而色黑用以煮蟹殺腥氣煎煉桐油收水氣塗剪剪燈則燈自斷也

氣味鹹寒　治金瘡折傷止痛生肌肉消癰疽腫毒醋摩傳之

昔人見山鷄被網損其足脫去啣一石摩其損處遂愈而去乃取其石理傷折大効人因傳之

△按無名異出於豆州銀山及隱岐者良

本綱爐甘石乃金銀之苗也其塊大小不一狀似羊腦鬆如石脂亦粘舌產于金坑者其色微黃爲上產於銀坑者其色白或帶青或帶緑或粉紅赤銅得之則變爲黃今之黃銅皆此物點化也用銅一斤爐甘石一斤錬之則成鍮石一斤半雖號鍮乃非石中物取出眞鍮石生波斯如黃金燒之赤而不黑也

氣味甘温　陽明經藥明目去瞖退赤收濕除爛爲目瘡藥爐甘石半斤用黃連四兩水二盌煮二伏時去黃連爲末入片腦二錢半研勻罐收每點少許治一切眼

△按入門云輕白如羊腦不夾石者佳銀海精微亦云擇輕而用之今藥肆有數種以如泡起者稱泡手又有志牟岐宇者共有上中下品又有倭爐甘石不分明

亞鉛出于前以爐甘石煉成者乎然未知實

井泉石

本綱井泉石生田野中間穿地深丈餘得之形如土色圓

也故氣味功用皆同治冷痢有桃花丸 和劑局方

黒石脂 こくせきし

石墨
石涅
畫眉石

本綱黒石脂乃五石脂中之黒色者亦可爲墨性粘舌南人謂之畫眉石以爲黛黒氣味鹹平養腎氣止腸澼泄痢

△按石脂紀州千里濱播州亦有之以削筆頭形嵌軸直書字謂之石筆然黒者少而多用赤石脂

爐甘石 ろかんせき

ロウカンシエツ

爐先生

爐火家所重者故尊爲先生能點化物也

赤石脂

しやくせきし

本綱有五色石脂共味甘温生南山之陽山谷中此物性粘固濟爐鼎甚良蓄於膩故得脂之名或云五色符今惟用赤石白石二脂餘三色石脂無正用但黑石脂入畫用醫本草必讀云赤者用處多白者用處少以理膩粘舌綴唇者爲上青黄黑之三者功亦不遠

赤石脂　甘酸辛大温　治養心氣明目益精腹痛腸澼赤白痢婦人崩漏産難胎衣不下者又能收脫肛小兒疳瀉

白石脂　甘酸平　養肺氣厚腸補骨髓治驚悸心下煩止腹痛便血赤白帶下排癰疽瘡痔

桃花石此即赤白脂之不粘舌堅而有花點者非別一物

石腦油然燈徹夜不成灰人多用作小刀靶要燒成灰但斫破以牛乳者煮黄牛糞燒之即成灰或云是滑石之根也出滑石處皆有之

木類者其葉如蒲草今人束以爲燎謂之萬年火把時珍常得此火把乃草葉束成而中夾松脂之類一夜僅燒一二寸爾

松石

まろのり

本綱松石出今處州如松幹而實石也或云松久化爲石人多取琢爲枕是與不灰木相類

△按松樟楠之株埋於地中年久而成石半出外者樝理未盡變然又有杉木久漬海水成石者

用滑石刷紙代粉最白膩也滑石之根爲不灰木滑石中有光明黄子爲石腦芝

氣味甘　治身熱泄澼利小便實大腸解燥渴偏主石淋爲要藥又治黄疸水腫吐血衄血金瘡血出

△按滑石有出於銑前者而不真令禁止之凡油染衣物者用滑石末洗則清

劉河間益元散 天水散太白散六一散 神驗之仙藥也 滑石六兩 甘草一兩 其功能詳出本草滑石下 但寒症人爲不佳

不灰木

ふくわいぼく

無灰木

本綱不灰木有木石二種石類者其體堅重其色白如爛木燒之不燃或以紙裹蘸

以爲名乃與長石一類二種而硬石膏之類也共以爲寒
水石蓋眞寒水石鹽之積液也一名凝水石古方所用寒
水石乃此凝水石也唐宋以來諸方寒水石是石膏近方
寒水石則是長石方解石也雖俱不是而其性寒治熱之
大抵不相遠惟解肌發汗不能如硬石膏爲異爾
氣味大苦辛寒　治胸中留熱結氣黄疸通血脉
△按本邦人亦名之寒水石而不知本名也信州乘鞍嶽
多出之破之潔白有方稜唯爲盆山樹下之撒石耳

滑石　かつせき　ハツレツ

畫石　共石
脅石　冷石
液石　番石
脫石

本綱滑石嶺南之桂林山東之萊府處處有之此石初取
軟如泥久漸堅強其色正白者良青黑者不可用畫家

熱心下逆氣驚喘口乾舌焦不能息腹中堅痛除邪鬼除胃熱肺熱治傷寒頭痛如裂壯熱皮如火燥日晡潮熱大渇引飲中暑潮熱牙痛

然石膏寒胃令人不食非腹有極熱者不宜輕用

古方所用寒水石則凝水石唐宋以來諸方所用寒水石即今之石膏也近頃以長石方解石爲寒水石不可不辨之

△按石膏本朝古者有而今無之

方解石

はうかいせき
今云うんもいせき

黄石

和漢共今爲寒水石

本綱此物大體與石膏相似不附石生端然獨處大者如升小者如拳甚大者方尺或在土中或生溪水其上皮隨土及水苔色破之方解光瑩如白石英而但塊塊方稜故

本綱石膏出（齊州廬州）山谷今出錢塘縣皆在地中雨後時時自出取之有軟硬二種

軟石膏　形大塊生於石中作層如壓扁米糕形每層厚數寸有紅白二色紅者不可服白者潔淨細文短密如束針正如凝成白蠟狀鬆軟易碎燒之即白爛如粉者石膏（乃寒水石）也其中明潔色帶微青而文長細如白絲者名理石（一名肌石 一名立制石）也乃軟石膏一物二種碎之則形色如一不可辨矣

硬石膏　作塊而生直理起稜如馬齒堅白擊之則段段橫解光亮如雲母白石英有牆壁燒之亦易散仍硬不作粉者名長石（一名方石 直石 土石）也似長石而成塊擊之塊塊方解牆壁光明者名方解石（一名黄石）也燒之則姹散亦不爛乃硬石膏一類二種碎之則形色如一不可辨矣以上四種性氣皆寒也今人以石膏收豆腐乃昔人所不知

氣味（辛或云甘寒）　入足陽明（手太陰 手少陽）經氣分畏鐵治中風寒

未足者為雌已足者為雄相距五百年而結為石造化指南

未婦之道故曰雌雄其雌黄試法但于甲上磨之土色者

好又燒熨斗底以雌劃之如赤黄線一道者好

氣味辛平有毒　治惡瘡頭禿痂疥殺蟲蝨解毒祛邪之功與雄

黄彷彿造化黄金非此不成亦能柔五金乾汞轉硫黄

伏粉霜畫家所重者也又云　雄黄變鐵雌黄變錫

雌黄見鉛及胡粉則黒

續日本紀云文武天皇二年下野國獻雌黄

△按雌黄金色而薄片者良凡水解畫物鹽少許入則水

不散滲又與青黛合則成緑青色

石膏

せきかう

シツ カウ

細理石

寒水石

辨、一云、驗之可以殺蟲死者爲真

氣味 甘平寒 治鼠瘻悪瘡及痔殺精物悪鬼邪氣百蟲毒

能殺百毒、避百邪、人佩之鬼神不敢近、入山林虎狼伏

涉川河毒物不敢傷、或已中其毒者塗之亦良、可點銅

成金、變銀成金、但銀銅點雄黃則色變如金成矣

轉女爲男、婦人覺有娠以雄黃一兩絳囊盛之養胎

續日本紀云、文武天皇二年伊勢獻雄黃朱砂

△按雄黃今絶不出於本邦、東來者佳、外色嘸帯青、破之

内如鐵釘折、只微黒有光

雌黃

しこう

ツウパアン

本綱雌黃生武都山、與雄黃同山、生山之陰、又云陽石氣

如汞鐵紋者成矣

氣味甘温 治五臟百病安魂魄益氣明目通血脉益精神殺精魅惡氣久服通神明（餌猢猻鸚鵡鼠犬等 變其心能會人言）伍硫黄陽精也汞陰精也純陰純陽相配夫婦之道故既濟水火為扶危拯急之神丹但不可久服治久患反胃及 丁切吐逆小兒驚吐其効如神（以陰陽水送下）

うわう

雄黄

ヒヨン ハアン

石黄　重黄

黄金石

俗云 宇和宇

本細雄黄生武都山谷（武都今階州 隴西戎界）者良凡生山之陽其形塊如丹砂明徹不夾石如雞冠色者為上有青黑色而堅者名薰黄有形色似真而氣臭者名臭黄以上二品不入服食只可療瘡疥其臭以醋洗之便去足以亂真尤宜

浣朱如上 俗云嗅藥是也又有避藥避蠅粗用朱及汞粉加麝香龍腦

△按續日本紀云文武天皇二年豊後獻眞朱又云令獻始獻辰砂然元明天皇六年始獻水銀粉 未審自汞粉十五年以前何有朱耶疑此朱辰砂共伊勢產者近世泉州堺作朱當時此一家外不許作

靈砂

れいしや　リンサア

二氣砂

本綱靈砂外煉之法用新鍋安逍遙爐上蜜揩鍋底文火下燒入硫黃二兩鎔化投水銀半斤以鐵匙急攪作青砂頭如有焰起噴醋解之待汞不見星取出細研盛入水火鼎內鹽泥固濟下以自然火升之乾水十二盞爲度取出

銀朱

イン チユイ

猩紅　紫粉霜

今唯云朱

本綱水銀本出於丹砂鎔化還復爲朱者是也升鍊之法用石亭脂二斤新鍋內鎔化次下水銀一斤炒作青砂頭炒不見星研末罐盛石版蓋住鐵線縛定鹽泥固濟大火煅之待冷取出貼罐者爲銀朱貼口者爲丹砂每水銀一斤燒朱一十四兩八分次朱三兩五錢今人多以黃丹及礬紅雜之其色黃黯宜辨之

氣味辛溫有毒　破積滯療疥癬惡瘡其功過與輕粉同其性燥烈亦能爛牙攣筋

治楊梅毒瘡　銀朱官香等分爲末以紙卷作撚點燈置桶中以鼻吸烟一日一作七日愈又方朱二錢孩兒茶龍掛香皂角子各一錢爲

之近頃雖出於京師泉堺大坂皆不及真者擬些放銅鐵器内置火上燒之無痕假者多攙石膏末焚之有滓亦有和朴硝者宜細辨之

粉霜

うすおしろい　水銀霜　白雪
白靈砂
宇寸於之呂い

本綱粉霜升錬之法用真汞粉一両入瓦罐内令匀以燈盞仰蓋罐口塩泥塗縫先以小炭火鋪罐底四圍以水濕紙不住手在燈盞内擦勿令間断逐漸加火至罐頸住火冷定取出即成霜如白蠟

△按粉霜以汞粉再焼錬者故最潔白軽虚而美勝於汞粉價亦貴

二十兩食鹽一兩同研不見星鋪於鐵器內以小烏盆覆之
篩竈灰鹽水和封固盆口以炭打二十炷香取開則粉升於
盆上矣其白如雪輕盈可愛一兩汞可升粉八錢蓋水銀
者金之魂魄綠礬者鐵之精華二氣同根是以暫制成粉
無鹽則色不白也輕粉乃至陰毒物不可輕用
氣味辛温有毒　治通大腸殺瘡疥癬蟲酒皶鼻水腫鼓脹濕
熱毒瘡風痰被劫涎從齒齦而出邪鬱爲之暫開而疾
因之亦愈若服之過劑或不得法則其害無窮先傷牙
齒毒入經絡筋骨莫之能出汞粉忌一切血黃連 土茯苓鐵漿制其毒
治兒初生鎖肛　由胎中熱毒結於肛門兒生之後閉而
不通三日者急令婦人咂兒前後心手足心并臍七處
四五次以輕粉半錢蜜少許溫水化開時時與少許以
通爲度
△按續日本紀云元明天皇和銅六年伊勢獻水銀粉今
亦出於勢州射和者爲最上二郎兵衛之家世相續煉

貼金箔行近海邊日照金光晃耀則水銀滾沸如潮而來其勢若粘裹其人即回馬疾馳水銀隨起若行緩則人馬俱撲滅也人馬行速則水銀勢遠力微遇坑塹而溜積於中然後取之用香草同煎則成花銀此與中國所產不同但皆其狀如水似銀故以名

△按肥州長崎攝州大坂近年燒辰砂采水銀然不多凡水銀大毒物而有重寶煉之成銀朱又成汞粉變化各有功用或以水銀磨鏡則照明如新琢銀器則亦鮮明

汞粉

はらや

ホンフン

水銀粉　輕粉
峭粉　膩粉
和名波良也

本綱汞粉秦穆公始造之其外煉之法用水銀一兩白礬

滑重直入經絡必發筋骨經陽陰毒之物無似之者
氣味辛寒有毒 治白禿殺皮膚中蟲墮胎又治瘡後生瞖
水銀一錢硫丹五錢研作六丸坩鍋掤定火煅一日
取出薄綿裹之左瞖塞右耳右瞖塞左耳自然墮下
汞得鉛則凝 併棗肉研則散 得紫河車則伏
得川椒則收 得硫則結 荷葉松葉松脂忍冬萱草
夏枯草鴈來紅皆能制汞 以金銀銅鐵置其上則浮
凡貯汞用葫蘆或糊厚紙數重貯之即不走漏若撒失在
地但以川椒末或茶末收之或以真金及鍮石引之即
上

取草汞法

用細葉馬齒莧乾之十斤得水銀八兩或十
兩先以槐木搥之向日東作架曬之三五日即乾如經
年久燒存性盛入瓦甕內封口埋土坑中四十九日取
出自成矣

拂林國之水銀當日沒之處地有水銀海其周圍四五十
里國人取之近海十里許掘坑井數十乃使健夫駿馬皆

子死腹中一辰砂一両水煮數沸爲末酒服立生出

△按續日本紀云文武天皇二年伊勢常陸備前伊豫日向獻朱砂云云今西國出赭土而無出朱砂疑古所謂朱砂乃今之赭土乎近來亦有倭辰砂以不分明令禁沽之

水銀

みづかね

シユイ イン

汞 澒音洪

靈液 姹女

美豆加祢

本綱水銀出於辰砂者取之法用瓷瓶盛辰砂不拘多少以紙封口香湯煮一伏時取入水火鼎内炭塞口鐵盤蓋定鑿地一孔放盌一个盛水連盤覆鼎於盌上鹽泥固縫周圍加火煅之待冷取出則汞自流入盌矣此物積變又還成辰砂凡水銀有大毒婦人多服絶娠塗之於身者性

二斗抱之中有芙蓉頭成顆者亦入上品又有如馬牙光明者爲上品白光若雲母爲中品石片稜角生青光者爲下品其佳者名箭鏃砂結而不實者名肺砂細者名末砂色紫不染紙者名舊坑砂爲上品色鮮染紙者名新坑砂次之

辰砂 甘微寒無毒 入火則熱而有毒殺人故大忌火畏鹹水惡慈石治五臟百病養精神安魂魄益氣明目殺鬼魅驅邪瘧治驚癎胎毒痘毒 辰砂以石膽消石和埋土中可化爲水

同遠志龍骨之類則養心氣

同枸杞地黄之類則養腎精

同南星川烏之類則祛風

同當歸丹參之類則養心血

同厚朴川椒之類則養脾氣

凡明目也解毒也安胎也發汗也隨佐使藥而見功無所往而不可也

治離魂病 人自覺本形作兩人並行並臥不辨眞假者用辰砂人參茯苓濃煎日飲眞者氣爽假者化也

小兒初生 六日解胎毒温腸胃壯氣血 辰砂豆大細研蜜調令吮之

和漢三才圖會卷第六十一

雜石類

攝陽　城醫法橋寺島良安尚順編

箭頭ノ辰砂

和尚頭

石榴子形

劈砂

辰砂　しんしや

丹砂　朱砂

或云丹砂產於井中故丹字從井中一點象丹在井中之形後人以丹字爲朱色之名

本綱丹砂出產之地多有數種而以辰州錦州者爲上故今稱辰砂研以代銀朱塗漆器也生深山石崖間土人采之穴地數十丈始見其苗乃白石也謂之朱砂牀砂生於其石上其大塊者如雞子小者如石榴子十二枚爲一座其色如未開蓮花光明耀日亦有九枚爲一座七枚五枚者次之每座中有大者爲主四圍小者爲臣朝護四面雜砂一

明礬

緑礬

黄礬

茶碗薬

砒霜石
青礞石
砭石
水中白石
石蟹
玄精石
馬牙消
硇砂

金星石 銀星石
花蘂石
砥
沙
蛇黄
緑鹽
玄明粉
蓬砂

婆娑石
金剛石
麦飯石
石燕
凝水石
朴消
焔消
硫黄

蛇枝 石腦 燃石 石麪 石芝 玄石 空青 扁青

鈫青

石鍾乳 石油 燃土 浮石 陽起石 代赭石 曾青 膽礬

石牀 石花 地溲

孔公孽 殷孽 土殷孽 石炭 石灰 菊銘石 慈石 禹餘粮 緑青 礜石

和漢三才圖會卷第六十一目録

雜石類

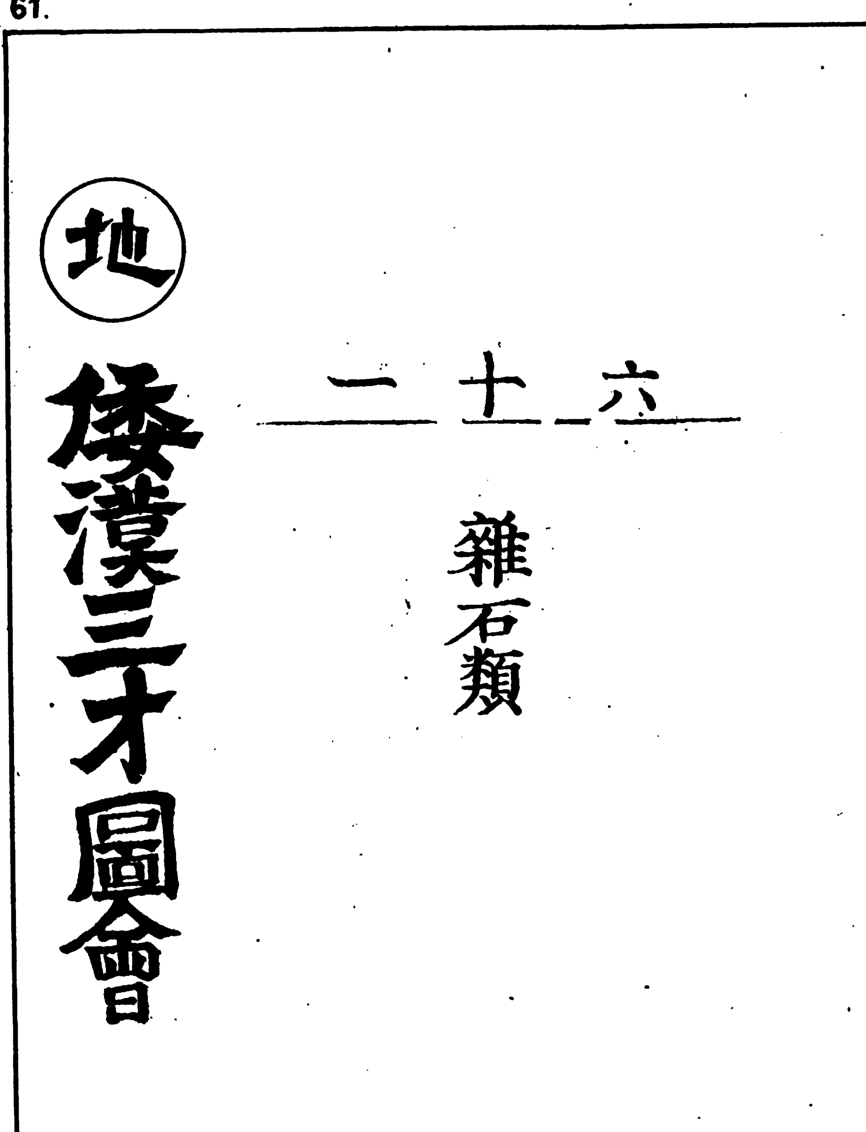
辰砂
粉霜
雄黃
方解石 俗云寒水石
松石
爐甘石

水銀
銀朱
雌黃
滑石
赤石脂
無名異

汞粉
靈砂
石膏
不灰木
黑石脂
蜜栗子

7.

61.



㊞地

倭漢三才圖會

六十二

雜石類

之類也日中照之有五色如佛頂圓光因以名之
△椄菩薩石昔阿媽港人來持之以誑女童如今尼南蠻人不許入貢而後見者稀

本細紫石英其色淡紫其質瑩澈隨其大小皆五稜兩頭如箭鏃煮水飲之其明澈如水精但色紫

氣味 甘溫　治心腹欬逆邪氣入手少陰足厥陰血分藥上能鎮心以去怯也下能益肝以去枯也婦人血海虛寒不孕者服之有子

△稜紫石英今多有者形狀不如説但紫色耳

青綿石　色亦重黒明澈

林邑石　腹裏必有一物如眼

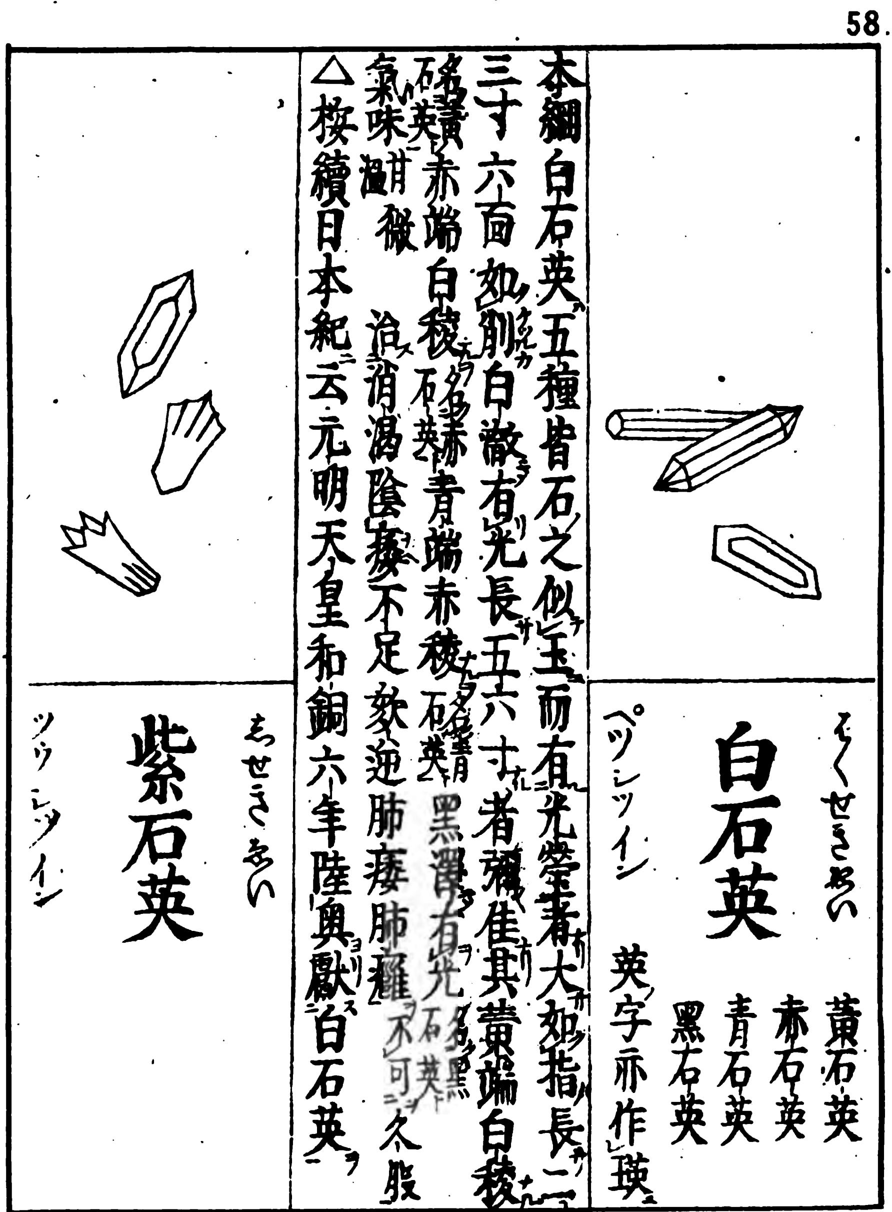
菩薩石

ぼさいし

ポウサアシツ

放光石
陰精石

本細菩薩石出蛾眉山其質六稜或大如棗栗其色瑩潔映日則光采微芒有小如櫻珠則五色粲然可喜亦石英



白石英

はくせきえい

ペツシツイン

黄石英
赤石英
青石英
黒石英

英字亦作瑛

本綱白石英五種皆石之似玉而有光瑩者大如指長二三寸六面如削白徹有光長五六寸者彌佳其黄端白稜名黄石英赤端白稜名赤石英青端赤稜名青石英黒澤有光名黒石英

氣味甘微温

治消渇陰痿不足欬逆肺痿肺癰不可久服

△按續日本紀云元明天皇和銅六年陸奥獻白石英

紫石英

しせきえい

ツウシツイン

青者名雲英五色並具而多赤者名雲珠五色並具而多白者名雲液五色並具而多黑者名雲母但有青黃二色者名雲砂晶晶純白者名磷石皆鹽湯煮之可爲粉也凡他物埋即朽著火即焦而此五雲母入猛火中經時不焦埋之不腐入水不濡踐躁不傷故人用雲母塞尸亡人不朽入藥光瑩如水色者爲上

氣味甘平有小毒治中風寒熱如在車船上除邪氣安五臟明目久服輕身延年澤鳥爲之使古雖有服鍊法今人服者至少也治一切惡瘡及金瘡出血婦人難産經日不生者或横逆者萬不失一（雲母粉半兩溫酒調服入口即産）

△按雲母續日本紀云元明天皇和銅六年令大倭參河陸奥並獻雲母今亦和州之産爲上而少有之參河雲母山多出而良江州次之凡取其礦以碓畧砕則爲小片投于桶以足蹦可爲粉

用薄片雲母或圓或方以金銀成緣鍍爲香敷（一名銀板）

珠是也一云七寳者金銀瑠璃瓈車渠瑪瑙珊瑚是也玻格古論云石琉璃出高麗刀劍不動色白厚半寸許可點燈明於牛角者

△按琉璃亦有數色今人以爲琉璃唯碧紺色也然未覺眞琉璃眞玻瓈之二石多是硝子以贋者也中華亦然

兗州雲母

江州雲母

雲母

きらゝ

イユン モウ

雲華　雲林
雲英　雲液
雲砂　礔石
和名岐良良

本綱雲母生山石間土人候雲所出之處於下掘取無不大獲有長五六尺可爲屏風者但掘時忌作聲也據此則此石乃雲之根故名雲母而雲母之根則陽起石也凡有五種當擧以向日看之陰地不見雜色也五色並具而多

緒鎮以僞水精玻珀瑠璃玉作盃盞皿等甚美唯恨脆
破易也爲眼鏡不劣於水精又能取陽火字彙云玻瓈有十種
此自然之物今所用皆銷冶石汁加以衆藥灌而爲
之蓋於元魏月氏人商販至京盡此稱子造法之矣

布羅須古　自阿蘭陀來碧瑠璃色方盃也盛酒久不味
變盛油久不脆漏鏑之布羅須古者鐔鎔矣　本盛阿剌吉珍太等酒
之壺也如此厚者倭未能之

瑠璃

るり　リウリイ

火齊　與火珠同名

本綱瑠璃其本是石以自然灰冶之可爲器物不得此則
不可釋有赤白黄黑青緑縹紺紅紫十種此乃自然之物
澤潤光采踰於衆玉今俗所用皆銷冶石汁以衆藥灌而
爲之虛脆不貞佛經所謂七寶者琉璃車渠馬腦玻璃眞珠

硬石（かんせき）

瑌 韵 輭 ○本綱此石次於玉白色如冰亦有赤者出於鴈門山海經謂北山硬石多有之

硝子（びいどろ）

唐人稱之曰彼牟利伊玻璃字音也俗云比伊止呂蓋蠻語乎

△按硝子乃玻璃乎本出於南蠻而肥州長崎人傳習之制近頃攝州大坂亦多作之其法用肥濃白石細末生鹽硝（微火炒去鹽氣）居壺於竈内（唐津燒之壺佳）投鉛於壺加硫黄以炭火鎔之而候鉛消化投石末硝末煉之則如膠餳以二尺許細銅筒粘其尚稍温吹之成形圓團扁瓢之諸品皆隨氣息延縮工人之練磨也白色而加藥末成順色紫碧紺色但正赤者不能耳（朱砂入火變色也）多作念珠及

城州處處皆有大抵潔白又紫青黑者稀有附于石生如叉指而有稜或五角六角其頭如頭巾磋磨之爲玉大徑尺者爲珍其黑者未見凡水精白色以爲念珠或磋磨作眼鏡以硝子贋者微青白而脆有氣眼 氣眼者未熟也

火珠

ひとりたま

玫瑰 漢書

火齊珠 説文

比止利太末

ホウ チユイ

本綱引唐書云東南海中有羅刹國出火齊珠大者如雞卵狀類水精圓白照數尺日中以艾承之則得火用灸艾炷不傷人今占城國有之名朝霞大火珠

△按火珠卽水精磋成者也舟人用爲洋中之寶其珠如有少玷則不成今用硝子作之亦能得火共圓白中實或平扁而微脹高如眼鏡者有之蓋火珠則水精也

之類生土中或云千歳氷所化亦未必然

△按玻瓈未曾見之疑南番硝子乎今唐人呼硝子稱波宇利佛乃玻瓈字音

水精

すいしやう

水晶　水玉

石英

和名美豆止留太萬

シユイ ツイン

本綱是亦頗黎之屬有黒白二色倭國多水精第一南水精白北水精黒信州武昌水精濁性堅而脆刀刮不動色澈如泉清明而瑩置水中無瑕不見珠者佳藥燒成者有氣服謂之硝子

居家必用云水晶倭國者上品信州者次之須要潔淨徐例不薄不厚素者尤佳破花者多藏粉瑕節病蟻壘者不堪用亦有烏水晶

△按水精加賀之產最吉日向次之豐州備州長州江州

翠者名馬價珠黄者名木難珠紫者名蠍子山海經云騩山多玉淒水出焉西注於海中多采石采石即寳石也

△梭梟州津輕今別邊地海濱有奇石大者如拳白質帶微赤色碾成珠狀則精瑩玲瓏可愛小者如豆粒白色有光澤以爲津輕舍利藏小塔頂禮恭敬而偶有殖生者蓋此寳石之類矣

一種有淺黒色大小不均共肌理不濃石而小石數百散生如米粒而光澤或時落焉是疑可毋石乎亦有之物

玻瓈

ハリイ

頗黎　水玉

本綱玻瓈出南番有酒色紫色白色瑩澈與水精相似碾開有兩點花者爲眞藥燒成者有氣眼而輕也玻瓈玉石

有一白縷間之　錦紅馬脳其色如錦　纏絲馬脳紅白如絲此皆貴品　漿水馬脳有淡水花　瞥斑馬脳有紫紅花　曲蟮馬脳粉紅花皆價低　竹葉馬脳出淮右花如竹葉可作卓面屏風　又出日本國数品　此外有大抵色赤似馬之脳故名試之以砑木不熱者非真也

△按南京瑪脳有價亞珊瑚者所謂日本馬脳出於加賀者最佳　蜀赤者名蒲萄石以為緒締玉

寶石　バウシツ

津軽石之類

本綱出西番回鶻雲南遼東有紅緑碧紫数色大者如指頭小者如豆粒皆碾成珠状其紅者名刺子碧者名靛子

本細琅玕生昆崙山及西北山中石之似玉者形状與珊瑚相類而青碧色者但生於海底者為珊瑚生於山中者為琅玕

△桉琅玕南京船将来俗云青瑪瑙是也又有青珊瑚有枝柯状似珊瑚而青色是乃琅玕也

馬脳

めなう

ミアヽナウ

瑪瑙 文石

摩羅迦隷 佛書

俗云女奈宇

本細馬脳非石非玉自是一類有紅白黒三種堅而且脆刀刮不動其中有人物鳥獣形者最貴其類甚多

南馬脳色正紅無瑕可作杯斝 西北者色青黒也 柏枝馬脳其花如柏枝 夾胎馬脳正視瑩白側視則若凝血一物二色也 截子馬脳黒白相間 合子馬脳漆黒中

珊瑚 甘平 去目翳消宿血爲末吹鼻止鼻衄今人用爲粧服飾瓔珞云眼棒治目翳

△按珊瑚淺紅色鮮明者稱阿嫣港之產上也深赤者號血玉下品也其大者稱大抵作佩縢緒鎖玉其重一二錢目至三四錢目者最奇也凡中齒試之眞者音鏗鏘僞者音如柔今以鯨牙齒作玉形用紅花汁煮之熟時入梅醋少許則色深入鮮明又以鹿角作玉用紅花汁深染者僞之僞也

青珊瑚 枝柯不異珊瑚而正青色是疑琅玕矣

瑆瑆石 南京玉也紅色似珊瑚而肌理濃

らうかん

青珠 石珠

琅玕

郎干 石闌干

ランカン

今術家取蟾蜍膏軟玉如泥以苦酒消之成水謂之玉泉
一名玉澧
又名玉札
爾雅云好倍肉謂之瑗音願肉倍好謂之璧音碧肉好均
謂之環音還肉者玉身也邊也好者孔也

さごじゆ　鉢攞娑福羅　梵書

珊瑚　山胡

珊瑚

本綱珊瑚生南海又從波斯國及師子國來生海底五七株成林作枝柯狀居水中直而軟也見風日則曲而硬變紅色者爲上中多有孔亦有無孔者枝柯多者更難得亦有黑色者取之人乘大舶墮鐵網於水底先以人沒水以鐵發其根繫網于舶上絞而出之失時不取則腐蠹但生於海者爲珊瑚生於山者爲琅玕

玉之精如美女尼産玉之處多中國之玉則多在山
于闐國之玉則在河也按朙一統志爲其國城外有玉河
其源出崑山西流一千三百里至于闐國界牛頭山乃流
爲三河一曰白玉河在城東三十里二曰綠玉河在城西
二十里三曰烏玉河在綠玉河西七里其源雖一而其玉
隨地而變故其色不同每歳五六月大水暴漲則玉隨流
而至玉之多寡由水之大小七八月水退乃可取彼人謂
之撈玉

王逸玉論載玉之色曰赤如雞冠黄如蒸栗白如截肪黒
如純漆謂之玉符而青玉獨無説焉今青白者常有黒者
時有黄赤者絶無今儀州出一種石如蒸栗色此非玉也
玉堅而有理火刃不可傷此石小刀可雕刻也石似玉者
珷玞琨珉璁瓔也又有火玉色赤可烹鼎有煖玉可辟寒
有寒玉可辟暑也又香玉有香軟玉質柔觀日玉洞見日
中宮闕此皆希世之寶也

和漢三才圖會卷第六十

玉石類

攝陽　城醫法橋寺島良安尚順編

玉

たま　音獄　玄眞　和名太末

唐音ヨツ　車

玉字古者作王三畫皆均自秦更隷始加點其點在下畫之傍者寶玉字在中畫之傍者王字也玉乃石之美者也

本綱有山產水產二種石蘊玉則氣如白虹精神見於山川也凡石韞玉但將石映燈看之內有紅光明如初出日便知有玉也山有穀者生玉水圓折者有珠方折者有玉

不足錢通用故九十六文爲百未知其時代嗚呼苛政之痕遺後世者乎如今亦奥州有用丁百地

相傳殺青蚨蟲塗母血於錢以子血塗貿以市物則母錢自還此誠仙術矣（青蚨見于卯生蟲下）

△按夷狄錢之國往昔有用青蚨錢者乎未審且仙人何犯殺生邪求利耶蓋此以彼蟲慕子之心甚而妄誕及此矣如本朝則青蚨却之於錢者謂用前法而返書自還來則臨事有得大利

相國寺中正藏主入大明尤善楷書明人曰書法第一乃令書永樂通寶錢文（永樂元年當日本應永十年）呼永樂錢俗曰比太

寛永通寶

幕（ぬめ）音漫 俗云奴女

貫緡

百緡

繦 音蔞 ぜにさし キヤウ

鏤 音蔞　緡 音閩

貫 音灌

和名世途都良

今云世迩左之

說文貫緡也以繩穿錢曰貫从毌从貝（毌穿物持之也）古貫字也繦（錢貫）

事物紀源云自古用錢貫以千百以足梁武帝有破嶺八十為陌名東錢七十為陌名西錢京師九十名長錢其後用或三十五或八十五七十七文蓋八十為陌自梁始

△按本朝亦古者丁百為陌中古以來以九十六文為陌

相傳昔山崎（城州）坂本（江州）大津（江州）之三所置關京師往來商賈百錢中二文以為役用出入各取四錢也在外國用其

△按此時始雖金銀出而未多銅未有之先是所鑄錢皆自中華所來金銀銅乎而是迄錢未有文字

四十三代元明天皇和銅元年正月自武藏國始獻和銅因改年號同七月令近江國鑄和銅開珍錢此本朝銅錢之始又居文字之初也

然早有私作濫錢紛亂入公錢者翌年正月詔禁私鑄錢者爲盡斬賊追放今古無異說

廢帝之朝鑄新錢其金錢爲開基勝寶銀錢爲太平元寶銅錢爲萬年通寶蓋通寶之文字此其始也

歷代倭錢凡二十有余種而渡唐所用倭錢六種見于圖共出三才圖會而今所用寬永通寶後水尾帝之朝寬永年中所鑄也銅君鈆臣錫佐亞鈆使以鑄之用破碎器細末摻於範面則錢易出範

西宮記云大臣奉勅令博士勘錢文奏定擇吉日召能書者於陳頭令書字樣奏之乃令作物所彫定下官符于鑄錢司鑄之

不使兩漂梟翼鬭則成烏有懐中囊底皆發蔑滅也漢時銀
八兩直錢一千可見當時銀賤而錢貴今時銀一兩即値錢
千錢矣
あすか川淵にもあらぬ我宿もせにかはり行物にそ有ける 伊勢
△按本朝鑄錢始未知何世或記云反正天皇二十年木菟宿
禰大前宿禰議曰上古以米買物今則求玉買物共無
由仍著文於銅通之貫繩用之則安穩曰龍能有雨馬
能負物龍至靈不輙以馬爲文住此時始造此珍世用
大足百民皆喜人云龍足而後穩今足錢高下以金錢
一文買銀錢十文以銀錢一文買銅錢十文以銅錢一
文買米一斗
日本紀云二十四代顯宗天皇世天下安平百姓殷富稱斛銀
錢一文
四十代天武天皇朝廢銀錢用銅錢
續日本紀云四十二代文武天皇二年令對馬島冶金鑛同三年
自對馬始獻白銀所貢銀悉奉神祇其歳始置鑄錢司
中臣朝臣意美麻呂爲長官

周景王所鑄大錢也後世錢之始 — 關□覚

六國時太公 — 和銅開珍 元明天皇

萬年通寶 淳仁帝

神功開寶 稱德天皇

延喜通寶 醍醐天皇

隆平永寶 同上

乾元大寶 村上天皇

錢 ぜに 音前 ツエン

泉 音全 孔方 鏹 青蚨 上清童子 和名世爾 是乃用錢字之音爲和名

本綱古錢黄金爲父白銀爲母鉛爲長男錫爲適婦其性堅剛須水終始體圓應天孔方效地此乃鑄錢之法也至周太公立九府泉法曰泉後轉名錢又昔有錢精自稱上清童子

錢與胡桃同嚼則碎此乃相制也

事物紀源云錢始起於堯名錢自周太公周景王肇鑄大錢而后公孫述廢銅錢始以鐵蓋錢文以年號後魏孝文帝太和十九年肇鑄於是月太和五銖唐高祖武德四年改爲開元通寶得輕重大小之中十錢重一兩自此以通寶爲文

五雜組云滇人以貝代錢每十貝當一錢宋元用鈔尤極

赤銅

△按赤銅者黒色帶少紫也而赤字無穩造法銅百目加白鑞二十目鎔化謂之煮黒目其煮黒目百目加金四錢目鎔化成以醋四両緑青四錢水一升濃煎浸之爲黒色僞者素銅上浸件煎汁或以硫黄燻薫者愈賤

四分一　用銀三斤金一斤鎔化名金四分一又銅三斤銀一斤相和者名銀四分一

鋈説文白金也詩秦風陰靷鋈續孔疏又云白金不名鋈言鋈者謂銷白金以灌鋈靷環非訓鋈爲白金也韻會猶今人以銀爲質金鍍其外共名爲鍍也

鍍　刻雕鐵物也　鍇　以金有所冒也

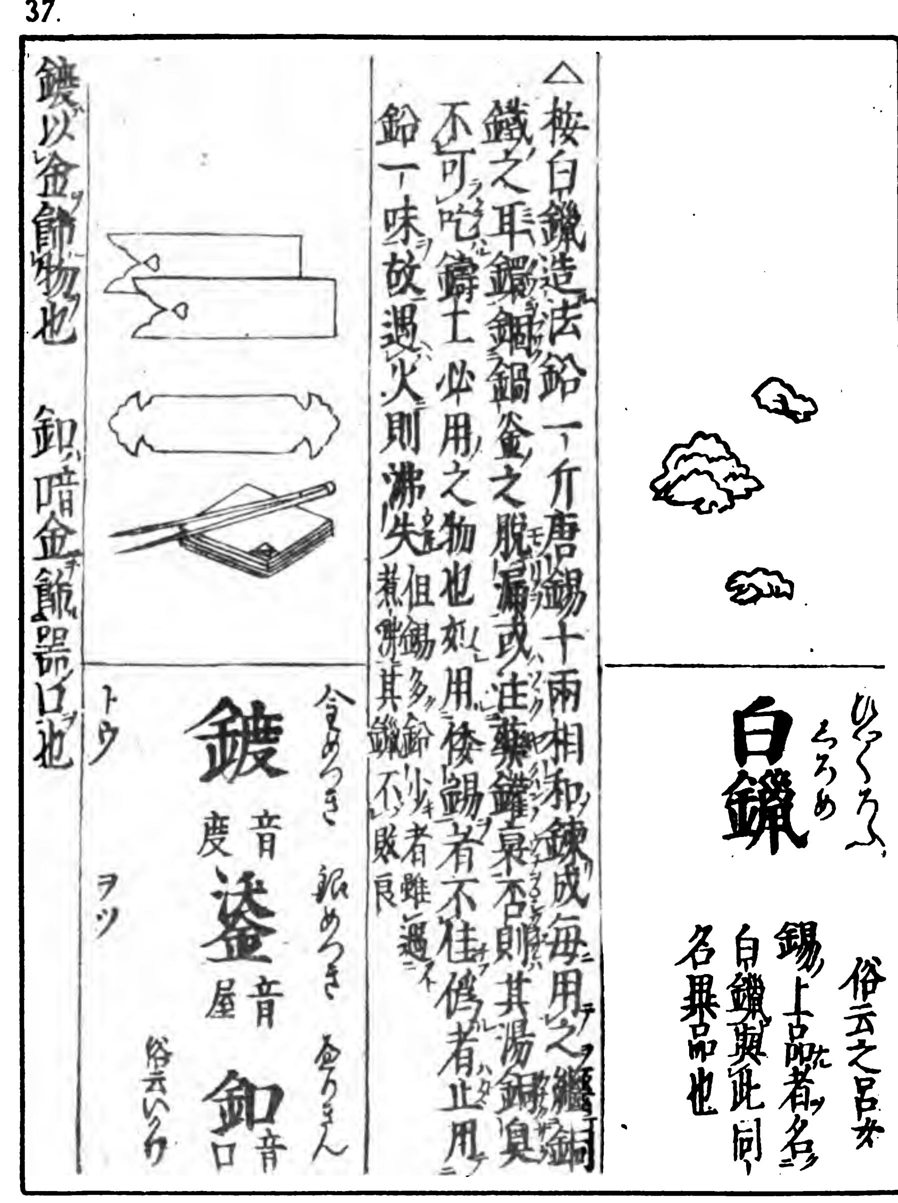
〈按鎝白鐵塞鍋釜漏謂之鑄熈也鋼字是也今以金銀鉑飾椀盒等口緣先塗漆上置鉑是亦誤稱鑄熈也鉑字是也但謂緣金緣銀可耳

鍍也滅金　銅器以柔蕙麻揩琢之塗梅醋復以蕙撫淨而塗水銀置鉑蕤之俗名滅金是也

燒着　如前琢磨而亞鉛水銀相和塗之置鉑蕤之與滅金同而稍勝矣又水銀和鉑塗蕤之者名七度蕤以金多入色濃美也

鎝　凡用金銀錫等厚飾磁器鐵器盒等口緣俗名副輪疑鎝字是乎

象眼　鍍銅鐵器成畫文以金銀埋其里俗名象眼



白鑞 ひやくらふ しろめ

俗云之呂女

錫ノ上品ナル者ヲ名ク
白鑞與此同ジ
名異品也

△按白鑞造法鉛一斤唐錫十兩相和錬成毎用之繼銅鐵之耳鐶鈕鍋釜之脱漏或注藥鑵鼻否則其湯銅臭不可吃鑄工必用之物也如用倭錫者不佳僞者止用鉛一味故遇火則沸失但錫多鉛少者雖遇煮沸其鑞不敗良

鍍 トウ 音度 今云めつき

鋈 ヲツ 音屋 銀めつき

釦 音口 金ろきん 俗云いろ

鍍以金飾物也　釦以金飾器口也

五分之一川金二分半之一以鍛之又法銅一斤鉛五分之一山金一分半之一以鍛之

唐金 からかね

加良加袮

△按唐金初自中華來其器色似鐵而比鐵甚濃比銅色稍黒未知其名俗呼爲唐金乎今本邦專制之造法銅一斤鉛五分之一共鍜錬之

黄唐金 岐加良加袮 用銅鉛唐金分量加用亞鉛六分之一則色帶黄亞眞鍮

白銅 佐波利 用唐金分量加用錫十分之一是亦作鉢皿或作薬刀勝於眞鍮刀凡忌鐵者用之良

者並不加亞鉛則不成實此重寳也恐是爐甘石煉成者矣本草曰爐甘石與銅和爲鍮石則無疑而未知制

鍮石

しんちう ちうじやく

眞鍮 俗稱

和名抄云 中尺

字彙云鍮石銅似金者聲切韻云鍮石似金西域以銅鐵雜藥合爲之

△按鍮石以銅制成者石字雖解又謂古者不知制法近年始爲之未精故自中華來者爲眞鍮今多造之而生通皆稱眞鍮矣造法銅一斤亞鉛二十分之一鉛六分之一共鍛錬成者爲上俗名唐眞鍮亞鉛減則性柔五分一者爲次凡眞鍮器歴久則色黯磨之用綿實灰則新

一種有似眞鍮而畧白色者俗呼名白美 美 銅一斤鉛

鏽 俗云佐比 鐵上赤衣也以下和油塗悪瘡疥癬乃治又蜘蛛蜈蚣所咬塗之可

鐵漿 俗云加祢 出於容飾具下

△按鐵砂入藥眞鐵砂者良柔鐵者不佳之說不審凡作針皆柔鐵而不敢用鋼鐵也

凡鐵之用甚多作器亦多於鋼也鐵所畏悪既詳于前特忌鹽及鼠糞汚之則腐鏽

亞鉛 とたん

止太牟 番語也

△按此未知何物甚類鉛故稱亞鉛長尺許幅五六寸厚不及寸鎔冶作成者也或有鏨研形或如花瓣者出於廣東者爲上東京暹羅牛之產次之今造唐金眞鍮諸器

異品也詳見于鐵之下本草所謂賓鐵錠鐵荊鐵自堅利宜作
刀劔者今云南蠻鐵之類是乎

鐵粉　鐵落　鐵液 鐵屑 鐵蛾並同　鐵砂　鏽 鏥同 一名鐵衣

鐵粉鹹平 鋼鐵飛鍊而成者也人多取雜鐵作屑飛之其
體重真鋼者不爾而良

鐵落辛平是鍛家燒鐵赤沸砧上鍛之皮甲落者能平肝
去怯凡腫藥用鐵蛾及鐵砂入丸子者一生須斷鹽葢
鹽性濡潤腫若再作不可爲矣又云鐵落浸醋書字於
紙背後塗墨如碑字也

鐵砂 針屋乃[illegible] 年久積 作鐵家磨鑢細末也須真鋼砂乃堪用之
人多以柔鐵砂雜和之飛爲粉人莫能辨也

○染白鬚髮藥 鐵砂一兩醋炒七次 訶子 白芨各四錢 百藥煎六錢
緑礬二錢 爲末用熱醋調刷鬚髮菜葉包住次早酸漿
洗去此不壞鬚亦不作紅又有方

硬處不可打者名鐵核以香油塗燒之即散

荊川武編云有生鋼熟鋼之二種生鋼出處州其性脆拙工鍊之爲難蓋其出爐冶者多雜糞炭灰土且其塊粗大惟巧工能看火候不疾不徐椎擊中節若火候過則與糞滓俱流火候少則本體未鎔而不相合也熟鋼以生鐵合熟鐵煉成或以熟鐵片夾廣鐵鍋塗泥入火而團之或以生鐵與熟鐵并鑄待其極熟生鐵欲流則以生鐵於熟鐵上擦而入之

△

按生鋼出於播州千草者爲勝雲州印賀及伯州作州者次之石州出羽亦次之凡鍛之有等作刀劍則十五度剃刀則十三度鉋則十一度小刀則五度庖丁則四度銷拍以造之如過度則性成柔鈍但鍜鐵重度則性成剛利是其異也凡溶鋼鐵時忌入鉛銅誤少入則爲生鐵

生鐵熟鐵煉合爲鋼之說本朝未嘗聞之鐵與鋼同根

以木推挫便成塊或以竹刀就爐中畫而開之今人用以造刀銃器皿之類是也其名有三曰万鐵曰把鐵曰條鐵

△按熟鐵出於雲州播州者爲上備後備中及奥州仙臺藝州廣島者次之伯州作州石州及日向鐵亦次之但馬鐵爲最下皆銷損出之有千割小千割山形割平割長割十六割万割小割之數品（所謂万鐵把鐵條鐵類是乎）

鋼

音岡　一名跳鐵俗云　釼波加祢　以稱俗劍字乎（劍俗作釼字）

本綱鋼鐵有三種有生鐵夾熟鐵鍊成者有精鐵百鍊出鋼者有西南海山中生成狀如紫石英者凡刀劍斧鑿諸刃皆用鋼鐵者也世用鋼鐵以熟鐵包生鐵泥封鍊令相入謂之團鋼一名灌鋼此乃偽鋼也真鋼是精鐵百鍊至斤兩不耗者純鋼也此乃鐵之精純其色明瑩磨之黯然青且黑與常鐵異亦有鍊盡無鋼者地產不同也凡鐵內有

○大鈩所在分量而掘腹穿小孔則鐵流出於孔別以鐵器如箕形而中以土塗者承之本草所謂生鐵（俗云豆久）倭云銑是也據鎔化先後之義用銑字矣鑄爲鍋釜故又名之鍋鐵性脆而堅鑢以不克研鏨以不能切也

○七日不止鎔則銑流去銑鐵塡于底一爲大塊名之介羅俗用鉧字取出再三銷拍則爲熟鐵

○既雖爲鉧不取出十一日鎔則色爽堅名鋼鐵再三銷拍用刀劔之鋩刄故稱刄金俗用釼字三種本一或銑多鉧少或鉧多釼少（近海辺鐵山鹹水微涂者不佳）

熟鐵

鍒（音軟）俗止謂之鉃又云柔金（奈末加祢）

本綱再三銷拍可以作鐷者爲熟鐵

武編曰熟鐵出福建溫州及雲南山西四川皆有之出山西及四川瀘州者甚精然南人罕用之不能知其悉熟鐵多灌淬入火則化如豆查不流走冶工以竹夾夾出

生鐵

銑ハ精光金ノ純澤者、銑ハ俗ニ爲生鐵之字

本綱凡初煉去礦用以鑄瀉器物者爲生鐵

荊川武編云生鐵出廣東福建火鎔則化如銅錫之流走

今人鼓鑄以爲鍋鼎之類是也廣東鐵者精福建鐵者粗故廣東鐵價貴

土宿本草云鹵石百五十年而成慈石二百年孕而成鐵又二百年不經采鍊而成銅銅復化爲白金白金爲黄金是鐵與金銀同一根源也今取慈石碎之内有鐵片可驗矣

まかねふく吉備の中山帯にせる細谷川の音のさやけさ

△按鐵與金銀爲同根之説非也蓋金銀銅錫皆附生於岩鐵獨禳生於土　本朝鐵山始于備州而後未聞山金銀銅錫也而金銀銅錫之山亦不出鐵是其證也

凡取鐵者麓堀小川崩山土則隨流豫土與鐵相別取得鐵盛堀以踏鞴鎔化之浮者砂滓也俗云加良美可取棄之

醫紀所謂商陸葉黒燒未試之最佳矣

鐵 くろがね 他結切

烏金 黒金

銕古文 鐡 鉄俗字

和名久呂加祢

本綱鐵於五金屬水故名黒金凡上有赭下有鐵秦晉淮楚湖南閩廣諸山中皆產鐵以廣鐵爲良又西番波斯國賓鐵尤勝堅利可切金玉甘肅州鎮鐵色黒性堅宜作刀劍當陽荊鐵色紫而堅利上饒鐵次之

鐵辛平有毒　畏慈石皂莢猪犬脂乳香朴硝硇砂鹽鹵荔枝

古今醫統云用鐵不和辰砂皂角荔枝同研鐵成粉　獺食鐵而蛟龍畏鐵

凡諸草木藥皆忌鐵器而補腎藥尤忌之否則反消肝腎上肝傷氣母氣愈虛矣

滿剌加國於山溪中淘沙取錫不假煎鍊成塊名曰斗錫

氣味(甘寒無毒)有治惡毒風瘡之功無他益(伏羨羊脂駱駝五倍子馬鞭草)

(縮錫硫黄)硇砂能硬錫(地黄能軟錫)巨勝蓖麻藁汁松脂銲錫錫礦縮銀

古今醫統云錫浴化入水銀同搨則錫成粉凡錫器垢膩

者用商陸葉黑燒搨洗之能脫如新

△按錫者似鉛堅以作鏡及盞皿盒之諸器而美

續日本紀云文武天皇二年伊豫國獻白鑞(鑞同)四年丹

波國獻錫　又稱德天皇神護二年毘解宮成得似白鑞

者以獻言曰是丹波國天田郡華浪山所出也和鑄諸器

不弱唐錫復興役採之得十餘斤是似鉛非鉛未知所名

而後列栗臣翼賣之入唐以示揚州鑄工僉曰是鈍隱也

此間私鑄盞鑵者時或用之

近世豐後日向出錫凡雜鉛者不佳爲器物而成凸凹

其眞錫器俗稱志也里凡錫眞鍮之器垢膩者用早苗(大人)

乾蕈採軟搨之或以砥粉揩之用舊木綿纖可拭(不可用布)

謂塗足心。瘡痕。鼻齇赤皰、密陀僧二兩細研、人乳調、夜塗旦洗。痘瘡瘢靨 方同 䵟黯斑點 方同 陰汗濕痒 密陀僧末敷之

△按密陀僧灰吹之滓也有金密陀僧銀密陀僧二種以黄白色別之用煎湯藥中者也阿蘭陀流阿房須膏藥中入之用或桐油漆方中入之近世本朝亦多出之長州萩及豊後出之

錫 すゞ

音昔 スヱツ

白鑞 鈏 猜

賀 自臨賀出 鶴 美故名

和名 之呂奈万利 俗云 須須

誤用鑞字鑞音羊 盧馬之鑣飾也

本綱錫者銀鉛之間也受太陰之氣而生二百年不動成砒砒二百年而錫始生錫禀陰氣故其質柔二百年不動遇太陽之氣乃成銀置酒於新錫器內浸漬日久或殺人者以砒能化錫歲月尚近便被釆取其中蘊毒故也

以爲丸藥之衣入膏藥坊市兵衛之丹次之作白粉鉛渣用爲丹者下品不可藥入用止堪爲畫之色

密陀僧

みつだそう　ミツトウ スン

沒多僧　爐底



本綱密陀僧出波斯國今嶺南閩中銀銅冶處亦有之是銀鉛脚也其初采礦時銀銅相雜先以鉛同煎鍊銀隨鉛出又采山木葉燒灰開地作爐填灰其中謂之灰池置銀鉛於灰上更加火鍛鉛滲灰下銀住灰上罷火候冷出銀其灰池感鉛銀氣積久成此物也蓋銀冶所出最良而今既難得造黃丹者以脚滓鍊成密陀僧

氣味鹹辛有毒　去怯而平肝治反胃久痢膏藥中用治諸瘡爲末除胡臭染髭髮小兒口瘡不能吮乳者用之醋

丹 たん

音 單

黄丹　鉛丹
丹粉　朱粉
鉛華

本綱造法用鉛一斤土硫黄十兩消石一兩鎔鉛成汁下醋點之滾沸時下硫一塊少頃下消少許沸定再點醋依前下少許消黄待爲末則成丹矣今人以作鉛粉不盡者用消石礬石炒成丹若轉丹爲鉛只用連鬚葱白汁拌丹慢煎煆成金汁傾出即還鉛矣會典云黑鉛一斤燒丹一斤五錢三分也

氣味辛微寒　治驚癇癲狂吐逆反胃瘧疾消積解熱拔毒長肉爲外科必用之物

△按丹純赤色以有黄丹之號不可拘黄字只稱丹可矣別有丹砂者即辰砂也與此不同泉州堺長吉之丹爲上品

而死于鉛雄黄戀于鉛而死于五知故其變化最多一變而成胡粉再變而成黄丹三變而成密陀僧四變而爲白霜鉛性又能入肉故女子以鉛珠紝耳即自穿孔實女無竅者以鉛作鋌逐日紝之久久自開又鑄爲梳梳鬚髪令光黑

△按鉛音延說文云青金也鈆音終美鐵也然俗誤以爲同字且本草綱目亦用鉛或析其字爲金公者時珍之誤矣

本朝出鉛山不少對州羽州賀州紀州豊州皆有之

鉛霜

一名鉛白霜

白粉

見于容飾具下

本綱取鉛霜法以鉛打成錢穿成串瓦盆盛生醋以串横盆中離醋二寸以瓦盆覆之置陰處候生霜刷下收之

氣味甘酸冷　墜痰去熱定驚有奇効但非久服之物又梳鬚令黒但用鉛霜包梳日日梳之勝於染者

明礬末抄之又治臁瘡頑癬用銅緑七分黄蠟化熱而以厚紙拖過表裏別以紙隔貼之出水妙亦治楊梅瘡

鉛

音延　エン　かなまり

青金　黒錫　金金　水中金

和名奈萬利

本綱鉛生山穴石間人挾油燈入至數里隨礦脉上下曲折斫取之其氣毒人若連月不出則皮膚痿黄腹脹不能食多致疾而死矣山草青莖赤其下多鉛鉛錫之精爲老婦鉛有數種波斯鉛堅白爲天下第一倭鉛可勿金

鉛乃五金之祖故雌黄乃金之苗而中有鉛氣是黄金之祖矣銀坑有鉛是白金之祖矣信州鉛襍銅是赤金之祖矣與錫同氣是青金之祖矣

硃砂伏于鉛而死于硫硫黄戀于鉛而伏于硇鐵戀于磁

自然銅　一名石髓鈆

本綱生出銅處来得方圓不定其色青黄如銅不從礦錬故號自然銅有數種
氣味辛平
治折傷散血止痛能接骨有人以自然銅飼折翅胡鴈後遂飛去今人打撲損研細水飛過同當歸没藥以酒調服仍手摩病處但接骨之後不可常服
△按自然銅今有二種一種方而形如雙六簺赤色石非銅一種形圓而堅重色赤黒有金點碎之有理文如金針

銅青　一名銅緑　俗云　銅乃緑青

本綱銅青則銅器上生緑色者也近時人以醋制銅生緑取收晒乾貨之（抱朴子云銅青塗木入木不腐）
氣味酸平微毒　能入肝膽明目殺疳又頭上生虱着用銅青

而非石非土切而不切以筧可纒取正黒光潤月乾則
色淺如屋瓦無所益
一六法名識未詳　銅山中有之似鍮石而黄色燒之則皆爲
煙化去
取銅中銀法　用平銅加鉛銅之十分之二以南蠻鞴鎔化之則
鉛伴銀流出銅以徐堅爲度取鉛銀襍者復以灰吹鞴鎔之則
銀屯於鉛中再鎔之法用深家古灰和藁灰水漉晒乾
一夜露宿而篩淨入坩中爲凹處投鉛銀襍者以炭火
鎔化則鉛浮銀沉其銀乃名南鐐一名灰吹是也
用上件渣鋼以小吹鞴鎔化之爲正銅有搊銅圓銅鑠
銅之名皆因形名之帶微黄光色者爲上帶微黒者
爲下品蓋慶長年中習得法於南蠻人實重寶之法
凡銅燒火入水乘熱鎚之甚柔軟凡溶銅而不多耗誤鹽
少入則正銅耗减故銅工不可鹽近又有取銅中金法
和砒霜爐甘石鎔化之人及草木嚴中砒毒故難成

一凡銅有一十種丹陽銅白慢銅一生銅生銀銅皆不由陶冶而生者無毒宜作鼎器波斯青銅可爲鏡新羅銅可作鐘石綠石青白青等銅並是藥制成鐵銅以苦膽水浸至生赤煤熬鍊成而黑堅錫坑銅大軟可點化

律歷志云凡律度量用銅者取其爲物至精不爲燥溼寒暑變節不爲霜露風雨改形也

古今醫統云用荸薺胡桃和銅研銅能成粉

△桉文武天皇二年因幡周防國獻銅鑛而後元明天皇和銅元年又自武藏國始獻和銅今出處甚多攝州多田羽州秋田家上奥州南部仙臺濃州紀州但州阿州豫州及日向備中越前處處以右詞之越前爲上

銅

鉚鉑俗云銅初附石礦也紫光色者名紅鉑爲上品多含銀帶黄色者名黄鉑爲下品含銀少也鍊之長尺半許幅五六寸而扁者名平銅形圓者名五器銅

○崍知名義秘考　銅山石中有之厚一寸許一面布地柔軟

あかがね

銅

同音

トウ

赤金　紅銅

其屑名銅落（和名阿加加祢）

一名　銅木　銅花　銅砂　銅粉

本綱銅有赤銅白銅青銅䩐銅（出雲南）其赤銅生熟皆赤爲用最多矣（譌頌新）銅與金銀同一根源也得紫陽之氣而生綠綠二百年而生石銅始生于中其氣稟陽故質剛戾也（管子云）山有陵石下有赤銅又云有慈石下有金若銅草莖黃秀下有銅器銅器之精爲馬爲僮殑（天詠）銅有牝牡在火中尚赤時令童男童女以水灌之銅自分爲兩段凸起者牡也凹下者牝也以牝爲雌劍牡爲雄劍帶之入江湖則蛟龍水神皆畏避也（山海經云出銅之山四百六十七今則不知其幾也）人以爐甘石鍊爲黃銅其色如金砒石鍊爲白銅雜錫鍊爲響銅

生銀天生牙丹砂銀黑鉛銀此四種爲眞銀也
水銀草砂曾青石綠雄黄雌黄硫黄膽礬靈草皆成銀是
以藥制成者　丹陽銅鐵白錫亦成銀皆是以藥點化
者已上十三種皆鍜銀也俱有十七種

私案　白銀の出るハわひなる樹此花万代まさ白ひ狂すれ　良房

按日本紀天武天皇三年自對馬國始出銀以所貢銀
悉奉神祇而後出銀山處處有之攝州多田爲最上石
銀鈔者黑石也又有白石中帶紫理者名紅鈔爲極上
共燒之取正銀或云丹砂受青陽之氣始生鉛二百年而成鉛又二百年而成銀又二百年復得大和之氣而爲金盡此說妄也　本草所謂黄銀未有之也近年多自
銅中取銀也其他藥制成銀者未知其法假令雖知皆
贋銀而無益又按日本紀顯宗帝時既有銀錢則天武帝以前銀有之乎

本綱凡上有鉛下有銀山有葱下有銀銀之氣入夜正白流散在地其精變爲白雄雞諸處山中皆産銀有鉚中錬出者有沙土中錬出者大抵與銅相雜人來得以鉛再三煎錬方成故爲之熟銀生銀則俗稱銀笋銀牙者生銀鉚中狀如硬錫其金坑中所得乃在土石中滲漏成條若絲髮狀俗謂之老翁鬚極難得生銀初煎出如縵理鎔者投以少銅則成縧文金花銅多則反敗銀去銅則復還銀而初入少銅終不能出作僞者

銀畏黄連甘草慈石惡錫荷葉蕈灰能粉銀羊脂紫蘇子油皆能柔銀今人用銀器飮食遇毒則變黑中毒死者亦以銀物探試之

黄銀　其色與金無異但試石則白色黄銀絶少而鬼神畏之人君秉金德而生則黄銀見世人以鍮石爲黄銀非也鍮石即藥成之黄銅也

烏銀　用硫黄熏銀再宿瀉之則色黑矣工人用爲器

生銀天生牙丹砂銀黑鉛銀此四種爲眞銀也
水銀草砂曾青石綠雄黃雌黃硫黃膽礬靈草皆成銀是
以藥制成者　丹陽銅鐵白錫亦成銀皆是以藥點化
者已上十三種皆鍜銀也俱有十七種
新衆　白銀の出るわひなり移れ也万代かくさ白ひ社すれ良房
按日本紀天武天皇三年自對馬國始出銀以所貢銀
悉奉神祇而後世銀山處處有之攝州多田爲最上凡
銀鉚者有黑石也又有白石中帶紫理者名紅釣爲揷上
共燒之取正銀或云丹砂受青陽之氣始生鑛石二百年成鉛又二百年成銀又二百年
復得太和之氣而爲正蓋此說妄也　本草所謂黃銀未有之也近年多自
銅中取銀也其他藥制成銀者未知其法假令雖知皆
贋銀而無益　又按日本紀顯宗帝時既有銀錢則天武帝以前銀有之乎

本綱凡上有鉛下有銀山有葱下有銀銀之氣入夜正白流散在地其精變爲白雄雞諸處山中皆產銀有鉚中鍊出者有沙土中鍊出者大抵與銅相雜人采得以鉛再三煎鍊方成故爲之熟銀生銀則俗稱銀笋銀牙者生銀鉚中狀如硬錫其金坑中所得乃在土石中滲漏成條若絲髮狀俗謂之老翁鬚極難得生銀初煎出如縵理鎔者投以少銅則成絲文金花銅多則反敗銀去銅則復還銀而初入少銅終不能出作僞者

以銀物揩試之

黃銀　其色與金無異但試石則白色黃銀絕少而鬼神畏之人君秉金德而生則黃銀見世人以鍮石爲黃銀非也鍮石卽藥成之黃銅也

烏銀　用硫黃熏銀再宿瀉之則色黑矣工人用爲器

鈖

金泥

ふん
鈖 音分

こんでい
金泥

鈖ハ本ト玉ノ名俗ニ借用ス
金屑也

金泥ハ則チ金ノ
漿也

△按鈖ハ本草ニ所謂金屑也以テ方鑢ヲ研ニ末之ヲ安キ于鐵板ノ上ニ用テ鐵器ヲ壓扁其ノ粉ヲ成ス金粉ト漆器ノ梨地描金等ニ用フ之ヲ有リ金鈖銀鈖ノ之二種

金泥 以テ金粉ヲ和シ膠水ニ練泥以テ寫シ書畫ヲ爲ス描金ト又有リ銀泥

鍮泥 擴眞鍮ヲ削末シ再ビ安於鐵板ニ以テ鐵器ヲ壓研シ和シ膠水ニ作テ練ル

しろかね
銀 音闇

イン

白金 鋈 音壁

其ノ美ナル者ヲ曰フ鐐ト

阿路巴 梵書

和名之呂加祢

銀二品入藥宜用金凡唐箔方寸許倭箔方二寸半許其廣也六倍余而箔色薄於唐三分之一許故藥方言百枚者倭箔五十枚可的當矣雖極寒時觸手金箔稍溫而好惡有數品（黃帶赤色者上黃帶青色者下）極上名大燒貫（刀劍飾以之燒着也）中燒貫（用之飾諸器以上二品入藥用）佛師箔（每佛工用之凡十分一之半加銀故爲矣）江戸色之（銅工家用爲鑞鐐）青箔（三分之一和銀故色帶青用爲屛風扇子砂子）

銀箔　白色以亜於金可飾諸器經數十年變黑

唐箔　贋金薄也銀箔一兩用松脂七錢硫黃二十錢薰之變金色加薰陸少許帶青色此法深秘無識者寛永年中京師人習得於太明人以來多作之弄臧器物等用之凡移箔於紙其素紙微引油氣而可移否則難著

銅薄　世謂之眞鍮薄者非也眞鍮難作薄其銅薄早變色也忌鹽及膠鹿角菜止用飯糊

錫薄　近年製之未過一月變色故今不用鉛薄亦然也共此爲銀薄之贋

今金山處處有之而奥州及佐渡爲盛
凡金銀山堀人流下財榮螺殻盛油燃火首入窟稱間府
山中有洞稱之嵯摩其金銀萌生如氷柱垂下者曰鏵
音爭此乃在金爲黄牙在銀爲南鐐

鈑

一名餅金俗云金丸也用沙金安於鹽上鹽一斗許二積
炭焼之則金沙徐集爲玉而生文理
蝦夷島波保呂出沙金在江沙水中所謂麩金是也本朝
人偶有行者夏月雖到着及歸帆時寒風甚烈而還來
者百無一

鉑

薄 箔 鉑 三字同傍各切
今欲改用之則當以鉑字爲金銀之鉑乎
箔礼須太簾帷之字也
薄之字須厚薄之字也

△按以金鍊鍛壓扁之薄於紙故謂金薄有數種今用金

色如柔黄咬時極軟也麩金即如沙屑在江沙水中淘汰
而得其色淺黄皆是生金得之皆當鑄錬生金有毒鷓鴣
肉及金蛇能解其毒烹錬鍛屑為薄方可入藥不可用銅薄
金性惡錫畏水銀得餘甘子則體柔洗金以鹽駱駝驢馬脂皆能柔之金
遇鉛則碎翡翠石能屑金亦物性相制也

水銀金丹砂金雄黄金雌黄金硫黄金白錫金曾青金
黒鉛金石緑金石膽金母砂金以上藥制成者也銅金生鐵金
熟鐵金鍮石金以上藥點成者也共十五種皆假金也性頑滞
有毒

按試眞假法用黒肌濃石摺着以硫黄火燒之眞者不
變色謂之試石かなせき

すゝきの出代箒んと东あるもらのく山よころ〇花さく

續日本紀云文武天皇二年令對馬治金鑛然則此時既金有之而不多乎
有至聖武天皇天平二十一年陸奥小田郡今云金華山
貢黄金是黄金出之始也因改年號為天平感寶元年

和漢三才圖會卷第五十九

攝陽 城醫法橋寺島良安尚順編

金類

金 きん こがね 音 唐音 キン

鎏音 黄牙 太眞 鈑 金餅 鏐 美金也 紫磨黄金 鉀 蘇伐羅 梵書 和名古加祢

本綱凡五金之内黄金爲之長久埋不生衣百錬不輕從革不違生於土黄金之氣赤夜有火光及白鼠或云山有薤下有金蓋有山金沙金二種其色七青八黄九紫十赤以赤爲足色和銀者性柔試石則色靑和銅者性硬試石則有聲常見人取金掘山丈餘至紛子石件金石也其石皆一頭如火燒黑之狀石下有金大者如指小者猶麻豆

玉石類

玉
馬脳
水精
瑠璃
紫石英

珊瑚
寶石
火珠
雲母
菩薩石
碝石

琅玕
玻瓈
硝子
白石英

巻之六十

丹（たん）
鐵（くろかね）
銅（あかかね）
鏽（さび）
唐金（からかね）　黄唐金（キカラカネ）
鍍（めっき）　鍍金
銭（せに）

密陀僧
生鐵　鐵落（テツノトビクヅ）
鐵粉
亞鉛
白銅
釦
鐩　鐩

錫（すず）
熟鐵
鉄砂
鍮石　眞鍮（シンチウ）
白鑞　しろめ
赤銅　四分一

越前白山麓牛首村有屏風石横可三十丈紀州音無川
亦有之其折疊如屏風勝於切成也
越前堂森之白山麓有平磐凡方三十丈許人往來石面希有
之大石也
紀州音無川之庖刀俎魚箸信州寐覺之釣舟俎山州白
川之牛石等異形奇石難勝計皆渓澗之激湍水湊
相激而終成形准所似物以名之且設附會之說耳

卷之五十九

金類

金
銀

鉑
銅

自然銅
銅青

鉛泥
鉛

鉛霜
白粉

紀州玉津島伽羅石文理以伽羅同淡白五色石甚美
洛東清閑寺山石皂色濃而脆能生苔以植樹木能
茂盛人爭求爲樹盆
駿州丸子土州渡川出盆山石雖嶺南英石不可愧
攝州御影中洲白川並出大石白色不潤甚堅硬而礎石
及塔碑碓臼壒礫磅礴礨石爲川之廉也皆用之爲上古今取用
而無盡期也備前犬島亦出大石丈余者不少
豐島石灰皂色肌理不密甚脆下品堪爲爐竈及花垣
播州龍山石淡黄或淡青色肌理細密與埴土不遠最易
彫刻又堪爲階石溝側石
伊豆石青色區而似瓦爲階砌之用
山城宇治石淡黒色細密以堪爲茶磨勢州泉州並出茶
磨石然不如宇治者
豐前高良濱出白石易碎淡白不潤澤大小畧爲方形似
方解石而無光備中亦有之可爲以樹盆之襯石

石爲祟即復捨置淨地不令人馬踐之今其寺內東南
隅數十片破石是也
相傳下野那須野有石人及鳥獸觸之中毒至死故名殺
生石昔鳥羽帝宮女玉藻之凶心爲石爾後僧玄翁爲
敎化咒之即石破而後無災今呼石破鎚俗稱玄翁起於此按此所謂
蜀州之惟石成都之天涯石之類矣好事者附會以爲
惑說而已
羽州中島村有稱子持石者文祿年中或人拾取其小石
秘藏至八十有余年而徐爲圓一拱許大石産小石數
千恰如子孫曽孫
紀州那智濱出小石純黑扁圓如琢成者取甚爲碁子
豊後佐賀關海邊出白黑小石共色潤澤可愛白黑濱限
界不相混肥州天草亦有如此者備後淡路白石亦奇
相州酒布川石大者七八尺淡紫色扁而有如片板者假
山庭園中步之用最爲珍京師難得之運送之費多價

西嵒者死與諸石無異色並帶青白也
成都有天涯地角二石天涯石在中興寺故老傳云人坐
其上則脚腫不能行至今人不敢踐履地角石在羅城
門西北隅高三尺餘舊有廟王均之亂爲守門者所壞
今不復存矣
陳眉公秘笈云新安西王喬洞其石皆土所成取而破之
木葉之類交錯其間文理具在若雕刻者不特一石爲
然衆石皆然

本朝之名石大畧

續日本紀云寶龜元年破却西大寺東塔心礎其石大方
一丈餘厚九尺飯盛山之石也初以數千人引之日去
數步時後或鳴於是益人夫九日乃至即加削刻築基
已畢時巫覡之徒動以石祟爲言於是積柴燒之灌以
三十餘斛酒片片破却棄道路而後天皇不豫卜之破

者愈不可得
崑山及闐玉華洞石類刻玉然不過二三尺案頭物也
闐湯院山上出石脆而易琢粗而滋水窟宅峰巒礧磈之
奇不可名狀然歲久苔滋草生蒼蔚其上
廣博物志云岐府西隴州路七十餘里有魚龍洞中有石
或大或小隨水流出破而看之石中皆有魚龍形人過
洞前並不敢諠語者便聞風雷之聲立致驚懼但諸人
不聞耳
豫章有石黃白色而理疎以水灌之便熱加鼎于上炊足
以熟冷則灌之雷煥以問張華華曰此燃石也
拾遺記云方丈山西有照石去石十里視人物之影如鏡
爲碎石片片皆能照人而昭王舂此石爲泥泥通霞之
臺
蜀州晉源縣山中有二大石各徑二丈已來出地七八寸
人或坐之心痛往往生不救又落星石東邊者生即靈驗

3.

中華之名石大概

五雜組云洞庭西山出大湖石黒質白理高逾尋丈峯巒窟宂賸有天然之致價百金多亦不下十數金園池中必不可無之

京師北三山大石窩水中產白石如玉專以供大内堦砌欄楯之用柔而易琢鐫爲龍鳳芝草之形採盡復生

滇中大理石白黒分明大者七八尺作屏風價有値百餘金者彭城山上有花斑山紋如竹葉甚佳取以爲几殊不俗也

衣安溪中出石多如懸崖倒覆之狀土人就其勢少加斲削置之庭前亦自奇絶高者五六尺許但色枯而不吸水故不能生苔作緑沉色以此減價耳

嶺南英石峰巒聳秀巖竇分明無斧鑿痕有金石聲置之齋中亦一奇品但高大者少也靈璧石扣之有聲而佳

在土中水中石皆能長
水中細石 和名佐々礫以之 磐庵爲岩 伊波保 伊波 俗以岩爲磐之訓
君が代は千代に八千代にさゞれ石のいはほとなりて苔のむすまで
凡磐石欲切鑿者燒芉莖於石上乘熱切則易又用金剛石琢磨則石肌美好如有墨着於石輙難脱用萊菔根可擦之
凡石藥火煆紅入醋能爲末
凡煑石法用胡葱搗爛以砂鍋煑之水減則加水煑三伏時以石柔爲度用其石泥作器再以甘草水煑一伏時則堅硬如故 見事林廣記
潛夫論云攻玉以石洗金以鹽濯錦以魚洗布以灰今之金工發金色者皆淬之於鹽水
又字透入石中法　草木子云龜尿可以和墨寫字入石
又用蒼耳子油和墨書文字則入石中

和漢三才圖會卷第五十九之六十目録

金石部

本草綱目曰石者氣之核土之骨也大則爲岩巖細則爲砂塵其精爲金爲玉其毒爲礜爲砒氣之凝也則結而爲丹青氣之化也則液而爲礬汞其變也或自柔而剛乳鹵成石是也或自動而靜草木成石是也飛走含靈之爲石自有情而之無情也雷震星隕之爲石自無形而成有形也（星隕爲石之辨說予星下）大塊資生鴻鈞鑪鞴金石雖若頑物而造化無窮焉身家攸賴財劑衛養金石雖曰死瑤而利用無窮焉本草綱目所載金石凡四類曰金曰玉曰石曰鹵

佛說七寶者金銀瑠璃玻瓈硨磲赤珠碼碯是也

△按石（和名以之）凝土也大石曰磐（和名以波）爲山骨水火土石爲地之四象凡石去其皮便枯槁不復潤澤生苺苔也凡

和漢三才圖會

HISTOIRE DES SCIENCES

LES LAPIDAIRES

DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE

OUVRAGE PUBLIÉ
SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

PAR F. DE MÉLY

Tome I

LES LAPIDAIRES CHINOIS

INTRODUCTION, TEXTE ET TRADUCTION

AVEC LA COLLABORATION
DE M. H. COUREL

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
1896